

LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS



FROM THE LIBRARY OF
C^{ONTE} ANTONIO CAVAGNA
SANGUINETANI DI GVALDANA
LAZELADA DI BEREGVARDO
PURCHASED 1921

Rare Book & Special
Collections Library

808.8

D876

Sec. 1

V. 1-3



BIBLIOTHÈQUE

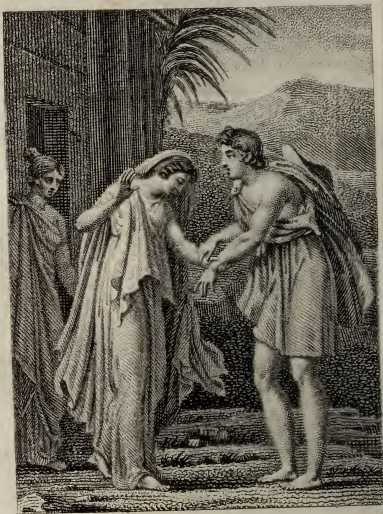
CHOISIE

POUR LES DAMES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE .



*Electre reconnaît Oreste qui lui
montre l'anneau de son père.*

BIBLIOTHEQUE

Choisie

Pour les Dames

Redigée par

M.^{me} DUFRENOY.

1^{re} Serie

1^{er} Volume.



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

AVIS DE L'ÉDITEUR.

808.8

D876

Set. 1

V. 1-3

PROSPECTUS.

AUTREFOIS l'instruction n'étoit le partage que d'un très petit nombre de personnes. Les femmes, compagnes des hommes, mais subordonnées à leurs époux par la nature et par les lois, voyoient ce joug encore aggravé par l'ignorance, et ne pouvoient s'y soustraire que par la séduction qu'exerce la beauté. Elles consacroient toute leur vie à chercher les moyens de donner plus d'éclat à leurs attraits, plus de pouvoir à leurs charmes.

Alors la douce égalité, compagne du bonheur, habitoit rarement le toit conjugal. Ou l'époux exigeant, fier, irascible, régnoit avec despotisme sur sa femme, sur la mère de ses enfants, ou l'épouse, trop vaine d'un empire que l'artifice usurpoit sur la ruse, se montrait hautaine et capricieuse. Dès que son mari ne commandoit plus en despote, il étoit subju-

a.

547439

gué. Ainsi tous deux se trouvoient presque toujours esclaves ou tyrans.

Plus tard, la galanterie des cours qui prit trop souvent la place de la franchise, de la loyauté, de l'estime, de la constance, et qu'on pourroit en quelque sorte nommer une hérésie en amour, faisoit d'une femme jeune, jolie, adroite, une divinité qui voyoit tout fléchir sous ses lois; mais sa puissance, aussi éphémère que ses charmes, s'évanouissoit avec eux, et, reine détrônée, l'abandon, l'ennui l'attendoient au milieu de sa carrière; heureuse du moins quand le repentir ne s'y joignoit pas pour compléter son malheur.

Comme l'or qu'on tire des mines a besoin d'être dégagé de son alliage pour offrir un métal pur, et pour devenir malléable, ainsi les études trop communément vicieuses par le but qu'on leur donne, et par le premier usage qu'on en fait, ont besoin que le goût et l'expérience les ramènent à leur véritable direction. Les femmes qui prétendirent les premières à l'honneur de mériter par leur savoir d'autres hommages que ceux qu'on rend à la beauté, trop orgueilleuses d'une érudition aussi imparfaite que futile, renoncèrent à la première

vertu de leur sexe, la modestie; à leur premier devoir, les occupations domestiques; et, plus pédantes que spirituelles, elles effarouchèrent les Graces et les Amours.

Leurs travers furent poursuivis justement sur la scène par l'inimitable Molière, qui les frappa de ridicule, et faillit envelopper dans leur proscription morale les femmes qui oseroient sortir des ténèbres de l'ignorance. Pendant plus d'un siècle, il suffisoit qu'une femme acquît ou montrât des connoissances littéraires pour qu'aussitôt un préjugé défavorable s'élevât contre elle. Néanmoins la comédie des Femmes savantes leur fut plus utile que nuisible. Elle leur apprit à se montrer d'autant plus modestes qu'elles devenoient plus instruites; à parer la science d'un voile de pudeur; enfin à ne point essayer de rivaliser avec les hommes dont la destination particulière est d'éclairer leur siècle, d'exercer des fonctions publiques, de défendre la patrie, et de gouverner leur famille.

Aujourd'hui beaucoup de femmes brillent par des talents agréables; et les heures qu'elles perdoient autrefois à chercher sans cesse dans la parure de nouvelles armes pour la coquet-

terie, elles les consacrent à la lecture des bons écrivains, qui donnent plus de force à leur ame, plus de finesse à leur goût, plus de justesse à leur esprit. Les romans ne sont plus pour elles qu'un objet de simple amusement; elles ont trouvé un antidote à leurs dangers dans la lecture d'ouvrages plus solides. Aussi, loin de renoncer aux devoirs sacrés que leur impose la nature, elles les remplissent avec délices. N'ignorant point que *la considération est la couronne de la vieillesse* (1), elles ne cherchent dans l'étude qu'un moyen de plaire par des charmes que le temps ne flétrit pas. Instruites sans pédantisme, pieuses sans affectation, tolérantes par principe, elles ne sont étrangères à aucune vertu, à aucun genre de conversation. L'habitude de mêler aux occupations domestiques les délassements de l'esprit ferme leur bouche à la médisance, et leur cœur à l'envie. La société des vieillards, celle des enfants, ne leur est point importune; elles instruisent les uns, et s'instruisent avec les autres. Les jolies femmes ne s'enorgueillissent plus de leurs appas, et, loin

(1) Plutarque, OEuvres morales.

de dédaigner celles pour qui la nature fut avare de ses dons, elles paroissent persuadées que, si les hommes sont d'abord séduits par le prestige de la beauté, ils ne se fixent qu'après d'une femme aimable, douce, et susceptible de les comprendre et de leur répondre. Enfin les François du dix-neuvième siècle, unissant aux qualités qu'on aime à trouver dans leur sexe une partie du savoir et des talents qu'on admire dans les hommes, sont véritablement dignes d'être les compagnes de leurs époux, les guides de leurs fils et les modèles de leurs filles.

Cependant, comme les détails de leur maison, le soin qu'elles prennent presque toutes de nourrir leurs enfants, la délicatesse de leurs organes, et les moments qu'elles doivent à la société dont elles sont l'ornement, les empêchent de mettre beaucoup de suite dans leurs études, nous avons cru leur être utiles et agréables en leur présentant une Bibliothèque formée des chefs-d'œuvre des écrivains grecs, latins, françois, anglois, italiens, espagnols, allemands, etc. Pour leur faire connoître les ouvrages des auteurs étrangers, tant anciens que modernes, nous avons choisi les

traductions les plus estimées. Les richesses de ce recueil seront également puisées dans les écrits des poètes, des orateurs chrétiens ou profanes, des philosophes, des historiens et des romanciers qui ont laissé une réputation immortelle. Nous y joindrons une notice biographique sur chacun d'eux, et quelquefois le jugement que les critiques les plus célèbres en ont porté. Quelquefois aussi nous placerons à côté de l'ouvrage d'un illustre auteur ancien, l'heureuse imitation qu'un auteur moderne en aura faite, afin de mettre nos lecteurs à portée de les comparer. Tous ces ouvrages seront enrichis de notes historiques, mythologiques, etc.

Il paroitra chaque année une série de douze volumes de cette Bibliothèque, dont deux seront consacrés à des poésies légères et à des nouvelles ou contes toujours tirés de sources précieuses. Nous aurons soin de jeter le plus de variété possible dans la composition de notre Bibliothèque; car on sait trop que, s'il n'est point de bon travail sans méthode, d'étude utile sans principes et sans plan, de lecture profitable sans suite et sans ordre, il n'en est pas moins vrai, comme l'a dit un de

nos poètes, que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité.*

Ce recueil formera, chaque année, une série de douze volumes, format petit in-18, orné de gravures.

L'exécution en est confiée aux belles presses de M. P. Didot l'aîné.

Chaque livraison, composée de trois volumes, se paiera *neuf francs* pour les souscripteurs, et *douze francs* pour les personnes qui n'ont pas souscrit pour l'année.

ON NE PAYE RIEN D'AVANCE.

The first of the year was a very dry one, and the crops were much injured. The weather was very hot, and the ground was very dry. The crops were much injured, and the yield was very small. The weather was very hot, and the ground was very dry. The crops were much injured, and the yield was very small.

The second of the year was a very wet one, and the crops were much injured. The weather was very cold, and the ground was very wet. The crops were much injured, and the yield was very small. The weather was very cold, and the ground was very wet. The crops were much injured, and the yield was very small.

The third of the year was a very dry one, and the crops were much injured. The weather was very hot, and the ground was very dry. The crops were much injured, and the yield was very small. The weather was very hot, and the ground was very dry. The crops were much injured, and the yield was very small.

BIBLIOTHÉQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

IDÉES GÉNÉRALES

SUR

LE THÉÂTRE DES ANCIENS.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

RIEN n'est si commun en tout genre que les avis extrêmes, et c'est par cette raison que rien n'est si rare que la vérité; car elle est, comme la vertu, placée entre deux excès. On trouve encore bien des personnes instruites, qui croient le théâtre grec fort supérieur au nôtre, et qui soutiennent qu'Eschyle, Sophocle et Euripide n'ont pas été surpassés ni même égalés. Il y aura toujours parmi les érudits une classe d'hommes qui n'admirent que les anciens, parcequ'ils chérissent exclusivement l'objet de leurs études, et qu'ils ne peuvent ni

traduire ni commenter les modernes. D'un autre côté, des hommes de beaucoup d'esprit, mais qui ont peu étudié l'antiquité, ou qui ne peuvent s'accoutumer à des mœurs trop différentes des nôtres, regardent la tragédie grecque comme une déclamation dramatique, et n'y voient que l'enfance d'un art que nous avons porté à sa perfection. Je crois ces deux opinions également injustes. Brumoi (*), littérateur assez instruit, mais qui avait plus de connaissances que de goût, tout en condamnant ces deux avis extrêmes, ne se montre pas lui-même exempt de toute prévention, et, en avouant que nous avons perfectionné le théâtre, il justifie beaucoup de fautes des anciens, et veut trop souvent excuser, par la différence des temps, ce qui par-tout est mauvais en soi. Il proscriit les pièces d'invention, et croit trouver dans la nature de bonnes raisons pour qu'on ne puisse s'intéresser à ces sortes de pièces. *Zaïre*, *Alzire* et plusieurs autres ouvrages d'un grand effet, l'ont suffisamment réfuté ; mais Brumoi s'entendait-il bien lui-même, lorsqu'en recherchant le principe

(*) Traducteur du Théâtre grec.

et l'objet de la tragédie, il s'exprime ainsi :
« La crainte et la pitié sont les passions les
« plus dangereuses, comme elles sont les plus
« communes ; car si l'une, et par conséquent
« l'autre, à cause de leur liaison, *glace éter-*
« *nellement* les hommes, il n'y a plus lieu à la
« fermeté d'ame nécessaire pour supporter les
« malheurs inévitables de la vie, et pour suivre
« leur impression trop souvent réitérée. La tra-
« gédie corrige la crainte par la crainte, et la
« pitié par la pitié ; chose d'autant plus agréa-
« ble, que le cœur humain aime ses sentiments
« et ses faiblesses ; il s'imagine donc qu'on veut
« le flatter, et il se trouve infailliblement guéri
« par le plaisir même qu'il a pris à se séduire ? »

J'avoue que je n'ai jamais rien vu de tout cela dans la tragédie. Les paroles de Brumoi ne sont qu'un commentaire subtil et erroné du passage d'Aristote, où il est dit que *la tragédie, par la terreur et la pitié, sait corriger deux affections de l'ame* ; ce qui signifie simplement que l'illusion dramatique, en nous les faisant ressentir, leur ôte ce qu'elles ont de pénible et d'amer. Cette explication est aussi claire que plausible. Mais ce qui peut excuser ceux qui ont adopté celle de Brumoi, c'est cette fa-

talité invincible qui , accablant les humains de malheurs inévitables , faisait le fond de la tragédie chez les Grecs , comme elle faisait la base de leur système religieux. D'après ce principe , le spectacle des malheurs de la condition humaine , étalé sur la scène , a pu paraître une leçon qui avertissait de s'armer de courage et de patience , et de repousser également et la crainte qui glace l'ame et cette faiblesse plaintive qui l'amollit. Mais , quoiqu'en effet toutes les pièces grecques puissent donner cette leçon , on ne voit point qu'Aristote en fasse nulle part l'objet principal de la tragédie et le premier but de l'art dramatique. Les modernes se sont égarés en donnant une trop grande extension au passage du *maître* , et Brumoi , en particulier , s'efforce de prouver fort au long que si Eschyle et Sophocle n'ont pas eu précisément cette idée , *ils ont dû concevoir quelque chose d'approchant , et qu'il est impossible que ces grands hommes aient travaillé sans dessein ;* comme si ce n'était pas avoir un dessein que d'assembler ses compatriotes à un magnifique spectacle pour les amuser , les intéresser et les instruire , émouvoir leurs cœurs en flattant

leurs oreilles , et obtenir des couronnes en donnant des plaisirs.

Que veut dire Brumoi quand il prétend que *la pitié est une passion dangereuse , qu'elle glace éternellement les hommes ?* La plupart des vertus morales , celles sur-tout qui doivent être les plus précieuses à la société , parce-qu'elles sont les plus nécessaires , tiennent au sentiment de la pitié. C'est ce même sentiment que la tragédie développe en nous très heureusement , bien loin de nous en guérir ; qui , loin de glacer le cœur , l'ouvre à toutes les impressions qui nous portent à aimer , à plaindre , à secourir nos semblables. Brumoi a commis la même faute que ceux qu'il accuse de ne pas assez distinguer la différence des temps , des nations et des mœurs. Il a oublié qu'il n'y avait plus aujourd'hui ni de dieux oppresseurs , ni d'oracles funestes , ni de crimes nécessaires ordonnés par le ciel ; qu'ainsi la tragédie , bien loin de nous endurcir contre les infortunes d'autrui , nous attendrit sans danger , porte dans notre ame toutes les émotions qui exercent et augmentent notre sensibilité , nous touche de compassion pour le malheur , nous soulève d'indignation contre le crime , nous

transporte d'admiration pour la vertu, et grave en nous de grandes et utiles vérités avec le burin de la poésie. Voilà l'objet de l'art dramatique, art beaucoup plus étendu qu'il ne l'était du temps d'Aristote, et qu'il n'a pu lui-même concevoir tout entier, parceque le plus excellent esprit ne peut pas deviner en tout l'expérience des siècles et les pas du génie.

Un principe d'erreur qu'on retrouve dans presque tout ce qui a été écrit sur la tragédie, c'est de vouloir juger en tout, sur les mêmes règles, le théâtre des anciens et le nôtre, qui, se rapprochant par les premiers principes de l'art et par des beautés qui sont communes à l'un et à l'autre, s'éloignent par des différences essentielles dans les accessoires et les moyens. Nous portons au spectacle un esprit tout différent de celui qu'y portaient les Grecs, et ce qu'ils exigeaient de leurs auteurs dramatiques ne suffirait pas à beaucoup près pour faire réussir les nôtres. Une scène ou deux par acte, et des chœurs qui ne quittaient pas la scène, et se mêlaient au dialogue dans les situations les plus intéressantes, voilà tout ce que l'on demandait au poète. Tous les sujets tirés de l'histoire des Grecs les attachaient sans peine,

malgré leur extrême simplicité, sans qu'il fût besoin que l'action, graduée sans cesse par des alternatives de crainte et d'espérance, ne s'arrêtant et ne se ralentissant jamais, offrît à tout moment un nouveau degré d'intérêt, un nouvel aliment à la curiosité durant le cours de cinq actes, et ne la satisfît entièrement qu'à la fin du drame. Pourquoi ? c'est que parmi nous le spectacle est pour une assemblée choisie ; chez eux, le spectacle était pour un peuple. Une tragédie chez les Grecs était une fête donnée par les magistrats dans certains temps de l'année, aux dépens de la république, dont on y prodiguait les richesses. On rassemblait dans un amphithéâtre immense une foule innombrable de peuple, et l'on représentait devant lui des évènements célèbres dont les héros étaient les siens, dont l'époque était présente à sa mémoire, et dont les détails étaient sus par cœur, même des enfants. Une architecture imposante, des décorations magnifiques attachaient d'abord les yeux, et auraient suffi pour faire un spectacle. La déclamation des acteurs assujettie à un rythme régulier et au mouvement donné par l'orchestre, un chœur nombreux dont les chants s'élevaient sur un mode

plus hardi et plus musical, et devenaient plus retentissans par tous les moyens qui peuvent ajouter à la voix, quand ils sont suggérés par la nécessité de se faire entendre au loin dans un espace couvert de simples toiles ; l'accord soutenu entre la déclamation notée, les gestes mesurés et l'accompagnement, accord qui faisait un des plus grands plaisirs d'un peuple sensible à l'harmonie, au-delà de ce que nous pouvons imaginer ; enfin tout ce que nous savons, quoique très imparfaitement, des spectacles anciens : les masques faits pour enfler la voix, les vases d'airain disposés pour la multiplier, tout nous fait voir qu'ils accordaient aux sens infiniment plus que nous ; que la nature, vue de plus loin sur le théâtre, était nécessairement agrandie ; qu'exagérés dans leurs moyens et dans leurs procédés, ils s'occupaient plus de réunir plusieurs sortes de jouissances que de se rapprocher d'une vraisemblance exacte, et cherchaient plus à plaire aux yeux et aux oreilles qu'à faire illusion à l'esprit.

Que l'on réfléchisse maintenant sur toutes les différences qui se présentent entre ce système théâtral et le nôtre. Nous sommes ren-

fermés dans des bornes locales très étroites , et les objets d'illusion , vus de plus près , doivent être ménagés avec une vraisemblance beaucoup plus rigoureuse. Nous parlons à une classe d'hommes choisis , dont le goût , exercé par l'habitude de juger tous les jours , est nécessairement plus sévère , et dont l'ame , accoutumée aux émotions , n'en est que plus difficile à émouvoir. Sans aucun objet qui puisse les distraire et flatter leurs sens , ils peuvent s'armer de toute la rigueur de leur raison , et sont encore plus disposés à juger qu'à sentir. Il n'y a là aucune distraction favorable au poète , lui seul est chargé de tout , et on ne lui fait grace de rien. Point de musique qui enchante l'oreille , point de chœur qui se charge de remplacer l'action par le chant. On ne lui permettrait pas de faire un acte avec une ode et un récit , comme il arrive si souvent aux poètes grecs. Il faut qu'il aille toujours au fait , quoiqu'il n'en ait qu'un seul à traiter pendant cinq actes ; qu'il soutienne la curiosité , quoiqu'il n'ait à l'occuper que d'un seul événement ; que le drame fasse un pas à chaque scène , et tourmente sans cesse le spectateur , qui ne veut pas qu'on le laisse respirer un moment. A tant

de difficultés que doit vaincre tout auteur dramatique qui veut être joué avec un succès durable , joignez la difficulté bien plus grande encore, et bien plus rarement vaincue, que doit surmonter l'homme de génie qui veut être lu par ses contemporains et par la postérité ; la difficulté d'être poète dans une langue moins poétique que celle des Grecs , et dans un genre où il faut cacher la poésie aussi soigneusement qu'ils la montraient , et vous verrez que les Racine et les Voltaire sont des hommes encore plus rares que les Euripide et les Sophocle.

Les chœurs établis chez les Grecs permettaient à l'auteur dramatique de s'élever à la plus haute poésie , et c'était sur la lyre de Pindare que Melpomène alors faisait entendre ses plaintes. D'un autre côté, la nature de leur idiome permettait une foule d'expressions simples et naïves, qui dans le nôtre seraient basses et populaires. Le poète pouvait donc tour-à-tour être très naturel sans craindre de paraître bas, et très sublime sans craindre de paraître enflé. Ainsi ce double avantage, tiré du langage et des mœurs, l'éloignait aisément de deux écueils dont nous sommes toujours voisins.

Les modernes, en général, approfondissent davantage les sentiments et les passions, s'enfoncent plus avant dans une situation théâtrale, remuent le cœur plus puissamment, et savent mieux varier et multiplier les émotions. C'est un progrès que l'art a dû faire ; mais s'il a pu acquérir de l'énergie dans nos grands tragiques, ils n'ont pu surpasser les anciens pour la vérité ; et dans cette partie les Grecs ne sauraient être trop admirés. De cette qualité qui les distingue naît l'extrême difficulté de les bien traduire, sur-tout en vers. La différence du langage en a mis une grande entre leur dialogue et le nôtre. Chez eux, les détails de la vie commune et de la conversation familière n'étaient point exclus de la langue poétique ; presque aucun mot n'était par lui-même bas et trivial, ce qui tenait en partie à la constitution républicaine, au grand rôle que jouait le peuple dans le gouvernement, et à son commerce continuel avec ses orateurs. Un mot n'était pas réputé populaire pour exprimer un usage journalier, et le terme le plus commun pouvait entrer dans le vers le plus pompeux et dans la figure la plus hardie. Parmi nous, au contraire, le poète ne jouit pas d'un tiers de

l'idiome national ; le reste lui est interdit comme indigne de lui, il n'y a guère pour lui qu'un certain nombre de mots convenus, et le génie du style consiste à en varier les combinaisons, et à offrir sans cesse à l'esprit et à l'imagination des rapports nouveaux sans être bizarres, et ingénieux sans être recherchés. Ce secret n'est connu que de trois ou quatre hommes dans un siècle ; le reste est déclamateur en voulant être poète, ou plat en croyant être naturel. C'est qu'il est bien difficile de soutenir un langage de convention, dont il n'existe aucun modèle dans la société, et d'introduire des personnages qui conversent, en se défendant une grande partie des termes de la conversation. Il faut la plus grande justesse d'esprit et une singulière flexibilité d'élocution pour démêler et saisir ces nuances délicates qui forment ce qu'on appelle le bon goût. Le goût est nécessairement un maître despotique dans une langue qui fut barbare dans son origine, et qui n'a dû sa perfection qu'à la politesse d'un siècle raffiné ; au lieu qu'on peut dire de la langue grecque que le génie a présidé à sa naissance, et que depuis il en resta toujours le maître.

D'ESCHYLE.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

ESCHYLE est le véritable fondateur du théâtre grec ; car les tréteaux ambulants de Thespis ne méritaient pas ce nom (*). Eschyle était né dans l'Attique, d'une famille ancienne et illustre. Il se partagea de bonne heure entre la philosophie, la guerre et le théâtre. Il étudia les dogmes de Pythagore, se trouva à la journée de Salamine, fut blessé à celle de Marathon, et mit sur la scène, dans sa tragédie des Perses, ces triomphes de la Grèce, dont il avait été témoin. Son génie militaire éclatait dans ses ouvrages, et l'on appelait sa pièce des *Sept chefs devant Thèbes*, *l'Accouchement*

(*) Thespis, poète grec, ayant introduit dans la tragédie un acteur qui récitait quelques discours entre deux chants du chœur, fut regardé comme l'inventeur de la tragédie. Thespis barbouillait de lie le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un chariot qui leur servait de théâtre. Il vivait 440 ans avant J. C.

de Mars. Sa dernière campagne fut celle de Platée, non moins glorieuse aux Grecs que les précédentes. Il se livra dès-lors tout entier au théâtre, et donna, sous l'archonte Ménon, quatre tragédies qui furent couronnées, *Phinée*, *Glaucus*, *les Perses*, et *Prométhée* : nous avons les deux dernières. Les traditions historiques varient sur le nombre de ses pièces. La nomenclature de Fabricius en compte près de cent. Euripide et Sophocle en composèrent encore davantage ; ce qui prouve ce que j'ai dit ci-dessus, que l'art du théâtre et celui de la poésie étaient beaucoup moins difficiles pour les Grecs que pour nous. Nos auteurs les plus féconds sont bien loin aujourd'hui de ce calcul arithmétique, qui n'est encore rien, il est vrai, si l'on remonte jusqu'à notre Hardy(*), qui avait fait six cents pièces. Mais Hardy est

(*) Alexandre Hardy, né à Paris vers la fin du seizième siècle, est l'auteur dramatique le plus fécond qui ait reçu le jour en France. « Dès qu'on lit
« le Hardy, fait observer Fontenelle, sa fécondité
« cesse d'être merveilleuse. Ses vers ne lui ont pas
« beaucoup coûté, ni la disposition de ses pièces
« non plus : tout lui est bon ; la mort d'Achille, et
« celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans

aussi loin d'égaliser Eschyle , qu'Eschyle lui-même est loin de Corneille.

Aristote et Quintilien l'ont regardé comme le véritable inventeur de la tragédie. C'est Eschyle , dit Aristote , qui a le premier introduit *deux acteurs sur la scène*, où l'on n'en voyait qu'un seul auparavant. Qu'était-ce que des drames où il n'y avait qu'un personnage? Quintilien s'explique plus nettement : *Eschyle est le premier*, dit-il, *qui ait fait des tragédies*. Denys d'Halicarnasse parle de même. Aucun de ces auteurs n'attribue l'invention du poëme tragique à Thespis. Horace est le seul qui ait voulu remonter jusqu'à lui , peut-être par une suite de cette disposition naturelle à chercher la plus petite origine à ce qu'il y a de plus grand.

Eschyle joignait au génie poétique un esprit inventeur dans tout ce qui regarde la méca-

« le crime , tout cela est également tragédie pour lui.
« Nul scrupule sur les mœurs ni sur les bienséances , etc. »

Hardy était attaché à une troupe ambulante de comédiens , qu'il fournissait de pièces ; quand ils en avaient besoin d'une , Hardy la composait et la montait en huit jours.

nique et la décoration théâtrales. Il forma le célèbre Agatharque , qui écrivit un traité sur l'architecture scénique. Il imagina pour ses acteurs ces robes traînantes et majestueuses que les ministres des autels empruntèrent pour les cérémonies de la religion. Par ses soins , le théâtre , orné de riches peintures , représenta tous les objets conformément aux règles de l'optique et aux effets de la perspective. On y vit des temples , des sépulcres , des armées , des débarquements , des chars volants , des apparitions , des spectres. Il enseigna au chœur des danses figurées , et fut le créateur de la pantomime dramatique. Tous ces services rendus aux beaux-arts ne le garantirent pas de la persécution. Les prêtres lui firent un crime d'avoir mis sur la scène les mystères de la religion dans plusieurs de ses tragédies , et notamment dans ses *Euménides* , que nous avons encore , où Oreste est accusé par les Furies , et défendu par Apollon et Minerve. La populace ameutée voulut le lapider. Il se réfugia près de l'autel de Bacchus. L'aréopage (*) le sauva de la fureur de ses ennemis

(*) Le sénat de l'aréopage était le plus ancien , et

en se déclarant son juge, et le renvoya absous, en considération des blessures qu'il avait reçues à Marathon. Ainsi ses talents lui auraient coûté la vie, s'il n'en avait eu d'autres que ceux de poète. Ce ne fut pourtant pas le chagrin le plus sensible qu'il essuya. Le danger qu'il avait couru n'avait pu le dégouter de la poésie, il eut l'imprudence si commune de ne pas sentir que le génie a aussi sa vieillesse, et qu'il ne faut pas l'exposer au mépris. Les ossements de Thésée ayant été portés à Athènes par Cimon, ce fut pour la ville un sujet de fêtes et de jeux. Il y eut un concours ouvert pour les poètes tragiques, Eschyle ne voulut pas manquer une occasion si solennelle. Malheureusement il avait pour concurrent un de ces hommes rares, dont les premiers pas sont des triomphes : c'était Sophocle à vingt-quatre ans. L'archonte s'aperçut qu'il y avait parmi le peuple des mouvements et des brigues, qui faisaient craindre

le plus intègre des tribunaux d'Athènes; il s'assemblait quelquefois dans le portique royal; pour l'ordinaire, sur une colline peu éloignée de la citadelle, et dans une espèce de salle qui n'était garantie des injures de l'air que par un toit rustique.

que l'esprit de parti n'influât sur le jugement public. Dans ce moment Cimon et les autres généraux d'Athènes arrivaient sur le théâtre pour y faire des libations. L'archonte les pria de faire la fonction de juges. Sophocle l'emporta. Le vieux Eschyle en fut inconsolable. Il quitta sa patrie, et se retira auprès d'Hiéron, roi de Sicile, ami et protecteur des lettres, et qui avait à sa cour Epicharme, Simonide et Pindare. C'est en ce pays qu'il finit sa vie, écrasé, dit-on, par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête chauve. Après sa mort, son fils Euphorion fit encore jouer à Athènes plusieurs pièces que son père avait laissées. Elles furent couronnées; mais l'auteur n'était plus.

Il ne nous en reste que sept de toutes celles qu'il avait écrites : *Prométhée*, les *Sept chefs devant Thèbes*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Coëphores*, les *Euménides*, et les *Suppliantes*. Toutes se ressentent de l'enfance de l'art, et leurs beautés sont plus de l'épopée que de la tragédie. On y reconnaît un génie mâle et brut, nourri de la poésie d'Homère, dont il s'avouait l'imitateur. Mes pièces, disait-il, *ne sont que des reliefs des festins d'Homère*. Mais

dans les *Coëphores* il y a des beautés vraiment dramatiques ; et dans les *Sept chefs*, des morceaux d'une *très belle poésie*.

Au quatrième acte des *Sept chefs*, dont le sujet est le même que celui de la Thébaidé, on apporte sur le théâtre les corps sanglants d'Étéocle et de Polynice, tués l'un par l'autre, et il y a ici une scène dont l'exécution est belle et pathétique, mais qui pour nous conviendrait mieux à l'opéra qu'à la tragédie. Un chœur de Thébains, et ensuite les sœurs des deux princes, Ismène et Antigone, déplorent tour-à-tour les crimes, les fureurs et la mort des deux frères, dont les cadavres sont sous leurs yeux. C'est une espèce d'ode en dialogue, un duo de plaintes et de regrets, en très beaux vers, et d'une forme très favorable à la musique, dont les développements seraient ici fort bien placés ; mais tout ce qui arrête et suspend l'action est dans une tragédie un défaut réel, et c'est l'inconvénient de cette scène qui est trop prolongée, et où la même idée est répétée trop souvent, quoique sous des formes toujours poétiques. Voici la traduction de cette scène.

PREMIER CHOEUR.

O frères insensés ! ô princes déplorables !
Sourds aux conseils de l'amitié,
Vous avez assouvi vos haines implacables,
Et vous voilà tous deux un objet de pitié.

SECOND CHOEUR.

Ils ont de leur famille achevé la ruine ;
Ils n'ont point démenti leur fatale origine.

PREMIER CHOEUR.

Malheureux ! le fer seul a pu vous accorder ;
Le fer de vos débats seul a pu décider.
L'Euménide attachée à toute votre race
Était auprès d'Œdipe , elle entendait ses cris
Quand il a maudit ses deux fils ;
Elle vient d'accomplir sa sanglante menace.

SECOND CHOEUR.

Le fer est descendu jusqu'au fond de leur cœur.
Voyez leurs profondes blessures.

PREMIER CHOEUR.

Le sang inondait leurs armures ;
Et leur bouche mourante exhalait leurs fureurs.

SECOND CHOEUR.

Tous deux , en immolant un frère ,
Ils poussaient des cris forcenés.

PREMIER CHOEUR.

Tous deux en combattant semblaient environnés
Des malédictions d'un père.

SECOND CHOEUR.

Le deuil noircit nos tours, et nos murs ont gémí

Ils sont tombés, nos rois, hélas ! et Thèbes pleure,
Le trône armait le bras de ce couple ennemi ;
La terre ouvre à tous deux leur dernière demeure.

PREMIER CHOEUR.

D'autres hériteront de ce trône odieux
Qu'a long-temps disputé leur rage.
Le fer, de leur querelle arbitre impérieux,
Leur a fait un égal partage.

SECOND CHOEUR.

Tous deux n'auront de leur pays
Que la place où leurs corps seront ensevelis.

PREMIER CHOEUR.

Ah ! malheureuse entre les mères,
La mère, épouse de son fils,
Qui mit au jour, hélas ! ces deux fils sanguinaires
Pour être à jamais ennemis !

SECOND CHOEUR.

Fiers rivaux que n'a pu réunir la nature.
Ce sang qui fut puisé dans une source impure,
Ce sang, répandu par vos coups,
Se mêle en s'écoulant, se confond malgré vous

PREMIER CHOEUR.

De la terre exécration ouvrage,
Ce métal exterminateur,
Le fer, présent fait à la rage,
Mars, impitoyable vengeur,
Ont ainsi partagé le funeste héritage
Qu'OEdipe à ses enfants laissa dans sa fureur.

SECOND CHOEUR.

De la grandeur ils ont senti l'ivresse ,
 Ils ont brigué le pouvoir , les trésors ,
 Dans le sein de la terre ils trouvent leurs richesses ,
 Et leur royaume est chez les morts.

PREMIER CHOEUR.

L'Euménide , au sein des ténébres ,
 Au moment où le glaive a terminé leurs jours ,
 Poussa des cris aigus au sommet de nos tours ,
 Et lamenta des chants funébres.

SECOND CHOEUR.

Aux portes de la ville , au pied de nos remparts ,
 Até , menaçante , inflexible ,
 Vint asseoir son trophée horrible ,
 Et sur les combattants attacha ses regards.
 Elle vit leurs trépas comme elle vit leurs crimes ,
 Et resta satisfaite auprès de ses victimes.

ISMÈNE.

Polynice !

ANTIGONE.

Étéocle !

ISMÈNE.

O vœux toujours trompés !

ANTIGONE.

Tous deux frappent et sont frappés.

ISMÈNE.

Le sang contre le sang !

ANTIGONE.

Le frère contre un frère !

ISMÈNE.

Ah ! je succombe à ma misère.

ANTIGONE.

D'interminables pleurs mes yeux seront trempés.

ISMÈNE.

Le malheur nous unit autant que la nature.

ANTIGONE.

Ciel ! où sera leur sépulture ?

ISMÈNE.

Où donc recevrez-vous, rivaux infortunés,
Les suprêmes honneurs qui vous sont destinés ?

ANTIGONE.

En quel endroit de cette terre ?

ISMÈNE.

Au tombeau de nos rois.

ANTIGONE.

A côté de leur père, etc.

Le seul ouvrage d'Eschyle , du moins de ceux qui nous restent , où l'on trouve des beautés vraiment théâtrales , c'est la pièce intitulée les *Coëphores* , mot qui signifie porteurs de libations , parceque le chœur est composé de femmes esclaves , qui portent des vases et des présents funéraires. Ce n'est pas la seule fois que le chœur a donné son nom aux tragédies des Grecs. Les *Phéniciennes* d'Euripide , dont le sujet est précisément la Thébaine ,

sont appelées ainsi , parceque le chœur est composé de femmes de Phénicie ; et les *Trachiniennes* de Sophocle , dont le sujet est la mort d'Hercule , tirent aussi leur nom de femmes de Trachine , ville de Thessalie , où se passe la scène. Celle des *Coëphores* est dans Argos. Le sujet est la vengeance qu'Electre et Oreste veulent tirer du meurtre d'Agamemnon, assassiné par leur mère Clytemnestre. Ce sujet, traité tant de fois parmi les modernes , n'a pas excité moins d'émulation chez les anciens. Il a été un objet de concurrence entre Eschyle, Euripide et Sophocle.

Les *Coëphores* sont encore une pièce très imparfaite , mais le sujet est dramatique : on commence à voir quelque idée d'une action théâtrale. Eschyle est même le premier qui ait imaginé d'introduire Oreste apportant la fausse nouvelle de sa propre mort , invention heureuse et qui a été suivie. Mais d'ailleurs il y a peu d'art dans la pièce. La reconnaissance du frère et de la sœur n'est nullement ménagée : au moment où Electre voit des cheveux sur le tombeau d'Agamemnon , elle songe à son frère et fait des vœux pour son retour ; Oreste , qui est caché dans le voisi-

nage , se montre aussitôt , et dit : *Je suis celui que vous desirez ; je suis Oreste*. Égisthe et Clytemnestre ne paraissent qu'un moment et pour être égorgés. Nul développement dans les caractères , nulle suspension dans les événements. Electre et Oreste ne sont jamais en danger , et leur danger devait être la plus grande source d'intérêt. Mais enfin le style et le dialogue sont du ton de la tragédie , et la scène qui ouvre le second acte est d'un ordre supérieur. C'était pour la première fois que Melpomène prenait un ton si élevé. On aime à voir ces premiers efforts d'un art naissant , et ce doit être une chose digne d'attention , qu'une scène d'Eschyle que le grand Racine admirait comme un des plus beaux monuments de la tragédie antique. Elle est d'abord d'un appareil très imposant , et ce n'est pas la seule fois qu'Eschyle a pu servir de modèle dans cette partie de l'art , qui consiste à donner à la représentation une pompe qui fait partie du sujet et ajoute à la situation. Electre s'avance , portant des libations et des offrandes , et suivie d'un chœur de femmes esclaves , qui portent aussi des vases et des présents : c'est Clytemnestre qui a chargé Electre de ces dons

funébres, destinés à honorer le tombeau d'Agamemnon, et à fléchir, s'il se peut, son ombre irritée. Pour entrer dans l'esprit de cette scène, il faut bien se souvenir du pouvoir que les anciens attachaient aux imprécations religieuses et à la vengeance des mânes. Si Electre balance, comme on va le voir, à implorer l'ombre d'Agamemnon et à maudire ses assassins, c'est qu'elle est bien sûre que sa prière ne sera pas vaine, qu'elle sera entendue des dieux infernaux, et qu'ils se chargeront de l'exaucer. Demander la mort des coupables, c'est demander la mort de sa mère. Elle tremble, elle hésite, et le chœur la rassure et l'encourage. Parmi nous, elle balancerait moins à prononcer des malédictions, dont l'effet ne nous paraîtrait pas devoir être si prompt et si infaillible, et qui d'ailleurs semblent être le cri naturel des opprimés et la consolation de l'impuissance. C'est par une suite de cette même croyance qui n'est pas la nôtre, que Clytemnestre elle-même s'efforce d'apaiser, autant qu'il est possible, l'ombre de son époux massacré, et n'ose se présenter devant sa tombe, qu'elle profanerait par sa présence; elle envoie sa fille,

qui est innocente , et qui doit être chère à son père ; et sa fille saisit ce même instant pour faire d'un sacrifice expiatoire une invocation de vengeance et de haine adressée aux divinités infernales , et dont l'effet doit tomber sur Clytemnestre. Cette idée est grande et sublime , et le moment où Electre se résout à lancer enfin ces fatales imprécations devait faire frémir les spectateurs.

ÉLECTRE (aux femmes qui la suivent).

Vous qu'en mon infortune il m'est permis de voir,
Esclaves qui m'aidez dans ce triste devoir,
Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un père,
En épanchant ces eaux du vase funéraire ;
Dirai-je : « Agamemnon , c'est ton épouse en pleurs
« Qui t'offre par mes mains les dons de ses douleurs,
« Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage? »
Non , je ne l'ose pas ; hélas ! et quel langage ,
Quelle prière encore , et quels souhaits pieux
Conviennt à sa fille en ces funèbres lieux ?
Parlez , qu'en ce moment vos avis m'encouragent ;
Ah ! sur les meurtriers dont les présents l'outragent,
Si ma voix , appelant sa vengeance et ses coups ,
De ses mânes trahis attestait le courroux !
Si mon cœur en croyait ce transport qui l'anime ,
Enfin , puisque je viens pour expier un crime ,
Dois-je jeter au loin ces vases odieux ,

Et fuir avec horreur en détournant les yeux ?
J'implore vos conseils ; je m'y soumets sans peine.
Vous partagez ici mes malheurs et ma chaîne,
Ne craignez rien ; songez que , sous les lois du sort ,
L'esclave et le tyran sont égaux dans la mort.
Ne dissimulez point , et bannissez la crainte.

LE CHOEUR.

Nous sommes sans effroi , nous parlerons sans feinte ,
J'en jure le tombeau du plus grand des mortels ,
Plus auguste pour moi , plus saint que les autels.

ÉLECTRE.

Ah ! si vous révérez la cendre de mon père ,
Vous pouvez tout sur moi : sa fille vous est chère ,
Parlez.

LE CHOEUR.

En arrosant ce marbre inanimé ,
Invoquez ce héros pour ceux qui l'ont aimé.

ÉLECTRE.

Et qui dois-je nommer ?

LE CHOEUR.

Les ennemis d'Égisthe.

Moi, vous.

ÉLECTRE.

Moi seule , hélas !

LE CHOEUR.

Cet abandon si triste
Vous fait-il oublier qu'il est encor ?... Mais non ,
C'est à vous seule , Électre , à prononcer ce nom.

ÉLECTRE.

Quel est donc votre espoir? et qui voulez-vous dire?

LE CHOEUR.

Oreste est loin de vous, mais Oreste respire.

ÉLECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur!

LE CHOEUR.

Ce cœur infortuné

Ne doit rien voir ici qu'un père assassiné.

Contre ses assassins....

ÉLECTRE.

Faut-il que je vous croie?

LE CHOEUR.

Demandez à grands cris que le ciel vous envoie....

ÉLECTRE.

Des juges? des vengeurs?

LE CHOEUR.

Un dieu pour vous armé,

Ou bien quelque mortel par les dieux animé,

Qui..... (Gardez d'écouter des sentiments timides)

Qui verse sans pitié le sang des parricides.

ÉLECTRE.

Est-ce à moi, juste ciel! à moi qu'il est permis

De souhaiter la mort à de tels ennemis?

LE CHOEUR.

Tout est permis sans doute à qui poursuit le crime,

A qui s'en voit encor l'esclave et la victime.

ÉLECTRE.

Eh bien donc, ô Mercure! ô dieu des sombres bords,

Dont le sceptre tranquille est redouté des morts,
Va présenter mes vœux à ces dieux inflexibles,
Dont mon père aujourd'hui subit les lois terribles;
De la terre par qui tout naît et se détruit,
Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit,
O mon père, reçois cette liqueur sacrée;

(Elle répand les libations.)

Je t'appelle, ô grande ombre en mon cœur adorée,
Jette un œil de pitié sur tes tristes enfants;
Fais que dans ton palais ils rentrent triomphants.
Maintenant poursuivis, trahis par une mère,
Ils ne peuvent trouver d'asile sur la terre.
On a souillé ton lit, et ton épouse, ô ciel!
Y reçoit dans ses bras ton assassin cruel.
Oreste est fugitif, et moi, je suis esclave;
Et ce lâche oppresseur, Égisthe qui nous brave,
Qui s'assied sur ton trône, et rit de nos soupirs,
Livrant aux voluptés ses coupables loisirs,
Riche de ses trésors, tranquille sur sa proie,
Dévore insolemment les dépouilles de Troie.
Mon père, entends ma voix; fais qu'Électre à jamais
Éloigne de son cœur l'exemple des forfaits,
Des destins ennemis supporte les injures,
Et conserve des mains innocentes et pures;
Tels sont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.
Exauce d'autres vœux contre tes ennemis.
Parais, élève-toi de ta tombe insultée;
Parais, qu'à ton aspect leur ame épouvantée
Res sente cet effroi précurseur du trépas;

Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas,
Que prépare et conduit Némésis indignée;
Viens, donne-leur la mort comme ils te l'ont donnée.
Et vous, faites entendre autour de ce cercueil
Les chants de la tristesse et les hymnes du deuil.

LE CHOEUR.

Pleurons, pleurons sur notre maître,
Sur notre maître malheureux;
Pleurons sur ses enfants : ah ! ses enfants peut-être
Ont un sort encor plus affreux;
La source de nos pleurs ne peut être tarie;
Que son ombre en soit attendrie.
Mélons, mélons nos pleurs à ces libations
Qu'Électre vient répandre
Sur cette auguste cendre,
Près de qui le Destin veut que nous gémissions.
O grand Agamemnon ! du séjour des ténèbres
Entends nos cris funèbres :
Le malheur trop long-temps s'est reposé sur nous;
Que sur nos ennemis désormais il s'arrête;
Je dévoue aux enfers, à la mort, à tes coups,
Leur criminelle tête.
Qui sera ton vengeur ? qui nous sauvera tous ?
O Mars ! de sang insatiable !
O Mars ! c'est à toi de frapper.
Descends, prends dans tes mains ce glaive inévitable
Qui vient moissonner le coupable
Au moment qu'il croit échapper.

On peut résumer qu'Eschyle a inventé la

scène , le dialogue et l'appareil théâtral ; qu'il a le premier traité une action ; qu'il a été grand poëte dans ses chœurs ; qu'il s'est élevé dans quelques scènes au ton de la vraie tragédie ; qu'enfin il a eu la gloire d'ouvrir la route où Sophocle et Euripide ont été bien plus loin que lui.

NOTICE SUR SOPHOCLE.

LA Grèce vit naître Sophocle , la deuxième année de la soixante-onzième olympiade , quatre siècles environ avant J. C. , et dix-sept ans après Eschyle. Les triomphes de sa patrie , dont il fut témoin dès sa plus tendre jeunesse , contribuèrent à développer son génie.

Les Athéniens venoient de se couvrir de gloire à la bataille de Salamine : Sophocle se montre la lyre en main au milieu de ses concitoyens , et entonne l'hymne de la victoire ; les acclamations qu'il recueillit dans cette circonstance exaltèrent son génie , et son premier succès l'attacha pour toujours au culte des muses. « Il étoit âgé de vingt-huit ans ; « il concouroit avec Eschyle , qui étoit en session du théâtre. Après la représentation « des pièces , le premier des archontes , qui « présidoit aux jeux , ne put tirer au sort les « juges qui devoient décerner la couronne ; « les spectateurs divisés faisoient retentir le « théâtre de leurs clameurs ; et , comme elles

« redoubloient à chaque instant , les dix gé-
« néraux de la république , ayant à leur tête
« Cimon , parvenu par ses victoires et ses
« libéralités au comble de la gloire et du cré-
« dit , montèrent sur le théâtre , et s'appro-
« chèrent de l'autel de Bacchus , pour y faire ,
« avant de se retirer , les libations accoutu-
« mées. Leur présence et la cérémonie dont
« ils venoient s'acquitter suspendirent le tu-
« multe , et l'archonte , les ayant choisis pour
« nommer le vainqueur , les fit asseoir après
« avoir exigé leur serment. La pluralité des
« suffrages se réunit en faveur de Sophocle ;
« et son concurrent , blessé de cette préfê-
« rence , se retira quelque temps après en
« Sicile (*). »

Sophocle , en se consacrant à la poésie tra-
gique , qu'il soumit à des règles invariables ,
et qu'il porta au plus haut degré de perfec-
tion , n'en remplit pas moins ses devoirs de ci-
toyen : il ne se contenta pas d'illustrer sa pa-
trie par ses chants , il combattit souvent pour
son indépendance. Après le succès de sa tragé-
die d'*Antigone* , quoique Sophocle fût âgé de

(*) Abbé Barthélemy, VOYAGE D'ANACHARSIS.

soixante-cinq ans, les Athéniens lui donnèrent le commandement de l'armée envoyée à Samos. Mais tel éclat qu'il acquit dans les armes, sa réputation militaire s'est effacée devant sa gloire tragique : la postérité n'a plus connu que le grand poète.

La tragédie d'*Antigone*, qui valut tant d'honneurs à Sophocle, n'est pourtant point son chef-d'œuvre ; plusieurs de ses pièces lui sont supérieures, et ne lui causèrent néanmoins que des dégoûts. Ainsi que presque tous les grands hommes, ce poète eut des envieux et se trouva en butte aux injustices de ses concitoyens : ces injustices ne furent pas l'unique source de ses chagrins. Il en éprouva de plus cruels de la part de ses enfants. « Sophocle, « parvenu à une extrême vieillesse, les vit se « soulever contre lui, et l'appeler en justice « pour lui faire donner un curateur, comme « à un homme tombé en enfance, et incapable de gérer lui-même ses biens. A cet outrage, le vieux sang de Sophocle bouillonne « dans ses veines. Il paroît devant les juges, « et lit la tragédie d'*OEdipe à Colonne*, qu'il « venoit de finir. Les juges ne purent entendre sans étonnement ce magnifique ou-

« vrage , où est tracé le plus vigoureux carac-
« tère de vieillard qui ait été mis sur la scène ,
« et dans lequel un père , malheureux et ac-
« cablé d'années , soutenu par les mains ca-
« ressantes de ses deux filles , maudit un fils
« ingrat , que l'ambition et l'orgueil amènent
« à ses pieds. Toute la tragédie entière se
« rapportoit à Sophocle et à ses enfants. La
« scène étoit à Colonne , bourg de l'Attique ,
« où il étoit né. Le vieillard misérable et irri-
« té , le fils ingrat et perfide , tout faisoit al-
« lusion à sa propre histoire. Les juges se
« levèrent , saisis d'amiration pour le père ,
« et d'indignation contre les enfants , et le re-
« conduisirent à sa maison , au milieu d'une
« foule de peuple , qui l'accompagnoit avec
« des acclamations de joie et des battements
« de mains , comme on avoit coutume de
« l'applaudir au sortir de la représentation de
« ses pièces(*).

La mort de Sophocle suivit immédiatement ce procès honteux , et il n'eut pas du moins la douleur de voir Athènes succomber sous les armes de Lysander.

(*) VIE DE SOPHOCLE , par Rochefort.

Sophocle fut un des plus grands hommes de la Grèce ; ses vertus et son esprit lui acquirent une foule d'amis , qui lui restèrent toujours attachés. Son cœur ne connut jamais l'envie. Il témoigna une véritable douleur en apprenant la mort d'Euripide , qui lui avoit souvent disputé le prix de la tragédie , et défendit même aux acteurs de paroître sur la scène avec la couronne qu'ils avoient l'habitude de porter. Sophocle joignoit à l'élévation du génie l'amour de son pays ; il l'aimoit si tendrement que , loin de suivre l'exemple de beaucoup de poètes et de capitaines qui , mécontents de leur patrie , portèrent leurs talents chez l'étranger , il refusa constamment les offres avantageuses des rois voisins de la Grèce.

Sophocle composa cent vingt tragédies , il ne nous en reste que sept , les *Trachiniennes*, *Ajax furieux*, *Antigone*, *OEdipe roi*, *OEdipe à Colonne*, *Electre* et *Philoctète*. Nous allons faire connoître ce grand poète , en rapportant ce qu'en a dit M. de La Harpe.

DE SOPHOCLE.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

LE sujet des *Trachiniennes* est la mort d'Hercule , causée par la jalousie de Déjanire et la fatale robe de Nessus. Les alarmes et les inquiétudes de cette femme , qui attend son époux absent depuis plus d'un an , un chœur de jeunes filles et son fils Hyllus qui la rassurent et la consolent , forment l'exposition de la pièce. Déjanire est d'autant plus inquiète , qu'un oracle a prédit qu'Hercule périrait dans l'expédition d'OËchalie , pour laquelle il est parti , ou que , désormais rendu à lui-même , il jouirait , après tant de travaux , d'un destin doux et tranquille : oracle à double sens , comme tant d'autres ; car ce repos ne veut dire ici que la mort qui attend Hercule au retour , et le bûcher d'où il s'élèvera dans l'Olympe. Déjanire aime dans Hercule un héros , un libérateur et un époux. Elle se plaint que la gloire l'enlève trop souvent à sa

tendresse. « Vous serez épouses quelque jour, » dit-elle à ces jeunes filles qui l'entourent, « et vous saurez alors tout ce qu'on peut souffrir dans la situation où je suis. » C'est un endroit que Racine paraît avoir imité dans *Andromaque*, quand cette princesse dit à Hermione :

Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour, etc.,

Un envoyé vient annoncer à la reine qu'il a rencontré Lycas, l'ami d'Hercule, qui précède son maître; que ce héros revient triomphant, et lui envoie les dépouilles des ennemis et les captives qu'il a ramenées. En effet, Lycas paraît un moment après, suivi de toutes ces femmes prisonnières qui se rangent au fond du théâtre. On distingue à leur tête la jeune Yole, remarquable par sa beauté. Déjanire à cette vue éprouve un mouvement douloureux, qu'elle attribue à la pitié que lui inspire le sort de ces infortunées; mais le spectateur démêle déjà les premières impressions de la jalousie. La reine s'occupe particulièrement de cette jeune captive; elle est touchée de sa beauté, de sa douleur modeste

et noble. Elle l'interroge plusieurs fois. Yole baisse les yeux et garde le silence. La reine interroge Lycas, qui ne lui donne aucune lumière. Elle le fait entrer avec toutes les prisonnières dans l'intérieur du palais. Un homme survient, et s'offre à lui révéler un secret important : elle lui ordonne de parler. Il lui apprend que Lycas la trompe ; que Lycas a lui-même avoué en arrivant les nouvelles faiblesses d'Hercule ; que ce héros, épris des charmes d'Yole, n'a fait la guerre à Eurite, roi d'OEchalie, que pour ravir sa fille, et qu'Yole, bien loin d'être traitée en captive, va régner en souveraine sur la Thessalie et sur Déjanire elle-même. « Malheureuse (s'écrie-t-elle) ! quel serpent ai-je reçu dans mon sein ? » Lycas reparait pour prendre ses ordres, et près d'aller rejoindre Hercule qui s'est arrêté au promontoire de Cénée, pour faire un sacrifice à Jupiter, Déjanire irritée lui reproche sa perfidie : elle sait tout et veut tout savoir : c'est le cri de la jalousie. Elle s'emporte ; elle menace. Lycas persiste à nier qu'il sache rien de ce qu'elle demande. Alors elle feint de s'apaiser par degrés : elle n'est indignée que de ce qu'on veut lui en im-

poser ; car d'ailleurs elle est accoutumée à pardonner aux infidélités de son époux. Enfin elle fait si bien , que Lycas ne croit plus devoir lui cacher ce qu'après tout (dit-il) son maître ne cache pas lui-même. Toute cette scène est parfaitement conduite , et l'on voit déjà un art inconnu à Eschyle. C'est alors que Déjanire , occupée tout entière des moyens d'écarter sa rivale et de regagner le cœur de son époux , se ressouvient que le sang de Nessus est un filtre qui, si elle en croit ce que lui a dit le Centaure mourant, rallume l'amour prêt à s'éteindre. Elle teint de ce sang une robe qu'elle envoie à son mari et qu'elle remet à Lycas. Ce n'est pourtant pas sans inquiétude et sans effroi qu'elle se résout à employer ce charme inconnu dont elle n'a pas encore fait l'épreuve ; car son caractère n'a rien d'odieux , et elle n'a pas une pensée coupable : elle n'est que jalouse et crédule. A peine Lycas est-il parti , qu'elle confie au chœur ses alarmes , ses remords , ses funestes pressentiments. Elle se rappelle que les flèches qui ont percé Nessus étaient infectées des poisons mortels de l'hydre de Lerne. Elle se livre au désespoir , et jure que, s'il faut que

son mari soit victime de son imprudence , elle ne lui survivra pas un moment. Ses craintes ne tardent pas à être confirmées. Son fils Hyllus, qui était allé au-devant de son père , l'a vu revêtir la robe empoisonnée , et en a vu les horribles effets. Cette description , digne du pinceau de Sophocle , remplit le quatrième acte. Ces sortes de morceaux plaisaient infiniment aux Grecs , et occupaient chez eux beaucoup plus de place que nous ne leur en permettons aujourd'hui. Hyllus accable sa mère de reproches. Elle sort sans répondre un seul mot , et l'on apprend un moment après qu'elle s'est donné la mort, et que son fils lui-même , instruit de l'erreur qui l'avait rendue criminelle , a embrassé sa mère mourante et l'a baignée de ses larmes. On apporte sur le théâtre le malheureux Hercule , que l'excès de ses maux a endormi un moment. Il se réveille bientôt , et le spectacle prolongé de ses douleurs est une sorte de situation passive , qui réussirait moins parmi nous que chez les Grecs , sur-tout dans un cinquième acte ; nous voulons aller plus rapidement au but. A reste, on peut s'attendre que Sophocle ne met dans sa bouche que des plaintes éloquentes et di-

gues d'Hercule. Cicéron les a traduites en vers latins , et Racine le fils en vers français.

Plus barbare pour moi qu'Eurysthée et Junon ,
O Fille d'OEnéus ! quelle est ta trahison !
Et quels sont les tourments dont tu me rends la proie,
Par le fatal présent que ta fureur m'envoie !
Tu m'as enveloppé de ce voile mortel ,
Ce voile que pénètre un poison si cruel ,
Voile affreux qu'ont tissu Mégère et Tisiphone.
Tout mon sang enflammé dans mes veines bouillonne.
Je succombe , je meurs , brûlé d'un feu caché
Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché !
Ainsi ce que n'ont pu , dans l'horreur de la guerre ,
Centaures ni géants , fiers enfants de la terre ,
Ce que tout l'univers n'osa jamais tenter ,
Une femme le tente , et l'ose exécuter.
Mon fils , soutiens ton nom : ton amour pour ton père
Doit effacer en toi tout amour pour ta mère.
Va chercher , va saisir celle qui m'a trahi ,
Traîne-la jusqu'à moi , va , cours , et m'obéis.
Cours venger.... Mais , hélas ! que fais-je , misérable ?
Je pleure , et jusqu'ici , d'un front inébranlable ,
De tant d'affreux revers j'ai soutenu l'horreur.
Mon fils , de ce poison vois quelle est la fureur.
Ose approcher , et vous , accourez tous ensemble ,
Peuple , que dans ces lieux mon malheur vous rassemble.
Contemplez en moi seul tous les tourments divers.
Ah ! précipite-moi dans le fond des enfers ,

Termine par ta foudre et ma vie et ma honte ,
Grand dieu ! témoin des maux dont l'excès me surmonte
Qu'est devenu ce corps que j'ai reçu de toi ?
Mes membres t'offrent-ils quelque reste de moi ?
Non , cette main si faible et presque inanimée
N'est plus la main fatale au lion de Némée.
Est-ce donc là ce bras de Cerbère vainqueur ,
Ce bras dont le Centaure éprouva la vigueur ,
Ce bras qui fit tomber le monstre d'Érimanthe ,
L'hydre contre mes coups sans cesse renaissante ,
Et l'affreux surveillant de ce fruit renommé ;
Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais désarmé , etc.

Dans les principes du théâtre grec , cette tragédie est fort bien conduite. Pour nous le sujet aurait quelques inconvénients, et demanderait à être traité différemment. La Déjanire de Sophocle est très dramatique. Son Hercule ne l'est pas. Nous ne voudrions pas qu'un héros ne parût sur la scène que pour y mourir, que sa maîtresse n'y fît qu'un personnage muet, et qu'en mourant il la résignât à son fils, comme fait Hercule dans Sophocle. Mitridate en fait autant pour Monime ; mais il sait qu'elle aime Xipharès , et leurs amours ont fait le nœud de la pièce. Ceux d'Yole et d'Hercule ne sont qu'en récit, et nous verrons tout-à-l'heure un autre exemple encore plus frappant, qui

nous prouvera que l'amour n'entraîne point dans le système théâtral des Grecs. Ce sujet de la mort d'Hercule a été traité plusieurs fois parmi nous, soit en tragédie, soit en opéra, et toujours sans aucun succès. Le rôle d'Hercule est très difficile à faire : ces sortes de personnages, dont la grandeur est plus qu'humaine, ne sont guère faits pour notre système tragique. Je crois pourtant qu'avec un véritable talent pour la scène on pourrait tirer parti de ce sujet. Les rôles de Déjanire, d'Yole, du jeune Hyllus sont susceptibles d'intérêt, surtout si la rivalité des deux femmes était traitée avec art, et que la jeune Yole, insensible à l'amour d'Hercule, en eût pour son fils. Il est pourtant vrai de dire que ces sortes d'intrigues amoureuses sont un peu épuisées, et que ces sujets anciens ne peuvent se rajeunir aujourd'hui que par la magie des couleurs poétiques.

Le sujet d'*Ajax furieux* est d'abord le désespoir de ce héros, dont la raison est aliénée par Minerve, après qu'Ulysse a remporté sur lui les armes d'Achille ; ensuite sa mort et ses funérailles. Il n'y a pas autre chose, et il n'en faut pas plus pour faire une tragédie grecque.

Ne nous hâtons pas de condamner , et ne perdons pas de vue leurs mœurs et leur religion. Songeons que nous sommes pour un moment à Athènes. On ne peut pas reprocher à Sophocle d'avoir écrit pour sa nation. Ce qui est faux et monstrueux est condamnable par-tout ; mais ce qui n'a d'autres défauts que d'être appuyé sur ces idées conventionnelles qui varient d'un peuple à l'autre , ne peut pas être reproché à l'auteur. Voyons l'*Ajax* d'après ce principe ; et si nous n'y trouvons pas une tragédie française , nous y trouverons du moins de quoi admirer le poëte grec.

La première chose à remarquer , comme n'étant pas dans nos usages , c'est l'intervention d'une divinité. Minerve est un des personnages de la pièce ; elle ouvre la scène avec Ulysse , près du pavillon d'Ajax. Ce guerrier a fait , pendant la nuit , un massacre horrible de troupeaux et de ceux qui les gardaient. La déesse protectrice des Grecs dit à Ulysse que , pour les sauver de la fureur d'Ajax , elle lui a ôté la raison , au point qu'il a assouvi sur de vils animaux et d'innocents bergers la rage qu'il croyait exercer sur les Atrides et sur Ulysse. Elle veut rendre celui-ci le témoin in-

visible de l'état de démence où elle a réduit son malheureux rival. Elle appelle Ajax, qui sort de sa tente, et se vante d'avoir tué le fils d'Atreé et les autres rois. Quant à celui d'Ithaque, il le tient renfermé, dit-il, pour le faire périr dans un long supplice. Il rentre, et Minerve, s'adressant à Ulysse, lui dit :

Eh bien ! des immortels vous voyez la puissance.
Voilà ce grand Ajax, la terreur des guerriers !
L'oubli de sa raison a flétri ses lauriers.
Les dieux l'ont égaré : sa gloire est éclipsée.

ULYSSE.

Je le vois et le plains : loin de moi la pensée
D'insulter au malheur même d'un ennemi.
Quel affreux changement ! mon cœur en a frémi.
Je dois vous l'avouer : son infortune extrême
Par un retour secret m'a consterné moi-même.
Que sommes-nous, hélas ! nous, fragiles humains,
Fantômes passagers, vains jouets des destins !

MINERVE.

Redoutez donc ces dieux dont vous êtes l'ouvrage,
Ne prononcez jamais un mot qui les outrage.
Que l'éclat des grandeurs ne vous puisse éblouir ;
Vous voyez qu'un moment peut les anéantir.
Gardez que la valeur, le pouvoir, la richesse,
Ne vous fassent de l'homme oublier la faiblesse.
Le courage modeste est protégé des cieux,
Et le mortel superbe est en horreur aux dieux.

Cette morale religieuse et cette honorable protection que Minerve accorde aux Grecs devaient leur plaire également, et c'était un double mérite pour l'auteur. Quant à l'égarement d'Ajax, observons que les anciens et les modernes ont employé sur le théâtre l'aliénation d'esprit comme un moyen d'intérêt. Les Anglais sur-tout en ont fait un fréquent usage, mais avec plus de succès dans leurs romans que dans leurs drames. La folie, l'une des misères les plus humiliantes de la condition humaine, nous inspire aisément cette pitié dont nous voyons avec plaisir qu'Ulysse lui-même ne peut se défendre dans la scène de Sophocle ; mais aussi n'oublions pas que la folie est tout près du ridicule. Il faut donc beaucoup d'art pour la montrer aux hommes, et sur-tout il faut qu'elle ne soit que passagère, et tienne à une de ces grandes passions ou de ces grandes infortunes qui peuvent troubler la raison. On sent qu'il serait trop aisé de faire déraisonner un homme pendant toute une pièce, et que ce spectacle à la longue ne peut être que dégoûtant et fastidieux. L'art consiste à jeter dans le langage confus qui convient à ces sortes d'accès, des choses vraies et sen-

ties , où l'ame paraît se trahir elle-même , et se peint sans le vouloir par des mots qui s'échappent d'une tête en désordre , et nous frappent comme des éclairs dans la nuit ; car la folie est comme l'enfance ; elle intéresse , parcequ'elle ne trompe pas. Sophocle ne montre celle d'Ajax que dans une scène très courte , et qu'il relève , autant qu'il est possible , par la noble compassion d'Ulysse et les sages leçons de Minerve ; car d'ailleurs la démence d'Ajax ne produirait sur nous aucun effet , et nous serions peu touchés de le voir rentrer dans sa tente pour aller battre de verges Ulysse , qu'il a , dit-il , attaché à une colonne. Mais ce qui est intéressant , c'est le moment où Minerve , pour le punir , permet qu'il revienne à lui-même et retrouve toute sa raison. C'est alors qu'en voyant les excès honteux où il s'est emporté , il tombe dans un désespoir digne d'un héros qui s'est avili ; c'est là que son rôle devient pathétique et théâtral ; sa douleur profonde intéresse , et l'on admire ensuite sa fermeté tranquille quand il se résout à mourir. Tecmesse , épouse d'Ajax , autrefois sa captive , attirée par les cris des Salaminiens qui demandent à voir leur roi , leur fait une peinture

très touchante de l'état où il est réduit. « Il est
« revenu de sa fureur, dit-elle, mais son mal
« n'en est que plus terrible. Plongé dans une
« sombre tristesse, il me fait trembler. Il ignore
« rait son malheur, et le connaît. » Mot d'une
grande vérité. Elle l'entend qui appelle son fils
Eurisacès. « Ah ! mon fils, s'écrie-t-elle en
« frémissant, il t'appelle ! » Mouvement naturel,
qui peint bien tout ce qu'on peut craindre d'Aj-
ax. Il paraît, et Sophocle le fait parler avec cette
éloquence tragique que la poésie seule peut rendre.
Les anciens excellaient à peindre ces douleurs de
héros, à prêter à ces personnages fameux un lan-
gage proportionné à l'idée de leur grandeur.

Tecmesse, qui prévoit le funeste dessein d'Aj-
ax, emploie, pour l'en détourner, tout ce que l'amour
conjugal et maternel a de plus touchant. Il demande
à voir son fils encore enfant, et ces scènes, puisées
dans la nature, sont, comme on sait, le triomphe des
poètes grecs. Tecmesse le conjure encore au nom des
dieux. . . . Il l'interrompt : « Ignorez-vous que
« je ne dois plus rien aux dieux ? » Cependant il
commence à craindre que sa femme et ses sujets ne
s'opposent à sa résolution. Il feint

de céder , et sort comme pour aller se purifier dans une fontaine lustrale , et ensevelir dans la terre la fatale épée qu'il a reçue d'Hector , et dont il a fait un si honteux usage. Arrive un envoyé de Teucer , qui demande Ajax. On lui répond qu'il est absent. Là-dessus il s'écrie qu'un oracle de Calchas avait marqué ce jour comme celui que Minerve destinait à sa vengeance , et avait prédit que si dans ce jour Ajax sortait , c'était fait de lui. Tout cet acte est un peu de remplissage. Il y a des longueurs que notre théâtre ne comporte point , et l'oracle annonce trop l'événement qui va suivre. Ajax rentre. Il a enfoncé la garde de son épée dans la terre pour se précipiter sur la pointe , tandis que tout s'est dispersé pour aller le chercher. Il y a de l'adresse dans l'auteur à écarter ainsi tout ce qui pourrait s'opposer au dessein d'Ajax , et l'on reconnaît ici les vraisemblances théâtrales qu'il a observées le premier.

Pour bien juger le monologue qui termine le rôle d'Ajax , il faut se souvenir de l'importance extrême que les anciens attachaient aux honneurs de la sépulture. En être privé était pour eux un des plus cruels affronts et un des plus grands malheurs : ce n'était qu'après l'a-

voir reçue avec les cérémonies accoutumées que leur ombre pouvait passer le Styx, et reposer dans la demeure des morts : c'était sur leurs tombeaux qu'ils recevaient encore, lorsqu'ils n'étaient plus, les hommages pieux de leurs parents et de leurs amis. Tout concourait chez eux à lier les idées de la vie présente à celles de la vie future ; et c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on lit les ouvrages de ces siècles reculés. Ne soyons donc pas surpris qu'Ajax, avant de mourir, mêle à ses imprécations contre ses ennemis des vœux ardents et inquiets pour le retour de son frère Teucer, de qui le héros attend les derniers devoirs. Rappelons-nous aussi que les imprécations des mourants étaient regardées comme des prédictions qui devaient être accomplies, et que par conséquent elles produisaient plus d'effet sur l'ancien théâtre que sur le nôtre.

Oui, le glaive est tout prêt : il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans des rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuiera mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort,

Rend un dernier service à qui cherche la mort.
O vous ! ô dieux puissants ! exaucez ma prière,
Je ne demande pas une faveur trop chère ;
Mais au moins dans l'instant où je perdrai le jour,
De Teucer en ces lieux, dieux, hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, et qu'il rende à la terre
Le cadavre sanglant de son malheureux frère,
De peur qu'un ennemi, prévenant ses secours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maïa, qui, sur les rives sombres,
Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes assoupis.
Vous, filles de la nuit, déités implacables,
Qui, la torche à la main, poursuivez les coupables,
Ministres des enfers, dont le regard vengeur
Observe incessamment le crime et le malheur,
Je vous invoque ici, puissantes Euménides !
Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.
Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris
Insulte à mon trépas : payez-leur-en le prix.
Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
La main de leurs parents tranche leur destinée ;
Que les Grecs soient punis et leur camp ravagé ;
N'en épargnez aucun : tous ils m'ont outragé.
Soleil, arrête-toi dans ta course divine ;
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine.
Raconte à Télamon, chargé du poids des ans,
Et les destins d'Ajax, et ses derniers moments.

O combien ce récit va frapper sa vieillesse !
O qu'il va de ma mère affliger la tendresse !
J'entends ses cris perçants, sa lamentable voix.....
Je te parle, ô soleil ! pour la dernière fois.
Pour la dernière fois mon œil voit ta lumière.
O mort ! ô mort ! approche et ferme ma paupière,
Approche : ton aspect ne peut m'épouvanter.
A jamais avec toi je m'en vais habiter.
O jour ! ô Salamine ! ô terres paternelles !
Fleuves sacrés, et vous, mes nourrices fidèles !
Noble peuple d'Athènes, à mon sang allié !
Troie, où pour mon malheur les dieux m'ont envoyé,
Vous, que ma voix appelle à cette dernière heure,
Recevez mes adieux ; il est temps que je meure,
Que je termine enfin ma plainte et mes revers :
Mon ombre va chercher du repos aux enfers.

Pour nous ce monologue serait trop long dans le moment où il est prononcé, et les apostrophes paraîtraient trop multipliées ; mais voilà ce que les anciens appelaient *novissima verba*, les dernières paroles, les paroles de mort, qui avaient chez eux une sorte de sanction religieuse et redoutée. On voit qu'Ajax n'oublie rien dans ses adieux, pas même ses nourrices. Les apostrophes sont multipliées dans ce monologue : en général elles sont plus fréquentes chez eux que parmi nous, parcequ'ils person-

nifiaient une foule d'êtres qui ne nous présentent que des idées purement physiques , les fontaines , les foyers domestiques , les bocages , les fleuves ; ils animaient et consacraient tout. Ils parlaient plus à l'imagination , et nous à la raison. La poésie s'accommode bien mieux de l'une que de l'autre. Aussi ceux des modernes qui se sont appliqués avec succès à la grande poésie et à la grande éloquence , se sont rapprochés le plus qu'ils ont pu de la manière antique.

Après le morceau qu'on vient d'entendre et la mort d'Ajax , la pièce serait finie pour nous. Elle ne l'est pas pour les Grecs ; car il s'agit de savoir ce que deviendra le corps d'Ajax. Le chœur rentre d'un côté , Tecmesse de l'autre. Teucer , attendu si long-temps , se montre enfin. Il apprend le malheur de son frère. Le chœur remarque qu'Hector , lorsqu'il fut traîné par Achille , était attaché avec le baudrier qu'il avait reçu d'Ajax , et qu'Ajax à son tour s'est percé du glaive qu'Hector lui avait donné. *Ces dons mutuels et funestes de deux ennemis ont sans doute , dit-il , été fabriqués par les furies.* Toujours des idées et des présages attachés aux êtres inanimés : c'est là le langage

de l'antiquité. Ménélas vient , de la part des chefs de l'armée , défendre à Teucer d'ensevelir Ajax , qui a voulu faire périr les Atrides : dispute très vive entre Ménélas et Teucer. Le premier se retire , en menaçant d'employer la force. Teucer coupe de ses cheveux et de ceux d'Eurisacès , et obligé de s'éloigner un moment pour trouver un lieu propre à la sépulture d'Ajax , il ne laisse pour le garder que sa femme Tecmesse et son fils Eurisacès. Il met ses restes sacrés sous la protection de la faiblesse et de l'enfance. « Périsset-il , dit-il , qui-
« conque oserait toucher à ce dépôt ! Que lui
« et tous les siens tombent comme cette cheve-
« lure est tombée sous le ciseau. » Transportons-nous dans ce siècle , si différent du nôtre , et voyons si ce n'est pas un spectacle touchant , que le corps du père menacé d'être enlevé par ses ennemis , et gardé par une femme et un enfant ; voyons si ce tableau qui serait beau sur la toile , le serait moins sur le théâtre , et avouons que cette religion était poétique et théâtrale , et que Sophocle et Homère s'en sont servis en grands hommes.

Au cinquième acte , Agamemnon lui-même vient renouveler la défense de Ménélas et la

querelle avec Teucer. C'est un défaut réel , c'en est un sur-tout , que deux scènes qui ont le même objet , sans que l'action ait fait un pas. Ulysse vient à propos pour mettre fin à cette indécente contestation , portée aux plus violentes injures. Il soutient la noblesse de son caractère , et fait sentir aux fils d'Atrée qu'il est indigne de s'acharner sur un ennemi mort. Agamemnon se rend , et la pièce finit.

Deux actes ont été employés à savoir si le corps d'Ajax serait enseveli. Voici une pièce entière , et ce n'est pas une des moins touchantes de Sophocle , où il ne s'agit d'autre chose que de la sépulture refusée à Polynice : c'est *Antigone*. Elle eut à Athènes trente-deux représentations , et l'auteur eut pour récompense la préfecture de Samos. Le vieux Rotrou en donna une imitation , qui eut du succès dans son temps , et qui n'est pas indigne de l'auteur de *Venceslas*.

Cette pièce est la suite de la *Thébaïde*. Les deux fils d'OEdipe sont morts ; OEdipe lui-même est enseveli dans une retraite profonde. Créon règne à Athènes , et le premier acte de son autorité est de défendre que l'on donne la sépulture à Polynice , tué les armes à la main

contre sa patrie. Nous avons déjà vu ce sujet faire une partie des *Coëphores* d'Eschyle ; mais à peine y est-il indiqué. Il est traité supérieurement dans Sophocle. Je me bornerai à un extrait fort succinct. L'exposition est très simple , et se fait heureusement par une scène contrastée entre les deux sœurs de Polynice , Ismène et Antigone. L'une craint de désobéir , et de s'attirer la colère du roi ; l'autre est résolue de tout braver , et de n'en croire que la voix de la nature , qui lui ordonne de rendre les derniers devoirs à son frère que tout le monde abandonne. Nous reverrons ailleurs ce même contraste de la faiblesse et de la fermeté dans les deux sœurs d'Oreste , Electre et Chrysothémis : c'est encore une beauté dramatique dont Sophocle a donné les premiers modèles , Antigone exécute son généreux dessein ; elle est arrêtée par les gardes de Créon , et menée devant le tyran ; car son caractère atroce lui mérite ce nom. Elle lui répond avec une fierté courageuse , qui ne fait que l'irriter davantage. Il paraît déterminé à la faire mourir comme rebelle. Son fils Hémon , promis pour époux à Antigone , s'efforce de le fléchir ; mais voyant que le roi est inexora-

ble , il lui fait les reproches les plus vifs , et lui déclare que s'il persiste dans sa cruelle résolution , il peut s'attendre à ne plus revoir son fils. Créon , plus furieux que jamais , condamne Antigone à être enfermée dans une grotte , pour y mourir de faim.

A peine est-elle sortie pour aller au lieu de son supplice , que le devin Tirésias , aveugle et conduit par un enfant , vient annoncer à Créon les plus affreux malheurs , en punition de sa barbarie. Créon , qui d'abord a mal reçu le vieillard , est effrayé de ces prédictions menaçantes : il balance entre la crainte qu'elle lui inspire et la honte de révoquer ses ordres. Il cède à la fin , et sort pour aller lui-même empêcher l'exécution de sa sentence. Mais il n'est plus temps , et l'on apprend au cinquième acte que Créon n'est arrivé que pour voir Antigone étranglée avec ses voiles , et le prince Hémon se percer de son épée , et mourir en l'embrassant. Ce récit se fait par un officier du palais , et s'adresse à Eurydice , femme de Créon. Elle sort sans rien dire , et se tue de la même manière qu'Antigone. C'est encore un défaut sur un théâtre perfectionné. Il ne faut pas introduire un personnage uniquement

pour mourir , et celui d'Eurydice est ici absolument inutile , et multiplie tout aussi inutilement les meurtres dans une pièce , où il y en a déjà assez. Je ne m'arrêterai qu'à une réflexion que cet ouvrage doit naturellement faire naître. Si jamais il y eut drame où l'amour dût occuper une grande place , c'est sûrement celui-ci , où un père condamne à la mort une princesse aimée de son fils , et qu'il lui avait destinée en mariage , et où un jeune prince , après avoir inutilement essayé de sauver sa maîtresse , se donne la mort pour ne pas lui survivre. Il y a là de quoi fournir aux modernes plus d'une scène très tendre , et remplie de tous les développemens d'une passion malheureuse. Eh bien ! il n'en est pas même question dans la pièce de Sophocle. Rien ne prouve plus évidemment que les anciens ne regardaient point l'amour comme fait pour entrer dans la tragédie. Nous , de notre côté , prenons garde qu'une préférence trop exclusive pour les sujets d'amour n'égare notre jugement , et ne borne nos plaisirs. Il n'y en a jamais trop : n'en excluons aucun. Trop de gens sont portés à regarder comme des ouvrages froids ceux où l'amour ne joue pas un très grand rôle , et nous en

avons de très beaux qui n'ont point cette sorte d'intérêt. Mais, quoi donc ? n'y en aurait-il plus d'autre ? L'amour est-il le seul sentiment dramatique ? La tragédie n'a-t-elle pas une foule d'autres ressorts qu'elle met en œuvre tout aussi heureusement, et souvent même avec plus de mérite ? On s'est accoutumé à un étrange abus d'expression, qui est encore de nos jours ; c'est de ne reconnaître de sensibilité dans les ouvrages que celle qui peint les sentiments tendres, comme s'il en fallait moins pour peindre les passions fortes et violentes : c'est une sensibilité d'un autre caractère, mais qui n'a ni moins d'effet, ni moins d'énergie. Un auteur peut-il être regardé comme froid lorsque, sans employer l'amour, il sait attacher, échauffer, transporter même le spectateur ? Le cinquième acte de *Cinna*, le quatrième des *Horaces*, ne vous font-ils pas fondre en larmes, ne vous déchirent-ils pas ? Et quoiqu'on ait vu bien des gens qui ne veulent plus reconnaître la tragédie qu'à ces seuls caractères, oseraient-ils nier que ces beaux morceaux ne donnent à notre ame une des émotions les plus vives et les plus douces qu'elle puisse éprouver, puisqu'elle l'élève et l'attendrit à-la-fois ?

Ne cherchons donc jamais à rabaisser un genre de mérite pour en élever un autre : admettons-les chacun à leur place, et que jamais une préférence ne devienne une exclusion.

Le sujet d'*OEdipe à Colonne* a été transporté, du moins en partie, dans une tragédie moderne, l'*OEdipe chez Admète*, de M. Ducis, et l'on aurait souhaité que l'auteur ne l'eût pas mêlé avec l'*Alceste* d'Euripide : la réunion de deux pièces étrangères l'une à l'autre doit nécessairement nuire à toutes les deux. Mais tout ce qu'il avait emprunté de Sophocle a été généralement goûté ; ce qui prouve qu'il a su imiter en homme de talent. Il a même, dans les scènes tirées du poëte grec, des traits d'une grande beauté qu'il ne doit point à Sophocle, et qui en sont dignes ; ces deux vers, par exemple, que prononce OEdipe dans son imprécation contre Polynice :

Je rends grace à ces mains qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.

Le sentiment et l'expression sont d'une égale énergie.

Une sépulture, un tombeau, voilà encore le fond que nous retrouvons ici ; mais le con-

traste de l'ingratitude dénaturée de Polynice et de la tendresse héroïque et fidèle de ses sœurs, Ismène et Antigone, la situation d'Œdipe, le développement de ses longues douleurs et de ses profonds ressentiments, voilà les ressorts de l'intérêt, ressorts très simples, comme tous ceux qu'employaient les Grecs, et qui n'en sont pas moins puissants. A cet intérêt général s'en joignait un particulier aux Athéniens ; c'est la tradition établie dans la pièce, qu'Œdipe a choisi son tombeau dans l'Attique ; et les oracles, accrédités par la croyance populaire, avaient déclaré que le pays où Œdipe choisirait sa tombe serait favorisé des dieux et deviendrait funeste aux Thébains. Ceux-ci, dans le temps où la pièce fut représentée, étaient au moment d'une rupture avec les Athéniens. Ainsi des circonstances politiques ajoutaient au mérite de l'ouvrage. L'ouverture est imposante, pittoresque et pathétique : on voit un bois sacré, un temple, une ville dans l'éloignement, et un vieillard aveugle conduit par une jeune fille. L'exposition est tout entière en spectacle et en action, comme dans l'*Œdipe roi*, que nous verrons tout-à-l'heure. C'est un très grand

mérite dans une tragédie , parcequ'il importe beaucoup d'attacher d'abord les yeux , la curiosité et l'imagination. Ce mérite , dont tous les sujets ne sont pas susceptibles , est particulier à Sophocle , qui l'a porté au plus haut degré. Eschyle ne lui en avait point donné l'exemple , et Euripide ne l'a pas imité. Comme OEdipe cherche un asile , il est tout naturel que sa fille Antigone s'informe du lieu où elle est. Un habitant l'en instruit en détail , et par là le spectateur apprend tout ce qu'il doit savoir , que la ville que l'on découvre est Athènes , que le lieu où l'on est se nomme Colonne , que le temple et le bocage sont consacrés aux Euménides , que Thésée règne dans le pays. Le chœur , composé de Colonniatees qui se sont rassemblés autour du vieillard étranger , l'avertit de sortir du bocage où il est entré , et où il n'est permis à aucun mortel de s'asseoir. On lui dit même que , s'il s'obstine à y demeurer , personne ne peut l'écouter ni lui répondre. Il sort donc de son asile , et vient se placer sur une pierre. Antigone implore l'hospitalité pour son père et pour elle. OEdipe demande que Thésée vienne le trouver , parcequ'il a , dit-il , à lui révéler des secrets importants. Il se

met sous la protection des Euménides , et les prie de le recevoir et de souscrire à l'oracle d'Apollon , qui a prédit que leur temple serait le lieu où il trouverait le terme de ses malheurs , et que sa présence y deviendrait un présage funeste pour ceux qui l'avaient chassé , et heureux pour ceux qui le recevraient. Il se nomme enfin , et ce nom fait frémir tous ceux qui l'entendent. Au milieu de cet entretien , Antigone voit arriver sa sœur Ismène , qui , animée des mêmes sentiments qu'elle , a quitté Thèbes , pour venir s'attacher au sort de son père. Elle leur apprend que la guerre est déclarée entre Étéocle et Polynice ; que ce dernier est banni de Thèbes , que les Thébains , instruits de l'oracle qui attache de si grandes destinées au tombeau d'OEdipe , vont lui députer Créon , pour le supplier de revenir à Thèbes. Le chœur commence à comprendre combien ce vieillard aveugle et proscrit est un personnage important , et combien les dieux et les hommes s'occupent de lui. Remarquez qu'il ne fallait rien moins pour rendre vraisemblable la démarche d'un roi tel que Thésée , qui va venir lui-même chercher un étranger suppliant , réduit à la plus extrême misère :

c'est ainsi que Sophocle sait observer la vraisemblance. L'entrevue entre OEdipe et Thésée est ce qu'elle doit être ; d'une part , des offres sincères et généreuses ; de l'autre , une noble résignation. Thésée propose au vieillard de venir dans son palais. OEdipe préfère de demeurer où il est ; et quoi qu'on lui dise des desseins de Créon contre lui, il ne peut croire qu'on ose employer la violence pour enlever l'hôte d'un roi tel que Thésée. Cependant , après que ce prince s'est retiré , Créon arrive avec une suite de soldats , et d'abord essaie de fléchir OEdipe ; mais , voyant qu'il n'en peut rien obtenir , il prend le parti qu'il croit le plus sûr , pour le forcer de revenir à Thèbes ; c'est de lui ôter ses deux derniers soutiens , ses deux filles , qu'il enlève en effet malgré les cris et les plaintes d'OEdipe et du chœur , qui , n'étant formé que de vieillards désarmés , ne peut résister à la force. Mais Thésée , qui n'est pas éloigné , met en fuite les ravisseurs , ramène les deux princesses , et fait à Créon des reproches également nobles et modérés sur l'indigne violence où il s'est emporté. Il se présente ici deux observations relatives au progrès de l'art ; l'une , qu'il ne faut pas mettre

sur la scène deux personnages tels qu'Ismène et Antigone , faisant absolument la même chose , et n'ayant qu'un même objet dans la pièce , parceque c'est diviser mal à propos l'intérêt qui doit se réunir sur l'une des deux sœurs. Aussi, dans la pièce de M. Ducis, n'a-t-on vu qu'Antigone, et non pas Ismène. Deux filles vertueuses au lieu d'une , et deux appuis au lieu d'un , diminuent l'effet de la situation, bien loin de le doubler.

C'est un principe d'une vérité sensible : la vertu dont on ne voit qu'un modèle nous frappe plus que celle qui est commune à deux, et l'infortune avec deux soutiens est moins à plaindre que celle qui n'en a qu'un. L'autre observation rappelle un précepte d'Aristote , qui dit que rien n'est plus froid qu'un personnage qui ne paraît dans une pièce que pour tenter une entreprise qui ne réussit pas. Tel est ici Créon qui veut enlever deux princesses, et qui, après y avoir échoué, ne reparaît plus. Cet épisode, dont il ne résulte qu'un péril passager, est donc une espèce de hors-d'œuvre. Règle générale, rien de ce qui forme un nœud dans un drame, rien de ce qui met en danger les personnages , ne doit se dénouer qu'à la

fin, sans quoi c'est un moyen avorté ; ce qui est toujours d'un très mauvais effet au théâtre. Ici, par exemple, on sent bien que la venue de Créon et l'enlèvement des deux princesses ne sont qu'un remplissage ; car il est tout simple que Créon n'ait aucun pouvoir sur l'esprit d'OEdipe, et l'on s'attend bien que Thésée ne laissera pas enlever chez lui les deux filles dont il a pris le père sous sa protection. Quel est donc le nœud véritable ? C'est Polynice. Les remords du fils, soutenus des supplications de la sœur, l'emporteront-ils sur les justes ressentiments d'OEdipe, que ses deux enfants ont indignement chassé de Thèbes ? Voilà l'intérêt qui doit nous occuper. Il ne commence qu'avec le quatrième acte ; mais aussi quel parti Sophocle en a tiré ! Thésée annonce d'abord simplement qu'un étranger est venu embrasser l'autel de Neptune, et demande sûreté pour voir OEdipe. C'est Polynice, c'est mon frère, dit Antigone à Ismène, et qui ne doute pas non plus que ce ne soit lui. Elles le disent en tremblant à leur père, qui défend d'abord qu'on l'introduise devant lui : les deux princesses engagent Thésée à joindre ses prières aux leurs, pour obtenir

qu'OEdipe veuille entendre un fils suppliant. Il cède à leurs instances réitérées, mais de manière à faire comprendre que Polynice n'a rien à espérer. Il faut se rappeler ici tout ce qui fonde cette situation, pour en bien juger l'effet. OEdipe, dans les premiers transports de son désespoir, quand sa malheureuse destinée lui avait été révélée, s'était condamné lui-même à l'exil. On s'y était d'abord opposé, et il était resté à Thèbes; mais dans la suite, Polynice, sacrifiant la nature à son ambition, avait eu la cruauté de forcer son père à exécuter contre lui-même ses fatales imprécations lorsqu'il se repentait de les avoir prononcées, et que sa douleur commençait à se calmer. C'était donc Polynice qui avait renouvelé contre son père l'arrêt de proscription, et qui l'avait pour ainsi dire rendu aux furies, en l'arrachant du sein de sa patrie et de ses dieux domestiques. Depuis ce temps, OEdipe a été réduit à errer et à mendier son pain. Polynice, à son tour, banni de Thèbes, dépouillé du trône par son frère Étéocle, forcé de demander du secours à des rois alliés, et sachant combien il importe à sa cause qu'OEdipe se range de son parti, tourmenté d'ail-

leurs par les remords qui s'éveillent dans l'infortune ; frappé d'effroi, d'horreur et de pitié à la vue de l'état où il a réduit son père et ses sœurs, est certainement dans une des situations les plus violentes où un homme puisse se trouver. Il a le plus grand intérêt à fléchir OEdipe ; et tout ce qu'il voit doit lui en ôter l'espérance. Il regarde son père, et il pleure. Il fait les derniers efforts pour l'émouvoir, et n'obtient pas même de réponse. Le vieillard, assis sur la pierre, les yeux baissés, immobile, garde un morne silence. Ses deux filles, qui ont tant de droit sur son cœur, intercèdent pour le coupable, mais en vain. Le chœur alors prend la parole, et représente que Polynice est envoyé par Thésée, roi d'Attique, qui exerce l'hospitalité envers OEdipe ; qu'ainsi le vieillard, tout irrité qu'il est, ne peut refuser de lui répondre. A ce grand mot d'hospitalité, si sacré chez les anciens, OEdipe sent qu'il est de son devoir de parler à celui que Thésée lui adresse ; mais sa réponse est telle que ce long et terrible silence a dû la faire présumer.

Polynice se retire désespéré, et court accomplir les fatales prédictions de son père. On entend un coup de tonnerre qu'OEdipe recon-

naît pour être le signal de sa fin prochaine. Thésée revient, et le vieillard annonce, d'un ton majestueux et prophétique, que les dieux l'appellent par la voix des foudres et des vents. Il se sent inspiré par eux, et va, dit-il, marcher sans guide vers le lieu où il doit expirer. « Les destins me forcent d'y arriver. Suivez-
« moi, mes filles ; je vous servirai de guide ,
« comme vous m'en avez servi jusqu'à ce jour.
« Qu'on me laisse , qu'on ne m'approche pas.
« Seul, je trouverai l'endroit où la terre doit
« m'ouvrir son sein. C'est par-là : suivez-moi ;
« Mercure et les déesses des enfers sont mes
« conducteurs. Cher Thésée, et vous, géné-
« reux Athéniens, soyez toujours heureux, et
« souvenez-vous d'OEdipe. » Un chœur sert d'intervalle entre sa sortie et le récit de sa mort, récit aussi rempli de merveilleux que toute la fable de cette pièce. Arrivé à l'endroit où le chemin se partage en diverses routes, il s'est assis, a quitté ses vêtements, s'est fait apporter de l'eau puisée dans une source voisine, et, après s'être purifié, s'est couvert de la robe dont on a coutume de revêtir les morts. La terre a tremblé : il a fait ses derniers adieux à ses filles, qui se frappaient la poitrine en gé-

missant. Une voix s'est fait entendre du ciel : « OEdipe, qu'attendez-vous ? » Il a embrassé ses filles, les a recommandées encore à Thésée, et leur a ordonné de s'écarter pour n'être pas spectatrices d'une mort dont Thésée seul, suivant l'ordre des dieux, doit être le témoin, et conserver le secret. Tout le monde s'est éloigné, et un moment après l'on n'a plus vu OEdipe, mais seulement Thésée, se couvrant le visage de ses mains, comme si ses regards eussent été éblouis d'un spectacle céleste. « Pour OEdipe, continue celui qui fait ce récit, on ignore le genre de sa mort ; mais sans « doute la terre s'est ouverte pour le recevoir « sans douleur et sans violence. »

Il règne dans toute cette pièce une sorte de terreur religieuse, une mystérieuse horreur qui plaît beaucoup à ceux qui aiment la tragédie. Il y a des beautés éternelles ; mais je crois qu'il faudrait beaucoup d'art pour accommoder le dénouement à notre théâtre, et n'en pas faire une scène d'opéra.

Cette race de Labdacides, si souillée de meurtres, d'incestes et de toutes sortes d'attentats, a fourni trois pièces à Sophocle. Celle qui se présentait la première, en suivant l'or-

dre des évènements ; c'était l'OEdipe roi, dont je vais parler ; mais je l'ai réservé , ainsi que l'Électre , pour réunir les deux ouvrages que Voltaire a jugés dignes de lui servir de modèles.

Le sujet d'OEdipe roi est si universellement connu , que je crois devoir me borner à quelques remarques sur ce que les deux pièces ont de commun , et sur ce qu'elles ont de différent.

L'ouverture et l'exposition de Sophocle sont heureuses et théâtrales. Des vieillards, des enfants , un grand-prêtre, des sacrificateurs , la tête ornée de bandelettes sacrées , et des rameaux dans les mains en signe de supplications , sont prosternés au pied d'un autel qui est à l'entrée du palais d'OEdipe. Il paraît, et a voulu, dit-il, s'assurer, par ses yeux, de la situation de ses malheureux sujets. Le grand-prêtre prend la parole, et fait un tableau pathétique des ravages que la peste cause dans Thèbes. Les Thébains implorent les seuls apais qui leur restent, les dieux et leur roi, ce roi si sage et si heureux, qui les a délivrés du sphinx, et qui a déjà été leur sauveur avant d'être leur souverain. Il a prévenu leur demande,

et envoyé à Delphes son beau-frère Créon , pour savoir ce qui attire sur Thèbes la colère du ciel. Il attend à tout moment Créon , qui devrait être de retour. Ce prince paraît , et annonce que l'oracle ordonne de rechercher les auteurs du meurtre de Laïus , et de venger sa mort. OEdipe s'engage à donner tous ses soins à cette recherche , et prononce par avance les plus terribles imprécations contre le meurtrier ; imprécations dont l'effet est d'autant plus grand pour le spectateur, qu'elles retombent sur celui qui les prononce. Voltaire les a rendues en beaux vers :

Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.

Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire !

Qu'en horreur à ses fils, exécration à sa mère ,

Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,

Il rassemble sur lui tous les maux des enfers,

Et que son corps sanglant, privé de sépulture,

Des vautours dévorants devienne la pâture !

« La scène ouvre par un chœur de Thébains
« prosternés au pied des autels. OEdipe ,
« leur libérateur et leur roi, paraît au milieu
« d'eux. *Je suis OEdipe* , leur dit-il, *si vanté*
« *par tout le monde.*

« Je suis sorti au bruit de vos gémissements, « et n'ai pas voulu m'en rapporter à d'autres. « Je suis venu moi-même, moi, cet OEdipe « dont le nom est dans la bouche de tous les « hommes. » Remarquez que l'énigme du sphinx l'avait rendu très célèbre, et que les anciens ne faisaient nulle difficulté d'avouer que leur nom était connu ; témoin ce que dit à la reine de Carthage le modeste Énée, de tous les héros le moins accusé d'orgueil : « Je « suis le pieux Énée dont la renommée s'élève « jusqu'aux cieux. » Cette extrême réserve, qu'imposent les bienséances sociales, et qui défendent à l'amour-propre de chacun de se montrer en quoi que ce soit, de peur de blesser celui de tous, cette modestie de convention et de raffinement, n'était point un devoir dans des mœurs plus simples et plus franches, et tous les héros de l'antiquité en sont la preuve.

Au second acte, le chœur conseille au roi de faire venir le devin Tirésias, et le roi répond que Créon lui a déjà donné le même avis ; qu'en conséquence il a déjà envoyé deux fois chercher cet interprète des dieux, si révéré dans Thèbes, et qu'il s'étonne que Ti-

résias tarde si long-temps. Le vieillard aveugle, à qui le ciel a donné la connaissance de ce qu'il y a de plus secret, et qui est parmi les mortels ce qu'Apollon est parmi les dieux, est amené sur la scène ; et j'avoue que ce personnage me paraît mieux adapté au sujet , et produire plus de curiosité et de terreur , que celui du grand-prêtre, dans la pièce de Voltaire , rôle beaucoup moins caractérisé que celui de Tirésias. Tous les deux tiennent d'abord le même langage ; tous deux résistent long-temps avant que de parler, et ne se déterminent qu'à regret à nommer OEdipe comme le meurtrier de Laïus. Il s'emporte également dans les deux pièces, et le grand-prêtre et Tirésias sont également traités d'imposteurs. Mais voici comme Voltaire, dans la fin de la scène, a restreint son imitation :

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur ;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? quoi ? Polybe ? mon père ?...

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort :
Ce jour va vous donner la naissance et la mort.

Ce vers prophétique est admirable. Le vers

de Sophocle peut faire connaître combien la langue grecque était plus hardie que la nôtre dans son expression : *ce jour vous enfantera et vous tuera* ; et le vers de Voltaire fait voir comme il faut traduire :

Vos destins sont comblés : vous allez vous connaître.
Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez ?

Jusqu'ici le poëte français traduit : là il s'arrête, et termine ainsi la scène.

O Corinthe ! ô Phocide , exécration hyménée ,
Je vois naître une race impie , infortunée ,
Digne de sa naissance , et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.

Tirésias en dit beaucoup davantage : « Je
« vous le dis pour la dernière fois : cet homme
« que vous cherchez , ce criminel , ce meur-
« trier , est dans Thèbes. On le croit étranger ;
« mais on saura bientôt qu'il est Thébain ; sa
« fortune va s'évanouir comme un songe.
« Aveugle , réduit à l'indigence , courbé sur
« un bâton , on le verra errer dans les contrées
« étrangères. Quelle confusion , quand il se
« reconnaîtra frère de ses fils , époux de sa

« mère, incestueux, et parricide ! Allez, prince,
« éclairez ces terribles paroles, et si vous
« les trouvez trompeuses, je consens de pas-
« ser pour un faux prophète. »

Il y a plus d'art dans le poète français, qui se borne d'abord à ne faire voir dans Œdipe que le meurtrier de Laïus, et enveloppe le reste dans des paroles vagues et obscures qui ne peuvent faire naître que des soupçons. C'est se conformer aux règles de la progression dramatique que de développer par degrés toutes les horreurs de la destinée d'Œdipe, et de ne le montrer incestueux et parricide qu'à la fin de la pièce. Le moderne a mieux observé ce précepte que l'ancien, et c'est en cette partie sur-tout que *le Français de vingt-quatre ans*, comme l'a écrit Rousseau, *l'a emporté sur le Grec de quatre-vingts*.

Dans Sophocle, Œdipe, qui se croit toujours fils de Polybe, roi de Corinthe, n'est point frappé du rapport qui se trouve entre les paroles du devin et l'oracle de Delphes, qui lui a prédit autrefois, ainsi qu'il l'avoue à Jocaste, précisément les mêmes choses dont le menace Tirésias. Voltaire n'a point imité cette faute qu'il reproche avec justice à son modèle.

Au troisième acte de la tragédie du poète grec, lorsque OEdipe apprend de Jocaste que Phorbas, seul témoin de la mort de Laïus, vit encore, il dit à la reine : *Faites venir Phorbas au plus vite.* Jocaste s'en charge, et, avant de la quitter, OEdipe lui répète encore : *Songez, je vous en conjure, à faire venir ce Phorbas, qui peut seul éclaircir mon sort.* C'est par-là que finit le troisième acte, et Phorbas, qui est retiré à la campagne, arrive à la scène quatrième du quatrième acte. Il n'y a point de temps perdu, suivant les règles de la vraisemblance ; car il faut observer que les anciens n'avaient pas, comme nous, d'entr'actes proprement dits, qui laissent le théâtre vide pendant un certain temps, et permettent de supposer un intervalle tel à-peu-près qu'on le veut, pour les événements qui se passent derrière le théâtre. Leurs actes n'étaient séparés que par des intermèdes que chantait le chœur, qui ne quittait point la scène, et qui par conséquent rendait la règle d'unité de temps beaucoup plus rigoureuse que parmi nous. Aussi arrive-t-il que dans leurs pièces les événements paraissent quelquefois précipités.

Dans Sophocle, l'oracle a seulement an-

noncé à Jocaste que son fils serait le *meurtrier de son père*. Voltaire a ajouté dans sa pièce : *Et le mari de sa mère*. Jocaste croit mort ce fils qu'elle a fait exposer ; OEdipe croit que Polybe est son père ; Sophocle a eu soin de donner à Jocaste , dans tout son rôle , un mépris marqué pour les oracles , depuis qu'on a vu périr , par la main de brigands inconnus , ce même Laïus qui devait périr par la main de ce même fils qu'elle a exposé , et qu'elle croit mort. Toute cette intrigue est fort bien nouée , les incertitudes et les obscurités y sont suffisamment ménagées , et ce n'est pas sans raison qu'on a regardé l'OEdipe comme ce que les anciens avaient fait de mieux en ce genre. Il n'y a de défaut réel que celui qui est inhérent au sujet , et qui se retrouve dans le poète français , comme dans le poète grec ; c'est le peu de vraisemblance que Jocaste et OEdipe n'aient fait depuis si long-temps aucune recherche sur la mort de Laïus. Mais heureusement ce défaut est dans l'avant-scène , et c'est à ce propos qu'Aristote observe que , quand un sujet a des invraisemblances inévitables , il faut les placer avant l'action. Le spectateur ne se rend pas difficile sur ce qui a précédé l'action. Il

permet au poëte tout ce que celui-ci veut supposer , et ne se montre plus sévère que sur ce qui se passe sous ses yeux.

A ce vice du sujet , qui n'est pas après tout fort important , il faut ajouter une faute réelle , qui est celle du poëte ; c'est la querelle très mal fondée qu'OEdipe fait à Créon , et l'accusation intentée si légèrement contre lui , d'avoir suborné Tirésias pour accuser le roi. Cet épisode , très mal imaginé , remplit tout le troisième acte de Sophocle. OEdipe y tient un langage et une conduite également indignes d'un roi ; il accuse et condamne Créon avec une témérité inexcusable , et il faut que Jocaste obtienne de lui , avec beaucoup de peine , de ne pas sévir contre un prince innocent. C'est encore là un de ces incidents épisodiques qui , ne produisant rien , sont vicieux dans tout système dramatique , parcequ'ils ne font qu'occuper une place qu'ils ôtent à l'action principale. C'est probablement parceque celle d'OEdipe est en elle-même extrêmement simple , que Sophocle , pour y remédier , est tombé dans ce défaut que Voltaire n'a fait que remplacer par un autre , en introduisant son Philoctète , plus étranger encore au sujet que Créon.

Le cinquième acte de la tragédie de Sophocle contient la punition d'OEdipe, la mort de Jocaste qui se tue elle-même, et les adieux que vient faire à ses enfants ce père infortuné, qui s'est condamné à l'exil et à l'aveuglement. En supposant que la scène du père et des enfants nous parût superflue au théâtre, il est sûr au moins qu'on ne peut la lire sans attendrissement : la voici. Il a recommandé ses fils à Créon, qui va régner pendant leur minorité, et il demande ses deux filles qui sont encore dans l'enfance :

Que je les touche encor de mes mains paternelles ;
Laissez-moi la douceur de pleurer avec elles ;
O généreux Créon ! C'est mon dernier espoir.
Oui, que je les embrasse, et je croirai les voir.
Que dis-je ? vous avez exaucé ma prière ;
Vous avez eu pitié de ce malheureux père.
Ne les entends-je pas !

CRÉON.

J'ai prévenu vos vœux.

OEDIPE.

Ah ! pour prix de vos soins, cher prince, que les dieux
Signalent envers vous leur bonté tutélaire,
Comme ils ont envers moi signalé leur colère.
Où sont-elles ? venez, venez, approchez-vous,
Mes filles, chers enfants, objets jadis si doux !

Touchez encor ces mains aux crimes condamnées,
Ces mains que contre moi , moi-même j'ai tournées.
O mes filles ! voyez , voyez mes maux affreux ,
Ceux que je me suis faits , ceux que m'ont faits les dieux.
Vous pleurez ! ah ! plutôt , ah ! pleurez sur vous-même :
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel destin vous attend au milieu des humains !
Enfants haïs des dieux , de combien de chagrins
Ils sèment sous vos pas le sentier de la vie !
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux , quelle fête , à quel festin sacré
Oserez-vous porter un front déshonoré ?
Quels spectacles pour vous auront encor des charmes ?
Vous n'en reviendrez point sans répandre des larmes.
Quand l'âge de l'hymen sera venu pour vous ,
Quel père dans son fils voudra voir votre époux ?
Qui voudra de mon sang partager les souillures ?
Celui dont je suis né teignit mes mains impures.
L'inceste m'a placé dans le lit maternel ,
Et vous êtes les fruits de ce nœud criminel.
Il faudra supporter l'affront de ces reproches ;
Vous verrez les mortels éviter vos approches ,
Et vous arriverez au terme de vos ans ,
Sans connaître d'époux , sans nourrir des enfants.

(A Créon.)

O vous , le seul appui qui reste à leur misère ;
Vous , fils de Ménécée , hélas ! soyez leur père.
Elles n'en ont point d'autre , elles sont sans secours ;
La honte , l'indigence environnent leurs jours.

Des yeux de la pitié regardez leur enfance ;
Vous ne les devez pas punir de leur naissance.
Donnez-moi votre main , gage de votre foi.

(A ses filles.)

Et vous , qui pour jamais vous séparez de moi ,
Je vous en dirais plus si vous pouviez m'entendre ;
Mais que font les conseils dans un âge si tendre !
Adieu ! puisse le ciel , fléchi par mes revers ,
Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts !

Peut-on douter qu'une pareille scène ne fît couler quelques larmes ? Je ne sais si je me trompe , mais il me semble qu'elle terminerait heureusement la tragédie d'OEdipe. Ne faut-il pas , pour que sa destinée s'accomplisse , qu'on le voie partir pour l'exil , qui est le châtiment auquel les dieux l'ont condamné ? Ses adieux , son départ , ne font-ils pas dès-lors une partie essentielle de ses malheurs , qui sont l'objet de la pièce ? Il y a plus : après que le chœur a été serré douloureusement par l'horreur qu'inspire cette complication de crimes involontaires commis par l'innocence , ce poids de la fatalité qui écrase un homme vertueux , et qui est à mon gré un des inconvénients de ce sujet , on éprouve volontiers un attendrissement dont on avait besoin. Jusque-là l'on

n'a vu que des atrocités dont les dieux sont les seuls auteurs ; et les infortunes d'OEdipe semblent d'affreux mystères , où la raison et la justice ont peine à se retrouver. Mais , lorsque ce malheureux père , aveugle et banni , embrasse pour la dernière fois ses enfants , dont il se sépare pour toujours , la nature se reconnaît dans ce tableau : on n'entend pas la plainte d'OEdipe sans être ému de compassion , et l'on donne à ses disgraces des pleurs qu'on avait besoin de répandre.

Il ne faut point parler de l'OEdipe de Corneille : il n'est pas digne de son auteur , et le sujet n'y est pas même traité : il est étouffé par un long et froid épisode d'amour , qui s'étend d'un bout de la pièce à l'autre , et qui n'a pas , comme celui de Philoctète , dans l'OEdipe de Voltaire , l'avantage d'être au moins racheté , autant qu'il peut l'être , par le mérite du style. Ce dernier a cependant emprunté de Corneille deux beaux vers , l'un qui est la peinture du sphinx :

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, et lion ;

L'autre qui exprime heureusement l'excommunication en usage chez les anciens :

Privé des feux sacrés et des eaux salutaires.

Compensation faite des beautés et des défauts , il serait difficile de prononcer entre les deux OEdipes. Il n'en est pas de même d'Electre : quelque belle que soit celle de Sophocle , celle de Voltaire l'emporte de beaucoup , au jugement des plus sévères connaisseurs. Il a fait ici de Sophocle le plus grand éloge possible , en l'imitant presque en tout. Le beau caractère d'Electre , l'un des plus dramatiques que l'on connaisse , sa douleur profonde , tour-à-tour si touchante et si impétueuse , les regrets qu'elle donne à son père qu'elle a perdu , à son frère qu'elle a sauvé , et qu'elle attend comme un libérateur , son esclavage qui n'abat ni son courage ni sa fierté , la soif de vengeance qui l'anime sans cesse , enfin le contraste que forme le rôle de Chrysothémis , qui est l'Iphise de Voltaire , et dont la sensibilité douce et timide fait encore mieux ressortir l'élévation et l'énergie de sa sœur ; les ordres d'Apollon qui recommandent le secret à Oreste , comme le ressort de toute son entreprise ; le rôle du vieux gouverneur d'Oreste , qui est le Pammène de la pièce fran-

çaise ; cette idée si théâtrale d'apporter une urne qui est supposée contenir les cendres du fils d'Agamemnon , et qui produisit une scène fameuse dans toute l'antiquité par le grand effet qu'elle eut à Athènes et à Rome ; ces alternatives de crainte et d'espérance , causées par la fausse nouvelle de la mort d'Oreste , et par les présents qu'on a vus sur le tombeau de son père ; cette situation déchirante de la malheureuse Electre , qui croit tenir entre ses mains les cendres de son frère , tandis que ce frère est sous ses yeux ; cette reconnaissance si naturellement amenée par l'attendrissement d'Oreste , qui ne peut résister aux larmes de sa sœur ; en un mot , cette simplicité d'action et d'intérêt , si rare et si admirable , tout cela fait également le fond des deux pièces , tout cela est beau dans Sophocle , et plus encore dans Voltaire. Le poëte français a rassemblé dans sa tragédie toutes les beautés qui appartiennent au sujet , et toutes celles que pouvait y joindre un talent tel que le sien , fortifié de ce que l'art a pu acquérir depuis Sophocle.

ÉLECTRE,
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE,

TRADUCTION DE M. DE ROCHEFORT,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES.

PERSONNAGES.

ORESTE.

PYLADE.

LE GOUVERNEUR D'ORESTE.

ÉLECTRE.

CHRYSOTHÉMIS.

CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

LE CHOEUR, composé de jeunes filles de
Mycène.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

LE GOUVERNEUR, ORESTE, PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

FILS d'Agamemnon, de ce roi qui commandoit l'armée des Grecs dans les champs troyens, Oreste, vos yeux peuvent enfin jouir d'une vue qu'ils ont long-temps désirée. Voilà cette ancienne cité d'Argos que vous demandiez, voici le bois sacré de la fille d'Inachus ; c'est ici qu'est la place publique où préside Apollon Lycéen (*) : ce temple, que vous voyez à notre gauche, est le fameux temple de Junon : la ville où nous entrons est l'opulente Mycène : ce palais est la fatale demeure de Pélopidès. C'est là que je vous reçus des bras de votre

(*) Argos étoit dans le voisinage de Mycène, et ce voisinage fut cause que les poètes tragiques confondoient ensemble ces deux villes.

sœur pour vous dérober aux meurtriers de votre père ; mes mains vous ont enlevé, vous ont conservé, vous ont nourri jusqu'à l'âge où vous êtes, pour punir ses assassins. Oreste, et vous Pylade, le plus cher de ses amis, voici l'instant de délibérer promptement sur ce que nous avons à faire. Déjà les astres de la nuit ont disparu, et la clarté des cieux, annonçant le soleil, éveille le chant matinal des oiseaux. Concertons nos desseins avant que les habitants sortent de leurs maisons : songez qu'au point où nous sommes il n'est plus temps de balancer, il faut agir.

ORESTE (au Gouverneur.)

O le plus cher de tous ceux qui me furent attachés, que je reconnois bien cette fidélité que vous m'avez toujours fait paroître ! Ainsi qu'un coursier généreux, qui ne perd point en vieillissant le courage qu'il montrait dans les dangers, c'est vous qui m'excitez et qui êtes le premier à me suivre. Je vais donc vous instruire du projet que j'ai formé ; prêtez à mes discours une oreille attentive ; et si je m'égare, éclairez-moi. Lorsqu'au temple de Delphes j'allai demander au dieu qui l'habite quels moyens je devois employer pour punir les assassins de mon père, voici ce qu'Apollon me ré-

pondit : « Sans soldats , sans nul appareil et par
« la seule ruse , satisfais en secret ta juste ven-
« geance. » Nous avons , Pylade et moi , enten-
du cet oracle. Allez donc , et , dès que vous en
trouverez l'occasion , pénétrez dans ce palais ,
sachez ce qui s'y passe , et venez nous en ins-
truire. Après une si longue absence , blanchi
par les années , ils ne pourront vous recon-
noître , ni même soupçonner votre présence.
Vous direz que vous êtes un étranger venu
de Phocide de la part de Phanote. C'est en
effet le plus cher de leurs alliés. Annoncez-
leur , avec serment , qu'Oreste , précipité de
son char dans les jeux pythiens , a fini ses
jours par un destin funeste. Tel sera le sujet
dont vous les entretiendrez , tandis que nous
irons à la tombe de mon père , ainsi qu'il nous
l'est ordonné , et que nous couvrirons son tom-
beau de nos libations et des dépouilles de nos
cheveux. Nous reviendrons ensuite , portant
dans nos bras l'urne d'airain que nous avons ,
comme vous le savez , cachée dans le bois
voisin. Nous les abuserons par nos discours ,
et nous leur donnerons cette agréable nou-
velle , que mon corps , déjà consumé par les
flames du bûcher , a été réduit en cendres.
Que m'importe en effet de mourir en paroles ,

si je puis en réalité sauver ma vie et ma gloire ! Il n'est point pour moi de parole de mauvais augure , sitôt qu'elle devient utile. Combien d'hommes renommés par leur sagesse ont passé pour morts , qui , revenus dans leurs foyers , n'en ont été que plus considérés ! C'est ainsi (du moins je m'en flatte) que , sortant de la nuit où je vais m'envelopper , je me montrerai avec éclat à mes ennemis , comme un astre funeste pour eux. O ma patrie ! ô dieux de mon pays ! vous aussi , palais de mes pères , vous , où les dieux m'ont envoyé accompagné de la justice , pour vous purifier , recevez-moi tous sous des auspices favorables , comme le maître et le restaurateur de ce palais ; et ne me renvoyez point sans honneur loin de cette terre chérie. J'ai tout dit. Vous , vieillard , allez , occupez-vous des soins dont vous êtes chargé ; et nous , sortons. L'occasion nous presse ; l'occasion décide de toutes les actions des hommes.

LES MÊMES , ET ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Hélas ! hélas ! infortunée !

LE GOUVERNEUR (à Oreste.)

O mon fils , je crois entendre la voix de quelque esclave gémissante sous ce portique.

ORESTE.

Ne seroit-ce point la malheureuse Electre ?
Souffrez que nous demeurions un moment
pour écouter ces plaintes.

LE GOUVERNEUR.

Non , non , votre premier devoir est d'obéir
à l'oracle , et d'aller verser des libations sur
le tombeau de votre père ; voilà ce qui doit
vous donner la victoire , et la force nécessaire
pour l'obtenir.

(Ils sortent.)

ÉLECTRE (seule.)

Pure lumière du jour , espace immense de
l'air dont la terre est environnée , combien de
fois , sitôt que l'obscurité de la nuit a disparu ,
m'avez-vous entendue pousser de tristes la-
mentations , et frapper a coups redoublés mon
sein ensanglanté ! Combien de fois , durant la
nuit , dans cet odieux séjour , mon lit , arrosé
de mes larmes , ne m'a-t-il pas vue déplorer le
destin d'un père infortuné , que Mars , ce
dieu sanguinaire , a épargné sur des rives bar-
bares , et que ma mère , accompagnée d'Egis-
the , son amant , a frappé d'une hache san-
glante , ainsi qu'un bûcheron frappe un chêne
dans les forêts ! Je suis la seule ici , mon père ,

qui gémissé sur votre mort , sur cette mort si lamentable et si barbare ! Cependant je ne mettrai point de terme à mes gémisséments , ni à mes pleurs , tant que je verrai les astres de la nuit poursuivre leur carrière , tant que je verrai briller le jour ; ainsi que la plaintive Philomèle , privée de ses petits , je ferai rétentir mes douleurs devant le palais de mon père. Séjour de Proserpine et de Pluton , Mercure souterrain , et vous , filles des dieux , respectables furies , redoutable déesse de l'imprécation , jetez les yeux sur des victimes si cruellement immolées. Voyez ces complots adultères , venez , secourez-nous ; vengez la mort d'un père. Envoyez-moi mon frère ; je ne puis plus désormais supporter seule le poids des douleurs qui m'accablent.

LE CHŒUR.

Fille d'une trop coupable mère , Electre , pourquoi vous consumer ainsi dans des plaintes éternelles sur la mort d'Agamemnon ? un long espace de temps s'est écoulé , depuis qu'enveloppé dans les perfides embûches d'une femme impie , il a succombé sous sa main barbare ! Ah ! s'il m'est permis d'en former le vœu , périsse l'auteur d'un pareil complot.

ÉLECTRE (au chœur.)

Généreuses filles de pères généreux , vous voulez dans mes tourments me donner quelque consolation , je le sais , je le vois ; mais quelles que soient mes douleurs , je ne veux point m'en priver , ni cesser de pleurer un père malheureux.... Ah ! pour me rendre le prix de l'amitié qui m'unit à vous , laissez-moi toute à mon désespoir. Hélas ! hélas ! je vous en supplie.

LE CHOEUR.

Ni vos gémissements , ni vos imprécations ne pourront arracher votre père des gouffres de Pluton , où tout va s'engloutir ; cependant votre vie se consume dans des regrets immodérés et toujours nouveaux. Pourquoi vous livrer à de si douloureuses peines , lorsque vos maux sont sans remède ?

ÉLECTRE.

Malheur à quiconque pourroit oublier la mort d'un père si cruellement immolé ! Messagère des dieux , plaintive Philomèle , vous qui , sans cesse gémissante , répétez Itys , Itys , vos douleurs sont celles qui conviennent à mon ame. O malheureuse Niobé , qui , revêtue d'une enveloppe de marbre , n'avez point encore

cessé de pleurer , c'est à vos douleurs que je vous reconnois pour immortelle.

LE CHOEUR.

Mais vous n'êtes pas la seule dans l'univers, ô ma fille ! que ce malheur regarde ; pourquoi donc vos regrets sont-ils si différents des douleurs de ceux avec qui le sang vous lie ? Considérez Chrysothémis, Iphianasse, et ce frère qui, dans l'affliction et l'obscurité, consume les jours de son jeune âge.

ÉLECTRE.

Heureux ce généreux frère, quand l'illustre contrée de Mycène le recevra, conduit ici par la main prudente des dieux ! infortunée que je suis ! Consumée par ma douleur, noyée dans mes larmes, ne poussant que des gémissements inutiles, sans hymen, sans postérité, je ne me lasse point de l'attendre, tandis qu'il oublie tout ce que j'ai fait pour lui, tout ce que je lui ai mandé. Combien de messages trompeurs n'ai-je pas reçus de sa part ! Il brûle de se montrer, et cependant il ne paroît point !

LE CHOEUR.

Rassurez-vous, ma fille, rassurez-vous : il est un dieu dans le ciel qui voit et qui gou-

verne tout ; laissez-lui le soin de votre vengeance , et , sans trop vous emporter contre vos ennemis , songez à la peine qui leur est due : le temps est un dieu dont on peut tout obtenir. Ce mortel qui dans la Phocide habite les fertiles rivages de Crisa, le fils d'Agamemnon , et le dieu qui règne sur l'Achéron , ne se sont pas éloignés de vous sans retour.

ÉLECTRE.

Et cependant la plus grande partie de ma vie s'est écoulée dans le désespoir ! Je n'existe plus qu'à peine ; je me consume dans les regrets ; sans parents , sans amis qui viennent me consoler , je vis ainsi qu'une étrangère au sein de la maison paternelle , et , couverte de ces indignes vêtements , je prends mes repas à une table solitaire.

LE CHOEUR.

Quels cris lamentables ont suivi le retour d'Agamemnon ! Que de gémissements près du lit paternel , quand le bruit des haches d'airain dont il étoit frappé retentit à vos oreilles ! La perfidie prépara le forfait , le coupable amour l'exécuta ; l'un et l'autre ourdirent cette indigne trame , soit qu'un dieu , soit qu'un homme ait consommé le crime.

O le plus déplorable de tous les jours de ma vie ! O nuit ! ô festin barbare ! ineffable désastre , trépas horrible qu'a subi mon père sous les coups de deux assassins qui m'ont ravi le jour , et ont anéanti mon existence ! Puisse le dieu souverain de l'olympé leur en faire subir la peine ! puissent-ils , souillés d'un si grand crime , ne plus jouir d'un instant de bonheur !

LE CHOEUR.

Craignez de faire entendre votre voix : ne voyez-vous pas de quel état vous êtes descendue , et dans quelle affreuse situation vous êtes indignement précipitée ? Vous avez entassé sur vous de nouveaux malheurs , et votre inflexibilité n'a engendré pour vous que des peines nouvelles. Vous combattez imprudemment contre de plus puissants que vous.

ÉLECTRE.

Sans doute mon état n'est que trop déplorable , je le sais ; je connois aussi toute ma violence ; mais , dans ce même état horrible où je suis , je continuerai mes imprécations tant que je respirerai : et qui , chères compagnes , quel cœur , pénétré de ma situation , voudroit

me consoler ? Cessez de l'entreprendre. Mes imprécations n'auront point de fin , et mes gémissements seront éternels comme mes douleurs.

LE CHOEUR.

Mais c'est mon cœur seul qui vous parle , comme seroit celui d'une tendre mère ; craignez de voir vos plaintes en engendrer de nouvelles.

ÉLECTRE.

Et quel terme , dites-moi , puis-je mettre à mon désespoir ? Comment pourrois-je avec honneur oublier ceux que la mort m'a ravis ? Quels mortels ont adopté ces maximes ? S'il en est , puisse-je n'être jamais estimée d'eux ! Puisse-je de même , à la rencontre d'un homme de bien , être repoussée loin de son cœur , si je réprimois dans le mien ces élans de douleurs aiguës consacrées à honorer les morts ! Périssent à jamais parmi les hommes , et la prudence et la piété , si celui qui ne vit plus demeure abandonné comme une cendre insensible , et si ses meurtriers ne subissent point enfin la peine de leur attentat !

LE CHOEUR.

Mais , ô ma fille ! c'est par intérêt pour

vous ainsi que pour moi-même que je suis venu en ces lieux ; si j'ai tort de vous tenir ce langage , triomphez de nos raisons , nous nous soumettons aux vôtres.

ÉLECTRE.

Je rougis, chères compagnes, de me livrer devant vous à des douleurs qui vous paroissent immodérées ; mais un sentiment plus fort que moi m'y contraint : daignez le pardonner, et quelle fille généreuse se conduiroit autrement, après l'affreux complot dont mon père a été la victime, et qui, nuit et jour, loin de s'effacer à mes yeux, semble s'y retracer avec plus de force ? Celle de qui je tiens le jour, ma mère, n'est-elle pas devenue ma plus cruelle ennemie ? Ne suis-je pas réduite à vivre dans mon propre palais avec les assassins de mon père ? Je suis sous leur empire ; c'est d'eux seuls que je dois tout attendre, et les biens et les privations. Quels jours pensez-vous donc que je mène quand je vois Égisthe s'asseoir au trône de mon père, porter les mêmes vêtements que ce roi, et, dans le sein de ses foyers, verser des libations aux mêmes lieux où mon père fut immolé de sa main ; lorsque enfin, pour comble d'indignités, je vois son assassin partager le

lit paternel avec ma trop coupable mère, si je puis donner le nom de mère à celle qui repose dans les bras de son complice ? A quelle audace faut-il qu'elle soit parvenue pour former de tels liens avec cet infame criminel ? Elle brave la vengeance des furies ; elle semble s'applaudir de ce qu'elle a fait ; et lorsque chaque mois ramène le jour où sa main assassina mon père engagé dans ses pièges, elle ordonne des danses et des sacrifices qu'elle offre aux dieux conservateurs. Et moi, malheureuse, à ce spectacle, je pleure, je me consume dans ma retraite ; je gémis seule et sans témoins sur ces festins barbares qu'ils ont nommés les festins d'Agamemnon : encore ne puis-je, autant que je le voudrois, me livrer à la douceur de répandre des larmes. Bientôt j'entends cette femme, qui n'est fière que dans ses discours, m'accabler d'outrages. « Objet
« de la haine et de la vengeance céleste, dit-
« elle, es-tu la seule dont le père ait cessé de
« vivre ? nul autre mortel n'a-t-il éprouvé d'af-
« fliction ? Péris dans le désespoir, et qu'aucun
« des dieux infernaux ne fasse cesser le cours
« de tes gémissements ! » C'est ainsi qu'elle m'outrage. Mais au moindre bruit qui se ré-

pand qu'Oreste doit revenir, elle ne se possède plus, elle me cherche, et s'écrie : « Voilà donc
« ce que tu m'as préparé ; voilà ton ouvrage ;
« toi, qui, nous dérobant Oreste, l'as soustrait
« à mon pouvoir, sois sûre que tu en porteras
« la juste peine. » Des hurlements accompagnent ces mots ; et, pour aiguillonner ces fureurs, elle a près d'elle son illustre amant, ce lâche, ce scélérat, ce prodige d'infamie, qui ne sait combattre qu'avec des femmes. Et moi, j'attends Oreste pour me délivrer de tant d'outrages, et je meurs en l'attendant : en différant toujours, il a détruit mes espérances présentes et passées. Dans un tel état, je ne puis conserver ni modération ni pitié : lorsque le mal est au comble, on est forcé de s'abandonner au mal.

LE CHOEUR.

Mais, dites-nous, madame, quand vous vous expliquez si librement, Egisthe est-il absent de ce palais ?

ÉLECTRE.

Il est absent, n'en doutez pas. Et comment, s'il eût été dans ces lieux, aurois-je pu passer le seuil de cette porte ? Il est maintenant dans les champs voisins.

LE CHOEUR.

S'il est ainsi, j'oserai avec plus de confiance
m'entretenir avec vous.

ÉLECTRE.

Parlez avec la liberté que l'absence d'Égisthe
peut vous donner.

LE CHOEUR.

Eh bien donc ! que pensez-vous d'Oreste ?
doit-il bientôt paroître ? doit-il différer encore ?

ÉLECTRE.

Il parle de son retour, il l'annonce, et n'exécute rien.

LE CHOEUR.

Quand on médite un grand projet, on prend
du temps pour délibérer.

ÉLECTRE.

Je n'en pris point quand il fallut le sauver.

LE CHOEUR.

Rassurez-vous ; il est généreux, et capable
de secourir ses amis.

ÉLECTRE.

J'aime à le croire, autrement je n'aurois pas
si long-temps vécu.

LE CHOEUR.

Gardez le silence, je vois Chrysothémis,
votre sœur, qui s'avance hors du palais ; elle

porte en ses mains des offrandes pareilles à celles que l'on destine aux morts.

CHRYSOTHÉMIS ET LES MÊMES.

CHRYSOTHÉMIS.

(Elle est suivie de plusieurs femmes qui portent des offrandes et des libations.)

Pourquoi, ma sœur, sortir de ce palais, et faire ainsi retentir ce portique de vos plaintes? Après un si long temps, ne voulez-vous point enfin apprendre à ne plus nourrir avec complaisance des ressentiments sans effets. Je sens comme vous combien tout ce qui m'entoure doit m'affliger, et si j'en avois la puissance, je montrerois bien l'indignation que j'en ressens. Mais, au milieu de l'orage, je pense qu'il convient d'y céder, et qu'il ne faut point se proposer d'agir quand on ne peut rien exécuter. Voilà l'exemple que je voudrois vous voir suivre. S'il ne faut consulter que la justice, elle est sans doute beaucoup moins dans mes discours que dans vos sentiments; mais, s'il m'importe de conserver ma liberté, je dois obéir à ceux qui ont le pouvoir en main.

ÉLECTRE.

Quelle honte pour vous, vous, fille d'un si

grand roi, d'oublier un tel père, et de ne vous occuper que de celle dont vous tenez le jour ! car tous ces conseils que vous me donnez viennent d'elle et non de vous : choisissez donc maintenant de paroître insensée ou ingrate envers vos amis. Vous affectez de me dire que, si vous aviez quelque pouvoir, vous feriez éclater votre indignation, vous qui, loin de vous unir à moi lorsque je veux venger un père, ne songez qu'à m'en détourner. N'est-ce pas joindre à tous vos maux ceux d'un cœur foible et timide ? Enseignez-moi donc quel avantage je retirerois d'étouffer mes gémissements, ou daignez l'apprendre de moi ; ne suis-je pas encore vivante ? Ma vie est déplorable ; je le sais, mais elle me suffit ; et du moins les tourments que je cause à mes ennemis sont autant d'horreurs que je rends à celui qui est dans le tombeau, si quelque chose peut encore flatter les morts. Pour vous, qui nous parlez de votre haine, vous ne haïssez qu'en paroles, et vous vous unissez en actions avec les assassins de votre père. Qu'on m'apporte ici tous ces présents qui flattent votre vanité, et l'on verra ce qu'ils pourront sur moi. Gardez vos festins somptueux, et la mollesse

où vous vivez ; mes larmes feront ma seule nourriture. Je ne veux point de tous vos honneurs ; et si vous aviez quelque sentiment , vous n'en voudriez pas vous-même ; vous qui , pouvant être appelée la digne fille d'un père illustre , aimez mieux être celle d'une mère coupable , et sembler aux yeux de l'univers partager ses crimes , en trahissant à-la-fois et vos amis et l'auteur de vos jours.

LE CHOEUR.

Au nom des dieux , modérez votre colère ; les discours que vous tenez l'une et l'autre pourroient vous être de quelque utilité , vous , Électre , si vous écoutiez votre sœur , et si de son côté elle vouloit vous entendre.

CHRYSOTHÉMIS.

Filles de Mycène , je suis depuis long-temps accoutumée à son langage , et je l'oublierois aisément , si je n'avois appris l'affreux malheur dont elle est menacée , et qui bientôt doit mettre fin à ses larmes.

ÉLECTRE.

Parlez , quel est ce malheur ? Si vous pouvez m'en annoncer de plus grands que ceux que j'éprouve , je n'aurai plus rien à répondre.

CHRYSOTHÉMIS.

Je vous dirai ce que je puis savoir. Si vous ne suspendez vos plaintes, ils ont le dessein de vous envoyer dans des lieux où vous ne verrez plus la clarté du jour. Bannie de dessus la terre, et enfermée vivante dans une caverne sombre, c'est là que désormais vous déplorez vos peines. Songez-y donc; et lorsque vous subirez votre arrêt, ne m'accusez pas de vous l'avoir caché : vous pouvez encore le prévenir.

ÉLECTRE.

Voilà donc ce qu'ils ont projeté contre moi !

CHRYSOTHÉMIS.

Sans doute ; et ils l'exécuteront dès qu'Égisthe sera de retour.

ÉLECTRE.

Ah ! qu'il vienne donc au plus tôt.

CHRYSOTHÉMIS.

Infortunée ! quels vœux cruels osez-vous faire !

ÉLECTRE.

Qu'il hâte son retour, s'il a le projet que vous m'annoncez.

CHRYSOTHÉMIS.

Pour vous livrer au supplice ? quelle est votre pensée ?

Pour m'éloigner de ces lieux autant que je puis l'être.

CHRYSOThÉMIS.

Méprisez-vous ainsi la vie quand vous pouvez en jouir encore ?

ÉLECTRE.

Ma vie est bien douce, en effet, et mérite qu'on l'admire !

CHRYSOThÉMIS.

Mais elle le seroit, si vous saviez vous modérer.

ÉLECTRE.

Vous ne m'apprendrez point à trahir mes amis.

CHRYSOThÉMIS.

Je ne veux vous apprendre qu'à céder à ceux qui sont ici les maîtres.

ÉLECTRE.

Ramper devant eux ; ce n'est pas là mon caractère.

CHRYSOThÉMIS.

Il est insensé de périr victime de son imprudence.

ÉLECTRE.

Je périrai , s'il le faut , mais j'aurai vengé mon père.

CHRYSOTHÉMIS.

Mais ce père même (j'en suis assuré) pardonnera vos égards.

ÉLECTRE.

Voilà des discours dignes d'être approuvés des méchants.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous ne vous laisserez point fléchir ? Vous ne céderez point à mes conseils ?

ÉLECTRE.

Non, loin de mon esprit un tel égarement.

CHRYSOTHÉMIS.

Je vais donc où l'on m'ordonna d'aller.

ÉLECTRE.

En quels lieux ? où portez-vous ces offrandes ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ma mère envoie ces libations au tombeau de mon père.

ÉLECTRE.

Que dites-vous ? à celui de tous les mortels qui lui fut le plus odieux ?

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'elle assassina de sa main ; car c'est ce que vous voulez dire.

ÉLECTRE.

Et qui de ses amis lui donna ce conseil ? qui lui inspira cette pensée ?

Un songe de cette nuit ; du moins je me l'imagine.

ÉLECTRE.

O dieux de mon pays ! vous venez donc enfin nous secourir.

CHRYSOTHÉMIS.

Ce que j'en puis connoître sera dit en peu de mots.

ÉLECTRE.

Dites ce que vous savez : peu de mots souvent suffisent pour renverser ou relever la fortune des mortels.

CHRYSOTHÉMIS.

On rapporte qu'elle a vu cette nuit votre père et le mien revenir au jour, et s'entretenir encore avec elle, prendre ensuite le sceptre de ses aïeux, qu'il portoit autrefois, et qui est maintenant entre les mains d'Égisthe, le prendre et, l'enfoncer en terre ; et du haut de ce sceptre, elle a vu s'élever une tige florissante dont l'ombrage a couvert toute la contrée des Mycéniens. Voilà ce que j'ai su de quelqu'un qui étoit présent, et qui l'avoit entendue elle-même lorsqu'elle racontoit au soleil (*) le

(*) C'étoit un usage chez les Grecs de prendre

songe de cette nuit. Je n'ai rien appris d'avantage, sinon que, frappée d'épouvante, elle m'envoie au tombeau d'Agamemnon. Au nom des dieux, auteurs de notre race, ma sœur, cédez à mes conseils, je vous en conjure, et ne devenez pas la victime de votre imprudence. Si vous repoussez à présent mes avis, l'excès de vos maux vous y fera revenir.

ÉLECTRE.

Ah, ma sœur ! ces présents que vous tenez entre les mains, gardez-vous de les porter au tombeau d'Agamemnon. Il est contre la justice, il est contre la piété, d'offrir à mon père les offrandes et les libations d'une femme qu'il abhorre ; abandonnez-les plutôt aux vents, ou cachez-les dans quelque fosse profonde ; ne souffrez pas qu'ils pénètrent jusqu'au lit de mort de mon père ; sous le sable enfouis, qu'ils soient réservés pour elle quand elle ne sera plus. Eh quoi ! si Clytemnestre n'étoit pas la plus audacieuse de toutes les femmes, eût-elle jamais osé préparer ces odieuses offrandes pour celui qu'elle a immolé. Avec

pour confident de ses peines secrètes le soleil, ou la lune, ou les astres.

quelle bienveillance pensez-vous que cet illustre mort recevra sur son tombeau les présents de celle qui le massacra ignominieusement comme un vil ennemi, lui coupa les extrémités des membres (*), et, pour se purifier, essuya sur les cheveux de son époux le fer sanglant qui l'avoit immolé ? Pensez-vous que par ces libations elle puisse expier un pareil crime ? Non, cela ne peut être : rejetez-les, ma sœur ; coupant les boucles flottantes de vos cheveux, recevant aussi les dépouilles des miens, de ma chevelure négligée (hélas ! malheureuse, le présent est peu de chose, mais je donne ce que j'ai), prenant encore cette ceinture simple et sans ornements, prosternez-vous au tombeau de mon père, demandez-lui de nous être favorable, et de venir du sein de la terre nous secourir contre nos ennemis. Demandez que son fils Oreste revienne en vainqueur les fouler à ses pieds, afin que nos mains enrichies puissent un jour couronner sa tombe d'offrandes plus précieuses. Ah !

(*) Les anciens croyoient qu'en coupant les extrémités des membres de celui qu'ils avoient assassiné, et les cachant sous les aisselles, ils lui ôtoient le pouvoir de se venger.

je le vois, ma sœur, je le vois, ce n'est pas sans dessein qu'il a envoyé ce funeste songe à Clytemnestre. Suivez donc les conseils que je vous donne, et qui peuvent nous devenir utiles, à vous, et à moi, à notre père, au plus cher de tous les mortels, qui repose dans le sein de la mort.

LE CHOEUR.

Ces discours sont dictés par la piété, ma fille; vous les suivrez si vous écoutez la raison.

CHRYSOTHÉMIS.

Je les suivrai : il n'est pas juste de soutenir seule son sentiment contre deux personnes qui le combattent. Il vaut mieux céder et se hâter d'agir. Mais tandis que je vais exécuter ce que ma sœur me recommande, au nom des dieux, mes amis, gardez-m'en le secret : si ma mère venoit à en être instruite, croyez qu'elle me feroit payer cher ce que j'ose tenter.

(Elle sort.)

LE CHOEUR (à Électre.)

Si les prédictions que je fais ne sont pas vaines, si mon esprit ne s'égare point dans de fausses conjectures, la justice s'annonce, elle approche, elle tient en ses mains la victoire ;

le temps où elle doit paroître n'est plus éloigné. Le récit de ce songe, agréable à mes oreilles, a ranimé ma confiance ; car ni ce roi qui fut votre père, et qui régnoit dans la Grèce, ni cette hache d'airain à deux tranchants qui fit tomber sur sa tête la mort la plus ignominieuse, n'ont oublié ce forfait. Érynnis aux pieds d'airain, la terrible Érynnis, qui a cent pieds et cent bras, s'avance par des routes secrètes : elle fut témoin de ces noces sanguinaires, qui n'eurent ni flambeaux, ni couche nuptiale, et que toutes les lois condamnoient. Voilà les garants qui m'assurent que jamais, jamais un tel prodige n'eût paru s'il n'étoit un signe de condamnation pour les auteurs du crime et leurs complices. Que deviendroient pour les hommes les prédictions des songes et des oracles, si l'apparition de cette nuit n'annonçoit pas quelque heureux succès ?

Voyage de Pélops, voyage trop malheureux, que tu es devenu fatal à cette contrée ! Hélas ! depuis le jour que Myrtilé, précipité dans les flots du haut de son char brillant, termina sa carrière par un trépas fu-

nesté , il n'est point d'infortune qui n'ait assiégé cette maison ! (*)

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE (à Électre.)

Vous voilà donc maintenant errante dans ces lieux en pleine liberté, Madame ; c'est montrer assez qu'Égisthe est absent, lui qui savoit si bien vous empêcher d'aller hors de ce palais vous répandre en invectives contre nous. Depuis qu'il est éloigné, mon pouvoir ne vous impose guère ; vous ne cessez de dire par-tout que mon autorité injuste et tyrannique s'élève avec orgueil contre vous et les vôtres. Je n'ai point d'orgueil ; mais je vous rends injures pour injures. Votre père, car c'est votre prétexte ordinaire, votre père est mort de ma main, de ma propre main, je le sais et

(*) Pélops , ayant été vainqueur dans une course de char , emmena Hippodamie qui en étoit le prix , et tourna ses pas vers le Péloponèse. Il étoit accompagné de Myrtilé, qui conduisoit son char ; il le surprit dérobant quelques baisers à Hippodamie, et dans son courroux le précipita dans la mer. Mercure vengea la mort de son fils Myrtilé sur les descendants de Pélops.

ne prétends point le nier ; mais ce n'est pas moi seule qui l'ai fait périr, c'est la justice , oui, la justice, avec qui vous vous seriez unie, si la raison avoit quelque empire sur vous , puisque enfin ce père que vous ne cessez de pleurer osa , seul entre les Grecs , sacrifier aux dieux ma fille, dont la naissance lui avoit moins coûté quand il lui donna l'être, qu'à moi quand je lui donnai le jour ? En effet , dites-moi, pour qui fit-il ce sacrifice ? Seroit-ce pour les Grecs ? Mais quel droit ces Grecs avoient-ils d'immoler ma fille ? Est-ce pour son frère Ménélas ? Quoi donc ! bourreau des miens , ne dut-il pas en porter la peine ? Ménélas n'avoit-il pas deux enfants ? n'étoit-il pas plus juste de les sacrifier, puisqu'ils étoient nés d'une mère pour qui les Grecs alloient assiéger Troie ? Le dieu des enfers étoit-il plus altéré de mon sang que du sien ? non ; mais ce père barbare avoit étouffé dans son cœur la tendresse paternelle, et Ménélas l'avoit conservée. Ne fut-il donc pas le plus insensé et le plus cruel des pères ? Je ne crains pas de le dire , quoique vos sentiments soient contraires aux miens ; Iphigénie le diroit comme moi, si elle pouvoit prendre la parole. Je ne saurois enfin me repentir de

ce que j'ai fait. Si mes sentiments vous semblent injustes, prenez ceux que vous inspirent la justice, et faites tomber le blâme sur d'autres que sur moi.

ÉLECTRE.

Après ce que je viens d'entendre de votre bouche, vous n'aurez pas lieu de dire aujourd'hui que c'est moi qui vous outrage la première ; cependant , si vous me le permettez , je vais parler à-la-fois et pour ma sœur et pour mon père.

CLYTEMNESTRE.

Je vous le permets : si vous aviez toujours eu de pareils égards en commençant vos discours avec moi, vous eussiez eu moins à vous plaindre de la dureté des miens.

ÉLECTRE.

Je parlerai donc. Vous avez tué mon père, vous l'avouez. Mais que sa mort fût juste , ou non , est-il un aveu plus horrible ? Cependant , je le dirai , ce ne fut point par un sentiment de justice , mais par la séduction du criminel avec qui vous vivez. Demandez à Diane qui elle vouloit punir quand elle enchaînoit les vents en Aulide ; ou bien je vous le dirai moi-même , puisqu'il ne nous est pas

permis de l'apprendre d'elle. Mon père (c'est ainsi qu'on me l'a raconté), s'amusant à quelques jeux dans un bois sacré de la déesse, en fit partir un cerf remarquable par la hauteur de son bois et les taches de son corps; il l'atteint, le renverse, et, s'applaudissant de sa victoire, laisse échapper je ne sais quelles paroles. La fille de Latone en fut irritée, et retint les Grecs dans le port jusqu'à ce que mon père eût sacrifié sa propre fille, en expiation du sang de l'animal égorgé. Telle fut la véritable cause de ce sacrifice : l'armée n'avoit plus d'espoir ni d'aller à Troie, ni de retourner dans sa patrie. Mon père résista long-temps; mais enfin, forcé par ces motifs, et non par sa complaisance pour Ménélas, il consentit en soupirant à sacrifier sa fille. Mais je veux, avec vous, que l'envie de servir son frère l'ait porté à cette action, deviez-vous pour cela l'égorger de votre main? Qui vous en donna le droit? Craignez qu'en établissant un droit pareil chez les hommes, vous ne vous prépariez à vous-même un sujet de repentir et de peines. Si le sang doit être le prix du sang, le vôtre est le premier que la justice ordonnera de répandre. Mais considérez le peu de fon-

dement du prétexte dont vous vous servez. Daignez m'apprendre pourquoi, foulant aux pieds toute honte , vous partagez votre lit avec ce même complice dont le bras aida le vôtre à massacrer mon père ? pourquoi vous cultivez les gages de cette union infame , tandis que vous rejetez les enfants généreux qu'un hymen sacré vous avoit donnés ? Comment pourrois-je approuver tant d'horreurs ? Direz-vous encore que c'est votre fille que vous voulez venger ? Vous ne pourriez sans honte tenir un pareil langage. C'est une action bien noble en effet d'épouser son ennemi (*), pour la cause de sa fille. Mais il faut cesser mes reproches, ou vous répéteriez à grands cris que nous blasphémons contre une mère. Cependant c'est moins une mère que je vois en vous qu'une impérieuse maîtresse ; moi qui , condamnée à des jours déplorables , ne cesse d'éprouver mille indignités de votre part et de celle de votre époux ; tandis que mon frère, le malheureux Oreste , échappé de vos mains avec tant de peines , traîne dans l'exil une vie

(*) Égisthe étoit fils de Thyeste, et par conséquent l'ennemi né de la maison d'Agamemnon.

infortunée. C'est lui que vous m'avez souvent accusée d'avoir élevé pour vous punir un jour. Sachez que je l'eusse déjà fait moi-même, si j'en avois eu la force. Maintenant allez publier par-tout que la méchanceté, l'emportement, l'imprudence est mon partage. S'il est vrai que cela soit, je ne déshonore guère le sang que j'ai reçu de vous.

LE CHŒUR.

Elle n'écoute que sa fureur, je le vois ; mais a-t-elle raison de l'écouter ? C'est ce que je ne puis connoître encore.

CLYTEMNESTRE (au chœur).

De quelle connoissance avez-vous besoin pour condamner celle qui, dans un âge si jeune, ose insulter ainsi sa mère ? Eh ! ne voyez-vous pas assez à quel emportement elle s'est abandonnée sans honte ?

ÉLECTRE.

Ah ! croyez-moi, cette honte je la ressens plus que vous ne pensez ; je sais trop bien que mes discours ne conviennent ni à mon sexe, ni à mon âge ; mais ces discours outrageants, c'est votre inimitié, ce sont vos actions qui me forcent à les tenir : c'est en voyant des actions honteuses qu'on apprend à les imiter.

CLYTEMNESTRE.

Fille dénaturée , c'est donc moi , ce sont mes paroles , ce sont mes actions , qui vous inspirent de si insolents discours !

ÉLECTRE.

C'est vous qui les dites , et non pas moi , puisque c'est vous qui commettez l'action , et que ce sont les actions qui inspirent les paroles.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! j'en jure par Diane , sitôt qu'Egisthe sera de retour , tu subiras la peine que mérite ton audace.

ÉLECTRE.

Vous le voyez , vous m'avez permis de m'expliquer en liberté , et cependant vous n'écoutez que votre colère , et n'avez pas la force de m'entendre.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc ! parceque je t'ai permis de t'expliquer librement , ne me laisseras-tu pas offrir mon sacrifice sans l'interrompre par de sinistres paroles ?

ÉLECTRE.

Offrez-le , je vous laisse ; cessez d'accuser ma bouche , je ne dirai rien de plus.

(Elle se retire au fond du théâtre.)

(Elle s'adresse à la femme qui la suit ,
et s'approche de l'autel d'Apollon.)

Venez , vous qui marchez à ma suite , apportez ces offrandes de fruits , que je puisse adresser à ce dieu des prières efficaces , pour me délivrer des terreurs dont je suis assiégée. O toi , qui présides aux portes de ce palais , Apollon , entends ma voix , que je n'ose élever. Je ne suis point ici au milieu de mes amis ; Electre est trop près de moi pour qu'il me soit permis de développer au jour les vœux de mon cœur : bientôt sa langue effrénée iroit les répandre avec malignité dans le sein de la ville entière. Entends donc mes accents étouffés , puisque c'est ainsi seulement que je puis m'expliquer. Souverain Apollon , si le songe obscur que j'ai vu cette nuit doit m'être favorable , daigne en assurer l'accomplissement. Si c'est un songe funeste , fais-le retomber sur mes ennemis , et ne souffre pas qu'au milieu de ma prospérité je devienne la victime des complots qu'on pourroit former contre moi : fais que je puisse couler des jours exempts de peines ; fais que je possède en paix la maison et le sceptre des Atrides , au sein de cette

douce union qui me lie avec ceux qui me sont chers , et avec ceux de mes enfants dont je n'ai point à craindre ni malveillance , ni reproches amers. Ecoute , Apollon Lycéen , écoute favorablement ma prière , et accorde-nous ce que nous te demandons. Pour le reste, je le tais ; et , malgré mon silence , tu es un dieu , tu dois m'entendre. Rien ne doit échapper aux regards des fils de Jupiter.

CLYTEMNESTRE , LE CHOEUR , ÉLECTRE ,
LE GOUVERNEUR D'ORESTE.

LE GOUVERNEUR (au chœur)

Filles d'Argos , ne puis-je savoir si c'est ici la demeure d'Égisthe ?

LE CHOEUR.

Vous la voyez , étranger ; vous ne vous trompez pas.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce là l'épouse de ce roi ? Son aspect annonce une reine.

LE CHOEUR.

Oui , sans doute , c'est elle qui est devant vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Salut , ô reine ! Je viens , au nom d'un ami

qui vous est cher , vous donner d'agréables nouvelles , à vous , ainsi qu'à Égisthe.

CLYTEMNESTRE.

J'en accepte l'augure ; mais je voudrois savoir avant tout quel est celui qui vous envoie.

LE GOUVERNEUR.

C'est Phanore le Phocéén ; il veut vous informer d'un grand évènement.

CLYTEMNESTRE.

Quel évènement ? Expliquez-vous , étranger. Je sais que , de la part d'un tel ami , vous ne pouvez nous apporter que de douces paroles.

LE GOUVERNEUR.

Oreste est mort ; ce mot renferme tout.

ÉLECTRE.

O malheureuse ! ce jour voit mon trépas.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous ? Etranger , que dites-vous ? N'écoutez point cette femme.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit : Oreste ne vit plus.

ÉLECTRE.

Infortunée ! je succombe , je meurs.

CLYTEMNESTRE (à Électre.)

Occupez-vous de ce qui vous regarde.
(Au gouverneur.) Mais vous , étranger , racontez-moi avec vérité de quelle manière il a fini ses jours.

LE GOUVERNEUR.

C'est le principal objet de mon message.
Et je vais y satisfaire. Dans l'assemblée solennelle où la Grèce célèbre les jeux pythiens (*), Oreste se présente ; à peine a-t-il entendu le héraut annoncer à haute voix le jeu de la course , qui devoit précéder tous les autres jeux , il entre dans la lice ; sa beauté fixé sur lui tous les regards ; et bientôt , d'un seul élan , franchissant l'intervalle des deux bornes , il sort de la carrière en remportant le prix honorable de la victoire. Il me seroit difficile de vous détailler en peu de mots tous ses combats et tous ses triomphes ; sachez seulement qu'autant les juges proclamèrent de jeux , parmi les combats qui , suivant l'usa-

(*) Ces jeux , où l'on se rendoit de toutes les villes de la Grèce , se célébroient à Delphes en Phocide , de quatre ans en quatre ans. Nous en avons placé la description à la suite de cette tragédie.

ge , composent le Pentathie (*), autant Oreste remporta de prix. On applaudissoit à sa fortune , on proclamoit avec éloges Oreste l'Argien , fils d'Agamemnon , de ce roi qui avoit commandé autrefois l'armée des Grecs. Telle étoit alors sa gloire ; mais, quand un dieu veut nous perdre , quel mortel assez puissant pour se dérober à ses coups ? Le jour suivant amenoit le combat des chars. Sitôt que le soleil eut commencé à paroître , Oreste entra dans la lice conduisant des coursiers légers. Plusieurs rivaux s'y présentent avec lui. Le premier étoit d'Achaïe , le second de Sparte ; après eux , deux Libyens , habiles à conduire des chars ; le cinquième avoit amené des cavales de Thessalie. Le sixième étoit OÉtolien , et conduisoit des juments alezanes. Le septième étoit de Magnésie ; le huitième , qui avoit des chevaux blancs , étoit né dans les murs d'OËnia(**) ; le neuvième étoit d'Athènes,

(*) Ces jeux étoient le saut , le disque , le trait , la course , et la lutte.

(**) Il y avoit deux villes de ce nom ; l'une dans la Thesprotie , et l'autre dans une contrée de la Macédoine , appelée Crossæa.

de cette ville que les dieux ont bâtie ; le dixième enfin étoit de la Béotie. Tous rangés à la barrière , suivant l'ordre que les juges , conformément aux lois du sort , leur avoient prescrit , ils s'élancent à-la-fois au son de la trompette d'airain , ils poussent leurs chevaux , ils les animent de la voix , leurs mains secouent les rênes ; l'air retentit du bruit des chars roulant dans la carrière ; un nuage de poussière s'élève ; tous ces rivaux , mêlés et confondus , frappent à l'envi les flancs de leurs coursiers ; heureux qui peut devancer l'essieu du char , ou l'épaisse haleine des coursiers d'un rival ; car le dos et les roues des chars qui se suivoient étoient couverts d'une blanche écume que le souffle des chevaux y répandoit. Oreste , tournant toujours par la gauche autour de la colonne (*), qui étoit à l'extrémité de la lice , l'effleuroit de son essieu , et , lâchant la bride du cheval qui étoit à droite , savoit habilement

(*) Il y avoit une colonne à l'extrémité de la carrière , il y en avoit une autre à l'autre bout , ainsi qu'on le voit sur quelques bas-reliefs antiques ; et les chars qui parcouroient plusieurs fois la carrière devoient tourner autour de ces deux colonnes.

retenir l'autre. Tous les chars des concurrents étoient encore debout ; mais quand les coursiers fougueux de la ville d'OEnia, n'obéissant plus au frein, vinrent à s'emporter, et que, tournant pour la sixième fois autour de la colonne, ils recommencèrent le septième tour, on les vit donner du front contre les coursiers de Libye ; l'un et l'autre char sont à-la-fois brisés et renversés par ce choc violent, et la carrière est toute semée des débris de leur naufrage (*). L'Athénien voit leur chute, et, savant dans l'art de manier les rênes, les évite, s'écarte, et laisse derrière lui ce fracas de chars et de chevaux ensemble confondus. Oreste le suivoit de près, et, ménageant ses coursiers pour la fin de la carrière, il n'avoit pas encore cherché à le devancer ; mais, lorsqu'il vit qu'il ne lui restoit plus que cet Athénien à vaincre, il fit résonner des sifflements aigus aux oreilles de ses coursiers, il les anime, il poursuit, il atteint son rival. Les deux

(*) Il paroît que les athlètes étoient les maîtres de tourner par la droite ou par la gauche autour de la colonne ; autrement il eût été impossible qu'ils se fussent rencontrés de front.

chars volent de front , et leurs chevaux tour-à-tour ne se devancent que de la longueur de la tête. Le malheureux Oreste , debout sur son char encore entier , avoit six fois sans accident parcouru la lice ; mais lorsque , tournant la borne , il laissa par mégarde échapper la rêne du cheval qui étoit à la gauche , le moyeu du char vint frapper la colonne et se brise. Oreste est renversé , il tombe embarrassé dans les rênes , et ses chevaux , effrayés de sa chute , le traînent çà et là au milieu de la carrière. A peine on le voit précipité de son char , que tout le peuple en pousse des cris de douleur ; on déplore son destin : quel triste sort après tant de victoires ! On le voit traîné dans la poussière , tantôt le visage contre terre , et tantôt vers le ciel. Ses compagnons enfin , arrêtant avec peine l'impétuosité des chevaux , le débarrassent des rênes , mais expiré , couvert de sang et dans un état affreux , qui l'eût rendu méconnoissable aux yeux de ses amis (*). Aussitôt on lui dresse un bûcher,

(*) Racine a dit dans le récit de la mort d'Hippolyte :

Triste objet , où des dieux triomphe la colère ,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père !

Voilà comme l'homme de génie sait imiter.

la flamme le consume , et des Phocéens sont chargés de vous remettre l'urne qui , dans un petit espace , renferme les déplorables restes d'un si grand prince. Ils vous l'apportent , pour que ses cendres du moins puissent obtenir dans sa patrie les honneurs de la tombe. Voilà , Madame , ce que j'avois à vous raconter. Ce récit sans doute est cruel ; mais combien le spectacle d'un si grand malheur étoit-il plus douloureux pour ceux qui , comme nous , en ont été les témoins !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! voilà donc la race antique de mes maîtres détruite jusqu'en ses fondements.

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter ! que dirai-je ? appellerai-je cet événement heureux ou malheureux ? Sans doute il m'offre des avantages ; mais combien ils sont achetés , si c'est par de tels malheurs que je puis conserver ma vie !

LE GOUVERNEUR.

Quel est donc , Madame , cet abattement qui vous saisit au récit que je viens de vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Que les sentiments maternels ont un grand

pouvoir ! Quelque sujet qu'on ait de se plaindre de ses enfants , on ne sauroit encore les haïr.

LE GOUVERNEUR.

Mon message étoit donc inutile ?

CLYTEMNESTRE.

Inutile ! cessez de l'appeler de ce nom , lorsque vous êtes venu m'apporter de fidèles témoignages de la mort de celui qui , né de mon sang , a fui les soins maternels et le sein qui l'avoit allaité ; de ce fils qui s'est éloigné de nous ; qui , sorti une fois de sa patrie , n'a plus cherché à me revoir ; et qui , me reprochant sans cesse le meurtre de son père , me menaçoit d'un destin funeste. Il troubloit nuit et jour mon sommeil et mon repos ; chaque instant de ma vie sembloit avancer ma perte : maintenant que ce jour me délivre des craintes que lui et sa sœur ne cessent de me donner (car c'est elle (montrant Électre) qui , demeurant avec moi , étoit devenue le plus grand fléau de ma vie , et consumoit ainsi le plus pur de mon sang) ; maintenant , dis-je , que nous sommes affranchis de ses menaces , nous allons couler d'heureux jours !

ÉLECTRE.

Ah , malheureuse ! C'est à présent que je

dois gémir sur ton infortune , cher Oreste ,
puisque après un destin si déplorable , tu ne
reçois de ta mère que des outrages ! Est-ce
donc là le digne sort....

CLYTEMNESTRE.

Il est cruel pour vous ; mais il est digne
de lui.

ÉLECTRE.

Ecoute , Némésis , écoute celui que la mort
vient de m'enlever.

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle devoit entendre ,
et elle a favorisé leurs desirs.

ÉLECTRE.

La fortune vous rit ; insultez les malheu-
reux.

CLYTEMNESTRE.

Enfin vous et votre Oreste , vous mettrez un
terme à vos plaintes.

ÉLECTRE.

Notre terme est venu ; mais il n'a point
amené le vôtre.

CLYTEMNESTRE (au Gouverneur.)

Quelles obligations ne vous devons-nous
pas , étranger , si vous avez mis fin à ses im-
portunes clameurs !

LE GOUVERNEUR.

Puisque mon devoir est rempli , je vais me retirer.

CLYTEMNESTRE.

Gardez-vous-en bien , j'aurois lieu de m'en plaindre , autant que celui qui vous envoie. Entrez dans ce palais. Et laissez-la gémir ici en liberté sur ses malheurs et sur ceux de ses amis.

(Ils entrent dans le palais.)

ÉLECTRE ET LE CHOEUR.

ÉLECTRE (s'adressant au Chœur.)

La cruelle ! ne vous semble-t-elle pas bien affligée , bien accablée , de la mort d'un fils qui a péri si misérablement ? Elle nous quitte , et fait éclater des ris insultants ! Malheureuse que je suis ! ô mon cher Oreste ! ta mort me fait mourir ; elle arrache à mon cœur les seules espérances qui me restoient ; j'espérois que tu reviendrais ici venger ton père et mes infortunes. Où irai-je à présent , seule et privée d'un père , et de toi ? Me faudra-t-il encore servir en esclave ceux de tous les mortels qui me sont les plus odieux , et ramper sous les assassins de mon père ? Quelle noble destinée

pour Électre ! Non , je ne veux plus désormais habiter avec eux ; mais , privée de mes amis , je veux , étendue devant cette porte , y consumer mes jours. Puissent ceux qui règnent en ce palais s'en irriter , et m'en punir en me donnant la mort ! le trépas me semblera une faveur : la vie n'a plus de charmes à mes yeux ; elle n'est plus pour moi qu'un supplice.... Où sont donc les foudres de Jupiter , où sont les feux brûlants du soleil , si , voyant de tels forfaits , ils se taisent et demeurent tranquilles ! Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Ma fille , que servent vos pleurs ?

ÉLECTRE.

Ah , dieux !

LE CHOEUR.

Réprimez vos cris.

ÉLECTRE.

Vous me déchirez le cœur.

LE CHOEUR.

Comment ?

ÉLECTRE.

Vous voyez que mes amis sont descendus chez les morts , et vous voulez que je conserve quelque espérance ! C'est vouloir m'accabler encore , lorsque je n'existe qu'à peine.

LE CHOEUR.

Songez que le roi Amphiaraüs(*) fut trompé par les artifices , dont un collier d'or étoit le prix , et que maintenant dans les enfers....

ÉLECTRE.

Ah !

LE CHOEUR.

Il règne sur les ombres.

ÉLECTRE.

Hélas !

LE CHOEUR.

Cent fois, hélas!... Son épouse fut homicide.

ÉLECTRE.

Mais elle fut punie.

LE CHOEUR.

Sans doute.

ÉLECTRE.

Je le sais : car celui dont on pleuroit la mort trouva un vengeur ; et moi je n'en puis

(*) Le devin Amphiaraüs, sachant qu'il devoit périr au siège de Thèbes, refusoit d'y accompagner Adraste, roi d'Argos ; mais Ériphyle, épouse d'Amphiaraüs, séduite par le présent qu'Adraste lui fit d'un magnifique collier, engagea son époux à partir. Amphiaraüs périt à ce siège ; et Alcmeon, son fils, vengea sa mort en immolant Ériphyle.

plus espérer. Le vengeur que j'attendois a disparu de la terre, le sort me l'a pour jamais ravi.

LE CHOEUR.

Infortunée ! dans quels malheurs vous êtes tombée !

ÉLECTRE.

Je connois, je connois trop bien cette longue suite de maux horribles, épouvantables, enchaînés les uns aux autres.

LE CHOEUR.

Nous n'ignorons point le sujet de vos plaintes.

ÉLECTRE.

Ne cherchez donc plus à me consoler, lorsque....

LE CHOEUR.

Que dites-vous ?

ÉLECTRE.

Il ne me reste plus rien de ces espérances qui faisoient le soutien du cœur généreux d'un frère et d'une sœur.

LE CHOEUR.

L'homme est né pour mourir.

ÉLECTRE.

Est-ce pour mourir, comme cet infortuné, sur des débris de chars, enveloppé dans ses rênes !

LE CHOEUR.

Les malheurs ne peuvent se prévoir.

ÉLECTRE.

Hélas ! il est trop vrai ; et qui l'eût dit que , dans une terre étrangère , loin de mes mains secourables....

LE CHOEUR.

Hélas !

ÉLECTRE.

Sans recevoir le tribut de mes pleurs , sans obtenir de tombeau , il nous seroit enlevé ?

CHRYSOTHÉMIS, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CHRYSOTHÉMIS.

Je vole à vous , ma sœur , transportée de joie , et négligeant toute réserve ; car je vous apporte le bonheur et la fin des peines qui vous ont tant fait gémir.

ÉLECTRE.

Et où auriez-vous pu trouver quelque soulagement à des maux pour lesquels il n'est plus de remède ?

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est ici , croyez-en mes discours ; il y est aussi certainement que vous me voyez.

ÉLECTRE.

Quel délire vous égare , infortunée ! Venez-

vous donc à-la-fois insulter à vos maux et aux miens ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ah ! j'en jure par les foyers paternels , je suis loin d'un pareil outrage ; mais je vous annonce Oreste comme s'il étoit présent à nos yeux....

ÉLECTRE.

Malheureuse que je suis !... et de qui tenez-vous cette nouvelle à laquelle vous ajoutez tant de foi ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ce n'est point d'un autre, c'est de moi que je tiens les signes évidents qui ont mérité ma confiance.

ÉLECTRE.

Eh ! qu'avez-vous donc vu qui vous en ait tant inspiré ? Qu'avez-vous aperçu qui ait allumé dans votre esprit un feu si hors de saison ?

CHRYSOTHÉMIS.

Au nom des dieux, écoutez-moi, et vous saurez bientôt si mes discours sont insensés ou raisonnables.

ÉLECTRE.

Parlez donc, puisque le voulez.

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne vous dirai que ce que j'ai vu. A peine

j'avois passé l'entrée de l'antique monument où mon père repose , que j'aperçois , vers le haut de la tombe , des flots de lait nouvellement épanchés , et des fleurs de toute espèce attachées en guirlandes autour du cercueil. A cet aspect , je demeure étonnée , je regarde autour de moi si personne ne m'observe : assurée que tout est tranquille , je m'approche , je vois à l'extrémité de la tombe des boucles de cheveux nouvellement coupés : infortunée ! à cet aspect , une image , que j'ai toujours conservée , est venue frapper mon ame ; j'ai cru reconnoître des indices de la présence du plus chéri de tous les mortels , de notre cher Oreste ; je les prends dans mes mains , sans proférer une parole qui pût être de mauvaise augure , et la joie remplit mes yeux de larmes. J'ai cru , et je le crois encore , qu'une telle offrande ne pouvoit venir que de lui. Excepté vous et moi , quel autre que lui eût pu la présenter ? Ce n'est pas moi , je le sais ; ni vous non plus : eh ! comment l'auriez-vous pu faire , vous à qui il n'est pas permis , même pour invoquer les dieux , de sortir impunément de ce palais ? Pour ma mère , des soins pareils sont bien loin de sa pensée , et une telle action de sa part n'eût pas

été secrète. Ah ! c'est Oreste seul qui a pu honorer ainsi la tombe de mon père. O ma sœur ! rassurez donc vos esprits ; le destin n'est pas toujours constant à persécuter les malheureux. Il nous fut jusqu'à présent bien cruel ; et peut-être ce jour va devenir pour nous le gage d'un nouveau bonheur.

ÉLECTRE.

Insensée ! que je vous plains !

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi donc ! ce récit ne vous comble pas de joie !

ÉLECTRE.

Hélas ! vous ne savez point à quelle erreur votre esprit et vos sens sont livrés.

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi ! je ne sais point ce que j'ai vu devant mes yeux !

ÉLECTRE.

Il est mort, malheureuse, et tous les secours que vous pouviez en attendre ont péri avec lui ; n'en espérez plus rien.

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas ! infortunée ! et de qui tenez-vous cette nouvelle ?

ÉLECTRE

D'un témoin de sa mort.

CHRYSOTHÉMIS.

Où est-il ce témoin ? Dans quel étonnement
je demeure plongée !

ÉLECTRE.

Il est dans ce palais ; et sa présence , loin
d'affliger une mère , est bien douce à ses yeux.

CHRYSOTHÉMIS.

Ah ! malheureuse ! Et quelle main a donc
présenté ces offrandes sur le tombeau d'un
père ?

ÉLECTRE.

Quelque ami , sans doute , en mémoire d'O-
reste , aura rempli ce devoir.

CHRYSOTHÉMIS.

Malheureuse cent fois ! moi qui , n'écoutant
que ma joie , m'empressois de vous porter
cette nouvelle , j'ignorois l'infortune où nous
étions plongées ; et quand j'arrive , je trouve
mes premières peines augmentées par des
peines récentes.

ÉLECTRE.

Il n'est que trop vrai ; mais si vous daignez
me croire , vous pourrez alléger le poids de
tant de maux.

CHRYSOTHÉMIS.

Pourrai-je rappeler les morts à la vie ?

Ce n'est pas ce que je veux dire ; mon esprit est loin d'un pareil égarement.

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'ordonnez-vous dont je puisse être capable ?

ÉLECTRE.

D'exécuter ce que je vais vous conseiller.

CHRYSOTHÉMIS.

Si je puis vous être utile, je ne m'y refuserai point.

ÉLECTRE.

Pensez-y bien. Il n'est point d'heureux succès sans quelque peine.

CHRYSOTHÉMIS.

J'y pense ; et je vous seconderai de tout mon pouvoir.

ÉLECTRE.

Écoutez donc à présent ce que j'ai résolu d'exécuter. Vous savez que nous n'avons plus d'amis , que le dieu des morts nous les a tous enlevés , qu'enfin nous sommes seules et dans l'abandon : tant que j'ai vu mon frère plein de jeunesse et de vie , j'espérois qu'il viendrait venger la mort de son père ; à présent qu'il n'est plus, c'est sur vous que je jette les yeux ,

dans l'espoir que vous n'hésitez pas à vous unir à votre sœur pour immoler Égisthe, l'assassin de votre père ; en effet, je ne dois plus rien vous dissimuler ; jusqu'à quand demeurerez-vous dans cette paisible indolence ? Quelle espérance peut vous soutenir encore, vous à qui il ne reste plus qu'à pleurer, qu'à gémir le reste de vos jours, privée de l'héritage paternel, et à vieillir loin des douceurs de l'amour et de l'hymen ; car ne vous flattez pas qu'il vous soit jamais permis d'en jouir ? Égisthe n'est pas assez imprudent pour souffrir qu'il puisse naître de vous ou de moi des enfants, qui un jour assureroient sa perte. Mais si vous suivez mes conseils, votre premier avantage sera de signaler votre piété envers un père et un frère chéris ; le second, de vous montrer telle que vous êtes née, libre des liens de l'esclavage, et d'obtenir un hymen digne de vous ; car les ames généreuses ont le privilège d'attirer vers elles tous les regards. Eh ! ne voyez-vous point quels éloges, quelle gloire, en suivant mes conseils, vous ferez rejaillir sur vous et sur moi ? Quel citoyen, quel étranger, à notre aspect, ne nous accueillera point avec ces louanges flatteuses ? « Amis, voyez

« ces deux sœurs qui ont sauvé la maison de
« leur père, et qui, exposant généreusement
« leur vie, ont su donner la mort à des enne-
« mis que la fortune avoit long-temps favori-
« sés : voilà les dignes objets de notre respect
« et de notre amour : voilà celles qu'il faut ,
« pour prix de leur courage, distinguer par
« des honneurs particuliers au milieu de nos
« fêtes et de nos assemblées. » Ainsi, tous les
mortels s'empressant de nous honorer, notre
gloire ne sauroit périr pendant notre vie, ni
après notre mort. Suivez donc mes conseils ,
ô ma sœur ; unissez-vous aux vœux d'un père ;
joignez-vous à votre frère ; faites cesser mes
peines ; faites cesser les vôtres ; et songez que,
pour des ames bien nées, c'est une honte de
vivre lorsqu'on vit dans l'infamie et dans l'op-
probre.

LE CHOEUR.

C'est ici que la prudence est d'un grand se-
cours, et pour celui qui parle, et pour celui
qui écoute.

CHRYSOTHÉMIS.

O mes amies ! si, avant que de parler, quel-
que égarement n'eût point troublé ses esprits,
elle eût conservé autant de prudence qu'elle

montre de témérité ; car, dites-moi, ma sœur, où portez-vous vos regards pour vous armer de tant d'audace, et m'engager à vous suivre ? Quoi ! ne voyez-vous point et la foiblesse de votre sexe, et la supériorité de vos ennemis ? la fortune chaque jour est fidèle à leurs vœux, tandis qu'elle trahit les nôtres et nous abandonne. Comment donc, voulant assassiner Égisthe, pensez-vous pouvoir impunément exécuter un tel complot ? Craignez que, si on vous écoutoit, vos discours n'ajoutassent quelques nouveaux malheurs à ceux dont nous sommes accablées. De quoi nous peut servir de former de glorieux projets, et de mourir ensuite d'une mort honteuse ? Ce qu'il y a de plus horrible n'est point de subir la mort, mais de la désirer et de ne pouvoir l'obtenir. J'ose donc vous en supplier, ma sœur, avant que de voir notre perte consommée, et notre maison détruite sans ressource, modérez vos ressentiments : tout ce que vous m'avez confié, je veux l'oublier, ou ne le regarder que comme des paroles vaines. Mais vous, ma sœur, rappelez votre raison ; et, dans l'impuissance où vous êtes, apprenez enfin à vous soumettre à ceux qui sont ici les maîtres.

Cédez à ses conseils ; la prévoyance et la sagesse sont les plus grands biens que les hommes puissent posséder.

ÉLECTRE (à Chrysothémis.)

Je m'attendois à votre réponse : je savois bien que vous rejetteriez ce que je vous proposois ; mais c'est moi, c'est ma main seule qui se chargera de cette entreprise , et qui ne la laissera pas imparfaite.

CHRYSOTHÉMIS.

Que n'étiez-vous capable de telles pensées, quand on assassina mon père , vous eussiez tout prévenu !

ÉLECTRE.

J'en étois capable par mon caractère ; mais mon esprit étoit alors au-dessous de l'entreprise.

CHRYSOTHÉMIS.

Efforcez-vous, ma sœur, de le maintenir long-temps encore dans cette infériorité.

ÉLECTRE.

Un tel conseil vient d'un cœur qui ne veut point se joindre à moi.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est qu'une mauvaise entreprise n'est jamais suivie que d'un mauvais succès.

ÉLECTRE.

J'envie votre prudence ; mais je hais votre lâcheté.

CHRYSOTHÉMIS.

Je supporterai vos discours en attendant que vous en teniez de meilleurs.

ÉLECTRE.

Il ne dépendra pas de moi que votre attente ne soit trompée.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est ce que le temps fera connoître.

ÉLECTRE.

Laissez-moi , puisque je n'ai rien à espérer de vous.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est que vous ne voulez rien apprendre de moi.

ÉLECTRE.

Allez , et de nos débats instruisez votre mère.

CHRYSOTHÉMIS.

Croyez-vous que j'aie pour vous tant de haine?

ÉLECTRE.

Voyez cependant à quel déshonneur vous voulez m'amener.

Ce n'est point au déshonneur , mais à la prudence.

ÉLECTRE.

Quoi ! ce que vous regardez comme juste , je devrai m'y soumettre.

CHRYSOTHÉMIS.

Quand vous suivrez la raison , vous dirigerez la nôtre.

ÉLECTRE.

C'est une chose étrange que de parler si bien et de se conduire si mal.

CHRYSOTHÉMIS.

Le reproche que vous me faites est celui qu'on pourroit vous faire.

ÉLECTRE.

Quoi donc ! ce que je dis ne vous semble-t-il pas conforme à la justice ?

CHRYSOTHÉMIS.

Il est des temps où la justice apporte toujours quelque dommage avec soi.

ÉLECTRE.

C'est sous de telles lois que je ne veux point vivre.

CHRYSOTHÉMIS.

Si vous suivez votre projet , vous louerez ma prudence.

ÉLECTRE.

Je le suivrai sans que vous puissiez m'intimider.

CHRYSOTHÉMIS.

Il est donc vrai que mes avis ne peuvent rien sur vous ?

ÉLECTRE.

C'est qu'il n'est rien de plus odieux que de lâches conseils.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous rejetez tout ce que je vous dis.

ÉLECTRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est depuis longtemps que ma résolution est arrêtée.

CHRYSOTHÉMIS.

Je me retire, puisque vous ne pouvez approuver mes discours, et que je ne puis louer votre conduite.

ÉLECTRE.

Allez, allez, je ne marcherai jamais sur vos traces, quelque desir que vous en puissiez avoir ; c'est folie de poursuivre ce qu'on ne peut atteindre.

CHRYSOTHÉMIS.

Eh bien ! soyez donc seule sage et sensée autant que vous croyez l'être : quand vous

serez tombée dans le malheur, vous connoîtrez le prix de mes discours.

(Chrysothémis se retire.)

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Pourquoi voyant dans les airs des oiseaux plus sages que nous, et qui prennent soin de nourrir ceux dont ils ont reçu la vie (*) et des secours, ne les imitons-nous pas ? Mais , j'en atteste les foudres de Jupiter et la céleste Justice , notre ingratitude ne reste pas impunie. O Renommée souterraine des morts ! fais entendre ta voix lamentable aux Atrides , et raconte-leur tout l'opprobre de leur maison.

Dis les malheurs où elle est plongée , dis encore que la dissension s'est élevée entre deux sœurs, et ne leur permet plus les douceurs de l'amitié. Électre abandonnée, Électre seule oppose son courage à la tempête ; semblable à la gémissante Philomèle, elle ne cesse

(*) Aristote raconte , dans son histoire des animaux, que, parmi le peuple de la Grèce, on croyoit que les cigognes nourrissoient leurs pères comme elles en avoient été nourries.

de pleurer son père ; elle dédaigne les dangers où elle expose sa vie ; elle est prête à mourir, si elle peut frapper les deux objets de sa haine : fut-il jamais un cœur aussi généreux que le sien.

Jamais dans l'éclat d'un rang distingué, ma fille, on n'eut le courage d'en laisser ternir la splendeur, en se condamnant à une vie obscure et malheureuse, et cependant cette vie pleine d'amertume et de larmes est celle que vous avez choisie ; et, repoussant ce qui vous paroissoit contraire à l'honneur, vous avez voulu emporter à-la-fois un renom de sagesse et de courage.

Puisse votre fortune et votre bras vous élever autant au-dessus de vos ennemis, que vous êtes à présent abaissée au-dessous d'eux ; vous que j'ai vue toujours en butte au plus funeste destin, vous qui conservez, avec la piété qu'on doit aux dieux, les sentiments sacrés dont la nature nous a fait une loi !

ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ORESTE (suivi de Pylade portant l'urne
d'Oreste.)

Filles d'Argos , nous a-t-on bien instruits ?

sommes-nous en effet arrivés où nous voulions aller ?

LE CHOEUR.

Quel dessein conduit ici vos pas ? que cherchez-vous ?

ORESTE.

La demeure d'Égisthe ; nous la demandons depuis long-temps.

LE CHOEUR.

Elle est devant vos yeux ; celui qui vous l'indiqua ne vous a point trompés.

ORESTE.

Qui de vous pourroit aller dans ce palais annoncer notre arrivée , qu'on y desire depuis long-temps ?

LE CHOEUR (montrant Électre.)

C'est elle , si c'est aux plus proches parents de se charger de ce message.

ORESTE (à Électre.)

Allez donc ; et , en entrant , dites que des Phocéens demandent Égisthe.

ÉLECTRE.

Infortunée que je suis ! N'apportez-vous point des indices qui confirment le récit que nous avons entendu ?

ORESTE.

Je ne sais de quel récit vous voulez parler ; mais un vieillard , qu'on nomme Strophius , m'a chargé de ce message concernant Oreste.

ÉLECTRE.

Quel est-il, ce message ? mes sens sont glacés d'effroi.

ORESTE.

Dans cette urne légère que vous voyez , nous apportons les foibles restes de ce prince qui n'est plus.

ÉLECTRE.

Malheureuse ! il n'est donc que trop véritable , je vois , sans en pouvoir douter , le triste objet de ma douleur.

ORESTE.

Si vous déplorez les malheurs d'Oreste , sachez que ce vase enferme tout son corps.

ÉLECTRE.

O étranger ! au nom des dieux , s'il est vrai que cette urne le renferme , permettez-moi de la prendre en mes mains ; que je puisse , arrosant sa cendre de mes pleurs , gémir sur mon infortune , sur la sienne et sur celle de notre maison.

ORESTE (à sa suite.)

Approchez , et remettez-lui ce vase : quelle

qu'elle puisse être, ce n'est point comme ennemie qu'elle nous fait une pareille demande, et le sang ou l'amitié l'unit sans doute avec nous.

ÉLECTRE (prenant l'urne.)

Restes derniers du mortel que j'ai le plus aimé, cher Oreste ! combien l'état où je te reçois est loin des espérances que j'avois quand je t'éloignai de ces lieux ! tu n'es plus à présent qu'une cendre vaine que je porte en mes bras ; et lorsque je t'envoyai dans ce palais, cher enfant, tu étois tout brillant de force et de santé. Ah ! que n'ai-je perdu la vie avant de t'avoir dérobé au trépas pour t'envoyer dans une terre étrangère ! tu serois mort en ce funeste jour ; mais du moins tu aurois été renfermé dans le tombeau de ton père. Aujourd'hui, fugitif et banni, tu meurs loin de ton pays, loin des bras de ta sœur. Malheureuse que je suis ! mes mains n'ont point répandu sur ton corps les eaux lustrales ! je n'ai point recueilli sur ton bûcher ce déplorable poids de tes cendres ; des mains étrangères t'ont rendu ce triste devoir. Infortuné ! tu reviens dans mes bras, et tu n'es plus qu'un poids léger dans une urne légère. Malheureuse ! que sont devenus les

soins que je pris de ton enfance, ces soins habituels qui me coûtoient de si douces peines? car tu n'étois pas alors plus cher au cœur de ta mère que tu l'étois au mien. Aussi je ne me reposois sur personne du soin de ta nourriture; c'étoit moi qui m'en étois chargée; c'étoit moi que tu nommois toujours ta sœur. Hélas! tout avec toi a disparu dans un jour: ta mort, comme un funeste orage, m'a tout ravi dans un moment. Mon père est mort, tu périss, et je meurs. Nos ennemis triomphent; une mère, une marâtre, s'enivre de joie; et cependant combien de fois tes secrets messages m'avoient-ils promis que tu viendrois la punir! mais une divinité, ennemie de tes jours et des miens, nous a ravi cette vengeance; c'est elle qui, au lieu de ces traits chéris dont ton image occupoit ma pensée, m'envoie une ombre et une cendre vaine. Hélas! hélas! déplorables restes! quel funeste retour ce dieu cruel t'a procuré! c'est toi, mon frère, c'est toi qui reviens ainsi pour m'ôter, pour m'arracher la vie! Reçois-moi donc dans ton dernier séjour, joins une ombre à une ombre, que nous puissions à jamais l'habiter ensemble! Tant que tu vis la lumière, j'aimois à la partager avec toi: à présent je ne souhaite plus que le

trépas pour partager ton tombeau ; les morts ne sont plus malheureux.

LE CHOEUR.

Songez, Électre, songez que votre père étoit mortel, qu'Oreste l'étoit aussi ; modérez donc vos gémissements ; la mort est un tribut que nous devons tous payer.

ORESTE (à part.)

Hélas ! que lui dirai-je ? quels discours lui dois-je adresser dans le trouble où je suis ? je ne puis plus commander à mes transports.

ÉLECTRE.

Quelle peine vous tourmente ? et d'où vient ce langage ?

ORESTE.

Quoi ! c'est Électre que je vois , cette Électre si renommée !

ÉLECTRE.

Elle-même , et dans un état bien misérable.

ORESTE.

Hélas ! affreuse destinée !

ÉLECTRE.

Étranger, qui vous fait ainsi gémir sur mon infortune ?

ORESTE.

Princesse déplorable ! Dans quel état d'avi-

lissement et de profanation elle est réduite!

ÉLECTRE.

Voilà cependant mon sort, voilà le sort affreux d'Électre.

ORESTE.

Quelle vie malheureuse ! sans époux et sans secours !

ÉLECTRE.

Pourquoi donc , étranger, me regardez-vous ainsi en soupirant?

ORESTE.

Je ne connoissois pas encore tous mes malheurs.

ÉLECTRE.

Et comment avez-vous appris à les connoître ?

ORESTE.

Par l'aspect des maux dont je vous vois accablée.

ÉLECTRE.

Vous n'en voyez cependant qu'une foible partie.

ORESTE.

Peut-il en être de plus cruels à mes yeux?

ÉLECTRE.

Sans doute, lorsque je passe mes jours avec les meurtriers....

ORESTE.

Les meurtriers ! de qui ? . . . quelle horreur
m'allez-vous annoncer ?

ÉLECTRE.

De mon père ; et la nécessité m'a réduite à
être esclave.

ORESTE.

Et qui d'entre les mortels vous y a pu con-
traindre ?

ÉLECTRE.'

Une mère, trop indigne de ce nom.

ORESTE.

Et qu'a-t-elle employé ? la violence, ou les
persécutions journalières ?

ÉLECTRE.

Les persécutions, la violence, et tous les
tourments imaginables.

ORESTE.

Et vous n'avez point d'ami qui s'y oppose,
qui vienne vous secourir ?

ÉLECTRE.

Non. Je n'en eus qu'un seul, et c'est celui
dont vous m'apportez la cendre.

ORESTE.

O trop infortunée princesse, que votre vue
excite ma pitié !

ÉLECTRE.

Hélas ! de tous les mortels vous êtes le seul
qui ayez eu pitié de moi.

ORESTE.

Aussi suis-je le seul qui sois venu pour
prendre part à vos peines.

ÉLECTRE.

De quels lieux ? Eh quoi ! le sang vous unit-il
avec nous ?

ORESTE.

Je vous le dirois, si j'étois sûr de la bien-
veillance de celles qui nous écoutent.

ÉLECTRE.

Vous pouvez y compter, elles me sont atta-
chées.

ORESTE.

Laissez cette urne , je vais tout vous ap-
prendre.

ÉLECTRE.

Étranger, au nom des dieux, gardez-vous
de me l'enlever.

ORESTE.

Croyez-moi, vous n'aurez pas lieu de vous
en repentir.

ÉLECTRE.

Ah ! ne me privez pas du bien qui m'est le
plus cher !

Je ne souffrirai pas. . .

ÉLECTRE.

Infortunée que je suis ! mon cher Oreste !
quoi ! je serois privée du monument où tu re-
poses !

ORESTE.

Supprimez ce funeste langage , votre dou-
leur est sans fondement.

ÉLECTRE.

Quoi ! c'est sans fondement que je gémis
sur un frère qui n'est plus.

ORESTE.

Il ne vous convient plus de tenir ce langage.

ÉLECTRE.

Suis-je donc indigne d'une si chère ombre ?

ORESTE.

Vous êtes digne de tout ; mais ce n'est pas....

ÉLECTRE.

N'ai-je point dans mes mains la cendre d'O-
reste ?

ORESTE.

Ce n'est point celle d'Oreste ; elle n'en a que
le nom.

ÉLECTRE.

Et dans quels lieux est le monument de cet
infortuné ?

ORESTE.

Il n'en a point : les vivants n'ont point de tombeau.

ÉLECTRE.

Ah, ciel ! qu'avez-vous dit ?

ORESTE.

La vérité.

ÉLECTRE.

Il est vivant ?

ORESTE.

Si je le suis !

ÉLECTRE.

Quoi ! seriez-vous Oreste ?

ORESTE.

Jetez les yeux sur l'anneau de mon père, et voyez s'il vous reste encore quelque doute.

ÉLECTRE.

O lumière à jamais chérie !

ORESTE.

Ah ! bien chérie, sans doute !

ÉLECTRE.

O douce voix, tu es enfin venue....

ORESTE.

C'est elle-même.

ÉLECTRE.

C'est toi, cher Oreste, que j'embrasse !

Puissiez-vous posséder ainsi tous les objets de vos desirs.

ÉLECTRE.

O mes chères compagnes ! citoyennes de Mycène , voyez enfin Oreste, qu'un stratagème a fait périr pour le rendre à la vie.

LE CHOEUR.

Nous le voyons, ma fille ; et ce bonheur inattendu fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ÉLECTRE.

O fils ! ô rejeton d'un père si chéri ! te voilà donc enfin arrivé ! je t'ai retrouvé , tu es revenu, tu revois ceux que tu avois désiré de voir !

ORESTE.

C'est moi-même qui suis devant vos yeux ; mais gardez le silence.

ÉLECTRE.

Comment ?

ORESTE.

Le silence est important ; craignez qu'on ne vous entende en ce palais.

ÉLECTRE.

Ah ! j'en jure par Diane, par cette déesse toujours vierge, je n'ai plus rien à redouter. Ce

palais n'est rempli que d'une vaine troupe de femmes.

ORESTE.

Prenez garde ; vous savez que Mars se trouve quelquefois parmi les femmes : vous ne l'avez que trop éprouvé.

ÉLECTRE.

Hélas ! hélas ! tu remets sans voile devant mes yeux tous les maux que j'ai soufferts , ces maux que rien ne peut effacer, que rien ne pourra bannir de ma mémoire.

ORESTE.

J'en connois l'étendue : un jour, plus à loisir, vous en entretiendrez votre frère.

ÉLECTRE.

Il n'est point de temps, il n'en est point où je ne puisse les publier avec justice , puisque ma voix enfin a recouvré sa liberté.

ORESTE.

Je l'avoue , mais songez à la conserver.

ÉLECTRE.

Que faut-il faire ?

ORESTE.

Ne pas trop parler de ce que les circonstances nous ordonnent de taire.

Eh ! qui pourroit avec raison m'imposer silence, quand tu reparois à mes yeux, quand je te vois, contre toute apparence, contre tout espoir ?

ORESTE.

Je suis revenu vers vous lorsque les dieux ont ramené mes pas.

ÉLECTRE.

Ciel ! quel bonheur ! quelle félicité plus grande tu viens de m'annoncer encore ! un dieu t'a conduit en ce palais ! ah ! sans doute, c'est une faveur digne d'un immortel.

ORESTE.

Il m'en coûte de contraindre votre joie en ces moments ; mais c'est à présent même que je crains de vous y voir trop abandonnée.

ÉLECTRE.

O toi , qui, par un retour si long-temps désiré , viens enfin de te montrer à mes yeux , daigne , après les maux que j'ai soufferts. . .

ORESTE.

Que voulez-vous ?

ÉLECTRE.

Ne me pas priver des transports que me cause une si chère vue.

ORESTE.

Ah ! loin de vous en priver , je ne le pardonnerois point à qui voudroit l'entreprendre.

ÉLECTRE.

Tu les approuves donc ?

ORESTE.

Eh ! le puis-je autrement ?

ÉLECTRE.

O mes amies ! quoi ! j'aurai entendu cette voix que je n'espérois plus entendre , et je pourrois , en l'écoutant , ne point faire éclater mes transports et mes cris !... Mon frère , enfin je te possède , tu reparois avec ces traits si chers dont au milieu des plus grands maux je conservois encore l'image.

ORESTE.

Laissons des discours superflus ; ne me parlez point des cruautés d'une mère ; ne me dites point comme Égisthe épuise les trésors de la maison paternelle , les disperse et les consume : le moment n'est guère propre à un pareil entretien ; dites-moi plutôt ce qui convient aux circonstances ; dites comment , nous tenant cachés , ou nous montrant à découvert , nous pourrons pénétrer dans ce palais , et y faire cesser la joie insolente de nos

ennemis : comment , lorsque nous y entrerons , vous pourrez empêcher que la gaieté , peinte sur votre visage , ne vous trahisse aux yeux de votre mère. Recommencez à gémir , comme vous faisiez auparavant , sur ma mort fausement annoncée ; et lorsque la fortune aura favorisé notre entreprise , alors nous ferons éclater en liberté notre bonheur et nos transports.

ÉLECTRE.

O mon frère ! je ne puis vouloir que ce que vous voulez ; c'est de vous que je tiens ma joie , elle n'est point à moi , et je ne voudrois pas , au prix du plus grand bien , vous causer la moindre peine ; ce seroit mal servir le dieu qui nous assiste aujourd'hui. Mais vous savez ce qui se passe dans ce séjour , pourriez-vous l'ignorer ? Sans doute on vous a dit qu'Égisthe est absent , et que ma mère est dans le palais. Ne craignez point qu'elle aperçoive sur mon visage le sourire du bonheur ; une haine invétérée a trop bien desséché mon cœur ; et , depuis que je vous ai vu , je ne puis encore m'empêcher de mêler des larmes à ma joie ! Et comment pourrois-je m'en abstenir , moi qui , dans le même jour , vous ai vu mort et

vivant ? Ce retour inattendu a tellement frappé mes esprits , que , si on me disoit que mon père est revenu à la lumière , je le croirois sans peine , et ce ne seroit plus à mes yeux un prodige. Mais , puisque enfin un si heureux retour vous a rendu à nos vœux , conduisez-nous comme vous le souhaitez. Si j'eusse été seule , mon choix étoit fait ; j'aurois su glorieusement ou me délivrer , ou périr.

ORESTE.

Encore une fois , gardez le silence ; j'entends quelqu'un sortir de ce palais.

ÉLECTRE.

Allez , étrangers ; portez dans cette demeure ce qu'on va s'empresser d'y recevoir , mais ce qu'on ne recevra pas sans douleur.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR D'ORESTE.

LE GOUVERNEUR.

Imprudents ! insensés que vous êtes ! la vie n'est-elle donc plus rien pour vous ? Votre esprit est-il assez aveuglé pour ne pas voir que vous n'êtes pas seulement aux approches , mais au milieu des plus grands périls ? Ah ! si je n'avois eu soin de veiller à cette porte , il y a déjà long-temps que vos projets eussent

pénétré ici avant vous : j'ai eu soin d'écarter de vous ce malheur. Laissez donc enfin ces longs discours, et ces cris de joie immodérés ; entrez dans la circonstance où vous êtes, c'est vous perdre que de différer. Voici le moment d'agir.

ORESTE.

Comment, dans ce palais, tout est-il disposé pour me recevoir ?

LE GOUVERNEUR.

Bien, puisqu'en effet il vous suffit d'y être inconnu.

ORESTE.

Vous avez sans doute annoncé que je n'existois plus.

LE GOUVERNEUR.

Soyez sûr qu'on vous croit au nombre des morts.

ORESTE.

Et ils s'en applaudissent ! Quels sont donc leurs discours ?

LE GOUVERNEUR.

Le projet achevé, je pourrai vous le dire : pour le moment leur situation est à-la-fois heureuse d'un côté, et terrible de l'autre.

ÉLECTRE.

Quel est cet étranger, mon frère ? Au nom des dieux, daignez m'en instruire.

ORESTE.

Vous ne vous le rappelez point ?

ÉLECTRE.

Mon esprit n'en conserve aucune idée.

ORESTE.

Vous ne reconnoissez point celui à qui vos mains m'ont confié ?

ÉLECTRE.

Qui donc ? que dites-vous ?

ORESTE.

Celui que votre prévoyance choisit pour me conduire en secret au pays des Phocéens.

ÉLECTRE.

Quoi ! c'est lui , cet ami qui, depuis la mort de mon père , m'est seul resté fidèle !

ORESTE.

C'est lui-même : n'en demandez pas davantage.

ÉLECTRE.

O douce et consolante vue ! cher et unique sauveur de la race d'Agamemnon , comment êtes-vous venu ? Quoi ! c'est vous-même, vous qui avez dérobé mon frère à tant de périls ! Que vos mains me sont précieuses ! que vos pieds ont bien servi mes vœux ! Pourquoi vous être si long-temps caché à mes regards ? Com-

ment , sans vous faire connoître , m'avez-vous accablée par vos discours , tandis que vous m'apportiez une si douce joie ? Salut , ô mon père ! car c'est un autre père que je crois voir en vous ; salut. Vous avez été pour moi , dans un même jour , et le plus odieux et le plus cher des mortels.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit , Électre ; croyez-moi , vous aurez assez de jours et de nuits pour achever vos entretiens , et donner un libre cours à vos sentiments. Tout ce que je puis vous dire , à vous deux qui m'écoutez : voici le moment d'agir : Clytemnestre est seule , aucun homme en cet instant ne se montre en ce palais ; songez , si vous différez encore , que vous aurez à combattre des adversaires plus redoutables et plus nombreux.

ORESTE.

Laissons ces longs discours ; Pylade , agissons. Entrons , après avoir embrassé les statues des dieux paternels qui habitent ces portiques.

(Ils s'avancent tous vers l'autel d'Apollon.)

ÉLECTRE.

Apollon , entends leur prière , entends sur-

tout ma voix, toi dont souvent mes suppliantes
mains , autant que je l'ai pu , ont enrichi ton
autel : à présent , dieu souverain , en t'offrant
le peu que je possède , je te supplie , je t'im-
ploie , je tombe à tes genoux ; daigne , par
ton heureux secours , appuyer nos projets ;
montre aux hommes quel est le prix que les
dieux réservent à l'impiété.

(Électre , Oreste et sa suite , entrent dans
le palais.)

LE CHOEUR (seul.)

Voyez de quel côté s'élance l'invincible dieu
Mars , soufflant le sang et le carnage. Elles
s'avancent ces furies inévitables qui pour-
suivent les attentats ; elles pénètrent dans
l'intérieur du palais. L'accomplissement des
présages de mon esprit ne sera pas long-temps
suspendu.

Le vengeur des morts , armé d'un fer nou-
vellement aiguisé , s'avance d'un pied trom-
peur dans ce séjour , dans cette antique de-
meure d'un père. Le fils de Maïa , Mercure ,
enveloppant de ténèbres son stratagème , le
conduit au terme de sa route ; il est près d'ar-
river.

ÉLECTRE , ORESTE , CLYTEMNESTRE ,
LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Comment donc ? que font-ils ?

ÉLECTRE.

Elle prépare l'urne pour la porter dans la tombe ; ils sont à côté d'elle.

LE CHOEUR.

Et vous êtes sortie ? à quel dessein ?

ÉLECTRE.

Pour épier Égisthe , et empêcher qu'il ne revienne sans être aperçu.

CLYTEMNESTRE (derrière le théâtre.)

Ciel ! ô ciel ! ô palais privé de mes amis et rempli d'assassins !

ÉLECTRE.

Quelqu'un ici jette des cris ; mes amies , ne les entendez-vous pas ?

LE CHOEUR.

J'entends des cris funestes , et qui font frémir.

CLYTEMNESTRE (derrière le théâtre.)

Malheureuse que je suis ! hélas ! Egisthe , où êtes-vous ?

ÉLECTRE.

Écoutez , les cris redoublent.

CLYTEMNESTRE (derrière le théâtre.)

O mon fils ! mon fils ! prends pitié de ta mère.

ÉLECTRE.

Vous n'en eûtes pas pour lui , ni pour son père.

LE CHOEUR.

O ville ! ô race infortunée ! voici le jour où ton destin s'achève.

CLYTEMNESTRE (derrière le théâtre.)

O ciel ! je suis frappée !

ÉLECTRE.

Redouble , si tu peux.

CLYTEMNESTRE (derrière le théâtre.)

O ciel ! encore !

ÉLECTRE.

Ah ! qu'Egisthe n'est-il percé du même coup !

LE CHOEUR.

Les imprécations sont accomplies , ceux qui étoient dans le tombeau sont revenus à la lumière : les morts ont à grands flots versé le sang de leurs assassins.

ÉLECTRE , ORESTE , LE CHOEUR.

ÉLECTRE (apercevant Oreste.)

Les voici : leur main dégoutte du sang de

la victime immolée par le fer. Eh bien ! Oreste, que dirai-je... ? Comment a réussi... ?

ORESTE.

Tout a bien réussi dans ce palais, si Apollon a bien prophétisé : elle a expiré, la malheureuse ; ne craignez plus de vous voir outragée par l'orgueil d'une mère.

LE CHOEUR.

Faites silence , j'aperçois Égisthe.

ÉLECTRE.

O mes enfants, retirez-vous ; le voyez-vous qui s'approche : il entre dans ses murs tout triomphant de joie.

LE CHOEUR (à Oreste.)

Retirez-vous au plus tôt vers le portique : vous avez réussi ; songez à réussir encore.

ORESTE.

Rassurez-vous. Nous allons achever comme vous le desirez.

ÉLECTRE.

Hâtez-vous.

ORESTE.

M'y voici arrivé.

ÉLECTRE.

J'aurai soin de tout ici.

LE CHOEUR (à Électre.)

Songez , pour le précipiter en aveugle vers le combat que lui prépare la justice , de ne lui adresser que quelques mots doux et modestes.

EGISTHE ET LES MÊMES.

ÉGISTHE.

Qui de vous pourra me dire où sont ces Phocéens qui , dit-on , nous ont annoncé qu'Oreste étoit mort dans un combat de chars ? (Il s'adresse à Électre.) Ce sera vous , sans doute , vous même , vous qui , jusqu'à présent , avez fait éclater tant de hardiesse , et qui , comme plus intéressée à cette mort , devez mieux savoir et me dire ce que je veux apprendre.

ÉLECTRE.

Je le sais , en effet , et comment pourrois-je l'ignorer ? serois-je donc étrangère à des malheurs si sensibles pour moi ?

ÉGISTHE.

Où sont ces Phocéens ? il faut m'en instruire.

ÉLECTRE.

Dans ce palais ; ils y ont trouvé une amie qui leur a donné l'hospitalité.

Ont-ils annoncé comme une vérité qu'Oreste étoit mort ?

ÉLECTRE.

Ils ne l'ont pas seulement annoncé, ils l'ont fait voir.

ÉGISTHE.

Puis-je aussi m'en instruire par mes yeux ?

ÉLECTRE.

Vous pouvez jouir de ce spectacle, qu'on ne sauroit guère vous envier.

ÉGISTHE

Combien vos paroles, contre votre ordinaire, me causent de joie !

ÉLECTRE.

Goûtez donc cette joie, si vous croyez avoir lieu d'en ressentir.

ÉGISTHE.

Qu'on fasse silence, et que ces portes s'ouvrent aux regards des habitants de Mycène et d'Argos : si quelqu'un d'entre eux avoit pu se livrer à de vaines espérances, qu'il sache, en voyant le cadavre d'Oreste, se soumettre au frein de mon autorité, et ne pas attendre, pour devenir sage, que mon bras vengeur l'y ait contraint.

ÉLECTRE.

Ah ! j'en donne bien l'exemple ; le temps m'a rendue trop prudente pour ne pas me soumettre aux volontés de mes maîtres.

ÉGISTHE.

O Jupiter ! quel heureux spectacle est étalé devant mes regards ! Je le dis sans blesser l'envie (*) : mais si Némésis est présente, je me tais. Levez le voile qui le cache à mes yeux ; qu'il puisse , au nom du sang qui nous lie , recevoir de moi le tribut de mes larmes.

ORESTE.

Levez vous-même ce voile ; c'est à vous , non à moi , qu'il convient de contempler ces déplorables restes en leur adressant les regrets de l'amitié.

ÉGISTHE.

J'approuve vos raisons , et je m'y rends. Cependant faites venir Clytemnestre , si elle est dans ce palais.

ORESTE.

Elle est près de vous , ne la cherchez point ailleurs.

(*) Les anciens craignoient de proférer des paroles insultantes sur le cadavre même de leurs ennemis ; ces paroles étoient de mauvais augure.

ÉGISTHE (soulevant le voile.)

O ciel ! que vois-je !

ORESTE.

D'où naît votre faveur ? qui peut causer
votre surprise ?

ÉGISTHE.

Quelles mains ont dressé ces embûches où
je suis tombé ? malheureux que je suis !

ORESTE.

Quoi ! ne t'es-tu pas encore aperçu que tu
parles à des vivants comme s'ils étoient morts ?

ÉGISTHE.

Ah ! j'entends trop bien ce discours ; et ce
ne peut être un autre qu'Oreste qui me tienne
ce langage.

ORESTE.

Comment t'es-tu trompé si long-temps , toi
qui excelles dans l'art de la divination ?

ÉGISTHE.

Infortuné ! c'est fait de moi. Laisse-moi du
moins te parler encore un moment.

ÉLECTRE.

Mon frère, au nom des dieux , ne le souffrez
point, ne lui permettez pas de plus longs dis-
cours. Lorsqu'un homme est prêt à mourir,
quel avantage y a-t-il pour lui d'obtenir un

délai mêlé d'amertume ? hâtez-vous de l'immoler, et de l'abandonner, loin de nos regards, à ceux qui doivent l'ensevelir (*) ainsi qu'il le mérite : c'est l'unique dédommagement des maux que j'ai si long-temps soufferts.

ORESTE (à Égisthe.)

Allons, et, sans différer, entre dans ce palais ; il ne s'agit plus de discourir, mais de mourir.

ÉGISTHE.

Pourquoi me forcer d'entrer dans ce palais ? si ma mort est une action si belle , pourquoi chercher les ténèbres ? pourquoi ne pas m'immoler à l'instant ?

ORESTE.

Cesse de commander ; va expirer au même lieu où tu as égorgé mon père.

ÉGISTHE.

Il faut donc que ce triste séjour soit témoin des maux présents et des maux à venir réservés aux Pélopidés (**) !

(*) L'expression dont Sophocle se sert dans ce passage désigne les chiens et les vautours (dit M. de Rochefort.

(**) Chez les anciens, les dernières paroles des

ORESTE.

Oui, des tiens ; et tu verras que je ne suis pas un mauvais prophète.

ÉGISTHE.

Ce talent dont tu te vantes n'étoit pas celui de ton père.

ORESTE.

Ah ! c'est trop de discours ; tu veux retarder ton supplice , mais marche.

ÉGISTHE.

Conduis mes pas.

ORESTE.

Marche devant moi.

ÉGISTHE.

Crains-tu que je ne t'échappe ?

ORESTE.

Je veux te refuser la satisfaction que tu demandes , pour donner plus d'amertume à ton trépas : la mort devoit être le prix de qui-conque ose transgresser les lois, les crimes alors seroient moins nombreux.

mourants étoient écoutées avec respect, et regardées comme des prophéties ; c'est pourquoi Égisthe cherche à intimider Oreste.

LE CHOEUR.

O race d'Atrée ! combien de maux vous avez soufferts avant d'avoir enfin , par ce coup heureux , recouvré votre liberté (*) !

(*) Quoique l'*OEdipe roi* passe pour le chef-d'œuvre de Sophocle , comme son Électre n'a pas moins de réputation , et que cette tragédie est moins connue , nous lui avons donné la préférence sur l'*OEdipe*. Notre intention est de choisir toujours parmi les chefs-d'œuvre dramatiques des anciens , ne les imprimant pas tous , celui qui pourra paroître le plus neuf , et sur-tout le plus touchant.

DESCRIPTION DES JEUX PYTHIENS,

TIRÉE

DU VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS

PAR L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

LA ville de Delphes se présenteoit en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Nous distinguons déjà le temple d'Apollon, et cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différents plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or, dont la plupart sont couverts, frappé des rayons naissants du soleil, brilloit d'un éclat qui se répandoit au loin. En même temps on voyoit s'avancer lentement dans la plaine et sur les collines des processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles, qui sembloient se disputer le prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer,

un peuple immense s'empressoit d'arriver à Delphes ; et la sérénité du jour , jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat , prêtoit de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevoient de toutes parts.

Nous vîmes arriver au pied de la montagne , et dans le chemin qu'on appelle la Voie Sacrée , une grande quantité de chariots remplis d'hommes , de femmes et d'enfants , qui , ayant mis pied à terre , formèrent leurs rangs , et s'avancèrent vers le temple en chantant des cantiques. Ils venoient du Péloponèse offrir au dieu (*) les hommages des peuples qui l'habitent. La théorie , ou procession des Athéniens , les suivoit de près , et étoit elle-même suivie des députations de plusieurs autres villes , parmi lesquelles on distinguoit celle de l'île de Chio , composée de cent jeunes garçons.

Les députations qui vinrent à Delphes se rangèrent autour du temple , présentèrent leurs offrandes , et chantèrent en l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnés de danses. Le chœur des Athéniens se distingua par

(*) Apollon. Il avoit un temple à Delphes , où tous les peuples de la Grèce venoient l'adorer.

la beauté des voix , et par une grande intelligence dans l'exécution.

Chaque instant faisoit éclore des scènes intéressantes et rapides. Comment les décrire ? comment représenter ces mouvements , ces concerts , ces cris , ces cérémonies augustes, cette joie tumultueuse, cette foule de tableaux qui , rapprochés les uns des autres, se prêtoient de nouveaux charmes ? Nous fûmes entraînés au théâtre , où se donnoient les combats de poésie et de musique. Les Amphictyons (*) y présidoient. Ce sont eux qui , en différents temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes. Ils en ont l'intendance ; ils y entretiennent l'ordre , et décernent la couronne au vainqueur.

Plusieurs poètes entrèrent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon, que l'auteur chante lui-même , en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix , et l'art de la soutenir par des accords harmonieux, influent

(*) Nom que portoient , en Grèce , les représentants des villes qui avoient droit de suffrage dans le tribunal de la nation. Les Amphictyons s'assembloient à Delphes, et aux Thermopyles.

tellement sur les opinions des juges et des assistants , que , pour n'avoir pas possédé ces deux avantages , Hésiode (*) fut autrefois exclu du concours ; et que , pour les avoir réunis dans un degré éminent , d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils eussent produit des ouvrages qu'ils n'avoient pas composés. Les poèmes que nous entendîmes avoient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudissements si redoublés , que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer

(*) Poète épique contemporain d'Homère. Il étoit né à Cumes , ville d'Éolie , et élevé à Ascra , petit bourg de la Béotie. Hésiode , dans son jeune âge , n'avoit d'autre emploi que de mener paître les troupeaux de son père sur le mont Hélicon. Après la mort de son père , Hésiode , que la mauvaise foi de ses parents dépouilla d'une partie de son héritage , et dégoûta de la société , se retira dans un lieu solitaire , où il se livra , le reste de ses jours , au commerce des Muses , et célébra l'agriculture. Il nous reste de lui LA THÉOGONIE , LES TRAVAUX , LES JOURS et LE BOUCLIER D'HERCULE. Virgile , dans sa sixième Églogue , rend à Hésiode un hommage immortel.

est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faut qu'on puisse distinguer dans leur composition les cinq principales circonstances de ce combat : la première partie n'est qu'un prélude ; l'action s'engage dans la seconde ; elle s'anime et se termine dans la troisième ; dans la quatrième on entend les cris de victoire ; et dans la cinquième les sifflements du monstre , avant qu'il expire. Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix , qu'ils se rendirent au stade , où les courses à pied alloient commencer. On proposa une couronne pour ceux qui parcourroient le plus tôt cette carrière ; une autre pour ceux qui la fourniroient deux fois ; une troisième pour ceux qui la parcourroient jusqu'à douze fois sans s'arrêter : c'est ce qu'on appelle la course simple , la double course , la longue course. A ces différents exercices nous vîmes succéder la course des enfants , celle des hommes armés , la lutte , le pugilat , et plusieurs autres combats.

Autrefois on présentoit aux vainqueurs une somme d'argent. Quand on a voulu les honorer davantage , on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Pendant toute la nuit , la jeunesse de Del-

phes , distribuée dans les rues , chantoit des vers à la gloire de ceux qu'on venoit de couronner ; tout le peuple faisoit retentir les airs d'applaudissemens longs et tumultueux ; la nature entière sembloit participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos sans nombre , qui reposent aux environs du Parnasse(*), éveillés tout-à-coup au bruit des trompettes , et remplissant de leurs cris les antres et les vallées , se transmettoient et portoient au loin les expressions éclatantes de la joie publique.

(*) Le mont Parnasse et le mont Cirphis étoient situés à peu de distance de la ville de Delphes ; entre ces deux monts , s'étendoit une vallée riante , baignée par le Plistus , et dans laquelle se faisoient les courses de chevaux et de chars.

NOTICE

SUR JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY.

JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY , né le 20 janvier 1716, à Cassis, petit port voisin d'Aubagne, dans la Vignerie de Marseille, perdit sa mère lorsqu'il entra à peine dans sa cinquième année. Les regrets que son père donnait à la mort prématurée de l'aimable compagne de son choix développèrent la sensibilité du jeune Barthélemy. « Tous les jours, écrivit-il, « mon père, inconsolable, me prenait par la « main, me menait dans un endroit solitaire ; « il me faisait asseoir auprès de lui, fondait « en larmes, et m'exhortait à pleurer la plus « tendre des mères. Je pleurais et soulageais « sa douleur. Ces scènes attendrissantes, et « pendant long-temps renouvelées, firent une « profonde impression sur mon cœur. »

Barthélemy, envoyé à l'âge de douze ans au collège de l'oratoire à Marseille, y fit ses études

sous un excellent instituteur, qui se plut à cultiver les heureuses dispositions que son élève avait reçues de la nature. Barthélemy, se destinant à l'état ecclésiastique, alla, à sa sortie du collège, suivre, sous les jésuites, ses cours de philosophie et de théologie : en même temps il se livra à l'étude des langues anciennes ; cultiva avec succès le grec, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, et forma des liaisons intimes avec les académiciens les plus distingués de Marseille. Il vint ensuite à Paris, et mérita bientôt d'obtenir une place à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de se voir chargé de la garde du Cabinet des Médailles. Il se consacra aux immenses et savants travaux qu'exigeaient ses fonctions avec une persévérance infatigable.

Animé du désir d'augmenter les richesses du précieux dépôt confié à ses soins, Barthélemy se décida à visiter la terre classique des arts. Précédé en Italie par sa réputation, il s'y vit par-tout environné de l'estime des hommes les plus célèbres. A Rome, il jouit d'un succès éclatant par l'explication tout à-la-fois neuve et claire qu'il donna de la belle mosaïque de Palestrine.

Barthélemy trouva mieux que la gloire à Rome, il y trouva le bonheur dans l'amitié qu'il y contracta avec la comtesse de Stainville, depuis duchesse de Choiseul. « Madame
« la comtesse de Stainville, à peine âgée de
« dix-huit ans, disait Barthélemy après qua-
« rante ans de l'intimité la plus tendre et la
« plus pure, jouissait de cette profonde vénéra-
« tion qu'on n'accorde ordinairement qu'à un
« long exercice de vertu. Tout en elle inspirait
« de l'intérêt ; son âge, sa figure, la délicatesse
« de sa santé, la vivacité qui animait sa pa-
« role et ses actions, le desir de plaire, qu'il lui
« était si facile de satisfaire, et dont elle rap-
« portait les succès à un époux, digne objet de
« sa tendresse et de son culte ; cette extrême
« sensibilité qui la rendait heureuse ou mal-
« heureuse du bonheur ou du malheur des
« autres ; enfin cette pureté d'ame qui ne lui
« permettait pas de soupçonner le mal, etc. »

Le duc de Choiseul, ayant été appelé au ministère, marqua pour Barthélemy encore plus de considération et d'attachement que par le passé. Sans en avoir été sollicité, il lui fit accorder des pensions sur les journaux, sur des bénéfices et la Grande Trésorerie de Saint-

Martin de Tours. Plus tard , il le nomma à la place de secrétaire général des Suisses et Grisons.

La fortune n'éblouit pas Barthélemy. Soigneux de partager la sienne avec les gens de lettres qu'il aimait, il se refusa plusieurs agréments de l'aisance. « J'aurais pris une voiture, disait-il, si je n'avais craint de rougir, en trouvant sur mon chemin des gens de lettres qui valaient mieux que moi. » Il éleva et établit trois de ses neveux, et soutint le reste de sa famille.

Les circonstances politiques lui enlevèrent sa fortune, sans lui ravir la paix de l'esprit et de l'ame. Réduit, sur le déclin de ses jours, au plus strict nécessaire, il ne proféra jamais une seule plainte. Courbé sous le poids des ans et des infirmités, il bravait gaiement l'intempérie des saisons et la fatigue d'une longue marche pour aller voir chaque jour madame de Choiseul. Dénoncé par de vils calomniateurs, arrêté et conduit aux Madelonnettes le 2 septembre 1790, il y fut accueilli par tous les prisonniers avec attendrissement et respect. Le Gouvernement sa hâta de révoquer un ordre injuste ; Barthélemy ne resta que seize heures

en prison ; mais la joie qu'il éprouva d'avoir recouvré sa liberté dura peu. La détention de madame de Choiseul déchira son cœur : privé de l'objet de ses affections les plus chères , il sentit ses infirmités s'aggraver : l'extrême rigueur de l'hiver de 1794 avança ses jours ; il expira le 30 avril 1795, entre les bras de son neveu Barthélemy Courçai , dont il s'était constamment montré le tendre père , et qui lui rendit constamment les soins du fils le plus tendre.

Barthélemy a laissé dix-sept mémoires remplis de précieuses recherches et de vues utiles : on lui doit le Voyage du jeune Anacharsis, un des monuments littéraires du dix-huitième siècle. Cet ouvrage coûta à son auteur trente années de travail , et lui valut sa nomination à l'Académie française. Le zèle et l'assiduité qu'il apporta au travail plus pénible du Cabinet des Médailles doublèrent les trésors du dépôt remis en ses mains. Il avait reçu vingt mille médailles , il en laissa quarante mille ; et , pendant le cours de son administration , il en examina plus de quatre cent mille.

Au milieu de ses importantes occupations ,

Il se délassa à composer le Roman de Carite et Polidore. On reconnoît facilement dans cette jolie fiction, imprimée, pour la première fois, en 1760, et pour la seconde, en 1796, la noble simplicité et la grace naïve des écrivains célèbres de l'antiquité.

NOTICE SUR PLATON.

PLATON, issu de la famille de Solon, et tenant à celle de Codrus, roi d'Athènes, naquit la première année de la 88^e olympiade, 426 ans avant J. C. Il fut d'abord nommé Aristoclès, du nom de son grand-père, et son maître de palestre lui donna le surnom de Platon, parcequ'il avoit les épaules larges.

Platon s'adonna d'abord à la peinture et à la poésie ; il composa même des tragédies, mais, ayant assisté aux leçons de Socrate, il brûla ses poèmes pour s'attacher entièrement à ce philosophe ; il profita si bien des préceptes de son maître, et il étoit doué d'une si grande sagesse, qu'à vingt-cinq ans on auroit pu lui confier l'administration de la république.

C'est à cette époque que Lysandre s'empara d'Athènes, et établit le gouvernement des Trente. Ce gouvernement s'annonça d'abord avec douceur, mais dégénéra bientôt en une

véritable tyrannie. Les Trente engagèrent Platon à se mêler des affaires publiques. Il accepta, espérant ramener ces magistrats à une conduite plus équitable. Trompé dans son attente, il se retira pour se livrer exclusivement à l'étude de la philosophie, convaincu que le bonheur des hommes dépend de cette science.

Platon parcourut l'Egypte et l'Italie ; il y entendit Philolaüs et Eurytus , philosophes pythagoriciens ; étant ensuite passé en Sicile, il vint à Syracuse , où Dion , beau-frère et favori de Denys l'ancien , suivit ses leçons. La facilité avec laquelle les préceptes de ce philosophe avoit changé le cœur de Dion fit concevoir à ce prince l'espérance qu'elles pourroient ramener Denys à la vertu. Il engagea le tyran à recevoir Platon. Dans leur premier entretien , le philosophe ayant dit , « *Que la vie des hommes justes est heureuse même dans l'adversité, tandis que celle des hommes injustes est malheureuse dans la prospérité* », Denys répondit en riant , « *Que ses discours sentoient le vieux.* » A quoi le philosophe répliqua , « *Que les siens sentoient le tyran.* » Ce prince , peu accoutumé à entendre la vérité ,

lui demanda avec emportement *ce qu'il étoit venu faire en Sicile*, il lui répondit *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien*. — *A t'entendre parler, reprit Denys, on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé* (*).

Dion, craignant alors la colère de Denys, profita du départ de l'ambassadeur de Lacédémone pour demander au tyran de renvoyer Platon. Denys y consentit, et recommanda à l'ambassadeur de faire périr le philosophe, ou au moins de le vendre, ajoutant que cela ne lui feroit pas de tort ; *car, s'il étoit homme juste, il seroit aussi heureux captif que libre*. On rapporte que Poluides le débarqua dans l'île d'Egine, où l'on mettoit à mort les Athéniens qui abordoient ; il fut pris et mené devant les juges. Pendant qu'il attendoit avec patience leur décision, une personne *dit qu'il étoit philosophe, et non Athénien*. Cette saillie sauva la vie à Platon. Condamné à être vendu, un Cyrénien, nommé Annicérès, l'acheta 30 mines (300 écus), et le renvoya à Athènes sans rançon.

Denys l'ancien mourut ; son fils, à peine

(*) VIE DE PLATON par M. Dacier.

sur le trône , tomba dans les plus grands excès. Dion , redoutant encore plus pour les Syracusains les débauches du jeune prince qu'il n'avoit redouté les cruautés du père , lui inspira le desir d'attirer Platon à sa cour. Denys le jeune écrivit des lettres pressantes à Platon. Après avoir résisté long-temps à ses instances , le philosophe enfin y céda , espérant rendre tout un peuple heureux par le changement d'un seul homme.

Denys alla le recevoir à bord du bâtiment , et remercia publiquement les dieux de son arrivée.

Les discours de Platon parurent faire une si vive impression sur le cœur de Denys , que peu de temps après on offrit un sacrifice pour la prospérité du prince. Le héraut ayant prononcé à haute voix la prière solennelle , dont la formule étoit *qu'il plût aux dieux de maintenir long-temps la tyrannie et de conserver le tyran* , Denys , à qui ces noms commençoient à devenir odieux , lui dit tout haut : *Ne cesseras-tu pas enfin de me maudire ?* Ces paroles effrayèrent les amis de la tyrannie , qui dès-lors résolurent la perte de Dion et de Platon. Bientôt une circonstance servit leur haine.

Platon avoit persuadé à Denys de réduire son armée et le nombre de ses galères. Les corrupteurs du tyran lui insinuèrent qu'on ne donnoit ce conseil que pour que les Athéniens trouvassent l'état sans défense , et pussent se venger des pertes qu'ils avoient éprouvées sous Nicias. Dion fut seul victime de cette calomnie. Denys le bannit honteusement , et redoubla de prévenances envers Platon ; toutefois , craignant d'irriter les ennemis du philosophe , il ne le voyoit plus qu'en secret.

Platon , à qui l'absence de son ami et les emportemens de Denys rendoient pénible le séjour de Syracuse , profita d'une guerre qui s'éleva pour contraindre le tyran à le renvoyer en Grèce. A son départ le prince lui offrit des présents. Le philosophe les refusa , et lui demanda , pour unique faveur , de rappeler Dion aussitôt que la guerre seroit terminée. Au moment où il s'embarquoit, Denys lui dit : *Platon , quand tu seras à l'académie avec tes philosophes , tu vas dire bien du mal de moi. A Dieu ne plaise ,* lui répondit Platon , *que nous ayons assez de temps à perdre , pour y parler de Denys !*

La guerre terminée , Denys écrivit fréquem-

ment à Platon , pour lui témoigner le désir qu'il revînt à sa cour. Ce philosophe s'excusa sur son âge , et sur ce que Denys n'avoit pas rappelé Dion. Le tyran , ne pouvant supporter plus long-temps l'absence de Platon , lui envoya des philosophes ses amis , qu'il chargea de cette lettre.

« Ce que je desire avec le plus d'ardeur ,
« c'est que , te laissant persuader , tu viennes
« promptement en Sicile. Je ferai pour Dion
« tout ce que tu voudras ; car je suis persuadé
« que tu ne voudras rien que de juste , à quoi
« je me rendrai toujours très volontiers. Mais
« si tu refuses de venir , je te déclare que , ni
« pour les affaires de Dion , ni pour toutes celles
« où tu prendras quelque intérêt , je ne ferai
« jamais rien de tout ce qui pourra t'être agréable , etc. »

Sans l'amitié qu'il portoit à Dion , Platon ne se seroit pas décidé , à l'âge de soixante-dix ans , à retourner en Sicile pour la troisième fois , mais il s'aperçut bientôt que Denys ne l'avoit redemandé auprès de lui que par vanité. Loin d'obtenir le rappel de son ami , ses instances accrurent sa disgrâce ; Denys ordonna à ses intendants de garder les revenus de Dion :

outré de ce manque de foi, et persuadé que la philosophie étoit trop foible pour ramener le tyran à la vertu, Platon sollicitoit chaque jour son départ qu'il ne pouvoit obtenir : une circonstance força Denys à lui accorder sa demande. Platon avoit pris la défense de Théodore et d'Héraclide, accusés d'avoir soulevé les troupes. La mésintelligence entre Denys et le philosophe éclata. Le tyran, sous prétexte d'un sacrifice, éloigna Platon de son palais, et le logea au milieu de ses gardes. Quelques Athéniens avertirent Platon du danger qu'il couroit parmi une soldatesque dont il avoit conseillé de réduire le nombre et la paye. Dans ce même temps Archytas envoya une galère à Syracuse, et écrivit à Denys pour lui rappeler qu'il ne pouvoit pas retenir Platon, et qu'il devoit veiller à sa sûreté. Denys permit qu'il retournât en Grèce.

En traversant le Péloponèse, Platon rencontra son ami aux jeux olympiques, et lui raconta la conduite de Denys envers lui. Dion jura de le venger. Platon employa en vain tous les moyens de le détourner de son projet ; il assemble des troupes, passe en Sicile, abolit

la tyrannie, et rend la liberté à son pays. Peu de temps après Dion fut assassiné.

Ses amis et ses parents écrivirent à Platon, pour lui demander s'ils devoient rétablir le gouvernement populaire ou la tyrannie. Platon leur répondit, « Qu'un état ne seroit jamais
« heureux, ni dans la tyrannie, ni dans la
« trop grande liberté; que le milieu étoit d'o-
« béir à des rois qui fussent eux-mêmes sujets
« aux lois; que la grande licence et la grande
« servitude étoient également dangereuses, et
« produisoient à-peu-près les mêmes effets;
« que l'obéissance qu'on rendoit aux hom-
« mes étoit toujours excessive et sans bornes,
« parceque leurs cupidités n'en avoient point;
« qu'il n'y avoit de modération que dans l'obéis-
« sance qu'on rendoit à Dieu, qui, étant tou-
« jours le même, ne demandoit toujours que
« la même chose à ses sujets; que c'étoit la
« seule chose qui pouvoit faire la félicité des
« peuples, et que, pour obéir à Dieu, il fal-
« loit obéir à la loi; que la loi étoit le dieu des
« sages, et la licence le dieu des fous. »

Platon mourut cinq ou six ans après Dion, et, pendant cet intervalle, il refusa constam-

ment de se mêler des affaires publiques, trouvant les mœurs de ses concitoyens trop dépravées pour pouvoir opérer le bien. Les Cyrenéens le supplièrent de leur donner des lois; il s'y refusa en disant, *Qu'ils étoient trop attachés aux richesses, et qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pût être soumis aux lois.* Les Thébains réclamèrent de lui le même service, il les refusa également, *parceque, dit-il, ils étoient trop ennemis de l'égalité.*

Platon, ennemi du faste et de l'ostentation, cherchoit avec ardeur la vérité. Il aimoit la simplicité et la justice. Ses mœurs étoient douces et graves. Son éloquence insinuante faisoit toujours descendre la persuasion dans les cœurs. Aucun homme ne porta plus loin que lui l'amour fraternel, et l'oubli des injures. Il ne répondit toujours que par une fine ironie aux sarcasmes de Diogène. Un jour que Platon donnoit un grand festin, le cynique entra chez lui avec les pieds très sales, et marcha sur les plus beaux tapis en disant : *Je foule aux pieds l'orgueil de Platon.* Le philosophe répondit en riant : *Tu foules aux pieds mon orgueil par un autre orgueil.*

Platon , persuadé que les hommes sont nés pour servir leur patrie , leurs parents et leurs amis , enseignoit « que la vie d'un philosophe « est celle d'un homme entièrement consacré « au public , qui ne tâche de devenir meilleur « que pour être plus utile , et qui ne fuit le « tumulte des affaires que quand sa patrie « refuse ses services , ou lorsqu'il ne peut la « servir utilement. » Il joignit l'exemple au précepte , et combattit avec vaillance aux journées de Tanagra , de Corinthe , et à celle de Délium , où il remporta une grande victoire.

Il ne se montra pas moins dévoué à ses amis qu'à son pays. Nous avons vu sa généreuse conduite envers Dion. Nous pourrions admirer encore le courage avec lequel il défendit Chabrias , général des Athéniens. Crobyle , son accusateur , ayant dit à Platon , *Tu viens défendre les autres , et tu ne sais pas que la ciguë de Socrate t'attend ;* le philosophe répondit , *Autrefois quand ma patrie a eu besoin de ma vie , je l'ai exposée pour elle ; aujourd'hui il n'y a point de danger qui m'étonne , et qui m'oblige à abandonner mon ami.*

Platon disoit qu'il étoit indigne d'un homme

sage de consumer le temps à des choses futiles ou d'une légère importance ; il blâmoit le prix qu'on attachoit aux courses des chars ; il ne flatta pas davantage les passions des peuples que celles des rois.

Ce grand philosophe vécut quatre-vingts ans ; il ne sentit ni les angoisses , ni les approches de la mort ; elle le surprit tout-à-coup tandis qu'il travailloit à un de ses immortels ouvrages. Nous donnerons trois de ses morceaux les plus estimés.

LA RÉPUBLIQUE DE PLATON.

MORCEAU EXTRAIT

DU VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS

PAR M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Ce n'est ni d'une monarchie ni d'une démocratie que je dois tracer le plan. Que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul ou de plusieurs, peu m'importe. Je forme un gouvernement où les peuples seroient heureux sous l'empire de la vertu.

J'en divise les citoyens en trois classes : celle des mercenaires ou de la multitude ; celle des guerriers ou des gardiens de l'état ; celle des magistrats ou des sages. Je ne prescris rien à la première ; elle est faite pour suivre aveuglément les impressions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers qui aura toujours les armes à la main, et dont l'objet sera d'entretenir dans l'état une tranquillité constante. Il ne se mêlera pas avec les autres citoyens ; il demeurera dans un camp, et sera

toujours prêt à réprimer les factions du dedans, à repousser les attaques du dehors.

Mais comme des hommes si redoutables pourroient être infiniment dangereux, et qu'avec toutes les forces de l'état, il leur seroit facile d'en usurper la puissance, nous les contiendrons, non par des lois, mais par la vigueur d'une institution qui réglera leurs passions et leurs vertus même. Nous cultiverons leur esprit et leur cœur par les instructions qui sont du ressort de la musique, et nous augmenterons leur courage et leur santé par les exercices de la gymnastique.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance; que les impressions qu'ils recevront alors ne soient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la suite, et qu'on évite sur-tout de les entretenir de ces vaines fictions déposées dans les écrits d'Homère, d'Hésiode et des autres poètes. Les dissensions et les vengeances, faussement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes justifiés par de grandes autorités; et c'est un malheur insigne que de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atroces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poésie l'annonce aux enfants des guerriers avec autant de dignité que de charmes ; on leur dira sans cesse que Dieu ne peut être l'auteur que du bien ; qu'il ne fait le malheur de personne ; que ses châtimens sont des bienfaits, et que les méchants sont à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent le moyen de s'y soustraire.

On aura soin de les élever dans le plus parfait mépris de la mort et de l'appareil menaçant des enfers. Ces peintures effrayantes et exagérées du Cocyte en du Styx peuvent être utiles en certaines occasions ; mais elles ne sont pas faites pour des hommes qui ne doivent connoître la crainte que par celle qu'ils inspirent.

Pénétrés de ces vérités, que la mort n'est pas un mal, et que le sage se suffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs parents et leurs amis sans répandre une larme, sans pousser un soupir ; il faudra que leur ame ne se livre jamais aux excès de la douleur, de la joie ou de la colère ; qu'elle ne connoisse ni le vil intérêt, ni le mensonge, plus vil encore

s'il est possible ; qu'elle rougisse des foiblesses et des cruautés que les poètes attribuent aux anciens guerriers , et qu'elle fasse consister le véritable héroïsme à maîtriser ses passions et à obéir aux lois.

C'est dans cette ame qu'on imprimera, comme sur l'airain, les idées immortelles de la justice et de la vérité ; c'est là qu'on gravera, en traits ineffaçables, que les méchants sont malheureux dans la prospérité, et que la vertu est heureuse dans la persécution , et même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être présentées avec des couleurs qui en altèrent la majesté. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderont sur le théâtre, en y joignant la peinture trop fidèle des petitesse et des vices de l'humanité. Leurs talents inspireroient à nos élèves ce goût d'imitation, dont l'habitude, contractée de bonne heure, passe dans les mœurs, et se réveille dans tous les instants de la vie. Ce n'est point à eux de copier des gestes et des discours qui ne répondroient pas à leur caractère ; il faut que leur maintien et leur récit respirent la sainteté de la vertu, et n'aient pour ornement qu'une simplicité extrême. S'il

se glissoit dans notre ville un de ces poètes habiles dans l'art de varier les formes du discours, et de représenter sans choix toutes sortes de personnages, nous répandriens des parfums sur sa tête, et nous le congédierions.

Nous bannirons et les accents plaintifs de l'harmonie lydienne, et la mollesse des chants de l'ionienne. Nous conserverons le mode dorien, dont l'expression mâle soutiendra le courage de nos guerriers, et le phrygien, dont le caractère paisible et religieux pourra s'assortir à la tranquillité de leur ame; mais ces deux modes même, nous les gênerons dans leurs mouvements, et nous les forcerons à choisir une marche noble, convenable aux circonstances, conforme aux chants qu'elle doit régler, et aux paroles auxquelles on doit toujours l'assujettir.

De cet heureux rapport établi entre les paroles, l'harmonie et le nombre, résultera cette décence, et par conséquent cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves. Nous exigerons que la peinture, l'architecture et tous les arts l'offrent à leurs yeux, afin que de toutes parts entourés et assaillis des images de la beauté, et vivant au milieu

de ces images, comme dans un air pur et serein, ils s'en pénètrent jusqu'au fond de l'ame, et s'accoutument à les reproduire dans leurs actions et dans leurs mœurs. Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parcequ'ils n'y reconnoîtront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le cœur; ils tressailleront à la voix de la raison et de la vertu, parcequ'elles leur apparôîtront sous des traits connus et familiers. Ils aimeront la beauté avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins et les exercices du corps. Ici point de règle constante et uniforme dans le régime; des gens destinés à vivre dans un camp, et à suivre les opérations d'une campagne, doivent apprendre à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale les trésors de la santé; et dans la continuité des exercices, les moyens d'augmenter leur courage plutôt que leurs forces. Ceux qui auront reçu de la nature un tempérament délicat ne chercheront pas à

le fortifier par les ressources de l'art. Tels que ce mercenaire qui n'a pas le loisir de réparer les ruines d'un corps que le travail consume, ils rougiroient de prolonger à force de soins une vie mourante et inutile à l'état. On attaquera les maladies accidentelles par des remèdes prompts et simples ; on ne connoîtra pas celles qui viennent de l'intempérance et des autres excès ; on abandonnera au hasard celles dont on apporte le germe en naissant. Par là se trouvera proscrite cette médecine qui ne sait employer ses efforts que pour multiplier nos souffrances , et nous faire mourir plus long-temps.

Je ne dirai rien ici de la chasse , de la danse et des combats du gymnase : je ne parlerai pas du respect inviolable qu'on aura pour les parents et les vieillards, non plus que d'une foule d'observances dont le détail me mèneroit trop loin. Je n'établis que des principes généraux ; les règles particulières en découleront d'elles-mêmes, et s'appliqueront sans effort aux circonstances. L'essentiel est que la musique et la gymnastique influent également sur l'éducation , et que les exercices du corps soient dans un juste tempérament avec ceux

de l'esprit ; car, par elle-même , la musique amollit un caractère qu'elle adoucit, et la gymnastique le rend dur et féroce en lui donnant de la vigueur. C'est en combinant ces deux arts, en les corrigeant l'un par l'autre , qu'on viendra à bout de tendre ou de relâcher, dans une exacte proportion, les ressorts d'une ame trop foible ou trop impétueuse : c'est par là que nos guerriers, réunissant la force et le courage à la douceur et à l'aménité, paroîtront aux yeux de leurs ennemis les plus redoutables des hommes, et les plus aimables aux yeux des autres citoyens ; mais pour produire cet heureux effet , on évitera de rien innover dans le système de l'institution une fois établie. On a dit que toucher aux règles de la musique, c'étoit ébranler les lois fondamentales du gouvernement ; j'ajoute qu'on s'exposeroit au même malheur en faisant des changements dans les jeux, dans les spectacles et dans les moindres usages. C'est que , chez un peuple qui se conduit plutôt par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses , parceque , dès qu'on s'écarte des usages reçus dans un seul point , on perd l'opinion de leur sagesse ;

il s'est glissé un abus, et le poison est dans l'état.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers ; tout dans cette éducation dépendra de la sévérité de la discipline ; ils regarderont la moindre observance comme un devoir, et la plus petite négligence comme un crime. Et qu'on ne s'étonne pas de la valeur que nous donnons à des pratiques frivoles en apparence ; quand elles ne tendroient pas directement au bien général , l'exactitude à les remplir seroit d'un prix infini, parcequ'elle contrarieroit et forceroit le penchant. Nous voulons pousser les ames au plus haut point de perfection pour elles-mêmes, d'utilité pour la patrie. Il faut que , sous la main des chefs, elles deviennent propres aux plus petites choses comme aux plus grandes ; il faut qu'elles brisent sans cesse leur volonté, et qu'à force de sacrifices elles parviennent à ne penser, n'agir, ne respirer que pour le bien de la république. Ceux qui ne seront pas capables de ce renoncement à eux-mêmes ne seront pas admis dans la classe des guerriers, mais relégués dans celles des artisans et des laboureurs ; car les états

ne seront pas réglés par la naissance , ils le seront uniquement par les qualités de l'ame.

Avant que d'aller plus loin , forçons nos élèves à jeter les yeux sur la vie qu'ils doivent mener un jour ; ils seront moins étonnés de la sévérité de nos règles , et se prépareront mieux à la haute destinée qui les attend.

Si les guerriers possédoient des terres et des maisons , si l'or et l'argent souilloient une fois leurs mains , bientôt l'ambition , la haine , et toutes les passions qu'entraînent les richesses , se glisseroient dans leur cœur , et ils ne seroient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits soins qui les forceroient à se courber vers la terre. Ils seront nourris en commun aux dépens du public ; la patrie à laquelle ils consacreront toutes leurs pensées et tous leurs desirs se chargera de pourvoir à leurs besoins , qu'ils réduiront au pur nécessaire : et si l'on nous objecte que par ces privations ils seront moins heureux que les autres citoyens , nous répondrons qu'un législateur doit se proposer le bonheur de toute la société , et non d'une seule des classes qui la composent. Quelque moyen qu'il emploie , s'il réussit , il aura fait le bien

particulier, qui dépend toujours du bien général. D'ailleurs, je n'établis pas une ville qui regorge de délices : je veux qu'on y règle le travail, de manière qu'il bannisse la pauvreté, sans introduire l'opulence ; si nos guerriers y diffèrent des autres citoyens, ce sera parcequ'avec plus de vertus ils auront moins de besoins.

Nous avons cherché à les dépouiller de cet intérêt sordide qui produit tant de crimes, il faut encore éteindre, ou plutôt perfectionner dans leurs cœurs, ces affections que la nature inspire, et les unir entre eux par les moyens mêmes qui contribuent à les diviser. J'entre dans une nouvelle carrière ; je n'y marche qu'en tremblant ; les idées que je vais proposer paroîtront aussi révoltantes que chimériques ; mais, après tout, je m'en méfie moi-même, et cette disposition d'esprit, si je m'égare, doit me faire absoudre d'avance d'une erreur involontaire.

Ce sexe que nous bornons à des emplois obscurs et domestiques ne seroit-il pas destiné à des fonctions plus nobles et plus relevées ? N'a-t-il pas donné des exemples de courage, de sagesse, de progrès dans toutes

les vertus et dans tous les arts ? Peut-être que ses qualités se ressentent de sa faiblesse , et sont inférieures aux nôtres. S'ensuit-il qu'elles doivent être inutiles à la patrie ? Non , la nature ne dispense aucun talent pour le rendre stérile ; et le grand art du législateur est de remettre en jeu tous les ressorts qu'elle fournit , et que nous laissons en repos. Nos guerriers partageront avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec sa compagne la garde du troupeau confié à sa vigilance. Les uns et les autres seront élevés dans les mêmes principes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les éléments des sciences, les leçons de la sagesse ; et dans le gymnase , les jeunes filles dépouillées de leurs habits, et parées de leurs vertus , comme du plus honorable des vêtements , disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules.

Nous avons trop de décence et de corruption pour n'être pas blessés d'un règlement qu'une longue habitude et des mœurs plus pures rendroient moins dangereux. Cependant les magistrats seront chargés d'en

prévenir les abus. Dans des fêtes instituées pour former des unions légitimes et saintes, ils jetteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'âge de trente ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, et les guerrières depuis l'âge de vingt jusqu'à celui de quarante ans. On réglera le nombre des concurrents sur les pertes qu'elle aura faites ; car nous devons éviter avec le même soin l'excès et le défaut de population. Le hasard, en apparence, assortira les époux ; mais les magistrats, par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un et de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers. En même temps, les prêtres et les prêtresses répandront le sang des victimes sur l'autel ; les airs retentiront du chant des épithalames, et le peuple, témoin et garant des nœuds formés par le sort, demandera au ciel des enfants encore plus vertueux que leurs pères.

Ceux qui naîtront de ces mariages seront aussitôt enlevés à leurs parents, et déposés dans un endroit où leurs mères, sans les re-

connoître , iront distribuer , tantôt à l'un et tantôt à l'autre , ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour.

Dans ce berceau des guerriers ne paroîtront pas les enfants qui auroient apporté en naissant quelque difformité ; ils seront écartés au loin , et cachés dans quelque retraite obscure : on n'y admettra pas non plus les enfants dont la naissance n'auroit pas été précédée par les cérémonies augustes dont je viens de parler, ni ceux que leurs parents auroient mis au jour par une union prématurée ou tardive.

Dès que les deux époux auront satisfait aux vœux de la patrie , ils se sépareront , et resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours , et que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens et de divorces fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers.

Mais quand les uns et les autres auront passé l'âge prescrit par la loi aux engagements qu'elle avoue , il leur sera permis d'en contracter d'autres , pourvu toutefois que d'un

côté ils ne fassent paroître aucun fruit de leur union , et que d'un autre côté ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourroient pas les reconnoître , il leur suffira de compter parmi leurs fils et leurs filles tous les enfants nés dans le même temps que ceux dont ils seront véritablement les auteurs ; et cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états. En effet , chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec tous ses semblables ; et par là se multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté , qu'on entendra retentir par-tout les noms tendres et sacrés de père et de mère , de fils et de filles, de frère et de sœur. Les sentiments de la nature , au lieu de se concentrer en des objets particuliers , se répandront en abondance sur cette grande famille , qu'ils animeront d'un même esprit : les cœurs rempliront aisément des devoirs qu'ils se feront eux-mêmes ; et , renonçant à tout avantage personnel , ils se transmettront leurs peines , qu'ils affoibliront , et leurs plaisirs , qu'ils augmenteront en les partageant : tout germe de division sera

étouffé par l'autorité des chefs , et toute violence enchaînée par la crainte d'outrager la nature.

Cette tendresse précieuse qui les rapprochera pendant la paix se réveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place sur un champ de bataille un corps de guerriers jeunes , pleins de courage , exercés depuis leur enfance aux combats , parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquises , et persuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élever au comble de l'honneur , et le trépas leur mériter des autels ; que dans ce moment la voix puissante de la patrie frappe leurs oreilles et les appelle à sa défense ; qu'à cette voix se joignent les cris plaintifs de l'amitié , qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger ; enfin, pour imprimer dans leur ame les émotions les plus fortes , qu'on jette au milieu d'eux leurs épouses et leurs enfants ; leurs épouses, qui viennent combattre auprès d'eux , et les soutenir de leur voix et de leurs regards ; leurs enfants , à qui ils doivent des leçons de valeur , et qui vont peut-être périr par le fer barbare de l'ennemi ; croira-t-on que cette

masse , embrasée par ces puissants intérêts comme par une flamme dévorante , hésite un instant à ramasser ses forces et ses fureurs , à tomber comme la foudre sur les troupes ennemies , et à les écraser par son poids irrésistible ?

Tels seront les grands effets de l'union établie entre nos guerriers. Il en est un qu'ils devront uniquement à leur vertu , ce sera de s'arrêter et de redevenir doux , sensibles , humains après la victoire ; dans l'ivresse même du succès , ils ne songeront ni à charger de fers un ennemi vaincu , ni à outrager ses morts sur le champ de bataille , ni à suspendre ses armes dans les temples des dieux , peu jaloux d'une pareille offrande , ni à porter le ravage dans les campagnes , ou le feu dans les maisons. Ces cruautés , qu'ils se permettroient à peine contre les barbares , ne doivent point s'exercer dans la Grèce , dans cette république de nations amies , dont les divisions ne devroient jamais présenter l'image de la guerre , mais plutôt celle des troubles passagers qui agitent quelquefois les citoyens d'une même ville.

Nous croyons avoir pourvu suffisamment

au bonheur de nos guerriers ; nous les avons enrichis à force de privations : sans rien posséder , ils jouiront de tout : il n'y en aura aucun parmi eux qui ne puisse dire , Tout m'appartient. Nous avons mis dans leurs cœurs deux principes , qui , de concert , doivent sans cesse ranimer leur zèle : le sentiment et la vertu. Non seulement ils exerceront le premier d'une manière générale , en se regardant tous comme les citoyens d'une même patrie ; mais ils s'en pénétreront encore davantage , en se regardant comme les enfants d'une même famille ; ils le seront en effet , et l'obscurité de leur naissance n'obscurcira point les titres de leur affinité. Si l'illusion n'a pas ici autant de force que la réalité , elle aura plus d'étendue , et la république y gagnera ; car il lui importe fort peu qu'entre certains particuliers les affections soient portées à l'excès , pourvu qu'elles passent dans toutes les ames , et qu'elles suffisent pour les lier d'une chaîne commune. Mais si par hasard elles étoient trop foibles pour rendre nos guerriers appliqués et vigilants , n'avons-nous pas un autre mobile , cette vertu sublime qui les portera sans cesse à faire au-delà de leurs devoirs ?

Je veux prouver que le bonheur est inséparable de la justice ; et , dans cette vue , j'examine quel seroit le meilleur des gouvernements , pour montrer ensuite qu'il seroit le plus heureux. Si un peintre offroit à nos yeux une figure dont la beauté surpassât toutes nos idées , lui objecteroit-on que la nature n'en produit pas de semblables ? Je vous offre de même le tableau de la plus parfaite des républiques ; je le propose comme un modèle dont les autres gouvernements doivent plus ou moins approcher , pour être plus ou moins heureux. Je vais plus loin , et j'ajoute que mon projet , tout chimérique qu'il paroît être , pourroit en quelque manière se réaliser , non seulement parmi nous , mais encore par-tout ailleurs , si l'on avoit soin d'y faire un changement dans l'administration des affaires. Quel seroit ce changement ? que les philosophes montassent sur le trône , ou que les souverains devinssent philosophes.

Cette idée révoltera sans doute ceux qui ne connoissent pas la vraie philosophie. Les autres verront que sans elle il n'est plus de remède aux maux qui affligent l'humanité.

Me voilà parvenu à la troisième et à la plus

importante classe de nos citoyens : je vais parler de nos magistrats , de ce petit nombre d'hommes choisis parmi des hommes vertueux, de ces chefs, en un mot, qui, tirés de l'ordre des guerriers , seront autant au-dessus d'eux, par l'excellence de leur mérite , que les guerriers seront au-dessus des artisans et des laboureurs.

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choisir des hommes si rares ! Quelle étude pour les connoître ! Quelle attention pour les former ! Entrons dans ce sanctuaire où l'on élève les enfants des guerriers , et où les enfants des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons-nous à ceux qui , réunissant les avantages de la figure aux graces naturelles , se distingueront de leurs semblables dans les exercices du corps et de l'esprit. Examinons si le desir de savoir, si l'amour du bien étincelle de bonne heure dans leurs regards et dans leurs discours ; si, à mesure que leurs lumières se développent , ils se pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs ; et si , à proportion de leur âge , ils laissent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des pièges

à leur raison naissante. Si les principes qu'elle a reçus ne peuvent être altérés ni par le temps, ni par des principes contraires, attaquons-les par la crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violence et de séduction. Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée, mais pour être spectateurs d'un combat, et remarquons bien l'impression que les travaux et les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vus sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset, après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge; qu'ils joignent la justesse de l'esprit à la noblesse des sentiments, et la vivacité de l'imagination à la solidité du caractère; soyons plus attentifs que jamais à épier leur conduite, et à suivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs mœurs; il est question à présent des sciences qui peuvent étendre leurs lumières. Telles seront d'abord l'arithmétique et la géométrie, toutes deux propres

à augmenter les forces et la sagacité de l'esprit, toutes deux utiles au guerrier, pour le diriger dans ses opérations militaires, et absolument nécessaires au philosophe, pour l'accoutumer à fixer ses idées, et à s'élever jusqu'à la vérité. L'astronomie, la musique, toutes les sciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre institution. Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études sans effort, sans contrainte, et en se jouant ; qu'ils les suspendent à l'âge de dix-huit ans, pour ne s'occuper, pendant deux ou trois ans, que des exercices du gymnase, et qu'ils les reprennent ensuite, pour mieux saisir les rapports qu'elles ont entre elles. Ceux qui continueront à justifier les espérances qu'ils nous avoient données dans leur enfance obtiendront des distinctions honorables ; et, dès qu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans, nous les initierons à la science de la méditation, à cette dialectique sublime, qui doit être le terme de leurs premières études, et dont l'objet est de connoître moins l'existence que l'essence des choses.

Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes si cet objet n'a pas été rempli jusqu'à présent.

Nos jeunes gens , s'occupant trop tôt de la dialectique , et ne pouvant remonter aux principes des vérités qu'elle enseigne , se font un amusement de ses ressources , et se livrent des combats où , tantôt vainqueurs et tantôt vaincus , ils parviennent à n'acquérir que des doutes et des erreurs. De là ces défauts qu'ils conservent toute leur vie , ce goût pour la contradiction , cette indifférence pour des vérités qu'ils n'ont pas su défendre , cette prédilection pour des sophismes qui leur ont valu la victoire.

Des succès si frivoles et si dangereux ne tenteront pas les élèves que nous achevons de former ; des lumières toujours plus vives seront le fruit de leurs entretiens , ainsi que de leur application. Dégagés des sens , ensevelis dans la méditation , ils se rempliront peu-à-peu de l'idée du bien , de ce bien après lequel nous soupirons avec tant d'ardeur , et dont nous nous formons des images si confuses , de ce bien suprême qui , source de toute vérité et de toute justice , doit animer le souverain magistrat et le rendre inébranlable dans l'exercice de ses devoirs. Mais où résider-il ? où doit-on le chercher ? Est-ce dans ces

plaisirs qui nous enivrent ? dans ces connoissances qui nous enorgueillissent ? dans cette décoration brillante qui nous éblouit ? Non , car tout ce qui est changeant et mobile ne sauroit être le vrai bien. Quittons la terre et les ombres qui la couvrent , élevons nos esprits vers le séjour de la lumière, et annonçons aux mortels les vérités qu'ils ignorent.

Il existe deux mondes, l'un visible et l'autre idéal. Le premier , formé sur le modèle de l'autre , est celui que nous habitons. C'est là que , tout étant sujet à la génération et à la corruption, tout change et s'écoule sans cesse ; c'est là qu'on ne voit que des images et des portions fugitives de l'être. Le second renferme les essences et les exemplaires de tous les objets visibles ; et ces essences sont de véritables êtres , puisqu'elles sont immuables. Deux rois, dont l'un est le ministre et l'esclave de l'autre , répandent leurs clartés dans ces deux mondes. Du haut des airs , le soleil fait éclore et perpétue les objets qu'il rend visibles à nos yeux. Du lieu le plus élevé du monde intellectuel , le bien suprême produit et conserve les essences qu'il rend intelligibles à nos âmes. Le soleil nous éclaire par sa lumière ,

le bien suprême par sa vérité : et, comme nos yeux ont une perception distincte lorsqu'ils se fixent sur des corps où tombe la lumière du jour, de même notre ame acquiert une vraie science lorsqu'elle considère des êtres où la vérité se réfléchit.

Mais voulez-vous connoître combien les jours qui éclairent ces deux empires diffèrent en éclat et en beauté, imaginez un antre profond où des hommes sont, depuis leur enfance, tellement assujettis par des chaînes pesantes, qu'ils ne peuvent ni changer de lieu, ni voir d'autres objets que ceux qu'ils ont en face ; derrière eux, à une certaine distance, est placé sur une hauteur un feu dont la lueur se répand dans la caverne ; entre ce feu et les captifs est un mur, le long duquel des personnes vont et viennent, les unes en silence, les autres s'entretenant ensemble, tenant de leurs mains et élevant au-dessus du mur des figures d'hommes ou d'animaux, des meubles de toute espèce, dont les ombres iront se retracer sur le côté de la caverne exposé aux regards des captifs. Frappés de ces images passagères, ils les prendront pour des êtres réels, et leur attribueront le mouvement,

la vie et la parole. Choisissons à présent un de ces captifs ; et , pour dissiper son illusion , brisons ses fers , obligeons-le de se lever et de tourner la tête : étonné des nouveaux objets qui s'offriront à lui , il doutera de leur réalité ; ébloui et blessé de l'éclat du feu , il en détournera ses regards pour les porter sur les vains fantômes qui l'occupaient auparavant. Faisons-lui subir une nouvelle épreuve ; arrachons-le de sa caverne malgré ses cris , ses efforts et les difficultés d'une marche pénible : parvenu sur la terre , il se trouvera tout-à-coup accablé de la splendeur du jour ; et ce ne sera qu'après bien des essais qu'il pourra discerner les ombres , les corps , les astres de la nuit , fixer le soleil , et le regarder comme l'auteur des saisons , et le principe fécond de tout ce qui tombe sous nos sens.

Quelle idée aura-t-il alors des éloges qu'on donne dans le souterrain à ceux qui , les premiers , saisissent et reconnoissent les ombres à leur passage ? Que pensera-t-il des prétentions , des haines , des jalousies que ces découvertes excitent parmi ce peuple de malheureux ? Un sentiment de pitié l'obligera sans doute de voler à leur secours , pour les détrom-

per de leur fausse sagesse , et de leur puéril savoir ; mais comme , en passant tout-à-coup d'une si grande lumière à une si grande obscurité , il ne pourra d'abord rien discerner , ils s'élèveront contre lui ; et , ne cessant de lui reprocher son aveuglement , ils le citeront comme un exemple effrayant des dangers que l'on court à passer dans la région supérieure.

Voilà précisément le tableau de notre funeste condition : le genre humain est enseveli dans une caverne immense , chargé de fers , et ne pouvant s'occuper que d'ombres vaines et artificielles ; c'est là que les plaisirs n'ont qu'un retour amer , les biens qu'un éclat trompeur , les vertus qu'un fondement fragile , les corps mêmes qu'une existence illusoire : il faut sortir de ce lieu de ténèbres ; il faut briser ses chaînes , s'élever par des efforts redoublés jusqu'au monde intellectuel , s'approcher peu-à-peu de la suprême intelligence , et en contempler la nature divine , dans le silence des sens et des passions. Alors on verra que de son trône découlent , dans l'ordre moral , la justice , la science et la vérité ; dans l'ordre physique , la lumière du soleil , les productions de la terre , et l'existence de toutes

choses. Non , une ame qui , parvenue à cette grande élévation , a une fois éprouvé les émotions , les élancements , les transports qu'excite la vue du bien suprême , ne daignera pas revenir partager nos travaux et nos honneurs ; ou si elle descend parmi nous , et qu'avant d'être familiarisée avec nos ténèbres elle soit forcée de s'expliquer sur la justice devant des hommes qui n'en connoissent que le fantôme , ses principes nouveaux paroîtront si bizarres , si dangereux , qu'on finira par rire de sa folie , ou par la punir de sa témérité.

Tels sont néanmoins les sages qui doivent être à la tête de notre république , et que la dialectique doit former. Pendant cinq ans entiers consacrés à cette étude , ils méditeront sur la nature du vrai , du juste , de l'honnête. Peu contents des notions vagues et incertaines qu'on en donne maintenant , ils en rechercheront la vraie origine ; ils liront leurs devoirs , non dans les préceptes des hommes , mais dans les instructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'est dans les entretiens familiers qu'ils auront , pour ainsi dire , avec lui , qu'ils puiseront des lumières infaillibles pour discerner la vérité , une fer-

neté inébranlable dans l'exercice de la justice, et cette obstination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, et qui, à la fin, triomphe de tout.

Mais pendant que, étroitement unis avec le bien suprême, et que, vivant d'une vie véritable, ils oublieront toute la nature, la république, qui a des droits sur leurs vertus, les rappellera pour leur confier des emplois militaires et d'autres fonctions convenables à leur âge. Elle les éprouvera de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur cinquantième année; alors, revêtus malgré eux de l'autorité souveraine, ils se rapprocheront avec une nouvelle ferveur de l'Être suprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite. Ainsi, tenant au ciel par la philosophie et à la terre par leurs emplois, ils éclaireront les citoyens et les rendront heureux. Après leur mort, ils revivront en des successeurs formés par leurs leçons et leurs exemples; la patrie reconnoissante leur élèvera des tombeaux, et les invoquera comme des génies tutélaires.

Les philosophes que nous placerons à la tête de notre république ne seront donc point ces déclamateurs oisifs, ces sophistes mépri-

sés de la multitude qu'ils sont incapables de conduire ; ce seront des ames fortes , grandes , uniquement occupées du bien de l'état , éclairées sur tous les points de l'administration par une longue expérience et par la plus sublime des théories , devenus par leurs vertus et leurs lumières les images et les interprètes des dieux sur la terre. Comme notre république sera très peu étendue , ils pourront d'un coup-d'œil en embrasser toutes les parties. Leur autorité , si respectable par elle-même , sera soutenue au besoin par ce corps de guerriers invincibles et pacifiques , qui n'auront d'autre ambition que de défendre les lois et la patrie. Le peuple trouvera son bonheur dans la jouissance d'une fortune médiocre , mais assurée ; les guerriers , dans l'affranchissement des soins domestiques , et dans les éloges que les hommes donneront à leurs succès ; les chefs , dans le plaisir de faire le bien , et d'avoir l'Être suprême pour témoin.

NOTICE SUR LUCIEN.

LUCIEN naquit à Samosate , ville située sur les bords de l'Euphrate , dans la Comagène , province de Syrie. On ne peut fixer précisément l'année de sa naissance , ni celle de sa mort ; mais , d'après ses écrits , on voit qu'il a vécu sous le règne des deux Antonins , et sous celui de Commode , vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne.

Les parents de Lucien , pauvres et d'une classe commune , destinèrent leur fils , dès sa plus tendre jeunesse , à l'état de sculpteur , et le mirent en apprentissage chez un de ses oncles , statuaire. Lucien , ayant brisé un modèle que son oncle lui avait donné à dégrossir , cet homme , d'un caractère emporté , le punit sévèrement. Lucien prit alors la résolution de ne plus reparaître dans l'atelier , et de se livrer à l'étude des lettres. Son courage surmonta

les obstacles qu'offre cette carrière aux hommes privés de fortune. Il alla d'abord à Antioche , capitale de la Syrie , exercer la profession d'avocat , qu'il abandonna bientôt pour embrasser celle de rhéteur. Il parcourut les diverses contrées où l'éloquence était le plus cultivée. Il visita les villes principales de l'Asie mineure , de l'Ionie, del'Achaïe , et s'arrêta long-temps à Athènes , où il acquit la pureté , les graces et les finesses de la langue grecque. Arrivé , jeune encore , dans les Gaules , regardées alors comme une excellente école d'éloquence , il s'y perfectionna dans le talent de la parole , et il en donna des leçons , qui furent aussi utiles à sa fortune qu'à sa renommée.

Lucien voyagea aussi en Italie ; mais il ne resta que peu de temps à Rome. Il desirait se faire connaître en Macédoine : il y profita d'une assemblée générale de la nation pour parler en public , et il remporta tous les suffrages. Il paraît qu'il fixa ensuite son séjour dans sa patrie , et qu'il y jouit paisiblement de ses travaux et de sa gloire , jusqu'à l'époque où Marc-Aurèle l'investit d'une préfecture en Egypte.

Lucien fut un philosophe ennemi de toutes les sectes. D'après ses ouvrages , il est vraisemblable qu'il étendait à tout son scepticisme. Elevé dans le paganisme , à son insu il servit puissamment la religion chrétienne , en lançant les traits du ridicule et de la satire contre les divinités de la fable. Saint Clément d'Alexandrie , saint Chrysostôme , saint Augustin , et plusieurs autres pères de l'église , ont puisé dans les écrits de Lucien leurs plus forts arguments contre l'idolâtrie ; ils y ont pris le fond et les détails de leurs homélies , et de leurs différents traités en faveur de la religion chrétienne.

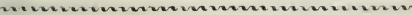
Ainsi que tous les hommes célèbres, Lucien eut des panégyristes et des détracteurs. Les uns l'ont représenté comme un modèle de vertus , les autres comme un homme souillé de tous les vices.

Suidas prétend que Lucien fut déchiré par des chiens , en punition de ses blasphèmes contre Jésus-Christ. Mais Suidas ne rapporte cette anecdote que comme une tradition incertaine , et nul autre écrivain n'en a fait mention. Il est probable que Lucien parvint à un âge avancé , et qu'il mourut de la goutte.

Ses ouvrages en prose se composent de harangues , de traités sur diverses matières , et de dialogues : cette dernière partie de ses écrits est celle qui a le plus contribué à sa célébrité. Avant Lucien , le dialogue semblait appartenir exclusivement aux méditations de la philosophie. Lucien sentit le premier , parmi les anciens , que le ridicule pouvait entrer dans ce genre d'ouvrage , et , par une heureuse variété de tons et de sujets , il unit aux leçons sublimes de Platon les leçons plus gaies d'Aristophane.

Erasme , Swift , Rabelais , Fénélon , Fontenelle et Voltaire , ont imité Lucien.

Lucien a composé des poésies légères , dont quelques unes et principalement celle intitulée *L'Amour fugitif* , ont été regardées comme dignes de la lyre d'Anacréon.



ÉLOGE DE LA PATRIE

PAR LUCIEN.

TRADUCTION DE L'ABBÉ MASSIEU.

UNE maxime des plus anciennes et des plus généralement reçues , c'est que rien n'est plus doux ni plus agréable que la patrie. Est-il en effet quelque chose de plus respectable et de plus divin ? La patrie est la source et la première maîtresse de tout ce qu'il y a de grand et de sublime parmi les hommes ; c'est elle qui le leur fait connoître , qui les y forme et les en rend capables. On admire communément l'étendue, la splendeur et la magnificence des grandes cités , mais tout le monde aime sa patrie ; quelque avide qu'on soit de voir de belles choses , jamais le spectacle le plus flat-

teur n'a effacé dans l'esprit de personne le souvenir de la patrie. Quiconque se félicite d'être né dans une ville qui réunit de grands avantages ne connoît pas , à mon avis , le devoir de citoyen ; car il est évident qu'il n'eût pas aimé son pays s'il eût été d'un ordre inférieur ; pour moi , il me semble plus doux d'honorer sa patrie , quelle qu'elle soit. En comparant les différentes villes entre elles , il convient de mettre en balance leur étendue , leur beauté , leur commerce ; mais s'il faut opter , personne n'abandonnera la sienne propre pour la plus brillante : seulement on souhaitera que le pays où nous sommes nés réunisse autant d'avantages que les autres , et l'on finira toujours par lui donner la préférence , tel qu'il est. Des enfants qui ont le cœur droit et de bons parents pensent et agissent de même les uns à l'égard des autres. Un bon et honnête jeune homme ne préférera jamais qui que ce soit à son père , et un père ne chérira point un autre enfant plus que le sien. La tendresse paternelle fait toujours voir dans ceux qui nous doivent le jour les plus beaux , les plus grands et les plus accomplis des hommes : un père qui ne juge pas ainsi

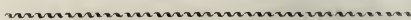
de son fils n'a point , selon moi , des yeux de père. Si ce nom de père est celui qui nous touche de plus près , le nom de patrie sera aussi également cher pour nous ; si nous rendons à notre père le respect et l'honneur que la nature et les lois exigent , nous devons encore plus à notre patrie , parcequ'elle renferme dans son sein , et comme partie d'elle-même , notre père , notre aïeul , tous nos auteurs , en remontant même jusqu'aux dieux tutélaires , et ils en sont une portion inséparable. Les dieux aiment aussi leur patrie ; ils veillent , il est vrai , sur tout le genre humain ; la terre et les mers sont dans leur dépendance ; mais ils ont une prédilection particulière pour le lieu où ils ont vu le jour. Aussi les villes qui ont cet avantage ont plus de part à nos respects , et les îles où l'on célèbre leur naissance sont plus révérees des hommes ; on ne doute point que les sacrifices qu'on y offre en leur honneur ne leur soient plus agréables. Or , si le nom de la patrie est cher aux dieux , pourquoi ne le seroit-il pas davantage encore aux hommes ? C'est dans sa patrie que chacun a vu le soleil pour la première fois , et , précisément par cette raison , on peut l'appeler

un dieu de la patrie , quoiqu'il soit commun à tout l'univers : c'est là que nous avons fait entendre nos premiers accents , articulé les premiers mots de la langue maternelle ; c'est là que nous avons commencé à connoître les dieux. Si , pour acquérir des connoissances plus étendues , nous avons été obligés de nous instruire ailleurs , ce n'est pas moins à la ville natale que nous en sommes redevables , puisque sans elle nous aurions ignoré jusqu'au nom et à l'existence de toutes les autres. Au reste , si l'on étudie les sciences , si l'on cherche à devenir recommandable par ses grandes lumières , c'est , je crois , dans l'intention de se rendre plus utile à sa patrie ; si l'on desire de grandes richesses , c'est pour suppléer à l'opulence qu'elle n'a pas. Et cela doit être ainsi. Il ne convient pas de montrer de l'ingratitude , quand on a reçu des bienfaits signalés. Si nous croyons devoir de la reconnaissance aux particuliers qui nous ont rendu quelques services , à plus forte raison en devons-nous à la patrie. Il y a dans chaque pays des lois contre les enfants ingrats ; or la patrie est une mère commune qui nous a nourris dans son sein , et établi des lois pour notre

propre bonheur. Nous ne pouvons donc nous dispenser d'un juste retour envers elle. On n'a jamais vu personne l'oublier au point de ne plus marquer d'intérêt pour elle dans un autre lieu. De tous ceux qui vivent hors de son sein , ceux qui sont dans l'infortune se rappellent sans cesse leur patrie , comme le premier de tous les biens ; ceux qui jouissent d'un sort heureux se disent souvent qu'il manque encore un point essentiel à leur bonheur , c'est de jouir dans l'endroit qui les a vus naître. Le titre d'étranger a toujours quelque chose de mortifiant. Ceux qui dans leurs voyages ont acquis quelque gloire , ou des richesses , ou des dignités ; ceux qui se sont fait un nom par leur science , leur génie ou leur vertu , sont toujours empressés de rentrer parmi leurs concitoyens , comme ne pouvant nulle part ailleurs mieux jouir de tous leurs avantages : plus un homme est devenu célèbre , plus il aspire à se retrouver parmi les siens : d'où il est clair que la patrie a aussi des charmes pour ceux qui sont à la fleur de l'âge. Quant aux vieillards , elle en a d'autant plus à leurs yeux , qu'ils ont plus d'expérience que la jeunesse. Quand on est vieux , on de-

sire fortement de finir ses jours dans sa patrie, et l'on n'épargne rien pour y parvenir. Nous sommes bien aises que notre dépouille soit déposée dans le sein de la terre qui nous a nourris, et de mêler nos cendres à celles de nos ancêtres. Il répugne d'être condamné à l'exil, même après sa mort, et d'être inhumé dans une terre étrangère. Les habitants natifs d'une ville sont bien une preuve de l'amour des vrais citoyens pour leur patrie : ceux qui sont nés dans un lieu différent de leur demeure en changent aisément, comme des enfants illégitimes qui ne connoissent point leur père ; ils ne connoissent point le nom de patrie, ils ne l'aiment point ; ils n'ont en vue que le nécessaire qu'ils espèrent trouver partout, et n'éprouvent d'autre sentiment que le plaisir de subsister. Mais ceux pour qui la patrie est une mère aiment de loin comme de près le pays où ils sont nés, fût-il peu habité, peu agréable et peu fertile ; quoiqu'il n'ait rien de recommandable, ils savent toujours par où le louer. Ils ont beau entendre les autres vanter les vastes plaines du leur, ses prairies chargées de plantes de toute espèce, ils ne manquent point de mettre

le leur au-dessus , et , dédaignant un sol qui nourrit des chevaux , ils trouvent plus digne d'éloges celui qui a nourri leur enfance. Un insulaire même se hâte de retourner dans sa patrie , quoiqu'il puisse trouver une vie heureuse chez les autres ; il aime mieux descendre chez lui dans le tombeau que d'accepter l'immortalité ailleurs. En un mot , la fumée de son île réjouit plus ses yeux que la lumière en pays étranger. La patrie a toujours paru un objet si précieux et si cher , que les législateurs de toutes les nations n'ont point trouvé , pour les grands crimes , de supplice plus rigoureux que l'exil. Les législateurs ne sont pas les seuls de ce sentiment ; les généraux d'armée , dans le feu de la mêlée , n'imaginent rien de plus propre à exciter le soldat que de lui dire qu'il combat pour sa patrie. A ce mot , jamais personne n'a osé manquer de courage ; le nom de patrie en inspire au plus lâche.



L'ALCYON,
OU
LA MÉTAMORPHOSE,

PAR LUCIEN.

TRADUCTION DE L'ABBÉ MASSIEU.



CHÉRÉPHON, SOCRATE.

CHÉRÉPHON. QUELLE voix se fait entendre ? Elle vient de la pleine mer , du côté du rivage et de ce promontoire ; qu'elle est agréable ! Je ne sais quel animal peut proférer ces sons ; les habitants des eaux sont absolument muets.

SOCRATE. C'est un oiseau de mer , qu'on nomme Alcyon. Il gémit et se lamente sans cesse. Une ancienne tradition dit qu'Alcinoé, fille d'Eole , avoit épousé , sous les premiers

Auspices de l'hyménée, Céyx, fils de Lucifer, dont la beauté ne le cédoit point à celle de son père. Cette tendre épouse, inconsolable de la mort de son mari, avoit parcouru inutilement toutes les contrées de la terre pour le trouver ; les dieux lui donnèrent des ailes, et elle le cherche depuis ce temps sur toutes les mers, en volant sous la forme d'un oiseau.

C. Quoi ! c'est là le célèbre Alcyon ? Sa voix m'étoit absolument inconnue, et c'est la première fois qu'elle frappe mes oreilles ; elle imite parfaitement le ton de la douleur. Cet oiseau est-il bien gros ?

S. Non ; mais, malgré sa petitesse, les dieux ont magnifiquement récompensé en lui la constance de l'amour conjugal. Lorsqu'il fait son nid, on voit régner dans toute la nature, au milieu même de la saison la plus orageuse, ces jours sereins que l'on nomme les jours d'Alcyon, tels que celui dont nous jouissons. N'admirez-vous pas ce ciel sans nuages, cette mer tranquille et unie comme une glace ?

C. Vous avez raison ; nous sommes depuis hier dans ces beaux jours.

Mais dites-moi, je vous prie ; faut-il croire

que des oiseaux , comme vous le supposiez tout-à-l'heure , aient jamais été métamorphosés en femmes , ou des femmes en oiseaux ? Pour moi , cela me paroît absolument impossible.

S. Nous ne sommes guère en état de juger de ce qui est possible , ou de ce qui ne l'est pas , mon cher Chéréphon ; nous n'avons pour nous décider que les foibles lumières de notre raison ; elle n'est capable , ni de connoître la nature des choses , ni de les discerner , ni de se déterminer sur le degré de leur certitude. Presque toujours nous regardons comme très difficile et comme impossible ce qu'il y a de plus facile ; notre erreur vient souvent de notre peu d'expérience , et plus souvent encore de la faiblesse de notre intelligence. L'homme le plus avancé en âge n'est en effet qu'un vieux enfant ; la vie la plus longue est un moment d'enfance , si on la compare à l'éternité. Comment , après cela , des êtres si bornés et dépourvus de toutes notions sur la puissance des dieux ou d'une intelligence suprême , oseroient-ils prononcer sur ce qui est possible , ou sur ce qui ne l'est pas ?

Vous savez à quelles tempêtes le ciel étoit en proie il y a trois jours. On ne peut se rappeler sans frayeur le bruit épouvantable du tonnerre et des vents déchaînés ; on eût cru que la terre étoit prête à s'écrouler sur ses fondements. En peu d'instants nous vîmes avec surprise un calme parfait succéder à l'orage. Or, je vous le demande, croyez-vous que, pour apaiser en un clin d'œil les ouragans furieux, dissiper les nuages amoncelés dans l'étendue des cieux, et rétablir l'harmonie entre tous les éléments confondus, il faille moins de pouvoir que pour changer une femme en oiseau ? Ne voyons-nous pas tous les jours des enfants former sous nos yeux mille figures différentes avec un morceau de terre ou de cire ? Il est donc à présumer qu'un être tout puissant par excellence, et dont les forces ne peuvent en aucune manière entrer en comparaison avec les nôtres, doit exécuter avec autant de facilité tout ce qui lui plaît. Qui oseroit déterminer la distance immense qui est entre le ciel et nous ?

C. Qui pourroit comprendre de si grandes merveilles ? qui pourroit en parler dignement ? Elles sont ineffables.

S. Nous voyons de même parmi les hommes une alternative de force et de foiblesse , qui doit étonner sans doute lorsqu'on y réfléchit. Comparez des enfants de cinq ou de dix jours avec un homme fait. Quelle énorme disproportion dans toutes les actions qui exigent l'adresse de la main et du corps , ou l'application de l'esprit ! Ne diroit-on pas même que ces nouveaux-nés ne seront jamais capables de ce que nous voyons exécuter à l'homme de trente ans ? Que dirai-je aussi des forces d'un adulte , opposées à la foiblesse des enfants ? Assurément il en battroit des millions sans effort. Telle est la loi de la nature ; en venant au monde , nous sommes sujets à une multitude innombrable de besoins , sans avoir aucun moyen d'y pourvoir. Si la différence entre les individus d'une même espèce est aussi surprenante , que penser de celle qui existe entre la Divinité et nous ? La plupart de ceux qui ont le courage de se livrer à de telles spéculations n'auront pas de peine à se persuader que l'Être suprême l'emporte autant sur nous en puissance , en sagesse , et en intelligence , que la hauteur des cieux surpasse la taille de Socrate et de Chéréphon.

Nous voyons aussi une chose impossible pour les uns , s'exécuter facilement par les autres. Un homme ne parviendra jamais à jouer de la flûte , à lire ou à écrire , sans avoir appris ces différents arts. Cela lui seroit aussi difficile que de changer une femme en oiseau. Nous sommes cependant témoins de prodiges plus grands encore : voyez cet embryon informe , sans pieds et sans ailes , que le hasard semble avoir déposé au fond d'un alvéole ; la nature saura en faire sortir un léger habitant des airs : sa robe éclatante brillera de mille couleurs ; son industrieuse prévoyance distillera bientôt un doux nectar. C'est la nature encore qui , aidée de la main du Tout-Puisant , peuple les airs , la terre et les eaux d'une infinité d'animaux de toute espèce , qu'elle tire d'un œuf auparavant sans mouvement et sans vie.

Puisque la puissance des immortels est sans bornes , et que nous , chétives et périssables créatures , bien loin de pouvoir nous élever jusqu'à des objets aussi grands , nous sommes presque aveugles dans les plus petites choses , dans celles même qui se passent sous nos yeux ; y auroit de la présomption à vouloir prendre

un sentiment décisif sur l'histoire des Alcyons et sur celle de Philomèle. Pour moi , merveilleux oiseau , je me contenterai de transmettre à mes enfants ce que mes pères m'ont appris de vos chants lamentables ; je parlerai souvent à mes deux épouses , Xantippe et Mirto (*), du tendre amour dont vous brûliez pour votre époux , et je n'oublierai point la précieuse faveur que vous ont accordée les dieux ; je crois, Chéréphon , que vous ferez volontiers la même chose.

C. Assurément ; rien n'est plus propre que ces réflexions à maintenir la tendresse conjugale entre les époux.

S. Il est temps de faire nos adieux aux Alcyons. Quittons ce port , et retournons à la ville.

C. Très volontiers.

(*) Plusieurs écrivains ont donné deux femmes à Socrate ; cependant , d'après Plutarque et quelques savants , Socrate n'eut que Xantippe , qu'il épousa à cause de son caractère emporté et de sa mauvaise humeur , afin de s'exercer à la patience.

DIOGÈNE, CRATÈS ;

DIALOGUE DE LUCIEN.

TRADUCTION DE L'ABBÉ MASSIEU.

CRATÈS. **T**U as connu ce Mérique de Corinthe, cet homme riche à millions, qui avoit toujours un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises ; tu as connu encore son cousin Aristée, qui n'étoit pas moins opulent, et avoit sans cesse à la bouche ce mot d'Homère :

Enlève ton rival, ou souffre qu'il t'enlève.

DIOGÈNE. Eh bien ! qu'en veux-tu dire ?

C. Ils se faisoient mutuellement mille caresses pour hériter l'un de l'autre. Ils étoient tous deux de même âge, et ils avoient fait, chacun de leur côté, un testament en faveur du survivant : si Mérique mouroit le premier, tous ses biens appartennoient à son cousin Aristée ; si, au contraire, celui-ci quittoit la

vie avant l'autre , Mérique devenoit son héritier. Ce contrat réciproque avoit établi entre eux un commerce de flatteries , de soins et d'attentions qui ne finissoient pas. Les devins , conjecturant l'avenir , soit par la connoissance des astres , soit par les songes , comme les Chaldéens , s'accordoient avec l'Oracle d'Apollon lui-même pour donner la survivance , tantôt à Mérique , tantôt à son cher Aristée ; la balance penchoit aujourd'hui pour celui-ci , demain pour celui-là.

D. Hâte-toi de m'apprendre le résultat de ces belles prédictions.

C. Les deux cousins naviguoient un jour de Sicyone à Cirrha ; au milieu du trajet , un vent de nord-ouest prit leur vaisseau en flanc , et les fit couler à fond : ainsi , les deux millionnaires périrent le même jour , et leurs biens passèrent à deux parents éloignés auxquels les devins n'avoient jamais pensé.

D. J'en suis fort aise. Nous autres , mon cher Cratès , nous n'avons jamais eu , pendant notre vie , de pareilles vues les uns sur les autres. Je n'ai point désiré la mort d'Antisthènes pour avoir son beau bâton d'olivier ; ni toi la

mienne, pour hériter de mon tonneau, et de ma besace, qui pouvoit contenir quatre litrons de lupins (*).

C. Nous n'avions pas besoin de tant de précautions. Les biens que tu avois reçus d'Anthisthènes, et que tu m'as transmis à ta mort, étoient les seuls nécessaires, et valoient mieux que l'empire des Perses.

D. De quels biens veux-tu parler ?

C. Ces biens sont la sagesse, la tempérance, l'amour de la vérité, le courage de la dire, enfin l'avantage inestimable de la liberté.

D. Oui, je me souviens d'avoir hérité de ces trésors d'Anthisthènes, et de t'en avoir laissé davantage encore.

C. Personne ne se soucioit de pareilles richesses; aussi personne ne nous faisoit la cour pour avoir part à notre succession. Les bonnes gens n'aimoient que l'or.

D. Ils auroient eu tort de prétendre au par-

(*) Plante à fleurs légumineuses. Elles donnent des gousses qui renferment cinq ou six graines, à-peu-près de la grosseur d'un pois. Le peuple d'Italie en mange.

tage de nos biens : ceux que nous possédions ne leur convenoient point, et il leur auroit été impossible d'en profiter. Leur ame, ouverte à tous les plaisirs, eût été peu propre à conserver les semences de la vérité, de la sagesse, de la liberté. Les germes précieux de ces vertus se seroient échappés de toutes parts, comme l'eau du tonneau des Danaïdes. Ils ne savoient conserver que l'or.

C. Il y a aussi entre eux et nous cette différence, que nous gardons nos richesses, même ici, au lieu qu'il ne leur reste, de tout leur or, qu'une seule obole : encore la perdent-ils en montant dans la barque.

DIALOGUE.

NAISSANCE DE BACCHUS.

NEPTUNE, MERCURE.

NEPTUNE. **M**ERCURE, Jupiter est-il visible ?

MERCURE. Non, dieu des mers.

N. Annonce-moi toujours.

M. Oh ! ne nous importunez point , je vous prie ; vous prenez mal votre temps , et vous ne pouvez le voir à présent.

N. Est-il avec Junon ?

M. Bon ! c'est bien là ce qui l'occupe !

N. Ah ! je t'entends ; c'est avec Ganymède.

M. Point du tout. Il ne se porte pas bien.

N. Eh ! qui l'a donc rendu malade ? tu m'étonnes.

M. Je rougis de vous le dire.

N. Quoi ! à ton oncle !

M. Il est en couche.

N. Il est en couche ! tu plaisantes ; et depuis quand ? Il étoit donc des deux sexes , sans que personne en sût rien ! Mais je ne lui ai point vu le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

M. Aussi n'étoit-ce pas dans le ventre qu'il portoit son enfant.

N. Oh ! j'y suis : c'étoit encore dans son cerveau , comme autrefois il porta Minerve ; car sa tête est mère quand il le veut.

M. Vous vous trompez ; c'étoit dans sa cuisse qu'il portoit l'enfant de Sémélé.

N. Fort bien , il va bientôt sortir des enfants de toutes les parties de son corps ; et si cela continue , il sera fécond jusqu'au bout des doigts. Mais quelle est cette Sémélé ?

M. C'est une des filles de Cadmus , roi de Thèbes , dont il a eu un enfant.

N. Eh bien ! est-ce qu'il est accouché pour elle ?

M. Croyez-le si vous voulez ; mais , malgré le peu de vraisemblance , rien n'est cependant plus vrai. Junon , dont vous connoissez toute la jalousie , voulant se venger de Sémélé , lui persuada d'engager Jupiter à venir la trouver avec sa foudre et son tonnerre. Le dieu eut la complaisance de céder aux desirs de son

amante : le feu prit à la maison , et Sémélé , enceinte de sept mois , périt dans les flammes. Jupiter me chargea d'ouvrir le côté de cette femme , et de lui apporter le fruit de ses amours. Lui-même ensuite se fit une incision à la cuisse , et il y déposa l'enfant jusqu'au terme. Quoiqu'il en soit délivré depuis trois mois , il se ressent encore des travaux de l'enfantement , et n'a pas repris entièrement ses forces.

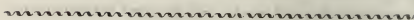
N. Et l'enfant, où est-il maintenant ?

M. A Nyse (*), où je l'ai remis entre les mains des nymphes chargées de l'élever sous le nom de Bacchus.

N. Ainsi Jupiter est tout à-la-fois le père et la mère du petit Bacchus.

M. A-peu-près. Mais il faut laver la plaie du malade , et je vais chercher de l'eau et tout ce dont on a besoin dans les couches.

(*) Nyse est le nom de la nourrice de Bacchus , aussi bien que celui d'une montagne , et de plusieurs villes , tant de l'Inde que de l'Égypte et de la Grèce , où l'on rendoit un culte particulier à ce dieu , qui , pour cela , est surnommé Nysæus dans les poètes.



DIALOGUE.

ACHILLE, ANTILOQUE.



ANTILOQUE. QUEL étrange langage tenois-tu dernièrement au roi d'Ithaque sur la mort ? Assurément tu ne parlois point alors en digne élève de Chiron et de Phœnix. Tu aimerois mieux, disois-tu, voir sur la terre un malheureux mercenaire aux gages d'un pauvre villageois, que de régner ici sur tous les morts ? De pareils discours eussent été supportables peut-être dans la bouche de quelque misérable Phrygien, pour qui rien n'est préférable à la vie : mais que le fils de Pélée, que le plus intrépide des héros montre une façon de penser aussi indigne d'un grand cœur, c'est à mes yeux le comble de l'infamie, c'est ternir en un instant la plus belle vie, c'est démentir lâchement cette généreuse ré-

solution qui t'a fait préférer une mort honorable au méprisable avantage de régner longtemps, mais sans gloire, sur les Phthiotes.

ACHILLE. Hélas ! fils de Nestor, j'ignorois sur la terre ce qui se passe en ces lieux. Sans expérience, et dépourvu des connoissances nécessaires pour faire un choix prudent, je renonçai follement à la vie pour courir après le vain fantôme de la gloire. Je comprends aujourd'hui tout le vide des grandes réputations. En dépit des chantres fameux qui célèbrent parmi les vivants les hauts faits des héros, tous les noms sont confondus ici-bas ; la force et la beauté n'y sont que des chimères ; tout disparoît au milieu de ces ténèbres profondes, et je vois entre les ombres la plus parfaite ressemblance. Les Troyens ne tremblent plus à mon aspect, les Grecs ne m'honorent plus comme dans les camps : brave ou lâche, peu importe ; tous les droits sont égaux dans les enfers. Voilà ce qui me désespère, et me fait envier le sort du dernier mercenaire sur la terre.

ANT. Que faire à cela ? Personne n'est exempt de la mort ; il faut, sans murmurer, se soumettre aux lois nécessaires de la na-

ture. Tu vois d'ailleurs combien tu as de compagnons d'infortune , et Ulysse lui-même ne tardera pas de nous rejoindre. Le malheur que d'autres partagent avec nous devient moins affligeant. Crois-tu que Méléagre, Hercule et tous les autres héros, qui , comme nous , sont au rang des morts, voulussent retourner à la vie pour gagner, à la sueur de leur front, une vile nourriture ?

ACH. Toutes ces belles réflexions sont d'un compagnon de malheur ; mais elles n'empêchent pas que le souvenir de ce que j'ai perdu avec la vie ne me tourmente sans cesse. Aucun de vous n'est exempt plus que moi de ce triste retour vers le passé ; si vous n'en convenez pas , et que vous soyez d'humeur à souffrir tant de cruelles privations sans vous plaindre , je ne vois en vous que des lâches.

ANT. Au contraire, le véritable courage consiste à supporter patiemment les maux sans remède , et à les supporter en silence. Nous avons sur toi l'avantage de sentir que nos plaintes seroient inutiles et ridicules comme les tiennes.

DIALOGUE.

MÉNIPPE, MERCURE.



MÉNIPPE. DIS-MOI, je te prie, Mercure, quels lieux habitent les beautés fameuses de l'un et de l'autre sexe? fais-moi le plaisir de m'y conduire, car je suis nouveau-venu ici-bas.

MERC. Je n'ai pas le temps, Ménippe; mais regarde à ta droite, et tu verras Hyacinthe, Narcisse, Nirée, Achille, Tyro, Hélène, Léda, et toutes les beautés de l'antiquité.

MÉN. Je ne vois que des ossements et des têtes de morts qui se ressemblent toutes parfaitement.

MERC. Eh bien! ce sont ces têtes de morts, si laides à tes yeux, que les poètes ont tant célébrées.

MÉN. Du moins, montre-moi la belle Hélène, car il m'est impossible de la reconnoître.

MERC. Tiens, cette carcasse est Hélène.

MÉN. Quoi ! c'est pour ce bel objet que l'on a équipé mille vaisseaux chargés de l'élite des guerriers ! c'est pour cela que tant de Grecs et de Barbares ont péri , et que tant de villes fameuses ont été renversées.

MERC. Mon ami, si tu avois vu cette beauté vivante, tu aurois dit comme ses contemporains ,

Que ses charmes devoient armer tout l'univers.

Ainsi des fleurs, dont le coloris brillant enchante tous les yeux dans les courts instants de leur fraîcheur, se fanent et n'attirent plus les regards, lorsqu'une fois la main du temps les a flétries.

MÉN. Ce qui m'étonne, Mercure , c'est que les Grecs n'aient pas senti qu'ils s'exposaient à tant de maux pour une fleur aussi tendre et aussi passagère.

MERC. Je n'ai pas en ce moment le loisir de philosopher avec toi. Ainsi choisis un endroit commode où tu puisses te reposer à ton aise ; je vais chercher d'autres ombres.

DIALOGUE.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE. **E**ST-IL vrai, Chiron, que tu as désiré la mort, tout dieu que tu étois?

CHIRON. Oui, Ménippe ; il est très vrai que, pouvant être immortel, j'ai renoncé à la vie.

M. Eh quoi ! la mort, si redoutée de la plupart des humains, auroit-elle eu des charmes pour toi?

C. Je te dirai, sage Ménippe, que l'immortalité ne me plaisoit plus.

M. Quoi ! la lumière du jour n'étoit pas à tes yeux une jouissance agréable?

C. Non , parceque je ne conçois pas de jouissance sans variété : or je voyois toujours le même soleil , la même lumière, le même retour des repas ; les heures et les occupations

qui les partagent, revenoient toujours dans le même ordre et de la même manière ; en un mot, la diversité est l'ame des plaisirs, et l'ennuyeuse uniformité en est le tombeau. Voilà ce qui m'a dégoûté de la vie.

M. Mais comment trouves-tu la manière d'être dans ce bas-monde, depuis que tu l'as préféré à l'autre ?

C. Assez agréable. Il règne ici, comme dans les républiques, une égalité parfaite qui me plaît beaucoup. Il m'est d'ailleurs indifférent de vivre au grand jour ou dans les ténèbres. Ajoute à cela que les morts ne sont point exposés à la faim, à la soif, ni aux autres besoins du corps.

M. Prends garde cependant de te contredire toi-même, et de n'avoir rien gagné à changer de vie.

C. Pourquoi cela ?

M. N'est-ce pas le retour des mêmes objets et des mêmes jouissances qui te déplaisoit sur la terre ? Eh bien, l'uniformité règne également en ces lieux ; le dégoût par conséquent viendra encore empoisonner tes plaisirs, tu desireras de changer de vie une seconde fois ;

et, si je ne me trompe , tu le desireras inutilement.

C. Comment donc faire , Ménippe ?

M. Faire comme le sage , c'est-à-dire , se contenter du présent , et croire qu'il n'est jamais insupportable.

DIALOGUE.

LES TORTS DE L'AMOUR,
ET SA JUSTIFICATION.

VÉNUS, CUPIDON.

VÉNUS. VOIS, mon fils, combien de reproches on peut te faire ! je ne parle pas seulement des crimes que tu forces les hommes à commettre , soit contre eux-mêmes , soit les uns à l'égard des autres ; mais encore de tous ceux que tu occasions dans le ciel. Sous combien de formes différentes tes caprices malicieux n'ont-ils pas montré Jupiter ? Tu contrains la Lune à descendre du ciel ; tu obliges le Soleil à s'amuser chez Climène, où il oublie de fournir sa carrière. Tu es encore moins scrupuleux à mon égard, et tu comptes pour rien toutes les peines que tu causes à ta

mère. Si la respectable Rhée, qui donna le jour à tant de dieux, est éprise d'un jeune Phrygien, malgré les rides et les ravages du temps, c'est à toi, petit audacieux, qu'elle doit s'en plaindre ; ses fureurs insensées sont ton ouvrage ; c'est toi qui unis des lions à son char ; c'est toi qui attaches à sa suite les corybantes, forcenés comme elle ; c'est toi, en un mot, qui promènes ses pas extravagants sur les rochers du mont Ida. Cette infortunée appelle son cher Atys, en poussant des hurlements affreux : on voit dans la troupe de ses corybantes, l'un s'ouvrir le coude avec la pointe d'un glaive, l'autre, tout échevelé, courir à travers les précipices et les montagnes ; celui-ci donner du cor, celui-là faire entendre le son retentissant du tambour ou de la cymbale ; tous, en un mot, remplir le mont Ida de leurs bruyantes extravagances. Je crains tout pour toi. Cruel enfant, à qui j'ai donné la naissance, je crains que Rhée, dans ses accès de fureur, ou plutôt rendue à l'usage de ses sens, ne te fasse déchirer par les corybantes, ou ne te livre en proie à ses lions. Je meurs de frayeur en te voyant exposé à de si affreux dangers.

CUPIDON. Soyez tranquille, ma mère : je sais apprivoiser les lions mêmes, et me familiariser avec eux. Souvent ils me souffrent sur leur dos, et leur crinière me sert de rênes pour les conduire à mon gré ; ils me flattent, ils me caressent ; je plonge impunément mon foible bras dans leur gueule entr'ouverte, ils lèchent ma main, que je retire saine et sauve d'entre leurs dents. Comment, d'ailleurs, voulez-vous que la mère des dieux ait jamais le loisir de penser à moi ? elle est toute à son cher Atys. Enfin, quel crime y a-t-il à montrer les objets dans toute leur beauté, comme je le fais ? Est-ce ma faute, à moi, si vous êtes éprise de ce qui est beau ? si vous avez à vous plaindre, c'est des charmes séducteurs qui vous entraînent, mais non pas de moi. Vous, ma mère, consultez votre cœur : pourroit-il consentir aux rigueurs du dieu Mars, et forme-t-il des vœux pour l'indifférence ?

V. Que tu es séduisant ! il faut toujours finir par te céder ; mais un temps viendra que tu te souviendras de mes plaintes.

DIALOGUE.

NAISSANCE DE MINERVE.

VULCAIN, JUPITER.

VULCAIN. QUE voulez-vous que je fasse, maître des dieux ? J'apporte avec moi, selon vos ordres, une hache capable de fendre, d'un seul coup, les pierres les plus dures.

JUPITER. Fort bien, Vulcain. Lève ta hache, et ouvre-moi la tête en deux.

V. Vous voulez voir apparemment si je ne suis pas devenu fou. Dites-moi donc sans plaisanterie ce que vous avez à faire.

J. Fends-moi la tête, te dis-je. Hâte-toi de m'obéir, si tu ne veux éprouver une seconde fois ma colère (*). Frappe de toutes tes forces,

(*) Vulcain étoit si laid et si mal fait en naissant, que Jupiter lui donna un coup de pied, et le préci-

et dépêche-toi, car je ne puis plus supporter l'horrible douleur que je sens au cerveau.

V. Mais du moins prenez bien garde aux suites ; ma hache est tranchante. Cette opération est un peu plus dangereuse que celles de la bonne Lucine, et elle ne se fera point sans effusion de sang.

J. Frappe, te dis-je, sans rien craindre ; je sais bien ce qu'il me faut.

V. C'est malgré moi, mais je dois obéir ; que faire, lorsque vous ordonnez aussi expressément?... Eh quoi ! c'est une fille armée de pied en cap ! Quel embarras vous aviez là dans la tête ! je ne m'étonne pas si vous étiez de si mauvaise humeur. Comment ! vous nourrissez dans votre cerveau une grande fille, avec une armure complète ! Vous portiez un camp plutôt qu'une tête sur vos épaules. . . . Elle danse sous les armes, elle agite son bouclier, darde sa lance, et paroît comme transportée de fureur (*). Ce qui me surprend da-

pita du haut du ciel en terre. Vulcain se cassa la jambe en tombant, ce qui le rendit boiteux.

(*) Minerve, d'après la Mythologie, sortit tout armée du cerveau de Jupiter. On voit comme Lucien

vantage encore , c'est qu'au moment de sa naissance elle soit belle et déjà dans la fleur de son printemps. Elle a les yeux bleus , mais c'est un ornement de plus sous le casque. Mon père, je vous la demande en récompense du service que je viens de vous rendre.

J. Tu demandes l'impossible , Vulcain , car elle veut rester vierge. Au reste, je ne m'oppose point à ce que tu l'épouses, si tu peux.

V. Cela me suffit ; je me charge du reste, et je saurai bien me rendre maître de son cœur.

J. Si tu réussis, j'y consens : mais je t'assure que les tentatives seront inutiles.

se plaisoit à railler les dieux du paganisme, qui étoient les siens. C'est ainsi que, le premier, il a sapé les fondemens de la religion païenne, et servi la vraie religion.

TABLE

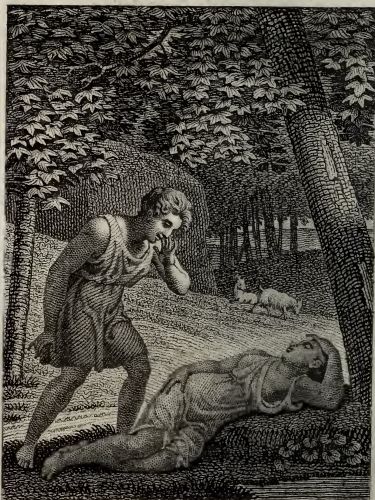
DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

AVIS de l'éditeur.	PAGE	v
Idées générales sur le théâtre des anciens. Cours de littérature de La Harpe.	I	
D'Eschyle. Cours de littérature de La Harpe.	13	
Notice sur Sophocle.	33	
De Sophocle. Cours de littérature de La Harpe.	38	
Électre, tragédie de Sophocle, traduction de M. de Rochefort.	88	
Description des Jeux pythiens, tirée du Voyage du jeune Anacharsis, par l'abbé Barthélemy.	182	
Notice sur Jean-Jacques Bathélemy.	188	
Notice sur Platon.	194	
La République de Platon. Morceau tiré du Voyage du jeune Anacharsis par l'abbé Barthélemy.	205	
Notice sur Lucien.	235	
Éloge de la Patrie, par Lucien, traduction de l'abbé Massieu.	239	
L'Alcyon, ou la Métamorphose, par Lucien, traduction de l'abbé Massieu.	246	

DIALOGUE. Diogène, Cratès; par Lucien, traduction de l'abbé Massieu.	253
———— Naissance de Bacchus.	257
———— Achille, Antiloque.	260
———— Ménippe, Mercure.	263
———— Ménippe, Chiron.	265
———— Les torts de l'Amour et sa justification.	268
———— Naissance de Minerve.	271

FIN DE LA TABLE,
 ET DU PREMIER VOLUME
 DE LA 1^{re} SÉRIE.

DAPHNIS et CHLOË.



*Un jour, pendant qu'ils jouaient de la flûte ,
et que leurs troupeaux se reposaient à l'ombre ,
Chloë s'endormit. Daphnis alors quitta doucement
sa flûte pour mieux contempler sa bergère .*

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

pour les Dames

Redigée par

M^{me} Dufrenoy

1^{re} Serie.

2^e Volume.



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

NOTICE SUR EURIPIDE.

LES anciens biographes ne s'accordent pas sur l'époque précise de la naissance et de la mort d'Euripide. Ils ne donnent pas de lumières plus certaines sur le lieu où il reçut le jour, ni sur la patrie de Mnésarque son père, et de Clito sa mère. On sait seulement que, forcés à quitter le séjour qu'ils habitaient, ils se réfugièrent successivement en Béotie et dans l'Attique. Les motifs de leur fuite ou de leur exil sont également ignorés.

Mnésarque exerçait l'état de cabaretier, et Clito, issue d'une famille distinguée, se vit réduite par l'infortune à vendre des herbes. Tandis que Clito était enceinte, son mari

consulta Apollon sur la destinée de l'enfant qu'elle portait dans son sein. L'oracle répondit :

*« Le destin te donnera un fils , l'honneur de
« la Grèce ; son front victorieux sera couronné
« d'immortels lauriers. »*

Mnésarque, croyant que son fils deviendrait un athlète célèbre , l'envoya s'exercer dans toutes les parties de la gymnastique , et le conduisit , à l'âge de dix-sept ans , aux jeux olympiques. Sa trop grande jeunesse empêcha qu'on voulût l'y admettre. Quelque temps après , il partit pour Athènes , et se présenta aux jeux éleusiniens et théséens , où il fut couronné.

Ces triomphes ne séduisirent pas son amour-propre , bientôt il renonça à la carrière dans laquelle son père avait désiré qu'il entrât , pour se livrer à l'art de la peinture , qu'il cultivait avec succès. On conserva long-temps ses tableaux à Mégare.

Euripide , amant de tous les arts et de toutes les sciences , étudia l'éloquence sous le sophiste Prodicus , et la philosophie sous le fameux Anaxagore.

Le peuple , indigné d'entendre Anaxagore

soutenir que le soleil était un globe de feu , l'accusa d'impiété , et le dénonça comme un profanateur des mystères sacrés. Anaxagore , victime de l'ignorance et de la superstition , se vit condamné à l'exil. Euripide renonça alors à la philosophie pour se consacrer aux muses.

Dans le temps qu'il suivait les leçons d'Anaxagore , il contracta une liaison intime avec Socrate , quoique ce philosophe eût quinze ans de moins que lui : et ces deux hommes , dont le génie admirable rapprochait les âges , se donnèrent mutuellement d'utiles conseils. Socrate n'allait au théâtre , dit Varron , que pour assister aux tragédies d'Euripide , dont il aimait la sublime poésie , et qu'il regardait , par les sentiments qui s'y trouvaient exprimés , comme propres à exciter l'amour de la vertu ; et le grand poëte , ne se laissant point intimider par la cabale puissante formée contre le grand philosophe , saisissait avec ardeur dans ses pièces le moyen de faire allusion au mérite de Socrate.

Euripide contracta deux fois les nœuds du mariage , et trouva dans le caractère et dans la conduite scandaleuse de ses épouses une

source de chagrins. C'est sans doute à cette cause qu'on doit attribuer les sarcasmes amers qu'il ne cessa de lancer contre les femmes dans chacun de ses ouvrages.

Euripide brillait sur-tout par une profonde sensibilité. Il composait ses pièces dans une sombre caverne de l'île de Salamine. Un certain Hygiénon l'accusa d'impiété et lui intenta un procès , pour avoir fait dire à un de ses personnages tragiques : *« Ma bouche a prononcé le serment ! mais mon cœur n'y a point consenti. »* On ignore quelle fut l'issue de ce procès.

Euripide avait beaucoup de fierté dans le caractère. Un jour que les Athéniens voulaient lui faire retrancher un passage d'une de ses tragédies , le poëte , convaincu du peu de justesse de leur critique , se présenta sur la scène , et dit aux spectateurs : *« Je ne compose pas mes ouvrages afin d'apprendre de vous , mais afin de vous enseigner. »*

Il travaillait avec difficulté. Un mauvais poëte , nommé Alcestis , s'étant vanté d'avoir composé plus de cent vers en trois jours , tandis qu'Euripide n'avait pu , dans le même intervalle , en composer que trois , Euripide

lui dit : « *Il y a cette différence entre vos vers
« et les miens , que les miens passeront à la
« postérité , au lieu que les vôtres ne dureront
« que trois jours.* »

Aristote a nommé Euripide le plus tragique des poètes ; Longin, le plus sage , et Quintilien le regarde comme un grand maître en éloquence. Euripide composa quatre-vingt-seize tragédies , et ne fut couronné que cinq fois , d'après le récit des anciens biographes ; M. de La Harpe dit cependant qu'il obtint quinze couronnes.

De misérables poètes lui enlevèrent souvent le prix. Mais ce qui dut le consoler d'une semblable injustice , c'est qu'un corps de guerriers athéniens , ayant été vaincu en Sicile , se racheta de l'esclavage en récitant quelques uns de ses vers.

Les railleries d'Aristophane et des autres poètes comiques d'Athènes , qui le représentaient d'une manière ridicule sur le théâtre , le déterminèrent à accepter les offres brillantes d'Archélaüs , roi de Macédoine. Ce prince , ami des lettres , cherchait à attirer à sa cour les hommes les plus célèbres : il traita Euripide avec la plus haute distinction , et le créa son

premier ministre. Euripide exerça son emploi avec sagesse , modestie et probité. On cite deux vers qu'il adressa à Archélaüs : « *O roi!*
« *je ne fais pas de présent à ceux qui sont plus*
« *riches que moi, de peur d'être accusé de folie,*
« *ou d'avoir l'air de demander en donnant.* »

Archélaüs n'estimait pas moins son désintéressement que son génie; et comme un courtisan lui demandait une coupe d'or , le roi la fit porter à Euripide , en disant : « *Vous êtes*
« *digne de demander, et lui digne de recevoir.* »

Archélaüs témoignant à Euripide le desir d'être célébré dans une de ses pièces , le poète lui répondit : « *Priez les dieux , ô Archélaüs,*
« *qu'il ne vous arrive jamais rien qui puisse*
« *être le sujet d'une tragédie.* »

Euripide demeura en Macédoine le reste de sa vie. Il mourut d'une manière horrible. Des chiens le déchirèrent. Les uns disent que ces animaux , destinés à garder le temple de Diane , se jetèrent sur Euripide , tandis qu'il y allait pour y consulter les écrits d'Héraclite. Les autres prétendent qu'il fut attaqué par les chiens mêmes d'Archélaüs, pendant qu'il suivait ce prince à la chasse. Quelques uns enfin racontent que deux poètes jaloux gagnèrent

le gardien de ces animaux qui les lâcha sur Euripide , un soir qu'il venait de souper avec le roi. Cet illustre poëte comptait alors environ soixante-dix-sept ans.

La Grèce entière le pleura. Sophocle , avec qui il paraît avoir été brouillé pendant quelque temps , devenu son ami comme son admirateur , et touché jusqu'au fond de l'ame de sa mort , ordonna à ses acteurs de paraître sur la scène sans couronnes , et revêtus d'habits lugubres ; lui-même prit le deuil.

Archélaüs s'abandonna à la plus vive douleur , et se fit raser la tête , ainsi qu'il était d'usage dans le deuil. Il honora Euripide par des funérailles magnifiques. Athènes réclama ses cendres ; mais Archélaüs ne voulut pas les lui accorder.

Quelques biographes assurent que le roi éleva un superbe tombeau à Euripide , près de Pella , capitale de la Macédoine , située dans Piérie , province fameuse par le séjour des muses. D'autres écrivains prétendent qu'Aréthuse fut le lieu de sa sépulture.

On rapporte que les dieux frappèrent la tombe d'Euripide d'un coup de foudre , signe éclatant de leur protection. Le seul tombeau

de Lycurgue avait été honoré d'un semblable prodige.

Euripide joignait les dons extérieurs à ceux du génie : ses traits nobles , sérieux et prononcés , révélaient un esprit grave , profond , sublime , une ame douce et sensible. Il porta toujours un vif et tendre attachement à ses maîtres , à ses amis , à sa patrie , et sut conserver auprès d'Archélaüs , tout en se montrant reconnaissant de ses bienfaits , les sentiments d'un homme libre , et l'indépendance du génie.

Ses ouvrages , et ceux d'Eschyle et de Sophocle , furent déposés , par une loi expresse , dans les archives d'Athènes , et confiés à la garde publique. Le même décret portait qu'il leur serait érigé des statues d'airain. Celle d'Euripide était placée au théâtre. On retira ses ouvrages du dépôt public lors du règne de Ptolomée , pour en orner la bibliothèque d'Alexandrie. Et ce roi , à cause de ce don , accorda aux Athéniens la permission d'exporter des blés de ses états sans payer aucun droit.

Démosthènes , Alexandre-le-Grand , se plaisaient à la lecture de ce poëte , et Cicéron le

lisait au moment où ses assassins le frappèrent. Il ne nous reste que dix-sept des pièces d'Euripide : les *Bacchantes*, *Hercule furieux*, *Rhésus*, les *Suppliantes*, les *Phéniciennes*, *Oreste*, *Hélène*, les *Héraclides*, *Médée*, *Hippolyte*, les *Troyennes*, *Hécube*, *Andromaque*, *Alceste*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, et le *Cyclope*.

D'EURIPIDE.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

LES *Bacchantes* ne méritent pas même le nom de tragédie , à moins qu'on ne restreigne ce nom à la signification qu'il avait du temps de Thespis : c'est une espèce de monstre dramatique en l'honneur de Bacchus. Le sujet est la mort de Penthée , déchiré par sa mère , à qui Bacchus a ôté la raison pour venger sur ce malheureux prince le mépris de son culte. Cette fable atroce peut tenir une place dans les *Métamorphoses d'Ovide*. Elle est dégoûtante dans un drame , et Euripide a mêlé à ces horreurs absurdes le délire des orgies et le ridicule de la farce. On y fait d'un bout à l'autre l'éloge du vin et de l'ivresse ; ce qui fait conjecturer à Brumoy que la pièce fut composée pour les fêtes de Bacchus. Ce dieu vient pour établir à Thèbes sa divinité et son culte ; il paraît sous la figure d'un fort beau jeune homme , et a bientôt un parti puissant parmi les dames thébaines. Mais le roi Pen-

thée , à qui l'on veut le faire reconnaître , assure que , si le prétendu dieu ne sort pas de Thèbes , il le fera pendre. Bacchus , pour se venger de lui , le rend fou. Le roi de Thèbes fait à-peu-près le rôle du roi de Cocagne. Il prend le thyrsé et une robe de femme , et se fait coiffer sur le théâtre par Bacchus même , qui est en grande faveur auprès de lui. Tout cela ne serait que grotesque , si Penthée ne finissait pas par être mis en pièces par sa mère Agavé , que le dieu a aussi rendue folle , et qui revient sur la scène , rapportant la tête sanglante de son fils , qu'elle prend pour une tête de lion. Si l'on n'avait jamais fait un autre usage de la fable , il n'y a pas d'apparence qu'elle eût fait une si grande fortune.

Au reste , on peut remarquer que c'est une vengeance très commune parmi les dieux , que d'ôter la raison aux hommes , pour leur faire commettre les plus horribles atrocités. Nous allons en voir un autre exemple aussi révoltant dans une autre pièce du même auteur , l'*Hercule furieux* , un peu moins ridicule que les *Bacchantes* , mais qui pour cela n'en vaut guère mieux. Amphitryon raconte naïvement dans un prologue toute l'histoire

que Molière , après Plaute , a rendue si comique. Il rappelle la naissance d'Hercule. Ce héros est absent , et on le croit mort. Un certain Lycas a tué Créon , roi de Thèbes , et s'est emparé du trône : il veut faire mourir le vieil Amphitryon , Mégare , sa belle-fille , femme d'Hercule , et leurs enfants , de peur qu'un jour quelqu'un d'eux ne venge la mort de Créon. Toute cette famille proscrire s'est réfugiée auprès de l'autel de Jupiter , comme à un asile sacré et inviolable : cet autel a été élevé par Hercule lui-même , à la porte de son palais ; mais Lycas menace d'y faire mettre le feu. Alors Mégare , perdant toute espérance , demande qu'il lui soit permis de mourir en victime avant ses enfants , et de les parer de leurs vêtements funéraires. Lycas y consent , et leur permet d'entrer dans le palais pour faire ces tristes apprêts. Il sort en disant qu'il reviendra pour les sacrifier. Alcmène arrive aussi pour être témoin de cette exécution ; mais Hercule vient à propos pour l'empêcher. On s'imagine bien que tuer Lycas n'est pas une grande affaire pour celui qui vient de tirer Thésée des enfers et d'enchaîner

Cerbère , et la pièce paraît finie après la mort du tyran et la délivrance des proscrits. Point du tout : nous ne sommes qu'au troisième acte , et voici une seconde pièce qui commence , et même , comme la première , par un prologue ; mais dans celle-ci c'est une divinité qui le prononce. Iris , messagère des dieux , paraît dans les airs , accompagnée d'une furie , et nous apprend que Junon , n'ayant pu faire périr Hercule aux enfers , a pris le parti de lui ôter la raison , et de lui inspirer une telle fureur , qu'il va massacrer la mère et les enfants qu'il vient de sauver. En effet , la furie s'empare d'Hercule , et tout s'exécute comme on l'a prédit. Hercule se dépouille sur la scène ; il croit combattre Eurysthée , et se bat contre les vents , et quand il a tout tué , il s'endort. Sur quoi Brumoy fait cette réflexion naïve : « En bon français , Hercule est un fou à lier , « pire que le Roland de l'Arioste. N'imitons « pas ces traits d'Euripide pour notre siècle , « mais aussi ne le condamnons pas légèrement « dans le sien. » Le respect est ici porté un peu loin. Je crois qu'on peut condamner dans tous les siècles d'extravagantes horreurs , qui

ne produisent d'autre effet que le dégoût et le ridicule. Alcide, à son réveil, retrouve sa raison, se répand en exclamations de désespoir, et finit par s'en aller tranquillement avec Thésée, qui lui propose de l'emmener dans son royaume d'Attique. Cependant le héros veut auparavant conduire le chien Cerbère chez Eurysthée, pour s'acquitter de sa promesse, et il s'en va en disant : « Malheureux
« quiconque préfère les biens et la gloire à un
« véritable ami ! » C'est, dit Brumoy, *la moralité de l'ouvrage*. Elle vient d'un peu loin ; et si jamais Euripide n'avait écrit que dans ce goût, on ne l'aurait pas comparé à Sophocle.

Rhésus est d'un genre différent, et n'est pas encore une tragédie. C'est l'épisode connu de l'Illiade, mis en dialogue : c'est Ulysse et Diomède qui tuent Rhésus, roi de Thrace, la nuit même où il arrive dans le camp de ses alliés les Troyens, et qui enlèvent ses chevaux. Il n'y a rien là qui ressemble à un sujet dramatique.

Les *Suppliantes*, dont le sujet a quelques rapports avec la pièce d'Eschyle qui porte le même nom, se rapprochent davantage du genre et du ton de la tragédie. Mais l'espèce

d'intérêt qu'on y peut trouver est purement national , et ne pouvait exister que pour les Grecs. Il est encore question de sépulture , et il n'y a que Sophocle qui , dans ces sortes de sujets , ait su mettre des scènes d'une beauté faite pour tous les temps , en attachant un intérêt particulier à ses personnages. Dans Euripide , au contraire , tout est général , et par conséquent rien n'intéresse. Il s'agit d'ensevelir les Argiens tués au siège de Thèbes. Créon , vainqueur , s'oppose à ce qu'ils soient inhumés , et les veuves et les enfants des morts viennent à Eleusis , avec leur roi Adraste , prier Thésée , roi d'Attique , d'employer sa puissance pour forcer Créon à rendre les restes de ces guerriers. Créon les refuse , et l'on en vient à une bataille où les Athéniens sont vainqueurs ; on rapporte les corps qui faisaient le sujet de la querelle. On voit , en lisant la pièce , que le but principal de l'auteur a été de flatter les Athéniens. La seule chose remarquable pour nous , c'est qu'on y trouve au dénouement une scène de spectacle , qui a pu donner à Voltaire l'idée du bûcher d'*Olympie*. Évadné , femme de Capanée , l'un des chefs dont on rapporte les corps , monte sur un ro-

cher près duquel est dressé le bûcher qui va consumer les restes de son époux. Comme on n'a pas pris jusque-là le moindre intérêt à cette femme , qui ne paraît qu'à la fin , ni à son époux Capanée , mort avant la pièce , tout cet appareil n'est que pour les yeux. Mais le cinquième acte d'*Olympie* fait comprendre que , si la situation de cette princesse avait produit plus d'impression dans le cœur de l'ouvrage , ce dénouement et ce spectacle seraient du plus grand effet.

Euripide aussi a fait une *Thébaïde* , sous le titre des *Phéniciennes*. Elle vaut mieux que ce que nous avons vu jusqu'ici. Il y a du dialogue et des scènes éloquentes ; mais le sujet est du nombre de ceux qui sont plus horribles qu'intéressants ; et Euripide , comme s'il n'avait pas eu assez du meurtre des deux frères , y a joint très gratuitement le sacrifice de Ménécée , fils de Créon , dont les dieux demandent la mort par l'organe du devin Tirésias , qui déclare que c'est au prix de ce sang innocent que les Thébains , assiégés par Polynice et ses alliés , obtiendront la victoire. Cet épisode forme , à proprement parler , une véritable duplicité d'action. Après la mort volontaire

de Ménécée , les Thébains sont en effet vainqueurs. Les deux frères ennemis se sont entretués. OEdipe sort de sa retraite pour venir renouveler ses plaintes et ses lamentations près du cadavre de ses fils , et pour s'en aller ensuite avec sa fille Antigone chercher une tombe dans l'Attique , tandis que Créon , qui a pris le titre de roi , refuse la sépulture à Polynice. Toute cette fin , qui est très longue , et la dispute inutile de Créon avec Antigone , qu'il veut marier à son fils , sont hors de l'action principale , et fort loin de cette sage unité qui est un des mérites de Sophocle.

L'*Oreste* d'Euripide n'a rien de commun avec les pièces du même nom. L'action se passe sept jours après le meurtre de Clytemnestre. Les Argiens ont condamné à mort Oreste et sa sœur Électre , comme des parricides. Hélène et Ménélas , qui viennent d'arriver dans Argos , au retour du siège de Troie , avec leur fille Hermione , se préparent avec joie à recueillir l'héritage d'Agamemnon et à profiter des dépouilles de ses enfants , qui n'ont plus d'autre appui que l'amitié et le courage de Pylade. Il leur conseille de tuer Hélène , et de s'emparer de sa fille Hermione ; comme

d'un otage qui peut arrêter les mauvais desseins de Ménélas. Le défaut de cette conspiration , qui d'ailleurs n'a rien d'intéressant , c'est qu'il est impossible d'en concevoir les moyens. Oreste , sa sœur , et son ami Pylade , se trouvent , sans qu'on sache comment , maîtres du palais. Ils y mettent le feu , et Oreste paraît au milieu des flammes , le fer levé sur Hermione et prêt à la frapper , si Ménélas ne révoque sur-le-champ l'arrêt de mort porté contre les enfants d'Agamemnon. On voit que cette situation , employée souvent dans nos romans et sur tous les théâtres modernes , est bien ancienne. Elle est frappante ; mais il est difficile de la rendre naturelle , et d'en sortir avec vraisemblance. Euripide s'en tire fort aisément par l'intervention d'une divinité. Apollon descend des cieux , déclare qu'il a sauvé Hélène , en la faisant disparaître au moment où l'on croyait la frapper , et qu'il l'a transportée dans les cieux. Il la fait voir dans toute sa gloire à Ménélas. On peut dire que c'est une étrange divinité ; mais elle vaut bien les autres. Il annule l'arrêt porté contre Oreste et sa sœur , ordonne à celle-ci d'épouser Pylade , à Oreste d'épouser cette même Hermione

qu'il était prêt à poignarder , et d'aller subir le jugement de l'aréopage ; en sorte que la pièce finit par un double mariage , dont l'un sur-tout doit paraître bien extraordinaire. Cet ouvrage , ainsi que plusieurs autres d'Euripide , ressemble plus à nos opéra qu'à nos tragédies. Le merveilleux y est employé sans art , et les évènements y sont accumulés sans préparation et sans effet.

La pièce qui a pour titre *Hélène* est un roman encore plus singulier , et qui fait voir combien la mythologie était remplie de traditions contradictoires , toutes également à l'usage des poètes. La scène est en Egypte : Hélène , dans un de ces prologues narratifs qui servent ordinairement d'exposition à Euripide , instruit le spectateur que l'Europe et l'Asie , en combattant devant Troie pour la cause d'Hélène , se sont armés pour un fantôme ; que ce fantôme a été substitué par Junon à la véritable Hélène , pour tromper Vénus et Pâris ; que ce prince , qui depuis dix ans croit posséder la plus belle femme du monde , ne possède en effet qu'une ombre , tandis qu'elle-même , la véritable Hélène , est cachée en Egypte , depuis le fameux jugement du mont

Ida ; que le roi d'Egypte , Théoclymène , est amoureux d'elle et veut l'épouser , mais qu'elle a constamment résisté pour demeurer fidèle à son époux , qu'elle espère toujours de revoir. Elle se désole , et ce n'est pas sans sujet , d'avoir dans le monde une si mauvaise réputation et si peu méritée. Cependant Ménélas , qui revient de Troie , où il a repris le fantôme , est jeté par le naufrage dans l'île de Phare , où se passe la scène , précisément dans le temps où le roi d'Egypte a publié une loi qui condamne à la mort tous les Grecs qui aborderont dans cette île. Ménélas , qui a laissé dans une grotte son Hélène fantastique , pour aller à la découverte , est fort étonné d'en retrouver une autre. Cette aventure d'une femme double se trouve dans les *Mille et une nuits* , où elle est un peu mieux placée que dans une tragédie. A la surprise succède l'éclaircissement , et Ménélas est obligé de se rendre à l'évidence , sur-tout quand un homme de sa suite vient , en criant au prodige , lui apprendre que l'Hélène de la grotte a disparu , apparemment parceque son rôle de fantôme est fini depuis que la véritable Hélène est retrouvée. Il ne s'agit plus que de sauver Ménélas , et

d'en imposer au roi : Hélène s'en charge. Elle lui fait accroire que son mari est mort, qu'elle vient d'en apprendre la nouvelle par un Grec qui a fait naufrage ; et ce Grec, c'est Ménélas lui-même , qui paraît avec des vêtements déchirés et pleurant son maître , tandis qu'Hélène , en habits de veuve , se lamente aussi. Toute cette comédie ne manque pas de réussir auprès de Théoclymène , aussi crédule que doit l'être toujours un tyran de tragédie. Il ne doute plus de son mariage avec Hélène , puisque Ménélas n'est plus , et , se regardant déjà comme son mari , il lui représente que son devoir n'est pas de pleurer l'époux qui est mort, mais d'aimer celui qui est vivant. Il lui permet toutefois d'aller faire les funérailles de Ménélas en pleine mer , attendu qu'il est mort sur les eaux. Ménélas et ses Grecs tuent les Egyptiens qui montent le vaisseau , s'en rendent maîtres et s'éloignent à toutes voiles , laissant là le tyran pris pour dupe. Celui-ci veut s'en prendre à sa sœur, une prophétesse, nommée Théonoë , pour ne l'avoir pas averti de tout ce stratagème. Il veut même la faire mourir , et l'on ne sait ce qui en serait arrivé, si l'auteur n'avait pas eu recours à ses machi-

nes accoutumées. Castor et Pollux descendent des cieux , et prennent fait et cause pour Théonoë , dont ils attestent l'innocence. Ils ordonnent au roi de se soumettre à la volonté des dieux , et prédisent à Hélène les honneurs divins après sa mort , et à Ménélas un séjour éternel dans les îles fortunées. Nous voilà un peu loin depuis quelque temps de cette simplicité grecque , qui , comme on le voit , n'a pas toujours été le caractère d'Euripide. Mais il ne serait pas plus juste de le juger sur toutes ces productions monstrueuses , que de juger Corneille sur *Pulchérie* , *Agésilas* et *Surena*.

Ion est une nouvelle preuve que le genre romanesque a été connu sur le théâtre des Grecs comme sur le nôtre. Le sujet est si embrouillé , que j'aime mieux renvoyer à Brumoy ceux qui voudront avoir une idée de cette pièce , que de perdre un temps précieux à la développer. Je me hâte d'arriver à ceux des ouvrages d'Euripide qui méritent plus d'attention.

Il y a dans les *Héraclides* le germe d'une tragédie , et plusieurs modernes se sont essayés sur ce sujet : c'est la famille d'Alcide poursuivie par Eurysthée , roi d'Argos , et de-

mandant un asile à Démophon, roi d'Athènes. Ce prince, dont le caractère est noble et généreux, s'expose à soutenir la guerre contre Argos, plutôt que de violer les droits de l'hospitalité envers ces illustres proscrits. Mais un oracle a déclaré qu'il ne pouvait obtenir la victoire qu'en sacrifiant une fille d'un sang illustre. Macarie, l'une des filles d'Hercule et d'Alcmène, s'offre elle-même en sacrifice, et s'occupe sur-tout de cacher à sa mère sa résolution et sa mort. Il y aurait là de quoi former un nœud intéressant ; mais Euripide n'en profite pas. Macarie est sacrifiée au troisième acte, sans que personne en parle ou s'en occupe, sans que sa mère le sache ; et il n'est plus question, dans tout le reste de la pièce, que de la victoire des Athéniens et de la mort d'Eurysthée, dont personne ne se soucie. Il n'y a encore là nulle connaissance de l'art dramatique.

La *Médée* d'Euripide a été mise sur tous les théâtres, et imitée par une foule d'auteurs. Sans doute ce qui les a frappés, c'est une sorte d'éclat dans le rôle de cette audacieuse magicienne, et l'espèce d'intérêt qu'inspire toujours à un certain point une femme abandon-

née par celui pour qui elle a tout fait. Mais aussi cet intérêt est affaibli par l'abominable caractère et les crimes affreux de Médée , et par la froideur du rôle de Jason. Cependant les justes ressentiments d'une épouse outragée par un ingrat , les combats de la vengeance et des sentiments maternels , et la profonde dissimulation dont Médée couvre ses noirs desseins , produisent des moments de terreur et des mouvements pathétiques qui ont fourni de belles scènes. C'est d'ailleurs une des pièces d'Euripide les mieux conduites , si l'on excepte l'inutile rôle d'Egée , qui vient offrir à Médée un asile dans ses états.

Il faudrait avoir toute la partialité que Brumoy ne montre que trop en faveur des anciens , pour établir un parallèle entre l'Hippolyte d'Euripide et la Phèdre de Racine. L'auteur français doit en effet au grec l'idée du sujet , la première moitié de cette belle scène de l'égarement de Phèdre , celle de Thésée avec son fils et le récit de la mort d'Hippolyte ; mais dans tout le reste il a remplacé les plus grandes fautes par les plus grandes beautés. La pièce d'Euripide commence , suivant sa coutume , par un prologue.

Vénus est irritée contre Hippolyte, qui méprise son culte pour se livrer tout entier à celui de Diane. C'est pour le perdre qu'elle a elle-même allumé dans le cœur de la reine une passion indomptable. Elle prévient le spectateur de tout ce qui doit arriver, et prédit l'accusation calomnieuse de Phèdre, les imprécations de Thésée adressées à Neptune, et la mort de l'innocent Hippolyte. « Je sais (dit-elle) que Phèdre m'est fidèle. N'importe, il faut qu'elle périsse. Ses jours ne me sont pas assez chers pour leur sacrifier ma vengeance. Immolons une victime innocente pour immoler mon ennemi. » Introduire une divinité pour lui faire jouer un si exécrable rôle, et annoncer ainsi d'avance tout ce qui va se passer, c'est ramener l'art à son enfance, et, après les pas qu'avait faits Sophocle, ces fautes énormes d'Euripide ne sont nullement excusables. Il n'a point mis d'épisode dans cette pièce ; mais aussi a-t-il laissé beaucoup de langueur dans l'action. Les conversations de Phèdre avec sa nourrice remplissent les deux premiers actes. Celle-ci s'est chargée de faire des propositions à Hippolyte, indécence grossière qui ne serait pas tolérée sur un théâtre

épuré. Le jeune prince entre sur la scène en repoussant, avec des cris d'indignation, la malheureuse confidente, qui veut embrasser ses genoux pour l'engager au moins au silence. Il répète devant un chœur de femmes les infames propositions qu'on vient de lui faire, comme la reine elle-même a devant ces mêmes témoins exhalé toutes les fureurs d'une passion criminelle, en sorte que la vraisemblance et la bienséance sont également violées. La longue déclamation d'Hippolyte contre les femmes n'est pas de meilleur goût. « Puissant
« Jupiter, pourquoi avez-vous permis qu'on
« vît paraître sous le soleil un mal aussi dan-
« gereux que ce sexe? N'y avait-il pas d'autre
« voie pour produire la race mortelle? N'eût-
« il pas été plus avantageux pour les hom-
« mes de porter dans vos parvis l'airain, le
« fer et l'or pour acheter des enfants à pro-
« portion des offrandes, etc. » Suit une satire de quarante vers contre le mariage, contre les femmes beaux esprits, contre les agentes d'amour, enfin tous les lieux communs dignes du rôle d'Arnolphe, quand il donne toutes les femmes au diable, mais bien indignes du théâtre de Melpomène. On a beau dire que

ces endroits faisaient allusion aux mœurs d'Athènes : la tragédie n'est point la critique des mœurs sociales : cette critique est le domaine de la comédie, et Hippolyte ne doit point parler comme un vieillard ridicule et jaloux. Rejetons dans tous les temps ce qui dans tous les temps est mauvais.

Phèdre, après avoir maudit sa confidente, sort pour aller se pendre. On apprend sa mort, et la pièce est régulièrement finie, que Thésée n'est pas encore arrivé ; autre défaut impardonnable. Voici bien pis. Il trouve entre les mains de sa femme morte une lettre qu'elle a écrite avant de se tuer, dont il reconnaît le caractère, et qui accuse Hippolyte. Ainsi la mort, qui est pour tous les hommes le moment du repentir, a été pour Phèdre le moment d'un dernier crime. Elle poursuit après sa mort celui qu'elle a aimé pendant sa vie. Il faut le dire : c'est un démenti formel donné à la nature, au bon sens, à tous les principes de l'art. Il ne faut point faire grace à ces honteuses absurdités que les partisans maladroits et superstitieux des anciens ont cru devoir dissimuler. Si la Phèdre de Racine était faite ainsi, serait-elle supportée un mo-

ment ? Supporterait-on qu'après le récit du désastre affreux d'Hippolyte , Thésée s'exprimât ainsi ? « Je l'avouerai : ma haine pour un
« perfide m'a fait écouter ce récit avec quel-
« que sorte de satisfaction. Mais enfin je sens
« que la pitié envers les dieux et ma tendresse
« pour un fils , tout coupable qu'il est , se ré-
« veillent dans mon cœur. Ainsi , sans joie et
« sans douleur dans cet événement , je de-
« meure dans l'indifférence. » Et un moment
après , comme son fils n'est pas encore mort,
il ordonne qu'on l'apporte devant lui. « Je
« veux le revoir encore , lui reprocher son
« crime , et achever de le convaincre par son
« supplice même. » Faire des reproches à son
fils dans l'état où il est ! O nature ! qui êtes
l'ame de la tragédie , vous que les Grecs et ce
même Euripide ont souvent peinte avec des
traits si vrais , est-ce ainsi que vous êtes faite ?
Y a-t-il des femmes comme cette Phèdre , et
des pères comme ce Thésée ? Graces au ciel ,
je n'en crois rien , et , si par hasard il y en
avait , ce ne serait pas encore une excuse pour
l'auteur : il est de principe que les exceptions
monstrueuses ne sont point l'objet des arts
d'imitation.

La pièce finit comme elle a commencé, par une déesse. Diane vient justifier Hippolyte et accabler Thésée de reproches. On apporte sur le théâtre Hippolyte expirant, qui, pour achever de rendre son père plus odieux, lui pardonne sa mort. C'est allonger inutilement la pièce, pour offrir un défaut de plus. Tel est cet ouvrage, qu'il faut pourtant bien pardonner à Euripide, puisque nous lui devons celui de Racine.

Si l'on en croit Brumoy, la duplicité d'action est un défaut inconnu aux Grecs. Nous avons déjà vu combien il était fréquent chez Euripide, et nous en verrons encore deux exemples bien remarquables, l'un dans les *Troyennes*, l'autre dans *Hécube*; ce qui n'empêche pas qu'on n'admire avec raison, dans ces deux pièces, des situations très dramatiques, et une nature aussi vraie, aussi touchante, que celle de sa *Phèdre* et de quelques autres pièces est fausse et révoltante. Les *Troyennes* sont assez connues par la pièce de Château-Brun, qui en est une imitation. La scène est dans le camp des Grecs et devant les ruines de Troie. Les vainqueurs vont prononcer sur le sort de leurs captives, d'Illéc-

3.

be, de Polyxène, d'Andromaque, de Cassandre et d'Astyanax, fils d'Hector. L'intérêt est divisé et par conséquent affaibli. Mais pourtant les malheurs réunis sur cette famille royale sont susceptibles de la dignité et de l'émotion tragique, qui se fait sentir dans la pièce grecque et dans la française. Polixène ne paraît point dans la première. C'est pourtant l'incertitude de son sort, qui est l'objet des deux premiers actes. On apprend au troisième qu'elle a été immolée sur le tombeau d'Achille, et qu'Astyanax est condamné à périr. Voilà bien une seconde action. Thaltibus, officier de l'armée grecque, vient annoncer à la veuve d'Hector cet arrêt foudroyant. Les plaintes de cette mère désolée et ses adieux à son fils sont un des plus beaux morceaux qui soient sortis de la plume d'Euripide ; mais il faudrait celle de Racine pour les rendre. Il est vrai qu'après ce beau troisième acte, qui arrache des larmes, il semble les sécher à plaisir dans le suivant, et faire oublier son sujet par l'épisode le plus déplacé. Il fait venir, sans la moindre raison, Ménélas tout occupé du soin de se venger de son infidèle Hélène, et prêt à la faire embarquer

pour la Grèce, où il la fera mourir. Ici s'établit une de ces scènes de controverse, dont Euripide avait rapporté le goût de l'école des philosophes, et dont il infecta le théâtre d'Athènes, d'autant plus facilement que les Grecs, naturellement subtils et disputeurs, aimaient assez ces sortes de scènes, opposées en général à l'esprit dramatique, qui veut beaucoup plus de sentiments que de raisonnement, et qui n'admet ceux-ci que dans les situations tranquilles, encore avec beaucoup d'art et de mesure. Ménélas accuse Hélène; Hélène se défend; double plaidoyer suivi d'un troisième, car Hécube prend la parole; elle se charge de confondre la femme de Ménélas, et paraît en venir à bout; mais encore une fois, à quoi tout cela tend-il, qu'à distraire le spectateur, pendant un acte entier, de l'intérêt qui l'occupait, et du sort de la famille de Priam?

Un des détails les plus brillants de cette pièce, c'est la prophétie de Cassandre, que Château-Brun a imitée assez heureusement, et qui, dans la nouveauté, contribua beaucoup au succès de sa pièce, et commença la réputation de la célèbre Clairon.

N'oublions pas que dans les *Troyennes*,

comme dans les autres pièces du même auteur, on ne manque pas de retrouver le prologue, qui est de règle chez lui. Les interlocuteurs sont Neptune et Minerve, qui conviennent de faire tout le mal possible à la flotte des Grecs.

Dans *Hécube*, du moins le prologue ne se fait pas par une divinité. C'est l'ombre de Polydore, fils de Priam, qui vient raconter toute son histoire et prédire tout ce que les spectateurs verront. Il a été assassiné par Polymnestor, roi de la presqu'île de Thrace, à qui Priam l'avait confié. Les Grecs, au retour de Troie, abordent dans cette presqu'île. Hécube, leur prisonnière, est avec eux, et l'ombre d'Achille demande le sacrifice de Polyxène, sans lequel les Grecs ne pourront pas sortir de la Thrace. C'est cette même Polyxène qu'Euripide n'a pas voulu faire paraître dans les *Troyennes*, quoiqu'elle y soit immolée, mais sur laquelle il a épuisé ici toutes les ressources de son génie et toutes les richesses de son éloquence. Les trois premiers actes de cette pièce sont peut-être ce qu'il a fait de plus parfait. Les deux derniers ne contiennent que la vengeance que tire Hécube de Polymnestor. Et cette seconde

action , absolument indépendante de la première , a de plus l'inconvénient d'être infiniment moins intéressante. Laissons-la de côté, pour ne nous occuper que de Polyxène. La scène où Ulysse vient la chercher pour la conduire à la mort où les Grecs l'ont condamnée, les discours de cette princesse et de sa mère, leur séparation déchirante , le rôle même d'Ulysse , qui , dans un ministère odieux, conserve la dignité convenable ; tout est traité avec une supériorité digne des plus grands modèles. Hécube demande à Ulysse la liberté de l'interroger ; car elle est captive et parle à un de ses maîtres. Elle lui demande s'il se souvient qu'étant venu à Troie , déguisé et chargé du dangereux personnage d'espion , il fut reconnu par Hélène , qui vint faire part à Hécube de cette découverte. Hécube n'avait qu'à dire un mot , et Ulysse était perdu. Il implora sa pitié, et obtint d'elle qu'elle le laissât partir. Ulysse convient de tout ; et l'on sent quel avantage cet aveu donne à Hécube, qui lui a sauvé la vie.

Souviens-toi de ce jour, où d'une voix tremblante,
Et pressant mes genoux d'une main suppliante ,

Pâle et défiguré par l'effroi de la mort ,
A ma seule pitié tu remettais ton sort.
Je reçus ta prière , et j'épargnai ta vie ;
Je te fis échapper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi ;
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi !
Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue !
S'il vit, c'est par moi seule , et c'est lui qui me tue ?
Il m'arrache ma fille ! ah ! cruel ! et pourquoi ?
Quel dieu vous a dicté cette exécration ?
Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime ,
Dont les mânes vengeurs s'arment contre le crime ?
Eh bien ! sacrifiez à l'ombre d'un héros
L'auteur de son trépas , l'auteur de tous nos maux ;
Sacrifiez Hélène , odieuse furie ,
Et non moins qu'aux Troyens , fatale à sa patrie.
Si d'une offrande illustre Achille est si flatté ,
S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté ,
Hélène , à qui les dieux l'ont donnée en partage ,
Remporte encor sur nous ce funeste avantage.
Hélène est plus coupable et plus belle à-la-fois.
O vous à qui j'adresse une débile voix ,
Vous que j'ai vu jadis , dans un jour de détresse ,
Prosterné devant moi , supplier ma vieillesse ,
Que l'équité vous parle et soit juge entre nous :
Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
J'ai plaint votre infortune , et vous voyez la nôtre ;
Vous pressiez cette main , et je presse la vôtre.
Hécube est à vos pieds ; Hécube est mère , hélas !

Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras ;
Ne versez point son sang ; c'est assez de carnage.
Mes revers sont affreux : ma fille les soulage ,
Console mes vieux ans , adoucit mes douleurs ,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah ! ne me l'ôtez pas , ne me privez point d'elle.
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant ?
Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
Je régnaï , j'étais mère , et je me crus heureuse :
Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse.
Un jour a tout détruit , et je ne suis plus rien.
Prenez pitié de moi , laissez-moi mon seul bien.
Parlez à tous ces chefs , et que votre sagesse
De tant de cruautés fasse rougir la Grèce.
Les femmes , les enfants , dans l'horreur des combats ,
N'ont point été frappés du fer de vos soldats.
Est-ce au pied des autels que , souillant votre gloire ,
Vous répandrez le sang qu'épargna la victoire ?
Eh quoi ! pour des captifs désarmés et soumis ,
Serez-vous plus cruels que pour vos ennemis ?
Parlez , et révoquez l'arrêt de l'injustice ;
La Grèce vous écoute et doit en croire Ulysse.

Ce discours d'Hécube , dans l'original , semble réunir tous les genres d'éloquence ; celle de la tendresse maternelle , la dignité d'une reine se mêlant à la douleur suppliante , l'art d'intéresser jusqu'à l'amour-propre d'un en-

nemi. Ulysse se défend aussi bien qu'il est possible. Il n'a point oublié ce qu'il doit à Hécube ; mais il n'est que l'organe des volontés de l'armée ; il n'est pas en lui de les changer : si Hécube pleure ses enfants, combien de mères dans Argos et dans Mycène pleurent aussi leurs fils tués devant Troie ! Enfin Achille , qui a rendu tant de services aux Grecs , a des droits sur leur reconnaissance ; et comment lui refuser la victime qu'il demande ? Les héros sont jaloux des honneurs dus à leur mémoire. Ici le poëte , par la bouche d'Ulysse , fait l'éloge des mœurs grecques et des nobles tributs qu'elles payaient aux mânes des grands hommes , tandis que dans les monarchies barbares leurs services étaient ensevelis avec eux. Hécube , voyant qu'Ulysse résiste à ses prières , exhorte sa fille à le fléchir , s'il se peut , par ses soumissions et par ses larmes. La réponse de Polyxène est d'une fermeté qui contraste très heureusement avec le désespoir d'une mère.

Ulysse , je le vois , vous craignez ma prière ,
Votre main fuit la mienne , et votre front sévère ,
Votre regard baissé se détournent de moi.
Rassurez-vous ; des Grecs je remplirai la loi.

De la nécessité je subirai l'empire :
On ordonne ma mort, et mon cœur la desire.
J'aurais trop à rougir si devant un vainqueur
Trop d'amour de la vie eût abaissé mon cœur.
Pourquoi vivrais-je encor ? j'ai vu régner mon père ;
Polyxène , l'espoir et l'orgueil d'une mère ,
Croissait dans son palais pour le plus beau destin ,
Pour voir un jour des rois se disputer sa main ,
Pour aller embellir une cour fortunée
Qu'aurait enorgueillie un superbe hyménée ;
Et dans mes jours de gloire et de prospérité ,
Je n'enviais aux dieux que l'immortalité.
Je suis esclave , hélas ! Ce nom plein d'infamie ,
Ce nom seul me suffit pour détester la vie.
Attendrai-je qu'ici , pour combler mes revers ,
Un maître , à prix d'argent me donnant d'autres fers ,
Livre la sœur d'Hector aux plus vils ministères ,
Aux travaux destinés à des mains mercenaires ,
Et qu'un esclave impur , m'obtenant malgré moi ,
Vienne souiller mon lit où dut entrer un roi ?
Non , j'aime mieux la mort que cet excès d'injure ;
J'aime mieux aux enfers descendre libre et pure.
A qui perd tout espoir il reste le trépas.
Ulysse , je vous suis : n'arrêtez point mes pas ,
Ma mère , laissez-moi marcher au sacrifice ;
Oui , laissez-moi mourir avant qu'on m'avilisse.
Le malheur , il est vrai , peut frapper tout mortel ;
Moins il est attendu , plus il semble cruel ;
Mais qui peut à l'opprobre abandonner sa vie ?

Ah ! le plus grand des maux sans doute est l'infamie.

HÉCUBE.

J'admire ton courage , et je pleure ton sort.

Si du fils de Pélée il faut venger la mort ,

Grecs , où va s'égarer votre injuste colère ?

Du crime de Pâris il faut punir sa mère.

Pâris seul est coupable , il est né dans mon flanc ;

Sur la tombe d'Achille épuisez tout mon sang.

Frappez.

ULYSSE.

Ce n'est pas vous qu'Achille nous demande ;
Des jours de Polyxène il exige l'offrande.

HÉCUBE.

Immolez toutes deux : confondez à l'autel ,

Et le sang de ma fille , et le sang maternel ,

ULYSSE.

Achille veut le sien , madame , et non le vôtre ;

Et que ne pouvons-nous épargner l'un et l'autre !

HÉCUBE.

Mourir avec ma fille est un devoir pour moi.

ULYSSE.

Non , votre seul devoir est de suivre ma loi.

HÉCUBE.

Vous me verrez sans cesse à ses pas attachée.

ULYSSE.

Non , craignez de la voir de vos bras arrachée.

POLYXÈNE.

(à Ulysse.)

Madame , écoutez-moi.... Vous , dans votre rigueur ,

Ménagez une mère , épargnez sa douleur.

(à Hécube.)

Ma mère , c'est assez combattre la puissance.

Ne souffrez pas du moins d'indigne violence.

Voulez-vous qu'à l'instant , d'un bras injurieux ,

De farouches soldats , vous traînant à mes yeux ,

Insultent à ce point votre rang et votre âge ?

Sauvez-nous toutes deux de ce comble d'outrage.

Donnez-moi votre main ; à mes derniers moments

Accordez la douceur de vos embrassements.

Ma mère ! de ce nom que ma tendresse implore ,

Pour la dernière fois ma voix vous nomme encore.

Mes yeux à la clarté vont cesser de s'ouvrir....

Adieu , vivez , ma mère , et moi , je vais mourir.

HÉCUBE.

De mes nombreux enfants cher et malheureux reste ,

Tu meurs ! et dans les fers je traîne un sort funeste !

Quel en sera le terme ? à quoi m'attendre encore ?

POLYXÈNE.

Que dirai-je à Priam , à votre fils Hector ?

HÉCUBE.

Dis que par tant de coups tout-à-tour éprouvée ,

Au comble des horreurs Hécube est arrivée.

POLYXÈNE.

O sein qui m'a nourrie ! ô ma mère ! ah ! grands dieux !

HÉCUBE.

O gage le plus cher des plus funestes nœuds !

POLYXÈNE.

Recevez mes adieux , Cassandre , Polydore ,

O ma sœur ! ô mon frère !

HÉCUBE.

Hélas ! vit-il encore ?

Je suis trop malheureuse, et je crains tout des dieux.

POLYXÈNE.

Sans doute il est vivant , il fermera vos yeux.

Il vit , n'en doutez pas : cet espoir me ranime.

(à Ulysse.)

Allons , couvrez du moins le front de la victime ;

Ulysse , cachez-moi ma mère et ses douleurs ;

Je puis souffrir la mort , et ne puis voir ses pleurs.

Venez , etc.

Le récit de la mort de cette princesse est digne de cette belle scène. Il n'est pas inutile de faire voir comment les anciens traitaient cette partie du drame. C'est Talthybius qui raconte le sacrifice de Polyxène , auquel il présidait en qualité de héraut , et qui le raconte à Hécube. Dans nos mœurs , ce serait manquer aux convenances , et nous ne souffririons pas qu'ayant eu part à la mort de la fille il en fit le récit à la mère. Mais le récit même nous fera mieux connaître encore toute la férocité de ces mœurs des temps qu'on nomme héroïques , férocité produite par la superstition et le fanatisme qui exaltaient l'énergie des ames et enfantaient des crimes.

Pour ce grand sacrifice on s'assemble , on s'empresse.
De jeunes Grecs , rangés autour de la princesse ,
Devaient sous ma conduite accompagner ses pas ,
La placer à l'autel , et l'offrir au trépas.

Pyrrhus vint , il saisit la victime docile ,
Et l'entraîne lui-même à la tombe d'Achille.
Il prend un vase d'or , le remplit , et soudain
En l'honneur de son père il épanche le vin.
A l'armée en son nom j'ordonne le silence.

« Que ma voix dans ces lieux attire ta présence ,
« O mon père ! dit-il : reçois aux sombres bords
« Ces dons religieux qui consolent les morts.
« Vois ce sang consacré que nous allons répandre :
« Ce pur sang d'une vierge appartient à ta cendre.
« Sois-nous propice , Achille , ô mon père ! ô héros !
« Loin des bords d'Ilion fais voguer nos vaisseaux.
« Que sauvés des écueils d'une mère en furie ,
« Un retour fortuné nous rende à la patrie ! »

Il dit , et tous les Grecs s'unissent à ses vœux ,
Et nos cris suppliants montent jusques aux cieux.
Dans la main de Pyrrhus déjà le glaive brille ;
Ses regards m'ordonnaient de saisir votre fille.
« Arrêtez , nous dit-elle , ô vainqueur des Troyens !
« Prêts à mêler mon sang avec le sang des miens ,
« Épargnez-moi du moins un inutile outrage.
« Ma mort doit être libre , et j'aurai le courage
« De présenter au glaive et ma tête et mon sein.
« Sur la fille des rois ne portez point la main.
« Polyxène , acceptant un trépas qu'elle brave ,

« Ne veut point aux enfers porter le nom d'esclave. »
Elle dit : mille voix parlent en sa faveur.
Agamemnon lui-même admirant son grand cœur,
Souscrit à sa demande , et veut qu'on se retire.
Polyxène l'entend : elle arrache et déchire
Les voiles , ornements de sa virginité ,
Et de son sein d'albâtre étalant la beauté ,
Elle tombe à genoux : « Pyrrhus, frappe, dit-elle ,
« Frappe, j'attends tes coups. » Il se trouble, il chancelle
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas ,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.
Mais Achille l'emporte en cette ame hautaine ;
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène ,
Le retire fumant : le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante , et , par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste.
Elle meurt. Ce moment change tous les esprits.
Touchés de sa vertu , de son sort attendris ,
Tous , et chefs, et soldats, qu'un même zèle anime,
A l'envi l'un de l'autre honorent la victime.
Déjà par mille mains son bûcher est dressé.
Tous hâtent cet ouvrage , et d'un bras empressé
Le couvrent de présents, l'entourent de guirlandes,
Se disputent le droit d'y porter des offrandes ;
Et tandis qu'on lui rend ces funébres honneurs¹,
J'entends gémir sa mère, et vois couler vos pleurs.

Racine a pris soin d'avertir qu'il ne fallait

pas que la conformité de titre fît imaginer que son *Andromaque* fût la même que celle d'Euripide. « Quoique ma tragédie (dit-il) porte
« le même titre que la sienne , le sujet en est
« pourtant très différent. Andromaque dans
« Euripide craint pour la vie de Molossus ,
« qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus , et
« qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère.
« Mais dans ma pièce il ne s'agit point de
« Molossus. Andromaque ne connaît point
« d'autre mari qu'Hector , ni d'autre fils qu'As-
« tyanax. J'ai cru en cela me conformer à
« l'idée que nous avons de cette princesse. La
« plupart de ceux qui ont entendu parler
« d'Andromaque ne la connaissent guère que
« pour la veuve d'Hector et pour la mère
« d'Asryanax. On ne croit point qu'elle doive
« aimer un autre mari , ni un autre fils , et je
« doute que les larmes d'Andromaque eussent
« fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impres-
« sion qu'elles y ont faite , si elles avaient coulé
« pour un autre fils que celui qu'elle avait
« d'Hector. »

Ces observations prouvent le jugement exquis de Racine , qui savait combien il importe au théâtre de se conformer aux idées les plus

généralement reçues , et d'établir l'intérêt sur les dispositions des spectateurs.

Le rôle d'Andromaque est beau dans la pièce d'Euripide. La naïveté des sentiments et l'expression de la tendresse maternelle , le mélange de douleur et de dignité qui s'y fait remarquer , ont pu fournir à Racine les couleurs qu'il a employées en grand maître. La pièce n'a point de prologue postiche , comme les autres. Voilà ses mérites ; mais elle a , comme tant d'autres du même auteur , le défaut capital de ces épisodes déplacés , qui forment comme une seconde action , et détruisent l'intérêt quand il commençait à naître. La scène est à Phthie , dans les états de Pyrrhus , fils d'Achille. Il est absent , et sa femme Hermione , soutenue de son père Ménélas , a profité de cette absence pour condamner à la mort Andromaque sa rivale , et le jeune Molossus que cette captive troyenne a eu de Pyrrhus. La mère et le fils se sont réfugiés aux autels de Thétis , situation que nous avons déjà vue dans l'*Hercule furieux*. Hermione , qui n'a point d'enfants de Pyrrhus , est animée de toutes les fureurs de la jalousie et de tout l'orgueil que lui inspire sa naissance et

son rang. Elle ne peut souffrir qu'une étrangère , une captive , lui dispute , lui enlève même le cœur de son époux , et que Molossus , le fils d'Andromaque , puisse être un jour l'héritier du fils d'Achille. Sa querelle avec Andromaque , qui se défend d'un ton aussi noble qu'intéressant , est assez théâtrale , quoiqu'elle offre plusieurs traits qui ne sont pas dans nos mœurs. Mais ce qui n'est d'aucun intérêt , c'est la longue querelle qui s'élève sur le même sujet entre le vieux Pélée , qui vient défendre sa petite-fille , et Ménélas , qui prend le parti de sa fille Hermione. Les bravades du vieillard devant un guerrier , ses insultes , ses menaces , ne conviennent ni à son âge , ni aux circonstances. Son langage devrait être celui de la modération , de la sagesse , de la sensibilité paternelle , et ce long conflit d'injures réciproques , qui ne produisent rien , ne peut jamais être théâtral. Ce qui ne l'est pas plus , c'est de changer tout-à-coup la situation des personnages , sans qu'on aperçoive aucune cause de ce changement aussi subit qu'invraisemblable.

Après qu'on a été occupé pendant trois actes du péril d'Andromaque et de son fils ,

qui est-ce qui peut s'attendre qu'au quatrième il n'en soit plus question, et qu'on voie paraître cette même Hermione, tout-à-l'heure si fière et si menaçante, maintenant saisie de frayeur, désespérée, s'arrachant les cheveux et déchirant ses vêtements? Pourquoi? parce-qu'elle craint que Pyrrhus, à son retour, ne veuille la punir de tout le mal qu'elle a voulu faire. Mais il n'est point question du retour de son époux, et il n'y a nulle raison pour que cette crainte ne l'occupât pas auparavant. Ce n'est pas ainsi que le spectateur veut être mené, et ces secousses en sens contraire sont l'opposé de l'art dramatique, qui veut sur-tout qu'il on aille toujours au but proposé. Tout-à-l'heure on craignait pour Andromaque, à présent c'est Hermione qui veut se tuer, qui ne parle que de fer et de poison, enfin qui ne s'apaise qu'à l'arrivée d'Oreste, qui n'est pas plus préparée que tout ce qui précède. C'est encore une faute très grave que d'amener au quatrième acte un personnage qui n'a pas même été nommé jusque-là, qui ne tient nullement à l'action, et qui vient en commencer une nouvelle. Oreste est amoureux d'Hermione; mais cet amour, comme

nous l'avons déjà vu dans quelques autres pièces grecques , n'est qu'un fait énoncé , et non pas une passion développée. Oreste veut profiter de l'absence de Pyrrhus pour enlever Hermione. Cette princesse, enchantée de trouver un défenseur, se jette à ses pieds ; ce qui, dans les circonstances données , est contraire à toutes les bienséances. Le péril n'est pas assez pressant à beaucoup près pour qu'il lui soit permis d'oublier à ce point sa dignité, son devoir et son sexe. Oreste se charge de la défendre : elle promet de le suivre partout. Il lui a déclaré sans détour qu'il va chercher Pyrrhus à Delphes , et que son dessein est de l'assassiner ; et l'épouse de Pyrrhus garde le silence, et sort avec celui qui va tuer son mari. Comment excuser cette violation de tous les devoirs , qui n'est fondée que sur un danger incertain , éloigné , presque imaginaire ? Sur quel théâtre aujourd'hui tolérerait-on cette conduite d'Hermione ? Et quand on songe qu'elle n'est pas même punie à la fin de la pièce , conçoit-on que Brumoy compte parmi les avantages du théâtre grec celui d'être plus moral que le nôtre ?

Au cinquième acte, un envoyé de Delphes

vient apprendre à Pélée qu'Oreste a tué Pyrrhus , et , après un long narré , l'on apporte le corps de ce prince. Remarquez que , de l'aveu même de Brumoy , la vraisemblance est violée au point qu'Oreste n'a pas même pu avoir le temps d'aller à Delphes. Il ne manque plus que de voir arriver Thétis pour consoler Pélée ; et toute cette multiplicité de machines merveilleuses et inutiles , toutes ces fautes contre l'unité d'action , de temps et de lieu , contre les règles de la décence , de la morale et du bon sens , sembleraient presque inconcevables chez un auteur qui a su , dans d'autres pièces , parvenir aux plus grands effets de la tragédie , si l'histoire de notre théâtre ne nous offrait pas des contradictions à-peu-près semblables , et si l'on ne se souvenait qu'il est beaucoup plus facile de connaître les règles que de les observer.

Le fond de la tragédie d'*Alceste* n'est pas aussi vicieux , et même il semble que , du côté moral , cette pièce est comme l'antidote de la précédente ; car l'héroïne est un modèle de la tendresse conjugale , comme Hermione en est un de perversité. On assure que Racine trouvait ce sujet très heureux , et qu'il aurait

même été tenté de le traiter, s'il avait cru voir la possibilité d'un dénouement qui pût convenir à notre scène. On ne peut pas calculer ce que pouvait faire un homme aussi profond dans son art que l'auteur d'*Athalie* ; mais ce qu'on peut assurer, c'est que jamais il n'aurait eu à vaincre de plus grandes difficultés. Il y a sans doute de l'intérêt dans le sacrifice héroïque d'Alceste ; mais il n'offre qu'une seule et même situation. Il n'y a de ressource, du moins pour nous, que de laisser ignorer à Admète la généreuse résolution de sa femme ; et dès qu'il en est instruit, la pièce doit toucher à sa fin, parcequ'un pareil combat ne peut pas durer long-temps. Il est possible pourtant que celui qui avait su tirer cinq actes des adieux de Titus et de Bérénice fût aussi heureux et aussi habile dans *Alceste* ; mais comment finir cette pièce par des moyens naturels ? Voilà probablement ce qui l'a détourné de l'entreprendre, et ce qui a renvoyé ce sujet à l'opéra. Ce n'est pas que plusieurs écrivains ne l'aient essayé au théâtre français. La Grange, entre autres, n'a pas été si embarrassé que Racine. Il a fait ramener Alceste des enfers par Hercule, qui est amoureux d'elle ; mais, quand

on lui passerait ce dénouement , son ouvrage n'en serait pas moins détestable de tout point. Celui de Quinault est un des plus faibles de cet auteur : les événements et les épisodes y sont trop multipliés , et l'on y voit avec peine ce mélange du sérieux et du familier , du comique et du tragique , qui dans ce temps était encore à la mode , et qu'il a banni de ses bons ouvrages ; mais le rôle d'Hercule et le dénouement ont de la noblesse et de l'effet.

Ce qui choqué le plus dans l'*Alceste* d'Euripide , c'est la dispute grossière et révoltante d'Admète avec son père , le vieux Phérès. Le fils reproche au père de n'avoir pas le courage de mourir pour lui , et cette scène , indécemment prolongée , est un tissu des plus odieuses invectives. Brumoy a beau réclamer les mœurs antiques , et nous dire que c'était une espèce de loi , un préjugé reçu , que le plus vieux mourût pour le plus jeune , cela n'est point du tout prouvé ; et la voix de la nature , plus forte que tous les préjugés , nous crie qu'un fils est aussi injuste que cruel quand il outrage la vieillesse de son père , et lui fait un crime de ne pas se résoudre à un sacrifice qu'il ne doit pas. Il serait plus facile d'excuser Eu-

ripide sur le rôle d'Admète, qui consent, quoique avec tout le regret possible, à laisser mourir Alceste, parcequ'il doit se soumettre aux oracles des dieux; mais, à nos yeux, cette soumission ne serait qu'une lâcheté, et Admète ne nous paraîtrait digne de l'effort que fait Alceste en sa faveur qu'en s'y refusant de toute sa force. Il faut encore avouer que, sur ce point, nos idées sont plus délicates et plus nobles que celles des Grecs.

Nous n'aimerions pas non plus à voir Hercule à table se livrer à toute la joie d'un festin, pendant que la mort d'Alceste a mis le palais en deuil, et tout le respect des anciens pour l'hospitalité ne saurait couvrir cette disparate choquante; mais il serait bien difficile de ne pas reconnaître le langage de la nature et de l'amour dans les adieux qu'Alceste mourante adresse à son époux.

Cher Admète, je touche à mon heure suprême.
Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
Pour vous sauver le jour, je me livre à la mort,
Et ma seule tendresse a voulu cet effort.
Je pouvais, jeune encore, et veuve couronnée,
Aspirer aux liens d'un nouvel hyménée.
Mais je n'ai pas voulu survivre à vos destins

Pour nourrir dans le deuil des enfants orphelins.
Ma vie est par mon choix éteinte à son aurore :
Vos parents à leur fils se devaient plus encore :
Vous étiez leur seul bien : par l'âge appesantis,
Ils n'avaient pas le droit d'espérer d'autre fils ,
Et si votre bonheur eût fait leur seule envie ,
Vous pouviez conserver votre épouse et la vie.
Mais ils vous ont trahi : les dieux l'ont ordonné ;
A pleurer mon trépas vous étiez destiné.
Le ciel à mes enfants veut ravir une mère.
O vous pour qui je meurs , écoutez ma prière.
Je ne demande pas , pour prix de mes bienfaits ,
Un sacrifice égal à celui que je fais.
Eh ! quel bien après tout pourrait valoir la vie ?
Mais si de mon époux ma mémoire est chérie ,
S'il aime mes enfants , s'il se souvient de moi ,
Ah ! que jamais l'hymen , démentant votre foi ,
Ne fasse dans mon lit entrer une autre épouse ,
Qui , régnant sur mon sang en marâtre jalouse ,
Accablerait bientôt sous un joug odieux ,
De nos premiers amours les gages précieux.
On ne connaît que trop les haines implacables ,
D'un second hyménée effets inévitables.
Gardez dans ce palais d'introduire un tyran.
De mon fils , il est vrai , le péril est moins grand :
Son sexe est sa défense ; il croîtra près d'un père.
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère ?
Fille trop chère ! hélas ! s'il fallait quelque jour
Qu'une femme étrangère osât , dans cette cour ,

A la honte , au mépris dévouer ton enfance ,
Et d'un hymen heureux te ravir l'espérance !
Si tu dois de Lucine éprouver les travaux ,
Qui sera près de toi pour adoucir tes maux ,
Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle ?
Je meurs. Ah ! par pitié pour moi-même et pour elle ,
Admète , jurez-moi de souscrire à mes vœux ;
Joignez cette promesse à nos derniers adieux.
Il faut nous séparer : la mort qui me menace
N'admet point de délai , n'accorde point de grace.
Adieu , mes chers enfants , adieu , mon cher époux.
Vous que j'ai tant aimé , vivez ; souvenez-vous
Qu'Alceste à cet amour appartient tout entière ,
Fut la plus tendre épouse et la plus tendre mère.

Les deux pièces les plus régulières d'Euripide sont ses deux *Iphigénies* , en *Aulide* et en *Tauride*.

La première sur-tout peut être regardée comme son chef-d'œuvre , et comme une des tragédies anciennes où l'art ait été porté à sa plus grande perfection. On ne trouve ici aucun des défauts trop fréquents dans cet auteur : ils sont au contraire remplacés par toutes les beautés propres au sujet et à la tragédie ; unité d'action et d'intérêt dont on ne s'écarte pas un moment , exposition admirable , caractères soutenus , vérité dans le dialogue , peu

de défauts de convenance , pathétique dans les situations , éloquence vraiment dramatique , enfin une gradation d'intérêt qui va croissant de scène en scène jusqu'au dénouement. Voilà ce qui justifie l'admiration qu'on a eue dans tous les temps pour cet ouvrage , qui a servi de modèle à l'un des plus parfaits de la scène française , et que peut-être le seul Racine pouvait embellir encore et perfectionner.

Si l'on excepte l'épisode d'Eriphyle, si adroitement fondu dans la pièce française , et qui était nécessaire pour se passer du dénouement que la fable a fourni à Euripide , Racine , d'ailleurs, l'a fidèlement suivi dans tout le reste ; et quel plus grand éloge en peut-on faire ? Cette exposition , qui peut servir de modèle ; ces combats de la nature et de l'ambition , qui forment le fond du caractère d'Agamemnon ; cette joie qui éclate à l'arrivée de la mère et de la fille , et qui est si déchirante pour le cœur d'un père ; cette scène naïve et touchante entre Agamemnon et Iphigénie , cette nouvelle froudroyante apportée par Arcas , *il l'attend à l'autel pour la sacrifier* ; cet hymen d'Achille , faussement prétexté , le désespoir de Clytemnestre , qui tombe aux pieds du seul

défenseur qui reste à sa fille, la noble indignation du jeune héros, dont le nom est si cruellement compromis, les transports de l'amour maternel qui éclatent dans Clytemnestre, défendant sa fille contre un époux inhumain, la résignation modeste de la victime et les prières attendrissantes qu'elle adresse à son père, toutes ces beautés, qui ont fait si souvent verser des larmes au théâtre français, appartiennent à celui d'Athènes, appartiennent à Euripide; et quand il n'aurait pas d'autre titre, n'en serait-ce pas assez pour mériter notre reconnaissance et notre vénération!

L'Achille d'Euripide est beaucoup plus modéré et plus maître de lui que celui de Racine, et par conséquent moins tragique. Il vient en effet avec ses Thessaliens, comme dans la pièce française, pour défendre Iphigénie; il combat la résolution qu'elle a prise de mourir; mais ce n'est pas avec cette impétuosité entraînante que lui donne Racine, avec cette violence prête à tout renverser, et qui sied si bien à un amant, à un guerrier. Ici Achille finit par céder en quelque sorte à Iphigénie; il se contente de dire que l'aspect de la mort peut la faire changer de résolution, et qu'il

sera près de l'autel avec ses soldats pour la défendre et la sauver.

Ce n'est point un reproche que je fais à Euripide : chez lui Achille n'en doit pas faire davantage ; il n'est pas amoureux ; ce n'est pas son épouse qu'il défend. Elle se dévoue en victime, et il doit, suivant les mœurs du pays, respecter à un certain point son dévouement religieux. Mais, sans blâmer Euripide, j'aime à voir dans Racine le bouillant Achille aller presque jusqu'à la violence pour sauver Iphigénie malgré elle.

On a reproché à Racine l'égarement de Clytemnestre, comme un petit incident dont il a eu besoin pour fonder sa pièce. Cette légère imperfection, si c'en est une, n'est point dans la pièce grecque ; mais elle est remplacée par un défaut qui, pour nous du moins, serait moins excusable : c'est Ménélas qui, soupçonnant la faiblesse de son frère, arrache de force à l'officier d'Agamemnon la lettre qu'il porte. Ce moyen nous semblerait peu conforme à la dignité du personnage ; et de plus, il ne paraît pas convenable de faire paraître là Ménélas, la première cause de tous les malheurs qui sont le sujet de la pièce. On se-

rait blessé aujourd'hui de le voir reprocher durement à Agamemnon la répugnance trop juste que celui-ci montre à sacrifier sa fille à la vengeance de son frère. Ménélas est trop intéressé dans cette cause pour avoir le droit de la plaider. C'est peut-être la seule faute grave d'Euripide, dans son *Iphigénie*, et Racine l'a corrigée. Il a écarté Ménélas, et a mis à sa place Ulysse, qui, n'ayant d'autre intérêt que celui de tous les Grecs, est bien plus autorisé à combattre la résistance d'Agamemnon ; et ce changement judicieux est encore une preuve de l'excellent esprit de Racine.

Il a mis aussi plus de force dans le rôle de Clytemnestre, et poussé plus loin les combats qu'elle rend en faveur de sa fille. Dans Euripide, elle finit, comme Achille, par céder en gémissant à la résolution de sa fille. Elle entend les adieux que la jeune princesse fait à ses compagnes, et la laisse sortir pour aller à l'autel. Il se peut que les mœurs grecques ne lui permissent pas d'en faire davantage ; mais, pour nous, il vaut mieux sans doute qu'elle ne cède qu'à la force, et qu'elle ne reste sur la scène que parceque des soldats l'y retiennent.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride*, quoique vraiment tragique, n'est pourtant pas d'un intérêt si pénétrant, et, quoique la pièce soit bien faite, elle produit moins d'effet que l'autre *Iphigénie*. Il ne faut pas en juger tout-à-fait par la pièce de Guimond de La Touche. Quoiqu'il ait imité la sage simplicité de la pièce grecque, cependant il a tiré ses plus grands effets de l'amitié d'Oreste et de Pylade, et de ce beau combat qui fait de son troisième acte l'un des plus théâtraux que l'on connaisse : ce combat est à peine indiqué dans Euripide. Pylade cède assez facilement à Oreste, parcequ'il se flatte de pouvoir le sauver, et avec beaucoup plus d'apparence de succès que dans la pièce française. Ce n'est point le naufrage qui les a jétés en Tauride : ils y sont abordés heureusement, et paraissent au commencement de la pièce, observant le temple dont ils veulent enlever la statue.

Pour l'exécution de leur projet, ils ont un vaisseau à la côte. D'ailleurs, le péril est moins grand que notre *Iphigénie*. Thoas ne presse point le sacrifice ; il ne paraît qu'au cinquième acte pour être trompé par la prêtresse dont il n'a aucune défiance, et qui, de concert avec

les Grecs, enlève la statue et la porte sur leur vaisseau. Thoas veut les poursuivre ; mais Minerve paraît , et le lui défend. A l'égard de la reconnaissance , elle se fait très simplement : Iphigénie , en présence de son frère , charge Pylade d'une lettre pour Oreste. *Oreste*, dit Pylade, *recevez la lettre de votre sœur*. Nous voulons des reconnaissances graduées avec plus d'art.

Le *Cyclope* d'Euripide , qui n'est point une tragédie , n'est bon qu'à nous donner une idée d'un genre de spectacle en usage chez les anciens , et qu'on nommait le *Drame satirique* , non qu'il ressemblât en rien à ce que nous appelons la satire , mais parceque les satyres ou chèvre-pieds en étaient les personnages principaux et nécessaires. Cette espèce de drame se rapprochait de l'origine de la vieille tragédie , lorsqu'elle n'était qu'une fête populaire consacrée à Bacchus , et représentée sur les tréteaux de Thespis. On voit , par le *Cyclope* , la seule pièce qui nous reste de ce genre , que c'était un mélange de sérieux et de bouffon , un amalgame bizarre et grotesque , fait pour amuser la populace. Ces farces étaient fort de son goût ; car elles faisaient

toujours partie des solennités où l'on donnait des représentations théâtrales , et l'on sait que les plus grands écrivains , à commencer par Euripide et Sophocle , ne dédaignaient pas de descendre à ce genre monstrueux. Cela fait voir que dans Athènes , comme dans toutes les grandes villes , il fallait des spectacles pour les dernières classes du peuple , comme pour la classe plus instruite. Le sujet du *Cyclope* est l'aventure d'Ulysse dans la caverne de Polyphème , telle qu'elle est racontée dans l'*Odyssée* (*).

(*) Nous donnerons l'Iphigénie d'Euripide avec l'Iphigénie de Racine , lorsque nous imprimerons les chefs-d'œuvre de ce grand poète français.

HÉCUBE

TRAGÉDIE D'EURIPIDE,

TRADUCTION DE M. PREVOST,
PROFESSEUR, ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET BELLES-LETTRES DE BERLIN.

PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE, fils de Priam.

HÉCUBE, veuve de Priam.

POLYXÈNE, fille d'Hécube.

POLYMESTOR, roi de Thrace.

AGAMEMNON.

ULYSSE.

TALTHYBIUS, héraut de l'armée des Grecs.

UN ESCLAVE d'Hécube.

LE CHOEUR, composé de Troyennes captives.

(La scène est dans la Chersonnèse de Thrace ,
sur le bord de la mer, dans le camp des
Grecs, à l'entrée de la tente des Troyennes
captives.)

H É C U B E ,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

L'OMBRE DE POLYDORE (seule).

JE quitte la retraite des morts et les portes ténébreuses du Tartare, séjour abandonné des dieux. Je suis Polydore, né d'Hécube, fille de Cissée ; Priam fut mon père. Quand la capitale de la Phrygie fut menacée, craignant de la voir tomber sous le fer des Grecs, il m'envoya, hors des confins de la Troade, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui domine sur les fertiles plaines de la Chersonnèse et commande à ses peuples belliqueux. En me confiant à ses soins, mon père lui remit en secret ses trésors, afin que, si les murs d'Illion devoient tomber, ceux de ses enfants qui vi-

vroient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étois le plus jeune des Priamides ; ce fut la cause de mon départ , mon foible bras ne pouvant supporter le poids des armes et de la lance. Aussi long-temps que l'empire phrygien subsista et que les remparts de Troie demeurèrent inébranlables , aussi long-temps qu'Hector mon frère put signaler son courage , élevé par les soins de l'hôte de mon père , je croissois dans son palais , ainsi qu'un tendre rejeton : mais dès que Troie , dès qu'Hector ne fut plus , quand ma patrie eut été ravagée , et que Priam lui-même fut tombé au pied des autels , immolé par la main du sanguinaire fils d'Achille , l'hôte et l'ami de mon père me massacra sans pitié , et jeta mon cadavre dans les flots , pour jouir en paix de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées , je demeure étendu sur le rivage , sans obtenir ni larmes ni sépulture. Maintenant j'abandonne mon corps pour m'attacher à Hécube , mère chérie et malheureuse ! Depuis trois jours qu'au sortir de Troie elle est arrêtée dans la Chersonnèse , sans cesse je la poursuis. Tous les Grecs , tranquilles sur ces bords , demeurent auprès de leurs vaisseaux immobiles : le fils de Pélée

leur est apparu sur son tombeau, et retient ces guerriers prêts à retourner dans leur patrie. Il veut, pour prix de ses travaux, qu'on immole ma sœur Polyxène sur sa tombe : il obtiendra sa demande; les Grecs, qui le chérissent, ne lui refuseront pas cette offrande, et le sort a marqué ce jour pour les funérailles de ma sœur. Ma mère aura aujourd'hui sous les yeux les corps de ses deux enfants : poussé jusqu'aux pieds d'une esclave, je paroîtrai flottant tristement sans sépulture; car j'ai demandé aux puissances infernales la faveur de trouver un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère. Satisfait alors, et ayant tout ce que je desire (*), je cesserai d'importuner la vieille Hécube. — Mais la voilà qui sort de la

(*) Dans les siècles antiques de la Grèce, un voyageur entroit dans la première maison qu'il rencontroit, avec la certitude d'y être accueilli comme un frère. Il s'asseyoit à la table de famille avant d'être connu. La religion imposoit la loi de ne faire aucune question à celui qui demandoit un asile que lorsqu'il avoit pris un repas. L'hospitalité devenoit un lien sacré, dont la violation étoit une espèce de sacrilège.

tente d'Agamemnon, épouvantée par mon apparition.

— O ma mère ! issue du sang des rois , vous êtes devenue esclave ! Sort cruel ! Le dieu qui a renversé votre fortune égale sa vengeance à vos prospérités passées.

HÉCUBE, TROYENNES CAPTIVES.

HÉCUBE.

Guidez , ô mes enfants ! guidez mes pas hors de la tente ; Troyennes , soutenez la caducité de votre compagne d'esclavage , qui fut jadis votre reine. Prenez-moi , portez-moi , aidez-moi ; soulevez ce corps affoibli par les années , afin qu'appuyée sur vos bras je presse mes pas tardifs. — O foudres de Jupiter ! ô nuit ténébreuse ! pourquoi troubler mon repos par ces terreurs , par ces fantômes ? O terre vénérable ! mère des songes aux ailes noires ! loin de moi ces visions nocturnes qui m'alarment sur le sort de mon fils réfugié en Thrace , et sur ma chère fille Polyxène. Visions effrayantes ! j'ai su... j'ai appris !... Dieux infernaux ! sauvez mon fils ! mon fils , l'unique espoir de sa famille , confié à la garde d'un ancien ami , au sein des frimas de la Thrace. — Quelque

chose de nouveau se prépare : des accents lamentables vont succéder à nos pleurs. Non, jamais mon ame égarée n'éprouva une telle horreur, un tel saisissement. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre !... Troyennes, où sont-ils, pour m'expliquer mes songes ? J'ai vu une biche tachetée impitoyablement déchirée par la griffe sanguinaire d'un loup, qui l'enlevait à mes pieds avec violence. Nouvel objet d'effroi ! du haut de sa tombe est apparu le fantôme d'Achille. Il demande, pour prix de la guerre, quelqu'une de nos infortunées Troyennes. O dieux ! je vous en conjure, écartez ce malheur de dessus la tête de ma fille !

HÉCUBE, TROYENNES, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

J'accours vers vous en grande hâte. J'ai quitté les tentes où le sort a fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Hélas ! loin de soulager vos peines, je viens, chargée du poids d'une nouvelle accablante, je viens annoncer des malheurs. L'assemblée entière des Grecs a résolu d'immoler votre fille aux mânes d'Achille. Du haut de sa tombe,

vous savez qu'il est apparu couvert d'une armure d'or : il arrête la flotte fendant les ondes, qui déjà fixoit par des cordages les voiles déployées ; il s'écrie : Quoi ! vous partez, enfants de Danaüs, et vous laissez mon tombeau sans offrande ! Aussitôt l'orage de la discorde gronde : deux partis divisent nos vaillants guerriers ; les uns veulent qu'on fasse le cruel sacrifice, les autres s'y opposent. Pour vous s'est montré plein de zèle Agamemnon, uni par les nœuds de l'amour à celle qu'anime un souffle divin. Les Théséides, ces deux rejetons d'Athènes, ont prononcé deux discours ; mais leur avis unique a été d'arroser le tombeau du sang d'une jeune victime. Ne préférons pas, disoient-ils, les amours de Cassandre à la valeur d'Achille. Les opinions étoient ainsi flottantes, lorsqu'un orateur plein d'artifices, abondant en paroles flatteuses, possédant l'art de gagner la multitude, le fils de Laërte enfin, persuade à l'armée de ne pas rejeter la demande du plus vaillant des Grecs, pour épargner le sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Proserpine ne pût dire que les Grecs avoient signalé leur départ de Troie par leur ingra-

titude envers les héros qui sont morts en combattant pour eux. Ulysse viendra bientôt lui-même arracher votre fille de votre sein, et l'enlever à vos débiles mains. Courez aux temples embrasser les autels ; jetez-vous aux pieds d'Agamemnon, comme une suppliante ; invoquez les dieux du ciel et des enfers. Hélas ! si vos prières ne peuvent les fléchir, le sang de votre fille arrosera le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

Ah ! malheureuse !... O cris ! ô larmes ! ô désespoir ! Infortunée ! triste vieillesse ! insupportable servitude ! Hélas ! qui viendra à mon secours ? O ma famille ! ô ma patrie ! — Mon époux n'est plus, mes enfants ne sont plus ; quel parti prendre ? où aller ? où trouver quelque dieu ou quelque génie secourable ? O Troyennes ! que viens-je d'entendre ! Ah ! vous m'avez percé le cœur. La lumière m'est odieuse... Pieds chancelants, traînez ce corps caduc vers le lieu qui la renferme. Ma fille, enfant d'une trop misérable mère, sors, sors de la tente ; entends la voix de ta mère ; ô ma fille ! connois les bruits qui menacent tes jours.

HÉCUBE, LE CHOEUR, POLYXÈNE.

POLYXÈNE.

O ma mère! ma mère! pourquoi ces cris douloureux? Pourquoi me faire ainsi sortir de ma retraite, comme un oiseau palpitant de frayeur?

HÉCUBE.

Ah! ma fille!

POLYXÈNE.

Dieux! quel sinistre accueil! quels malheurs allez-vous m'apprendre?

HÉCUBE.

O fille infortunée!

POLYXÈNE.

Ah! parlez, ne me cachez rien. Je tremble... je frissonne... Ma mère, quel est le sujet de vos larmes?

HÉCUBE.

Ah! ma fille! ma chère fille!... Ah! malheureuse mère!

POLYXÈNE.

Qu'allez-vous m'annoncer?

HÉCUBE.

L'armée des Grecs veut t'immoler sur le tombeau d'Achille.

POLYXÈNE.

Dieux! que viens-je d'entendre! O ma mère!... Fatal destin!... Ah! parlez; daignez, daignez répéter ces tristes paroles.

HÉCUBE.

Ma fille, je te répète cette nouvelle affreuse : les Grecs ont prononcé l'arrêt sanguinaire.

POLYXÈNE.

O mère infortunée, dont la vie est en proie aux revers ! ô jours de douleur et d'amertume ! de quel coup cruel et imprévu un dieu vient-il vous frapper ? Hélas ! votre fille n'est plus ; je ne pourrai plus, compagne de votre esclavage, partager les maux de votre vieillesse : comme la jeune victime qui païssoit l'herbe des montagnes est enlevée à sa mère mugissante, ainsi vous me verrez arrachée d'entre vos bras. O malheureuse ! le sein déchiré par le fer, précipitée dans les ombres du Tartare, là je serai couchée parmi les morts. Ah ! c'est sur vous que je pleure et que je gémis ; mais ma vie, tissu d'opprobre et de misère, ne mérite pas mes regrets ; la mort m'offre plus de douceurs.

FIN DU PREMIER ACTE.

~~~~~  
ACTE II.  
—

HÉCUBE , POLYXÈNE , ULYSSE ,  
LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

HÉCUBE , voilà Ulysse qui presse vers vous  
ses pas ; il a quelque chose de nouveau à vous  
apprendre.

ULYSSE.

Madame , je pense que vous êtes instruite  
des résolutions de l'armée et du décret qu'elle  
a porté ; cependant , je dois vous le déclarer ,  
les Grecs ont résolu d'immoler votre fille sur  
le tombeau d'Achille , et c'est moi qu'ils ont  
choisi pour l'y conduire. Le fils d'Achille est  
celui qui doit présider au sacrifice , et qui est  
chargé de l'exécuter. Prenez donc un sage  
parti ; cédez sans violence , et ne me forcez  
pas d'en venir à de fâcheuses extrémités :  
connoissez notre force et votre foiblesse. Il

est sage dans le malheur de régler ses sentiments sur sa fortune.

HÉCUBE.

Hélas ! je vois l'abyme qui s'ouvre devant moi , rempli de gémissements et de larmes. Malheureuse ! j'ai trop vécu. Jupiter m'a refusé la mort ; il m'a réservée pour des maux plus cruels que tous ceux que j'ai soufferts. Mais, s'il est permis à un esclave d'interroger ses maîtres sans employer de paroles dures ni outrageantes, daignez, seigneur, répondre à mes questions.

ULYSSE.

Parlez ; ne craignez pas que je refuse de vous entendre.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où vous vîntes à Troie comme espion , déguisé sous de mauvais vêtements , le visage baigné de larmes ?

ULYSSE.

Il m'en souvient ; l'impression en est ineffaçable.

HÉCUBE.

Hélène vous reconnut ; elle s'en ouvrit à moi seule.

ULYSSE.

Je sais à quel danger je me vis exposé.

HÉCUBE.

Est-il vrai qu'alors vous vous jetâtes à mes pieds dans la posture la plus humble ?

ULYSSE.

J'embrassois vos genoux de mes mains suppliantes.

HÉCUBE.

Que je vous sauvai la vie, en favorisant votre fuite ?

ULYSSE.

C'est à vous que je dois de jouir de la lumière du jour.

HÉCUBE.

Que me disiez-vous en ce moment, où je vous avois en ma puissance ?

ULYSSE.

Tout ce que la crainte de mourir pouvoit me suggérer.

HÉCUBE.

Eh quoi ! pouvez-vous justifier votre conduite ? traité par moi comme vous venez de l'avouer, ce n'est pas du bien que vous me faites, mais tout le mal qui dépend de vous. Loin de moi, vous tous, orateurs populaires !

Race ingrate , qui ne cherchez que les honneurs , et qui , pour plaire à la multitude , comptez pour rien de nuire à vos amis. Mais encore , quel subtil artifice a pu persuader aux Grecs qu'ils devoient sacrifier ma fille ? Quelle nécessité les oblige de faire couler le sang humain sur un monument que devoit arroser le sang des hécatombes ? Y a-t-il quelque justice à verser celui de ma fille , pour expier la mort d'Achille ? Jamais elle ne lui fit aucune offense. C'est Hélène que son ombre doit poursuivre ; c'est elle qui l'a fait périr , et qui l'a conduit devant Troie. S'il lui faut une captive , si la beauté fixe son choix , qu'il cesse de demander notre sang. La fille de Tyndare (\*) surpasse la mienne en attraits ; ses torts sont-ils moindres que les nôtres ? — Jusqu'ici j'ai fait parler la justice : mais vous , sachez de quel prix vous devez payer mes services. Vous preniez ma main , dites-vous , vous étiez à mes pieds dans la posture d'un suppliant ; eh bien ! c'est moi qui embrasse ici les vôtres ; c'est moi qui vous supplie ; c'est moi qui implore de vous la grace que vous me demandiez alors.

---

(\*) Hélène.

Ah ! n'arrachez point ma fille d'entre mes bras ; n'immolez pas ma fille : c'est assez de tant d'autres morts. Par elle je suis heureuse, et j'oublie tous mes malheurs ; seule elle adoucit le regret de tant de pertes cruelles. C'est ma patrie , ma nourrice , mon guide , l'appui de ma vieillesse. Il ne faut pas que les souverains donnent des ordres injustes ; qu'ils ne pensent pas que leur prospérité soit inaltérable. Moi-même j'étois autrefois ; à présent je ne suis plus. Tout mon bonheur..... un jour l'a détruit. O vous , qui recevez mes tendres supplications ! respectez ma vieillesse , ayez pitié de mes maux : retournez vers l'armée des Grecs ; dites-leur que c'est un opprobre de faire périr des femmes arrachées au pied des autels , mais dérobées au carnage par leur généreuse pitié. Votre loi respecte également le sang de l'homme libre et celui de l'esclave. Parlez : au défaut des raisons et de l'éloquence , votre rang entraînera les suffrages : le même discours dans la bouche d'un homme obscur , ou dans celle d'un homme qu'on considère , produit des impressions bien différentes.

## LE CHOEUR.

Non , il n'est point de cœur si dur , que des plaintes si touchantes ne pussent attendrir , à qui ces profonds gémissements n'arrachassent des larmes.

## ULYSSE.

Hécube , laissez-vous persuader ; que la colère ne vous fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Je vous dois la vie , je suis prêt à sauver la vôtre , comptez sur cette assurance ; mais je l'ai dit ouvertement : Troie est en cendres ; je ne puis refuser le sacrifice de votre fille au plus vaillant de nos guerriers. Plus d'une ville est ébranlée pour avoir laissé languir sans honneur l'homme brave et valeureux confondu parmi les lâches. Achille a mérité , madame , toute notre reconnoissance , en terminant glorieusement ses jours au service de sa patrie. Il nous seroit honteux sans doute d'avoir joui de son amitié pendant sa vie , et de l'abandonner mort. Eh ! s'il faut rassembler une armée et combattre un nouvel ennemi , où trouverons-nous cette ardeur qui fait affronter les hasards , en voyant cet illustre mort dont on n'honore point la cendre ? Pendant ma vie , que chaque jour je



possède le peu qui m'est nécessaire , je suis content ; mais puissè-je voir ma tombe respectée ! Vous vous plaignez des maux que vous avez soufferts ; songez qu'il est parmi nous des mères et des pères courbés sous le poids des ans, dont l'infortune égale la vôtre ; des épouses privées de leurs vaillants époux ensevelis sous les cendres d'Ilion. Supportez votre sort avec courage. Si c'est à tort que nous honorons un héros, blâmez notre erreur. Peuples barbares , puissent vos amis ne trouver en vous que des ingrats ! Puissiez-vous ne point admirer ceux qui périssent par une fin glorieuse ! Ainsi la Grèce s'élèvera sur vos ruines.

## LE CHOEUR.

O sort affreux d'une esclave, d'être réduite par la force à supporter de tels outrages !

## HÉCUBE.

O ma fille ! mes vains discours se perdent dans les airs. Peut-être tu pourras plus que ta malheureuse mère : viens , hâte-toi , fais entendre tes plaintifs accents, plus touchants que ceux de Philomèle ; conjure-les d'épargner ta vie ; tombe en pleurs aux genoux d'U-

lysse ; touche , persuade : il a des enfants , il aura pitié de ton sort.

POLYXÈNE.

Vous retirez votre main , Ulysse ; vous vous détournez , de peur que la mienne ne touche votre visage(\*). Ne craignez rien , je n'attirerai point sur vous la colère du dieu des suppliants : je vous suivrai ; je cède à la force ; je cède au desir de la mort. Il faudroit que je fusse bien timide et bien peu généreuse pour avoir d'autres sentiments. Comment pourrois-je aimer la vie ? Moi , la fille du roi de la Phrygie entière , qui ai passé mon enfance près du trône , nourrie des plus belles espérances , destinée à devenir l'épouse d'un monarque , et recherchée par les plus hauts partis ; moi , à qui obéissoient toutes les Troyennes , et qui étois distinguée entre toutes les jeunes filles de mon âge , égale enfin aux déesses en tout , hors l'immortalité , et qui maintenant suis esclave.... Esclave ! ce nom seul me fait aimer la mort , ce nom auquel je ne suis point faite. Je tomberois entre les mains d'un maître cruel ! Il achèteroit à prix d'argent la sœur

---

(\*) Ce geste étoit un signe de supplication.

d'Hector et de tant de héros ! Réduite aux plus viles fonctions du ménage et aux ouvrages les plus abjects , je passerois mes jours dans l'amertume ! Et cette main , recherchée des rois , il faudroit donc la livrer au vil compagnon de ma servitude ! Non , non , je renonce à cette lumière qui ne doit pas éclairer mon esclavage ; je cherche les ténèbres de la mort. Ulysse , conduisez-moi au lieu de mon supplice : il n'est plus pour nous de ressource , ni d'espérance ! Et vous , ma mère , cessez de rien dire et de rien faire pour retarder mon départ : conseillez-moi plutôt de mourir , avant que de me voir exposée à des traitements honteux , indignes de ma naissance. Lorsqu'on n'a point connu l'infortune , on la supporte avec peine , et l'on courbe difficilement sa tête sous le joug de l'adversité. Alors c'est un bien de mourir. La vie n'est qu'un fardeau insupportable , quand il faut la passer dans l'opprobre.

## LE CHOEUR.

Il est beau , sans doute , et glorieux d'être issu d'un sang illustre ; mais cette distinction est bien plus flatteuse , lorsque les sentiments répondent à la naissance.

HÉCUBE.

Ma fille , les sentiments que tu viens d'exprimer sont généreux ; mais ils ajoutent à ma douleur. Ah ! s'il faut satisfaire à la haine du fils de Pélée , si vous voulez éviter ses reproches , ô Ulysse , n'immolez pas cette victime. Conduisez-moi sur le tombeau d'Achille , frappez , n'épargnez pas mes jours : c'est moi qui ai donné la vie à Paris , qui perça de ses traits le fils de Thétis.

ULYSSE.

Hécube , ce n'est pas votre sang que demande l'ombre d'Achille , c'est celui de votre fille.

HÉCUBE.

Faites-moi du moins périr avec elle. Que la terre , que les mânes du mort se désaltèrent par une double libation de sang.

ULYSSE.

C'est assez du sacrifice de votre fille ; nous n'y joindrons pas le vôtre ; et plutôt à Dieu que le sien ne fût pas nécessaire !

HÉCUBE.

Je suivrai ma fille au tombeau ; il le faut ; j'y suis résolue.

ULYSSE.

Comment ! pensez-vous nous faire la loi ?

HÉCUBE.

Comme le lierre s'attache au chêne , ainsi je serrerai ma fille dans mes bras.

ULYSSE.

Non , vous vous rendrez à de plus sages conseils.

HÉCUBE.

Si l'on arrache ma fille d'entre mes bras , je ne m'en séparerai jamais.

ULYSSE.

Je ne sortirai point sans l'emmener d'ici.

POLYXÈNE.

Croyez - moi , ma mère. Et vous , fils de Laërte , laissez un libre cours aux transports maternels. Infortunée ! ne combattez point contre ceux qui ont en main la puissance. Voulez-vous voir votre corps débile traîné dans la poussière , déchiré par la main impitoyable d'un jeune homme qui vous repoussera avec violence , et chargera votre vieillesse d'outrages ? Non , vous ne vous exposerez pas à cet indigne traitement. Plutôt , ma tendre mère , tendez-moi cette main chérie , appro-

chez votre joue de la mienne... Hélas ! pour la dernière fois... Mes yeux ne reverront plus ces rayons , ce cercle brillant du soleil. Recevez mes derniers adieux. O ma mère ! ô sein qui m'a porté ! je descends au séjour des morts.

HÉCUBE.

O ma fille ! et moi , je vis esclave !

POLYXÈNE.

Sans avoir connu les douceurs de l'hymen , sans mériter le nom d'épouse.

HÉCUBE.

Ton sort est digne de pitié ; le mien est horrible.

POLYXÈNE.

Sans vous j'habiterai les ombres du Tartare !

HÉCUBE.

Hélas ! que deviendrai-je ? Qui me délivrera d'une vie importune ?

POLYXÈNE.

Fille d'un père libre , je meurs esclave !

HÉCUBE.

Mère d'une postérité nombreuse , je vais mourir abandonnée.

Que dirai-je de votre part à Hector ? Que dirai-je à votre époux ?

HÉCUBE.

Dis-leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÈNE.

O sein chéri, qui nourris mon heureuse enfance !

HÉCUBE.

O ma fille ! ô mort cruelle et prématurée !

POLYXÈNE.

Adieu , ma mère ; adieu , chère Cassandre ,  
Ah ! puisse votre bonheur....

HÉCUBE.

Mon bonheur.... ah ! ma fille ! il n'en est plus pour ta mère.

POLYXÈNE.

Adieu , cher Polydore ! ô mon frère , qui habitez parmi les Thraces belliqueux !

HÉCUBE.

Hélas ! s'il vit.... Je flotte dans une cruelle incertitude. De tous côtés je vois la fortune acharnée.

POLYXÈNE.

Il vit ; il fermera vos mourantes paupières.

HÉCUBE.

Avant la mort , j'en ressens toutes les horreurs.

POLYXÈNE.

Couvrez ma tête d'un voile , Ulysse ; emmenez votre victime. Je sens défaillir mon cœur déchiré par les cris d'une mère ; mes gémissements la pénètrent et la consomment ! — O lumière ! je puis t'invoquer encore ; mais pour te voir , je n'ai plus que l'instant où je m'avance entre le glaive et le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

O dieux ! je l'abandonne ! ... Tout mon corps se dissout ! O ma fille ! touche encore une fois ta mère , tends-moi cette main ; donne ; ne me laisse pas seule , sans enfants. Je succombe ! ô mes amis ! (*Elle se roule par terre dans le dernier désespoir.*) — Oh ! que ne puis-je rencontrer la sœur des Dioscures. Cette perfide Hélène , dont la beauté a renversé la fortunée Pergame !

LE CHOEUR.

Vents qui soufflez sur l'Océan , et qui portez les vaisseaux rapides sur les ondes enflées , où conduirez-vous mon infortune ? A quel maître irai-je obéir ? Sera-ce sur les côtes de



la Doride , ou dans les champs de la Thessalie , que l'Apidanus féconde de ses eaux transparentes ?

Ou bien , malheureuse captive ! serai-je portée , par l'effort des rames , dans cette île qui vit germer la palme et le laurier , tendant leurs ramaux sacrés à la belle Latone pour couronner les fruits de ses divins amours ? Unie aux filles de Délos , chanterai-je la déesse Diane , ses traits et son carquois d'or.

Irai-je dans la ville de Pallas ? Sur une robe couleur d'or , mon aiguille industrielle peindra-t-elle en fils nuancés le char brillant de Minerve , attelé de ses coursiers fougueux , ou la race des Titans , foudroyés par les traits enflammés du fils de Saturne ?

O mes enfants ! ô mes aïeux ! ô terre désolée , devenue la proie des Grecs , d'où s'élèvent des tourbillons de fumée !

Esclave dans une terre étrangère , je laisse l'Asie dans les fers de l'Europe ; j'échange la couche nuptiale contre la demeure sombre du Tartare.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHOEUR.

TALTHYBIUS.

TROYENNES, où pourrai-je trouver Hécube ,  
l'ancienne reine d'Illion ?

LE CHOEUR.

Talthybius , vous la voyez auprès de vous ,  
se roulant par terre , enveloppée dans ses vêtements.

TALTHYBIUS.

O Jupiter ! dois-je croire que vous avez les  
yeux sur ce qui se passe parmi les hommes ?  
Ou votre existence n'est-elle qu'une chimère ,  
et un aveugle hasard préside-t-il à tous les  
événements de la vie ? N'est-ce pas ici la reine  
de l'opulente Phrygie ? n'est-ce pas l'épouse  
du puissant Priam ? Et maintenant sa ville est  
ravagée ; esclave elle-même , accablée par  
l'âge , privée de ses enfants , elle est couchée

à terre , et se roule dans la poussière qui souille sa tête infortunée. Hélas ! hélas ! ma vie est bien avancée ; puisse-t-elle m'être ravie avant que la fortune la flétrisse par d'humiliants revers ! Levez-vous , infortunée ! soulevez ce corps appesanti et cette tête blanchie.

HÉCUBE.

Qui es-tu , ô toi qui veux relever mon corps abattu ? Pourquoi , qui que tu sois , troubles-tu ma juste douleur ?

TALTHYBIUS.

Je suis Talthybius , le héraut de l'armée des Grecs , Madame ; et c'est Agamemnon qui m'envoie près de vous.

HÉCUBE.

O mon ami ! Viens-tu m'annoncer que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau d'Achille ? Que cette nouvelle me seroit douce ! hâtons-nous , courons ; vieillard , conduis mes pas.

TALTHYBIUS.

Je viens pour vous conduire vers le corps de votre fille , afin que vous lui rendiez les derniers devoirs. Ce sont les deux Atrides et l'armée entière qui m'envoient.

HÉCUBE.

Helas ! que me dis-tu ? quoi ! ce n'est point pour m'annoncer ma mort prochaine que tu viens vers moi , mais pour m'apporter la plus sinistre nouvelle ! O ma fille ! tu meurs arrachée des bras de ta mère , et je demeure pour toujours privée de mes enfants : malheureuse que je suis ! Comment l'avez-vous immolée ? l'avez-vous du moins respectée ? ou , dans un transport de fureur , l'avez-vous massacrée ainsi qu'une ennemie ? Parlez , vieillard , bien que vous n'ayez rien que d'horrible à m'apprendre.

TALTHYBIUS.

Madame , quel triste devoir m'imposez-vous ? Le malheur de votre fille m'a déjà coûté bien des larmes , et j'en vais verser encore en vous en faisant le récit. Toute l'armée des Grecs assemblée environnoit le tombeau où devoit se faire le sacrifice de votre fille. Le fils d'Achille s'avance , et tenant Polyxène par la main , il la conduit sur le monument. J'étois auprès de lui. La jeunesse la plus distinguée , l'élite de la Grèce accompagnoit et observoit la victime. Le fils d'Achille , tenant dans ses mains une coupe d'or , fait des libations à son

père ; en même temps il m'ordonne d'imposer silence. Aussitôt je me lève et je m'écrie : « Silence , ô Grecs ! que toute l'armée fasse « silence. Taisez-vous , demeurez tranquilles. » Tout le monde reste immobile. Alors il prend la parole : « Fils de Pélée , ô mon père , rece- « vez ces libations propitiatoires par lesquelles « on évoque les ombres. Venez vous rassasier « du sang pur de cette jeune fille , que l'armée « vous offre avec moi. Devenez-nous propice : « souffrez que nos vaisseaux quittent le rivage , « que nous puissions déployer les voiles , et re- « voir , par un heureux retour , le pays de notre « naissance. »

Ainsi parla le fils d'Achille. Toute l'armée se joint à sa prière. Ensuite il saisit son épée enrichie d'or , et la sortant du fourreau il fait signe aux jeunes gens de saisir la victime. Elle comprend leur dessein , et s'écrie : « O Grecs , destructeurs de ma patrie ! je meurs volontairement : que personne ne porte les mains sur moi. J'offrirai ma tête avec joie. Au nom des dieux , en m'immolant , souffrez que je meure libre. Née pour le diadème , que je n'emporte pas chez les morts cet odieux nom d'esclave. » L'assemblée est émue. Le roi Aga-

memnon ordonne qu'on laisse libre Polyxène. Aussitôt les jeunes gens se retirent et obéissent à ses ordres souverains. A peine votre fille les a-t-elle ouïs , que , déchirant sa robe jusqu'à la ceinture , elle offre à nos regards sa poitrine et sa gorge semblable à celle d'une belle statue ; et posant un genou en terre , elle fait entendre ces paroles lamentables : « Jeune guerrier ! veux-tu frapper mon sein ? le voilà qui s'offre à tes coups ; veux-tu faire tomber ma tête ? je la présente au tranchant de ton glaive. » Éperdu , flottant entre la pitié et le devoir , il porte enfin le coup fatal qui l'atteint à la gorge et fait couler des flots de sang. Elle tombe ; mais en mourant elle observe de tomber avec décence , et craint de blesser la pudeur. Aussitôt chacun s'empresse ; les uns couvrent son corps de feuillages ; les autres , pour élever un bûcher , entassent des branches d'arbres ; et si quelqu'un paroît les mains vides , il entend bientôt ce reproche « Lâche ! tu restes tranquille !... tu n'apportes ni tapis ni ornement pour couvrir le cadavre ? tu ne fais aucune offrande à cette fille généreuse et magnanime ! » Voilà comment les Grecs

parlent d'elle. O mère de la plus vertueuse des filles ! ô la plus infortunée des femmes !

LE CHOEUR.

De quel coup affreux l'inévitable destinée a-t-elle frappé les Priamides et ma patrie ?

HÉCUBE.

O ma fille ! parmi tant d'horreurs , où fixer mes tristes regards ? Une douleur m'arrache à l'autre ! Mille tourments cruels me déchirent et se succèdent sans relâche. — Ah ! mes larmes sont éternelles : je n'effacerai jamais de mon cœur l'image de ton infortune. Mais l'excès de mon désespoir est adouci par ton généreux courage. Souvent un sol ingrat , fécondé par la douce influence des cieux , produit d'heureuses récoltes : le meilleur terrain sans culture ne donnera que de mauvais fruits. Parmi les hommes , le méchant n'est jamais que méchant , le bon est constamment bon : les catastrophes ne sauroient le corrompre ; son caractère est inébranlable. Est-ce le pouvoir de la naissance ou celui de l'éducation ? Sans doute la bonne éducation a beaucoup d'influence , et sait instruire au bien : celui qu'elle a formé connoît le mal par la règle du

beau et de l'honnête. — Mais où m'égarè-je ? — Allez , Talthybius , dites aux Grecs que personne ne touche au corps de ma fille , et que la foule s'en écarte ; car dans une nombreuse armée la multitude est sans frein : les marins indisciplinés sont plus impétueux que la flamme. Malheur à qui refuse de s'unir à leur violence ! Et toi , fidèle domestique , prends ce vase ; va , puise de l'eau de la mer que tu m'apporteras ici , pour que j'exécute les dernières lustrations sur le corps de ma fille , qui eut le nom d'épouse et n'en connut point les douceurs(\*). Ah ! comment lui rendrois-je des honneurs dignes d'elle ? Hélas ! que puis-je ? — Ce qui dépend de moi , je le fais. Je rassemblerai quelques ornements pour sa tombe , en demandant aux captives , mes compagnes , les foibles restes de leur fortune , dérobés à l'avidité de leurs maîtres.... O superbes palais ! ô maison jadis florissante ! ô Priam ! souverain d'un riche et puissant empire , père d'une postérité brillante ! Et moi , sa malheu-

---

(\*) Achille fut tué au moment où il alloit épouser Polyxène.



reuse mère , dans quel néant sommes-nous tombés , arrachés sans espoir à nos fières pensées ! Et que quelqu'un encore ose s'enorgueillir de ses richesses accumulées , ou de ses titres fastueux ! Méprisables objets des travaux des mortels ! tourments d'esprit , soucis rongeurs , vaines et superbes paroles , heureux celui qui vous dédaigne , et mène dans l'obscurité une vie exempte de revers !

LE CHOEUR ( seul. )

Mon sort fut décidé , ma perte fut inévitable , quand Pâris fit tomber les pins des forêts de l'Ida pour voler sur les ondes enflées , brûlant de posséder Hélène , la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil.

L'adversité et la fatalité irrésistibles nous enveloppent. Effet funeste de notre folie et des catastrophes étrangères ! L'affreuse désolation règne au rivage du Simoïs. Fatal jugement , rendu sur le mont Ida par un simple berger , entre trois immortelles , qui produit la guerre et le carnage , et la ruine de ma patrie !

Les bords rians de l'Eurotas retentissent

aussi de plaintes. La jeune Lacédémonienne pousse des gémissements douloureux, et verse des torrents de larmes. La mère pleure les fils enlevés à sa tendresse : sa main outrage sa tête chenue : elle déchire son visage , et teint ses ongles de son propre sang.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

LE CHOEUR, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

TROYENNES, où est la malheureuse Hécube, princesse dévouée à l'infortune, dont les maux surpassent tout ce qu'aucun homme et aucune femme ont jamais éprouvé de douleurs ?

LE CHOEUR.

Qui cherches-tu, messagère de mauvais augure ? ne finiras-tu point d'annoncer des malheurs ?

L'ESCLAVE.

C'est à Hécube que je dois porter cette affreuse nouvelle. Dans ce comble d'infortune, peut-on modérer l'expression de sa douleur ?

LE CHOEUR.

La voilà qui s'avance hors de la tente ; elle arrive à propos pour t'entendre.

## LE CHOEUR, L'ESCLAVE, HÉCUBE.

L'ESCLAVE.

O mon infortunée maîtresse ! malheureuse plus que je ne puis dire ! vous succombez ; c'en est fait. Déjà vos yeux se ferment à la lumière : sans enfants , sans époux , sans patrie , vous mourez désespérée.

HÉCUBE.

Je sais ce que tu viens m'apprendre. Épargne une infortunée. — Mais quoi ! m'apportes-tu le corps de Polyxène ? Hélas ! on m'avoit dit que tous les Grecs s'empressoient de lui rendre les derniers devoirs.

L'ESCLAVE.

Dieux ! elle ignore tout. C'est Polyxène qu'elle pleure : elle ne sent point les nouveaux malheurs qui l'accablent !

HÉCUBE.

Ah, malheureuse ! est-ce Cassandre ? est-ce la tête de ma fille que tu m'apportes ?

L'ESCLAVE.

Elle vit : mais vous ne pleurez pas celui qui est mort. Voyez son corps dépouillé : contemplez cet objet d'étonnement et d'horreur !

O dieux ! . . . mon fils mort ! mon fils Polydore, réfugié dans la Thrace chez un ami ! Ah ! je succombe, je meurs.

O mon fils ! mon fils ! — Hélas ! je ressens toute la rage des Bacchantes . . . Les noirs forfaits sont dévoilés ; je connois le monstre odieux.

L'ESCLAVE.

Infortunée ! seriez-vous instruite du triste sort de votre fils ?

HÉCUBE.

O nouvelles et incroyables horreurs ! Les maux s'entassent et se précipitent en foule. Jamais un jour sans larmes et sans soupir n'éclairera ma triste existence.

LE CHOEUR.

Affreuses , affreuses angoisses !

HÉCUBE.

O mon fils ! fils d'une malheureuse mère ; par quelle mort m'es-tu ravi ? par quel destin ? par quelle main barbare ?

L'ESCLAVE.

Je l'ignore ; je l'ai trouvé sur le rivage de la mer.

HÉCUBE.

Rejeté par les flots, ou renversé par la lance sanguinaire ?

L'ESCLAVE.

Les flots de la mer l'avoient poussé sur le sable stérile.

HÉCUBE.

Hélas ! — Ah dieux ! — Mes songes et mes visions s'accomplissent. Mes sens troublés m'offrent encore ce noir fantôme, qui m'annonçoit, ô mon fils, que tu ne jouissois plus de la clarté du jour.

LE CHOEUR.

Qui l'a fait périr ? Vos songes prophétiques éclaircissent-ils ce funeste mystère ?

HÉCUBE.

Le féroce Thrace, l'ami, l'hôte de ma famille, à qui son père l'avoit confié pour le dérober à la mort.

LE CHOEUR.

O dieux ! que dites-vous ?... il l'a massacré pour posséder ses trésors ?

HÉCUBE.

Forfait inoui, monstrueux, abominable ! Prodige d'horreur et d'impiété ! — Où es-tu, céleste vengeance ? — O le plus exécration des

hommes ! comment , sans être ému de compassion, as-tu pu percer ce tendre sein ? Comment d'un fer homicide as-tu déchiré ses membres palpitants ?

LE CHOEUR.

O malheureuse ! la main d'un dieu s'appesantit sur votre tête : y eut-il jamais d'infortune pareille à la vôtre ?

Mais je vois s'approcher Agamemnon , notre maître ; mes amis , faisons silence.

LE CHOEUR , AGAMEMNON , HÉCUBE ,  
L'ESCLAVE.

AGAMEMNON.

Hécube, que tardez-vous d'enfermer votre fille dans la tombe ? Talthybius m'a demandé de votre part qu'aucun des Grecs n'eût à toucher son corps. Aussitôt nous nous sommes éloignés ; nous respectons votre desir. Tant de lenteur m'étonne. Je viens vous chercher moi-même, et vous assurer que tout est bien disposé, si quelque chose peut paroître bien dans ces cruelles conjonctures. — Mais que vois-je ? quel est ce Troyen dont le corps est étendu dans la tente ? car les vêtements qui le couvrent montrent assez qu'il n'est pas Grec.

HÉCUBE ( à part )

Malheureuse Hécube ! que ferai-je ? Tomberai-je aux pieds d'Agamemnon , ou supporterai-je mes malheurs en silence ?

AGAMEMNON.

Pourquoi fondez-vous en larmes ? Pourquoi détournez-vous le visage ? — Vous ne répondez point ? Quel est ce cadavre ?

HÉCUBE ( à part. )

Mais s'il me traite en esclave et en ennemie , s'il me repousse loin de lui , je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON.

Croyez-vous que je puisse deviner vos pensées , lorsque vous refusez de les expliquer ?

HÉCUBE ( à part. )

Mais dois-je supposer qu'il me traite en ennemie ? Non , il ne me veut point de mal.

AGAMEMNON.

Vous vous obstinez à vous taire ? j'y consens ; et moi-même je ne veux plus vous entendre.

HÉCUBE ( à part. )

Sans lui je ne saurois venger mon fils ! Pourquoi hésiter ? Il faut parler , quel qu'en puisse être le succès. ( Haut. ) Agamemnon ,



j'embrasse vos genoux ; ne rejetez pas les vœux d'une suppliante.

AGAMEMNON.

Que demandez-vous ? — La liberté. — Elle est en votre pouvoir.

HÉCUBE.

Non, seigneur, que je sois vengée d'un perfide, et que je meure ensuite dans l'esclavage.

AGAMEMNON.

En quoi puis-je enfin vous aider ?

HÉCUBE.

Le service que j'attends de vous est loin de votre pensée ! — Voyez-vous ce cadavre qui fait couler mes larmes ?

AGAMEMNON.

Je le vois : j'ignore où vous en voulez venir.

HÉCUBE.

C'est moi qui suis sa mère ! c'est moi qui l'ai porté dans mon sein !

AGAMEMNON.

Quoi ! infortunée ! est-ce là un de vos fils ?

HÉCUBE.

Hélas ! il n'est pas du nombre des Priamides tués sous les murs d'Ilion.

AGAMEMNON.

Aviez-vous d'autres enfants ?

HÉCUBE.

Il me restoit ce fils , vain objet de mes espérances !

AGAMEMNON.

Où donc étoit-il lorsque Troie fut saccagée ?

HÉCUBE.

Son père , tremblant pour ses jours , l'avoit fait retirer. . . .

AGAMEMNON.

Dans quels lieux , ainsi seul et séparé de ses frères ?

HÉCUBE.

Dans ce même pays où nous venons de trouver son corps.

AGAMEMNON.

Chez Polymestor , qui règne sur ces contrées ?

HÉCUBE.

Priam lui envoya son fils , chargé d'un funeste trésor.

AGAMEMNON.

Comment et par qui sa vie a-t-elle été terminée ?

HÉCUBE.

Et par quel autre que par son hôte barbare ?

AGAMEMNON.

O mère infortunée !... pour ravir ses trésors ?

HÉCUBE.

Dès qu'il a vu tomber l'empire phrygien.

AGAMEMNON.

Où avez-vous découvert ce corps ? ou qui vous l'a apporté ?

HÉCUBE.

Cette esclave, qui l'a trouvé sur le rivage.

AGAMEMNON.

L'y cherchoit-elle ? ou s'est-il offert par hasard ?

HÉCUBE.

Elle étoit allée puiser de l'eau pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON.

Sans doute cet hôte perfide , après avoir égorgé votre fils , a jeté dans la mer son cadavre ?

HÉCUBE.

Abandonné à la merci des flots... déchiré par le fer....

AGAMEMNON.

O malheureuse !... ô larmes intarissables !

HÉCUBE.

Je meurs ! — Agamemnon, est-il quelque

douleur dont je n'aie point senti l'amertume ?

AGAMEMNON.

Hélas ! quelle femme fut jamais accablée de tant de maux ?

HÉCUBE.

Eh ! quelle autre que l'infortune elle-même ?  
Ah ! écoutez ma voix suppliante. Si mes maux vous semblent mérités , je les supporterai avec patience ; sinon , soyez mon vengeur , et punissez un hôte sacrilège qui , sans crainte des dieux , du ciel et des enfers , a commis le plus odieux des forfaits. Lui qui s'assit souvent à la même table avec moi , que les plus sacrés liens de l'hospitalité unissoient à ma famille , qui avoit reçu de nous toutes sortes de récompenses et de bons offices ; c'est lui qui tue mon fils , et ne daigne pas lui accorder la sépulture ! Il l'abandonne à la merci des flots ! Je suis esclave et foible , mais les dieux sont puissants ! Et la loi qui gouverne les dieux mêmes , car c'est par la loi que nous connoissons les dieux et les règles de la justice , c'est à vous de la faire respecter : si vous souffrez qu'on la foule aux pieds , si ceux qui osent porter sur leurs hôtes une main sacrilège , ou ravir des biens qui sont sous la sauvegarde

des dieux , ne portent point la peine de leurs crimes , il n'est plus de justice parmi les hommes. Saisi d'une juste horreur , ayez égard à ma prière ; prenez pitié de ma misère : comme le peintre qui observe à quelque distance l'effet de son ouvrage , voyez et contemplez le tableau de mes peines. Je fus reine , je suis esclave ; je fus une mère fortunée , et je me vois dans la vieillesse sans enfants , sans patrie , abandonnée , la plus misérable des créatures. — Dieux ! vous vous éloignez ! vous fuyez une infortunée ?... O plaintes inutiles !... Ah ! malheureuse que je suis ! Pourquoi , mortels , travailler , nous épuiser , en recherches sur tant de vaines sciences , tandis que nous ne nous empressons pas d'acquérir à grands frais la persuasion , qui seule est la reine des hommes , afin de savoir fléchir les cœurs et obtenir l'objet de nos desirs ? Quelle espérance me reste-t-il encore ? De tant de fils dont j'étois mère , aucun ne me reste. Moi-même dans un honteux esclavage , hélas ! je ne suis plus rien. Je découvre encore au loin la fumée qui s'élève en tourbillons des ruines de ma patrie ! — En vain peut-être je ferai parler ici votre amour pour ma fille ; Cassandre partage votre

lit ; voulez-vous lui rendre votre amour précieux , voulez-vous donner des charmes à vos embrassements , lui faire partager vos plaisirs , mériter sa reconnoissance et la mienne ? La plus douce des jouissances exige quelque retour. — Voyez ce cadavre , c'est celui du frère de votre amante ; vengez-le. Que vous dirai-je encore ? Que ne puis-je , de toutes les parties de mon corps , faire couler à vos pieds des torrents de larmes , et pousser des cris de douleur ! — O mon maître ?... ô lumière de la Grèce ! laissez-vous toucher , ne refusez pas un vengeur à ma vieillesse. Je ne suis rien.... N'importe... il est digne d'un grand cœur de servir la justice , et d'accabler les méchants en tout temps , en tous lieux , du poids de sa justice.

## LE CHOEUR.

Etrange destinée des mortels ! quel est le pouvoir du temps sur les liaisons les plus intimes ? Il change en amis les ennemis implacables , et force de haïr ceux que l'on a chéris.

## AGAMEMNON.

Hécube , je suis touché de votre sort et de celui de votre fils ; vos larmes et vos supplications m'attendrissent. Je voudrois , servant les

dieux et la justice , vous venger d'un hôte sacrilège , s'il étoit quelque moyen de le faire sans paroître , aux yeux de l'armée , avoir immolé le roi des Thraces à mon amour pour Cassandre. Mais le puis-je avec bienséance ? L'auteur du crime est notre allié ; sa victime est d'un sang odieux à la Grèce : s'il vous est cher , n'espérez pas qu'elle partage vos sentiments. Comptez donc sur mon zèle à vous être utile , sur mon ardeur à vous secourir ; mais n'attendez ni ce zèle , ni cette ardeur , s'il faut m'exposer aux accusations des Grecs.

HÉCUBE.

Non , il n'est aucun mortel qui puisse se dire libre ! Esclave des richesses ou de la fortune , soumis aux caprices de la multitude , ou aux ordres arbitraires des lois , l'homme , dans sa conduite , ne dépend jamais de lui-même ? Vous redoutez la multitude ? Je vous affranchis de vos craintes , je ne vous demande pas de servir ma vengeance , mais laissez-lui un libre cours ; et si quelque tumulte s'élève , pour en prévenir les effets , daignez le réprimer sans paroître me soutenir. Du reste , laissez-moi le soin de me venger.

AGAMEMNON.

Comment ! que pensez-vous faire ? Armez-vous d'un glaive votre débile main pour percer le cœur du barbare ? Le ferez-vous périr par le poison ? Quel secours espérez-vous ? quelle main vous prêtera son ministère ? où trouverez-vous des amis ?

HÉCUBE.

Ces tentes recèlent dans leur sein des troupes de Troyennes.

AGAMEMNON.

Parlez-vous de ces captives qui composent le butin des Grecs ?

HÉCUBE.

Avec elles je punirai le lâche assassin.

AGAMEMNON.

Et comment des hommes seront-ils vaincus par des femmes ?

HÉCUBE.

Le nombre et l'artifice suppléent à la vaillance.

AGAMEMNON.

J'en conviens ; mais des femmes !...

HÉCUBE.

Quoi ! des femmes n'ont-elle pas égorgé les enfants d'Égyptus , et dépeuplé d'hommes



Lemnos ? Laissez-moi le soin de ma vengeance. Que cette esclave traverse le camp sous votre sauvegarde. (à l'esclave.) Toi, va vers le roi des Thraces, et dis : « Hécube, au-  
« trefois reine d'Illion, vous appelle, guidée  
« par votre intérêt autant que par le sien  
« propre : amenez vos enfants ; il faut qu'ils  
« entendent ce qu'elle veut vous communi-  
« quer. » — Cependant, Agamemnon, qu'on diffère la sépulture de Polyxène, afin que mes soins maternels puissent réunir ces deux corps sur un même bûcher, et les enfermer dans un même tombeau.

## AGAMEMNON.

Je cède à vos desirs. En vain, si nos vaisseaux pouvoient quitter le rivage, attendriez-vous de moi cette faveur ; mais les dieux refusent un vent favorable, il faut rester et l'attendre. Puissiez-vous réussir dans vos projets de vengeance ! car c'est le bien des états et des particuliers qu'on fasse souffrir le méchant, et que l'homme de bien soit heureux.

## LE CHOEUR.

Troie ! ô ma patrie ! entre les villes immortelles, hélas ! tu n'es plus comptée : une

nuée de Grecs t'a couverte, et porte dans ton sein le ravage. Ta couronne de tours est rasée : tu n'offres qu'un tas de décombres noircies par l'épaisse fumée. O ville chérie, où je ne rentrerai jamais !

Dans l'ombre de la nuit s'exécute l'horrible carnage, lorsqu'au sortir du repos un doux sommeil se répand sur les paupières. Suspendant les chansons et les fêtes joyeuses, mon époux, dans son lit, jouissoit d'un repos tranquille : ses armes dormoient au sein de la paix. Il ne voyoit pas la troupe ennemie sortir de ses vaisseaux, et se répandre dans Ilion. Assise auprès d'une toilette élégante, je rangeois sous un diadème mes boucles flottantes, dont un miroir doré me réfléchissoit la fidèle image : négligemment vêtue, et dans le simple appareil de la nuit, j'allois entrer dans le lit et me livrer au doux sommeil. Un bruit soudain se fait entendre ; la ville entière retentit de ces clameurs menaçantes : « Enfants  
« des Grecs, marchez au pillage ; ravagez la  
« superbe Ilion. »

J'abandonne aussitôt ma couche chérie, couverte d'un voile léger, telle qu'une jeune Dorienne. J'embrasse l'autel de Diane, que je

fatigue en vain de mes prières. Infortunée ! mon époux périt à mes yeux ! on m'emmène au travers des vastes mers, loin de ma terre natale ; mes tristes regards restent fixés sur elle , tandis que le gouvernail détache le vaisseau du rivage, et nous sépare à jamais d'Illion. Enfin j'y renonce , désespérée , dévouant à l'inférieure vengeance Hélène, sœur des Dioscures, et le berger du mont Ida, le funeste Pâris, dont le crime a fait ma perte , et m'a proscrite du lieu de ma naissance. Fatal amour ! que dis-je ? fléau d'une divinité mal-faisante ! Oh ! puisse le vaste Océan refuser de porter une femme perfide ! Puisse-t-elle ne rentrer jamais dans sa patrie !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

---

POLYMESTOR, HÉCUBE, LE CHOEUR.

POLYMESTOR.

O des mortels les plus chers à mon cœur ! Priam ! Hécube ! . . . . les larmes coulent de mes yeux en voyant votre sort, votre ville en cendres , et cette fille infortunée que la mort vient d'arracher à votre tendresse. Ah ! il n'est rien d'assuré parmi les mortels ; les honneurs et la prospérité la plus brillante ne sauroient garantir du plus affreux revers. Les dieux se plaisent à bouleverser les fortunes avec fracas, afin que , dans l'ignorance des destins, nous tournions vers eux des regards d'adoration. — Mais à quoi bon de vaines lamentations qui ne peuvent soulager vos maux ? . . . . Si vous vous êtes plainte de ne m'avoir point encore vu , cessez un injuste reproche : j'étois absent sur les confins de la Thrace, lorsque vous êtes

arrivée en ces lieux. Et déjà, à mon retour, je portois mes pas de ce côté pour me rendre auprès de vous, quand j'ai rencontré l'esclave chargée de vos ordres, dont je viens apprendre l'objet de vous-même.

HÉCUBE.

Je n'ose regarder en face Polymestor, dans l'excès de misère où je me vois réduite. Tu fus témoin de ma gloire : j'ai honte d'exposer à tes yeux mon infortune. Il me seroit impossible de fixer sur toi mes regards. Ne le prends point en mauvaise part, Polymestor, et n'exige point une assurance que la bienséance seule interdit à mon sexe.

POLYMESTOR.

Ce sentiment n'a rien qui m'étonne. — Mais apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis vous être utile. Pour quel sujet me faisiez-vous chercher?

HÉCUBE.

J'ai un important secret à communiquer à toi et à tes enfants. Fais retirer les gens de ta suite.

POLYMESTOR.

Sortez. — Je puis demeurer seul sans crainte. — Je suis sûr de votre affection et

de celle des Grecs. Parlez maintenant , et dites-moi en quoi ma fortune peut suppléer à la vôtre : me voilà prêt à vous servir.

HÉCUBE.

Apprends-moi d'abord si mon fils vit encore, ce cher Polydore, que tu reçus de mes mains et de celles de son père, pour le garder dans ton palais : ensuite je pourrai t'entretenir d'autres objets.

POLYMESTOR.

Il vit. A cet égard, du moins, la fortune vous a respectée.

HÉCUBE.

O mon cher Polymestor ! que ta réponse est agréable et digne de toi !

POLYMESTOR.

Que voulez-vous encore savoir de moi ?

HÉCUBE.

N'a-t-il point oublié sa mère ?

POLYMESTOR.

Il vouloit venir vers vous en secret.

HÉCUBE.

Et les trésors qu'il remit entre tes mains ?

POLYMESTOR.

Je les garde dans mon palais.

Que tes desirs respectent toujours un bien fait pour toi !

POLYMESTOR.

N'en doutez pas, madame ; ce que j'ai suffit à mes enfants.

HÉCUBE.

Veux-tu savoir l'objet dont j'ai voulu t'entretenir ?

POLYMESTOR.

J'attends que vous daigniez m'en instruire.

HÉCUBE.

Que mon fils te soit cher, comme tu es cher à sa mère !

POLYMESTOR.

Quel est donc ce mystère, dont mes enfants et moi devons avoir connoissance ?

HÉCUBE.

Je veux te découvrir les lieux où sont enfermés les antiques trésors des Priamides.

POLYMESTOR.

Sans doute , votre dessein est de les faire connoître à votre fils ?

HÉCUBE.

Oui , c'est toi que j'ai choisi pour l'en instruire ; car je connois ta religieuse probité.

POLYMESTOR.

En quoi la présence de mes enfants peut-elle vous être utile ?

HÉCUBE.

Si la mort vient à te surprendre, ils conserveront mon secret.

POLYMESTOR.

Il est vrai ; j'approuve votre prudence.

HÉCUBE.

Connois-tu, à Troie, le temple de Minerve ?

POLYMESTOR.

Est-ce là que votre or est caché ? A quel signe pourrai-je distinguer la place ?

HÉCUBE.

A une pierre noire qui s'élève au-dessus de la terre.

POLYMESTOR.

Ayez-vous quelque chose à ajouter à ce que vous venez de me dire ?

HÉCUBE.

Je voudrois mettre en sûreté entre tes mains des effets précieux que j'ai dérobés au pillage.

POLYMESTOR.

Où sont-ils ? les tenez-vous cachés dans vos vêtements ?



Ils sont dans cette tente, avec un monceau de dépouilles.

POLYMESTOR.

Où donc? Est-ce ici le camp des Grecs?

HÉCUBE.

Non ; cette tente séparée n'est habitée que par les captives.

POLYMESTOR.

Puis-je entrer avec confiance? Ne rencontrerai-je aucun homme?

HÉCUBE.

Aucun. Nous sommes seuls. Entrez : les Grecs impatients se préparent à mettre à la voile. Faites promptement ce qui convient, et retournez avec vos enfants aux lieux où mon fils vous attend.

LE CHOEUR (seul.)

La vengeance tardive va fondre sur ta tête. L'abyme s'ouvre sous tes pas, et la mort poursuit l'homicide. Malheur, malheur à l'homme dévoué à la justice et aux dieux ! une trompeuse espérance l'entraîne dans le chemin qui conduit au ténébreux Tartare. Malheureux ! tu succombes sous les coups d'une main désarmée.

POLYMESTOR, DEMI-CHOEUR, HÉCUBE.

POLYMESTOR (dans la tente.)

Ah !.... ciel !.... on m'arrache les yeux !

DEMI-CHOEUR.

Mes amies ! entendez-vous les cris du roi de Thrace ?

POLYMESTOR (dans la tente.)

O dieux !.... ô dieux !.... ô mes enfants ! massacre horrible !

DEMI-CHOEUR.

Mes amies ! quels coups affreux vient-on de porter ?

POLYMESTOR.

Non, non, la fuite ne vous dérobera pas à ma fureur. J'enfoncerai, je renverserai ces portes.

DEMI-CHOEUR.

Voyez, sa main forcenée se fait une arme de tout ce qui s'offre à elle. Voulez-vous que nous nous jetions dans la tente ? Hécube et les Troyennes ont besoin de notre secours.

HÉCUBE.

Frappe ; n'épargne rien ; brise les portes. Tes vains efforts ne te rendront pas la lumière que je t'ai ravie ; ils ne rendront pas à tes fils la vie que je leur ai arrachée.

## DEMI-CHOEUR.

Princesse , est-il bien vrai , est-il en votre puissance ? Avez-vous fait ce que vous venez de dire ?

## HÉCUBE.

Il sort de la tente ; vous allez le voir , traînant dans les ténèbres ses pas incertains. Vous allez voir les cadavres de ses fils que j'ai massacrés à l'aide des braves Troyennes. Ma juste vengeance est assouvie. — Le voilà qui s'avance. Je m'éloigne et me dérobe aux flots impétueux de la fureur d'un barbare.

## POLYMESTOR.

Ah !.... ah !.... Où aller ? où rester ? où aborder ? Semblable à une bête sauvage , je rampe sur mes mains pour les poursuivre. Quel chemin prendre ? celui-ci ? celui-là ? Où pourrai-je saisir ces Troyennes homicides qui m'ont précipité dans l'abyme ? Malheureuses ! perfides Phrygiennes ! — Oh !... oh !.... monstres maudits ! quelle retraite vous dérobe à ma fureur ? — O soleil ! ah ! guéris cette plaie sanglante ; rends-moi ta douce clarté.... Ah !.... ah !.... Paix ! paix ! je les entends qui marchent sourdement ? Où m'élancerais-je plein de rage , pour me repaître d'os

et de chair , festin envié des bêtes farouches, qui doit venger mon injure et expier mes tourments ! — Malheureux ! où suis-je ? où vais-je ? Je livre mes enfants à ces Bacchantes infernales qui déchirent leurs chairs pantelantes , repas sanglant des chiens et des vautours. — Où m'arrêter ? où me tourner ? où aller ? — Comme un vaisseau pliant ses voiles, de peur d'être emporté loin du port, je rentre pour garder ces cadavres , et je m'élançe sur cette couche ensanglantée.

LE CHOEUR.

Malheureux!... ciel ! quelle horreur!... Par quels affreux supplices un dieu vengeur a-t-il expié vos crimes ?

POLYMESTOR.

Ah!... ah!... O Thrace ! peuple vaillant, toujours prêt au combat , agitant la redoutable lance , domptant les fiers coursiers!... O Grecs ! ô Atrides!... mes cris , mes cris perçants vous appellent. Venez , venez , accourez au nom des dieux.... M'entend-on?... Personne ne daigne-t-il me secourir ! — Je péris par la main de ces femmes , de ces captives ! Horribles , horribles douleurs!... O honte ! ô désespoir ! Où aller ? où courir ?

Pourrai-je m'élever dans les airs jusqu'aux célestes lambris , resplendissants des feux lancés par l'œil enflammé de Sirius et d'Orion, ou me précipiter dans les sombres abymes du Tartare ?

LE CHOEUR.

Quand on souffre des maux qu'on ne peut supporter, il est pardonnable de se soustraire à une vie infortunée.

LE CHOEUR , POLYMESTOR , HÉCUBE ,  
AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

J'entends tes cris , et j'accours : tout le camp en retentit ; la fille plaintive des rochers répète au loin tes gémissements. Si nous ne savions que les tours des Phrygiens sont tombées sous nos coups , ce bruit étrange nous eût remplis de frayeur.

POLYMESTOR.

O cher prince ! car c'est toi , Agamemnon, je reconnois les accents de ta voix , vois l'état où je suis réduit.

AGAMEMNON.

O dieux ! Polymestor !... Malheureux ! sous quels coups as-tu succombé ? qui t'a privé de

la lumière ? qui a fait ruisseler le sang de tes yeux ? qui a massacré tes enfants ? Dieux ! quelle fureur a pu l'animer ainsi contre toi et contre ta famille ?

POLYMESTOR.

Hécube et les captives. — C'est sous leurs coups que je succombe. — Je succombe !... ah ! que dis-je , foibles expressions de mes affreux tourments.

AGAMEMNON.

Quoi ! c'est vous , Hécube , qui avez commis cet attentat ? Ce sont là des traits de votre fureur ?

POLYMESTOR.

O dieux ! qu'as-tu dit ? Est-elle près de moi ? Parle , réponds ; où est-elle ? que je la saisisse entre mes bras ! que je la déchire ! que je me baigne dans son sang !

AGAMEMNON.

Malheureux ! que vas-tu faire ?

POLYMESTOR.

Au nom des dieux , laisse ma main signaler sa rage.

AGAMEMNON.

Arrête ; bannis de ton cœur ces sauvages pensées ; parle , je t'écoute. J'entendrai à son

tour les raisons de ton ennemie , et je prononcerai entre vous deux conformément aux règles de la justice.

POLYMESTOR.

Eh bien ! je vais parler. Le plus jeune des enfants de Priam se nommoit Polydore. Son père , prévoyant la chute de son empire , me l'avoit confié pour l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr. Mais écoute mes raisons ; elles sont dictées par la sagesse et par la prudence , j'ai craint que cet enfant , ton ennemi , échappé au carnage , ne rassemblât les restes de Troie , et ne relevât ses murs ; que les Grecs , instruits qu'un fils de Priam vivoit encore , ne conduisissent dans la Phrygie une nouvelle armée , et ne vinssent ensuite dévaster les campagnes de la Thrace ; que le malheur des Troyens ne rejaillît encore une fois sur leurs infortunés voisins. Hécube a su la mort de son fils ; elle m'a attiré ici par ses artifices , sous prétexte de m'indiquer les lieux où étoient enfouis à Troie les trésors des Priamides. Pour n'avoir aucun témoin de son crime , elle m'introduit seul avec mes enfants dans sa tente. A peine suis-je assis , que je me vois entouré de Troyennes , qui accourent de

toutes parts pour se placer auprès de moi , comme auprès d'un ami. Elles manient mon manteau d'Édonie , l'examinent au grand jour , et en louent le travail : d'autres regardent mon javelot fait à la manière des Thraces , et me dépouillent de cette arme. Les mères s'arrachent mes enfants , se les renvoient l'une à l'autre , et les emmènent loin de moi , en feignant de les caresser. — Tout-à-coup , le pourrez-vous croire ? leur douceur se change en rage ; elles tirent des poignards cachés sous leurs robes , et percent mes deux fils ; celles qui sont autour de moi laissent éclater leur fureur , saisissent mes pieds et mes mains. Je m'élance ; je veux voler vers mes enfants.... Elles m'arrêtent par les cheveux : leur nombre rend inutiles tous mes efforts. Pour terminer cette scène d'horreur , elles enfoncent dans mes yeux les pointes de leurs agrafes ; elles frappent , elles déchirent , elles font ruisseler le sang. Puis aussitôt elles s'échappent et fuient de tous côtés dans la tente. Furieux , je m'élance tel qu'un tigre altéré de sang ; je poursuis ces monstres infames , visitant tous les murs. Comme un chasseur acharné , je frappe , je brise , je renverse. — Voilà , prince , à



quoi m'a réduit le désir de mériter ton amitié, en faisant périr ton ennemi. Sans me répandre en longs discours, pour rassembler en un mot tout le mal qu'on a pu dire ou qu'on dira jamais des femmes, ni la mer, ni la terre ne nourrissent dans leur sein une race si odieuse. Celui qui leur est uni par une chaîne éternelle a pu l'apprendre.

LE CHOEUR.

Contiens tes transports furieux, et n'enveloppe pas toutes les femmes dans tes injurieuses accusations. S'il en est de méchantes, il en est aussi beaucoup que leurs vertus mettent au-dessus de tout reproche.

HÉCUBE.

Agamemnon, plutôt au ciel que parmi les hommes les paroles n'eussent jamais plus de force que les faits; que celui qui fait bien, dit bien, qu'on connût le méchant à ses mauvais discours; que jamais on ne vît l'injustice embellie par l'éloquence : funeste étude de prétendus sages, qu'à la fin leur sagesse abandonne et conduit à une ruine inévitable. C'est vous, seigneur, que cette réflexion doit prévenir. C'est à lui maintenant que je m'adresse; c'est lui que je veux confondre. —

Monstre ! comment peux-tu dire que c'est par affection pour les Grecs et pour Agamemnon que tu as fait périr mon fils ! Jamais existait-il ou put-il exister aucune amitié entre les Grecs et les barbares ? De qui cherchois-tu la faveur par cet excès de zèle ? Devois-tu leur être uni par quelque alliance ? leur étois-tu lié par les nœuds du sang ? Quel intérêt t'animoit ? Craignois-tu que , traversant une seconde fois les mers , ils ne vinssent ravager tes états ? A qui penses-tu faire croire de tels mensonges ? Parle vrai ; c'est son or , c'est ton insatiable cupidité qui a fait périr mon fils. Ose encore me répondre. Pourquoi , tandis que Troie prospéroit , que ses tours couvroient son enceinte , que Priam étoit vivant , que la lance d'Hector étoit formidable ; pourquoi , voulant servir les Grecs , n'immolas-tu pas cet enfant nourri dans ton palais ? ou pourquoi ne le livras-tu pas vivant entre leurs mains ? Mais , lorsque nous ne sommes plus , quand les tourbillons de fumée montrent au loin la désolation et la ruine de notre empire , tu égorges un malheureux hôte à l'ombre de tes foyers ! Achève d'entendre les preuves de ta scélératesse. Si tu étois l'ami des Grecs ,

que n'employois-tu cet or qui , de ton propre aveu , ne t'appartenoit pas , à soulager des guerriers épuisés , et depuis long-temps éloignés de leur patrie ? Mais , que dis-je ? tu crains de le laisser échapper ; tu le gardes encore dans ton palais. Si mon fils eût trouvé en toi un père et un défenseur , tu te serois couvert de gloire ; car c'est dans l'infortune que les amis se font connoître : la prospérité n'en manque jamais. Ah ! si mon fils étoit heureux, et toi privé de fortune , ne seroit-il pas ton trésor ? Maintenant tu n'as que sa haine. L'or et les jouissances ont disparu ; tes fils sont morts : toi-même , qu'es-tu devenu ? — O Agamemnon ! secourir ce barbare seroit vous montrer méchant. Vous ne protégerez point un hôte impie , perfide , injuste , sacrilège ; et nous ne pourrons point dire qu'un cœur tel que le vôtre se plaît avec les méchants. Je n'outrage point mes maîtres.

LE CHOEUR.

O comme les bonnes causes inspirent ceux qui les défendent !

AGAMEMNON.

Il est douloureux pour moi de prononcer dans cette affaire étrangère et malheureuse :

mais je le dois ; et , après m'être chargé de ce soin , je ne puis plus m'en dépouiller avec honneur. Sache donc que , suivant moi , ce n'est ni pour m'obliger , ni pour servir les Grecs , que tu as fait périr ton hôte infortuné , mais pour t'approprier ses trésors. Ce que tu dis d'ailleurs t'est dicté par ta cruelle situation. Peut-être parmi vous le meurtre d'un hôte n'a rien d'étrange ; mais , chez les Grecs , c'est un crime abominable. Si je ne te jugeois point coupable , éviterois-je un juste reproche ? Non , sans doute , tu n'as point frémi de commettre ce forfait : sache supporter la vengeance.

POLYMESTOR.

O dieux ! une femme , une esclave l'emporte ! Plus criminelle , elle jouit de mon supplice !

AGAMEMNON.

Reconnois-en la justice , et songe à ton crime.

POLYMESTOR.

O mes enfants ! ô lumière qui m'est ravie !  
Ah ! malheureux !

HÉCUBE.

Tu pleures tes enfants ? crois-tu que le mien ne me coûte point de larmes ?

POLYMESTOR.

Perfide ! tu m'insultes , tu te ris de mon infortune !

HÉCUBE.

Je suis vengée , et tu veux que je me contienne !

POLYMESTOR.

Ces transports cesseront quand , franchissant le vaste abyme....

HÉCUBE.

Hélas ! pour visiter les rivages de la Grèce.

POLYMESTOR.

Il t'engloutira dans son sein , où tu seras précipitée.

HÉCUBE.

Par quelle impitoyable main ?

POLYMESTOR.

Par ta propre fureur.

HÉCUBE.

Qu'as-tu dit ?

POLYMESTOR.

La rage dans les yeux , et la bouche écumante , tu perdras la forme humaine , et tu seras changée en chienne.

HÉCUBE.

Qui l'a prédit ?

POLYMESTOR.

Bacchus , l'oracle de la Thrace.

HÉCUBE.

T'a-t-il annoncé les maux que tu souffres ?

POLYMESTOR.

Que n'ai-je pu prévoir tes ruses détestables ?

HÉCUBE.

Terminerai-je ainsi ma vie ?

POLYMESTOR.

Oui , tu mourras : le lieu de ton tombeau prendra le nom de Cynossème (\*), et servira de signal aux nautoniers.

HÉCUBE.

Que m'importe ? — Je suis vengée.

POLYMESTOR.

Ta fille , Cassandre , sera la proie de la mort.

HÉCUBE.

Loin de moi cet affreux présage ! Ah ! puisse son horreur retomber sur ta tête (\*\*) !

---

(\*) Monument de la chienne.

(\*\*) Polymestor porte ainsi la plus vive inquiétude dans l'ame d'Hécube , parceque , chez les anciens peuples , on attribuoit quelque chose de divin aux hommes privés de la vue : on croyoit que les

Une jalouse surveillante , l'épouse de son  
amant , la fera mourir.

HÉCUBE.

Fille de Tyndare ! loin de vous une pareille  
fureur !

POLYMESTOR.

Bientôt sa hache homicide se tournera sur  
son époux.

AGAMEMNON.

Malheureux ! quel délire t'égare ? Crains  
qu'un juste courroux....

POLYMESTOR.

Frappe..... Mais sache qu'un bain fatal  
t'attend à Argos.

AGAMEMNON.

Gardes , saisissez ce furieux ; entraînez-le  
loin de ma présence.

POLYMESTOR.

Mes paroles te sont dures à entendre.

AGAMEMNON.

Qu'on lui ferme la bouche.

---

lumières de leur ame brilloient d'un éclat plus pur  
lorsque leurs yeux ne jouissoient plus de celle du  
soleil.

POLYMESTOR.

Soit : — j'ai tout dit.

AGAMEMNON.

Qu'on le jette sur le rivage de quelque île sauvage et déserte , et qu'il expie à loisir son audace et son insolence. Et vous , infortunée Hécube ! allez , ensevelissez vos morts. Troyennes , il est temps d'avancer vers les tentes de vos maîtres : je vois s'élever un vent favorable ; puisse-t-il nous porter heureusement dans notre patrie ! Puissions-nous , après tant de travaux , retrouver nos familles heureuses et florissantes !

LE CHOEUR.

Mes amies , rendons-nous au port , et dans les tentes de nos maîtres , pour nous soumettre aux travaux de l'esclavage : il faut céder à la dure nécessité.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



## NOTICE SUR LONGUS.

---

**L**ONGUS, sophiste grec, a passé à la postérité, avec le seul ouvrage qu'il ait composé, ou du moins avec le seul qui nous soit resté de lui. Il est difficile de fixer le temps auquel vécut ce sophiste ; mais, d'après plusieurs savants, Héliodore, qui brilla sous l'empire de Théodose, a précédé Longus. Ainsi l'auteur des Amours de Daphnis et de Chloé florissait vers le commencement du cinquième siècle.

La première édition grecque du roman de Longus est celle que Raph Colombani fit faire, à Florence, chez les Juntas, en 1598. On en publia une autre, trois ans après, avec une paraphrase de Laurent Gambara, en vers latins. Cette édition avait été imprimée dès 1569.

Quoique Politien, vers la fin du quinzième siècle, eût parlé avantageusement de ce roman, il n'avait encore paru en aucune langue,

lorsque le célèbre Jacques Amyot publia sa traduction française en 1559. Elle eut le même succès que toutes celles que nous avons de lui. On dit qu'Anibal Caro , connu par plusieurs ouvrages , et , entre autres , par sa traduction en vers de l'Énéide de Virgile , en avait aussi fait une de Longus en italien , mais elle resta inédite : Georges en donna une en anglais en 1657.

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La pastorale de Longus, intitulée *Les Amours de Daphnis et de Chloé*, est le plus célèbre de tous les romans grecs. Comme peu d'ouvrages de ce genre jouissent d'une aussi grande réputation, nous avons désiré l'offrir à nos lectrices. Amyot a donné, en 1559, une traduction très estimée de cette pastorale. Cependant, comme le langage d'Amyot, extrêmement vieilli, n'est entendu qu'avec difficulté, et comme il se trouve dans sa traduction quelques passages que désavouent les graces pudiques, nous avons cru devoir rajeunir le style de cet illustre écrivain, et jeter un voile sur plusieurs des tableaux de son original. Nous avons cherché avec soin à conserver l'aimable naïveté d'Amyot. Pussions-nous avoir réussi !

Il a paru, il y a environ vingt ans, une nouvelle traduction des Amours de Daphnis et de Chloé ; mais elle offre, dans certaines peintures qu'elle reproduit, à-peu-près les mêmes inconvénients que celle d'Amyot : d'ailleurs nous ne pouvions la donner dans ce recueil sans blesser le respect dû aux propriétés.

## PRÉFACE DE LONGUS.

---

ÉTANT un jour à la chasse dans l'île de Lesbos , en un bois consacré aux nymphes , j'y contemplai une des choses les plus admirables qui eut jamais frappé mes yeux. C'était un tableau représentant une histoire amoureuse. Le bois par lui-même était très beau , très garni d'arbres , parsemé de fleurs , et arrosé par les eaux fraîches d'une fontaine qui nourrissait et les arbres et les fleurs ; mais le tableau surpassait tout le reste , tant par la nouveauté du sujet que par le talent avec lequel il était rendu. La renommée de ce tableau attirait beaucoup d'étrangers , qui venaient plutôt en ces lieux pour l'admirer que pour rendre hommage aux nymphes. D'un côté , on voyait des femmes dans les douleurs de l'enfantement , tandis que d'autres femmes enveloppaient de langes des enfants exposés à la merci de la fortune. Des animaux nourrissaient ces enfants , des bergers les leur enlevaient. Des

jeunes gens allaient prendre les divertissements de la campagne. Des corsaires rava-geaient les côtes de la mer. Des ennemis faisaient une invasion. Plusieurs scènes amoureuses prêtaient un grand charme à ce tableau. Je le regardai avec tant de plaisir, que je conçus le dessein de retracer, à mon tour, dans un écrit, les diverses situations que la peinture avait si bien exprimées. J'en composai quatre livres, que je consacre à l'amour, aux nymphes, et au dieu Pan. J'espère que mon ouvrage plaira à diverses classes de lecteurs. Il adoucira les souffrances du malade, consolera l'affligé, rendra un souvenir de ses amours à celui qui aura été amoureux, et instruira celui qui ne l'aura point encore été ; car il ne fut, ni ne sera jamais homme qui puisse s'empêcher d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux auront le pouvoir de la regarder. Mais que les dieux veuillent qu'en décrivant les amours des autres je ne sois pas moi-même tourmenté par l'amour.

# DAPHNIS ET CHLOÉ,

PASTORALE DE LONGUS.

---

## LIVRE PREMIER.

L'ÎLE de Lesbos, qui contient onze cents stades de tour, est coupée dans son intérieur par des chaînes de montagnes et de collines; les unes couvertes de vignes; les autres, de hêtres, de cyprès et de pins; d'autres qui fournissent un marbre commun et peu estimé. Les plaines qu'elles laissent dans leurs intervalles produisent du blé en abondance.

Le long des côtes, la nature a creusé des bays autour desquels se sont élevées des villes que l'art a fortifiées, et que le commerce a rendues florissantes. Une d'elles, nommée Mytilène, est coupée par un canal, sur lequel sont construits des ponts d'une pierre blanche et polie. Son aspect présentait plutôt aux regards une île qu'une ville. A cinq quarts de

lieue environ de Mytilène , un de ses plus riches habitants possédait un fort bel héritage ; il consistait en montagnes peuplées de bêtes fauves , en plaines fertiles en froment , en coteaux enrichis de vignes , et des pâturages couverts de troupeaux. Cette superbe possession , bordée de tous côtés par la mer , offrait un séjour délicieux.

Là un chevrier , nommé Lamon , tandis qu'il gardait son troupeau , trouva un enfant nouveau-né qu'allaitait une de ses chèvres. En cet endroit s'élevait un petit bois épais et garni d'arbrisseaux , à l'ombre desquels croissait en abondance du lierre , qui se mêlait à l'herbe tendre et touffue. Sur cette herbe était couché l'enfant ; la chèvre quittait souvent son chevreau pour se rendre en ce lieu. Lamon , ayant pitié du pauvre chevreau que sa mère abandonnait , l'épia ; et , suivant ses traces en plein midi , il l'aperçut entrer avec précaution dans le bois , et tourner doucement autour de l'enfant , comme si elle craignait de le blesser avec ses ongles. L'enfant suçait le lait de la chèvre , comme s'il eût sucé celui de sa mère. Lamon étonné se rapprocha de la chèvre , et vit que son nourrisson était un en-

fant mâle, grand pour son âge, et d'une belle figure. Il était plus richement enveloppé, que ne semblait devoir l'être un enfant ainsi exposé au hasard. Car il avait un manteau de pourpre attaché avec une agrafe d'or. Près de lui était une petite épée dorée, avec une poignée d'ivoire. Lamon éprouva d'abord l'envie de s'emparer des objets précieux, et de laisser l'enfant; mais, après quelques moments de réflexion, il rougit de se montrer moins charitable et moins humain que sa chèvre, et, ayant attendu la nuit, il enleva tout, et porta à sa femme les bijoux, la chèvre et l'enfant.

Myrtale surprise demanda à son mari s'il était possible que les chèvres conçussent de semblables enfants; alors Lamon lui raconta comment il avait trouvé l'enfant, comment sa chèvre lui donnait son pis, et comment il avait eu honte de le laisser périr. Myrtale l'approuva, et tous deux étant d'accord d'élever l'enfant, serrèrent le manteau et l'épée, dirent que l'enfant leur appartenait, laissèrent la chèvre le nourrir, et, pour que son nom fût conforme à l'état de berger, ils le nommèrent Daphnis. Deux ans après, non loin de ce même lieu,



un pasteur , nommé Dryas , fit pareille rencontre , en gardant ses moutons , près d'une grotte , appelée la Grotte des nymphes , et formée d'une roche immense creuse en dedans , ronde en dehors. L'intérieur était orné de statues en pierre , représentant les nymphes , pieds nus , les bras découverts jusqu'aux épaules , les cheveux épars sur le cou , ceintes autour des reins , et le visage riant. Toutes semblaient prêtes à former des danses. Au milieu de la grotte s'élevait une voûte , et au fond on apercevait une fontaine limpide , d'où coulait un ruisseau ; sa fraîcheur entretenait la verdure d'un gazon , qui formait un beau tapis à l'entrée de la grotte. Là étaient suspendus des vases à traire , des flûtes , des flageolets , des chalumeaux , apportés en offrandes par les anciens bergers.

Une brebis de Dryas , qui depuis peu de jours avait mis bas , allait si souvent à la grotte des nymphes , que le berger craignit plus d'une fois de l'avoir perdue. Voulant la punir , afin qu'elle restât à paître comme de coutume avec le troupeau , il fit d'un osier flexible une espèce de lacs , et s'approcha de la grotte pour y surprendre sa brebis. Mais quelle fut sa sur

prise , quand il la vit occupée à allaiter un petit enfant avec autant d'adresse et de douceur qu'une femme aurait pu faire. L'enfant prenait , sans pousser aucun cri , tantôt l'une et tantôt l'autre mamelle de la brebis , avec sa petite bouche , qui était aussi propre que belle , parceque la brebis léchait le visage de l'enfant avec sa langue quand il cessait de téter. Cette enfant était une fille , on avait mis près d'elle , dans l'espoir de la reconnaître un jour , plusieurs bagues , une tasse en or , des souliers , et des bas brodés en or. Le berger , convaincu que les dieux l'avaient guidé vers cette enfant , et disposé , par l'exemple de sa brebis , à avoir pitié de l'enfant ainsi qu'à l'aimer , la prend aussitôt dans ses bras , serre précieusement les bijoux , et conjure les nymphes de lui accorder la faveur d'élever l'enfant , qui , déposée à leurs pieds , semble avoir été mis sous leur protection.

A l'heure de la rentrée des troupeaux , Dryas regagna son toit champêtre , raconta à Napé sa femme ce qui lui était arrivé , et lui remit l'enfant , en lui recommandant de l'élever comme sa propre fille. Napé sentit à l'instant même une affection maternelle pour la petite-fille ,

et la soigna avec tant de zèle et de sollicitude, qu'elle semblait craindre que la brebis ne se montrât plus tendre et plus douce qu'elle, et, pour que l'enfant parût lui appartenir, elle voulut lui donner un nom pastoral, et l'appela Chloé.

Ces enfants grandirent promptement ; leurs graces et leur beauté semblaient indiquer une origine moins obscure que celle des simples bergers. Daphnis avait quinze ans, et Chloé treize, quand Lamon et Dryas eurent la même nuit un même songe. Ils crurent voir les nymphes de la grotte, où Dryas avait trouvé la petite-fille, confier Daphnis et Chloé à un jeune enfant, d'une beauté extraordinaire. Son regard était malin, il avait des ailes aux épaules, il tenait un arc et des flèches. Cet enfant frappa Daphnis et Chloé du même trait, et commanda à l'un de faire paître des chèvres, à l'autre des brebis. Ce songe attrista Lamon et Dryas ; ils pensèrent avec peine que leurs enfants d'adoption paraissaient destinés à garder, comme eux, des troupeaux, tandis que les objets précieux, trouvés près d'eux, leur avaient fait croire qu'ils jouiraient d'un état plus relevé, et d'une plus haute fortune.

Dans cette espérance, ils leur avaient donné une nourriture plus délicate et une éducation plus recherchée que celle des habitants de la campagne. Mais ils résolurent d'obéir aux dieux, et de répondre aux vues qu'ils semblaient avoir sur des enfants conservés par leur providence. Après que Lamon et Dryas se furent communiqué leur songe, et que, dans la grotte des nymphes, ils eurent sacrifié à l'enfant ailé, ils n'en savaient pas le nom, les bergers envoyèrent Daphnis et Chloé garder les troupeaux. Ils leur apprirent les détails de l'état de pasteur; comment il fallait conduire les bestiaux avant midi, et après la grande chaleur, au pâturage; à quelle heure on devait les reconduire au toit; quand il faudrait faire usage de la houlette, et quand la voix serait suffisante. Les deux enfants reçurent leur emploi avec autant de grace et de joie que si on les eût mis en possession de quelques nobles domaines. Ils aimaient plus affectueusement leurs chèvres et leurs brebis que ne le faisaient les autres pasteurs; Chloé, parcequ'elle devait la conservation de ses jours à une brebis, et Daphnis se souvenait qu'une chèvre l'avait nourri.

Le printemps renaissait , les montagnes , les prés , les bois se couvraient de fleurs. Déjà on entendait le bourdonnement des abeilles et le chant mélodieux des oiseaux. Les agneaux sautaient et les moutons bondissaient sur les montagnes. Daphnis et Chloé , partageant la joie de toute la nature , mêlaient leurs chants à ceux des oiseaux , sautaient comme les agneaux , et , comme les abeilles , couraient de fleurs en fleurs ; après en avoir cueillies , ils en jetaient une partie dans leur sein , et de l'autre tressaient des guirlandes qu'ils offraient aux nymphes.

Les jeux , les travaux , tout leur était commun ; ils faisaient paître leurs troupeaux ensemble ; souvent Daphnis ramenait les brebis errantes de Chloé , souvent Chloé faisait descendre des roches escarpées les chevreaux trop hardis de Daphnis. Quelquefois l'un gardait les deux troupeaux , tandis que l'autre se livrait à quelques amusements. Leurs jeux étaient des jeux de bergers ou d'enfants. Chloé cueillait des joncs , les entrelaçait avec adresse , en construisait de jolies cages , pour enfermer des cigales , et , pendant cet intervalle , ne songeait point à son troupeau.

Daphnis coupait des tiges de roseaux , les perçait , les réunissait avec de la cire , et s'essayait jusqu'à la nuit à former des airs sur cette flute champêtre. Quelquefois ils se donnaient du lait ou du vin , et partageaient les vivres qu'ils avaient apportés de la maison ; et l'on eût plutôt vu les brebis et les chèvres éloignées les unes des autres , que Daphnis éloigné de Chloé.

Tandis qu'ils s'abandonnaient à ces jeux innocents , l'amour à bon escient leur dressa une embûche. Il y avait près de ces lieux une louve qui , ayant mis nouvellement bas , ravissait quelques chevreaux ou brebis , pour nourrir ses petits louveteaux. Les paysans alarmés se rassemblèrent à la nuit , creusèrent une fosse large d'une brassée , profonde de quatre , dispersèrent au loin la plus grande partie de la terre qu'ils en tirèrent , et couvrirent du reste des bois secs étendus avec art sur l'ouverture de la fosse , qu'ils prirent soin de tenir au niveau avec le sol. Un lièvre en courant eût rompu ces branches , aussi faibles que des brins de paille. Il n'était pas difficile de s'apercevoir que ce n'était pas une terre ferme , aussi les paysans multiplièrent en vain ces

fosses sur les montagnes et dans la plaine. La louve s'aperçut de leur ruse, et leur échappa. Mais plusieurs chèvres et plusieurs brebis furent dévorées, et Daphnis lui-même courut un grand péril. Deux boucs de son troupeau, acharnés l'un contre l'autre, se combattirent avec tant de fureur, que la corne de l'un d'eux fut rompue ; dans la douleur qu'il ressentit, il prit la fuite en poussant des cris effroyables, et son ennemi le poursuivit sans lui laisser reprendre haleine. Daphnis, fâché de voir l'un de ses boucs ainsi mutilé, et courroucé de l'opiniâtreté de l'autre, prend sa houlette, s'arme d'un bâton, et court après le bouc vainqueur. Mais le bouc, dans son empressement d'échapper aux coups, et Daphnis, dans sa colère, ne regardant pas bien devant eux, tombèrent dans un des pièges, le bouc le premier, ce qui sauva la vie au berger, parceque le bouc le soutint dans sa chute. Daphnis ne peut faire autre chose que pleurer, et qu'attendre que quelqu'un vînt le retirer de la fosse. Chloé, ayant vu de loin ce triste accident, courut soudain vers la fosse, et, s'étant assurée que Daphnis n'avait point péri, alla vite appeler un bouvier, pour qu'il

vint au secours de Daphnis. Le bouvier chercha inutilement une corde assez longue pour aider Daphnis à sortir de la fosse ; il n'en put trouver. Alors Chloé dénoua promptement le cordon qui attachait les tresses de ses cheveux, pour en tendre un des bouts à Daphnis. Leurs efforts réunis parvinrent enfin à le tirer de danger.

Après avoir aussi retiré le bouc, dont les deux cornes avaient été brisées dans sa chute, ils en firent don au bouvier. Ils retournèrent ensuite auprès de leurs troupeaux, et les ayant trouvés en bon état, et tranquillement occupés à paître, Daphnis prit Chloé avec lui, et se rendit à la grotte des nymphes, où était cette belle fontaine. Il laissa son habit et sa panetière à garder à Chloé, et prit un bain. A son retour, Chloé, ravie de joie d'avoir la certitude que Daphnis n'était point blessé, lui donna un baiser. Daphnis, en s'en retournant sous son toit, se dit à lui-même : « Mais que m'arrivera-t-il du baiser de Chloé ? Ses lèvres sont plus tendres que la rose, sa bouche et ses lèvres plus douces qu'un rayon de miel, néanmoins son baiser est plus piquant que l'aiguillon d'une abeille. J'ai souvent



baisé des petits chevreaux , qui ne faisaient encore que de naître , et le petit veau que Dorcon m'a donné. Mais ce baiser-ci est tout autre chose. Le poulx me bat, le cœur me tressaillit , mon ame en languit , et cependant je desire un second baiser. O dangereuse victoire ! ô mal étrange ! dont je ne saurais dire le nom. Chloé n'aurait-elle pas goûté quelque poison avant de me donner un baiser. Oh ! non , sans doute ; j'en serais mort. Les hirondelles chantent , et ma flûte ne dit mot , les chevreaux bondissent , et je reste assis. Comme les fleurs sont belles , et je n'en fais point de bouquets et de couronnes. La violette et le muguet fleurissent. Daphnis se fane. Dorcon à la fin deviendra plus beau que moi. » Voilà les paroles du pauvre Daphnis , comme il se plaignait ainsi seul , et comme s'exprime le cœur atteint des premières étincelles de l'amour.

Toutefois Dorcon , amoureux de Chloé , ayant aperçu Dryas , qui bêchait à l'entour de sa vigne , vint lui présenter de beaux fromages gras. Dorcon était depuis long-temps l'ami de ce berger , puisqu'ils avaient gardé les troupeaux ensemble. Il lui rappela leur ancienne liaison , lui parla ensuite du mariage

de Chloé , et lui promit les présents les plus beaux , et les plus riches que pouvait faire un bouvier , s'il consentait à la lui donner pour femme. Il offrait une paire de bœufs propres au labour , quatre ruches d'abeilles , cinquante pommiers , une peau de taureau pour faire des chaussures , et chaque année un veau prêt à être sevré. Dryas , attiré par l'appât de ces beaux présents , faillit consentir au mariage. Mais , après avoir réfléchi que cette jeune fille était digne d'un plus grand et d'un plus riche parti , craignant d'ailleurs que , si elle venait un jour à être reconnue par ses parents , et qu'ils apprissent le motif qui l'avait engagé à l'unir à un obscur bouvier , il ne lui en arrivât malheur , Dryas refusa les présents et la proposition de son ami. Dorcon , frustré de ses espérances , et , regrettant d'avoir perdu ses bons fromages , résolut de se rendre maître de Chloé , au premier instant où il la trouverait seule. Ayant observé que les jeunes bergers menaient tour-à-tour boire leurs troupeaux , Daphnis un jour , Chloé l'autre , il imagina une finesse digne d'un homme de sa classe. Il prit la peau d'un loup qu'un de ses taureaux avait tué , en défendant les vaches ,

s'en revêtit le corps, de manière que les pattes de derrière du loup cachassent ses jambes jusqu'aux talons, que celles de devant cachassent ses mains, et que la tête couvrit la sienne, comme le casque couvre un guerrier. S'étant ainsi déguisé, il se posta près de la fontaine où les chèvres et les brebis allaient s'abreuver en sortant du pâturage. Cette fontaine était située dans une vallée profonde, et tellement hérissée d'épines, de ronces, de genévriers, de chardons, qu'un véritable loup eût fort bien pu s'y cacher. Dorcon s'enfonça entre les épines, en attendant que le troupeau vînt boire; il espérait épouvanter Chloé et s'emparer d'elle. Peu de temps après la bergère amena ses troupeaux à la fontaine, tandis que Daphnis s'occupait à abattre des feuillages verts, pour donner aux chevreaux. Les chiens, gardiens des chèvres et des brebis, suivaient Chloé. La finesse de leur odorat trahit Dorcon, lorsqu'il se préparait à saisir Chloé. Ils aboyèrent, se jetèrent sur lui comme sur un véritable loup, l'environnèrent de tous côtés, sans qu'il osât se dresser sur ses pieds, tant il avait peur, et commencèrent à le mordre. Dorcon, ayant honte de se décou-

vrir , et garanti par la peau de loup , se tenait tapi contre terre , sans dire mot. Mais quand la bergère effrayée appela Daphnis à son aide, que les chiens eurent arraché à Dorcon la peau de loup qui lui cachait les épaules , et qu'il sentit leurs dents s'enfoncer fortement dans sa chair , alors il poussa des cris , et supplia Daphnis et Chloé , qui s'étaient réunis , de venir à son aide. Ils apaisèrent leurs chiens , et conduisirent à la fontaine le malheureux Dorcon , qui était couvert de blessures. Ils les lui lavèrent , et mirent dessus de l'écorce verte d'orme , qu'ils broyèrent dans leurs bouches. Ils étaient si peu expérimentés , qu'ils regardèrent l'entreprise de Dorcon comme un simple badinage , et que , loin d'y sentir de la colère , et de lui adresser des reproches , ils le consolèrent de leur mieux , et soutinrent sa marche pendant une partie de son chemin.

Pendant que Dorcon , échappé à ce péril , fit panser ses plaies , Daphnis et Chloé ne rassemblèrent qu'avec beaucoup de peine leurs brebis , effrayées par la peau de loup , et par les aboiements des chiens. Les unes étaient montées jusqu'à la cime des plus hau-

tes roches , et les autres avaient fui jusqu'aux bords de la mer. Quoique dociles ordinairement à la voix , au flageolet , au battement même des mains , la peur leur avait fait tout oublier. Enfin après les avoir suivies à la trace ainsi que des lièvres , et les avoir toutes ramenées au bercail , ils allèrent se reposer , et dormirent cette seule nuit d'un profond sommeil , la fatigue les garantissant de l'insomnie que leur causait l'amour. Mais , au retour de l'aurore , le mal d'amour leur reprit. Ils tressaillaient de joie aussitôt qu'ils se voyaient , languissaient de tristesse dès qu'il fallait se séparer ; ils se lamentaient , ignorant pourquoi. Ils ne savaient ce qu'ils voulaient , seulement ils savaient que leur mal venait d'un baiser : la saison ajoutait à leurs feux.

Le printemps avait achevé son cours , l'été commençait , et présentait la nature dans toute sa vigueur. Les champs se couvraient de blé , les vergers de fruits , exhalant une suave odeur , les cigales chantaient , les fontaines , les ruisseaux , les rivières , invitaient à se baigner , les vents se jouaient avec tant de douceur à travers les branches des pins , qu'on eût pris leur souffle pour les sons mélodieux de

la flûte. Les pommes amoureuses se détachaient elles-mêmes des arbres, et le soleil, jaloux de contempler la beauté, doublait de force pour la contraindre à ne garder qu'un léger voile. Daphnis, dévoré de mille feux, se plongeait dans l'onde, tantôt pour se baigner, tantôt pour saisir les poissons qui s'enfuyaient au fond de l'eau, et, plus souvent encore, buvait pour essayer d'éteindre la flamme qui circulait dans ses veines. Chloé, après avoir trait les chèvres et les brebis, demeurait encore long-temps à faire prendre le lait, parcequ'il fallait qu'elle chassât les mouches qui l'importunaient de leur piquûre. Ensuite elle se lavait le visage, ornait sa tête de petites branches de pins, se couvrait d'une peau de cerf, remplissait un vase de lait, un autre de vin, et partageait cette boisson avec Daphnis.

Vers le midi, ils se sentaient plus épris l'un de l'autre; Chloé, éblouie de la beauté de Daphnis, s'enivrait d'amour, et Daphnis, la voyant, vêtue de cette peau de cerf et la tête ceinte d'une couronne de pin, lui présenter le vase de lait, la prenait pour une des nymphes de la grotte. Il courait vers elle, lui ôtait

sa couronne , et , après l'avoir pressée de ses lèvres , la posait sur sa tête. Chloé à son tour , tandis que Daphnis se baignait , s'emparait de son vêtement , l'approchait aussi de ses lèvres , et s'en couvrait. Tantôt ils se jetaient l'un l'autre des pommes , tantôt ils se tressaient mutuellement les cheveux. Chloé disait que les cheveux noirs de Daphnis ressemblaient aux graines du myrte , et Daphnis comparait le visage de Chloé aux plus belles pommes , parcequ'il était blanc et vermeil. Il lui enseignait à jouer de la flûte , et , lorsqu'elle commençait à souffler dedans , il la lui retirait pour toucher de ses lèvres les endroits qu'elle avait touchés des siennes , et , sous prétexte de lui montrer les fautes qu'elle faisait , il lui donnait un demi-baiser , en portant sa bouche sur la flûte.

Un jour , pendant qu'ils jouaient de la flûte , et que leurs troupeaux se reposaient à l'ombre , Chloé s'endormit. Daphnis alors quitta doucement sa flûte , pour mieux contempler sa bergère. Aucun témoin ne le gênait. Ah ! disait-il : comme ses yeux sont beaux , même dans son sommeil , comme son haleine est suave , les pommiers , les aubépines fleuries ,

n'ont pas un aussi doux parfum. Pourtant je n'oserais lui prendre un baiser, car son baiser pique et pénètre jusqu'au cœur. Semblable au miel nouveau, il cause le délire. D'ailleurs je craindrais de l'éveiller. O que les cigales font de bruit, elles ne la laisseront pas dormir; et ces boucs, ils ne cesseront aujourd'hui de se heurter de leurs cornes. O loups! plus poltrons que des renards, pourquoi ne venez-vous pas les enlever? Pendant que Daphnis s'exprimait ainsi, une cigale, poursuivie par une hironnelle, se réfugia dans le sein de Chloé. L'hirondelle ne peut l'attraper; mais, dans la rapidité de son vol, elle s'approcha si près du visage de Chloé, que d'une de ses ailes elle effleura la joue de la bergère, qui s'éveilla en sursaut, et poussa un cri d'effroi. Bientôt, apercevant l'hirondelle voltiger, et Daphnis rire, elle se rassura et frotta ses paupières, prêtes encore à se fermer. La cigale, de sa retraite, chanta comme pour remercier la gentille pastourelle de lui avoir sauvé la vie. La bergère effrayée jeta un second cri, Daphnis rit une seconde fois, et retira la cigale de son asile, qui continua à chanter, quoiqu'il la tint entre ses mains. Chloé, ravie de voir la cigale, la ca-



ressa , et la remplaça encore chantant dans son sein.

Une autre fois ils entendirent chanter un ramier dans le bois voisin. Chloé, ayant trouvé du plaisir au chant du ramier, demanda à Daphnis ce qu'il signifiait, et Daphnis lui rapporta ce qu'on raconte communément de cet oiseau. « Ma mie, dit-il, au temps passé existait une jeune fille belle et jolie comme toi. Comme toi elle gardait les troupeaux et chantait fort agréablement. Ses vaches prenaient tant de plaisir à l'entendre chanter, que sa voix suffisait pour les gouverner; elle n'avait besoin de se servir ni de houlette, ni d'aiguillon : assise à l'ombre d'un beau pin, et la tête couronnée du feuillage de cet arbre, elle chantait toujours des hymnes à la louange de Pan, et ses vaches charmées restaient près d'elle. Non loin, un jeune berger faisait paître des bœufs : il était beau, et chantait aussi très bien. Un jour, pour montrer qu'il savait autant de chansons que la bergère, il se mit à chanter si doucement et si mélodieusement, qu'il attira vers lui huit des plus belles vaches qu'elle eût dans son troupeau, et les réunit au sien. La pauvre fille, chagrine, et de voir son

troupeau diminué, et d'avoir été vaincue dans le chant, supplia les dieux de la changer en oiseau, plutôt que de la laisser retourner en sa maison ainsi humiliée. Les dieux lui accordèrent sa demande, et la transformèrent en un oiseau de montagne qui aime à chanter comme aimait à chanter cette bergère, et qui toujours se plaint, et semble redemander ses vaches égarées. »

Tels étaient les plaisirs que leur donnait l'été ; mais à la fin de l'automne , lorsque le raisin fut mûr et prêt à vendanger , des corsaires de Tyr , montés sur une fuste de Carie , afin qu'on ne les crût pas de pays étrangers , abordèrent sur cette côte , armés d'épées et revêtus de cuirasses ; ils descendirent dans les champs , pillèrent le vin , le grain , le miel , la cire , et emmenèrent quelques bœufs et quelques vaches du troupeau de Dorcon , et Daphnis , qui par malheur se promenait sur le rivage de la mer. Chloé , que son sexe et sa beauté rendaient timide , ne sortait pas si matin , dans la crainte d'être exposée à quelque violence , et menait plus tard les brebis de Dryas aux champs. La beauté de Daphnis , la hauteur de sa taille , persuadèrent à ces cor-

saires qu'ils tireraient un plus grand prix de ce berger que du butin qu'ils avaient pris, ou qu'ils pourraient prendre encore. Ils ne cherchèrent plus à s'emparer d'autre chose que de Daphnis, et l'emmenèrent avec eux. Le malheureux berger fondait en larmes, et appelait de toutes ses forces Chloé. Ils voguaient en pleine mer quand Chloé arriva avec son troupeau de brebis. Elle apportait une nouvelle flûte à Daphnis; voyant toutes ses chèvres effrayées et dispersées, et l'entendant au loin l'appeler d'une voix forte, elle jeta la flûte, et courut vers Dorcon pour le prier de venir à son secours; mais elle le trouva à terre, et percé de coups que les corsaires lui avaient donnés, de sorte qu'il pouvait à peine respirer: il perdait beaucoup de sang; néanmoins, à l'aspect de Chloé, l'amour le ranima, et, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il lui dit: « Chloé, ma mie, je vais expirer, les corsaires m'ont assassiné; mais, si tu veux, tu sauveras Daphnis, tu vengeras ma mort, et tu feras périr les brigands. J'ai accoutumé mes vaches à suivre le son de ma flûte; à ce son elles accourent aussitôt, quelque éloignées qu'elles se trouvent: prends-la; va sur le bord de la mer,

et joue l'air que j'ai si long-temps appris à Daphnis , et que depuis il t'a enseigné. Laisse agir la flûte et mon troupeau. Je te la donne cette flûte avec laquelle j'ai remporté le prix sur plusieurs bergers ; en récompense , je te prie , donne-moi un baiser pendant que j'ai encore un peu d'existence ; et quand je ne serai plus , pleure ma mort , et souviens-toi de moi , du moins lorsque tu verras un autre bouvier garder mon troupeau. » Après ces mots , Dorcon reçut le baiser de Chloé , et rendit le dernier soupir.

Chloé prit la flûte , l'approcha de ses lèvres , en tira les sons les plus forts qu'elle put : les vaches l'entendirent , reconnurent le son de la flûte et la note du chant , et toutes à-la-fois se jetèrent à la mer. Leur secousse violente renversa la fuste ; les hommes qu'elle portait furent précipités dans l'eau. Les pirates , embarrassés par leurs armes , appesantis par leurs cuirasses , n'eurent aucune espérance de salut. Daphnis , n'ayant qu'une légère chaussure , telle que les bergers en portent aux champs , et un vêtement plus léger encore , ainsi que l'exigeait la saison , tout en nageant se débarrassait de ses vêtements , et pourtant il se fati-

guait encore. Jamais ses bras n'avaient lutté que contre les eaux des ruisseaux et des rivières ; mais , bientôt instruit par la nécessité , il se jette entre deux vaches , et , prenant de chaque main une de leurs cornes , il se vit porté et ramené au rivage comme s'il eût été dans un char. On sait que le bœuf nage mieux et plus long-temps que l'homme ; les seuls animaux aquatiques et les poissons le surpassent en cet art ; jamais un bœuf ni une vache ne se noierait si la corne de ses pieds ne venait à s'accrocher en nageant. Cette qualité du bœuf est constatée par les détroits que nous appelons aujourd'hui bosphores , c'est-à-dire passage de mer. Ainsi Daphnis échappa , contre son espérance , à deux grands dangers , l'un d'être esclave , et l'autre d'être noyé. Parvenu au rivage , il y trouva Chloé pleurant et riant à-la-fois ; il se jeta entre ses bras , et lui demanda pourquoi elle avait ainsi joué de la flûte. Chloé lui raconta comment elle avait couru vers Dorcon , comment il avait appris à ses vaches à suivre le son de sa flûte , comment il lui avait conseillé d'en jouer , et comment il était mort ; seulement elle ne parla point du baiser. Daphnis et Chloé résolurent ensuite

d'honorer la mémoire de celui à qui ils devaient de si grands services, et allèrent avec ses parents et avec ses amis inhumer le corps du malheureux Dorcon, et plantèrent autour de sa fosse plusieurs arbres, auquel chacun d'eux suspendit quelque objet de son métier. Ils firent en outre dans cet endroit des libations de lait, exprimèrent du jus de raisin, et brisèrent plusieurs flûtes. Les vaches de Dorcon poussaient des mugissements lamentables, en courant çà et là, et les pasteurs, dans le désordre de ces pauvres animaux, crurent voir le deuil qu'ils portaient de leur maître.

Après les funérailles de Dorcon, Chloé conduisit Daphnis à la grotte des nymphes : elle le plongea dans les eaux de la fontaine, et s'y plongea aussi, quoique sa beauté n'en pût recevoir aucun avantage. Ils cueillirent ensuite les fleurs que donnait la saison, en firent des couronnes dont ils ornèrent les statues des nymphes, et attachèrent en offrande aux murs de la grotte la flûte de Dorcon. Puis ils retournèrent vers leurs chèvres et leurs brebis, qu'ils trouvèrent tapies contre la terre, sans paître ni bêler, par l'ennui qu'elles éprouvaient de ne plus voir et Daphnis et Chloé. Aussitôt

qu'elles les aperçurent, et qu'ils eurent fait entendre leur flageolet, elles se levèrent et se mirent à pâtrer, les chèvres sautant et bélant comme si elles se réjouissaient de recouvrer leur maître. Mais Daphnis ne pouvait plus se réjouir depuis qu'il avait vu Chloé sans voile ; il sentait son cœur atteint d'une langueur secrète, comme s'il eût pris un poison subtil. Tantôt son sein battait avec force, et sa respiration était entrecoupée comme s'il eût fui avec rapidité la poursuite d'un ennemi ; tantôt il se trouvait si faible, qu'il lui semblait que l'entreprise des corsaires lui avait fait perdre toute sa force, et les eaux de la fontaine où Chloé s'était plongée lui paraissaient plus redoutables que la mer ; enfin, il croyait son ame encore sous la puissance des corsaires, tant il conservait d'innocence, et tant il se défiait peu du brigandage de l'amour.

## LIVRE SECOND.

DÉJÀ l'automne était dans sa vigueur ; les vendanges s'approchaient, chacun aux champs s'y préparait : l'un raccommodait son pressoir, l'autre nettoyait ses tonneaux, celui-ci faisait des paniers, celui-là aiguisait ses serpettes, d'autres apprêtaient la meule pour fouler le raisin, et d'autres formaient avec de l'osier sec, battu et dépouillé de son écorce, des flambeaux pour les éclairer à entonner le vin pendant la nuit. Daphnis et Chloé, pour s'entraider à ces travaux, abandonnèrent pendant quelques jours le soin de conduire au pâturage leurs chèvres et leurs brebis. Daphnis portait la vendange dans une hotte, la foulait dans la cuve, puis entonnait le vin dans les tonneaux ; de son côté, Chloé apprêtait le repas des vendangeurs, et leur portait du vin vieux ; ensuite elle cueillait les grappes attachées aux plus petits ceps. A Lesbos, toute la vigne est basse, tellement que les branches tombent jusqu'à terre, et s'étendent, comme le lierre, çà et là, de manière qu'un enfant à



la mamelle pourrait presque toucher à ses grappes.

Ainsi qu'il était d'usage à la fête de Bacchus, et lors de la naissance du vin, on avait appelé des villages d'alentour plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges : toutes portaient leurs yeux sur Daphnis, en le louant ; elles disaient qu'il était aussi beau que Bacchus. Une d'elles, plus émue que les autres, lui donna un baiser. Daphnis feignit d'en être courroucé, et Chloé en fut réellement affligée. D'un autre côté, les hommes qui foulaient et pressaient les raisins adressaient à la dérobée quelques tendres paroles à Chloé : ils sautaient autour d'elle comme les satyres sautent autour de Bacchus, et disaient qu'ils seraient contents d'être changés en moutons, pour être conduits aux champs par une bergère semblable. Cela faisait plaisir à Chloé, et peine à Daphnis. Tous deux souhaitaient que les vendanges passassent bientôt, afin de retourner à leurs occupations accoutumées, et d'entendre, au lieu du chant des vendangeurs, le son de la flûte et le bélement de leurs troupeaux. En peu de jours les vendanges furent achevées, et le vin mis en tonne ; on n'eut plus besoin d'autant

d'ouvriers. Daphnis et Chloé recommencèrent à mener leurs chèvres et leurs brebis au pâturage, et allèrent joyeusement saluer les nymphes, en leur portant, pour prémices de leurs vendanges, des branches de raisin attachées encore à leurs ceps. Ils n'avaient jamais manqué d'honorer les nymphes ; ils allaient les saluer chaque matin, pendant que leurs troupeaux commençaient à brouter, et chaque soir en les reconduisant au bercail. Jamais ils ne se rendaient à la grotte sans y porter ou des fleurs, ou des fruits, ou de la ramée verte, et quelquefois ils y faisaient des libations de lait. Dans la suite ils se virent bien récompensés par les nymphes ; mais alors ils folâtraient ensemble comme deux jeunes lévriers ; ils sautaient, ils chantaient, ils enflaient leurs chalumeaux, et, à l'envi de leurs béliers et de leurs chevreaux, ils luttaient corps à corps.

Tandis qu'ils se jouaient ainsi, survint un vieillard revêtu d'une peau de chèvre ; il avait des sabots à ses pieds, à son cou un bissac tout usé. Il s'assit auprès d'eux, et leur dit : « Mes enfants, je suis le vieux Philétas, qui chantai tant de chansons en l'honneur des nymphes de la grotte, qui tant de fois jouai

de la flûte en l'honneur du dieu Pan, et qui gouvernai tant de troupeaux aux sons de la flûte seulement. Je viens maintenant ici pour vous instruire de ce que j'ai vu et pour vous raconter ce que j'ai entendu. J'ai un beau jardin que j'ai planté moi-même, semé, labouré, depuis que l'âge m'a empêché de mener mes troupeaux aux champs. Ce jardin offre tout ce qu'on peut désirer dans chaque saison : au printemps des roses, des violettes, des lis ; en été du pavot, des poires, des pommes ; en automne, comme à présent, des raisins, des figues, des grenades, du myrte : il y vient chaque jour des nuées d'oiseaux ; les uns pour y chercher leur nourriture, les autres pour chanter ; car il est ombragé par un grand nombre d'arbres, et arrosé par trois fontaines ; et si on en ôtait la haie qui le clôt, on le prendrait pour un bois.

Aujourd'hui, vers le midi, j'aperçus sous mes myrtes et sous mes grenadiers un jeune enfant qui tenait en ses mains des grenades et des grains de myrte. Il était blanc comme du lait, rouge comme du feu, poli et net comme s'il venait de sortir de l'eau ; il était nu, il était seul, et s'amusait à cueillir mes

fruits, comme si mon jardin lui eût appartenu. Je courus vers lui, craignant que, dans sa vivacité, il ne cassât quelques branches de mes myrtes et de mes grenadiers; mais il s'échappa légèrement de mes mains, tantôt se cachant sous les pavots, tantôt se glissant entre des rosiers, ainsi qu'aurait pu faire un petit perdreau. Autrefois j'eus certes beaucoup de peine à joindre de jeunes chevreaux qui tétaient encore, souvent je me suis fatigué à courir après de jeunes veaux qui venaient de naître; mais, pour cet enfant, c'est bien autre chose, il est impossible de le saisir. Pour moi qu'appesantit l'âge, las, et appuyé sur mon bâton, prenant garde que l'enfant ne prît la fuite, je lui ai demandé à qui il appartenait, et pourquoi il venait cueillir les fruits du jardin d'autrui : il ne m'a rien répondu; mais il s'est approché de moi, et, riant avec grace et malice, il m'a jeté des grains de myrte, ce qui m'a je ne sais comment amolli le cœur, de sorte que je n'ai plus senti de colère. Je l'ai prié de s'approcher sans rien craindre, en lui jurant sur mes myrtes que je le laisserais s'en aller quand il voudrait, que je lui donnerais des pommes et des grenades, et lui permet-

trais de prendre des fruits et de cueillir des fleurs autant que cela lui plairait, pourvu qu'il me donnât seulement un baiser. Il rit avec gentillesse, et, d'une voix plus aimable et plus douce que le chant de l'hirondelle, du rossignol et du cygne, même à sa dernière heure, l'enfant me répondit : Je n'éprouverais nulle peine à te donner un baiser ; j'aime plus à en recevoir que tu n'en auras à recouvrer ta jeunesse ; mais prends garde que le don que tu me demandes ne te soit nuisible, parceque dès que tu auras reçu de moi le plus léger baiser, ta vieillesse ne t'empêcherait pas de brûler du desir de me suivre, et il n'est ni aigle, ni faucon, ni aucun oiseau de proie, quelque rapide que soit son vol, qui puisse m'attraper. Je ne suis point enfant, quoique j'en aie l'apparence ; je suis plus ancien que le vieux Saturne. Je te connaissais en la fleur de ton âge, quand tu conduisais au pàturage ton beau et gras troupeau de bœufs et de vaches. Je me tenais près de toi quand tu jouais de la flûte sous ces hêtres, assis à côté de la belle Amaryllis. Tu ne me voyais pas, quoique je ne quittasse jamais ton amie. Je te l'ai donnée à la fin, et de vous sont nés de beaux enfants, qui

sont maintenant de bons laboureurs et de bons bouviers. A présent je gouverne Daphnis et Chloé; quand je les ai réunis le matin, je me rends à ton jardin : je prends plaisir à voir les arbres et les fleurs que tu as plantés ; je me lave dans tes fontaines, et si tes plantes et tes fleurs sont si belles, c'est parcequ'elles sont nourries et arrosées de l'eau qui m'a reçu. Regarde si une des branches de tes arbres est rompue, si on t'a cueilli un seul fruit, si tes plantes ou tes herbes ont été foulées, si l'eau de tes fontaines a été troublée, et regarde-toi comme heureux, puisque toi seul, entre les hommes de ton âge, tu es encore accueilli de cet enfant.

Dès qu'il eut achevé ces paroles, aussi léger qu'un jeune rossignol, il vola sur un myrte, sauta de branche en branche, passa sous les feuilles, et parvint jusqu'à la cime de l'arbre. J'ai vu ses petites ailes, son petit arc et ses flèches en écharpe sur ses épaules ; au même instant il disparut, et je ne vis plus ni le carquois ni l'enfant. Si ma longue vieillesse n'a point affaibli mes yeux et mon jugement, je vous l'assure, mes enfants, vous êtes consacrés à l'Amour, et l'Amour veillera sur

vous. » Daphnis et Chloé éprouvèrent autant de joie du récit de Philétas que s'il leur eût conté quelque fable agréable, et ils lui demandèrent si l'Amour était un enfant ou un oiseau, et quelle puissance il avait. Philétas leur répondit : « Mes enfants, l'Amour est un dieu jeune, beau, et qui a des ailes. Il se plaît à fréquenter les jeunes gens ; il cherche la beauté, et s'empare de nos cœurs. Sa puissance est si grande, qu'elle surpasse la puissance du grand Jupiter : il domine sur les éléments, sur les astres, sur les dieux mêmes. Vous n'avez pas plus de pouvoir sur vos chèvres et sur vos brebis qu'il n'en a sur tout le monde. Toutes les fleurs, toutes les plantes, tous les arbres, sont l'ouvrage de l'Amour. Par lui soufflent les vents et coulent les rivières. J'ai vu un taureau amoureux mugir aussi fort que s'il eût été piqué par une abeille ; j'ai vu un chevreau pris d'amour pour une chèvre, ne pas quitter ses traces. Moi-même autrefois je fus jeune, et j'aimai Amaryllis : alors je ne songeais ni à manger, ni à boire ; je ne prenais aucun repos ; j'étais toujours rêveur et triste ; mon cœur palpitait sans cesse ; souvent un frisson parcourait mes veines ; tantôt je

poussais des cris comme si j'eusse été battu, tantôt je n'avais pas plus de voix que si j'eusse été muet ou mort. Quelquefois je me précipitais dans les fleuves pour éteindre la chaleur qui me consumait, et j'appelais à mon aide le dieu Pan, comme celui qui avait brûlé d'amour pour la belle Pitys, et je remerciais la nymphe Écho, parcequ'elle répétait après moi le nom de ma chère Amaryllis. D'autres fois, plein de dépit, je brisais mes flûtes, parceque leurs sons attiraient à moi mes troupeaux, et n'y attiraient point Amaryllis ; car il n'est aucune espèce de remède et de charme qui guérisse du mal d'amour, si ce n'est la volupté que lui-même nous donne. » Pour prix de ses instructions, Philetas reçut d'eux quelques fromages, et un chevreau dont les cornes commençaient à se montrer.

Les jeunes amants demeurés seuls, et venant, pour la première fois, d'entendre parler de l'amour, se trouvèrent plus embarrassés que jamais, parceque l'amour commençait à les toucher vivement. Comme ils s'en retournaient à leur maison, chacun d'eux de son côté comparait ce qu'il sentait dans son cœur avec ce qu'il avait entendu raconter au vieil-



lard : les amants souffrent, disaient-ils, aussi souffrons-nous. Ils ne songent ni à boire ni à manger ; nous faisons comme eux. Ils ne peuvent dormir ; nous de même. Ils s'imaginent brûler, et je crois que nous avons du feu dans le sein. Ils desirent de se voir ; nous souhaitons que la nuit ne dure guère, et que le jour revienne afin de nous réunir. Est-ce cela que l'on appelle amour ? et nous aimions-nous l'un et l'autre sans le savoir. Mais si c'est de l'amour que je sens, et qu'elle m'aime, pourquoi notre malaise, et pourquoi nous cherchons-nous ? Philétas nous a dit la vérité. Ce jeune enfant, qu'il a vu dans son jardin, apparut aussi autrefois à nos pères quand il leur ordonna en songe de nous envoyer garder les troupeaux aux champs. Mais comment faire pour le prendre ? il est petit, et s'enfuira ; et nous ne lui échapperons pas, puisqu'il a des ailes. Aurons-nous recours aux nymphes ? Pan lui-même ne put protéger Philétas quand il étoit amoureux d'Amaryllis. Il vaut mieux chercher à connaître quelles sont les voluptés de l'amour.

Ils s'occupèrent toute la nuit de ces pensées, et le lendemain dès l'aurore menèrent leurs troupeaux aux champs. Aussitôt qu'ils

se virent, ils se donnèrent de plus tendres baisers qu'ils n'avaient encore fait, et, pour la première fois, se passèrent mutuellement les bras autour de leur taille, et se pressèrent contre le sein l'un de l'autre. Ils n'osèrent se donner de plus vives caresses : la pudeur gardait leur innocence. Les nuits suivantes ils ne dormirent pas mieux ; émus par leurs souvenirs et par leurs regrets, ils se disaient en eux-mêmes, Nous nous sommes donné l'un à l'autre des baisers, ils ne nous ont servi à rien. Nous nous sommes serrés dans les bras l'un de l'autre, à peine nos souffrances en sont-elles adoucies. Ce ne sont point là apparemment encore les voluptés de l'amour. Il a sans doute une caresse de plus.

Ces pensées leur amenaient des songes douloureux ; il leur semblait qu'ils se donnaient des baisers plus doux, qu'ils se serraient l'un contre l'autre plus étroitement, et qu'ils se livraient la nuit à des délices auxquelles ils n'osaient se livrer le jour. Ils se réveillèrent plus épris d'amour : et hâtant, aux sons de la flûte, la marche de leurs troupes, du plus loin qu'ils se virent, ils coururent, se prodiguèrent les mêmes caresses que la veille, et,

comme la veille , n'osèrent en chercher d'autres.

Cependant ils répétaient chaque jour ces scènes amoureuses ; et , de baiser en baiser , de caresse en caresse , ils auraient peut-être vu bientôt finir leur pudique ignorance , sans un accident imprévu qui répandit l'alarme dans toute la contrée. Quelques jeunes gens , riches et puissants , de la ville de Méthymne , voulant passer agréablement la saison des vendanges hors du territoire de leur ville , montèrent un petit vaisseau , prirent leurs domestiques pour rameurs , et côtoyèrent les terres des Mityléniens. Ces côtes sont admirables par la beauté des ports , des édifices et des bains : de tous côtés , des jardins et des bois ; les uns , simples ouvrages de la nature , les autres , embellis ou formés par l'art , rendent ce séjour délicieux. Ces jeunes gens descendaient quelquefois à terre , mettaient leur vaisseau à l'abri , et , sans nuire à personne , cherchaient à se procurer des plaisirs innocents. Tantôt , montés sur des rochers qui dominaient la mer , ils s'amusaient à pêcher à la ligne. Tantôt ils prenaient , avec des chiens , ou au filet , des lièvres que le bruit des

vendangeurs faisait sortir des vignes. Quelquefois ils se livraient à la chasse aux oiseaux, et, dans leurs filets, attrapaient des oies sauvages, des canards et des outardes ; par ce moyen, ils fournissaient, en s'amusant, leur table, et se procuraient les autres aliments dont ils se trouvaient avoir besoin au plus prochain village, et les payaient toujours au-dessus de leur valeur. Il ne leur fallait que le pain et le vin. Ils se logeaient dans la ville ; ne trouvant pas prudent de s'exposer, vers la fin de l'automne, à passer la nuit sur mer ; ils retiraient même leur barque des eaux, dans la crainte que, pendant leur sommeil, elle ne fût battue par quelque tempête. Mais un paysan des environs, ayant besoin d'une corde pour soulever la meule qui écrasait ses raisins déjà foulés, s'en alla furtivement à la mer, s'approcha du vaisseau que personne ne gardait, détacha le câble qui le retenait, et l'emporta. Le lendemain, les Méthymniens demandèrent de tous côtés leur corde. Comme personne n'avoua l'avoir prise, ils partirent après s'être plaint avec amertume de leurs hôtes, et voguèrent deux lieues plus loin. Ils abordèrent dans les prairies où se tenaient Daphnis et

Chloé, parceque la plaine leur parut propre à courir le lièvre. A défaut de cable, ils prirent de longues branches d'osier vert, les tordirent, et s'en servirent pour attacher leur vaisseau par la poupe. Ils lachèrent ensuite leurs chiens après le gibier, et tendirent leurs filets dans les endroits qui leur parurent les plus convenables. Les chiens, courant çà et là en aboyant, épouvantèrent les chèvres, qui, fuyant les coteaux, coururent vers la mer. Là ne trouvant rien à brouter parmi le sable, les plus hardies d'entre elles s'approchèrent du vaisseau et rongèrent l'osier avec lequel il était attaché. Par hasard, à ce même instant, un vent qui venait des montagnes s'étant élevé, la mer commençait à être émue, et la tourmente poussa le vaisseau en pleine mer. Les jeunes Méthymniens coururent les uns après leurs chiens, les autres vers la mer, et ensemble firent tant de bruit, que, de toutes parts, on vit arriver les paysans des villages voisins.

Néanmoins leur secours devenait inutile, le vent augmentait de plus en plus, et emportait le vaisseau avec tant de rapidité qu'on perdait l'espoir de l'atteindre. Les Méthym-

niens , irrités de la perte considérable qu'ils faisaient , se mirent à chercher le maître des chèvres, et, trouvant Daphnis, l'accablèrent de coups, et voulurent le dépouiller. Un d'eux détacha la laisse de son chien , et prit les mains de Daphnis pour les lui lier derrière le dos. Le pauvre Daphnis criait, et appelait à son secours les laboureurs , sur-tout Lamon et Dryas. Les deux vieillards, robustes encore malgré leurs cheveux blancs, s'empressèrent de venir, délivrèrent Daphnis, et représentèrent aux jeunes Méthymniens que , s'il leur avait fait quelque tort , ils devaient recourir à la justice , et non à la violence. Les Méthymniens y consentirent, et prirent pour arbitre Philétas , comme le plus ancien des témoins de la querelle , et comme l'homme le plus intègre qu'on connût. Les Méthymniens exposèrent le sujet de leur plainte en ces mots : « Nous étions descendus dans les champs pour y chasser ; nous avons laissé notre vaisseau sur le bord du rivage, après l'avoir attaché avec un lien d'osier vert , et nous nous sommes mis à courir le gibier avec nos chiens. Pendant ce temps, les chèvres de cet homme, descendues vers la mer, ont rongé le lien de

notre vaisseau. Il s'est détaché, et a été emporté par les vagues en pleine mer, ainsi que vous l'avez pu voir. Ce vaisseau était chargé de tant de richesses qu'elles auraient suffi à acheter toutes ces campagnes. Pour nous dédommager de notre perte, nous voulons emmener, comme notre esclave, ce mauvais chèvresier, qui entend si mal le métier dont il se mêle, qu'il mène ses chèvres sur le bord de la mer, comme s'il était marin. Daphnis, quoique meurtri de coups, ranimé par la présence de Chloé, répondit à l'accusation des Méthymniens en ces termes : « Je garde bien mes chèvres, et nul habitant du village ne s'est jamais plaint qu'aucune d'elles ait brouté dans son jardin, ni rompu ou gâté un seul cep de sa vigne. Mais ceux-ci sont de mauvais chasseurs, dont les chiens mal appris courent çà et là sans ordre. Leurs terribles aboiements ont épouventé mes chèvres, qui ont fui de la plaine et de la montagne jusqu'au bord de la mer, comme si elles eussent été poursuivies par des loups. Ils se plaignent de ce qu'elles ont mangé l'osier; c'est parcequ'elles ne trouvaient dans le sable, ni ronces, ni thym, ni aucune herbe quelconque. Le vaisseau a péri dans la

mer par la force de la tourmente , et non du fait de mes chèvres. Eh ! bien fou qui croirait qu'un vaisseau , contenant autant d'or et de choses précieuses qu'ils le disent , n'eût été attaché que par un simple lien d'osier vert. »

En prononçant ces paroles , Daphnis se mit à pleurer , et toucha de compassion tous les villageois. Philétas alors jura par les nymphes et par le dieu Pan que Daphnis et ses chèvres n'avaient aucun tort , et qu'on ne pouvait accuser de ce malheur que les vents et les flots, dont il n'était pas juge. La décision de Philétas déplut aux Méthymniens ; entraînés de nouveau par la colère , ils se jetèrent sur Daphnis , et voulurent le lier pour l'emmener prisonnier ; mais les paysans l'arrachèrent de leurs mains. De son côté, Daphnis se défendait à grands coups de pierre , et tous les villageois furieux poursuivirent à coups de bâton les Méthymniens , jusqu'au-delà de leur territoire .Tandis que les paysans couraient après eux , Chloé conduisit Daphnis dans la grotte des nymphes , et lui lava le visage , qui était couvert de sang. Elle tira ensuite de sa panetière un morceau de fromage , et un morceau de gâteau , les lui présenta à manger , et,



ce qui le contenta plus encore , elle lui donna de sa tendre bouche un baiser plus doux que le miel. Daphnis se tira ainsi de danger ; mais cette aventure n'en demeura pas là.

Les Méthymniens ne furent pas plutôt de retour chez eux , où ils s'étaient vus contraints de retourner à pied , au lieu de voguer paisiblement sur un vaisseau , qu'ils firent assembler le conseil de la ville. Montrant à leurs concitoyens leurs blessures , ils les conjurèrent de venger leur outrage. Pour les y exciter , et sur-tout pour éviter qu'on ne les raillât de s'être laissé chasser à coups de bâtons par des paysans , ils ne racontèrent point le fait comme il s'était passé ; mais ils affirmèrent que les Mitylénien<sup>s</sup> leur avaient enlevé leur vaisseau et pillé leurs trésors , comme s'ils eussent été en guerre ouverte avec eux. Leurs blessures firent aisément ajouter foi à leur récit. Le conseil crut qu'il était juste de punir une insulte faite aux fils des plus nobles maisons de la ville , et arrêta de porter sur-le-champ la guerre contre les Mitylénien<sup>s</sup> , sans la leur déclarer. Le chef de la marine eut ordre de mettre en mer dix vaisseaux , pour faire des incursions sur leurs côtes ; l'approche de

l'hiver les empêchant de faire sortir une flotte plus considérable. Dès le lendemain le commandant de ces vaisseaux voguait en pleine mer, et ses soldats faisaient les fonctions de rameurs. Il aborda aux rives des Mitylénien, fondit sur leurs terres, enleva un grand nombre de leurs bestiaux, des meules entières de grains, le produit entier de la dernière vendange, et emmena prisonniers beaucoup de vigneron et de laboureurs. Il ravagea ensuite les terres de Daphnis et de Chloé, et déroba tout ce qu'il y rencontra. Daphnis alors ne gardait point son troupeau. Il était allé cueillir l'herbe la plus tendre et la plus verte, pour donner à brouter à ses petits chevreaux pendant l'hiver; voyant de loin les ennemis, il se cacha dans le tronc d'un vieux chêne. Chloé veillait alors sur les deux troupeaux. Dès qu'elle aperçut les guerriers, elle se réfugia vite à la grotte des nymphes; les soldats la poursuivirent jusque dans ce lieu même; elle les supplia en vain, au nom des nymphes, de ne faire aucune peine ni à elle, ni à ses brebis. Les Méthymniens, après avoir outragé les images des nymphes, emmenèrent Chloé et ses troupeaux, et la chassèrent de-

vant eux avec une branche d'osier, ainsi qu'ils auraient pu faire courir un simple chevreau ou une brebis. Les Méthymniens, ayant rempli leurs vaisseaux d'un immense butin, ne poussèrent pas plus loin leur course, dans la crainte d'être surpris par l'hiver ou par les Mitylénien. Ils partirent, et, courbés sur leurs rames, ils conduisirent avec peine leur flotte, que ne secondait aucun vent.

Le bruit apaisé, Daphnis sortit du chêne, et dirigea ses pas vers la plaine où ses troupeaux avaient coutume de paître ; et n'y trouvant ni ses chèvres, ni les brebis de Chloé, ni Chloé elle-même, mais, voyant les champs entièrement abandonnés, et sur la terre la flûte dont Chloé se plaisait à tirer de tendres sons, il poussa des cris douloureux, et, soupirant avec amertume, courut au pied du hêtre où il s'asseyait chaque jour auprès de Chloé. Ensuite il alla voir s'il la trouverait vers le rivage de la mer, enfin il se rendit à la grotte des nymphes, où il l'avait vue fuir, et, le visage jeté contre terre devant leurs images, se plaignit de n'en avoir point été secouru. Chloé a été ravie sous vos yeux, et vous l'avez souffert. Elle qui tressait pour

vous tant de belles couronnes de fleurs ; elle qui vous offrait toujours les prémices de son lait ; elle qui vous consacra ce flageolet que je vois attaché ici. Les loups ne m'ont jamais enlevé une seule chèvre ; les ennemis m'ont enlevé le troupeau entier , et ma bergère avec lui. Ils tueront mes chèvres , et Chloé restera loin de moi à la ville. Comment oser maintenant retourner sous le toit paternel , sans mes chèvres et sans Chloé ? A quoi m'occuper désormais ? je n'ai plus de troupeau à garder : je ne sortirai plus de ce lieu : j'y attendrai la mort , ou d'autres ennemis. Hélas ! Chloé ! éprouves-tu la même peine que moi ? Ne te souvient-il pas de ces champs , des nymphes et de Daphnis ? Ou ton chagrin est-il soulagé par l'aspect de nos chèvres , de nos brebis , comme toi prisonnière ? En disant ces paroles , le pauvre Daphnis , accablé par sa douleur et baigné de larmes , succomba au sommeil. Alors lui apparurent en songe les nymphes de la grotte. C'étaient trois belles femmes d'une taille élevée , d'un port majestueux , deminues , sans chaussure , les cheveux épars , et semblables en tout à leurs images. Elles parurent d'abord avoir pitié de lui , ensuite la

plus âgée lui adressa ainsi la parole : « Ne te  
« plains pas de nous , Daphnis , nous avons  
« plus de soin de Chloé que tu n'en as eu toi-  
« même. Nous avons été touchées de compas-  
« sion pour elle , au moment même de sa  
« naissance , et quand on l'eut exposée dans  
« cette grotte , nous veillâmes à ce qu'elle fût  
« enlevée et nourrie. Ne crois pas qu'elle soit  
« fille de Dryas , et née en ce village ; ne crois  
« pas non plus qu'elle dût garder des brebis.  
« Nous veillons encore en cet instant sur elle.  
« Chloé ne sera point conduite prisonnière à  
« Méthymne ; elle ne fera point partie du bu-  
« tin de l'ennemi. Nous avons prié le dieu  
« Pan , ce dieu que tu vois sous ce pin , et que  
« jamais vous n'avez honoré de l'offrande  
« même d'une simple fleur , nous l'avons prié  
« de nous aider à retrouver Chloé. Il est plus  
« que nous accoutumé au bruit guerrier , et  
« plus d'une fois , pour les camps , il a quitté  
« ces lieux champêtres. Déjà il est parti , dan-  
« gereux ennemi des Méthymniens ; calme-toi ,  
« et va rejoindre Lamon et Myrtale , qui , dans  
« leur désespoir , se sont jetés contre terre , te  
« croyant emmené prisonnier avec elle : ne  
« t'afflige pas , Chloé reviendra demain avec

« toutes vos brebis et vos chèvres, et vous les  
« garderez encore ensemble, et vous jouerez  
« encore ensemble de la flûte. De plus, amour  
« aura soin de vous. »

Après avoir vu et entendu ces choses, Daphnis se réveilla tout-à-coup, et, pleurant de joie autant que de tristesse, adora les statues des nymphes, et leur promit, si Chloé revenait saine et sauve, de leur sacrifier la plus grasse de ses chèvres : courant ensuite vers le dieu Pan, représenté sous un pin, avec des pieds de bouc et deux cornes sur la tête, tenant d'une main une flûte, et de l'autre un jeune bouc sautant, il l'adora, et le pria de lui ramener Chloé, s'engageant à lui sacrifier un bouc. Le coucher du soleil mit à peine un terme à ses larmes, et aux prières qu'il adressa aux dieux ainsi qu'aux déesses pour le retour de sa Chloé. Il emporta les feuillages qu'il avait coupés, et s'en retourna chez le pauvre Lamon, apaisa ses inquiétudes, et remplit même son ame de contentement. Il prit ensuite un léger repas, et, avant de se livrer au sommeil, il pleura encore, et pria les nymphes de lui apparaître encore en songe, et de ramener bientôt le jour, qui, d'après leurs promesses,

devait lui rendre Chloé. Jamais nuit ne lui parut si longue que celle-là. Mais voici ce qui s'était passé chez les Méthymniens.

Le capitaine des vaisseaux, ayant fait déjà beaucoup de chemin, voulut que ses soldats, fatigués de la course et du pillage, se rafraîchissent quelques instants. Comme il rencontra un promontoire qui s'avavançait dans la mer, en forme de croissant, et présentait, par ce moyen, un port très commode, il y fit jeter l'ancre, sans aborder à terre, afin de ne point être troublé par aucun villageois, et permit à l'équipage de se livrer à la bonne chère et à la gaieté, comme en pleine paix. Le pillage leur avait fourni de toutes sortes de vivres en abondance ; ils burent, ils jouèrent, et semblaient, dans leur alégresse, célébrer une victoire. Mais aussitôt que le jour eut fait place à la nuit, la terre leur parut tout en feu, et ils entendirent de loin un bruit semblable à celui d'une forte armée navale, s'avavançant contre eux. L'un criait aux armes, l'autre appelait ses compagnons, celui-ci s'imaginait être blessé, celui-là croyait voir un spectre sous ses yeux. Il régnait autant de tumulte parmi eux que dans un com-

bat nocturne , et pourtant il n'y avait point d'ennemis.

A cette nuit épouvantable, les Méthymniens virent succéder un jour plus affreux encore. Les boucs et les chèvres de Daphnis avaient les cornes entortillées de branches de lierre, ornées de leurs grappes , et les brebis, les moutons, les beliers de Chloé, hurlaient ainsi que des loups. Chloé elle-même avait la tête ceinte d'une couronne de feuilles de pin. La mer offrait d'étranges prodiges. Lorsque les Méthymniens voulaient lever les ancres, elles restaient, malgré leurs efforts, attachées au fond des eaux. Leurs rames se brisaient dans leurs mains. Quand ils voulaient s'en servir, les dauphins, s'élançant alors de la mer, et frappant les vaisseaux de leurs queues, en séparaient les jointures. De la cime du rocher on entendait le son d'un instrument, non point agréable comme celui d'une flûte, mais effrayant comme celui d'un clairon. Les Méthymniens épouvantés couraient aux armes, et, disant que leurs ennemis s'avançaient sur eux, sans qu'ils les aperçussent, désiraient le retour de la nuit, comme si, avec elle, ils eussent dû recouvrer le repos. Ceux qui con-



servaient un peu de tranquillité attribuaient ces prestiges au courroux du dieu Pan ; mais, n'ayant violé aucun de ses temples, ils ne savaient à quoi en attribuer la cause. Vers le midi , le capitaine des vaisseaux , par un ordre céleste , tomba dans un profond sommeil. Pan lui apparut , et lui dit : « O misérable sacrilège , comment avez-vous eu la barbarie de porter la terreur et le ravage dans les campagnes que j'aime uniquement ? Comment avez-vous osé ravir les troupeaux de bœufs , de brebis et de chèvres , qui étaient sous ma protection ? Comment avez-vous eu l'audace d'arracher d'un lieu saint une jeune fille , que l'amour veut rendre célèbre ? Vous n'avez montré ni crainte , ni respect pour les nymphes , qui vous ont vus commettre ce crime ; vous n'en avez pas eu non plus pour moi , qui suis le dieu Pan. Je vous déclare que vous ne reverrez jamais la ville de Méthymne , si vous essayez d'y retourner avec un semblable butin , et vous ne pourrez fuir le son de la trompette qui vous a naguère effrayés ; je vous ferai tous précipiter au fond de la mer , et manger par les poissons , si vous ne rendez bientôt Chloé aux nymphes , à qui vous l'avez

ravie. Partez sans délai, conduisez cette jeune fille au rivage, avec ses chèvres et ses brebis, alors je vous protégerai dans votre route, ainsi que je la protégerai dans la sienne. »

Le capitaine, nommé Briaxès, se réveilla frappé de terreur, et fit soudain appeler tous les chefs des vaisseaux. Il ordonna qu'on cherchât Chloé parmi les prisonniers. On ne tarda point à la trouver : on l'amena encore parée d'une couronne de branches de pin. Le capitaine reconnut que c'était pour elle qu'il avait eu cette apparition. Il la fit reconduire au rivage sur son propre vaisseau. A peine elle en était sortie, qu'on entendit, de la cime du rocher, un son qui, loin d'être effrayant, ressemblait à celui de la flûte des bergers, lorsqu'ils mènent leurs troupeaux au pâturage. Les brebis couraient sur la planche du vaisseau, sans que leurs pieds glissassent : les chèvres se montraient encore plus hardies. Accoutumées à gravir les roches les plus élevées, elles environnaient la jeune bergère, sautant et bêlant, comme si elles eussent voulu lui témoigner qu'elles se réjouissaient de sa délivrance. Mais les troupeaux des autres bergers restaient immobiles dans les vaisseaux, comme

si la flûte ne les eût point appelés. Ce prodige porta tous les guerriers à célébrer la puissance et la bonté du dieu Pan. On vit bientôt des merveilles encore plus surprenantes. Les vaisseaux des Méthymniens voguèrent d'eux-mêmes avant qu'on en eût levé les ancres. Un dauphin précédait en sautant celui de leur chef. Le son d'une flûte mélodieuse conduisait les brebis et les chèvres de Chloé. Elles s'avançaient en broutant vers leurs pâturages ordinaires, charmées par cette délicieuse harmonie ; et personne ne voyait le berger qui faisait redire à sa flûte des airs si agréables.

C'était environ l'heure où les bergers mènent, pour la seconde fois du jour, leurs troupeaux dans les champs. Daphnis, monté sur une butte, aperçut de loin Chloé avec ses deux troupeaux. Il descendit à pas précipités dans la plaine, s'écria : O nymphes ! ô généreux Pan ! et, courant embrasser Chloé, ressentit une si vive joie, qu'il tomba évanoui sur la terre. Mais Chloé le ranima bientôt par de tendres baisers. Dès qu'il eut recouvré ses esprits, il alla avec elle sous le hêtre où ils avaient coutume de s'asseoir ensemble. Là paisiblement, sous un vieux tronc à l'ombre,

il lui demanda comment elle avait pu s'échapper des mains de tant d'ennemis. Elle lui raconta soudain comment les cornes de ses chèvres avaient été entortillées de lierre, comment ses brebis avaient hurlé, comment sur sa tête avait fleuri une couronne de pin; comment la terre avait paru tout en feu; quel bruit s'était fait entendre sur la mer; quels sons, l'un de guerre, l'autre de paix, étaient sortis du rocher; toutes les horreurs de la nuit; comment la mélodie d'une flûte invisible l'avait reconduite de ses champs.

Le récit de Chloé, semblable en tout au songe de Daphnis, lui prouva que les nymphes avaient rempli leurs promesses, et qu'il devait le retour de sa bergère au dieu Pan; il raconta à Chloé ce qu'il avait vu et entendu durant son absence, et comment les nymphes le rendirent à la vie, au moment où il voulait mourir. Il envoya ensuite Chloé chercher Dryas et Lamon, et tous les objets nécessaires à un sacrifice, et, pendant cet intervalle, prit la plus grasse de ses chèvres, la couronna d'une branche de lierre, semblable à celles que les ennemis avaient vues sur la tête de ses chèvres, lui versa du lait

entre les deux cornes , la sacrifia aux nymphes , la dépouilla de sa peau , et la leur consacra. Lorsque Chloé revint avec Dryas et Lamon , Daphnis fit bouillir une partie des chairs de la victime , et rôtir l'autre , en offrit les prémices aux nymphes , et répandit une pleine coupe de vin doux. Il forma ensuite des sièges avec des branches et des feuillages , et chacun s'étant assis , on se mit à faire grande chère , et à se réjouir. Daphnis néanmoins veillait toujours sur son troupeau , dans la crainte que le loup ne vînt le surprendre , et n'y causât autant de dommage que pourraient faire les ennemis. A la fin du repas , ils chantèrent , en l'honneur des nymphes , des chansons composées par d'anciens pasteurs. La nuit étant survenue , ils se couchèrent dans ce lieu même , au milieu des champs ; et , le lendemain , voulant honorer aussi le dieu Pan , ils couronnèrent de feuillage de pin le bouc qui guidait tout le troupeau ; ils le conduisirent sous l'arbre où s'élevait la statue de ce dieu ; là , répandant du vin sur la tête du bouc , et rendant grâce à Pan , ils lui sacrifièrent la victime promise , la suspendirent , la dépouillèrent , firent bouillir une partie de ses chairs ,

et rôtir l'autre, qu'ils étendirent sur le pré, et recouvrirent de feuillage. Ils attachèrent la peau et les cornes du bouc aux branches du pin, à côté de l'image de Pan : offrande pastorale, digne du dieu des bergers. Les prémices des chairs de la victime lui furent aussi présentées, et, prenant la coupe la plus large, on lui fit une ample libation de vin. Chloé chanta, Daphnis joua de la flûte, puis ils se mirent à table, et firent bonne chère.

En cet instant, le hasard amena vers eux le bon homme Philétas ; il apportait au dieu des bergers quelques couronnes de fleurs et quelques grappes de raisins, couvertes de pampre, et tenant encore à leurs branches. Tityre, le plus jeune de ses enfants, l'accompagnait. Aussitôt tous les villageois se levèrent, et lui aidèrent à présenter ses offrandes à Pan ; ensuite, couronnant leurs têtes de feuillage de pin, ils se replacèrent à table, et firent asseoir auprès d'eux le bon Philétas. Quand les vieillards eurent un peu bu, ils commencèrent à parler de leurs jeunes années, comment alors ils menaient paître les troupeaux, comment ils avaient échappé à divers dangers, ainsi qu'aux incursions des corsaires

et des brigands. L'un se vantait d'avoir autrefois tué un loup, l'autre, qu'après Pan, aucun ne savait jouer aussi bien de la flûte que lui : c'était le bouvier Philétas qui se donnait cette louange. Daphnis et Chloé le prièrent instamment de vouloir bien leur montrer un peu de sa science, et de jouer quelques airs sur sa flûte, en cet instant où l'on faisait un sacrifice au dieu qui chérissait tant l'harmonie pastorale. Philétas, se plaignant que la vieillesse le privait d'une portion de son haleine, prit toutefois en main la flûte de Daphnis ; mais, proportionnée à la force du jeune berger qui l'enflait d'ordinaire, elle n'avait point assez d'étendue pour la science de Philétas, et comme sa maison n'était éloignée que de dix stades environ, il envoya Tityre chercher la sienne. Tityre se débarrassa de ses vêtements, et prit sa course comme un jeune faon, et le vieux Lamon se mit à raconter l'histoire de Syrinx, telle qu'il disait la tenir d'un chevrier sicilien.

« La flûte, dit-il, n'était pas autrefois un instrument de musique, c'était une fille jeune et belle, qui aimait beaucoup à chanter. Elle gardait les chèvres, et jouait avec les nymphes.

Le dieu Pan la vit garder ses troupeaux, chanter, et jouer ; il s'approcha d'elle, la pria de l'aimer, lui promettant que chacune de ses chèvres lui donnerait, à chaque portée, deux chevreaux. Elle se moqua de son amour, disant qu'elle n'avait jamais aimé un être qui, comme lui, ressemblait à un bouc, ni aucun autre. Pan, dédaigné, voulut user de violence, elle s'enfuit, il la poursuivit ; enfin, lasse de courir, elle se jeta dans les roseaux d'un marais, et disparut. Le dieu, irrité, coupa tous les roseaux, et ne trouva point Syrinx, qui avait été changée en roseau. Pan inventa alors cet instrument, en joignant ensemble avec de la cire plusieurs roseaux, d'inégale grandeur, pour preuve de l'inégalité de leur amour. Ainsi cette jeune et belle fille est devenue une flûte harmonieuse. »

Lamon achevait de parler, et Philétas de lui adresser des éloges, lui disant qu'il avait fait un conte plus agréable à entendre que les plus agréables chansons, quand Tityre apporta la flûte de son père. Cette flûte était composée des cannes les plus belles, et ce que la cire unit ordinairement se trouvait retenu par des liens de cuivre ; de sorte qu'on eût dit que



c'était celle que Pan avait faite de ses mains. Philétas se leva , et d'abord essaya si ses chalumeaux rendaient tous des sons justes, gracieux , ou s'ils étaient bouchés, et comme le vent ne rencontrait aucun obstacle , il enfla ses sons de toute sa force, et l'éclat du bruit aurait pu faire croire qu'on entendait plusieurs flûtes réunies. Adoucissant ensuite par degrés son jeu , il modula les airs les plus mélodieux, et leur montra quels modes étaient plus propres pour mener aux champs les troupeaux de bœufs , quels autres convenaient mieux aux chèvres, et ceux que les brebis aimaient. Celui des brebis était doux et suave ; celui des bœufs, fort et pesant ; celui des chèvres, aigu et clair. D'une seule flûte partaient tous ces sons.

Les assistans, charmés des airs de Philétas, les écoutaient dans le plus profond silence , quand Dryas, se levant, le pria de jouer quelques chansons en l'honneur de Bacchus , et exécuta une danse de vendangeurs. Tantôt il imitait celui qui coupe les raisins , tantôt celui qui porte les corbeilles, et tantôt celui qui emplit les tonneaux et boit du vin doux. Il figurait tout avec tant de naturel et de bonne

grace, qu'il leur semblait voir la vigne, les tonneaux, le pressoir, et Dryas buvant à son gré. Ce vieillard, après avoir dansé si agréablement, alla embrasser Daphnis et Chloé. Ils se levèrent tout-à-coup, et représentèrent, en dansant, la fable que Lamon avait racontée. Daphnis imitait le dieu Pan, et Chloé, la belle Syrix. Il lui parlait de son amour, elle riait, s'enfuyait, et il la poursuivait, posé sur la pointe des pieds, pour mieux contrefaire la forme de ceux du dieu Pan. Chloé, faisant semblant d'être lasse de courir, s'échappe dans le bois, et Daphnis, prenant la flûte de Philétas, en tire des sons doux et touchants, ou lui fait redire des airs passionnés, et qui semblent rappeler un objet chéri. Philétas, étonné et ravi, saute au cou de Daphnis, et lui fait présent de sa flûte, en priant les dieux que Daphnis puisse un jour la donner à un berger qui la mérite autant que lui. Daphnis consacra la sienne à Pan, embrassa Chloé avec autant d'ardeur que s'il l'eût retrouvée après une véritable fuite; et la nuit étant venue, il reconduisit ses chèvres aux sons de sa nouvelle flûte. Chloé reconduisit ses brebis aux sons des mêmes chalumeaux. Les chèvres

marchaient près des brebis, Daphnis près de Chloé, et tous deux se promirent de ramener le lendemain paître leurs troupeaux plus matin que de coutume. En effet, au lever de l'aurore, ils revinrent aux champs; ils rendirent d'abord leur hommage aux nymphes, ensuite à Pan, et allèrent s'asseoir sous un chêne : ils y jouèrent de la flûte, s'embrassèrent, s'étendirent l'un près de l'autre, s'embrassèrent encore, et burent dans la même coupe du vin mêlé avec du lait. Brûlants de plus en plus d'amour, et devenus par degrés plus hardis, ils se disputèrent à qui s'aimait le plus, et vinrent jusqu'à vouloir s'assurer l'un de l'autre par serment.

Daphnis s'avança sous le pin, et jura, par le dieu des pasteurs, qu'il ne survivrait point un seul jour à Chloé; et Chloé, entrant dans la grotte des nymphes, jura de vivre et de mourir avec Daphnis. Mais la naïve Chloé était tellement innocente, qu'en sortant de la caverne elle exigea de Daphnis un autre serment. Daphnis, lui dit-elle, ce dieu Pan est un dieu auquel on ne saurait se fier; il a aimé Pythis, il a aimé Syrinx, il ne cesse de poursuivre les dryades et de tendre des pièges aux

nymphes Epimélides, qui veillent sur les troupeaux; de sorte que, si tu manquais au serment que tu m'as fait en son nom, il n'en ferait que rire, même quand tu serais amoureux de plus de femmes qu'il n'a de chalumeaux dans son flageolet : jure-moi, jure par ton troupeau, par la chèvre qui t'a allaité, que tu n'abandonneras jamais Chloé tant qu'elle n'aimera que toi; mais, si elle est infidèle à la promesse qu'elle t'a faite au nom des nymphes, fuis-la, hais-la, et la tue comme un loup. Daphnis, ravi de voir que Chloé craignait de le perdre, se plaça au milieu de son troupeau, et, tenant d'une main une chèvre, de l'autre un bouc, jura d'aimer Chloé tant qu'elle l'aimerait, et qu'au lieu de la tuer si elle en préférerait un autre à lui, il tuerait celui qu'elle aurait préféré. Chloé satisfaite crut à ses serments, s'imaginant que les brebis et les chèvres étaient les véritables dieux des pasteurs.

FIN DU LIVRE SECOND.

## LIVRE TROISIÈME.

LES Mitylénien, instruits par les habitants des campagnes de la descente des Méthymniens et du ravage qu'ils avaient exercé, résolurent de ne pas laisser un semblable outrage sans vengeance, et levèrent trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Ils envoyèrent à leur tête Hippase, leur capitaine-général, et lui ordonnèrent de se rendre par terre chez l'ennemi, l'approche de l'hiver ne permettant point de risquer un embarquement. Hippase traversa les champs des Méthymniens sans y faire aucun dégât; il n'enleva ni les troupeaux, ni les richesses des laboureurs et des pâtres; il eût regardé cette conduite comme celle d'un brigand, et non d'un général; mais il marcha droit à la ville, avec l'intention de la surprendre, espérant que les portes n'en seraient pas gardées. Il n'en était plus éloigné qu'environ de cent stades, quand un héraut de Méthymne vint lui annoncer que les Méthymniens ne desiraient que la paix, parceque leurs capitaines avaient appris de

leurs prisonniers que les Mitylénien<sup>s</sup> ignoraient l'événement arrivé à leurs jeunes gens, et que ceux-ci avaient mérité par leur insolence les mauvais traitements qu'ils avaient reçus des villageois. Les Méthymniens se repentaient d'avoir offensé leurs voisins, et leur offraient de rendre toutes les prises faites sur eux, et de renouer les liaisons de commerce qui existaient depuis si long-temps entre eux, tant par mer que par terre. Hippase envoya le héraut au conseil de Mitylène, quoiqu'il eût tout pouvoir de traiter, et s'en alla camper à dix stades de Méthymne, en attendant la réponse du conseil. Deux jours après, un messager des Mitylénien<sup>s</sup> lui apporta l'ordre exprès d'accepter les offres des Méthymniens, et de ne commettre aucune hostilité sur leur territoire. Libres de choisir entre la paix ou la guerre, ils trouvaient plus avantageux de rester en paix. Ainsi une expédition entreprise d'une manière si étrange fut aussitôt terminée que commencée.

Mais déjà l'hiver faisait sentir ses rigueurs, et l'hiver, pour Daphnis et pour Chloé, était plus cruel que la guerre même. La neige tomba soudain en si grande abondance, qu'elle cou-

vrir tous les chemins, et qu'elle tenait enfermés dans leurs chaumières les habitants de la campagne. Les torrents impétueux roulaient avec fracas leurs eaux à demi glacées du haut des montagnes; les arbres semblaient morts; la terre ne se laissait apercevoir qu'à l'entour des fontaines et des rivières; aucun pasteur ne pouvait faire sortir ses troupeaux, ni sortir lui-même. Les villageois allumaient un grand feu, autour duquel ils se rassemblaient dès que le coq avait chanté; les uns filaient du lin, les autres tressaient du poil de chèvre, ceux-là faisaient des filets et des pièges pour attraper des oiseaux. Dans cette saison, on portait de la paille aux bœufs dans leurs étables, de la feuillée aux brebis et aux chèvres dans leur bergerie, et du gland aux pores sous leur toit. Les laboureurs et les pasteurs étaient aises que le mauvais temps les retînt à la maison, cela apportant un peu de relâche à leurs travaux; ils en profitaient pour dormir plus tard, pour déjeuner plus amplement, et l'hiver leur semblait plus doux que l'été, l'automne et le printemps. Mais Daphnis et Chloé, se rappelant leurs plaisirs passés, comme ils s'embrassaient, comme ils se serraient l'un

contre l'autre , comme ils buvaient et mangeaient ensemble, passaient les nuits tristement, sans dormir, et attendaient la saison nouvelle, ni plus ni moins qu'une seconde vie après la mort. Toutes les fois qu'ils apercevaient la panetière de laquelle ils tiraient naguère leurs aliments, leur cœur était déchiré; voyaient-ils le vase dans lequel ils buvaient, ou la flûte, présent d'amour, reléguée dans un coin, sans qu'on en tînt compte, ils sentaient renouveler leurs regrets, et priaient les nymphes et le dieu Pan de les délivrer de leurs maux; ils les priaient de faire enfin luire sur eux et sur leurs troupeaux les rayons bien-faisants du soleil, et, tout en invoquant les dieux, ils cherchaient en eux-mêmes par quel moyen ils pourraient du moins s'entrevoir : mais cela était bien difficile à Chloé; celle qui passait pour sa mère ne la quittait pas; elle lui enseignait à tourner le fuseau pour filer la laine, et lui parlait quelquefois de mariage. Daphnis, moins occupé et plus ingénieux, imagina un stratagème pour voir Chloé. Devant la maison de Dryas, et presque sous ses murs, se trouvaient deux myrtes fort élevés, et un lierre; les myrtes étaient l'un à côté de



l'autre, et le lierre au milieu, qui étendait ses branches sur les myrtes, et formait avec eux une espèce de grotte; de sa voûte pendaient des baies de lierre, figurant des grappes de raisin attachées à des vignes; dans ce lieu s'assemblait même en hiver une multitude d'oiseaux, parcequ'ils ne pouvaient ailleurs se procurer de pâture : on y voyait beaucoup de merles, de grives, de ramiers, de bisets, et de toute sorte d'autres oiseaux qui aiment à se nourrir des grains du lierre. Sous prétexte d'aller à la chasse de ces oiseaux, Daphnis sortit de la maison, muni d'un petit bissac rempli de gâteaux faits avec du miel; il portait aussi de la glu et des filets. Il n'y avait guère que dix stades de distance de sa chaumière à celle de Lamon; néanmoins, la neige, qui n'était point encore fondue, rendait sa marche pénible; mais rien n'arrête l'amour : il passe par-dessus la glace et par-dessus la neige, fût-elle aussi épaisse et aussi haute que celle de la Tartarie. Daphnis, enfin arrivé, secoua la neige attachée à ses pieds et à ses jambes; il plaça ses lacets, frotta de glu de longues baguettes, et s'assit, épiant les oiseaux, et sur-tout Chloé. Il vint une si grande quantité d'oiseaux, et il

en prit tant, qu'il avait assez de peine à les ramasser, à les tuer, à les plumer; mais de la maison personne ne sortait, ni homme, ni femme, ni coq, ni poule; tous se tenaient renfermés, clos et couverts autour du feu, de façon que le pauvre Daphnis se sentit tout chagrin d'être venu à une heure si malheureuse. Il chercha comment il pourrait trouver un prétexte vraisemblable pour entrer dans la maison. S'il disait : Je viens chercher du feu, on pouvait lui répondre : N'avez-vous pas de plus proche voisin? — Je demande du pain. — Ton bissac est tout plein de vivres. — J'aurais besoin de vin. — Il n'y a que trois jours que vous avez fait vendange. — Le loup m'a poursuivi. — Où sont ses traces? — Je suis venu à la chasse aux oiseaux. — Tu en as assez pris; que ne t'en vas-tu? — Je désirerais voir Chloé. — Eh! qui oserait dire à un père ou à une mère qu'il est venu pour voir leur fille? Tout ce que je pourrais dire ferait naître des soupçons; il vaut mieux me taire. Je reverrai Chloé au printemps, puisqu'il paraît que les dieux ne veulent pas que je la voie cet hiver. Daphnis serrait déjà les oiseaux qu'il avait pris, et se préparait à s'en retourner;

mais, comme si l'amour eût eu pitié de lui, voici ce qui arriva :

Dryas était à table avec sa famille ; les viandes étaient distribuées, on coupait le pain, on préparait à boire, quand il survint un chien de la bergerie auquel on ne prenait pas garde ; il saisit un morceau de viande, et s'enfuit hors de la maison. Dryas en colère, c'était sa part que le chien avait prise, prit un bâton, et poursuivit le voleur le long du lierre où Daphnis avait étendu sa glu ; il vit le jeune berger qui mettait sur ses épaules les oiseaux qu'il avait pris, et s'apprêtait à s'en retourner. Oubliant aussitôt le vol et le voleur, il crie à haute voix : Dieu te garde ! mon fils ; il se jette ensuite à son cou, l'embrasse, et le fait entrer dans sa maison. Peu s'en fallut qu'en se voyant Daphnis et Chloé ne tombassent évanouis ; toutefois, ils firent des efforts pour se tenir sur leurs pieds ; ils se saluèrent, s'embrassèrent, et ce baiser fut comme un étai qui les empêcha de tomber. Daphnis, contre toute espérance, jouissant et de la vue et d'un baiser de Chloé, s'assit auprès du feu, et posa sur la table ses merles, ses ramiers, et raconta comment, ennuyé d'être resté si long-temps

enfermé à la maison, il était venu à la chasse ; comment il avait attrapé ces oiseaux, les uns avec des filets, les autres avec de la glu, quand ils venaient pour manger les baies du lierre et des grains de myrte. Dryas loua son adresse, son bon sens, le pria de manger la bonne chère que le chien leur avait laissée, et commanda à Chloé de verser à boire : elle obéit avec plaisir, servit d'abord tout le monde, et Daphnis le dernier. Elle feignait d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu si près il avait voulu s'en aller sans la voir ni sans lui parler. Toutefois elle but dans la coupe avant de la lui présenter. Daphnis, quoique altéré, but lentement, afin de prolonger son plaisir.

La table dégarnie, on resta assis autour. Dryas demanda des nouvelles de Myrtaïe et de Lamon ; il combla Daphnis d'éloges, disant que ses parents étaient bien heureux d'avoir un semblable soutien dans leur vieillesse. Ces louanges, données en présence de sa Chloé, charmaient Daphnis ; mais quand on le retint pour offrir le lendemain un sacrifice à Bacchus, il fut au moment de les adorer à la place de ce dieu. Sortant alors de son bissac ses petits gâteaux et les oiseaux qu'il avait pris, on

les apprêta pour le souper. Le feu allumé, le vin tiré, la table mise et la nuit venue, on prit le repas du soir, après lequel on passa le temps à réciter des contes amusants et à chanter; ensuite on alla se mettre au lit, Chloé avec sa mère, Daphnis avec Dryas. Chloé ne fit autre chose pendant toute la nuit que de penser au plaisir qu'elle aurait de voir son Daphnis le lendemain. Daphnis, se repaissant d'une ombre de volupté, se trouvait heureux de partager le lit du père de sa Chloé, et il l'embrassa plusieurs fois, croyant embrasser Chloé elle-même.

Le lendemain, au lever de l'aurore, un froid extrême se fit sentir; le souffle de l'aiglon desséchait tout : cependant, dès qu'ils furent levés, Dryas sacrifia à Bacchus un belier d'un an, alluma un grand feu, et prépara le dîner. Tandis que Napé s'occupait à cuire le pain, et Dryas à faire rôtir le belier, Daphnis et Chloé coururent anprès du lierre : ils y placèrent de nouveau des lacets et de la glu, et, au milieu des plus tendres caresses et des entretiens les plus tendres, ils prirent une quantité considérable d'oiseaux. « Je suis venu ici pour l'amour de toi, Chloé. — Je le sais bien, Daphnis. —

C'est pour toi que je tue ces pauvres merles. Comment suis-je dans ton cœur? Souviens-toi de moi, je te prie. — Il m'en souvient; j'en atteste les nymphes, par lesquelles je t'ai fait un serment sacré dans leur grotte : nous irons encore quand la neige sera fondue. — Elle est bien épaisse, et j'ai grand'peur de mourir avant qu'elle soit fondue. — Ne te mets pas en peine, Daphnis; le soleil est déjà chaud. — Plût à Dieu, Chloé, qu'il fût aussi chaud que le feu qui brûle mon cœur! — Tu te moques de moi. — Non, Chloé, non; je te le jure par ces chèvres sur lesquelles tu voulus que je te fisse des serments. »

Tandis que Chloé répondait à Daphnis comme l'écho répond à la voix, Napé les appela. Ils s'empressèrent de retourner vers elle avec leur prise, qui était beaucoup plus considérable que celle de la veille. Ils firent à Bacchus une libation de la première coupe de vin, ensuite, le front ceint de couronnes de lierre, ils se mirent à dîner. Quand le repas fut fini, et qu'ils eurent long-temps célébré les louanges de Bacchus, ils renvoyèrent Daphnis, remplirent son bissac de pain et de viande, et lui rendirent les grives et les ramiers qu'il

avait pris, afin qu'il les portât à Lamon et à Myrtale, disant que pour eux ils en attraperaient autant qu'ils voudraient, tant que durerait l'hiver, et que les grappes de lierre ne manqueraient point. Daphnis les embrassa tous en partant, et réserva Chloé pour la dernière, dans la crainte de flétrir son baiser. Daphnis revint encore plusieurs fois chez Lamon, sous différents prétextes, de sorte que pour eux l'hiver ne fut point tout-à-fait dépourvu de plaisirs amoureux.

Dès que la neige ne couvrit plus la terre, et que parut l'herbe naissante, tous les bergers conduisirent leurs troupeaux aux champs; Daphnis et Chloé s'y rendirent avant tous les autres, parcequ'ils servaient le plus puissant des pasteurs. Ils coururent d'abord à la grotte des nymphes, ensuite sous le pin consacré à Pan, et de là vers le chêne, sous lequel ils s'assirent en veillant sur leurs troupeaux, et se prodiguèrent, comme autrefois, les plus tendres baisers. Ils allèrent après cueillir ensemble des fleurs pour tresser des couronnes aux nymphes. Les fleurs, vivifiées par la chaleur du soleil, ne s'entr'ouvraient qu'à peine encore au doux souffle du zéphyr. Toutefois ils

trouvèrent de la violette, du mouron, du muguet, et d'autres fleurs, prémices du printemps; ils en ornèrent le front de leurs divinités, en leur offrant du lait nouveau de leurs brebis et de leurs chèvres; puis, ils jouèrent de la flûte, et semblaient, par ses accents, inviter les rossignols à chanter; ces oiseaux leur répondaient du fond des buissons et des bois. Heureux du réveil de la nature, les agneaux sautaient, et, couchés sous leur mère, en pressaient doucement les mamelles; les brebis bêlaient, les beliers couraient après celles qui n'avaient point encore agnelé, et, quand ils étaient parvenus à les atteindre, ils se livraient au vœu de la nature. Les boucs s'abandonnaient aux mêmes plaisirs avec les chèvres; chacun d'eux choisissait la sienne, et la défendait de la poursuite des autres boucs. Un semblable spectacle aurait pu réchauffer des cœurs éteints à l'amour: s'il eût ranimé des vieillards, quelle impression ne devait-il pas faire sur Daphnis et Chloé, en la première fleur de la jeunesse, et qui aspiraient depuis si long-temps à connaître les voluptés de l'amour! Enflammés de desirs, ils se donnaient des baisers, s'en prodiguaient encore, et cherchaient je ne sais



quoi, bien au-dessus du baiser. Daphnis surtout, que le long repos de l'hiver avait rendu plus robuste, impatient de plaisirs plus vifs, plus curieux, plus hardi qu'auparavant, pressait Chloé de lui aider à trouver, d'après le récit de Philétas, le dernier secret de l'amour. Chloé lui demandait : Eh ! que peut-il donc y avoir de plus que le baiser ? Daphnis répondait : Les beliers ne l'apprennent-ils pas aux brebis, et les boucs aux chèvres ? Vois-tu comme, après cela, les brebis ne s'enfuient plus, et comme les beliers ne courent plus après elles ? mais tous les deux contents paissent tranquillement dans le même lieu. Cela doit être plus doux que le baiser, et guérir le mal d'amour. Que dis-tu, Daphnis ? puis-je, moi, imiter les brebis et les chèvres ? Daphnis ne savait que répondre ; il l'embrassait de nouveau, la serrait plus fortement entre ses bras, se couchait par terre à ses côtés, et pleurerait amèrement d'être moins instruit que les beliers dans les mystères de l'amour.

Près de ces lieux demeurait un laboureur nommé Chromis, qui faisait valoir son propre héritage. Quoique d'un âge fort avancé, il avait pris à la ville une femme jeune, jolie, et

parée de plus de graces que n'en ont ordinairement les femmes de la campagne. Elle se nommait Licænon. Voyant chaque matin Daphnis conduire ses troupeaux aux champs, et les ramener tous les soirs à l'étable, elle desira se rapprocher de lui, et, par des dons, par des caresses, gagner son amour. L'ayant un jour trouvé seul, elle lui fit présent d'une flûte, d'une gaufre faite de miel, et d'une panetière de peau de cerf; mais elle n'osa lui rien dire, ni lui demander rien, soupçonnant qu'il aimait Chloé, parcequ'il ne la quittait pas; néanmoins, elle n'en savait autre chose, sinon qu'elle les voyait rire l'un avec l'autre, et se faire quelque signe d'intelligence. Pour s'instruire de la vérité, elle dit à Chromis qu'elle allait voir une de ses voisines qui était sur le point d'accoucher, et suivit pas à pas les deux amants. Licænon se cacha derrière une haie, afin de ne point être aperçue, et de là vit tout ce qu'ils firent et entendit tout ce qu'ils dirent. Témoin des larmes de Daphnis, et touchée de pitié pour ces pauvres amants, elle résolut d'éclairer Daphnis en cédant à ses propres desirs.

Le lendemain, sous le prétexte de rendre

une seconde visite à sa voisine, Licæonion se rendit au chêne sous lequel Daphnis était assis : Secours-moi, Daphnis, cria-t-elle ; je ne possédais que vingt oies, un aigle vient de me ravir la plus belle ; entraîné pourtant par la lourdeur du poids, il n'a pu la porter jusqu'à la roche qu'il habite, et il est tombé dans ce taillis. Je te supplie, au nom des nymphes et du dieu Pan, de venir avec moi pour m'aider à reprendre ma pauvre oie ; je crains d'entrer seule dans ce bois. Tu ne souffriras pas que le nombre de mes oies soit diminué ; peut-être même auras-tu l'aigle, et tu ne craindras plus alors qu'il vienne enlever vos chevreaux et vos agneaux. Pendant que tu seras avec moi, Chloé gardera tes chèvres ; elles la connaissent aussi bien que toi, parceque vous êtes toujours ensemble.

Daphnis, ne se doutant point du piège qu'on lui tendait, se lève à l'instant, prend sa houlette, et suit Licæonion, qui le mena le plus loin qu'elle put de Chloé, et l'entraîna dans l'endroit le plus épais du bois, près d'une fontaine. Elle fit asseoir Daphnis, et lui dit : Cette nuit, en songe, les nymphes, et je sais pourquoi tu pleurais hier, les nymphes m'ont or-

donné de te retirer de peine, en t'enseignant le dernier secret de l'amour : ce n'est pas seulement le baiser, mais quelque chose de plus doux encore. Sois disciple zélé, et, en faveur des nymphes, je t'apprendrai tout. Daphnis, enivré de joie, se mit à genoux devant Licæon, et la supplia de lui enseigner le plus tôt possible ce qu'elle savait, afin qu'il pût à son tour l'enseigner à Chloé; et, comme si ce secret eût été bien difficile, il promit à Licæon un chevreau, des fromages gras, et une chèvre avec son nouveau-né. Licæon, trouvant dans le chevrier une simplicité plus grande qu'elle ne s'y attendait, le rendit soudain maître dans l'art d'amour. Daphnis voulut courir aussitôt vers Chloé pour lui enseigner ce qu'il venait d'apprendre, comme s'il eût craint, en différant, d'oublier la leçon. Licæon le retint : Sache encore, Daphnis, dit-elle, qu'il est dangereux de montrer à une jeune fille ce que je viens de t'apprendre; Chloé souffrirait, Chloé pleurerait, et peut-être te haïrait. Daphnis, redoutant la haine de Chloé, réprima ses desirs, et se promit de ne jouir avec elle que de leurs plaisirs accoutumés. Il sort de la forêt, marche vers le chêne, et trouve sa bergère tranquillement as-

sise, et qui s'occupait à tresser des couronnes de violette. Il feignit d'avoir arraché des serres de l'aigle l'oie de Licænon, et, serrant Chloé entre ses bras, il lui prodigua des baisers plus voluptueux que de coutume. Chloé lui plaça sur la tête la couronne de violette qu'elle venait de faire, et, tout en la posant, elle lui baisait les cheveux, d'où s'exhalait à son gré un parfum plus suave que celui de la violette; ensuite elle tira un petit gâteau de sa panetière, et le lui donna. A mesure qu'il le portait à sa bouche, elle l'en ôtait, et le mangeait elle-même, ainsi qu'un petit oiseau qui prend la becquée à sa mère.

Tandis qu'ils mangeaient ensemble, et qu'ils se donnaient mille fois plus de baisers qu'ils ne prenaient de bouchées, ils aperçurent une barque de pêcheurs qui cotoyait le rivage. Il ne faisait pas le plus léger souffle de vent, la mer était dans le plus grand calme; les pêcheurs s'empressaient de ramer pour porter à la ville du poisson tout frais; tout en ramant, ainsi que les mariniers en ont l'habitude pour s'encourager au travail, ils se mirent à chanter; un d'entre eux entonnait des airs familiers aux matelots, et ses camarades lui répondaient

en chœur. Tant qu'ils voguaient en pleine mer, le son de leurs voix s'évanouissait dans les airs ; mais quand ils eurent passé près d'un promontoire , et qu'ils furent entrés dans une baie formée en croissant, on entendit mieux leurs chansons. La plaine en cet endroit était basse, et ceinte de coteaux qui , recevant tous ces sons comme un instrument reçoit le souffle de la bouche, répétaient distinctement le chant des matelots et le bruit de leurs rames. Rien ne pouvait être plus agréable à l'oreille, et les sons répétés retentissaient d'autant plus longtemps qu'ils étaient plus lents à partir de la mer. Daphnis, qui connaissait cet effet de la nature, ne s'occupait que de regarder les pêcheurs, et cherchait à retenir quelques couplets de leur chanson, pour les répéter sur sa flûte ; mais Chloé, entendant pour la première fois cette répétition de sons appelée écho, tournait sa tête tantôt vers la mer, pendant que les pêcheurs chantaient, et tantôt vers le bois, pour chercher ceux qui leur répondaient. Quand les pêcheurs se furent éloignés, Chloé, surprise du silence qui régnait dans la plaine, demanda à Daphnis s'il y avait derrière le promontoire une autre mer, une autre barque et

d'autres matelots. Daphnis sourit doucement, et l'embrassa plus doucement encore ; ensuite il lui plaça sur la tête la couronne de violette qu'elle-même avait tressée pour lui, et lui raconta la fable d'Écho, après s'être fait promettre dix baisers pour récompense :

« Ma mie, lui dit-il, il y a plusieurs espèces de nymphes : les nymphes des champs, les nymphes des eaux et les nymphes des bois. De l'une de ces dernières naquit jadis Écho ; elle était mortelle, parcequ'un père mortel lui avait donné le jour ; mais elle était belle comme sa mère. Elle fut nourrie par les nymphes, instruites par les muses, qui lui enseignèrent à jouer de la flûte, de la lyre et de toutes sortes d'instruments. Parvenue à la fleur de l'âge, elle dansait avec les nymphes, chantait avec les muses ; mais son amour pour la pudeur l'engageait à fuir avec soin toutes les personnes d'un autre sexe qu'elle, les dieux comme les hommes. Pan, irrité de voir cette jeune fille l'égalér dans l'art de la flûte, et courroucé de ses dédains, rendit furieux les bergers et les chèvres du pays, qui, plus cruels que des loups affamés, s'élancèrent sur la pauvre fille, la déchirèrent en pièces, et dispersèrent ses

membres, qui semblaient rendre encore des sons. La terre, en faveur des nymphes, les cacha dans son sein, et leur conserva le pouvoir de chanter. Il leur fut accordé le don de répondre au son de la voix et d'imiter tous les accents, ceux des dieux, des hommes, des instruments, des animaux, et ceux de la flûte même de Pan; aussi, lorsque ce dieu joue de la flûte, et qu'Écho répond à ses chants, il quitte aussitôt sa place, et court à travers les coteaux, non dans le desir ou dans l'espoir de la saisir, mais pour chercher à découvrir l'inconnu qui l'imite si bien. »

A peine Daphnis achevait son histoire, qu'il reçut de Chloé, non seulement dix baisers, mais un nombre beaucoup plus considérable, qu'il ne s'avisa point de compter. L'écho répéta tout ce qu'avait dit Daphnis, comme pour en affirmer la vérité. Le soleil acquérait chaque jour plus de force, l'été remplaçait le printemps, et procurait de nouveaux plaisirs à Daphnis et à Chloé. L'un se plongeait dans les rivières, l'autre se baignait dans l'eau des fontaines. Daphnis jouait du flageolet, et semblait vouloir le disputer aux pins que faisaient résonner les zéphyrs, et Chloé rivalisait par



ses chants avec le rossignol. Ils couraient après les sauterelles, prenaient des cigales, cueillaient des fleurs, secouaient les arbres, en mangeaient les fruits, et quelquefois se couchaient à côté l'un de l'autre, couverts seulement d'une peau de chèvre; mais la crainte d'encourir la haine de Chloé empêchait Daphnis de se livrer à ses desirs.

Pendant le cours de cet été plusieurs pasteurs demandèrent Chloé en mariage. Les uns apportaient des présents à Dryas, les autres lui faisaient les plus brillantes promesses. Napé, de sa nature un peu avare, conseillait de la marier. Elle disait qu'il était imprudent de garder une fille aussi grande, et que, si on ne lui donnait un mari, elle pourrait, en gardant ses brebis, échanger une fleur précieuse, avec quelque berger, pour des pommes ou pour des roses. Napé trouvait qu'il valait mieux, pour Chloé ainsi que pour eux, la marier à un bon laboureur, et accepter les présents qu'on leur offrait, et qu'ils garderaient pour le fils qui venait de leur naître. Dryas était lui-même ébloui des promesses qu'on lui faisait pour obtenir la main d'une simple bergère. Toutefois, réfléchissant que Chloé était d'une nais-

sance au-dessus de celle d'un villageois, et que si elle venait à retrouver ses parents elle le rendrait heureux et riche, il remettait toujours les amants de Chloé de saison en saison, et, par ce moyen, gagnait du temps et des présents. Chloé ressentait une vive peine de la conduite de Dryas, et cependant ne voulait pas en parler à Daphnis, dans la crainte de le chagriner aussi. Mais Daphnis lui répéta tant de fois qu'il s'affligeait bien plus d'ignorer la cause de sa tristesse qu'il ne pourrait s'affliger de la connaître, que Chloé lui conta combien de riches laboureurs la demandaient en mariage; elle lui redit les discours de Napé à Dryas, et ne lui cacha point non plus que ce dernier ne rejetait aucune proposition, et retardait seulement de s'engager jusqu'aux vendanges prochaines.

A ces mots, Daphnis pensa perdre ses sens et sa raison; il se jeta à terre et fondit en larmes, disant qu'il mourrait de douleur si Chloé cessait de venir aux champs garder les troupeaux avec lui; il ajouta que les brebis et les moutons mourraient pareillement de chagrin de perdre une semblable bergère. Cependant, après avoir beaucoup pleuré, il se remit un

peu, et, reprenant par degrés ses esprits, il s'imagina qu'il pourrait lui-même obtenir Chloé s'il la demandait à son père, espérant l'emporter facilement sur ses rivaux. Une seule chose l'inquiétait : Lamon n'était pas riche : cette idée affaiblissait ses espérances ; néanmoins il se décida à demander Chloé pour femme, quelque chose qui dût en arriver. Chloé approuva sa résolution. Cependant il n'osa point en parler d'abord à Lamon, et se confia à Myrtale. Elle en parla la nuit à son mari : Lamon accueillit fort mal le discours de sa femme ; il lui reprocha avec dureté de vouloir que son nourrisson épousât la fille d'un berger, tandis que les bijoux trouvés avec lui annonçaient qu'il était destiné à une plus haute fortune. Si ses parents le reconnaissent un jour, ajouta Lamon, il pourra non seulement nous délivrer de servitude, mais nous rendre propriétaires d'un plus grand et plus riche domaine que celui de nos maîtres. Myrtale craignant que Daphnis, déchu de ses espérances, ne se donnât la mort, tant elle le savait épris d'amour, prétexta d'autres motifs de refus que ceux donnés par Lamon. « Mon fils, dit-elle à Daphnis, nous sommes pauvres, et nous avons plutôt

besoin d'une fille qui nous apporte du bien, que d'une à qui il en faille donner. Dryas est riche, et voudra avoir un gendre riche; va, fais tant envers Chloé, et elle envers son père, qu'il ne nous demande pas grand'chose, et qu'il te la donne en mariage. Je sais qu'elle t'aime, et qu'elle préférera un mari pauvre et beau comme toi à un de ces autres amoureux opulents, et laids comme un singe. »

Myrtale croyait avoir éconduit honnêtement Daphnis, persuadée que jamais Dryas ne consentirait à son mariage avec Chloé, ayant à choisir pour elle entre plusieurs prétendants qui lui offraient beaucoup de biens. Daphnis ne pouvait se plaindre de la réponse de Myrtale; mais sachant qu'il ne pourrait obtenir ce qu'elle souhaitait, ainsi que tous les amants malheureux il eut recours aux larmes, et implora l'appui des nymphes. Elles lui apparurent la nuit suivante en songe, de la même manière qu'elles l'avaient déjà fait, et la plus âgée lui dit : « Daphnis, une autre divinité que nous doit choisir un époux à Chloé; mais nous te donnerons un moyen d'adoucir et de gagner Dryas. Le bateau des jeunes Méthymniens, dont les chèvres rongèrent l'osier vert

avec lequel ils l'avaient attaché au rivage, fut ce jour-là poussé en pleine mer par les vents. La nuit suivante, un vent contraire le jeta contre les rochers de la côte, où il fut entièrement rompu et fracassé. Il périt avec toutes les richesses qu'il renfermait; toutefois, les ondes poussèrent sur le rivage une bourse de trois mille drachmes, qui y est encore cachée auprès du cadavre d'un dauphin, dont l'odeur infecte éloigne tous les voyageurs. Va, prends la bourse, et la porte à Dryas; cela suffira pour prouver que tu n'es pas pauvre. Dans l'avenir tu seras riche. »

Après ces paroles, les nymphes disparurent. Au point du jour Daphnis se lève joyeux, conduit au son de la flûte ses chèvres aux champs, embrasse Chloë, salue les nymphes, et, sous prétexte de se baigner, court vers la mer. Il se promène sur le rivage, et cherche la bourse. Il la trouva sans peine, guidé par l'odeur désagréable qu'exhalait le dauphin; il l'enleva de dessous les plantes marines qui la couvraient, la mit dans sa panetière, et ne sortit néanmoins pas de ce lieu avant d'avoir adoré et remercié les nymphes, et la mer elle-même. Quoique simple chevrier, il regar-

dait la mer comme plus aimable et plus douce que la terre, parcequ'elle l'aidait à parvenir à son mariage avec Chloé.

Muni de ces trois mille drachmes, et se croyant non seulement le plus riche de tous les pasteurs, mais le plus opulent des hommes, Daphnis courut vers Chloé, lui raconta l'apparition qu'il avait eue en dormant, lui montra la bourse qu'il venait de trouver, la pria de garder son troupeau jusqu'à son retour, et vola vers Dryas, qui s'occupait dans sa grange, avec sa femme, à battre du blé. « Dryas, lui dit-il, donnez-moi en mariage votre fille Chloé : je suis habile à jouer de la flûte, à soigner la vigne et les oliviers, à labourer la terre, à vanner le blé, et Chloé elle-même pourra vous rendre témoignage que je sais bien garder et bien gouverner les troupeaux. On ne m'avait donné que cinquante chèvres, je les ai fait multiplier deux fois autant; j'ai élevé de superbes boucs, et je n'ai plus besoin, ainsi qu'autrefois, d'envoyer mes chèvres au-dehors pour les rendre fécondes. Je suis jeune, et votre voisin, et personne ne saurait se plaindre de moi. Une chèvre m'a nourri, comme une brebis a nourri Chloé. Cepen-

dant, quoique tous ces motifs dussent me faire obtenir la préférence sur tous ceux qui aspirent à épouser Chloé, je saurai encore les surpasser en présents. Que vous donneraient-ils? quelques chèvres, quelques brebis, une paire de bœufs malades, du blé pour nourrir à peine trois poules; moi, voici trois mille drachmes que je vous offre, sous condition que personne n'en aura connaissance, pas même mon père Lamon.» En achevant ces mots, Daphnis remit la bourse à Dryas, et l'embrassa mille fois.

A l'aspect de cette somme, la plus considérable qu'ils eussent encore vue, Dryas et Napé promirent Chloé à Daphnis, et s'engagèrent à obtenir l'aveu de Lamon. Daphnis resta avec Napé dans la grange, et conduisit les bœufs qui faisaient sortir avec le traîneau le grain des épis. Dryas, après avoir serré l'argent, alla aussitôt chercher Lamon et Myrtale, pour leur demander Daphnis en mariage, démarche assez singulière! Il les trouva occupés à mesurer de l'orge nouvellement vannée. Ils se plaignaient d'en avoir à peine recueilli la quantité qu'ils en avaient semée. Dryas essaya de les consoler, en leur disant qu'il en était de même

par-tout, et leur proposa de marier leur fils à Chloé. « Quoique plusieurs prétendants, ajouta-t-il, m'offrent de grands présents pour épouser Chloé, je suis prêt à la donner à votre fils sans exiger rien de vous; j'aimerais mieux même vous donner du mien. Ils ont été élevés ensemble, ils ont toujours conduit leurs troupeaux ensemble, et ils ont tant d'amitié l'un pour l'autre, qu'il serait difficile de les séparer, et ils sont d'âge à devenir mari et femme. » A ces raisons Dryas en joignit encore d'autres; les trois mille drachmes le rendaient éloquent. Lamon ne pouvant plus alléguer sa pauvreté, puisque les parents de Chloé le pressaient de l'unir à Daphnis; ne pouvant non plus prétexter son âge, puisqu'il passait celui de l'adolescence, et n'osant apporter pour excuse qu'il croyait Daphnis d'une trop bonne naissance pour épouser une bergère, répondit, après quelques moments de silence : « Vous êtes des gens de bien de préférer vos voisins à des étrangers, et de ne pas faire plus de cas des richesses que d'une honnête indigence. Veuille, en récompense, le dieu Pan vous accorder sa protection ! Quant à moi, je vous le promets, j'ai autant d'envie que vous de voir



ce mariage se faire. Je suis déjà vieux, j'ai plus besoin que jamais d'être aidé dans mes travaux ; je serais bien insensé si je ne trouvais un grand bonheur à m'allier à vous. Chloé est une belle et bonne fille, telle qu'on doit la souhaiter ; mais, esclave comme je suis, je ne puis disposer de rien, et il faut que j'avertisse mon maître, et que j'obtienne son consentement. Remettons les noces aux vendanges. Mon maître doit venir à cette époque ; alors nous marierons nos enfants : jusque-là, ils s'aimeront comme frère et sœur. Seulement, Dryas, je veux vous prévenir que le jeune homme dont vous voulez faire votre gendre est bien au-dessus de nous. » En disant ces mots, Lamon embrassa Dryas ; et, comme il était près de midi, il lui présenta à boire ; ensuite il le reconduisit, en lui faisant beaucoup de caresses.

Les dernières paroles de Lamon n'avaient point été perdues pour l'oreille de Dryas ; tout en marchant, il rêvait à ce que pouvait être Daphnis. Il a été, disait-il, nourri par une chèvre ; il faut que les dieux le protègent. Il est beau, et ne ressemble point à ce vieillard camus ni à sa laide femme. Il m'a apporté trois

mille drachmes ; à peine un autre chevrier posséderait-il autant de pommes. N'aurait-il pas été exposé comme Chloé ? Lamon ne l'aurait-il pas trouvé comme moi-même je la trouvai ? Aurait-on placé près de lui des bijoux semblables à ceux qui étaient auprès de Chloé ? O Pan ! et vous, nymphes ! veuillez qu'il en soit ainsi ! veuillez que Daphnis soit reconnu par ses parents ; cela peut-être fera découvrir ceux de Chloé. Dryas se livrait encore à ces idées en arrivant à sa grange. Il y vit Daphnis, qui séchait d'impatience de savoir la réponse qu'il apportait. Dryas le rassura de loin, en l'appelant son gendre, et en lui promettant que ses noces se feraient en automne ; il lui tendit la main, et l'assura que Chloé n'aurait point d'autre mari que Daphnis.

Le berger, sans vouloir accepter à boire ni à manger, retourna vite vers Chloé. Elle s'occupait à tirer le lait de ses brebis, et faisait des fromages. Daphnis lui annonça leur futur mariage. De ce moment, il l'embrassait devant tout le monde, comme sa fiancée, et l'aidait dans ses travaux. Il trayait avec elle le lait des brebis, le mettait dans des vases, le laissait prendre pour en faire des fromages, et appro-

chait les petits chevreaux et les agneaux de leur mère, pour les faire téter. Leur ouvrage achevé, ils allaient se promener et chercher des fruits que la saison fournissait en abondance, parceque l'année était fertile : de tous côtés ils trouvaient des poires sauvages, des poires greffées, et quantité de pommes ; les unes, trop mûres, tombaient à terre ; les autres tenaient encore aux branches : celles qu'ils ramassaient avaient plus de goût, celles suspendues aux arbres conservaient plus de fraîcheur ; celles-là embaumaient comme le meilleur vin, celles-ci reluisaient comme l'or. En courant çà et là, ils trouvèrent un pommier dépouillé de fruits et de feuilles ; néanmoins, à la cime de sa plus haute branche, une pomme était restée ; cette pomme, magnifique à l'œil, répandait plus de parfum que toutes les autres : celui qui les avait cueillies, n'osant pas monter si haut, la laissa sur le pommier ; le hasard ou les dieux voulurent qu'une si belle pomme fût réservée pour un pasteur amoureux. Daphnis ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il monta sur l'arbre pour la cueillir, malgré les instances de Chloé, qui, dans la crainte de le voir tomber, courut rejoindre son trou-

peau. Daphnis monta légèrement jusqu'à la cime de l'arbre, prit la pomme, et la porta à Chloé; et voyant que la bergère paraissait mécontente, « Ma mie, lui dit-il, la plus belle saison de l'année a produit cette belle pomme; un bel arbre l'a nourrie, un beau soleil l'a mûrie, et la bonne fortune l'a conservée pour une belle bergère. Pouvais-je la laisser? elle serait tombée à terre, les animaux l'auraient foulée aux pieds, quelque serpent même, en rampant auprès d'elle, l'eût infectée de son venin, ou bien elle eût été gâtée par le temps. Une pomme d'or fut jadis offerte à Vénus pour prix de sa beauté; je t'offre celle-ci, parceque tu es plus belle que toutes les autres jeunes filles du monde. Pâris et moi, nous sommes des juges et des témoins semblables : il était berger, je suis chevrier. » En disant ces mots, Daphnis posa la pomme dans le sein de Chloé; elle s'approcha de lui, et lui donna un baiser si suave, que le berger ne put se repentir d'avoir osé monter sur l'arbre. Sa hardiesse lui valait, en récompense, un baiser plus précieux à son gré que la pomme d'or.

---

## LIVRE QUATRIÈME.

**S**UR ces entrefaites arriva de Mitylène un serviteur du maître de Lamon , qui lui annonça que leur seigneur viendrait un peu avant les vendanges , pour voir si les Méthymniens , dans leur irruption , n'auraient pas endommagé ses terres. On touchait alors à l'automne. Lamon s'occupa de tout préparer avec soin , afin que son maître ne trouvât rien que d'agréable à voir. Il nettoya les fontaines , pour que l'eau en fût limpide ; il enleva le fumier de la basse-cour , dans la crainte que l'odeur ne lui en déplût ; il mit en ordre le verger , pour qu'il offrît de tous côtés un brillant aspect. Ce verger , admirable par lui-même , approchait dans sa beauté des parcs des princes et des rois. Situé sur une élévation , il avait un demi-quart de lieue de longueur , et quatre arpents de largeur : on l'eût pris pour un vaste champ. Il contenait toutes sortes d'arbres fruitiers , des pommiers , des myrtes , des poiriers , des grenadiers , des figuiers , des orangers et des oliviers. D'un côté s'éle-

vait une vigne, qui, chargée de grappes près de mûrir, s'entrelaçait aux branches des pommiers et des poiriers, et semblait rivaliser avec ces arbres, à qui porterait de plus beaux fruits. De l'autre croissaient en quantité des lauriers, des platanes, des cyprès, sur lesquels, au lieu de vigne, s'étendait du lierre, dont les grappes, épaisses et noires, imitaient celles du raisin. Les arbres à fruit étaient au centre, et les autres semblaient être placés autour d'eux pour les défendre. Le tout était ceint d'un petit mur garni d'une haie vive. Ces arbres étaient admirablement disposés; un intervalle suffisant en séparait les tiges; mais leurs rameaux se mariaient ensemble, et confondaient leur feuillage, de manière qu'en cet endroit l'ouvrage de la nature paraissait celui de l'art. On y voyait des carrés de fleurs, les unes nées sans culture, les autres dues à l'industrie, telles que les roses, l'œillet et le lis. Quant aux violettes, au mouton et au muguet, la terre les offrait d'elle-même. En été on y trouvait de l'ombre, au printemps des fleurs, en automne les raisins, et dans tous les temps les fruits de la saison. De ce verger on découvrait la plaine et les

troupeaux qui venaient y paître , plus loin la mer , et les vaisseaux voguant à travers les ondes , aspect qui causait le plus délicieux plaisir. Au milieu du verger , à l'endroit où sa longueur et sa largeur se divisaient en deux parties égales , il y avait un temple , où s'élevait un autel consacré à Bacchus. L'autel était couvert de lierre , et le temple de branches de vigne. Dans l'intérieur divers tableaux représentaient des traits de l'histoire de Bacchus , les couches de Sémélé , le sommeil d'Ariane , Lycurgue chargé de chaînes , Penthée déchiré en pièces , les Indiens vaincus , les Tyréniens métamorphosés en dauphins , et de tous côtés des satyres et des bacchantes formant des danses. Pan n'y était point oublié. Assis sur une roche , sa flûte proche de ses lèvres , il semblait jouer un air fait pour charmer également les bacchantes , les satyres et les spectateurs.

Lamon travaillait sans cesse à l'ornement de ce verger , tantôt il abattait les bois morts , tantôt il rattachait la vigne , d'autres fois il couronnait de fleurs la tête de Bacchus , et remplissait d'eau les canaux. Cette eau venait d'une fontaine découverte par Daphnis , et

qu'on avait destinée à rafraîchir les fleurs. On l'appelait la fontaine de Daphnis. Lamon commandait à Daphnis d'engraisser le plus possible ses chèvres, parceque son maître ne manquerait point de les visiter, ne les ayant pas vues depuis long-temps. Daphnis était certain de recevoir des éloges de son maître, puisqu'il avait plus que doublé le nombre de son troupeau, et que le loup ne lui avait enlevé aucune de ses chèvres, qui surpassaient en embonpoint les brebis les plus grasses. Mais comme il souhaitait que son maître consentît à son mariage avec Chloé, il redoublait de soins et de zèle, menait paître ses chèvres plus matin, les ramenait plus tard, leur donnait à boire deux fois par jour, et choisissait les endroits où le pâturage était le meilleur, afin de les engraisser encore plus. Il se procura aussi des vases neufs; les uns pour traire, les autres pour conserver le lait. Il avait fait des clayons plus grands, pour y mettre ses fromages; il frottait les cornes de ses chèvres, pour les rendre plus luisantes; et peignait leur poil, pour le rendre plus propre. On eût dit, à voir son troupeau, que c'était le troupeau même du dieu Pan. Chloé partageait les



travaux de Daphnis, et quelquefois négligeait ses propres brebis, pour s'occuper des chèvres, tellement qu'elles ne semblaient belles à Daphnis que parceque sa bergère les avait soignées.

Un second messenger arriva bientôt de la ville, avec l'ordre de faire le plus tôt possible les vendanges. Il annonça que son maître lui avait commandé de rester jusqu'au moment où le vin serait entonné, et de revenir ensuite le chercher. Ce messenger se nommait Endrome, parcequ'il remplissait les fonctions de courrier. On le reçut avec politesse, on lui fit bonne chère. Puis on se mit à couper les raisins, à les jeter, à les fouler dans la cuve, et à les renfermer dans les tonneaux. On laissa cependant quelques branches des plus beaux raisins pendants à la vigne, afin que les personnes de la ville prissent leur part du plaisir de la vendange. Quand Endrome fut sur le point de partir, Daphnis lui offrit plusieurs présents, tels que pouvait en faire un simple chevrier. C'étaient des fromages gras, un petit chevreau et une peau de chèvre blanche, bien garnie de ses poils, et propre à le couvrir dans ses courses aux champs l'hiver. En-

drome remercia Daphnis , l'embrassa , lui promit de dire beaucoup de bien de lui à son maître , et le quitta en lui témoignant de l'affection. Daphnis continua de veiller avec soin sur son troupeau. Il éprouvait , ainsi que Chloé , une vive inquiétude. Ce jeune villageois , n'ayant rien vu que ses chèvres , la montagne où elles pâturaient , les gens de son village , et Chloé , tremblait de l'arrivée d'un maître qu'il ne connaissait pas , et dont il n'avait même entendu parler que depuis peu de jours. Chloé se mettait en peine de savoir comment Daphnis se présenterait devant son maître ; comment il lui parlerait de son mariage , pour qu'il ne s'évanouît pas ainsi qu'un songe. Au milieu de ces réflexions , Daphnis et sa bergère ne laissaient pas de se prodiguer leurs baisers accoutumés ; mais leurs caresses étaient mêlées de crainte et de soucis , comme si leur maître eût été présent , ou comme s'ils eussent eu peur qu'il en aperçût quelque chose. A ce tourment vint se joindre un véritable malheur.

Dans leur voisinage demeurait un bouvier , homme vain et méchant , qui se nommait Lampis. Il avait demandé Chloé en mariage ;

sachant qu'elle épouserait Daphnis, s'il obtenait l'aveu de son maître, il chercha les moyens d'exciter la colère de ce maître contre Daphnis. Dans ce dessein Lampis résolut de gâter le verger le plus qu'il pourrait. Il voulait d'abord faire tomber les arbres sous ses coups, mais il craignit d'être trahi par le bruit de sa cognée, et il préféra de détruire toutes les fleurs. Pendant la nuit, il sauta par-dessus la haie, courut aux fleurs, déracina les unes, brisa les autres, et foula aux pieds celles qu'il n'arracha point. Un sanglier n'aurait pas commis plus de ravage. Lampis, après avoir satisfait de cette manière sa vengeance, se retira sans que personne l'eût aperçu. Le lendemain Lamon entra dans le verger pour arroser ses fleurs ; déjà il avait puisé l'eau de la fontaine ; à l'aspect de cet affreux dégât, il déchira son vêtement, et s'écria à haute voix : Dieux, ô dieux ! à ce cri, Myrtaïe effrayée abandonne ce qu'elle tenait dans sa main, et vole vers son mari. Daphnis, qui conduisait ses chèvres au pâturage, entend les plaintes de Lamon, et revient sur ses pas. Il se lamente avec eux, et tous versent des pleurs. Il n'était pas étonnant que, redoutant les effets du

courroux de leur maître , ils pleurassent ; car un étranger n'aurait pu voir sans peine un si beau lieu dépouillé ainsi de tous ses agréments. Sous les débris des fleurs , on en apercevait néanmoins encore quelques unes échappées à la fureur de l'ennemi , et dont les formes gracieuses donnaient plus de force aux regrets. Les abeilles voltigeaient à l'entour , et , par leur bourdonnement continu , semblaient déplorer le sort des autres fleurs ; et Lamon laissait échapper ces paroles : « Hélas ! comment mes pauvres violiers sont foulés ! mes pauvres œillets et rosiers , comme ils sont arrachés ! Quel méchant vous a fait périr ? Le printemps renaîtra , et mes fleurs ne renaîtront pas ; l'été reparaitra , et mes fruits ne reparaitront pas ; l'automne reviendra à son tour , et ce verger n'aura point de fleurs pour faire seulement un bouquet ! O Bacchus ! comment n'as-tu point eu pitié de ces fleurs , qu'on osa détruire sous tes yeux , toi à qui j'en tressai si souvent des couronnes ? Pourrai-je montrer maintenant ce verger à mon maître ? Que dira-t-il de le voir en ce triste état ? Ne me fera-t-il pas , moi , malheureux vieillard , suspendre à un pin , comme un autre Marsyas ,

Oui , sans doute , et peut-être aussi Daphnis , parcequ'il attribuera le ravage à ses chèvres. L'expression du chagrin de Lamon faisait couler leurs larmes avec plus d'abondance. Ils ne s'affligeaient plus seulement de la ruine du verger , mais du danger qu'ils couraient. Chloé pleurait sur son pauvre Daphnis ; elle croyait déjà le voir attaché mort à un arbre , et priait les dieux que le maître dont ils avaient tant désiré la présence ne vînt pas. Les jours lui paraissaient longs et pénibles , se représentant sans cesse le pauvre Daphnis expirant sous les coups.

Le soir même Endrome reparut , et leur dit que leur vieux maître arriverait dans trois jours , et son fils le lendemain. Ils lui confièrent leur chagrin , et lui demandèrent des conseils. Endrome , qui portait un grand intérêt à Daphnis , fut d'avis qu'ils racontassent la vérité à leur jeune maître , et s'engagea à les servir auprès de lui. Endrome possédait la faveur de son maître , en qualité de son frère de lait. Ils déférèrent à l'opinion d'Endrome. Astyle , fils du maître de Lamon , jeune homme à la fleur de l'âge , et dont le plus tendre duvet commençait à peine à couvrir le

menton, arriva avec un bouffon, plus âgé que lui, et nommé Gnathon. Lamon, Myrtale, et Daphnis se précipitèrent aux genoux d'Astyle, le suppliant d'avoir pitié d'un pauvre innocent vieillard, et de le sauver du courroux de son maître. Astyle, touché de compassion, entra dans le verger, examina le dégât commis, et s'engagea à les excuser auprès de son père, en lui disant que ses chevreaux, s'étant échappés, avaient couru dans les carrés de fleurs, et dévasté le verger. Lamon et Daphnis, ravis de ses promesses, supplièrent les dieux de lui accorder l'accomplissement de ses desirs. Daphnis à ces vœux joignit des présents, il lui offrit des chevreaux, des fromages, des oiseaux avec leurs petits, des rameaux de vigne chargés de raisin, des branches de pommiers parées de leurs fruits, et du bon vin nouveau de Lesbos. Astyle lui sut bon gré de ses présents. Ce jeune homme, en attendant son père, se livrait au plaisir de la chasse au lièvre, et ne songeait qu'à s'amuser. Il n'était venu à la campagne que pour respirer un air pur, et pour se divertir.

Gnathon ne s'occupait d'autre chose que de manger, et de boire jusqu'à s'enivrer. Vicieux

par caractère, il se proposa de profiter de la simplicité de Daphnis pour lui inspirer ses goûts, et pour en faire son ami, espérant, avec son aide, dérober plus facilement chez son maître tout ce qui pouvait flatter sa gourmandise. Mais Daphnis eut occasion de concevoir pour Gnathon un tel mépris, qu'il le fuyait avec autant de soin que Gnathon le cherchait. Celui-ci, pour se venger, épiait l'instant de s'entretenir de Daphnis avec Astyle, à qui il avait l'intention de le demander pour esclave. Néanmoins, il ne put alors exécuter son projet, à cause de l'arrivée de Dionysophanes, père d'Astyle, et de Cléariste, sa mère. Toute la maison retentissait du bruit des chevaux, des valets, des hommes et des femmes de leur suite. Les cheveux de Dionysophanes commençaient à blanchir, mais il avait la taille élevée, de beaux traits, et pouvait le disputer en force aux jeunes gens. C'était un des plus riches et des plus probes de la ville. Dès le premier jour de son arrivée, il sacrifia à tous les dieux des campagnes, à Cérès, à Bacchus, à Pan, aux nymphes, et donna un festin à toute la famille. Le lendemain il visita les travaux de Lamon, et voyant

les terres bien cultivées, les vignes ornées de pampre, et le verger parfaitement soigné, Astyle n'avait pas manqué de mettre sur son compte le dégât des fleurs; il montra sa satisfaction de trouver tout en bon ordre, loua le zèle et les services de Lamon, et lui promit de lui donner bientôt la liberté. De là il alla voir les chèvres et le chevrier. Chloé, intimidée à la vue des personnes de sa suite, s'enfuit dans le bois. Daphnis, couvert d'une peau de chèvre à long poil, une panetière neuve en écharpe, tenant d'une main de beaux fromages, et de l'autre deux beaux chevreaux qui étaient encore, se présenta à son maître. Si jamais Apollon, ainsi qu'on le raconte, garda les bœufs de Laomédon, il était tel que Daphnis était alors. Il s'inclina en silence devant son maître, et lui offrit ses présents. Lamon prit la parole, et dit : Voici, mon maître, le gardien de vos chèvres. Vous m'en avez confié cinquante avec deux boucs, ses soins assidus nous ont donné cent chèvres et dix boucs. Voyez comme elles sont grasses, comme leurs cornes sont entières et luisantes. Il leur a enseigné à entendre la musique, de manière qu'elles obéissent au son de la flûte. Cléariste,



curieuse de juger par elle-même des talents du chevrier, lui ordonna de commander quelque chose à ses chèvres par le son de sa flûte, et lui promit en récompense une tunique, un manteau, et des souliers. Daphnis, debout sous un hêtre, et environné de tous les spectateurs, tira sa flûte de sa panetière, et fit entendre d'abord un son faible et doux, auquel toutes ses chèvres levèrent la tête. Ensuite il commença l'air destiné à les faire paître, et toutes se courbant vers la terre se mirent à brouter. Il tira de nouveau de sa flûte des sons doux et gracieux, et les chèvres se couchèrent sur l'herbe. Ensuite il enfla brusquement ses sons pour les rendre aigus, effrayants ; alors elles s'enfuirent avec précipitation dans le bois, comme à l'approche du loup ; bientôt après il joua un air de rappel, et les chèvres, sortant du bois, accoururent aux pieds de Daphnis. Jamais on ne vit un serviteur plus docile à la voix de son maître, que les chèvres aux sons de la flûte. Tous les assistants en furent émerveillés, Cléariste sur-tout. Elle jura de donner ce qu'elle avait promis au gentil chevrier, qui était si beau, et qui savait si bien jouer de la flûte.

De retour à la maison, ils se mirent à souper, et envoyèrent à Daphnis des mets de leur table; il les partagea avec Chloé. C'était un vrai régal pour eux de manger des viandes accommodées à la manière de la ville. Ces présents, d'ailleurs, faisaient espérer à Daphnis qu'il obtiendrait de ses maîtres la permission d'épouser son amie. Mais le succès du jeune berger ayant encore irrité Gnathon, il alla rejoindre Astyle, le conduisit au temple de Bacchus, et lui baisa les mains et les pieds. Astyle lui demanda ce qu'il souhaitait de lui : « O mon maître ! dit-il, le pauvre Gnathon va mourir. Moi qui n'aimai jusqu'ici que la table, moi qui ne connaissais rien de si beau que le bon vin vieux, maintenant je ne trouve aucun goût à tant de mets exquis qu'on sert chaque jour sur votre table, et je me changerais volontiers en chèvre pour brouter l'herbe des champs ou de simples feuillages, afin d'entendre la douce mélodie de la flûte de Daphnis. Veuillez, ô mon maître ! sauver la vie au pauvre Gnathon, en lui accordant Daphnis pour esclave ; alors, à table il charmera mes oreilles. Si vous me le refusez, je le jure, je me donnerai la mort sur le seuil de sa porte, et vous ne pourrez plus, comme vous le faites

maintenant, vous amuser de mes bouffonneries » Astyle avait le cœur naturellement bon : les larmes de Gnathon le touchèrent ; il ne put souffrir de le voir baiser de nouveau ses mains et ses pieds, et lui promit de demander Daphnis à Dionysophanes, de le conduire à la ville comme son serviteur, et de le lui abandonner afin qu'il jouisse autant qu'il le voudrait de son talent sur la flûte. Endrome, qui, caché dans le temple, avait tout entendu, alla vite en rendre compte à ses hôtes. Daphnis, au désespoir, résolut de fuir avec Chloé, ou de mourir si elle voulait mourir avec lui. Toutefois, Lamon emmena dehors Myrtale, et lui dit : Nous sommes perdus ; voici l'instant de découvrir le secret que nous avons gardé soigneusement jusqu'à ce jour. Les pauvres chèvres, ces beaux lieux et nous-mêmes, nous allons être abandonnés ! Mais, j'en prends à témoin et Pan et les nymphes, dût-on m'ôter la vie, je ne tairai rien de ce qui regarde Daphnis ; je dirai comment je le trouvai exposé, comment je l'élevai, et je montrerai les joyaux qui étaient placés auprès de lui. Va les chercher, et que le misérable Gnathon sache quel enfant il convoitait pour esclave.

Pendant que Lamon et sa femme rentraient sous leur humble toit, Astyle, se trouvant seul avec son père, lui demanda la permission d'emmener Daphnis avec lui. Ce jeune garçon, dit-il, est trop gentil pour le laisser aux champs ; Gnathon en peu de temps le formera au service de la ville. Dionysophanes consentit volontiers à la demande d'Astyle, et fit aussitôt appeler Lamon et Myrtale, pour leur annoncer lui-même comme une heureuse nouvelle que Daphnis, au lieu de garder les troupeaux, servirait désormais son fils à la ville, et qu'il leur donnerait à sa place deux chevriers. Alors Lamon, en présence de tous les domestiques, qui témoignaient leur joie d'avoir un camarade comme Daphnis, réclama la permission de parler, et s'exprima en ces termes : « Écoutez, ô mon maître, un pauvre vieillard ; je vous jure, par le dieu Pan et par les nymphes, que je ne dirai pas un seul mot qui ne soit la pure vérité. Je ne suis pas le père de Daphnis, et ma femme Myrtale n'a point été assez heureuse pour mettre au monde un semblable enfant. Il appartient à des parents qui, en ayant peut-être beaucoup d'autres, l'exposèrent au moment de sa naissance.

Je le trouvai abandonné de père et de mère, et allaité par une de mes chèvres. Cette chèvre est morte ; je l'ai enterrée dans le verger, tant je l'aimais, parcequ'elle avait rempli le devoir de mère vis-à-vis de cet enfant. On avait exposé avec lui des bijoux, dans l'intention sans doute qu'ils servissent un jour à le faire reconnaître. Je les conserve. Ils prouvent qu'il est d'un état fort au-dessus du nôtre. Je ne suis pas fâché qu'il devienne le serviteur de votre fils Astyle ; ce sera à un beau et bon maître, un beau et bon serviteur ; mais je ne saurais souffrir qu'il soit conduit à Mitylène pour servir aux amusements du vicieux Gnathon.» Lamon se tut, et pleura. Gnathon, en courroux, menaça de le battre. Dionysophanes, étonné de ce qu'il venait d'entendre, jeta un regard de mépris sur Gnathon, et lui ordonna de se taire. Il interrogea ensuite Lamon, et lui commanda de ne point inventer de fables dans l'espoir de garder Daphnis auprès de lui. Lamon, le regard assuré, et d'une voix ferme, prit à témoin tous les dieux de la vérité de ses discours, et offrit d'en fournir les preuves. Dionysophanes réfléchit avec sa femme au récit de Lamon. Pourquoi, dit-il, ce vieillard vou-

drait-il me tromper, je lui donne deux chevriers au lieu d'un? Comment un simple paysan inventerait-il une fable de ce genre? et, je l'avoue, il ne me paraît pas trop croyable qu'un si bel enfant soit né de ce petit vieillard et de sa pauvre femme; exigeons d'ailleurs qu'il nous montre les bijoux qui ont été exposés avec Daphnis. D'après l'ordre de Lamon, Myrtale courut aussitôt chercher ces objets, qui étaient enfermés dans un vieux bissac. Dès que Dionysophanes aperçut le manteau de pourpre attaché avec une agrafe d'or, et une petite épée à manche d'ivoire, il s'écria : O Jupiter! puis il appela sa femme pour les lui montrer. Cléariste s'écria : O fatales déesses! ne sont-ce point là les bijoux que nous avons fait placer à côté de notre fils quand nous l'envoyâmes exposer par notre servante Sophrosyne? Il n'y a point de doute; ce sont eux-mêmes, mon mari. Daphnis est votre fils, il garde les chèvres de son propre père. Pendant qu'elle parlait ainsi, et que Dionysophanes, les yeux baignés des larmes de la joie, baisait les bijoux, Astyle, apprenant que Daphnis était son frère, se débarrassa promptement de son manteau, et courut joindre

Daphnis , pour lui donner le premier un baiser ; Daphnis , voyant Astyle accompagné d'une grande suite , crut qu'on venait l'enlever , et , jetant sa flûte et sa panetière , il fuit vers la mer , et monte sur un rocher avec le dessein de se précipiter dans les flots. Ainsi , au même instant où il était reconnu par ses parents , il allait être perdu pour eux. Mais Astyle , s'étant aperçu de la cause de sa fuite , lui cria de loin : « Arrête , Daphnis , ne crains rien , je suis ton frère , et ton père et ta mère sont ceux que tu croyais tes maîtres. Lamon a raconté comment une chèvre t'a nourri , il nous a montré les bijoux exposés avec toi. Contemple la joie de tous ceux qui me suivent ; viens , embrasse-moi. Le premier , je jure par les nymphes que je ne t'en impose pas. » A ce serment , Daphnis s'arrêta pour attendre Astyle , qui courait les bras ouverts pour l'embrasser. Bientôt arrivèrent de tous côtés les serviteurs , les servantes , et le père , et la mère. Tous l'embrassèrent en pleurant de joie. Daphnis , de son côté , serra étroitement entre ses bras son père et sa mère ; il les pressait contre son sein comme s'il les eût connus depuis long-temps ; il ne pouvait s'en séparer , tant

la nature a d'empire sur les tendres cœurs ! Daphnis, dans son alégresse, oublia presque Chloé. On le ramena à la maison, on lui donna un riche vêtement, et, s'étant assis à côté de son père, il l'écouta parler ainsi :

« Mes enfants, je me mariaï fort jeune, je devins père en peu de temps, et ce fut un bonheur à mes yeux ; j'eus d'abord un fils, une fille, puis Astyle. Je pensai avoir assez de ces trois enfants, et fis exposer le quatrième au moment de sa naissance, et avec lui ces bijoux, non dans l'intention de le reconnaître un jour, mais afin que celui qui le trouverait eût de quoi l'ensevelir. Le destin en a disposé autrement. La même maladie m'enleva mon fils et ma fille dans le même jour. Heureusement les dieux vous ont conservé, Daphnis, pour que nous eussions plus d'un soutien dans notre vieillesse. Je vous prie, Daphnis, mon fils, n'allez pas nourrir dans votre âme un ressentiment contre moi parceque je vous fis exposer ; ce ne fut pas volontairement ; et vous, Astyle, n'ayez pas de chagrin de ce que vous n'aurez que la moitié de mes biens ; il n'est pas d'héritage qui vaille un bon frère. Aimez-vous l'un l'autre, ô mes enfants ! Votre for-



tune d'ailleurs ne le cède pas à celle des personnes les plus riches de ce pays. Je vous laisserai des terres considérables, un grand nombre d'esclaves qui savent tous quelque métier, beaucoup d'or, beaucoup d'argent et beaucoup d'effets précieux. Quant à Daphnis, je veux lui léguer ce domaine; je veux que Lamon et Myrtale lui appartiennent, et qu'il ait aussi les chèvres que lui-même a menées paître. » Bon, répliqua Daphnis en se levant avec précipitation, vous me rappelez à temps mes chèvres; je vais les mener boire; elles meurent sans doute de soif, et attendent le signal de ma flûte, tandis que je reste ici à ne rien faire. Tout le monde rit de la naïveté de Daphnis, et s'étonna que, devenu maître, il crût encore avoir à remplir les fonctions de chevrier. On envoya un autre berger pour prendre soin des chèvres, et Dionysophanes fit préparer un sacrifice et un festin en l'honneur de Jupiter-Sauveur.

Gnathon, frappé de crainte, n'osa se trouver au banquet, et resta caché tout le jour dans le temple de Bacchus, tenant comme un suppliant l'autel embrassé. Déjà le bruit s'était répandu que Dionysophanes avait retrouvé et

reconnu un fils dans Daphnis, et que ce chevrier était devenu seigneur et maître de vastes domaines. Les villageois accoururent de toutes parts, les uns pour féliciter Daphnis de sa bonne fortune, les autres pour offrir des présents à son père. Le premier qui se présenta fut Dryas, le père nourricier de Chloé. Dionysophanes voulut qu'ils restassent tous au festin. On avait fait une ample provision de pain, de vin, de viande, d'oiseaux de mer, de cochons de lait et de moutons, qu'on immola aux dieux protecteurs du pays. Daphnis rassembla tous les objets qui lui servaient quand il était berger, pour les présenter en hommage aux dieux : il offrit à Bacchus sa panetière et sa peau de chèvre ; il consacra sa flûte à Pan, et aux nymphes sa houlette et les vases à traire, qu'il avait faits lui-même. Mais tel est l'attrait de l'habitude, attrait plus doux que les jouissances d'un bonheur inaccoutumé, que Daphnis pleura en se séparant de ces objets. Il n'offrit point ses vases à traire sans les avoir encore remplis de lait ; il n'offrit point la peau de chèvre avant qu'il en eût encore couvert ses épaules, et sa flûte sans lui avoir fait répéter quelques airs. Il donna un baiser à cha-

cun de ces objets. Il dit adieu à ses chèvres, appela chacun de ses boucs par leur nom, et se déroba aux regards pour aller boire de l'eau de la fontaine dont il avait bu si souvent avec Chloé. Néanmoins il n'osait avouer son amour avant d'en avoir trouvé une occasion favorable.

Tandis que Daphnis s'occupait de ces oblations et de ces sacrifices, la pauvre Chloé était seulette aux champs, assise sous ce même arbre qui l'avait reçue avec Daphnis; elle regardait tristement les moutons, et pleurait en tenant les discours que peut tenir une simple bergère: «Daphnis m'a oubliée; il pense maintenant à quelque riche mariage. A quoi me sert-il qu'en retour du serment que j'ai fait au nom des nymphes j'en aie exigé un de lui au nom de ses chèvres? il les a délaissées aussi bien que moi. Quand il est venu sacrifier aux nymphes et au dieu Pan, il n'a point eu le desir de voir Chloé. Il aura sans doute trouvé auprès de sa mère des filles plus belles que moi. Eh bien, qu'il vive heureux! Pour moi, je ne saurais plus vivre.

A l'instant même où elle s'abandonnait ainsi à son chagrin, le bouvier Lapis, accompagné

de quelques villageois, vint l'enlever, espérant que Daphnis ne songerait plus à l'épouser, et que Dryas la lui donnerait volontiers pour sa femme. La pauvre fille jetait les cris les plus touchants. Quelqu'un s'étant aperçu de la violence exercée par Lapis, en instruisit Napé; elle, Dryas; et Dryas, Daphnis. A cette nouvelle, Daphnis faillit perdre la raison; il n'osait découvrir son amour à Dionysophanes, et ne pouvait cependant supporter un semblable outrage. Incertain du parti qu'il devait prendre, il entra dans le verger, et là, seul et rêveur, il exhala ainsi ses regrets et sa plainte : « O malheureux que je suis d'avoir été reconnu par mes parents ! combien mon sort était plus doux quand je gardais les troupeaux ! N'étais-je pas plus tranquille et plus content lorsque, simple chevrier, je voyais Chloé autant que je voulais ? Lapis l'a enlevée, et peut-être ce jour même !... et moi, je m'amuse à boire, à faire bonne chère. Aurais-je en vain juré par le dieu Pan, par les nymphes et par mes chèvres ! » Gnathon, caché dans le verger, entendit Daphnis, et, croyant l'occasion propice pour se réconcilier avec Daphnis, il prit avec lui quelques serviteurs d'Astyle, alla joindre Dryas,

et le pria de le conduire chez Lapis. Ils arrivèrent chez lui au moment où il venait d'y entrer avec Chloé. Gnathon la lui ôta des mains, et punit à coups de bâton les paysans qui l'avaient aidé dans sa coupable entreprise. Il voulait se saisir de Lapis, et le lier ; mais le bouvier réussit à s'enfuir. Après cet exploit, Gnathon s'en retourna chez Dionysophanes, qu'il trouva livré au sommeil. Mais, quoique la nuit fût déjà avancée, Daphnis veillait et pleurait dans le verger. Gnaton l'aborde, lui présente Chloé, lui raconte tout ce qui s'est passé, le prie d'oublier ses torts, de le compter au nombre de ses serviteurs, et de ne pas le repousser de sa table, sans laquelle il mourrait de faim. Daphnis, à l'aspect de Chloé, pardonna facilement à Gnathon. Il serra sa bergère contre son cœur, et s'excusa de son apparent oubli. Ils résolurent, d'un consentement unanime, de ne point encore parler des promesses de mariage qu'ils s'étaient faites. Daphnis ne devait voir Chloé qu'en secret, et la bergère ne découvrir leur amour qu'à sa mère nourrice. Mais Dryas s'opposa à leurs desseins, et voulut tout apprendre lui-même au père de Daphnis, en assurant qu'il obtien-

drait de lui son consentement à leur union.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Dryas prit les bijoux qu'on avait exposés près de Chloé, et alla joindre Dionysophanes. Il le trouva dans son verger, avec Cléariste sa femme, et leurs fils Astyle et Daphnis, et lui dit en l'abordant : « La nécessité me contraint de vous déclarer un secret semblable à celui que Lamon vous a révélé, et que je n'ai jusqu'ici confié à personne. Cette jeune fille, Chloé, n'est point à moi ; je ne suis pas son père : une de mes brebis l'a allaitée dans la caverne des nymphes, où on l'avait exposée, et où je la trouvai. Depuis, je l'ai élevée et nourrie. Sa beauté montre assez qu'elle n'est pas ma fille ; elle ne ressemble ni à moi, ni à ma femme. Mais j'apporte encore des preuves plus certaines : voyez ces bijoux, ils étaient placés près de Chloé, et sont trop beaux pour appartenir à de pauvres pasteurs. Prenez-les, et tâchez de découvrir les parents de Chloé : peut-être est-elle digne d'épouser votre fils. » Dryas ne prononça point ces dernières paroles sans motif, et Dionysophanes ne les entendit pas avec indifférence. Jetant alors les yeux sur Daphnis, il le vit pâlir et se détourner

pour cacher ses pleurs. Dionysophanes connut aussitôt que Daphnis était amoureux de Chloé. Plus jaloux du bonheur de son fils que du sort d'une fille étrangère, il réfléchit au discours de Dryas; mais, à la vue des bagues, de la tasse d'or, des souliers et des bas brodés en or, il appela Chloé, et lui dit de se réjouir; que déjà elle avait trouvé un époux, et qu'elle ne tarderait point à trouver son véritable père et sa véritable mère. Cléariste la prit avec elle, et la para comme femme de son fils. Dionysophanes emmena son fils en particulier, et lui demanda si l'amour avait épargné l'innocence. Daphnis lui jura qu'il n'existait d'autre lien entre lui et sa Chloé que de tendres baisers et la promesse de s'épouser. Dionysophanes rit de leur naïveté et de leurs serments, et les fit tous deux dîner à sa table. On fut à même de juger en cet instant quel nouvel éclat la parure ajouta à la beauté. Chloé, richement vêtue, les cheveux rassemblés sous un réseau, et le visage animé d'un doux sourire, parut tellement éclatante de charmes, que Daphnis lui-même la reconnaissait à peine. Il suffisait de la voir pour jurer qu'elle n'était point la fille de Dryas. Ce pasteur assistait

néanmoins au festin, ainsi que Napé, Lamon et Myrtale. Les jours suivants on offrit de nouveaux sacrifices aux dieux, et on donna de nouveaux festins en l'honneur de Chloé, ainsi qu'on avait fait en l'honneur de Daphnis. Chloé voulut aussi, comme son berger, consacrer aux dieux sa panetière, sa flûte et ses vases à traire. Elle visita la fontaine de la grotte, et, par reconnaissance de ce qu'elle avait été nourrie près de cette fontaine, elle méla à ses eaux une libation de vin. Chloé alla jeter des fleurs et poser des couronnes sur l'endroit où la brebis qui l'avait allaitée était enterrée. Elle ne se sépara point de son troupeau sans l'avoir encore réjoui par le son de sa flûte, et supplia les nymphes de permettre que ses parents fussent dignes d'être alliés à Daphnis.

Après avoir célébré plusieurs fêtes et plusieurs festins à la campagne, ils résolurent de retourner à la ville afin de chercher les parents de Chloé, et de ne pas différer ses noces. C'est pourquoi ils préparèrent tout pour leur voyage. A l'instant du départ, ils firent présent à Dryas de trois mille drachmes (\*), à

---

(\*) Trois cents écus de notre monnaie.



Lamon, de la moitié des fruits de toutes les terres et vignes qu'il tenait à ferme, les chèvres et leurs chevriers, quatre paires de bœufs, des vêtements pour l'hiver, et à tous leur liberté; ensuite ils montèrent sur des chars, et, suivis d'un grand cortège, ils prirent la route de Mytilène. Comme ils n'arrivèrent qu'à la nuit, les habitants de la ville ignorèrent ce soir-là leur retour; mais le bruit s'en étant répandu le lendemain, une foule de monde accourut chez Dionysophanes : les hommes venaient le féliciter d'avoir retrouvé son fils, et paraissaient ravis de sa beauté; les femmes partageaient la joie de Cléariste, de ce qu'elle avait non seulement retrouvé son fils, mais de ce qu'elle avait encore ramené une fille digne d'être sa femme. La vue de Chloé les frappa d'admiration, et toutes affirmèrent qu'elles ne croyaient pas qu'il fût possible de rencontrer une beauté plus parfaite. On ne parlait dans la ville que de Daphnis et de Chloé; chacun répétait qu'on ne saurait voir un couple mieux assorti, et priait les dieux que la naissance de la jeune fille répondît à sa beauté : les plus riches désiraient qu'on crût qu'elles étaient la mère de Chloé.

Unenuit, Dionysophanes, après avoir réfléchi pendant quelque temps à ses affaires, s'endormit d'un profond sommeil. Les nymphes lui apparurent en songe. Il s'imagina les entendre prier l'Amour d'accomplir enfin le mariage de Daphnis et de Chloé. Dionysophanes vit ensuite l'Amour détendre son arc et le poser à terre près de son carquois. Ce dieu lui ordonna de rassembler, dans un festin, les personnes les plus riches et les plus distinguées de la ville, de faire apporter sur la table, à la fin du repas, les bijoux exposés avec Chloé, de les montrer à tous les convives, et d'entonner le chant de l'hymen. Aussitôt que Dionysophanes se réveilla, il ordonna de préparer le festin le plus somptueux ; on le composa de mets les plus rares que pouvaient fournir la terre, la mer, les forêts et les fleuves, et fit inviter à ce repas tous les grands de la ville. Ils s'y rendirent. Vers la nuit, lorsqu'on emplissait les coupes pour boire en l'honneur de Mercure, un serviteur apporta dans un bassin d'argent les objets qui pouvaient servir à faire retrouver Chloé par sa famille, et les montra tour-à-tour aux convives. Jusqu'à Mégaclês, qui était placé à une

des extrémités de la table, en honneur de son grand âge, personne ne les avait reconnus. Mégaclês ne les eut pas plutôt entrevus, qu'il s'écria : O dieux ! que vois-je ! ma pauvre fille, qu'es-tu devenue ? existes-tu encore, ou quelque pasteur a-t-il par hasard trouvé ces bijoux ? Dionysophanes, je vous en conjure, apprenez-moi de qui vous les tenez. Ne soyez point jaloux que je retrouve ma fille, ainsi que vous avez retrouvé votre fils. Dionysophanes, avant de répondre à Mégaclês, exigea que le vieillard racontât, devant toute la société, comment il avait fait exposer sa fille. Alors le vieillard, d'une voix plus forte que de coutume, s'expliqua en ces termes : « Je me trouvai dans ma jeunesse dépouillé de mes biens, parceque je les avais employés à donner des jeux publics, et à faire équiper des navires pour la guerre : il me naquit alors une fille. Mon indigence m'ôtant les moyens de l'élever, je l'exposai avec ces bijoux, dans l'espoir qu'elle tomberait entre les mains d'une personne riche et généreuse, qui, privée d'enfants, l'adopterait. Ma fille fut portée par mon ordre dans la caverne des nymphes, et mise sous leur protection. Depuis, la fortune m'a comblé

de ses dons ; mais je n'ai pu avoir un seul héritier , pas même une fille ; et les dieux , comme s'ils voulaient me railler , me promettent souvent dans mes songes qu'une brebis me fera père. » A ces mots , Dionysophanes jeta un cri plus perçant que celui qu'avait jeté Mégaclês ; et , se levant avec précipitation de table , alla chercher Chloé , qu'il amena à Mégaclês. « Voici , lui dit-il , la fille que vous avez exposée ; la voici. La providence des dieux a permis qu'une brebis l'allaitât , comme une chèvre allaita Daphnis. Reprenez votre fille et ces bijoux ; mais accordez-la en mariage à Daphnis. Tous deux nous les avons exposés , tous deux nous les retrouvons. Ils ont été tous deux nourris de la même manière , et conservés par les soins des nymphes , du dieu Pan et de l'amour. » Mégaclês accepta la proposition de Dionysophanes , serra sa fille contre son sein , ordonna qu'on fît venir sa femme Rhodé. Ils passèrent tous la nuit chez Dionysophanes ; Daphnis ayant juré qu'il ne laisserait emmener Chloé par personne , pas même par son propre père.

Daphnis et Chloé , qui ne pouvaient s'accoutumer au séjour de la ville , prièrent leurs

parents de les reconduire à la campagne , et de leur permettre d'y célébrer leurs noces. On leur accorda leur demande. Ils se rendirent chez Lamon , présentèrent Dryas à Mégaclês , et Napé à Rhodé. On prépara ensuite le festin nuptial ; Mégaclês consacra de nouveau Chloé aux nymphes, joignit à plusieurs autres offrandes celle des bijoux auxquels il devait le bonheur de se voir encore père , et fit présent de dix mille drachmes à Dryas.

Le temps étant beau, et le ciel serein, Dionysophanes fit dresser dans la grotte des nymphes des sièges de verte feuillée , et rassembla tous les payzans des environs. Lamon et Myrtale y étaient , Dryas et Napé , les parents de Dorcon, Philétas et ses enfants, Chromis et Lycæ-nion , et Lapis même , qu'on avait pardonné. De semblables convives rendaient la fête entièrement villageoise. L'un répétait les chansons que chantent les moissonneurs au milieu de leurs travaux , l'autre répétait les plaisanteries qu'on a coutume de dire en faisant la vendange. Philétas jouait de la flûte, Lapis du flageolet, Dryas et Lamon dansaient, Daphnis et Chloé se prodiguaient mille baisers. Près

de la grotte paissaient les chèvres. Daphnis les appelait par leur nom , leur donnait de la feuillée verte à brouter , les prenait par leurs cornes , et les baisait. Daphnis et Chloé ne goûtèrent pas pour la dernière fois ces innocents plaisirs ; ils passèrent la plus grande partie de leurs jours à jouir des douceurs de la vie pastorale. Toujours ils eurent en vénération les nymphes et le dieu Pan. Ils augmentèrent toujours leurs troupeaux de chèvres et de brebis , et ne trouvèrent jamais de nourriture plus savoureuse que le lait et les fruits. Dans la suite ils firent allaiter leur premier enfant , qui fut un fils , par une chèvre , et le second , qui fut une fille , par une brebis. Ils nommèrent leur fils Philopæmen , c'est-à-dire *Ami des bergers*, et la fille Agelée , c'est-à-dire *Amie des troupeaux*. Daphnis et Chloé se plurent à parer la grotte des nymphes de belles statues. Ils y élevèrent un autel à l'Amour pasteur ; et, sous le pin consacré à Pan, ils firent construire un temple en l'honneur de ce dieu, qu'ils appelèrent alors Pan le guerrier. Tout ceci ne se passa que long-temps après leurs noces ; mais , le soir de ce beau jour, tous les convives les menèrent solennellement jusque

dans la chambre nuptiale. Les uns jouaient de la flûte , les autres du flageolet , d'autres portaient des torches ardentes , et quand ils furent arrivés à la porte de la chambre , ils commencèrent à chanter hymen , hyménée , d'une voix si dure et si aigre , qu'il semblait entendre déchirer la terre à coups de fourche et de trident.

Daphnis et Chloé , réunis dans le lit nuptial , se prodiguèrent les plus tendres baisers. Le jeune époux enseigna alors à sa jeune épouse ce que lui-même avait appris de Lycæ-nion ; et Chloé , enfin initiée aux dernières voluptés de l'amour , reconnut que les premières n'étaient que des jeux d'enfants.

TIN DES AMOURS DE DAPHNIS ET CHLOÉ.

LA PRIÈRE,  
DIALOGUE DE PLATON.

TRADUCTION DE M. DACIER.

---

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE. ALCIBIADE, allez-vous dans ce temple pour y faire vos prières?

ALCIBIADE. Oui, Socrate, c'est mon dessein.

SOC. Aussi vous me paraissez bien rêveur, et je vous vois les yeux attachés à la terre, comme un homme qui pense à quelque chose de fort sérieux.

ALC. A quoi penserois-je, Socrate?

SOC. A quoi vous penseriez? à quelque chose de très important, ce me semble : car dites-moi, je vous prie, au nom de Dieu, n'est-il pas vrai que, lorsque nous adressons nos prières aux dieux, soit en public, soit en particulier, les dieux nous accordent certaines choses et nous en refusent d'autres? qu'ils exaucent ceux-ci, et qu'ils rejettent ceux-là?



ALC. Cela est vrai.

SOC. Ne croyez-vous donc pas que la prière demande beaucoup de précaution et de prudence, de peur que, sans qu'on s'en aperçoive, on ne demande aux dieux de grands maux, en pensant leur demander des biens, et que les dieux ne se trouvent dans la disposition d'accorder ce qu'on leur demande, comme ils l'accordèrent à OEdipe, qui les pria que ses enfants décidassent leurs droits par l'épée. Ce malheureux père, qui pouvoit prier les dieux d'éloigner de lui les maux dont il étoit accablé, s'en attira encore de nouveaux par ses imprécations horribles ; car ses vœux furent exaucés, et ce fut pour sa famille une source de malheurs épouvantables, qu'il n'est pas nécessaire de vous conter ici en détail.

ALC. Mais, Socrate, vous me parlez là d'un furieux. Pouvez-vous croire qu'un homme dans son bon sens eût pu faire ces sortes de prières ?

SOC. Être furieux vous paroît donc opposé à être sage ?

ALC. Assurément.

SOC. Ne trouvez-vous pas qu'il y a des

hommes qui sont fous et d'autres qui sont sages ?

ALC. Oui.

Soc. Voyons donc , tâchons de les bien connoître , et de les bien distinguer ; car vous convenez qu'il y en a qui sont fous , d'autres qui sont sages , et d'autres qui sont furieux.

ALC. J'en conviens.

Soc. N'y a-t-il pas des gens qui sont sains , et d'autres qui sont malades ?

ALC. Cela est certain.

Soc. Ce ne sont pas les mêmes.

ALC. Non , assurément.

Soc. Y en a-t-il une troisième espèce qui ne soient ni malades ni sains ?

ALC. Non , cela ne se peut.

Soc. Mais , sur la sagesse et sur la folie , est-ce la même chose , à votre avis ?

ALC. Comment dites-vous ?

Soc. Je vous demande s'il faut nécessairement qu'un homme soit fou ou sage , ou s'il y a un certain milieu qui fasse qu'il ne soit ni sage ni fou ?

ALC. Non , il n'y a point de milieu.

Soc. Il faut donc nécessairement qu'il soit l'un ou l'autre ?

ALC. Je le trouve ainsi.

Soc. Ne venez-vous pas de tomber d'accord que la fureur est opposée à la sagesse ?

ALC. J'en suis tombé d'accord.

Soc. Mais se peut-il qu'une même chose ait deux contraires qui lui soient opposés ?

ALC. Nullement.

Soc. La folie et la fureur seront donc une seule et même chose ?

ALC. Cela me paroît ainsi.

Soc. Quand nous dirons donc que tous les fous sont furieux, nous dirons bien ?

ALC. Certainement.

Soc. Sans aller plus loin , parmi tous les hommes de votre âge, s'il y en a de fous, comme il y en a sans doute, et à l'âge au-dessus, car, je vous prie, ne trouvez-vous pas que dans cette ville les sages y sont fort rares, et les fous en fort grand nombre, appelleriez-vous ces fous-là des furieux ?

ALC. Sans difficulté.

Soc. Mais pensez-vous que nous fussions bien en sûreté au milieu de tant de furieux, et que nous n'eussions pas déjà porté la peine de ce commerce en souffrant d'eux tout ce qu'on doit attendre des gens furieux ? prenez

donc garde , mon cher Alcibiade , que la chose ne soit autrement que vous ne dites.

ALC. Comment est-elle donc ? car je vois bien qu'elle pourroit être autrement que je ne dis.

Soc. Il me le semble aussi , et c'est ce qu'il faut examiner de cette manière.

ALC. De quelle manière ?

Soc. Je vais vous le dire : il y a des malades , n'est-ce pas ?

ALC. Qui en doute ?

Soc. Est-ce une nécessité absolue que tout malade ait la goutte ou la fièvre , ou mal aux yeux ? et ne croyez-vous pas qu'il peut n'avoir aucun de ces maux-là , et être pourtant malade d'une autre maladie ? car il y en a de plusieurs espèces , et ce ne sont pas les seules.

ALC. J'en suis persuadé.

Soc. Tout mal d'yeux vous paroît une maladie ; mais toute maladie vous paroît-elle un mal d'yeux ?

ALC. Non , assurément ; je ne vois pourtant pas ce que cela prouve.

Soc. Mais si vous voulez me suivre , je suis persuadé que nous le trouverons à-peu-près. Ne sommes-nous pas convenus que tout mal

d'yeux est une maladie, et que toute maladie n'est pas un mal d'yeux?

ALC. Nous en sommes convenus.

SOC. Et avec raison ; car tous ceux qui ont la fièvre sont malades ; mais tous ceux qui sont malades n'ont pas la fièvre, ou la goutte, ou mal aux yeux. Tous ces maux sont des maladies ; mais les médecins assurent que ce sont autant de maladies différentes par leurs effets ; car elles ne sont pas toutes semblables, et on ne les traite pas toutes de la même façon, mais selon leur nature et leur violence. Il y a plusieurs sortes d'artisans, n'est-ce pas ? il y a des cordonniers, des maçons, des architectes, des sculpteurs, des peintres, et ils ont partagé entre eux le travail ; ils sont tous artisans ; mais ils ne sont pas tous sculpteurs ou architectes.

ALC. Cela est vrai.

SOC. Les hommes ont partagé de même la folie entre eux : ceux qui en ont la plus grande partie, nous les appelons des furieux, des insensés ; ceux qui en ont un peu moins, nous les appelons des fous et des étourdis ; mais eux, cherchant à cacher ces vices, ils appellent les premiers des hommes magnanimes,

de grands courages ; et les autres, ils les appellent des simples, ou bien ils disent que ce sont des gens qui n'ont aucune méchanceté, mais qui ont peu d'expérience et beaucoup de jeunesse. Vous trouverez encore plusieurs autres noms dont ils déguisent leur foible ; mais ce sont autant de sortes de folies, qui ne diffèrent que comme un art diffère d'un autre art, et une maladie d'une autre maladie. Ne le trouvez-vous pas comme moi ?

ALC. Tout comme vous.

Soc. Revenons donc à notre sujet. Notre premier dessein a été de connoître et de distinguer exactement ceux qui sont fous et ceux qui sont sages ; car nous sommes tombés d'accord qu'il y a des sages et des fous, n'est-ce pas ?

ALC. Oui, nous en sommes tombés d'accord.

Soc. N'appellez-vous pas sage celui qui sait ce qu'il faut dire et faire, et fou celui qui ne sait ni l'un ni l'autre ?

ALC. Assurément.

Soc. Ceux qui ne savent ni ce qu'il faut dire, ni ce qu'il faut faire, n'ignorent-ils pas qu'ils disent et qu'ils font ce qu'il ne faut pas ?

ALC. Il me le semble.

Soc. Je vous disois qu'OEdipe étoit de ce nombre-là ; mais , encore aujourd'hui , vous en trouverez une infinité qui , sans être transportés comme lui par un mouvement de colère , demanderont à Dieu de véritables maux en pensant lui demander de véritables biens ; car , pour OEdipe , s'il ne demandoit pas des biens , il ne croyoit pas non plus en demander , au lieu que les autres font tous les jours le contraire ; et , sans aller plus loin , Alcibiade , si le dieu à qui vous allez faire vos prières paroîsoit tout d'un coup , et qu'avant que vous eussiez ouvert la bouche il vous demandât si vous seriez content d'être tyran d'Athènes ; ou , si cela vous paroîsoit trop peu de chose , de toute la Grèce ; ou , si vous n'étiez pas encore satisfait , qu'il vous promît l'Europe entière , et qu'il ajoutât , pour remplir votre ambition , que le jour même tout l'univers sauroit qu'Alcibiade , fils de Clinias , est roi , je suis persuadé que vous sortiriez du temple avec une très grande joie , comme venant de recevoir le plus grand de tous les biens.

ALC. Et je suis persuadé aussi , Socrate , qu'il n'y a personne qui n'en fût ravi si la même fortune lui arrivoit.

Soc. Mais vous ne voudriez pas donner votre vie pour l'empire des Grecs, ni pour celui des barbares ?

Alc. Non, sans doute ; car à quoi bon ? je ne pourrois en jouir.

Soc. Mais, supposé que vous pussiez en jouir, le voudriez-vous si cette jouissance devoit vous être funeste ?

Alc. Je n'en voudrois pas non plus à cette condition.

Soc. Vous voyez donc bien par-là qu'il n'est pas sûr d'accepter ni de demander ce qu'on ne connoît point, s'il est vrai qu'il puisse nous causer de grands maux ou nous faire perdre même la vie ; car nous pourrions vous nommer beaucoup de ces ambitieux qui, ayant désiré avec passion la tyrannie, et n'ayant rien épargné pour y parvenir, comme au plus grand de tous les biens, n'ont pourtant tiré d'autre fruit de cette grande élévation que d'être exposés aux embûches de leurs ennemis, qui les ont assassinés sur le trône. Il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler de l'histoire tragique qui vient d'arriver tout fraîchement. Archélaüs, roi de Macédoine, avoit un favori qu'il aimoit avec une



passion démesurée; ce favori, encore plus amoureux du trône qu'Archélaüs ne l'étoit de lui, l'a tué pour remplir sa place, se flattant qu'il seroit l'homme du monde le plus heureux : mais à peine a-t-il joui trois ou quatre jours de la tyrannie, qu'il a été égorgé par d'autres qui étoient possédés de la même ambition; et parmi nos Athéniens, car voici des exemples dont nous n'avons pas ouï parler, mais que nous avons vus de nos propres yeux, combien y en a-t-il qui, après avoir souhaité avec ardeur d'être généraux d'armée, et avoir obtenu ce qu'ils desiroient, ont été ou mis à mort, ou envoyés en exil ! Combien d'autres, qui paroissent plus heureux, ont essuyé des dangers sans nombre, et ont été livrés à des frayeurs continuelles, non seulement pendant leur généralat, mais encore après leur retour dans leur patrie, où ils ont eu à soutenir toute leur vie contre les délateurs un siège plus cruel que tous ceux qu'ils auroient pu soutenir à la guerre contre les ennemis de l'État ! Aussi, la plupart auroient beaucoup mieux aimé n'avoir jamais été que simples particuliers, que d'avoir eu à ce prix le commandement des armées. Si tous ces dangers et

toutes ces fatigues produisoient quelque utilité, il y auroit quelque raison à s'y exposer ; mais c'est tout le contraire , ce que je dis des honneurs, je le dis aussi des enfants. Combien avons-nous vu de gens qui, après en avoir demandé à Dieu avec empressement, et en avoir obtenu, se sont précipités par-là dans des malheurs épouvantables ; car les uns ont passé toute leur vie dans la douleur et dans l'amertume, pour en avoir eu de méchants, et les autres, qui en ont eu de bons, n'ont pas été plus heureux que les premiers, parcequ'ils les ont perdus la plupart à la fleur de leur âge, de sorte qu'ils auroient beaucoup mieux aimé n'en avoir jamais eu. Néanmoins, quoique tous ces malheurs et plusieurs autres soient très évidents et très ordinaires, à peine trouveroit-on un homme qui refusât ces faux biens si Dieu les lui envoyoit, ou qui cessât de l'importuner s'il étoit assuré de les obtenir par ses prières. La plupart ne refuseroient ni la tyrannie, ni le commandement des armées, ni tous les autres grands honneurs, qui sont certainement beaucoup plus pernicieux qu'utiles, et ils les demanderoient à Dieu s'ils ne se présentoient pas d'eux-mêmes. Mais attendez un

moment, vous leur verrez chanter la palinodie, faire des vœux tout contraires aux premiers. Pour moi, j'avoue que je ne saurois m'empêcher de croire que c'est véritablement à tort que *les hommes se plaignent des dieux, en les accusant d'être la cause des maux qu'ils souffrent; car ce sont eux-mêmes qui, par leur faute, ou plutôt par leur folie,*

Malgré l'ordre du sort s'attirent ces malheurs.

Et c'est pourquoi, Alcibiade, je trouve bien du sens et de la raison à cet ancien poète, qui ayant, comme je pense, des amis fort imprudents, et leur voyant tous les jours faire des démarches, et demander à Dieu des choses qui leur paroissent bonnes, et qui étoient pourtant très mauvaises, dressa pour eux cette prière, qu'il leur donna :

« Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous  
« sont nécessaires, soit que nous vous les de-  
« mandions ou que nous ne vous les deman-  
« dions pas, et éloignez de nous les maux,  
« quand même nous vous les demanderions. »

Cette prière me paroît très belle et très sûre ; si vous y trouvez quelque chose à redire, ne me le cachez point.

ALC. Il est malaisé de contredire ce qui est bien dit. La seule réflexion que je fais sur cela, Socrate, c'est combien l'ignorance cause de maux aux hommes; car nous ne nous apercevons pas même que c'est elle qui non seulement nous fait faire tous les jours des choses qui nous sont funestes, mais, ce qui est le plus déplorable, que c'est elle qui nous porte à demander à Dieu nos propres malheurs, et c'est ce que personne ne pourroit s'imaginer; il n'y a pas un homme qui ne se croie capable de demander à Dieu les choses qui lui sont très utiles, et très incapable de lui demander celles qui lui sont pernicieuses; car ce ne seroit pas là une prière, mais une véritable imprécation.

Soc. Tout beau, mon cher Alcibiade; il pourroit y avoir tel homme qui, plus sage que vous et moi, nous reprendroit avec raison, et qui nous diroit que nous avons grand tort de blâmer ainsi l'ignorance, sans ajouter quelle sorte d'ignorance nous condamnons, et en quoi elle consiste : car, s'il y a des choses où l'ignorance est mauvaise, il y en a d'autres où elle est très bonne.

ALC. Comment dites-vous, Socrate? Y a-t-il

quelque chose, de quelque nature qu'elle puisse être, qu'il soit plus utile d'ignorer que de savoir?

Soc. Il me le semble, et il vous semble tout le contraire?

ALC. Oui, je vous jure.

Soc. Cependant je ne vous croirai jamais capable de vous porter contre votre mère aux fureurs, ni d'un Oreste, ni d'un Alcmaëon, ni d'autres tels parricides, s'il y en a eu encore qui aient commis les mêmes forfaits.

ALC. Ah ! Socrate, changez de discours, je vous en prie, au nom de Dieu.

Soc. Alcibiade, vous avez tort de me demander cela, à moi qui vous dis que je ne vous crois pas capable de commettre de ces crimes ; c'est tout ce que vous pourriez faire, si je vous en accusois. Mais puisque ces actions vous paroissent si abominables qu'on ne doit pas les nommer sans nécessité, à la bonne heure. Je vous demande seulement, croyez-vous que, si Oreste avoit été dans son bon sens, et qu'il eût connu ce qui lui étoit bon et utile, il eût osé faire ce qu'il fit ?

ALC. Non, assurément.

Soc. Ni lui ni un autre ?

ALC. Très certainement.

Soc. C'est donc un grand mal à mon avis que cette ignorance de ce qui est bon et utile?

ALC. Il me le semble aussi.

Soc. Et pour Oreste , et pour tout autre ?

ALC. J'en suis persuadé.

Soc. Examinons encore un peu ceci ; voyons si autrefois il vous fût passé tout d'un coup dans la tête que c'étoit une très belle et bonne action pour vous d'aller tuer Périclès , votre tuteur et votre ami ; que, prenant un poignard , vous fussiez allé droit à sa porte demander s'il étoit chez lui , comme lui en voulant à lui seul et point à d'autre , et que l'on vous eût dit qu'il y étoit. Je ne veux pas dire par-là que vous ayez jamais été capable de faire une action si horrible , mais je fais cette supposition pour vous faire comprendre que rien n'empêche qu'un homme , qui ne connoît pas ce qui est beau et honnête , ne puisse se trouver dans la disposition de prendre pour très bon ce qui de soi est très mauvais ; ne le trouvez-vous pas comme moi ?

ALC. Tout comme vous.

Soc. Continuons ; on vous a donc dit que Périclès étoit chez lui ; vous entrez , vous le

voyez , mais vous le méconnoissez , et vous croyez que c'est quelque autre ; auriez-vous eu le courage de le tuer ? Non , sans doute , car vous n'en auriez voulu qu'à Périclès , et toutes les fois que vous auriez été chez lui dans le même dessein , et que vous l'auriez méconnu , vous ne lui auriez pas fait le moindre mal.

ALC. Cela est très certain.

Soc. Quoi donc ! croyez-vous qu'Oreste eût porté ses mains parricides sur sa mère s'il l'avoit méconnue ?

ALC. Non , sans doute.

Soc. Car il ne cherchoit pas à tuer la première venue , ni la mère de celui-ci ou de celui-là ; mais il vouloit tuer sa propre mère.

ALC. Vous avez raison.

Soc. Cette sorte d'ignorance est donc très bonne pour des gens qui sont dans cette disposition , et qui ont de ces opinions dans la tête.

ALC. Il me le semble.

Soc. Vous voyez donc bien par-là qu'en certaines choses , et pour certaines gens , qui sont disposés d'une certaine façon , l'ignorance est un bien , et non pas un mal , comme vous le pensiez tout-à-l'heure ?

ALC. Je le vois fort bien.

SOC. Si vous voulez prendre la peine d'examiner ce que je vais vous dire, quelque extraordinaire qu'il vous paroisse, peut-être que vous en conviendrez.

ALC. Qu'est-ce donc, Socrate ?

SOC. C'est qu'il peut bien se faire que toutes les sciences, sans la science de ce qui est très bon, soient rarement utiles à ceux qui les possèdent, et qu'elles leur soient pernicieuses le plus souvent. Suivez-moi, je vous en prie ; lorsque nous allons dire ou faire quelque chose, ne faut-il pas de toute nécessité, ou que nous sachions véritablement ce que nous allons faire ou dire, ou que nous croyions au moins le savoir ?

ALC. Sans doute.

SOC. Selon ce principe les orateurs qui tous les jours conseillent le peuple le conseillent sur les choses qu'ils savent, ou qu'ils croient savoir. Les uns lui donnent des conseils sur la paix et sur la guerre, les autres sur les murailles qu'il faut bâtir, sur les fortifications, sur les ports, sur les arsenaux ; en un mot tout ce que la ville fait pour elle-même, ou contre une autre ville, elle ne le fait que par le conseil des orateurs.



ALC. Cela est vrai.

Soc. Prenez bien garde à ce qui suit , si je puis achever ma preuve : ne partagez-vous pas le peuple en sages et en fous ?

ALC. Oui.

Soc. N'appellez-vous pas le grand nombre les fous , et le petit nombre les sages ?

ALC. Oui.

Soc. N'est-ce pas par rapport à quelque chose que vous les appelez ainsi ?

ALC. Très assurément.

Soc. Appelez-vous donc sage celui qui sait donner des conseils sans savoir lequel est le meilleur , ni en quel temps il est le meilleur ?

ALC. Non , certainement.

Soc. Vous n'appellez pas non plus sage celui qui sait faire la guerre , et qui ne sait ni quand ni comment , ni combien de temps cela est le meilleur ?

ALC. Je n'ai garde.

Soc. Vous n'appellez pas non plus sages ces magistrats qui savent faire mourir , condamner à des amendes , et envoyer en exil , et qui ne savent ni quand ni en quelle occasion cela est le meilleur et le plus juste.

ALC. Non , assurément.

Soc. Ainsi donc , quand quelqu'un sait bien faire toutes ces choses , et que ces sciences sont accompagnées de la science de ce qui est très bon , et cette science est la même que la science de ce qui est très utile , comme vous en convenez , nous appelons cet homme-là sage , et nous disons qu'il est très capable de se conseiller , de se gouverner lui-même et de gouverner la république ? Et nous disons tout le contraire de celui qui ne joint pas à ces sciences la science de ce qui est bon ?

ALC. Il faut en convenir.

Soc. Quand quelqu'un sait monter à cheval , tirer de l'arc , lutter , en un mot faire tous les exercices , ou qu'il est bien instruit de quelque autre art , comment l'appellez-vous lorsqu'il sait parfaitement ce qui est le plus conforme aux règles de l'art qu'il professe ? N'appellez-vous pas écuyer celui qui se mêle du manège , lutteur celui qui fait métier de la lutte , et musicien celui qui sait la musique , et ainsi des autres ? Ne leur donnez-vous pas à tous des noms tirés de leur art , et qui y répondent , ou leur en donnez-vous d'autres ?

ALC. Nous ne leur donnons que des noms tirés de leur art.

Soc. Trouvez-vous que ce soit une nécessité absolue , que celui qui sait bien l'art dont il fait profession soit aussi homme sage , ou dirons-nous qu'il s'en faut beaucoup ?

ALC. Il s'en faut extrêmement , Socrate.

Soc. Que diriez-vous d'une république qui seroit composée de lutteurs , de flûteurs , de tireurs d'arc , et autres gens de cette nature , mêlés avec ceux dont nous avons parlé , qui savent les uns faire la guerre , les autres condamner à mort. Et avec ces hommes d'état enflés d'orgueil , pour leur prétendue capacité dans la politique ? Je suppose que tous ces gens-là n'aient point la science de ce qui est très bon , et que parmi eux il n'y ait pas un seul homme qui sache , ni en quelle occasion , ni avec qui il faut se servir de chacun de ces différents arts.

ALC. Je dirois , Socrate , que ce seroit une république très mal composée.

Soc. Vous le diriez bien plus lorsque vous verriez chacun d'eux , plein d'ambition , ne chercher qu'à attirer à lui la plupart des affaires , pour augmenter son crédit , et pour se rendre tous les jours plus puissant dans cette

partie du gouvernement, qui est la plus noble, et que vous lui verriez faire en même temps, contre cette science de ce qui est très bon, des fautes horribles, et très malheureuses pour lui-même et pour la république, parcequ'il ne se conduit que par opinion sans intelligence. Cela étant ainsi, n'aurions-nous pas grande raison de dire qu'une telle république ne peut qu'être pleine de désordres et d'injustices.

ALC. C'est une vérité constante.

SOL. Ne sommes-nous pas convenus qu'il falloit nécessairement, ou que nous crussions savoir, ou que nous sussions effectivement ce que nous allions faire ou dire sans autre délibération ?

ALC. Nous en sommes convenus.

SOC. N'avons-nous pas reconnu aussi que quand quelqu'un fait ce qu'il sait, ou qu'il croit savoir, pourvu qu'il possède la science de ce qui est très bon, il naît de là une grande utilité, et pour lui-même et pour l'état ?

ALC. En peut-on douter ?

SOC. Et que, quand cela est autrement, il en naît tout le contraire ?

ALC. Cela est constant.

Soc. Persistez-vous encore dans ces mêmes sentiments ?

ALC. J'y persiste.

Soc. N'avez-vous pas dit que le grand nombre est celui des fous, et le petit nombre celui des sages ?

ALC. Oui, je le dis encore.

Soc. N'avons-nous pas dit ensuite que le grand nombre s'éloigne de ce qui est bon, parceque ordinairement il s'abandonne à l'opinion commune ?

ALC. Oui, nous l'avons dit.

Soc. Il est donc avantageux à ce grand nombre de ne rien savoir, et de ne pas croire savoir, parceque ce qu'ils sauront ou qu'ils croiront savoir, ils voudront l'exécuter, et qu'en l'exécutant, au lieu d'en tirer de l'utilité, ils en recevront un grand préjudice.

ALC. Vous dites vrai.

Soc. Vous voyez donc bien par-là que j'avois raison, quand je vous disois tantôt qu'il pouvoit bien se faire que toutes les sciences, sans la science de ce qui est très bon, étoient rarement utiles à ceux qui les possédoient,

et qu'elles leur étoient le plus souvent très pernicieuses , ne sentiez-vous pas alors cette vérité ?

ALC. Je ne la sentoís pas alors , mais je la sens présentement , Socrate.

SOC. Il faut donc qu'une ville qui veut se bien gouverner , qu'une ame qui veut bien vivre , s'attache uniquement à cette science , comme un malade s'abandonne à son médecin , et comme un voyageur qui veut arriver à bon port obéit à son pilote. Sans elle , plus les hommes et les états jouiront d'une grande fortune , plus ils commettront de grands crimes , soit pour acquérir des richesses , soit pour augmenter leurs forces ou pour assouvir d'autres passions. Celui qui possèdera toutes les sciences et tous les arts , et qui sera dénué de cette science , poussé et agité par chacune d'elles , comme par autant de vents impétueux , sera véritablement battu d'une furieuse tempête ; et comme il n'a ni gouvernail ni pilote , il n'est pas possible qu'il aille bien loin , et sa perte est prochaine. Il me semble qu'on peut lui appliquer ce que le poète dit d'un homme qu'il veut blâmer. *Il savoit , dit-il , beaucoup de choses , mais il les savoit toutes mal.*

ALC. Comment peut-on faire cette application , Socrate , car pour moi elle ne me paroît pas juste ?

Soc. Elle est au contraire fort juste. Mais , mon cher Alcibiade , c'est une espèce d'énigme. Homère et les autres poètes en sont tous pleins. Car toute poésie est naturellement énigmatique , et il n'est pas donné à tous les hommes de percer ses obscurités : et avec ce qu'elle est énigmatique , si elle est maniée par des poètes envieux , et qui , au lieu de nous découvrir leur sagesse , ne cherchent qu'à la cacher , c'est alors qu'il est presque impossible de pénétrer leur pensée. Vous n'accuserez jamais Homère , ce poète très sage et tout divin , d'avoir ignoré qu'il n'est pas possible de mal savoir ce que l'on sait ; c'est lui qui dit de Margitès , qu'il *savoit beaucoup de choses , mais qu'il les savoit toutes mal* , et il parle par énigmes ; car il met *il savoit* pour *son savoir* , et *mal* pour *malheureux* ; cela ne pouvoit pas entrer dans la composition de son vers , mais ce qu'il a voulu dire certainement , c'est que Margitès savoit beaucoup de choses , et que c'étoit pour lui un malheureux savoir. Si cette

science étoit malheureuse pour lui , il falloit nécessairement que ce fut un pauvre homme , si nous nous arrêtons à ce qui a été dit.

ALC. Il me le semble , Socrate ; je me rendrois difficilement aux vérités les plus claires , si je ne me rendois à celle-là.

SOC. Vous avez raison. Mais , Alcibiade , au nom de Dieu , tâchons de nous assurer de la vérité ; vous voyez combien de doutes et d'incertitudes se présentent ; vous y avez votre bonne part , car vous allez tantôt à droite , tantôt à gauche. Ce qui vous paroît dans ce moment , vous le recevez pour vrai , et un moment après ce n'est plus la même chose. Sachons bien à quoi nous en tenir. Et , comme je vous l'ai déjà dit , si le dieu que vous allez prier , vous apparaissant tout d'un coup , vous demandoit , avant que vous eussiez commencé vos prières , si vous seriez content qu'il vous accordât quelqueune des choses dont on a parlé au commencement ; ou plutôt supposons qu'il vous permît de lui faire vos prières , lequel croiriez-vous le plus sûr et le plus avantageux pour vous , ou de recevoir ce qu'il vous



donneroit, ou d'obtenir ce que vous lui auriez demandé?

ALC. Je vous jure , Socrate , par tous les dieux , que je ne sais que vous répondre ; car il me paroît qu'il n'y a rien de plus fou , ni qu'il faille éviter avec plus de soin , que de se mettre au hasard de demander à Dieu de véritables maux , en pensant lui demander de véritables biens , et de s'exposer par-là , comme vous l'avez fort bien dit , à la cruelle nécessité de se rétracter un moment après , et de faire des vœux tout contraires aux premiers.

Soc. N'est-ce pas par cette raison que cet ancien poëte , dont j'ai parlé au commencement , et qui en savoit plus que nous , a voulu que nous finissions notre prière par ces mots : *Éloignez de nous les maux , quand même nous vous les demanderions ?*

ALC. Il me le semble.

Soc. Aussi les Lacédémoniens , soit qu'ils aient imité ce poëte , ou que d'eux-mêmes ils aient trouvé cette vérité , font en public et en particulier une prière presque semblable ; car ils prient les dieux *de leur donner ce qui est*

*beau avec ce qui est bon.* Jamais personne ne leur entendra faire d'autre prière. Ils sont pourtant aussi heureux qu'aucun peuple du monde, et s'ils ont vu interrompre quelquefois le cours de leurs prospérités, on n'en sauroit accuser leur prière. Car les dieux sont libres, et il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire. Je veux à ce propos vous conter encore une autre histoire, que j'ai entendu souvent faire à quelques vieilles gens. « Les Athéniens étant entrés anciennement en guerre avec les Lacédémoniens, il arriva qu'ils furent toujours battus dans tous les combats qui se donnèrent : affligés de ce malheur, et cherchant les moyens de détourner ces maux de dessus leur tête ; après plusieurs conseils, ils crurent enfin que le meilleur expédient étoit d'envoyer à l'oracle d'Ammon lui en demander la cause, et le prier de leur dire d'où venoit que les dieux accorderoient plutôt la victoire aux Lacédémoniens qu'aux Athéniens, qui leur offroient tous les jours un plus grand nombre de plus beaux sacrifices, qui enrichissoient leurs temples de plus belles offrandes, qui

faisoient tous les ans , en leur honneur , des processions plus magnifiques et plus religieuses , et qui , en un mot , dépensent plus dans leur culte eux seuls que tous les autres Grecs ensemble. Au lieu que les Lacédémoniens , ajoutoient-ils , n'ont aucun soin de ces cérémonies ; ils sont si avares pour les dieux qu'ils leur offrent des victimes mutilées , et font beaucoup moins de dépense dans tout ce qui regarde la religion que les Athéniens , quoiqu'ils soient infiniment plus riches. Après avoir ainsi exposé leurs raisons , ils demandèrent comment ils pourroient détourner les maux qui affligeoient leur ville. Le prophète ne leur répondit rien sur l'heure , car sans doute le dieu ne le permettoit pas. Mais quelque temps après , ayant rappelé l'ambassadeur , il lui dit : *Voici ce qu'Ammon répond aux Athéniens : Il aime beaucoup mieux les bénédictions des Lacédémoniens que tous les sacrifices des Grecs. Il n'en dit pas davantage. Par ces bénédictions des Lacédémoniens , il n'entendoit parler , à mon avis , que de leurs prières , qui en effet sont plus parfaites que toutes celles des autres peuples. Car de tous*

les autres Grecs , les uns en offrant des taureaux qui ont les cornes dorées , et les autres , en consacrant aux dieux de riches offrandes , demandent dans leurs prières tout ce que leur suggèrent leurs passions , sans s'informer si ce sont des biens ou des maux. Mais les dieux , qui entendent leurs blasphèmes , n'agrément point ces processions magnifiques , et ne reçoivent point ces sacrifices somptueux. C'est pourquoi rien ne demande tant de précaution , tant d'attention , que la prière , pour savoir ce qu'on doit dire ou ne pas dire. Vous trouverez encore dans Homère plusieurs choses qui reviennent à l'histoire que je viens de vous conter ; car il dit que les Troyens , qui bâtissoient un fort , *offroient aux immortels des hécatombes parfaites ; que les vents portoient de la terre au ciel une odeur agréable , et que cependant les dieux refusèrent de la goûter ; qu'ils la rejetèrent parcequ'ils avoient de l'aversion pour la sacrée ville de Troie , pour Priam , et pour tout son peuple.* De sorte que c'étoit inutilement qu'ils offroient des sacrifices , et qu'ils faisoient des dons aux dieux qui les haïssoient. Car la divinité ne peut jamais se

laisser corrompre par des présents , comme un usurier avare : nous serions même fous , si nous prétendions nous rendre par-là plus agréables aux dieux que les Lacédémoniens. Car ce seroit une chose bien horrible et bien indigne , que les dieux eussent plus d'égard à nos dons et à nos sacrifices qu'à notre ame , pour distinguer ceux qui sont véritablement saints et justes. Mais c'est à notre ame qu'ils regardent uniquement , et point du tout à nos processions ni à nos sacrifices , que les particuliers les plus scélérats , et les villes qui ont le plus péché contre Dieu et contre les hommes , sont d'ordinaire plus en état d'offrir que les geus de bien. Aussi les dieux ne se laissent jamais gagner par des présents , et ils méprisent toutes ces choses , comme le dieu même et son prophète nous l'ont assuré. Il y a donc bien de l'apparence que , devant les dieux et devant les hommes , il n'y a rien de si précieux que la sagesse et la justice. Or il n'y a de véritablement justes et de véritablement sages que ceux qui , dans leurs paroles et dans leurs actions , savent s'acquitter de ce qu'ils doivent aux dieux et aux hommes. Je voudrois donc

bien savoir présentement quels sont vos sentiments sur ce que je viens de vous dire.

ALC. Pour moi , Socrate , je ne puis que conformer sur cela mes sentiments aux vôtres et à ceux de Dieu. Seroit-il raisonnable que j'allasse opposer mes foibles lumières à celles de Dieu , et contredire ses oracles ?

Soc. Ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez dit que vous étiez dans de grandes inquiétudes , de peur que , sans vous en apercevoir , vous ne demandassiez à Dieu des maux en voulant lui demander des biens ?

ALC. Je m'en souviens fort bien , Socrate.

Soc. Vous voyez qu'il n'y a pas de sûreté pour vous que vous alliez faire vos prières dans le temple , en l'état où vous êtes , de peur que le dieu qui entendra vos blasphèmes ne rejette vos sacrifices , et que pour vous punir il ne vous donne ce que vous ne voudriez pas. Je trouve donc qu'il vaut beaucoup mieux que vous vous teniez en repos , car je vous connois bien : votre orgueil , c'est le nom le plus doux que je puisse donner à votre imprudence , votre orgueil , dis-je , ne vous permettra pas apparemment de vous

servir de la prière des Lacédémoniens. C'est pourquoi il faut de toute nécessité que vous attendiez que quelqu'un vous enseigne comment vous devez vous gouverner envers les dieux et envers les hommes.

ALC. Et quand viendra donc ce temps, Socrate ? Et qui sera celui qui m'instruira ? Que je le verrai avec plaisir !

SOC. Ce sera celui qui a véritablement soin de vous. Mais il me semble que, comme on voit dans Homère, que Minerve dissipe le nuage qui couvroit les yeux de Diomède, et qui l'empêchoit de distinguer Dieu d'avec l'homme, il faut de même, avant toutes choses, qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent votre ame, et qu'ensuite il vous donne les remèdes nécessaires pour vous mettre en état de discerner nos biens et nos maux ; car présentement vous ne sauriez faire cette différence.

ALC. Qu'il dissipe donc, qu'il détruise mes ténèbres et tout ce qu'il voudra, je m'abandonne à sa conduite, et je suis tout prêt à obéir à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvu que j'en devienne meilleur.

SOC. *N'en doutez pas*, car ce gouverneur dont je vous parle a pour vous une affection singulière.

ALC. Il me paroît qu'il faut remettre jusqu'à ce temps-là mon sacrifice.

SOC. Vous avez raison, cela est plus sûr que d'aller courir un si grand danger.

ALC. Remettons-le donc, Socrate, et cependant, pour vous remercier du conseil salutaire que vous m'avez donné, agréez que je mette sur votre tête cette couronne que j'ai sur la mienne; nous donnerons aux dieux d'autres couronnes et tout ce qu'on leur doit, quand je verrai arriver cet heureux jour; il ne se fera pas long-temps attendre, dès qu'ils le voudront.

SOC. Je reçois cette faveur avec un très grand plaisir; et je recevrai toujours agréablement tout ce qui me viendra de votre part. Comme dans Euripide, Créon, voyant arriver Tirésias avec une couronne d'or, qui étoit les prémices des dépouilles des ennemis, et dont les Athéniens l'avoient honoré à cause de son art, lui dit : *Je prends pour un bon augure cette couronne, qui est la marque de la victoire : car nous sommes aussi dans un*



*grand orage de guerre , comme vous le voyez.*

Je vous dis de même que je prends pour un heureux présage l'honneur que je reçois ; car je ne me trouve pas dans une moindre tempête que Créon , puisqu'il s'agit pour moi de remporter auprès de vous la victoire sur tous ceux qui vous aiment.

---

# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                                                         |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| NOTICE sur Euripide.                                                                                                                    | PAGE 1 |
| D'Euripide. Cours de littérature de La Harpe.                                                                                           | 10     |
| Hécube, tragédie d'Euripide , traduction de<br>M. Prevost, professeur et membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin. | 61     |
| Notice sur Longus.                                                                                                                      | 134    |
| Avertissement de l'éditeur.                                                                                                             | 136    |
| Préface de Longus.                                                                                                                      | 137    |
| Daphnis et Chloé, pastorale de Longus.                                                                                                  | 139    |
| La Prière, dialogue de Platon.                                                                                                          | 269    |

FIN DE LA TABLE,  
ET DU SECOND VOLUME  
DE LA 1<sup>re</sup> SÉRIE.



# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.



PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,  
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,  
IMPRIMEUR DU ROI.



COMEDIE D'ARISTOPHANE .



*Plutus au Temple  
d'Esculape.*

BIBLIOTHÈQUE  
Choisie  
Pour les Dames  
Rédigée par  
M<sup>me</sup> DUFRENOY.

1<sup>re</sup> Serie.

3.<sup>e</sup> Volume.



à Paris  
Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N<sup>o</sup> 13.  
1822.





# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

---

## NOTICE SUR BRUMOY.

---

PIERRE BRUMOY, né à Rouen en 1688, entra dans la société des jésuites en 1704. Il enseigna les humanités (\*) en province, et fut ensuite appelé à Paris pour faire l'éducation du prince de Talmon. Comme Brumoy étoit un savant distingué, on lui confia la rédaction de quelques articles du journal de Trévoux. Il jouissoit de la considération due à ses travaux, et des douceurs que procurent les lettres, quand, devenu l'éditeur de l'histoire de Tamerlan, composée par le jésuite

---

(\*) Qui comprenoient l'étude des langues grecque et latine.

que le ridicule. Cette origine de la vraie comédie ne souffre pas de difficulté, si l'on s'en rapporte à Horace, qui devoit mieux savoir que nous l'époque véritable des œuvres de théâtre. Ce poëte parle ainsi : « On dit que  
« Thespis s'avisa le premier d'une espèce de  
« tragédie, où il promenoit sur des charrettes  
« ses acteurs barbouillés de lie, dont les uns  
« chantoient et les autres déclamoient. » Voilà l'ébauche de la tragédie et de la comédie. Car Thespis n'avoit qu'un seul acteur qui parlât, sans nulle ombre de dialogue ni d'interlocuteurs. « Eschyle les fit paroître ensuite avec  
« plus de dignité. Il les plaça sur un théâtre  
« médiocrement exhaussé, leur donna des  
« masques, et les habilla de robes traînantes,  
« leur chaussa le cothurne, et leur fit prendre  
« un style plus relevé. » ( Horace omet l'invention des interlocuteurs ; mais on l'apprend d'Aristote. Le poëte le dit assez lui-même par les termes suivans. ) « Après que la tragédie  
« eut ainsi pris toute sa forme ( c'est dans l'article d'Eschyle qu'on parle de cette forme ;  
« c'est donc à Eschyle qu'elle la doit ), parut  
« la vieille comédie ; et ses commencements  
« eurent de grands succès. » Voici la comédie

grecque née après la tragédie , et par conséquent de la tragédie même , et de l'imitation d'Eschyle , inventeur de celle-ci , ou , pour remonter plus haut , née d'Homère , qui avoit servi de guide à Eschyle : car , à en croire Aristote , le *Margitès* , poëme satirique d'Homère , a donné lieu à la comédie , comme l'*Iliade* et l'*Odyssée* à la tragédie : c'est-à-dire que l'objet et l'art de l'œuvre comique ont été puisés dans Homère et dans Eschyle : cela doit paroître d'autant moins surprenant , que les idées de l'esprit humain sont toujours successives , et que les arts ne s'inventent guère que par imitation. Une première idée renferme le germe d'une seconde , et celle-ci , en se développant , donne la naissance à une troisième , et ainsi de suite. Telle est l'allure de l'esprit des hommes , il n'avance que par degrés dans ses productions : semblable à la nature qui fait et multiplie les siennes , en s'imitant et en se répétant elle-même , lorsqu'elle paroît le plus se varier. C'est ainsi que la comédie a reçu sa naissance , ses accroissements , sa perfection et sa variété.

IV. Mais la question est de savoir quel est l'heureux auteur de cette imitation et de ce

spectacle ; si c'en est un seul , comme Eschyle le fut du tragique , ou si ce sont plusieurs. Horace n'en dit rien , ni personne avant lui (\*). Ce poëte nous cite seulement trois écrivains estimés dans le genre de la vieille comédie ,

---

(\*) Les changements qui sont arrivés à la tragédie ont été sensibles , et on en a connu les auteurs ; mais la comédie a été inconnue , parcequ'elle n'a pas été cultivée dès le commencement , comme la tragédie ; car le magistrat ne commença que fort tard à donner des chœurs comiques. Ceux qui jouoient alors étoient des acteurs libres et volontaires , qui jouoient pour eux et sans ordre du magistrat. Depuis que la comédie eut commencé à prendre quelque forme , on sait les poëtes qui y ont travaillé ; mais on ignore ceux qui y ont employé les premiers des masques , fait des prologues , augmenté le nombre des acteurs , et ajouté toutes les autres choses que nous y voyons aujourd'hui. Épicharmus et Phormys s'avisèrent les premiers de former des sujets , et par conséquent cette manière vint de Sicile. Cratès fut le premier des Athéniens qui la suivit , en renonçant aux railleries grossières qui régnoient auparavant. ( Aristote poët. chap. V, traduction de M. Dacier. ) Cratès florissoit dans la quatre-vingt-deuxième olympiade , quatre cent cin-

savoir, Eupolis(\*), Cratinus(\*\*), Aristophane: et il dit « qu'eux et les autres qui travaillèrent « dans leur goût reprenoient les vices per- « sonnels avec une extrême liberté. » Ce sont là apparemment les poètes les plus distingués dans ce genre, quoiqu'ils ne soient pas les premiers, et qu'on trouve ailleurs les noms de beaucoup d'autres. Parmi ces trois, on peut assurer qu'Aristophane étoit le plus célèbre, puisque non seulement le roi de Perse

---

quante ans avant notre ère, douze ou treize ans avant Aristophane.

(\*) Eupolis étoit Athénien. Sa mort est rapportée diversement par les auteurs. Presque tous conviennent qu'il fut noyé. Élien ajoute un trait qui mérite d'avoir ici sa place. Il dit (pag. 10 des Animaux) qu'un certain Augéas, d'Éleusine, fit présent à ce poète d'un fort beau chien molosse, qui s'attacha à son maître au point de tuer un esclave qui emportoit quelques unes de ses comédies. Il ajoute que le poète étant mort à Égine, son chien se laissa mourir de faim et de regret sur son tombeau.

(\*\*) Cratinus, d'Athènes, fils de Callimède, mourut âgé de vingt-sept ans. Il avoit composé vingt et une comédies, dont neuf furent couronnées. Il étoit aussi timide guerrier que hardi comédien.

en témoigna une haute estime aux députés grecs , comme d'un homme infiniment utile à sa patrie ; et que Platon en faisoit un cas si particulier, qu'il disoit que les Graces avoient choisi pour demeure le sein d'Aristophane ; mais encore puisqu'il est le seul dont quelques comédies aient pénétré le chaos des temps pour parvenir jusqu'à nous. A la vérité ce ne sont pas là des preuves qu'il soit l'inventeur de la comédie proprement dite, d'autant plus qu'il avoit des prédécesseurs , ou plutôt des contemporains qui couroient la même lice ; mais cela marque du moins qu'il avoit contribué plus qu'un autre à porter la comédie à la perfection où il nous l'a laissée. C'est pour-quoi sans rechercher davantage si la comédie en règle est l'ouvrage d'un seul génie , ce qui ne paroît pas être bien décidé, ou de plusieurs contemporains , tels que les trois que cite Horace , il faut distinguer trois formes que prit la comédie, tant par le génie des poètes que par les lois des magistrats , et le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

(\*) La comédie qu'Horace appelle la vieille,

---

(\*) Cette histoire des trois âges du spectacle co-

et qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle , tenoit quelque chose de sa première origine , et de la liberté qu'elle s'étoit donnée , étant encore informe , de dire des bouffonneries et des injures aux passants du haut du chariot de Thespis. Quoique devenue régulière dans son plan , digne d'un grand théâtre , d'un cirque rempli de nombreux spectateurs , et du nom de comédie en forme , elle n'en étoit pas plus réservée. Elle représentoit des faits véritables , avec les noms , les habits , les gestes et les airs en masques , de quiconque il lui plaisoit de sacrifier aux huées publiques. Nul n'étoit épargné ( dans une ville aussi libre , disons mieux , aussi libertine que l'étoit alors Athènes ) , pas même les premiers magistrats ni les juges , qui devoient donner leur voix pour autoriser ou proscrire les comédies. Insolente jusqu'à l'impiété déclarée , elle se jouoit presque également des hommes et des dieux. On la reconnoitra à ces traits dans la plupart des pièces d'Aristophane. Sur-tout l'on n'y trouvera nulle ombre de louange , et

---

mique et de leur différence est tirée en partie d'un fragment précieux de Platonius.



bien moins des traces de fadeur et d'adulation.

Cette licence des poètes, dont Socrate devint en quelque façon la victime, fut enfin réfrénée par une loi. C'est que le gouvernement, partagé auparavant à tout le monde, fut restreint à un nombre déterminé de citoyens. On défendit de nommer personne sur le théâtre ; mais la malignité poétique trouva bientôt le secret d'é luder l'esprit de la loi, et de se dédommager de la gêne où mettoit les auteurs la nécessité de supposer des noms feints. Elle se mit à tracer des caractères vrais et reconnoissables : de sorte qu'elle gagna l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des poètes et la malice des spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, et aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Quand les portraits sont si ressemblants qu'il n'y manque autre chose que le nom, on ne s'avise guère de l'y afficher. La loi ne fit donc que retrancher une grossièreté pour y substituer une finesse ; et l'art, qu'elle crut renfermer dans les bornes du devoir, n'en devint que plus ingénieux à en sortir. Aristophane, qui fut compris dans la loi, en est un bon

exemple dans quelques uns de ses poèmes. Telle fut la comédie qu'on appela depuis mitoyenne.

La nouvelle qui la suivit fut encore un raffinement exquis, que l'on dut aux magistrats : car, comme ils avoient défendu d'abord les vrais noms, ils défendirent ensuite les sujets véritables, et l'attirail d'un chœur trop médisant ; de manière que les poètes se virent réduits à la nécessité de produire sur la scène des sujets et des noms de pure invention : ce qui purgea le théâtre comique et l'enrichit ; car alors la comédie plus sage cessa d'être une mégère armée de torches, et devint un miroir agréable et innocent de la vie humaine.

Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,  
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y pas voir :  
L'avare des premiers rit du tableau fidèle  
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;  
Et mille fois un fat, finement exprimé,  
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

(BOILEAU. Art p. )

Aristophane est le seul poète où nous puissions voir ce qu'est la comédie grecque, puis-

qu'il est le seul que les injures des ans aient épargné en partie , après avoir enveloppé dans les ténèbres et presque dans l'oubli tant de grands hommes , dont il ne nous est venu que les noms et quelques fragments , avec un léger souvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité ; souvenir semblable à ces ombres du soleil couchant , qui laissent à peine discerner une foible lumière.

## OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

---

LES comédies se jouoient, par autorité publique, trois ou quatre fois l'année : aux fêtes Dionysiales (\*), vers le printemps, et dans la ville ; aux Panathénées, ou fêtes de Minerve, tous les cinq ans ; et aux fêtes de Bacchus-Lenéen (\*\*), sur la fin de chaque automne, dans les champs. Outre ces fêtes, on prétend qu'il y en avoit encore une particulière de Bacchus, nommée Anthesteries, qui se partageoit en trois, qu'on appeloit fêtes des tonneaux, des coupes et des marmites. C'étoit dans ces jours que les poètes tragiques et comiques disputoient le prix. Les premiers donnoient leurs pièces quatre à quatre, excepté Sophocle, qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, et qui se borna à donner une

---

(\*) De Bacchus sous le nom de Denys.

(\*\*) Ainsi appelé à cause du pressoir.

seule pièce chaque fois pour disputer au concours.

II. Il y avoit des juges ou commissaires nommés par l'État, afin de juger, dans le concours, du mérite des pièces, soit comiques, soit tragiques, avant que de les publier dans les fêtes. On les jouoit devant eux, et même en présence du peuple, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les juges donnoient leurs suffrages, et la pièce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, et représentée, avec toute la pompe possible, aux frais de la république. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second ou au troisième rang. Ce n'étoient pas toujours les meilleures pièces qui avoient la préférence; mais dans quel temps la brigue, l'aveuglement, l'inconstance, le caprice et le préjugé n'ont-ils pas eu lieu?

## NOTICE SUR ARISTOPHANE.

---

LA famille d'Aristophane, le lieu où il reçut le jour, l'époque de sa naissance et celle de sa mort, sont également inconnus; cependant un passage de sa comédie des *Acharniens* fait présumer qu'il naquit dans l'île d'Égine, ou du moins qu'il y possédoit des propriétés.

Quand Aristophane vint à Athènes pour s'y établir, on lui disputa le droit de citoyen : accusé devant les juges d'usurper ce titre, le poète répondit pour sa défense qu'il étoit fils de Philippe, Athénien, et s'appliqua deux vers tirés de l'*Odyssée*, et mis dans la bouche de Télémaque :

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère ;  
Mais moi, je n'en sais rien : qui sait quel est son père?

Les juges rirent de la saillie d'Aristophane, et lui accordèrent sa demande.

Aristophane avoit un caractère indépendant, irascible et fier. Ennemi des grands,

des orateurs, des poètes et des artistes dont la célébrité blessait son orgueil, il se plaisait à traduire leurs travers sur la scène. S'il poursuivait quelquefois avec justice les vices et les ridicules de son siècle, il eut le tort affreux d'en livrer les plus grands hommes à la risée publique.

Sa veine satirique ne respectait rien : il attaqua le culte, les pontifes, les mystères sacrés, et les dieux même. Les persécutions éprouvées par Eschyle et par Euripide lorsqu'ils avaient paru manquer de respect à la religion n'enchaînèrent pas l'audace d'Aristophane.

Cléon, le plus grand capitaine de son temps, fut la première victime que se choisit le poète comique. Il immola ensuite à sa haine Euripide et Socrate, parcequ'ils blâmaient la licence qui régnait dans ses pièces. Il représenta Socrate, ce prince des philosophes, comme un misérable sophiste dont les mauvais principes offensaient les dieux et corrompoient la jeunesse. Aristophane lança les traits les plus mordants contre Nicias, Démotènes, Lamachus, Périclès, Alcibiade, Méton, Phidias, etc. Souvent il osait, accusant

le peuple entier, lui reprocher ses fautes et l'avertir de ses devoirs; mais, comme il mêloit une sorte d'art aux vérités les plus dures, aux railleries les plus piquantes, et qu'il tonnoit contre les ennemis de la patrie, il parvint à exercer une sorte de magistrature morale.

Les Athéniens l'environnoient d'hommages et se plaisaient à lui prodiguer des éloges : ils ornoient de fleurs sa tête, et le conduisoient en triomphe dans la ville, au milieu de leurs acclamations. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré qui étoit dans la citadelle, honneur le plus grand qu'on pouvoit alors rendre à un citoyen. Platon, Aristote, Cicéron, le regardent comme le poète comique le plus admirable. Platon le savoit par cœur, et le lisoit néanmoins continuellement; saint Chrysostôme méditoit sans cesse les ouvrages d'Aristophane, et notre grand Molière, qui l'a étudié avec soin, a reproduit, en les embellissant, plusieurs scènes du poète grec. Platon, l'admirateur et l'ami d'Aristophane, composa en son honneur un distique qu'on a rendu en ces mots :

*Les Graces, ayant cherché par-tout un lieu  
pour y bâtir un temple qui durât toujours,*



*choisirent le cœur d'Aristophane, qu'elles n'ont jamais quitté depuis.*

Comme les hellénistes s'accordent tous à dire que la comédie d'Aristophane intitulée *Plutus* est son chef-d'œuvre, nous donnerons la traduction que le P. Brumoi en a faite.

# PLUTUS,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

---

## ACTE PREMIER.

LE valet de Chrémyle précède de quelques pas son maître, et, en pestant plaisamment contre lui, il fait connoître qu'ils reviennent du temple d'Apolon, et que Chrémyle, en sortant, s'étoit attaché à suivre un aveugle qu'il ne veut pas perdre de vue, comme s'il eût trouvé un trésor. On le voit bientôt en effet avec son aveugle; et, après quelque altercation avec Carion, son valet, il lui conte son aventure en ces termes :

CHRÉMYLE.

Hé bien, je vais te la dire; car de tous mes gens tu es, à mon avis, le plus fidèle (à part), je veux dire le plus filou: sache que, tant que j'ai été juste et craignant les dieux, j'ai vécu gueux et misérable.

CARION.

Oh! je sais cela.

CHRÉMYLE.

Pour les autres, par exemple, sacrilèges, orateurs, délateurs, scélérats de toute espèce, je les ai vus riches.

CARION.

Je le crois bien, vraiment.

CHRÉMYLE.

Je me suis donc avisé d'aller consulter l'oracle, comme étant sur la fin de mes vieux jours et de ma misère, pour savoir si le fils unique que j'ai ne feroit pas mieux de changer de train, pour devenir fourbe, injuste et méchant, puisque c'est le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Et qu'a répondu le dieu, du fond de ses épais lauriers?

CHRÉMYLE.

Il m'a dit de m'attacher au premier homme que je trouverois à l'issue du temple, de ne le pas quitter, et de l'engager à me suivre chez moi.

CARION (secouant la tête après avoir regardé l'aveugle.)

Voilà donc la belle rencontre que vous avez faite?

CHRÉMYLE.

Oui.

CARION.

Ma foi, vous n'avez pas pris la pensée de l'oracle ; elle est plus claire que le jour : il vous dit de former votre fils aux mœurs de ses compatriotes.

CHRÉMYLE.

Et sur quoi fondes-tu ta conjecture ?

CARION.

Un aveugle le verroit : est-il rien de plus utile et de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon ?

Carion veut dire que son maître ayant demandé au dieu s'il ne devoit pas former son fils sur le modèle des fripons, l'oracle avoit répondu très juste en lui disant de se saisir du premier venu, et de le mener à sa maison ; parcequ'en effet l'on ne pouvoit rencontrer personne à Athènes qui ne fût fripon, et par conséquent un bon modèle pour son fils.

Chrémyle, peu satisfait de cette raison, s' imagine qu'il y a dans l'oracle quelque mystère plus relevé, et il conclut à interroger son aveugle, qui jusqu'ici n'a pas dit un mot. Le valet, secondé du maître, lui porte la première botte en valet, c'est-à-dire en se menaçant ; et l'aveugle répond par un *va-t'en au*

*diable*. Il en fait autant à Chrémyle , qui n'avoit pas pris cette injure pour lui. Enfin, après quelques facons comiques , et un jeu de théâtre au sujet de cet inconnu, fait à-peu-près comme un Quinze-Vingt d'aujourd'hui , l'aveugle avoue qu'il est le dieu Plutus.

« Plutus ! bâti comme te voilà ? » dit le valet.  
« Oui, répond le dieu. Il apporte une raison plaisante de sa gueuserie; c'est qu'il sort de chez Patrocle , homme riche et avare , qui, par avarice , s'étoit refusé toute sa vie ce qui alors étoit nécessaire aux moins aisés, savoir, le bain. Ce Patrocle, et les autres qui sont nommés dans la suite , étoient des personnes réelles et connues à Athènes.

Plutus, interrogé sur son aveuglement, dit : « Que voulez-vous ? Jupiter est jaloux des gens de bien. « Je le menaçai , dans ma jeunesse , de n'aller qu'avec la vertu et la science. Pour m'ôter le discernement , il m'aveugla. »

CHRÉMYLE.

Mais ce n'est que par les personnes justes et vertueuses qu'il est honoré.

PLUTUS.

Il est vrai.

CHRÉMYLE.

Dites-moi la vérité. Si vous recouvriez la vue, seriez-vous encore d'humeur à fuir les

méchants?

PLUTUS.

Oh ! oui.

CHRÉMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Assurément ; car il y a long-temps que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Belle merveille ! j'ai les yeux bons , et j'en puis bien dire autant que vous.

Sur cela Plutus demande qu'on le laisse aller, puisqu'il a tout dit. Mais c'est justement ce qui fait qu'on le retient avec plus de soin. « Le moyen de « laisser aller Plutus quand on le tient ! » Tout cela est allégorique, ainsi que la plupart des choses qu'on va voir. Chrémyle emploie les prières après les menaces pour engager Plutus à rester. Il lui jure qu'il est le seul honnête homme d'Athènes. « Oh ! tous « tiennent le même langage quand il est question de « m'avoir (dit le dieu des richesses) ; mais suis-je « une fois à eux , adieu la vertu. » Il ajoute que tous les hommes , sans exception , sont méchants ; ce qui choque fort le valet. Le maître met en œuvre les promesses. « Je vous rendrai la vue , » dit-il. Plutus refuse l'offre , dans la crainte de déplaire à Jupiter , qui , connoissant bien la malignité des

hommes , le puniroit sans doute d'avoir reçu d'eux ce bienfait. Sur quoi le bourgeois , après avoir lancé quelques impiétés contre Jupiter , entreprend de prouver à Plutus qu'il est plus puissant que le maître des dieux. Il vient à la preuve par une allégorie très scandaleuse , mais dont l'impiété retombe sur les Athéniens. Car, à l'en croire , « C'est par Plutus « que Jupiter règne , par Plutus et pour lui qu'on « fait des sacrifices , par Plutus qu'on est bien reçu « à Corinthe , par Plutus que les amis sont considé- « rés. » On y dit que l'argent ou les présents sont les grands ressorts de la justice , de l'amour des métiers , des arts et de tout , car on met cela en bloc. Tel est l'usage ordinaire d'Aristophane ; et ce morceau est animé à l'ordinaire par des railleries personnelles, en montrant du doigt certains spectateurs dans l'assemblée.

## PLUTUS.

Je suis bien à plaindre d'avoir ignoré tout cela.

CHRÉMYLE (à Carion. )

Eh ! n'est-ce pas de Plutus que vient la fierté du grand roi (*de Perse*) ?

CARION (à Chrémyle. )

N'est-ce pas pour Plutus que se font les assemblées au sujet du gouvernement ? (*On y donnoit de l'argent pour l'assistance.*)

CHRÉMYLE (à Plutus.)

Quoi ! n'équipez-vous pas les flottes ?

CARION.

Ne payez-vous pas nos troupes étrangères à Corinthe ? (*Allusion à la guerre corinthienne, qui dura six ans et plus.*)

CHRÉMYLE.

Eh ! d'ou vient le chagrin de Pamphile ? (*Célèbre partisan dont on confisqua les biens.*)

CARION.

Et celui de Bélénople ? (*Son parasite.*)

CHRÉMYLE.

Et l'insolence d'Agyrrhius ? (*Chef de la flotte athénienne après Thrasybule.*)

CARION.

Et les contes de Philipsius ? (*Homme ruiné qui faisoit des contes pour vivre.*)

CHRÉMYLE.

Et les secours envoyés aux Égyptiens ? (*Par Chabrias, qui, sans permission, s'étoit retiré vers le roi d'Egypte Nectanèbe, dont il suivoit les armes.*)

CARION.

Et l'amour de Naïs pour Philonide ? (*Homme*



*riche , laid et sot , aimé de Naïs , et non Laïs ,  
suivant la correction d'Athénée (\*). )*

CHRÉMYLE.

Et la tour de Timothée ? (*Citadelle ou palais  
de Timothée , fils de Conon.*)

CARION (à part.)

Puisse-t-elle tomber et t'écraser !

CHREMYLE.

Enfin , c'est vous qui faites tout , biens et  
maux.

PLUTUS.

Quoi , tout cela ! et moi seul ?

CHRÉMYLE.

Oh ! beaucoup plus encore. On se lasse de  
tout , et jamais de vous. On se lasse d'amour ,  
par exemple...

CARION (vivement.)

De pain.

CHRÉMYLE.

De science...

CARION (vivement )

De confitures.

(\*) Athénée, grammairien célèbre, né à Naucratis en Egypte. Il vivoit au second siècle. Son érudition étoit profonde , et sa mémoire prodigieuse.

CHRÉMYLE.

D'honneurs...

CARION (vivement.)

De gâteaux.

CHRÉMYLE.

De probité...

CARION (vivement.)

De figues.

CHRÉMYLE.

De belle gloire...

CARION (vivement.)

De potage.

CHRÉMYLE.

De commandement...

CARION (vivement.)

De lentilles.

CHRÉMYLE.

Mais on ne se lasse jamais de Plutus, etc.

Ces traits satiriques et ces alternatives plaisantes ont deux morceaux qui ont tellement paru du bon comique à Molière, qu'il n'a pas manqué d'imiter l'un et l'autre dans plusieurs endroits de ses pièces, qu'on connoît assez sans qu'il soit besoin de les citer.

Plutus, malgré les louanges qu'on lui donne, revient toujours à son point : c'est qu'il craint fort de

n'avoir pas tout-à-fait ce pouvoir universel que l'on veut lui attribuer. On le traite de dieu peureux. Il proteste qu'il ne l'est point ; mais que des voleurs , n'ayant pu le surprendre , ont traité sa prévoyance de peur. On lui promet de lui rendre la vue , et cela sur un oracle d'Apollon même. Sur quoi le dieu des richesses donne en passant un coup de patte à Apollon. « Quoi donc , est-il aussi de votre complot ? » Il en veut sans doute aux richesses du temple de Delphes.

Enfin , comme Plutus paroît se montrer moins difficile sur la guérison dont on le flatte , Chrémyle envoie promptement son valet chercher ceux qui , à cause de leur probité , n'ont pas de quoi manger, tous les paysans du voisinage : et cependant il emmène Plutus dans sa maison. Cela ne se fait point sans qu'il échappe encore quelques traits allégoriques , tels que celui-ci : « J'ai peine , dit Plutus , « à entrer dans une maison inconnue. Jamais il ne « m'y arrive rien de bon : suis-je entré chez un « avare ; il m'enterre tout vif. Et quand un ami lui « demande un léger prêt , il jure hardiment qu'il « ne m'a pas vu. Vais-je chez un prodigue , livré à « la débauche et au jeu ; il me met bientôt tout nu « à la porte. » Chrémyle , en l'introduisant chez sa femme et son fils , lui dit encore un bon mot : « c'est « qu'il les aime uniquement après Plutus. »

En tout cet acte , il semble voir Sganarelle , à qui l'on veut persuader qu'il est un grand médecin , et

qui prend le parti de passer pour tel , puisqu'on le veut. Comme Sagnarelle devint médecin malgré lui , ainsi verra-t-on Plutus devenir , à son corps défendant , le Jupiter des Athéniens.

---

## ACTE II.

Carion , suivi d'une troupe de paysans , qu'il a attirés par l'espoir d'une grande nouvelle , fait un assez long jeu de théâtre pour la leur dire. Mais comme cette scène est toute paysanne et remplie de quolibets , quoique semée de traits mordants , elle ne sauroit plaire aujourd'hui par l'un ni l'autre endroit , malgré tous les soins des commentateurs , et de madame Dacier , pour la rendre agréable. Ce que j'appelle quolibets , ce sont pourtant des allusions tirées d'Homère et des tragédies , mais tournées en bouffonneries villageoises.

Les paysans arrivés , et la contestation finie entre eux et le valet , Chrémyle sort de sa maison , et les prie de lui aider à bien garder Plutus qu'il a trouvé. Sur-le-champ on voit arriver Blepsidème , ami de Chrémyle , mais fort étonné d'apprendre par le bruit public que son ami est devenu riche. Tout le sel de cette scène consiste dans l'incrédulité affectée de cet ami prétendu , qui ne peut s'imaginer que son compère soit devenu riche sans avoir volé , et qui s'opiniâtre à lui persuader d'avouer le vol , afin que

lui-même en ait sa part en lui gardant le secret. Il lui promet même de fermer la bouche des juges , moyennant quelque somme. « Écoutez , mon cher « ami , je veux vous tirer d'affaire à peu de frais : « ne faites point de bruit : je mettrai un bâillon aux « orateurs. »

## CHRÉMYLE.

Ma foi , compère , je crois que vous seriez homme à me demander deux cents écus pour cinquante que vous auriez avancés.

Cette dispute comique dure assez long-temps. Plus Chrémyle se défend , plus Blepsidème s'obstine à le croire coupable. L'un a beau s'impatienter , l'autre répond toujours à sa pensée , résolu de ne pas démordre et de ne rien écouter. C'est madame Pernelle à l'égard d'Orgon dans le Tartufe. Molière connoissoit bien Aristophane , et peu de gens savent les obligations qu'il lui a. Blepsidème , instruit de l'affaire , malgré son entêtement , témoigne une grande envie de voir Plutus : mais Chrémyle alléguant qu'il faut auparavant trouver le secret de lui rendre la vue , l'autre le renvoie aux médecins. « Aux médecins ? » répond Chrémyle. En est-il dans « une ville où ils sont si mal payés et si méprisés ? » L'on ne peut pas dire aujourd'hui : *c'est tout comme ici*. Pour conclusion , on opine à mener Plutus au temple d'Esculape , le dieu des médecins.

La Pauvreté en personne survient tout-à-coup , fort courroucée contre les deux vieillards , pour les empêcher de poursuivre leur dessein. Il y a là un coup de langue contre quelque poëte tragique ; car l'un des acteurs la prend pour une furie , et l'autre acteur objecte qu'elle n'a point de flambeau. Elle dit à son tour quelques bons mots aux deux. Comme ils ne reconnoissent point la Pauvreté , ils la prennent , l'un pour une harangère , l'autre pour une cabaretière , que le poëte vouloit apparemment désigner dans l'assemblée. Elle se déclare pour être la Pauvreté elle-même. Blepsidème veut fuir à ce seul nom ; son ami l'arrête , et , fondé sur le secours de Plutus , il prétend chasser de toute la Grèce cette honteuse divinité. Celle-ci , suspendant son courroux , consent d'entrer en raisonnement avec eux , et se fait fort de leur montrer qu'on ne sauroit procurer un plus grand malheur aux Grecs que de la bannir. Les paysans, qui n'ont point quitté la scène , exhortent les deux athlètes à se bien défendre contre la Pauvreté.

Chrémyle dit le premier ses raisons ; savoir , qu'il est juste que les gens de bien soient heureux , et les scélérats misérables ; que par conséquent il est nécessaire de rendre la vue à Plutus ; qu'alors il comblera de bien les personnes vertueuses ; et que par ce moyen il engagera tout le monde à devenir vertueux.

La Pauvreté répond et prouve en forme que , si

cela arrive , ou si tout le monde est riche , il n'y aura plus ni maîtres ni valets , ni subordination ni arts ; par conséquent que les richesses deviendront tout-à-fait inutiles. Elle conclut que l'indigence est la mère de tout bon gouvernement.

Chrémyle prend la chose au pire , et fait un tableau parlant d'une extrême misère , qui réduit des malheureux à manquer absolument de tout. Ainsi , à son gré , la Pauvreté ne prouve rien en prouvant trop.

Elle réplique sans prendre le change. Elle reproche aux acteurs , ou plutôt aux Athéniens , de confondre la vertu et le vice , la gueuserie criminelle et volontaire avec une honnête médiocrité , Thrasybule avec Denys. *Thrasybule étoit celui qui avoit chassé d'Athènes les trente tyrans, établis par les Lacédémoniens après la conquête de cette ville par Lysander. Denys, tyran de Syracuse, est trop connu pour en parler.*

Le bourgeois riposte , et se jette sur l'épargne , qui ne produit que beaucoup de travail et peu de fruit , pas même souvent de quoi se faire enterrer. Mais la Pauvreté ne se rend pas à ce badinage. Elle se compare avec Plutus , et montre que les hommes n'ont de lui que des maladies héréditaires , au lieu qu'ils obtiennent d'elle la santé et la force qui les rendent redoutables aux ennemis. Elle passe aux avantages plus relevés. Plutus n'enfante que des vices , l'orgueil sur-tout , et l'indolence , tandis

qu'elle met au jour les vertus, l'honnêteté et la modération. On drape ici les juges et les orateurs en passant: « Tandis qu'ils sont pauvres, ils sont équitables: deviennent-ils riches, les voilà injustes. » Chrémyle convient de ce dernier point; mais toutes les belles raisons de la Pauvreté ne le touchent nullement en sa faveur. Elle a beau dire que les hommes ne la fuient que parcequ'elle les rend meilleurs, comme les enfants fuient leurs pères, qui veulent les rendre sages, le bourgeois retombe sur Jupiter; et il dit, d'une manière impie, que ce dieu garde Plutus pour lui, et donne la Pauvreté aux hommes. La vieille déesse, qui ne s'attendoit point à cette objection, y répond d'une façon assez singulière; c'est que « si Jupiter étoit riche, il ne s'aviseroit pas « de ne donner qu'une simple couronne de laurier, « au lieu d'une couronne d'or, aux vainqueurs des « jeux olympiques. » L'on ne sait si elle justifie ou si elle raille Jupiter, sous prétexte de le justifier. Cette scène est même remplie d'un air si goguenard, malgré la morale qui semble y régner, qu'on n'en sauroit juger autre chose, sinon que le poète a voulu se divertir de tout. Il traite du même air les festins que faisoient les riches à Proserpine chaque mois, et que les pauvres avoient grand soin d'enlever en disant que la Lune ou Hécate avoit tout mangé. La Pauvreté est donc congédiée avec ses raisonnements; et elle ne se venge qu'en déclarant aux acteurs qu'ils la rappelleront un jour. Comme



ils possèdent Plutus , ils s'embarrassent peu de ses menaces , et ne songent plus qu'à conduire ce dieu aveugle au temple d'Esculape , pour être guéri.

---

### ACTE III.

Tout ce qui a précédé s'est passé sans doute le soir, et même assez tard ; car il n'est pas croyable qu'Aristophane eût mis une nuit tout entière et plus entre deux actes. Il s'agissoit toutefois de mener Plutus dormir dans le temple du dieu-médecin , suivant l'usage de ceux qui vouloient guérir par son opération. Mais comme il suffisoit apparemment d'y dormir quelques heures , l'on peut supposer que Plutus en aura employé peu.

Carion revient donc du temple dès le grand matin , et , apercevant les paysans , qui ont attendu l'issue de l'opération d'Esculape : « Bonne nouvelle, « s'écrie-t-il ; courage , gens de bien , qui avez fait « si mauvaise chère aux fêtes mêmes de Thésée, vous « allez tous être à votre aise. » ( *Il y avoit des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Thésée , ancien roi d'Athènes , repas qui , par avarice , étoient dégénérés en fort peu de chose.* )

Les paysans , piqués de curiosité , s'assemblent autour du valet , qui leur dit nettement que Plutus a recouvré l'usage des yeux. Ceux-ci , pour remer-

cier Esculape , jettent des cris de joie , qui attirent la femme de Chrémyle , qui , non moins curieuse que les hommes , brûle de savoir d'où viennent ces cris d'heureux présage. Son valet fait précisément comme les valets de Térence et de Molière , ou plutôt ceux-ci font comme celui-là. On a beau le presser avec impatience , il faut qu'il raconte la chose tout au long avant que de venir au fait.

Ce récit , souvent interrompu par sa maîtresse , est une scène fort maligne contre Esculape , ou pour mieux dire , contre ses prêtres ; et il devient comique , tant par les interruptions de la villageoise que par la malignité naïve du valet. Carion commence , on a d'abord baigné Plutus dans la mer. « Belle cérémonie , dit la femme , « de plonger un vieillard dans l'eau froide ! le vois-tu là fort chanceux ! » Raillerie contre les ablutions païennes. Carion continue. « Arrivés au temple , « ils ont mis sur l'autel les offrandes accoutumées. « Ils ont fait coucher Plutus dans un lit , et se sont « couchés eux-mêmes comme ils ont pu. Y avoit-il « d'autres gens qui eussent besoin d'Esculape , dit la « femme ? Sans doute , répond-il. Hé ! Néoclides y « étoit ; ce voleur si subtil , quoique aveugle. » ( *C'étoit un juge ou un orateur concussionnaire et incommodé des yeux.* )

Carion le note parmi bien d'autres malades de même espèce. « Cependant , dit-il , le sacrificateur « éteint les lumières , ordonne un sommeil reli-

« gieux , ou du moins le silence , en cas qu'on en-  
« tende le sifflement du dieu-serpent. On dort , ou  
« l'on en fait semblant : mais Carion sentoit la mar-  
« mite d'une vieille , et , alléché par l'odeur, il ne  
« pouvoit fermer l'œil. Il met le nez hors du lit ,  
« lorgne ce qui se passe , et voit le sacrificateur qui  
« enlevoit sans bruit toutes les offrandes bonnes à  
« manger, et qui les mettoit dans un sac. Cet exemple  
« le tente. Pour imiter la dévotion du sacrificateur,  
« il se jette sur le potage de la vieille. Quoi , misé-  
« rable ( reprend sa maîtresse ) ! tu n'as pas appré-  
« hendé la présence du dieu ? Si fait bien ( réplique-  
« t-il ) ; je craignois fort qu'il ne me prévînt. La  
« vieille au bruit étend la main. Carion feint d'être  
« le serpent sacré ; il siffle et mord en même temps.  
« Elle retire la main et se cache. Il profite du mo-  
« ment pour laper (\*) une partie du brouet. Il se  
« repose ensuite. Le dieu arrive enfin. » Carion dit  
qu'à son approche il fit une polissonnerie de valet ,  
qui fit faire une grimace aux filles d'Esculape , dont  
l'une se prit le nez et l'autre rougit ; qu'à l'égard  
d'Esculape , de pareilles odeurs étant du ressort de  
son emploi de médecin , il s'en étoit peu embarrassé.  
L'on ne sauroit trop s'étonner qu'un Athénien osât  
si librement railler ce qui faisoit l'objet de la su-  
perstition publique.

---

(\*) Boire en tirant l'eau avec la langue. Ce mot.  
ne se dit ordinairement que du chien.

Carion, pour ne rien laisser perdre d'un récit qui ne vaut plus rien pour nous, décrit la cérémonie avec laquelle le dieu visitoit gravement chaque malade ; comment sur-tout il s'y étoit pris à l'égard du délateur Néoclidès ; comment il lui avoit appliqué sur les yeux ouverts un cataplasme d'ail, d'ognon, de benjoin, et de vinaigre, en lui disant malignement lorsqu'il vouloit s'enfuir : « Halte-là, tu « m'as cent fois leurré par tes serments : je veux « t'empêcher tout de bon d'aller au barreau. » Comment, enfin, au moyen d'un voile sacré, d'un sifflement mystérieux, et de deux serpents qui se sont coulés sur les yeux de Plutus, ce dieu a été guéri ; de sorte que, par un double bienfait d'Esculape, le dieu des richesses est devenu clairvoyant, et Néoclidès aveugle. Carion déclare que le bruit de ce prodige a fait oublier tous les maux aux malades, qu'il a attiré une grande foule autour de Plutus, que ce dieu revient triomphant chez Chrémyle, et que tout retentit d'acclamations. La femme du bourgeois, très contente de cette heureuse aventure, va promptement préparer de quoi régaler le nouvel hôte.

Plutus arrive à l'instant ; il adore le soleil, qu'il revoit pour la première fois depuis tant d'années ; il salue sa bonne ville d'Athènes ; il se repent des bévues que lui a fait commettre son aveuglement, et il promet d'être désormais tout aux gens de bien. Chrémyle de son côté, importuné par une foule

d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoie *aux corbeaux*, c'est-à-dire *se faire pendre*. La femme sort de sa maison, une corbeille de fruit à la main, pour la répandre devant son nouvel hôte, suivant l'usage ; mais Plutus remet cette cérémonie au moment qu'il sera rentré dans la maison : « car il ne convient pas (ajoute-t-il) qu'un poète jette des fruits aux spectateurs pour les faire rire. »

#### LA FEMME DE CHRÉMYLE.

Vous avez raison. Ne voilà-t-il pas déjà Xenicus, qui venoit se jeter sur mes figues.

On a vu déjà ce même trait contre les poètes comiques. Tout, jusqu'à ces bagatelles, fait connoître le génie de l'ancien théâtre, dont l'usage fréquent étoit d'interrompre la représentation pour lancer quelques mots aux spectateurs. Plaute a suivi souvent cette ancienne coutume, et Molière l'a fait dans un monologue de son *Avare*.

---

### ACTE IV.

Carion reparoit chassé par la fumée des victimes pour exhaler sa joie sur la métamorphose subite d'une maison extrêmement pauvre, en une abondance qu'il exprime à sa façon de valet. Les greniers regorgeant de blé, les tonneaux pleins de

vin, les coffres remplis d'or, l'eau changée en huile, l'huile en parfums, les vaisseaux de terre en cuivre, l'étain en argent, sont une partie des expressions de sa joie.

Un homme de bien, avec son valet, se présente à lui pour lui demander l'entrée chez Chrémyle, afin de rendre grâce à Plutus. « J'avois, dit-il, un bien assez considérable de l'héritage de mes pères, j'en fis part à mes amis malheureux, persuadé qu'on n'en pouvoit faire un meilleur usage. »

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-temps riche, à ce compte.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison.

CARION.

Vous devîntes malheureux à votre tour.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison. J'avois cru que ceux qui ne devoient tout dans leurs besoins me soulageroient aussi dans les miens, en amis fidèles; mais tous m'ont tourné le dos, et ont fait semblant de ne me pas voir.

CARION.

Bon. Je gage de plus qu'ils se moquoient de vous.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raison. Je m'étois épuisé pour eux.

CARION.

Ils n'auront plus sujet de rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'est pour cela même que je viens remercier le dieu qui est chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi, je vous supplie, que faites-vous de ce manteau usé que porte votre valet ?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le consacrer à Plutus.

CARION.

Il m'a bien l'air de celui que vous portiez quand vous fûtes initié aux grands mystères ( *de Cérès, dans Eleusine, bourg de l'Attique. On portoit ces habits d'initiation tant qu'ils pouvoient durer ; c'est une raillerie de Carion* ).

L'HOMME DE BIEN.

Non ; il n'y a que treize ans qu'il me fait frissonner de froid.

CARION.

Et ces souliers ?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont servi autant d'hivers.

CARION.

Vous les consacrez donc aussi ?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau présent, ma foi, pour le dieu des richesses !

Lorsqu'ils sont sur le point d'entrer chez Chrémyle, un homme survient qui les arrête en se lamentant. Ils l'écoutent : celui-ci se plaint de Plutus. Il est reconnu pour délateur, avec son témoin qui l'accompagne. Le comique de cette scène, c'est qu'il veut relever son emploi comme celui d'un homme de bien fort utile à la république. Car qui veilleroit à l'observation des lois sans lui ? Il prétend que les richesses dont il voit combler ceux à qui il parle sont ses propres dépouilles. Les deux autres acteurs insultent à son impudence et à sa misère au point de le dépouiller, et Carion le revêt par ignominie des méchants lambeaux de l'homme juste. Il lui suspend au cou les vieilles pantoufles, et le renvoie avec dérision. Le délateur, qui cherchoit querelle pour pêcher en eau trouble, appelle son témoin ; mais on l'avoit effrayé, et il avoit pris la fuite. (*Ce spectacle étoit bon pour les Athéniens.*)

La scène suivante amène une vieille qui se plaint



de l'infidélité d'un jeune homme qu'elle aimoit, et qu'elle avoit enrichi. C'est à Chrémyle qui sort, et aux paysans qu'elle s'adresse; car le valet a fait entrer l'homme juste pour remercier son bienfaiteur. Il n'est pas besoin de s'arrêter beaucoup sur cette scène, ni sur celle du jeune homme qui vient bientôt après insulter aux regrets de la vieille. On voit assez ce qu'Aristophane a dû tirer d'un pareil sujet. Il suffit de dire que dans tout cet acte il fait venir par incident ces personnages de divers caractères pour se plaindre de Plutus, ou pour lui rendre graces, ou pour lui demander sa protection; ils entrent tous chez Chrémyle. C'est précisément le même tour comique qu'on trouve dans la pièce d'Aristophane, intitulé *les Oiseaux*. Des tours semblables se remarquent dans quelques autres comédies du même poëte. Ces scènes ressemblent fort pour le tour et les caractères aux scènes françoises de Gherardi; même esprit, même feu, mêmes polissonneries. La scène de la vieille et du jeune homme se trouve par morceaux dans le théâtre italien; mais en cela, et dans le reste, il paroît que les poëtes, tant l'ancien que les modernes, se sont plutôt rencontrés que donné le mot.

---

## ACTE V.

Le cinquième acte n'est pas beaucoup plus intéressant pour nous que le précédent. C'est en appa-

rence une satire continuelle au sujet de Jupiter et des dieux. Mais au fond la satire retombe sur l'avarice des Athéniens qui faisoient de l'or leur divinité. Il faut en prendre l'esprit plutôt que la lettre, et se figurer la situation des spectateurs, tous gens avares avec leurs idées sur les dieux d'Homère.

Mercure en valet de théâtre vient frapper rudement à la porte de Chrémyle. Carion ouvre et gronde. Le dieu s'excuse ; et il prie qu'on amène le maître, la femme, le chien, les valets, et le cochon. Tel est leur rang : car il les met tous pélemêle, tant l'affaire qu'il doit communiquer est importante. L'on peut s'imaginer Mercure et Sosie dans l'Amphitryon, avec cette différence que Mercure est le plus fort dans la pièce de Plaute et de Molière, et qu'il est ici suppliant. Il fait pourtant d'abord le mauvais, et menace Carion de toute la colère de Jupiter et des dieux, parceque, depuis la guérison de Plutus, ils ne reçoivent plus le moindre sacrifice, allégorie fine pour signifier qu'on oublie les dieux dans la prospérité. Mais, en continuant son rôle de valet théâtral, Mercure est contraint de rabaisser le ton, et de descendre aux prières pour lui-même, parceque la faim le presse ; il regrette tous les dons que lui faisoient les cabaretières pour l'engager à favoriser leurs friponneries. Il regrette sur-tout les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles, et le vin qu'on lui présentait dans certains jours marqués ; regrets comiques qui

donnent beau jeu à l'impitoyable Carion , pour le rebuter aussi comiquement. « Quoi ! dit Mercure , « vous abandonnez ainsi vos amis ? »

CARION.

Non , si je puis vous aider en quelque chose....

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain et de la chair des victimes qu'on immole. (*Il fait le parasite pour draper ceux d'Athènes.*)

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu , misérable ! Mais , quand tu vois quelque plat à ton maître , je ne t'ai pas décelé.

CARION.

Oui , pour en avoir votre part. Il vous en revenoit un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord. Mais tu le mangeois.

CARION.

Avois - je tort ? Partagiez-vous les coups avec moi quand j'étois pris ?

MERCURE.

Çà, oublie le passé, puisque tu as ton compte. Mets-moi au nombre des officiers du logis.

CARION.

Quoi ! vous quitteriez les dieux pour vivre avec nous ?

MERCURE.

Sans doute, car vous êtes cent fois plus heureux.

CARION.

Mais ne craignez-vous point la tache de transfuge ?

MERCURE.

Tout climat est patrie quand on s'y trouve bien.

CARION.

J'y consens. Mais à quoi serez-vous bon ?

MERCURE (*par allusion à tous ses noms, et ici à son nom de portier.*)

Faites-moi votre portier.

CARION.

Nous n'avons pas besoin d'homme à détours.

MERCURE (*par allusion à son nom de marchand.*)

Faites-moi votre marchand de vin.

CARION.

Puisque nous avons de l'or, qu'avons-nous

affaire de cabaretier pour vendre notre vin ?

MERCURE (*par allusion à un autre de ses noms, qui signifie dieu des fourbes et des voleurs.*)

N'avez-vous pas besoin d'homme adroit, d'un *factotum* ?

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE (*par allusion à son emploi de guide dans les carrefours.*)

Ne vous faut-il pas du moins un guide ?

CARION.

Bon , un guide ! Belle nécessité depuis que Plutus voit clair !

MERCURE (*par allusion à un de ses noms qui marquoit son intendance sur la musique, les spectacles, et les exercices du corps.*)

Je serai donc l'intendant des jeux. Il n'y a pas de réplique. Est-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des spectacles, des jeux et des fêtes galantes ?

CARION.

Pour le coup il a raison : il n'y a pas le mot à dire. Qu'on est heureux d'avoir plusieurs surnoms ! Il trouve par-là le secret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos juges tirent au sort à plusieurs tribunaux, pour ne pas manquer de causes.

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure. Mais allez au puits laver les entrailles des victimes , pour essayer un peu vos talents. ( *C'est le comble du ridicule pour les gens à prétendus talents, qui se jettent à la tête des riches.* )

La scène suivante est à-peu-près faite sur le même modèle. Si Mercure et les dieux meurent de faim depuis la guérison de Plutus , on peut juger que le sacrificateur de Jupiter n'est pas mieux dans ses affaires. Il vient lui-même se ranger sous les drapeaux de Plutus , et déclarer à Carion la triste extrémité où le réduit la cessation des sacrifices. Depuis que tout le monde est riche , personne n'offre de victimes à Jupiter ; pas un marchand au retour du négoce , pas un plaideur à l'issue d'un procès gagné , et par conséquent plus de festins pour le sacrificateur. Le temple est désert , et même profané par l'insolence des passants. Le prêtre déclare donc qu'il prend le parti de remercier Jupiter , et de passer au service de Plutus. Carion le console en lui disant que Plutus est le vrai Jupiter *libérateur* , et qu'en mettant l'un à la place de l'autre , les choses iront leur train à son égard. Il ajoute que le dessein en est pris , qu'on va placer Plutus derrière le temple de Minerve pour garder le trésor

d'Athènes. C'est une allusion, dit Meursius, à la statue de Plutus *clairvoyant* qui étoit sur la citadelle d'Athènes, dans le fort, derrière le temple de Minerve, où l'on cachoit les trésors publics.

Carion, pour montrer qu'il dit vrai, donne au sacrificeur un flambeau pour précéder Plutus qu'on va transporter au temple. La vieille, dont on a parlé, sort à la suite de Plutus (troisième et dernière scène fort courte.) Carion donne à cette femme son emploi dans la cérémonie de la dédicace, à savoir, de porter sur sa tête un vase rempli de légumes cuits, en l'honneur du nouveau dieu, suivant l'usage des dédicaces de statues nouvelles. La vieille étoit extrêmement parée, mais dans un autre dessein; ce que le valet tourne en ridicule par ce mot. « Elle est tout le contraire des vases qu'on met sur le feu. Le blanc ou l'écume y est au-dessus, ici c'est au-dessous. » Il en veut aux cheveux blancs de cette femme qui porte un vase sur sa tête.

Le chœur, n'ayant plus rien à faire, est d'avis de suivre la cérémonie en chantant; et c'est là tout le cinquième acte, qui ne consiste qu'en ces trois courtes scènes. On sent assez qu'Aristophane, qui veut en cette pièce blâmer l'avarice des Athéniens dévoués à Plutus, comme à leur unique divinité, ne paroît impie que pour mettre en plein jour leur propre impiété.

---

## NOTICE SUR PLUTARQUE.

---

**P**LUTARQUE, un des auteurs grecs le plus fécond et le plus admirable, s'est placé au premier rang parmi les biographes et les moralistes. Penseur profond, juste appréciateur des choses, il jugeait parfaitement les hommes ; rien n'altérait le calme de son caractère.

Plutarque naquit à Chéronée, ville de la Béotie, et florissait sous le règne de Trajan, au commencement du second siècle de l'ère chrétienne. Ses talents le firent remarquer dès sa plus tendre jeunesse. Ses concitoyens le chargèrent de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta de manière à mériter l'estime publique. Il voyagea en Grèce et en Égypte dans le dessein d'y acquérir des connaissances propres à former un homme de lettres et un sage. Il alla ensuite à Rome, où il enseigna la philosophie. Trajan conçut pour lui la plus vive amitié : il l'éleva à la dignité



proconsulaire, et lui donna toute sa confiance. Après la mort de ce prince, Plutarque retourna à Chéronée.

« Personne, dit M. de La Harpe, ne fut  
« plus attaché à sa patrie et ne porta plus loin  
« l'amour du sol natal. Ses talents et sa répu-  
« tation le mirent à portée de choisir son sé-  
« jour où il aurait voulu, et particulièrement  
« dans quelqu'une de ces cités célèbres qui  
« étaient un théâtre pour les hommes supé-  
« rieurs, dans Rome même, sans comparai-  
« son la première de toutes, et où l'on avait  
« voulu le fixer quand il y fut député par ses  
« concitoyens ; mais il ne voulut jamais quitter  
« sa petite ville de Béotie, où il renferma tous  
« ses desirs et toute son ambition, et dont il  
« remplit toutes les charges municipales. On  
« lui remontrait en vain que, dans cette vaste  
« étendue de la domination romaine, Ché-  
« ronée était un petit coin fort obscur, im-  
« perceptible aux yeux de la Renommée ; il  
« répondait que si Chéronée n'avait jusque-là  
« aucun lustre, il lui donnerait du moins celui  
« qu'il pouvait tenir de lui, quel qu'il fût, et  
« lui ferait tout le bien qu'il pourrait lui faire.  
« C'est là sans doute la plus louable de toutes

« les ambitions , et la meilleure preuve du bon  
« esprit de Plutarque , dans ses actions comme  
« dans ses écrits (\*).

Un jour qu'il ordonnait qu'on châtiât un de ses esclaves , insolent et opiniâtre. « *Vous avez des sentiments indignes d'un philosophe , à qui il est honteux de se mettre en colère ,* dit cet esclave. *Je vous ai souvent entendu raisonner sur les tristes effets de cette passion ; vous avez même composé un excellent livre sur la manière de la dompter. Mais votre conduite envers votre esclave , que vous faites maltraiter par emportement , ne s'accorde point avec les préceptes que vous avez donnés dans cet ouvrage.* » Plutarque lui répondit sans s'émouvoir : *Quoi ! parceque je te fais châtier , tu me crois en colère , je ne vois pourtant pas que mes yeux soient ardents. Je ne rougis pas , je n'écume point , je ne me répands point en paroles dont je doive me repentir ; car tels sont , si tu l'ignores , les signes qui annoncent ordinairement la colère.* En prononçant ces mots , le philosophe se tourna vers celui qui châtiait son esclave : *Ne laissez pas ,* lui dit-il froide-

---

(\*) Cours de littérature.

ment , *pendant que nous conversons ensemble, d'exécuter mes ordres.*

Nous avons de Plutarque les vies des hommes illustres , et des traités de morale. « Le plus justement estimé , le plus relu , et « le meilleur à relire parmi les biographes de « tous les pays , c'est sans contredit Plutarque, « dit encore M. de La Harpe , dans son cours « de littérature. D'abord le plan de ses vies « parallèles , établi sur le rapprochement de « deux personnages célèbres chez les deux « nations qui ont donné le plus de modèles « au monde, Rome et la Grèce , est en morale « et en histoire une idée de génie. Aussi « l'histoire n'est-elle nulle part aussi essen- « tiellement morale que dans Plutarque. Ces « parallèles sont des morceaux achevés. C'est « là sur-tout qu'il est supérieur , et comme « écrivain , et comme philosophe. Jamais per- « sonne ne s'est montré plus digne de tenir « la balance , où la justice des siècles pèse les « hommes , et leur assigne leur véritable va- « leur. Personne ne s'est moins laissé séduire « ou éblouir par ce qu'il y a de plus éclatant, « et n'a mieux saisi et même fait valoir le so-

« lide. Il examine et apprécie tout , et con-  
« fronte le héros avec lui-même , les actions  
« avec les motifs , les succès avec les moyens ,  
« les fautes avec les excuses ; et la justice , la  
« vertu , l'amour du bien , sont toujours ce  
« qui détermine son jugement , qu'il prononce  
« toujours autant de réserve que de gravité.  
« Ses réflexions sont d'ailleurs un trésor de  
« sagesse et de vraie politique. C'est la meil-  
« leure école pour ceux qui veulent diriger  
« leur vie publique et même privée sur les  
« règles de l'honnêteté.

« Dans la multitude de ses petits traités de  
« morale , tous utiles et estimables , on peut  
« distinguer ceux intitulés : *Sur la manière de*  
« *lire les poètes , sur la manière d'écouter , sur*  
« *la distinction entre l'ami et le flatteur , sur*  
« *l'utilité qu'on peut retirer de ses ennemis ,*  
« *sur la curiosité , sur l'amour des richesses ,*  
« *sur l'amour fraternel , sur les babillards ,*  
« *sur la mauvaise honte , sur les occasions où*  
« *il est permis de se louer soi-même , sur les*  
« *délais de la justice divine par rapport aux*  
« *méchants.* Tout est généralement sain et  
« substantiel dans ces morceaux d'élite. »

Plutarque mourut vers l'an 140 de J. C., sous le règne d'Antonin le Pieux. Nous avons trois traductions en français des vies de Plutarque, l'une d'Amyot, l'autre de Tallemant, et la troisième de Dacier.

## NOTICE SUR DACIER.

---

ANDRÉ DACIER naquit à Castres en 1651. Il quitta sa ville natale , où il avait commencé ses études , pour aller les continuer sous le savant Tayneguy - Lefèvre , professeur de belles-lettres à Saumur.

Anne Lefèvre , fille de ce professeur , avait étudié avec succès le grec , le latin et l'italien. Le jeune Dacier l'aima bientôt tendrement. Il suivait ainsi qu'elle la religion réformée. Leur naissance , leur fortune , leurs goûts , étaient les mêmes. Lefèvre consentit à leur union : ils s'épousèrent en 1683. Deux ans après , ils se convertirent à la religion chrétienne. Le duc de Montausier , gouverneur du dauphin , choisit Dacier et sa femme pour commenter une partie des anciens auteurs , dont il voulait faire connaître les beautés à son auguste élève. Les deux époux furent présentés au roi , qui les félicita sur leurs travaux. M. de Harlay , premier président au par-

lement de Paris , leur prêta sa maison de campagne à Ménilmontant , et il allait deux fois par semaine y jouir avec eux du charme de l'amitié , et du plaisir attaché aux lettres. La garde du cabinet du Louvre fut confiée à Dacier , comme au savant le plus digne d'occuper cette place. L'académie des inscriptions et belles-lettres le reçut dans son sein en 1695 , et , à la fin de la même année , il fut appelé à l'académie française. Plus tard cette dernière compagnie le nomma son secrétaire perpétuel. Il mourut en 1722.

On lui doit une *édition de Verrius Flaccus* , à l'usage du dauphin : cette édition est enrichie de notes savantes et de corrections judicieuses ; une *traduction d'Horace* , accompagnée de remarques critiques ; la *traduction des vies de Plutarque* , que les hellénistes regardent comme plus fidèle que celle d'Amyot ; la *traduction de l'OEdipe* et de l'*Electre de Sophocle* ; celle d'*Hippocrate* , avec des remarques ; enfin la *traduction* d'une partie des *œuvres de Platon*. Dacier travailla aussi à l'histoire métallique de Louis XIV , et la lui présenta. Ce prince lui donna une pension de deux mille livres.

On reproche à Dacier de manquer de mouvement et de chaleur dans le style ; Pavillon disait que *Dacier était un gros mulet, chargé de tout le bagage de l'antiquité*. Dacier se passionnait pour les anciens qu'il traduisait, au point de n'y apercevoir aucun défaut. L'amour que sa femme et lui avaient pour l'antiquité les porta à manger d'un ragoût dont ils trouvèrent la recette dans Athénée, et dont les substances vénéneuses faillirent abréger leurs jours.



---

# VIE DE CIMON L'ATHÉNIEN

PAR PLUTARQUE.

TRADUCTION DE DACIER.

CIMON étoit fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation , et fille du roi Olorus , comme il est porté dans les poèmes qu'Archélaüs et Mélanthius firent en l'honneur de Cimon. De là vient que Thucydide l'historien, qui étoit parent de Cimon , se dit fils d'Olorus, qui portoit le même nom que le père d'Hégésipyle , son aïeul , et qu'il possédoit des mines d'or en Thrace. On dit même qu'il mourut dans ce pays-là , ayant été tué dans un petit lieu appelé Scaptèhylé , et que ses cendres , ayant été apportées dans l'Attique , on montre encore son tombeau dans le monument même de la famille de Cimon , et près du tombeau de sa sœur Elpinice. Il est vrai que Thucydide étoit du bourg d'Alimuse , et Miltiade de celui

de Lacia. Miltiade ayant été condamné à une amende de cinquante talents , fut mis en prison pour le paiement , et y mourut , laissant son fils Cimon , encore fort jeune , et sa fille Elpinice , qui n'étoit pas encore en âge d'être mariée.

Cimon , dans ses premières années , eut une très mauvaise réputation , et fut fort dif-famé comme un homme très dissolu , grand buveur , et entièrement semblable à son aïeul Cimon , qui , à cause de sa stupidité et de sa bêtise , eut le surnom de *Coalemos* , qui signifie hébété. Stésimbrotus de Thasos , contemporain de Cimon , écrit qu'il n'apprit ni la musique , ni aucune des autres sciences qu'on fait apprendre aux enfants de bonne maison , et qui étoient fort en vogue en Grèce , qu'il étoit entièrement privé de cette éloquence , de cette facilité , et de cette grace de parler , qu'on remarque dans les enfants d'Athènes ; mais qu'il y avoit dans ses discours beaucoup de magnanimité , de vérité et de franchise , et que la trempe de son ame tenoit plus d'un homme du Péloponèse que d'un Athénien. On peut lui appliquer ce qu'Euripide dit d'Hercule , *grossier au-dehors , sans nul orne-*

ment , mais homme de bien au souverain degré. Car cela convient parfaitement au portrait qu'en fait Stésimbrotus.

Pendant sa jeunesse , il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur , car on assure qu'Elpinice n'étoit pas autrement scrupuleuse , et qu'elle accorda ses faveurs au peintre Polygnotus. C'est pourquoi on dit qu'en peignant les captives troyennes dans les galeries du Portique , appelé alors *Plesianaction* , et qui depuis a été appelé *Pæcile* , il peignit Laodicé sous le visage et sous la forme de sa maîtresse Elpinice. Ce Polygnotus , pour dire cela en passant , n'étoit pas un peintre mercenaire , qui eût entrepris cet ouvrage pour de l'argent , mais il fit cette libéralité à sa patrie , pour se faire honneur. C'est ainsi que l'écrivent tous les historiens ; et le poëte même Mélanthius s'en explique en ces termes : *Polygnotus orna à ses frais les temples des dieux , et la place publique de Cécrops , en y peignant les actions des demi-dieux.*

Il y a des auteurs qui disent que le commerce d'Elpinice avec son frère Cimon ne fut pas une débauche secrète , mais un mariage fait dans toutes les formes , parceque , à

cause de sa pauvreté, elle ne trouvoit point de mari d'aussi bonne maison qu'elle. Mais que dans la suite Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athènes, en étant devenu amoureux, et ayant offert de payer l'amende à laquelle son père Miltiade avoit été condamné, si on vouloit la lui accorder, Elpinice y consentit, et Cimon la lui donna en marige. Il est toujours vrai que Cimon fut fort enclin à l'amour des femmes, car le poëte Mélanthius, en badinant avec lui sur ses amours dans ses élégies, fait mention d'une Astéria de Salamine, et d'une autre, nommée Mnestra, comme de ses maîtresses. Il est d'ailleurs constant qu'il eut une passion un peu trop forte pour Isodice, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclês, quoique sa femme légitime, car il fut inconsolable de sa mort, comme cela paroît par les élégies qu'on lui adressa pour le consoler. Le philosophe Panetius croit qu'Archélaüs le physicien fut l'auteur de ces élégies, et il fonde sa conjecture avec quelque sorte d'apparence sur le temps où il vivoit.

Dans tout le reste des mœurs de Cimon, il n'y eut rien que de grand et d'admirable, car il ne cédoit ni à Miltiade en courage et

en audace , ni à Thémistocle en sagesse et en bon sens ; et tout le monde convient qu'il étoit plus jaste et plus homme de bien que l'un et l'autre , et que , ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires , il les surpassoit infiniment tous deux dans les vertus politiques , lors même qu'il étoit encore jeune , et qu'il n'avoit aucune expérience dans la guerre. En effet , à l'invasion des Mèdes , lorsque Thémistocle conseilla aux Athéniens de quitter leur ville , et d'abandonner leur pays pour aller se poster sur leurs vaisseaux , au-devant de Salamine , et combattre là par mer , tout le monde étant étonné et consterné d'un conseil si hasardeux et si téméraire , on vit Cimon qui , suivi de ses camarades et avec un visage gai , montoit le long de la rue du Céramique à la citadelle , pour y consacrer , dans le temple de Minerve , un mors de bride qu'il portoit à la main , comme la ville , dans la conjoncture où elle se trouvoit alors , n'ayant plus besoin de gens de cheval , mais de bons hommes de mer. Et , après avoir fait l'offrande de ce mors , il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple , fit ses prières à la déesse , descendit sur le rivage , et fut le

premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, et leur donna le courage de s'embarquer. Il étoit d'ailleur beau et bien fait de sa personne, comme l'écrivit le poëte Ion, car il avoit la taille haute et majestueuse, et une grande quantité de beaux cheveux frisés, qui ombrageoient ses épaules. Et il brilla si fort à la bataille qui fut donnée bientôt après, et y fit des actions d'une valeur si distinguée, qu'il eut d'abord une grande réputation dans Athènes, avec l'affection de ses citoyens. La plupart se rangèrent de son côté, et commencèrent à l'exhorter à avoir dès-lors des pensées, et à faire des actions qui répondissent à la gloire que son père s'étoit acquise à la journée de Marathon.

Dès qu'il commença à se mêler du gouvernement, le peuple le reçut avec de grands témoignages de joie, et, étant déjà las de Thémistocle, il lui déféra les plus grands honneurs et les premières charges, parcequ'il paroissoit agréable, aisé et commode à la multitude, à cause de sa douceur et de sa simplicité. Mais ce qui contribua encore beaucoup à son avancement, ce fut la protection

d'Aristide , fils de Lysimachus , qui , remarquant dans ses mœurs une nature heureuse qui promettoit beaucoup , voulut se servir de lui comme d'un contre-poids à la grande habileté et à l'audace de Thémistocle. Les Mèdes ne furent pas plutôt chassés de la Grèce , qu'il fut élu capitaine-général de la flotte , les Athéniens n'ayant point encore la principauté parmi les Grecs , mais étant soumis aux ordres de Pausanias et des Lacédémoniens.

La première chose qu'il fit , c'est de faire admirer , dans toutes ses campagnes , le bel appareil de ses troupes , et encore plus la bonne volonté par laquelle elles se distinguoient par-dessus tous les confédérés. Ensuite , comme Pausanias fut entré secrètement en pourparler avec les Barbares pour trahir la Grèce , qu'il eut même écrit au roi des lettres à cet effet , et qu'il traitoit cependant ses alliés avec une extrême rigueur , et avec une fierté sans exemple , se portant contre eux aux dernières insolences , à cause de la grande autorité dont il étoit revêtu , et de l'orgueil insensé dont il étoit plein , Cimon , profitant de sa folie , recevoit avec bonté et douceur ceux qui avoient souffert ses outrages , et vi-

voit avec eux très gracieusement et avec toute sorte d'humanité. En quoi faisant il transporta , sans qu'on y prît garde , des Lacédémoniens aux Athéniens l'empire et le commandement de la Grèce , non par la force des armes , mais par la douceur de ses discours et par la facilité de ses mœurs. Car la plupart des alliés , ne pouvant supporter la dureté et l'arrogance de Pausanias , se rangèrent sous les ordres de Cimon et d'Aristide , qui , en les attirant à eux , envoyèrent en même temps avertir les éphores qu'ils devoient rappeler leur général , parcequ'il déshonorait Sparte , et qu'il troubloit toute la Grèce.

On raconte que Pausanias , étant à Byzance , envoya chercher une jeune fille , appelée Cléonice , née de parents illustres , pour s'en servir à ses plaisirs , et que ses parents , ne pouvant résister à cette dure nécessité , et intimidés par le pouvoir immense dont il abusoit , laissèrent emmener leur fille. Comme elle étoit encore pleine de pudeur , avant que d'entrer dans la chambre , elle pria qu'on ôtât la lumière : elle entra ensuite , et , en marchant dans les ténèbres avec un grand silence pour s'approcher du lit de Pausanias , qui étoit déjà



endormi, elle donna, sans le vouloir, contre la lampe qui étoit éteinte, et la renversa. Au bruit qu'elle fit en tombant, Pausanias se réveilla en sursaut; et, dans la pensée que c'étoit quelque ennemi qui venoit pour l'assassiner, il tira le poignard qu'il avoit sous son chevet, en frappa Cléonice, et la jeta sur le carreau. Cette fille, étant morte de cette blessure, son meurtrier ne pouvoit plus goûter aucun repos, car son image se présenta à lui toutes les nuits pendant son sommeil, et lui prononçoit en colère un vers héroïque, dont le sens est,

« Marche devant le tribunal de la justice,  
« qui punit les forfaits, et qui t'attend; l'inso-  
« lence est enfin funeste aux hommes. »

Les alliés, indignés de cette action si infame, se joignirent à Cimon, et assiégèrent Pausanias dans Byzance. Mais, s'étant échappé, et étant tout troublé de cette image qui le poursuivoit continuellement, il se retira à Héraclée, dans le temple où l'on invoque les ames des trépassés, et là, après avoir fait les sacrifices et les effusions funébres, il appela l'ame de Cléonice, et la conjura de renoncer à sa colère. Cléonice parut enfin, et lui dit

« que bientôt, arrivé à Sparte, il seroit délivré  
« de ses maux. » Voulant sans doute par ces  
paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y  
attendoit.

Cimon, après que tous les alliés se furent réunis sous ses ordres, s'embarqua avec toute son armée pour aller en Thrace, sur les nouvelles que quelques Perses des plus considérables, et parents même du roi, s'étoient emparés de la ville d'Ejone, sur le fleuve du Strymon, et que de là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers. En arrivant il battit leurs troupes dans un grand combat, et les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jeta ensuite sur la Thrace, qui est au-dessus du Strymon, et d'où la ville tiroit ses convois; il en chassa les habitants, se rendit maître de tout le pays, et réduisit par ce moyen les assiégés à une si grande extrémité, que Butès, général du roi, désespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, et se brûla avec tous ses amis et toutes ses richesses.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, tout ayant presque péri dans l'embrasement avec les Barbares; mais,

comme le pays est très beau et très fertile , il le donna à habiter aux Athéniens , qui , pour lui marquer leur reconnoissance , lui permirent de dresser dans la ville trois hermès de marbre , avec des inscriptions pour conserver la mémoire de ce grand exploit. Sur le premier on lisoit en vers élégiaques : *Célébrons à jamais la patience et le courage de ces valeureux Grecs qui , dans la ville d'Ejone et sur les bords du Strymon , ont fait sentir aux fiers enfants des Mèdes les sanglantes fureurs de Mars , et toutes les horreurs de la famine , et les ont enfin réduits au désespoir.*

Sur le second il y avoit ,

*Tels sont les honneurs que les Athéniens ont faits à leurs généraux pour reconnoître les services signalés et les grands biens qu'ils en ont reçus. Ceux qui , jusque dans la postérité la plus reculée , verront ces glorieuses récompenses , en seront encore plus excités à imiter leur vertu , et , entrant dans une noble émulation , ils tâcheront de rendre à leur pays d'aussi grands services , pour s'attirer d'aussi grands honneurs.*

Et sur le troisième on lisoit ,

*Jadis partit de cette ville à la tête de ses*

*belliqueuses bandes , pour suivre les Atrides aux champs d'Ilion , le vaillant Ménésthée , à qui Homère a donné ce grand éloge , que de tous les Grecs il étoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuse armée. Les Athéniens, dans tous les siècles, ont soutenu cette réputation , et ont mérité d'être regardés comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes et les faire agir.*

Quoique le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inscriptions , cependant il n'y avoit alors personne qui ne sût qu'elles le regardoient , et que c'étoit pour lui le comble de l'honneur ; car jamais ni Thémistocle , ni Miltiade, n'en avoient reçu un pareil. Au contraire , le dernier ayant demandé pour toute récompense une couronne de branches de l'olivier sacré , Socharès , du bourg de Décelée , se levant au milieu de l'assemblée , s'y opposa , et lui dit ce mot , qui marquoit beaucoup d'ingratitude pour lui , mais qui fut très agréable au peuple : *Miltiade , lui dit-il , quand tu auras combattu tout seul , demande aussi à être honoré tout seul.* D'où vient donc que les services et les exploits de Cimon furent si fort exaltés et récompensés ? ce fut sans

doute parceque , sous les autres généraux , les Athéniens n'avoient combattu que pour défendre et pour sauver leur patrie , au lieu que , sous Cimon , ils avoient attaqué et battu les Barbares dans leur propre pays , où ils avoient fait des conquêtes. Car ils conquièrent Ejone et Amphipolis , où ils envoyèrent des colonies ; ils en envoyèrent aussi dans l'île de Scyros , dont Cimon se rendit maître par une aventure que je vais raconter.

Cette île étoit habitée par les Dolopes , très peu entendus à cultiver la terre , mais grands corsaires de toute ancienneté ; non contents de faire des courses , ils se mirent aussi enfin à piller et à détrousser ceux qui relâchoient chez eux. Un jour quelques marchands thessaliens étant entrés dans leur port de Ctesium , ils les pillèrent et les mirent en prison. Mais ces prisonniers , ayant trouvé moyen de rompre leurs chaînes et de se sauver , portèrent leurs plaintes devant les amphictyons , et firent condamner toute l'île à rendre à ces marchands tout ce qui leur avoit été pris , et à les dédommager de leur perte. Ceux qui n'avoient point eu de part au pillage refusèrent de contribuer à ce dédommagement , et dirent que c'é-

toit à ceux qui avoient pillé à rendre leur butin. Ceux-ci, craignant d'y être forcés, écrivirent à Cimon, pour le presser de venir avec sa flotte prendre possession de l'île, qu'ils étoient prêts de lui livrer. Ce qu'il fit, et, s'en étant rendu maître de cette manière, il en chassa d'abord les Dolopes, et rendit ainsi la mer Egée libre, et la purgea de ces pirates qui l'infestoient.

Ensuite, ayant appris que Thésée, fils d'Egée, s'enfuyant d'Athènes, s'étoit retiré dans cette île, et qu'il y avoit été tué en trahison par le roi Lycomède, qui craignoit que, s'il lui donnoit un asile, il attireroit sur lui les Athéniens, il mit tout en œuvre pour trouver son tombeau. Car les Athéniens avoient reçu depuis peu un oracle d'Apollon, qui leur ordonnoit de ramasser les os de Thésée, de les porter à Athènes, et de lui rendre les honneurs convenables, comme à un héros. Mais on ne savoit point l'endroit où il avoit été enterré, et les Scyriens ne vouloient ni convenir qu'il eût été tué dans leur île, ni permettre que l'on cherchât son tombeau. Mais Cimon en fit la recherche avec tant d'empressement et de zèle, qu'enfin on le trouva. Il fit donc

charger ces os dans sa galère , les orna magnifiquement , et les porta ainsi dans sa patrie , près de quatre cents ans après que Thésée en fut parti. Ce qui fit un si grand plaisir au peuple , qu'il lui en voulut toujours du bien ; et , pour conserver la mémoire de cet événement , ils établirent une dispute de poètes tragiques , qui fut très célèbre , car Sophocle , encore jeune , ayant fait jouer alors sa première pièce , l'archonte Aphepsion , voyant parmi les spectateurs de grandes brigues et de grandes partialités , ne voulut pas tirer au sort les juges , qui devoient juger du mérite des pièces et adjuger le prix. Mais Cimon étant arrivé dans le théâtre avec les autres généraux , et ayant fait ses libations au dieu qui préside à ces jeux , l'archonte ne permit pas qu'ils sortissent , il les retint ; et , après leur avoir fait prêter le serment , il les obligea de s'asseoir et d'être juges ; car ils étoient dix , un de chaque tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on ait jamais vus , à cause de la dignité des juges , qui donna une merveilleuse émulation aux acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle , ce qui causa un si grand chagrin et une si grande douleur à Eschyle , qu'il ne put plus souffrir

le séjour d'Athènes, il en partit, se retira en Sicile, où il mourut, et il fut enterré près de la ville de Géla.

Le poëte Ion raconte qu'étant encore fort jeune, et fraîchement arrivé de Chio à Athènes, chez Laomédon, il soupa un soir chez Cimon, et qu'après le souper, dès que les libations furent faites, on pria Cimon de chanter, ce qu'il fit si agréablement, que toute l'assemblée ravie le combla de louanges, et dit qu'il étoit plus poli que Thémistocle, qui, ayant été prié de chanter à un repas, répondit *qu'il ne savoit ni chanter, ni jouer de la lyre, mais que d'une ville petite et pauvre il en savoit faire une ville grande et riche.*

Après qu'il eut cessé de chanter, la conversation étant tombée sur ses actions, comme chacun rappeloit celles qui lui paroissent les plus belles et les plus grandes, il ne fit mention pour lui que d'une ruse dont il avoit usé, et qui lui paroissoit la chose la plus sage et du plus grand sens qu'il eût jamais faite. Les alliés avoient fait quantité de prisonniers surles Barbares dans les villes de Seste et de Byzance, et, pour faire honneur à Cimon, ils le prièrent de faire le partage du butin. Cimon mit



d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre tous leurs ornements et toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais Cimon leur donna le choix, et leur dit *que les Athéniens se contenteroient de la part qu'ils auroient refusée*. Alors un certain Hérophytus de Samos, leur ayant conseillé de choisir plutôt la dépouille des Perses que les Perses mêmes, ils le crurent, prirent les ornements des Perses, et laissèrent les prisonniers aux Athéniens.

Cimon partit donc avec le lot qui lui étoit resté, passant pour un ridicule faiseur de partages, car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de bracelets d'or, quantité de riches vestes, et de beaux manteaux de pourpre, et les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nus, et qui étoient très mal propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Lydie les parents et les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent jusqu'au dernier à grosses sommes d'argent, de sorte que des deniers qui revinrent de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flotte

quatre mois, et qu'il eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public.

Cimon étant donc devenu fort riche par ce moyen, tous ces grands biens qu'il avoit si honorablement gagnés sur les Barbares, il les dépensa plus honorablement encore pour le soulagement de ses citoyens ; car il ôta les clôtures de ses terres et de ses jardins, afin que les Athéniens nécessiteux, et les étrangers même, pussent y aller cueillir sans crainte avec toute liberté les fruits dont ils auroient besoin. Tous les jours il avoit chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de gens, et tous les pauvres qui vouloient y aller étoient bien reçus et avoient là leur nourriture sûre, afin que, n'étant pas obligés de travailler de leur métier pour gagner leur vie, ils pussent donner tout leur temps aux affaires de la république. Il est vrai qu'Aristote écrit que ce souper n'étoit pas pour tous les pauvres d'Athènes indifféremment, mais seulement pour les pauvres de son bourg de Lacia.

Quand il alloit dans les rues il se faisoit suivre par un grand nombre de gens fort bien

vêtus, et lorsqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard qui n'avoit qu'un méchant habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses domestiques, et il n'y avoit point de pauvre citoyen qui ne tînt à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette libéralité. Davantage ces mêmes domestiques portôient toujours sur eux beaucoup d'argent, et en passant dans la place ils s'approchoient des plus apparents et des plus honnêtes de ces nécessiteux, et leur mettoient dans la main quelque pièce d'argent très secrètement et sans être vus de personne; et c'est de quoi Cratinus, poète comique, semble faire mention dans une de ses pièces, intitulée *les Archiloques*, où il dit : *Pour moi, Metrohius, greffier, je me flattois de la douce espérance de passer heureusement ma vieillesse auprès de Cimon, le plus divin, le plus hospitalier, le plus charitable de tous les hommes, et le premier.* Et Gorgias le Léontin dit fort bien,

*Que Cimon amassoit des richesses pour s'en servir, et qu'il s'en servoit pour se faire estimer et honorer.* Critias même, qui fut un des trente tyrans, souhaite dans ses élégies *les richesses des descendants de Scopas, la magnanimité de*

*Cimon, et les trophées d'Agésilas le Lacédémonien.* Et encore aujourd'hui nous ne connoissons Lichas le Spartiate, et son nom n'est devenu célèbre parmi les Grecs, que parceque, les jours où les enfants des Spartiates s'exerçoient et dansoient tout nus, il recevoit chez lui tous les étrangers qui venoient à la fête, et les traitoit magnifiquement.

Mais la libéralité de Cimon surpassoit infiniment l'hospitalité, l'humanité, et la charité des anciens Athéniens; car ceux-ci ont bien répandu parmi les hommes, et c'est de quoi ils se glorifient avec raison, la semence de la nourriture, s'il est permis de parler ainsi, en leur enseignant à semer le blé; ils leur ont montré encore l'usage des fontaines, et l'utilité du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, en faisant de sa maison comme le prytanée commun de tous les hommes, en leur abandonnant les prémices des fruits de ses terres, et de tout ce que les saisons lui apportotent de meilleur et de plus beau, et en permettant aux plus étrangers même d'en prendre tant qu'ils vouloient, et d'en user comme de leur bien propre, a comme rappelé dans la vie cette ancienne communauté si vantée du temps

de Saturue et du siècle d'or. Et quant à ceux qui, pour calomnier ces largesses de Cimon, disent que c'étoient des moyens pour flatter le peuple, pour s'insinuer dans ses bonnes graces, et pour attirer ses faveurs, ils sont assez réfutés par le reste de la vie de ce personnage qui tenoit pour l'aristocratie, et étoit entièrement porté pour le gouvernement des Lacédémoniens, comme il le témoigna hautement en se joignant à Aristide pour s'opposer à Thémistocle, qui élevoit la démocratie plus haut qu'il ne falloit, et après cela encore en s'emportant extrêmement contre Ephialte, qui, pour faire plaisir au peuple, vouloit casser le sénat de l'aréopage.

Quoiq' il vît tous les autres gouverneurs de son temps, hors les seuls Aristide et Ephialte, enrichis par les concussions et par les voleries qu'ils faisoient sur le public, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures, non seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, et continua jusqu'à la fin de sa vie de faire et de dire gratuitement et sans aucun loyer tout ce qui étoit utile et expédient pour la république.

Sur son désintéressement on raconte qu'un Barbare, nommé Rœsacès, ayant quitté le parti de son maître, le roi de Perse, vint à Athènes avec de grandes richesses, et que là, se voyant déchiré par les calomniateurs, qui vouloient le rendre suspect au peuple, il se réfugia dans la maison de Cimon, et en y entrant il mit d'abord sur la porte du vestibule deux grandes coupes, dont l'une étoit pleine de dariques d'argent, et l'autre de dariques d'or; que Cimon le voyant se prit à rire, et lui demanda *lequel il aimoit le mieux, de l'avoir ou pour pensionnaire, ou pour ami*; et que le Barbare lui ayant répondu *qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami*; Cimon lui repartit, *Eh bien, retourne-t'en donc, et remporte ton or et ton argent, car étant ton ami, je m'en servirai comme du mien propre quand j'en aurai besoin.*

En ce temps-là les alliés continuoient bien de payer les contributions auxquelles ils avoient été taxés, mais las des campagnes qu'ils avoient faites, n'ayant plus besoin de continuer la guerre, et ne desirant désormais que de cultiver leurs héritages, et de vivre en repos, les ennemis s'étant retirés et ne les

incommodant plus par leurs courses , ils n'envoyoient plus ni les hommes , ni les vaisseaux qu'ils devoient fournir. Les autres généraux des Athéniens tâchoient de les y forcer par toutes sortes de voies , ils traînoient en justice ceux qui y manquoient , et obtenoient contre eux des condamnations à des amendes , et à des peines même corporelles , ce qui rendoit odieux et insupportable aux alliés le gouvernement des Athéniens. Cimon , élu général , prit une voie toute contraire , il ne força aucun Grec , mais prenant l'argent de ceux qui ne vouloient pas servir en personne , et leurs vaisseaux vides , il permit qu'alléchés par la douceur du repos ils demeurassent tranquillement dans leurs maisons , et que , de bons hommes de guerre qu'ils étoient , ils devinssent par leur paresse , par leur luxe , et par leur folie , de bons laboureurs et de bons négociants lâches et timides. Et , faisant monter ces vaisseaux par les Athéniens tour-à-tour , les endurcissant ainsi aux travaux et aux fatigues , et les aguerrissant de plus en plus par toutes ces expéditions , il se trouva qu'en très peu de temps les contributions et la solde que les alliés payoient lui eurent servi à rendre les

Athéniens maîtres de ceux même qui les souoyoient et entretenoient. Car comme les Athéniens étoient continuellement sur mer, qu'ils avoient toujours le harnois sur le dos et les armes à la main, et qu'ils étoient nourris et exercés dans toutes ces guerres, les alliés s'accoutumèrent peu-à-peu à les craindre et à les flatter, et par là, sans s'en apercevoir, ils se trouvèrent tout d'un coup, au lieu d'alliés des Athéniens, leurs tributaires et leurs esclaves.

Il faut dire encore que jamais capitaine grec ne rabaissa ni n'humilia si fort l'orgueil et la fierté du grand roi de Perse que Cimon. Car, après l'avoir chassé de la Grèce, il ne le quitta point, mais, le suivant pied à pied sans lui donner le temps de respirer et de rétablir ses troupes, il ravagea son pays, lui prit plusieurs villes, et en obligea plusieurs autres à se révolter, et à embrasser le parti des Grecs, de sorte que, dans toute l'Asie, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, on ne voyoit pas briller un seul étendard des Perses. Et encore, ayant appris que les généraux du roi étoient sur les côtes de la Pamphylie avec une grosse armée et grand nombre de vaisseaux, et voulant les épouvanter de manière qu'ils n'osassent plus



paroître dans cette mer qui est en-deçà des îles Chélidoniennes, il fit voile des ports de Cnide et de Triopium avec deux cents galères que Thémistocle avoit fait faire très légères et très propres à tourner et à manier avec une extrême agilité, et qu'il élargit alors en faisant sur chacune avec des planches un pont qui débordoit des deux côtés, afin que, tenant un plus grand nombre de combattants, elles fussent plus redoutables, et fissent un plus grand effet contre l'ennemi.

Il cingla d'abord vers la ville des Phaselites, qui étoient Grecs de nation, mais qui ne vouloient ni recevoir sa flotte dans leurs ports, ni se déclarer contre le roi. Et, après avoir fait le dégât dans leur pays, il s'approcha de leurs murailles pour les assiéger. Ceux de Chio, qui servoient sur sa flotte, et qui, de toute ancienneté, étoient amis des Phaselites, tâchoient d'adoucir la colère de Cimon, et pendant qu'ils y travailloient, ils avertissoient les Phaselites de tout ce qui se passoit par des lettres attachées à des flèches qu'ils jetoient dans la place par-dessus les murs. Enfin ils moyennèrent leur accommodement, à condition qu'ils paieroient dix talents, qu'ils sui-

vroient les Grecs , et qu'ils combattroient avec eux contre les Barbares.

Éphorus écrit que Tithraustès étoit amiral de la flotte du roi , et Pherendalès général de son armée de terre. Mais Callisthène assure qu'Ariomandès , fils de Gobryas , étoit le généralissime de toute cette grande puissance ; qu'il se tenoit à l'ancre avec toute sa flotte à l'embouchure de l'Eurymedon , et qu'il ne vouloit point hasarder le combat contre les Grecs , parcequ'il attendoit un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens , qui lui venoient de Cypre.

Cimon , au contraire , pour prévenir ce renfort , s'avança contre eux en bataille , résolu , s'ils ne vouloient pas combattre de leur bon gré , de les y obliger par force. Les Barbares , pour éviter cette nécessité , entrèrent dans le fleuve ; mais , comme les Athéniens les y suivirent , ils vinrent enfin à leur rencontre avec six cents voiles , comme l'écrit Phanodemus , ou avec trois cent cinquante , si l'on s'en rapporte à Éphorus. Et dans ce combat naval ils ne firent rien qui répondît à de si grandes forces , car , tournant d'abord leurs proues vers la terre , les premiers qui

purent en approcher s'y jetèrent, et se retirèrent dans l'armée de terre, qui étoit en bataille assez près du rivage, et les autres tombèrent entre les mains des Grecs, et furent fort maltraités; et une preuve certaine que les vaisseaux des Barbares étoient en très grand nombre, c'est que, bien qu'il y en eût beaucoup qui se sauvèrent, comme cela est vraisemblable, et beaucoup d'autres qui furent brisés ou coulés à fond, les Athéniens ne laissèrent pas d'en prendre deux cents.

Après cette défaite de la flotte, l'armée de terre s'approcha du rivage. Cimon trouvoit que c'étoit une entreprise très hasardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, et de mener des troupes déjà fatiguées et affoiblies contre des troupes fraîches et supérieures en nombre. Mais voyant que le courage de ses soldats étoit infiniment relevé par leur première victoire, que leurs forces en étoient même augmentées, et qu'ils ne demandoient qu'à être lâchés contre les Barbares, il fit descendre son infanterie pesamment armée, encore toute chaude du combat. Cette infanterie saute à terre avec de grands cris, et se jette impétueusement sur les Perses.

Ceux-ci les reçoivent avec courage , et soutiennent leur premier choc sans s'ébranler. Le combat fut rude ; beaucoup des plus braves Athéniens et des plus considérables y furent tués ; enfin , après de grands efforts , les Grecs rompirent les Barbares , les mirent en fuite , et en firent un grand carnage. Tout ce qui ne périt pas par l'épée fut pris , et on se rendit maîtres de leurs pavillons qui étoient remplis de toutes sortes de richesses.

Mais Cimon , comme un redoutable athlète , après avoir vaincu en un seul jour dans deux grands combats , et avoir , par son combat de terre , surpassé l'exploit de Salamine , et , par son combat de mer , celui de Platée , ajouta encore un nouveau trophée à ces deux victoires , car ayant été averti que les quatre-vingts vaisseaux phéniciens , qui n'avoient pu se trouver à la bataille , étoient arrivés au port d'Hydre , il y alla en toute diligence avec sa flotte. Ces barbares ne savoient encore rien de certain de ce qui étoit arrivé aux deux grandes armées ; ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent été battues , et ils demeuroient en suspens , flottant entre la crainte et l'espérance. Mais quand ils virent arriver la flotte

victorieuse, ils furent si abattus qu'ils ne firent presque point de résistance. Tous leurs vaisseaux furent pris, et la plus grande partie de leurs troupes taillée en pièces.

Ce grand échec humilia si fort la fierté du grand roi, qu'il consentit à signer ce traité de paix si célèbre, dont les deux principaux articles étoient, qu'il se tiendrait toujours éloigné des mers de la Grèce de la carrière d'un cheval, et qu'il ne navigueroit jamais en-deçà des roches Cyanées et des îles Chélidoniennes avec aucunes galères armées, ni autres vaisseaux de guerre. Il est vrai que Callistène écrit que cela ne fut point stipulé par le traité, mais que le roi l'exécuta par la grande terreur que lui imprima sa défaite, et qu'il se tint toujours si loin de la Grèce par cette raison, que, dans la suite, Périclès, avec cinquante galères, et Éphialte, avec trente seulement, coururent bien au-delà de ces îles Chélidoniennes sans trouver la moindre flotte des Barbares, ni même un seul de leurs vaisseaux. Mais dans les décrets publics que Cratère a recueillis, on trouve la copie de ce traité, ce qui montre qu'il est véritable. On dit de plus que, pour cette occasion, les Athéniens

élevèrent l'autel de la Paix, et qu'ils décernèrent de grands honneurs à Callias, qui avoit été envoyé en ambassade auprès du roi de Perse, pour lui faire ratifier ce traité.

Après que les dépouilles eurent été vendues à l'encan, il se trouva tant d'or et d'argent dans l'épargne, que les Athéniens eurent abondamment de quoi fournir à toutes les dépenses publiques, et que de ces mêmes fonds ils firent bâtir la muraille de la citadelle qui regarde le midi. On dit aussi que les grandes murailles qu'on appelle *les jambes*, et qui joignent le pirée à la ville, furent véritablement bâties après Cimon; mais que ce fut lui qui, des fruits de sa victoire, en fit jeter les premiers fondements avec beaucoup de travail et une grande dépense: car, comme le terrain où on étoit obligé de les asseoir se trouvoit au milieu des eaux et des marais, il fallut dessécher, et consolider les marais à force de cailloux et de grosses pierres de taille qu'on y jetoit, et faire ainsi ces fondations à pierres perdues. Il fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux destinés aux exercices et aux jeux honnêtes des gens de condition, qui, dans la suite, furent dans

une très grande vogue ; car il planta quantité de beaux arbres dans la place publique ; et de l'Académie, qui étoit un lieu aride et nu , il en fit un parc et un bocage délicieux , arrosé de quantité de belles fontaines , et percé de plusieurs grandes allées couvertes pour se promener, et de longues lices pour y faire des courses.

Quelque temps après , ayant eu nouvelles que quelques Perses ne vouloient pas abandonner la Chersonèse de Thrace , dont ils s'étoient emparés , et qu'ils appeloient à leur secours les peuples de la haute Thrace pour s'y maintenir , il alla contre eux avec quatre galères. Les Barbares, ayant appris qu'il étoit parti d'Athènes avec ce peu de vaisseaux, n'en faisoient aucun compte ; mais avec ces quatre galères il ne laissa pas de les attaquer. Il prit treize de leurs vaisseaux , les chassa entièrement de leur pays , soumit les Thraces , et réduisit toute la Chersonèse sous le pouvoir des Athéniens.

Après cette expédition il alla contre ceux de l'île de Thasos qui s'étoient révoltés , les battit dans un grand combat naval , prit trente-trois de leurs navires , assiégea leur ville, la prit

d'assaut, acquit aux Athéniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voisin, et leur soumit toutes les terres qui étoient de la dépendance de cette île.

De là il lui étoit aisé de passer dans la Macédoine, et d'enlever aux Macédoniens une grande partie de leur pays. Comme il ne voulut pas profiter de cette occasion, cela donna lieu de l'accuser de s'être laissé corrompre par les présents du roi Alexandre, et sur cela il fut poursuivi en justice par ses ennemis, qui s'étoient ligüés contre lui. Dans les justifications qu'il employa auprès de ses juges, il dit, *Que jamais il n'avoit fait amitié ni alliance avec les Soniens, ni avec les Thessaliens, peuples très riches, comme l'avoient fait plusieurs de leurs généraux qui avoient cherché à s'enrichir; mais qu'il s'étoit lié avec les Macédoniens, parcequ'il admiroit et qu'il tâchoit d'imiter leur simplicité, leur frugalité et leur tempérance, qu'il préféroit à toutes les richesses du monde; que du reste il pouvoit se vanter que personne n'étoit plus aise que lui d'enrichir sa ville des dépouilles de ses ennemis.*

Stesimbrotus, en parlant de ce jugement, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès pour



le solliciter en faveur de son frère Cimon, et pour tâcher de le fléchir par ses prières ; car il étoit un de ses plus violents accusateurs. Périclès, après l'avoir entendu, lui dit en riant : *Elpinice, vous êtes désormais trop vieille pour venir à bout d'aussi grandes affaires par vos sollicitations.* Néanmoins le jour que l'affaire fut jugée il fut plus doux que tous les autres, et ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, encore ne fut-ce que par manière d'acquit. Cimon fut donc absous à pur et à plein.

Du reste, pendant tout le temps qu'il gouverna, et qu'il resta dans la ville, il retint et refréna toujours la licence du peuple, qui mettoit le pied sur la gorge aux nobles, et attiroit à lui toute la puissance et l'autorité. Mais, après qu'il fut encore parti pour aller commander l'armée, le peuple se voyant la bride sur le cou, et se sentant appuyé par Éphialte, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les lois fondamentales et les anciennes coutumes, dont il avoit usé de tout temps, ôta au sénat de l'Aréopage la connoissance de la plupart des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes, et en très petit nom-

bre, et se rendit maître absolu de tous les tribunaux ; de sorte qu'il jeta sa ville dans une pure démocratie, Périclès étant déjà puissant, et favorisant ce parti de tout son pouvoir. C'est pourquoi, quand Cimon fut de retour, il témoigna son mécontentement de voir la dignité du sénat foulée aux pieds, et tâcha par toutes sortes de moyens de le remettre en possession de son autorité, et de ressusciter l'aristocratie, qui avoit été établie du temps de Clisthène. Mais ses ennemis se mirent à crier et à exciter contre lui le peuple, en renouvelant les bruits qui avoient couru de son commerce avec sa sœur Elpinice, et en lui reprochant le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Sur quoi il y eut des vers d'Eupolis, qui furent fort célèbres, et qui disoient : *Il n'étoit point méchant homme, mais il étoit sujet au vin et très négligent, et il prenoit souvent la liberté de découcher pour aller à Sparte, laissant sa pauvre sœur Elpinice toute seule avec une grande cruauté.*

Que si, étant aussi négligent et aussi adonné au vin que le dit ce poëte, il a pris tant de villes et remporté tant de victoires, il est certain que s'il eût été vigilant et sobre, aucun des

capitaines qui ont été avant lui et après lui ne l'auroit surpassé en faits d'armes et en glorieux exploits. Il est vrai que dès le commencement de sa vie il eut beaucoup d'inclination pour Lacédémone : car de deux enfants jumeaux qu'il eut d'une femme clitorienne, comme l'écrivit Stésichore, il nomma l'un *Lacédémonius*, et l'autre *Éleus*. C'est pourquoi Périclès reprocha souvent à ces enfants leur race du côté de leur mère. Mais Diodore le géographe écrit que ces deux enfants, et un troisième encore, qui fut appelé Thessalus, lui naquirent d'Isodice, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclês, et par conséquent Athénienne.

Ce qui contribua le plus à son élévation, ce fut la faveur des Lacédémoniens, qui étoient ennemis déclarés de Thémistocle, et qui aimoient mieux que Cimon, qui étoit jeune, eût dans Athènes la principale puissance et la plus grande autorité. Les Athéniens le voyoient d'abord avec plaisir, parceque cette bienveillance des Spartiates pour Cimon leur apportoit de grands avantages. En effet, quand ils commencèrent à s'agrandir et à vouloir se mêler seuls des affaires des alliés, et s'attribuer le commandement des armées, ils n'étoient

nullement fâchés de la puissance et du grand crédit de Cimon, car c'étoit lui qui faisoit tout parmi les Grecs, parcequ'il traitoit tous les alliés avec beaucoup d'humanité, de douceur et de courtoisie, et qu'il étoit très agréable aux Lacédémoniens. Mais quand ils furent devenus plus grands et plus puissants, et qu'ils virent le grand attachement que Cimon avoit pour les Spartiates, alors ils en furent très fâchés ; car en leur parlant il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone, sur-tout quand il les reprenoit de quelque chose, ou qu'il vouloit les piquer, comme l'écrivit Stesimbrotus ; car il avoit accoutumé de leur dire : *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates*. Et par-là il s'attira l'envie et la haine de ses citoyens.

Mais ce qui lui porta le plus grand coup, ce fut une calomnie horrible, dont voici le fondement : la quatrième année du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais ouï parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abymes, le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusqu'à leurs fondements, plusieurs de leurs sommets se détachèrent, et croulèrent, toute

la ville fut bouleversée et abymée , excepté cinq maisons , qui restèrent seules au milieu de cette désolation épouvantable. Il y avoit alors dans un grand portique plusieurs jeunes hommes , et plusieurs jeunes garçons , qui s'exerçoient ensemble tout nus. Un peu avant que le tremblement commençât , on dit qu'il se leva tout-à-coup un lièvre qui passa le long du portique ; les jeunes garçons , tout frottés et huilés qu'ils étoient , se mirent à courir après , et à le chasser pour se divertir ; ils ne furent pas plutôt sortis , que le portique tomba sur les jeunes hommes qui étoient restés , et les écrasa. On montre encore aujourd'hui dans le lieu même leur tombeau , qui est appelé *Seismatia*. Archidamus , qui sur le danger présent conjectura très habilement celui dont il étoit menacé , et qui voyoit ses citoyens empressés à sauver ce qu'ils avoient de plus précieux , ordonna qu'on sonnât des trompettes pour donner l'alarme , comme si l'ennemi étoit prêt à tomber sur eux , afin qu'ils accourussent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela seul qui sauva Sparte dans ce terrible moment , car les Ilotes accoururent de toutes parts , pour achever de

détruire ceux que le tremblement de terre avoit épargnés ; mais , les ayant trouvés armés et en bataille , ils se retirèrent dans les villes voisines , et commencèrent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins , et se sentant fortifiés par les Messéniens , qui étoient alors en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, Lacédémone envoya Périclidas à Athènes demander du secours.

Le poëte Aristophane , pour se moquer de cet ambassadeur , dit , en s'adressant aux Lacédémoniens : *Avez-vous oublié que jadis le Spartiate Périclidas vint suppliant à Athènes, et qu'assis au pied des autels, pâle et défait avec sa casaque rouge , il nous demandoit une armée , etc.* Ephialte s'y opposoit , et protestoit qu'on ne devoit point les secourir , ni relever une ville rivale d'Athènes , mais qu'il falloit la laisser ensevelie dans ses abîmes , et tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Mais Critias dit que Cimon , préférant l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie , entraîna le peuple par son éloquence , et marcha au secours de Sparte , avec quatre mille hommes de pied. Ion rapporte même

l'endroit de son discours qui frappa et qui persuada le plus les Athéniens. Car il dit qu'il les exhorta à *ne pas laisser la Grèce boiteuse , et leur ville sans contre-poids.*

Après qu'il eut secouru les Lacédémoniens, comme il s'en retournoit , il passa par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandoit dans Corinthe , se plaignit aigrement à lui de ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa place avant que d'en avoir demandé la permission aux habitants. Car , lui dit-il, *Quand on frappe à la porte de quelqu'un , encore n'entre-t-on point que le maître ne l'ait ordonné. — Mais vous autres , Lachartus , lui repartit promptement Cimon , vous n'avez pas frappé aux portes des Cléonéens et des Mégaréens ; vous les avez brisées ; et vous y êtes entrés à main armée , prétendant que tout devoit être ouvert au plus fort.* Par ces paroles , pleines de fermeté et d'audace , Cimon rembarra fort à propos le capitaine corinthien , et il continua sa route.

Quelque temps après , les Lacédémoniens appelèrent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens et les Ilotes , qui s'étoient emparés d'Ithonne. Mais , quand ils

furent arrivés , ils commencèrent à craindre leur audace , leur puissance et leur grande réputation , et leur firent l'affront de les renvoyer eux seuls de tous leurs alliés , comme des gens suspects , et capables de tout entreprendre.

Les Athéniens , s'en étant retournés pleins de colère et de ressentiment , se déclarèrent , dès ce jour-là , ennemis jurés de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone , et , sur le moindre prétexte qu'ils purent trouver , ils bannirent Cimon du ban de l'ostracisme , qui étoit un bannissement pour dix ans.

Il arriva , pendant ce temps-là , que les Lacédémoniens , revenant d'une expédition où ils avoient affranchi la ville de Delphes de la dépendance des Phocéens , et étant campés dans la plaine de Tanagre , les Athéniens allèrent à leur rencontre pour les combattre. En cette occasion Cimon se crut dispensé de garder son ban , et se rendit avec ses armes dans sa tribu Oeneide , pour servir sa patrie , et pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacédémoniens. Le conseil des cinq cents en étant informé , et craignant , sur les criailleries de ses ennemis , qu'il ne fût venu



pour les trahir en troublant l'ordonnance de leur bataille , et pour mener ensuite dans Athènes les Lacédémoniens victorieux , envoya faire défenses expresses aux capitaines de le recevoir dans leurs bandes. Il fut donc obligé de se retirer ; mais , avant que de partir , il s'adressa à Euthippe , du bourg d'Anaphluste , et à quelques autres de ses compagnons , qui étoient les plus soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens , et les conjura de combattre de toutes leurs forces et sans se ménager , afin que cette journée servît de preuve à leur innocence , et effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon injuste , qui les déshonorait.

Ces braves gens , qui étoient au nombre de cent , excités par ces paroles , lui demandèrent son armure complète , qu'ils placèrent au milieu de leur petit bataillon , et , se servant en un gros , ils soutinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates , et combattirent avec tant d'acharnement , qu'ils se firent tous tuer , laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte , et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Cela fut cause aussi qu'ils ne persévérèrent

pas long-temps encore dans leur colère contre Cimon. Adoucés en partie, comme il est vraisemblable, par le souvenir des services qu'il leur avoit rendus, et en partie ramenés par la conjoncture fâcheuse où ils se trouvoient; car, ayant été défaits dans le grand combat qui fut donné à Tanagre, et attendant le printemps prochain une armée du Péloponèse, qui viendrait fondre sur eux, ils rappelèrent Cimon de son bannissement. Et ce fut Périclès lui-même qui en dressa et proposa le décret, tant les querelles étoient alors civiles et politiques, et les animosités modérées et prêtes à s'apaiser dès que l'utilité publique le demandoit, et tant l'ambition, qui est la plus vive et la plus forte des passions, cédoit et se conformoit aux temps et aux besoins de la patrie.

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement cette guerre, déjà très allumée, et réconcilia les deux villes. Mais la paix faite, voyant que les Athéniens ne pouvoient demeurer en repos, et qu'ils vouloient se donner du mouvement et se servir de leurs armées pour s'agrandir, il eut peur qu'ils n'inquiétassent quelque peuple de la Grèce, ou qu'en

rôdant autour des îles du Péloponèse avec une si grosse flotte, ils ne donnassent quelque prétexte d'accuser leur ville d'avoir excité des guerres civiles, ou d'avoir donné des sujets de plainte à leurs alliés. Il arma donc deux cents galères pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte et en Cypre. Par-là il vouloit accoutumer les Athéniens et les exercer à faire la guerre contre les Barbares, et en même temps les enrichir par les voies justes et permises, en les mettant en état de rapporter dans leur patrie les dépouilles et toutes les richesses de leurs ennemis naturels.

Quand tout fut prêt, et que l'armée fut sur le point de s'embarquer, Cimon eut la veille ce songe : il lui sembla qu'une lyce (\*) fort en colère aboyoit contre lui, et qu'au milieu de son aboi elle prononça d'une voix humaine et très bien articulée : *Viens, car tu nous feras plaisir, à moi et à mes petits*. Ce songe paroissoit difficile à expliquer. Mais un certain Astyphilus, de Posidonie, ami particulier de Cimon, grand devin et bon interprète des son-

---

(\*) Chienne de chasse.

ges, lui déclara que ce songe lui prédisoit la mort, et voici comme il l'expliquoit : le chien est ennemi de l'homme contre lequel il aboie; or, on ne sauroit faire à son ennemi un plus grand plaisir que de mourir, et ce mélange de la voix humaine avec l'aboi marque pour ennemi un Méde. Car l'armée des Mèdes est composée de Grecs et de Barbares.

Après ce songe, il lui arriva encore un autre signe qui n'étoit pas moins surprenant. Un jour qu'il offroit un sacrifice à Bacchus, le prêtre ayant ouvert la victime après l'avoir égorgée, il vint une quantité prodigieuse de fourmis, qui enlevèrent le sang qui étoit figé, le portèrent peu-à-peu auprès de Cimon, et lui en enduisirent le gros doigt du pied, sans que personne y prît garde, pendant un assez long temps. Enfin Cimon s'en aperçut, et, comme il les regardoit, le sacrificateur vint lui présenter le foie de la victime qui s'étoit trouvée sans tête.

Malgré ces sinistres présages, il ne laissa pas de s'embarquer; car il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Il envoya d'abord en Egypte soixante de ses vaisseaux, et avec les autres il retourna sur les côtes de la Pamphy-

lie , battit l'armée navale du roi , composée de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie , se rendit maître de toutes les villes des environs , et épioit cependant l'occasion de pénétrer en Egypte ; car il ne concevoit pas de médiocres desseins , et il ne pensoit à rien de moins qu'à ruiner et détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Et ce qui l'excitoit le plus à cette haute entreprise , c'étoit l'envie et la jalousie dont il étoit animé contre Thémistocle , sur ce qu'il avoit appris que sa gloire et sa puissance étoient très grandes parmi les Barbares , depuis qu'il avoit promis au roi que , s'il entreprenoît la guerre contre les Grecs , il conduiroit lui-même son armée , et le serviroit très utilement. Mais on dit qu'avec toutes ces magnifiques promesses , Thémistocle , désespérant de pouvoir jamais venir à bout de la Grèce , et surmonter la fortune et la vertu de Cimon , se fit mourir volontairement lui-même.

Cependant Cimon , qui avoit formé plusieurs grands projets , et comme donné le signal de plusieurs grandes batailles , se tenoit avec sa flotte à la rade de Cypre. De là il envoya à l'oracle de Jupiter Ammon quelques uns

de ses gens les plus fidèles et les plus affectionnés, pour consulter ce dieu sur des choses très secrètes ; car personne n'a jamais su pourquoi il les avoit envoyés. Et le dieu ne leur rendit pas même d'oracle ; mais dès qu'il les vit entrer dans son temple, il leur ordonna de s'en retourner, *parceque Cimon s'étoit déjà rendu auprès de lui*. Ces paroles ouïes, ces ambassadeurs reprirent incontinent le chemin de la mer. Etant arrivés au camp des Grecs, qui étoit sur les côtes d'Egypte, ils apprirent la mort de Cimon ; et, rapportant le temps de cette mort à celui où le dieu leur avoit annoncé qu'il s'étoit déjà rendu auprès de lui, ils connurent que, sous cette espèce d'énigme, il leur avoit déclaré sa mort, en leur faisant entendre qu'il étoit déjà avec les dieux.

La plupart des historiens écrivent qu'il mourut de maladie au siège de Citium, ville de Cypre ; d'autres disent que ce fut d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les Barbares. En mourant il commanda à ses officiers de ramener promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de secret, qu'ils avoient gagné leurs ports, et s'étoient mis en

sûreté , avant qu'aucun ni des ennemis , ni même des alliés , se fût aperçu que Cimon n'étoit plus en vie. Cimon , tout mort qu'il étoit , conduisit et commanda encore sa flotte pendant trente jours , comme l'écrivit Phano-dème.

Après lui , il n'y eut plus aucun des généraux grecs qui fît rien de considérable , ni d'éclatant contre les Barbares. Mais , animés par leurs orateurs , grands brouillons et grands artisans de querelles et de noises , ils se tournèrent les uns contre les autres , et en vinrent à une guerre ouverte , sans que personne se mît entre deux pour les séparer : ce qui fut un répit bien utile pour les affaires du roi , et une ruine inexprimable pour celles des Grecs. Enfin , après plusieurs années , Agésilas porta ses armes en Asie , et renouvela un peu la guerre contre les lieutenants du roi , qui commandoient dans les provinces maritimes. Mais , dans cette expédition , il n'eut pas le temps de rien faire de bien grand , ni de bien mémorable ; car , rappelé par les nouvelles brouilleries et par les nouvelles séditions qui s'étoient excitées en Grèce pour de nouveaux sujets , il fut obligé de partir , laissant les

commissaires et exacteurs des Perses lever leurs tributs et leurs impôts, au milieu des villes alliées et amies de la Grèce. Au lieu que, pendant que Cimon avoit gouverné, on n'avoit pas vu un seul huissier qui eût osé porter un exploit, ni aucun homme de guerre qui eût osé paroître pour le soutenir, à plus de quatre cents stades de toutes ces villes, et de la côte de la mer.

Une marque sûre que les os de Cimon furent rapportés dans l'Attique, c'est son tombeau qu'on y voit encore aujourd'hui, et qui est appelé *Cimonia*. Cependant les peuples de la ville de Citium honorent encore de notre temps un certain tombeau, qu'ils appellent *le tombeau de Cimon*, comme l'écrivit l'orateur Nausicratès, qui ajoute qu'ils lui rendoient cet honneur, parceque, dans un temps de stérilité et de famine, le dieu qu'ils allèrent consulter leur répondit, *de ne plus négliger Cimon, mais de l'honorer et de le révéler comme un dieu*. Voilà quel fut le capitaine grec.



# EUPHROSIE,

## NOUVELLE GRECQUE (\*).

---

L'AMOUR ne se plaît point toujours dans les larmes , et il met quelquefois son plus doux plaisir à sécher celles qu'il fait répandre. Mortels, redoutez moins sa puissance, l'univers est plein de ses bienfaits. Titon , que ses feux ont eu le pouvoir de rajeunir, le bénit dans les bras de l'Aurore. Acis et Galatée chantent, sous les eaux qu'il embrase, le bonheur qu'ils lui doivent ; et, sans chercher ailleurs que sur la terre des amants heureux , on parle encore dans la Lycie des plaisirs du tendre Mysis et de la belle Euphrosie.

Je raconterai volontiers leur histoire, telle

---

(\*) Cette nouvelle est tirée d'un recueil intitulé *le Conservateur*, où se trouvent plusieurs extraits de romans grecs. On ne connoît ni l'auteur ni le traducteur d'Euphrosie.

que je l'ai apprise, dans mon enfance, du sage Alcidamas, qui lui-même disoit la tenir du vieux Philoxène. Puisse le récit que j'en vais faire ranimer mes esprits glacés par les ans, et me rendre à la vie en me rendant à l'amour.

Un même hameau, placé au pied du mont Cadmus, vit naître Mysis et Euphrosie. Ils s'aimèrent long-temps avant qu'ils sussent ce que c'étoit qu'aimer. Leur tendresse s'accrut avec l'âge, et l'ignorance où ils étoient de la nature du sentiment qu'ils éprouvoient leur fit bientôt une peine de ce qui n'avoit été pour eux qu'un plaisir, car l'amour vend ses faveurs, lors même qu'il paroît les prodiguer.

Mon cher Mysis, dit un jour Euphrosie, cessez de me voir, si vous ne voulez devenir aussi à plaindre que moi. Vous connoissez le jaloux Euphémon, si redouté de tous nos bergers; sans doute il a jeté sur moi un regard de colère, sans doute il m'a empoisonnée, comme il empoisonne si souvent les herbages où paissent nos troupeaux. Je souffre, et je ne puis dire ce que je souffre; tout ce que je sais, c'est que je serois bien fâchée de ne point souffrir. Fuyez-moi, Mysis, fuyez-moi, votre

Euphrosie n'est plus la même. Lorsque je vous quittois, j'étois attristée ; vous revoyois-je , j'étois contente : c'est avec peine aujourd'hui que je vous quitte , mais j'en éprouve encore plus lorsque nous nous rejoignons ; je goûte cependant beaucoup de plaisir à vous retrouver, et les dieux savent que je serois inconsolable si je vous quittois pour ne jamais vous revoir. Comment se peut-il faire que je souhaite et que je craigne tout à-la-fois la même chose ? Ah , cruel Euphémon ! quel plaisir peux-tu prendre à me faire souffrir ?

Euphrosie ne put finir ces mots sans répandre des larmes bien différentes de celles qu'elle avoit répandues jusqu'alors. Mysis y mêla les siennes, et, prenant sa main, la pressa contre son cœur. Cette action augmentant son trouble, Mysis, Mysis, s'écria-t-elle, il ne manque plus rien à mon malheur ; il est aussi grand qu'il puisse être, puisque tu le partages. Ta main vient à peine de toucher la mienne, que je sens mon cœur saisi d'une agitation nouvelle. Ah ! je le vois, le barbare ne t'a pas épargné. Elle dit, et ses larmes coulèrent avec plus d'abondance.

O Euphrosie ! reprit Mysis, il y a long-temps

que j'éprouve le trouble dont vous vous plaignez, et si jusqu'à cette heure je vous en ai fait un secret, c'est que je craignois de vous attrister en vous laissant voir que je ressentais quelque peine. Mais je ne puis croire qu'Euphémon soit coupable du trouble qui se passe chez nous. J'ai toujours vu les troupeaux fuir les pâturages que son œil malin a rendus nuisibles ; je devrois vous fuir, et je vous cherche avec plus d'empressement que je ne vous cherchai jamais ! Mysis en disant ces paroles avoit les yeux attachés sur Euphrosie ; elle leva les siens qu'elle tenoit baissés, et leurs regards se rencontrèrent. Accablés tous deux de langueur, ils n'ont la force ni d'arrêter, ni de détourner leur vue, et ils semblent chercher à deviner dans les yeux l'un de l'autre ce qui se passe dans leur ame. Tous ceux qui ont aimé savent combien pleinement on jouit dans ces instants de volupté pure, où tout est mis en oubli, où l'ivresse avec laquelle on se livre à son amour ne permet pas même de se souvenir que l'on est amoureux.

Un soupir qui vint les arracher à cette extase exprima l'excès de leur plaisir ; il ne leur parut exprimer que celui de leur peine.

L'amour fit enfin cesser une ignorance qui les empêchoit de sentir tout le prix de ses faveurs, et il inspira à Euphrosie d'aller consulter le vieux Philoxène. C'étoit un étranger qui vivoit retiré dans une des grottes qui se trouvent au pied du mont Cadmus ; tous ceux qui alloient l'y consulter en revenoient satisfaits, et sa candeur lui avoit mérité la confiance de toute la contrée.

Dès que le soleil, paroissant sur l'horizon, eut chassé le sommeil de la terre, Euphrosie alla le trouver. Ce sage vieillard, à qui les dieux, dont il étoit aimé, prenoient plaisir à communiquer leurs connoissances, étoit déjà prévenu de son arrivée. Elle fut reçue de lui avec cette bonté naturelle à tous ceux qui mettent leur étude à se rendre véritablement heureux. Il ne se contenta pas de satisfaire aux questions qu'elle lui fit, il lui apprit encore ce que c'étoit que l'amour, comment il naît, comment il cesse, quels sont les plaisirs qu'il donne, et quelles sont les peines qu'il mène et qu'il laisse après lui. Euphrosie soupira, mais ce ne fut point de regret de ce qu'elle aimoit, ce ne fut que de crainte de cesser d'être aimée.

De retour au hameau, elle ne s'occupa plus qu'à mettre en usage les conseils du sage Philoxène. La connoissance qu'elle avoit de sa tendresse pour Mysis en augmentoit encore la vivacité, mais la faisoit rougir de la laisser trop paroître ; sa réserve lui attiroit les reproches les plus tendres, elle gémissoit d'y donner lieu, et n'osoit se livrer au plaisir de les faire cesser. La crainte de rendre inconstant celui dont l'amour lui étoit plus cher que la vie même l'empêchoit de le rendre heureux. Le moment enfin arriva où il le devint, et ce fut à un songe qu'ils durent tous deux leur bonheur.

Mysis, instruit par Philoxène qu'il venoit aussi de consulter, cherchoit un soir Euphrosie. Il brûloit de lui apprendre le secret de ce qui se passoit dans leurs ames, lorsqu'il la trouva assise au bord d'une fontaine, dont le murmure augmentoit la rêverie où elle étoit plongée. Euphrosie, ma chère Euphrosie, lui dit-il en se plaçant à ses côtés, cessez de vous attrister, si vous ne voulez que je meure. Croyez-en celui que vous avez cru cent fois ; nous jouissons depuis long-temps, sans le savoir, d'un sort digne d'envie, et quand vous

connoîtrez l'amour... Je ne le connois que trop , interrompit tendrement Euphrosie , puissè-je n'avoir jamais à me repentir de ce que vous me l'avez fait connoître ! Cruelle ! dit Mysis , si vous connoissez l'amour , je ne vois que trop que ce n'est point moi qui vous l'ai fait connoître , puisque vous craignez de me voir infidèle. Si vous m'aimiez , n'en coûteroit-il pas à votre cœur de soupçonner ma tendresse ? Ah dieux ! je n'ai donc appris qu'il étoit un bonheur dont je pouvois jouir que pour en perdre presque au même instant toute espérance.

Mysis à ces mots veut s'éloigner , Euphrosie le retient : Arrête , lui dit-elle , amant injuste , qui ne veux point voir dans mes craintes tout le prix que je mets au bonheur de te posséder , arrête et lis dans mon ame. Tu verras si tu as cessé d'y être un seul instant , tu me suis dans les bras du sommeil , et tout-à-l'heure encore un songe auquel je ne me suis livrée qu'avec trop de plaisir vient de me faire sentir tout l'empire que tu as sur moi.

Euphrosie s'arrêtant à ces mots : Comment ne voulez-vous point que je me plaigne , reprit Mysis : il ne s'agit que d'une illusion ,

mais le récit de cette illusion peut m'assurer de votre amour, et vous me le refusez? Je te refuse, interrompit Euphrosie, je te refuse! et que m'as-tu encore demandé? Si je mets mon plus grand plaisir à prévenir tes transports, crois-tu que je n'en trouve point à t'en voir marquer? Et pour te donner des preuves de ma tendresse, faut-il que je renonce au bonheur de recevoir des preuves de la tienne? J'ai craint long-temps ton inconstance, rassure-moi sur ton injustice, mais je te la pardonne en faveur du sentiment qui la cause. Puissè-je toujours avoir de semblables pardons à t'accorder! Voici le récit que tu me demandes, promets-moi de n'en point abuser.

Il y a déjà quelques jours, continua-t-elle, que le vieux Philoxène m'a éclairée sur les mouvements qui se passoient dans mon cœur; mais il m'a éclairée de même sur les dangers auxquels on s'expose en laissant connoître ses sentiments. La crainte qu'il m'a fait prendre de ton inconstance est la cause du silence que j'ai gardé sur les choses qu'il m'a découvertes. Mon amour pour toi, plus fort que ma crainte, me portoit à te le découvrir; c'est



dans le moment où je combattois avec moi-même pour toi et contre toi, que le sommeil est venu fermer ma paupière.

Je ne rêvai d'abord que bois, que fontaines, que prés où la verdure, ornée de la fraîcheur du printemps, le disputoit à l'émail des fleurs. A ces premières images qui se succédoient rapidement et sans suite, en succédèrent d'autres plus arrangées. Il me sembloit voir un essaim d'abeilles; je les regardois avec plaisir voltiger autour d'une ruche, et s'animer entre elles à butiner le thym et le serpolet : mon oreille n'étoit pas moins flattée que mes yeux, et je me souviens que le bourdonnement de ces petits animaux formoit pour moi une harmonie inimitable. Je fus tout-à-coup transportée dans un temple superbe, mais peu éclairé. L'art qui l'avoit embelli avoit pris soin de se cacher; on le découvroit cependant à chaque pas, mais il ne paroissoit que sous les traits de la simplicité. Aux houlettes et aux chalumeaux suspendus de toutes parts, je crus que ce temple étoit fréquenté par nos bergers; j'étois cependant inquiète de ne savoir positivement où j'étois. Tu parus.

Quelque présente que me soit ton image, elle m'étoit pour lors inconnue, et je fus quelque temps sans oser te parler. Je rompis enfin le silence pour te demander quel étoit le lieu où je me trouvois. C'est le temple de l'Amour, me répondis-tu. Comme ce nom paroissoit me causer cette espèce de surprise que cause une chose inconnue, sans me donner le temps de te faire la moindre question, tu me fis l'éloge de ce dieu. Nous nous trouvâmes tout-à-coup près du sanctuaire, sans qu'il me souvînt que nous eussions marché. A notre approche un voile de pourpre qui cachoit l'autel se sépara. Un jeune enfant y étoit couché mollement sur un lit de violettes, de roses et d'amarantes. A ses côtés étoient un arc, une lyre et une coupe pleine de nectar. Ses regards étoient différents, selon les divers mouvements auxquels il abandonnoit son ame; aussi tendres que ceux de la tourterelle lorsqu'elle regarde son tourtereau, aussi enflammés que ceux de l'aigle lorsqu'elle attaque un dragon dans les plaines de l'air. Les fleurs, dont son haleine augmentoit les parfums et entretenoit la fraîcheur, parfumoient l'air à leur

tour, et l'on ne pouvoit respirer sans éprouver cet état auquel je sais à présent que l'on donne le nom de langueur, état qui n'est parfaitement ni une peine, ni un plaisir, mais une peine aimable, un plaisir inquiet. Celle que j'éprouvois se peignit dans mes yeux, vous vous en apperçûtes, mon cher Mysis. Le vieux Philoxène m'a dit que l'amour rend timide, il y a apparence que ce n'est point en songe, car sa présence parut vous enhardir. Vous aimez, me dites-vous, vous aimez ! Ah ! si je suis le mortel heureux pour qui vous soupirez, que tardez-vous à me l'apprendre ? J'en jure par les dieux, j'en jure par l'Amour, le plus puissant et le plus redoutable de tous, ma tendresse est aussi pure que les yeux qui l'ont fait naître.

Ces paroles me faisant apercevoir la cause du trouble qui se passoit dans mon ame, je vis que je vous aimois, et je ne répondis qu'en rougissant. Alors il me sembla que l'Amour se mêloit dans notre dispute. La rougeur qui vient de se répandre sur tes joues t'a trahie, me disoit-il : tu aimes, jeune bergère, je le sais ; mais il ne suffit point que tes transports

me soient connus, je veux que tu les avoues, ou la peine de ton silence sera de voir redoubler ton ardeur. Je sentis bientôt l'effet de ses menaces : chaque instant ajoutoit à la violence de ma flamme ; je voyois, dans l'aveu qu'exigeoit le dieu, mon cœur satisfait, j'y voyois votre propre satisfaction déjà plus flatteuse pour moi que la mienne même, et la vue des biens dont me privoit mon silence aigrissoit encore ma douleur : j'étois prête à parler, et je m'arrêtois tout-à-coup, honteuse de répondre à une passion que vous veniez à peine de me déclarer.

Il me sembla que nous étions restés seuls. J'avois les yeux baissés, je les levai tout-à-coup, et, vous regardant d'un air embarrassé : Qui me répondra, vous dis-je, que ce que l'on exige de moi ne me causera point un jour les plus mortels déplaisirs ? Je n'en puis croire l'Amour ; au trouble que sa présence m'a inspiré, ce dieu me paroît trop dangereux : parlez, c'est vous que je veux en croire. Chère Euprosie, me répondîtes-vous en tombant à mes genoux, si vous ne voulez plus écouter l'Amour, ce n'est point à moi qu'il faut vous

adresser ; ce dieu a passé dans mon ame ; ce dieu l'enflamme pour vous, et je ne puis rien vous dire qu'il ne l'ait dicté. Non, bergère, il n'est point dangereux d'avouer la flamme dont on brûle, quand on est sûr d'être aimé. Je ne me souviens point de tout ce que vous me dites encore, mais je me souviens que je me laissai persuader. Vous desiriez un aveu, mon cher Mysis, je ne tardai pas à vous satisfaire. Que je vous aime, vous disois-je, et que j'ai de plaisir à vous l'apprendre ! Ai-je bien pu si long-temps différer ton bonheur, et différer le mien ? Crainte insensée qui me reteniez.... Mais pourquoi m'en plaindre, mon cher amant ? si cette crainte m'eût été inconnue, qu'aurois-je eu à te sacrifier ? Que ne se fait-elle entendre encore au fond de mon cœur, je te la sacrifierois encore ; ce seroit pour toi une nouvelle preuve de mon amour. Aime-moi toujours ; je ne t'en demande point de serments, mais la grandeur de ma passion me porte à en faire. Puissè-je brûler pour un objet insensible, plus encore, s'il est possible, que je ne brûle pour toi, si jamais je cesse de t'aimer. Que tes transports sont violents, que tes desirs sont vastes, Amour,

et que ton pouvoir est limité ! Quoi ! pour te redire que je t'aime , il faut attendre que j'aie fini de te le dire ! Cher amant , ne vapas écrire nos noms sur les hêtres , mon ardeur durera plus qu'eux ; viens avec moi , viens les graver sur les marbres ; tout reconnoît l'Amour , les marbres s'amolliront pour les recevoir.

Ce fut ainsi que je vous découvris ma flamme , et c'est ainsi , mon cher Mysis , que je vous en répète l'aveu. A peine vous eus-je laissé connoître mon amour , que vous m'en demandâtes un témoignage. Deux amants couchés sur le penchant d'un coteau se tenoient embrassés , vous me les fîtes remarquer. Qu'ils sont heureux ! me disiez-vous , ils jouissent de leurs amours ! nous aimons autant qu'eux , et nous n'en jouissons point. Ce fut avec tant de tendresse que vous me regardâtes en disant ces paroles , que je sentis mon cœur voler sur vos lèvres ; je vous regardai , et si je ne vous donnai point un baiser , je ne puis dire non plus que vous me l'arrachâtes.

L'Amour reparut , et je rougis à sa vue. Il m'en trouva plus belle. Bergère , me dit-il cependant , ne rougis point de voir tes appas

exposés aux regards de ton époux, son ardeur en augmentera, et ta gloire n'en souffrira point; j'ai ordonné aux Graces de te couvrir de leur voile.

Je ne sais ce que devint le temple, la terre se revêtit de gazon, et des myrtes amoureux, entrelaçant leurs branches, formèrent un berceau sur nos têtes. Enfant de Paphos, m'écriai-je alors dans une espèce de délire, je me range sous ta loi; et vous, hommes injustes et grossiers, jugez les plaisirs, mais ne jugez point l'amour : votre œil profane n'est point fait pour percer dans son sanctuaire. A peine eus-je prononcé ces mots, qu'il me sembla ne voir plus que vous, bientôt même je ne vous vis plus. Si je ne vous dis point, cher Mysis, ce que je sentis alors, c'est qu'il m'est impossible de le dire, n'en ayant aucune idée. Je sentis en effet des transports qui sembloient m'être inconnus, et qui, malgré la forte impression qu'ils faisoient sur moi, n'ont laissé aucune trace après eux dans ma mémoire. Je me souviens pourtant que votre ame avoit pris la place de la mienne, et que la mienne avoit pris la place de la vôtre. Cet échange qui m'enlevait

à moi-même n'étoit pas assez fort pour m'empêcher d'éprouver une émotion extraordinaire. Elle étoit vive, et si ce n'est l'anéantissement qui la suit, rien de plus doux qu'elle. Je revins à moi, je vous regardois tendrement, et je soupirois. Bientôt mes yeux se couvrirent de ces larmes que le plaisir fait couler, lorsqu'on se revoit après une longue absence. Vous en séchâtes une partie par vos baisers, et l'Amour qui reparut recueillit le reste dans son bandeau. C'est de ces larmes, nous dit-il, qu'est composée l'essence divine dont ma mère se sert à rendre ses appas immortels. Fils de Vénus, m'écriai-je, écoute ma prière, fais couler sur moi cette liqueur précieuse ; ma beauté sera plus durable, et les chaînes qui retiennent mon époux en seront plus fortes. Cette précaution est inutile, me répondit le dieu, l'ardeur dont brûle Mysis sera éternelle comme moi. L'Amour s'envola, et je m'éveillai.

Serai-je moins heureux que je ne l'étois alors, dit Mysis, lorsque Euphrosie eut cessé de parler ? Tiendrez-vous les promesses de l'amour, lui dit-elle ? Ce fut tout ce qu'elle dit, et les Faunes malins cachés dans les buissons



d'alentour, sourirent lorsqu'elle recouvra l'usage de la voix. Tous les jours de ces deux amants ont été semblables à cet heureux jour, et l'Amour étendant sur eux ses ailes de pourpre, les a garantis des noirs chagrins qui tourmentent les amants vulgaires. C'est de là qu'il est passé en habitude dans la Lycie de dire, lorsqu'on veut peindre deux amants heureux : *Il est aimé comme le fut Mysis ; elle est aimée comme le fut Euphrosie.*

DE LA NATURE HUMAINE,  
DIALOGUE DE PLATON.

TRADUCTION DE DACIER,

---

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE. **F**ILS de Clinias, vous êtes sans doute surpris qu'ayant été le premier qui vous ai aimé je sois aussi le dernier ; qu'après que les autres vous ont quitté je demeure encore fidèle ; et , qu'au lieu qu'ils vous ont importuné par leurs assiduités et par leurs poursuites , j'aie été tant d'années même sans vous parler. Ce n'est aucune considération humaine qui m'a retenu , et je vous l'expliquerai tantôt. Présentement je me sers de la liberté que le dieu qui me conduit me donne de vous aborder , et j'espère que désormais notre commerce ne lui sera pas désagréable. Jusqu'ici j'ai vu avec joie la conduite que vous

avez tenue envers ce grand nombre d'hommes orgueilleux et hautains , qui se sont attachés à vous , il n'y en a pas un que vous n'ayez rebuté par vos dédains ; et je veux vous dire ici la cause du mépris que vous avez eu pour eux. Vous croyez n'avoir besoin de personne, tant vous pensez que la nature vous a libéralement partagé de tous les biens du corps et de l'esprit. Car premièrement, vous vous trouvez le plus beau et le mieux fait de tous les hommes, et il ne faut que vous voir pour être bien sûr que vous ne vous trompez pas. En second lieu, vous sentez que vous avez de la naissance ; car vous êtes de la plus illustre maison d'Athènes, qui est la plus considérable de toutes les villes grecques. Du côté de votre père, vous avez des amis très puissants qui vous appuieront en toutes rencontres ; vous n'en avez pas moins, ni de moins considérables, du côté de votre mère ; et ce que vous pensez qui augmente encore plus votre crédit, c'est que votre père vous a laissé pour tuteur Périclès (\*), dont l'autorité est si grande, qu'il

---

(\*) Chef de la république d'Athènes, et qui la gouverna avec tant de sagesse et d'éclat, qu'il donna

fait tout ce qu'il veut , non seulement dans cette ville , mais aussi dans toute la Grèce , et chez les plus puissantes nations barbares. Je pourrois encore parler de vos richesses , si je ne savois que c'est ce qui vous donne le moins de vanité. Tous ces grands avantages vous ont inspiré tant d'orgueil , que vous avez méprisé tous ceux qui vous aimoient , comme des inférieurs ; aussi se sont-ils tous éloignés de vous. C'est pourquoi je suis très sûr que vous ne pouvez assez vous étonner des raisons que je puis avoir pour continuer dans ma première tendresse , et que vous cherchez quelle espérance j'ai pu conserver pour vous suivre constamment.

ALCIBIADE. Mais une chose que vous ne savez pas , Socrate , c'est que vous ne m'avez prévenu que d'un moment , et que j'avois dessein de vous aborder le premier , pour vous demander raison de votre persévérance. Que voulez-vous dire , et qu'espérez-vous pour m'importuner comme vous faites , en vous trouvant toujours très soigneusement dans

---

son nom à son siècle. On dit le beau siècle de Périclès comme on dit le beau siècle de Louis XIV.

tous les lieux où je vais ? Car enfin , je ne puis assez m'étonner de vos manières , et vous me ferez plaisir de me dire , une fois pour toutes , ce que vous prétendez.

Soc. Vous m'écoutez volontiers , puisque vous avez envie de savoir ce que je pense ; je vais donc vous parler comme à un homme qui aura la patience de m'entendre , et qui ne cherchera pas à m'échapper.

ALC. Oui , vous le pouvez je suis prêt à vous écouter.

Soc. Prenez bien garde à quoi vous vous engagez , afin que vous ne soyez pas surpris si j'ai autant de peine à finir que j'en ai eu à commencer.

ALC. Parlez , Socrate , je vous donnerai tout le temps que vous voudrez.

Soc. Il faut donc vous obéir ; et , quoiqu'il soit bien difficile de parler à une personne qu'on aime et qui n'aime point , il faut avoir le courage de vous dire ma pensée. Pour moi , Alcibiade , si je vous avois vu content de votre état sans autre ambition , et dans le dessein de vivre comme vous avez fait jusqu'ici dans le luxe et dans la mollesse , il y a long-temps que j'aurois aussi renoncé à ma tendresse ,

au moins je m'en flatte. Mais présentement je vais vous découvrir à vous-même vos propres pensées, qui sont bien différentes des premières, et vous connoîtrez par-là que c'étoit pour vous étudier que je me suis opiniâtré à vous suivre. Il me paroît que, si quelque dieu vous disoit tout-à-coup : Alcibiade, qu'aimeriez-vous mieux, ou mourir tout-à-l'heure, ou, content des avantages que vous possédez, renoncer pour jamais à en acquérir de plus grands encore ; il me paroît, dis-je, que vous aimeriez mieux mourir ; et voici quelle est l'espérance qui vous flatte et qui vous fait aimer la vie : vous êtes persuadé que vous n'aurez pas plutôt harangué les Athéniens, et cela arrivera au premier jour, que vous leur ferez sentir que vous méritez d'être plus honoré que Périclès, et qu'aucun de nos plus grands citoyens ; que vous serez d'abord le maître de la ville, et que votre puissance s'étendra dans toutes les villes grecques, et sur les nations barbares qui habitent notre continent. Que si ce dieu vous disoit encore : Alcibiade, vous serez roi de toute l'Europe, mais vous n'étendrez point votre domination sur les provinces de l'Asie, je pense que vous

ne voudriez pas vivre pour un si petit empire, à moins que de remplir la terre entière du bruit de votre nom : vous n'estimez que Cyrus et que Xerxès ; et , entêté de leur gloire , vous vous proposez de les imiter. Voilà quelles sont vos vues , je le sais , et ce n'est point conjecture : vous sentez bien que je vous dis vrai , et c'est pourquoi vous me demanderez peut-être : Socrate , qu'est-ce que ce préambule a de commun avec ce que vous vouliez me dire , pour m'expliquer les raisons que vous avez de me suivre par-tout ? Je vais vous satisfaire , fils de Clinias. C'est que ces 'grands desseins que vous roulez dans votre tête ne peuvent jamais s'effectuer que par mon secours , tant j'ai de pouvoir sur toutes vos affaires et sur vous-même. De là vient aussi , sans doute , que le dieu qui me gouverne ne m'a pas permis de vous parler jusqu'ici , et j'attendois sa permission. Présentement donc , comme vous espérez que dès que vous aurez fait voir à vos concitoyens que vous êtes digne des plus grands honneurs , ils vous rendront le maître de leur fortune , j'espère de même que vous me ferez le maître de votre conduite , quand je vous aurai convaincu que je suis plus digne de cet

honneur que qui que ce soit , et que vous n'avez ni tuteur , ni parent , ni frère qui puisse vous donner cette grande puissance à laquelle vous aspirez ; il n'y a que moi qui le puisse , avec l'aide de Dieu. Pendant que vous étiez plus jeune , et que vous n'aviez pas cette grande ambition , Dieu ne m'a pas permis de vous parler , afin que mes paroles ne fussent pas perdues : aujourd'hui il me le permet , et vous êtes effectivement plus disposé à m'entendre.

ALC. Je vous avoue , Socrate , que je vous trouve encore plus étrange depuis que vous avez commencé à me parler , que pendant que vous avez gardé le silence , quoique vous m'avez toujours paru tel. Vous avez donc parfaitement connu mes pensées , je le veux ; quand je vous dirois le contraire , je ne viendrois pas à bout de vous persuader. Mais vous , comment me prouverez-vous qu'avec votre secours j'effectuerai les grandes choses que je médite , et que sans vous je ne puis rien ?

Soc. Me demandez-vous si je suis capable de vous faire un long discours , comme ceux que vous avez accoutumé d'entendre ? Vous savez que ce n'est pas là ma manière. Mais , pour peu que vous vouliez vous accoutumer à



moi , je me fais fort de vous convaincre que je n'ai rien avancé que de vrai.

ALC. Je veux bien m'y accommoder , pourvu que cela ne soit pas trop difficile.

Soc. Est-ce une chose si difficile que de répondre à quelques questions ?

ALC. Non , s'il n'y a que cela.

Soc. Répondez-moi donc.

ALC. Vous n'avez qu'à m'interroger.

Soc. Ne supposerons-nous pas toujours que vous avez ces grands desseins que je vous attribue ?

ALC. Je le veux , j'aurai au moins le plaisir de voir ce que vous avez à me dire.

Soc. Je ne crois pas me tromper , vous vous préparez à aller dans peu de jours à l'assemblée des Athéniens , pour leur faire part de vos lumières. Si je vous rencontrois donc dans ce moment-là , et que je vous demandasse : Alcibiade , quelles sont les choses sur lesquelles vous allez donner conseil aux Athéniens ? n'est-ce pas sur les choses que vous savez mieux qu'eux ? que me répondriez-vous ?

ALC. Je vous répondrois , sans doute , que c'est sur les choses que je sais mieux qu'eux.

Soc. Car vous ne sauriez donner de bons

conseils que sur les choses que vous savez.

ALC. Comment en donneroit-on sur celles qu'on ne sait pas ?

Soc. Et n'est-il pas vrai que vous ne savez que ce que vous avez appris des autres, ou ce que vous avez trouvé de vous-même ?

ALC. Que pourroit-on savoir autrement ?

Soc. Mais, se peut-il que vous ayez appris des autres, ou trouvé quelque chose de vous-même, lorsque vous n'avez voulu ni rien apprendre, ni rien chercher ?

ALC. Cela ne se peut.

Soc. Vous êtes-vous jamais avisé de vouloir chercher ou apprendre ce que vous croyez savoir ?

ALC. Non, sans doute.

Soc. Ce que vous savez donc présentement, il a été un temps où vous pensiez ne le point savoir ?

ALC. Cela est très certain.

Soc. Mais je sais à-peu-près quelles sont les choses que vous avez apprises ; si j'en oublie quelqu'une, nommez-la-moi. Vous avez appris, si je m'en souviens bien, à lire, à écrire, à jouer de la lyre et à lutter ; car, pour la flûte, vous l'avez méprisée. Voilà tout ce

que vous savez , à moins que vous n'ayez appris quelque autre chose à mon insu : cependant je ne crois pas que vous soyez sorti ni jour ni nuit que je n'aie été témoin de vos démarches.

ALC. Il est vrai que voilà les seules choses que j'ai apprises.

Soc. Sera-ce donc quand les Athéniens délibèreront sur l'écriture , pour savoir comment il faut écrire , que vous vous lèverez pour donner des conseils ?

ALC. Non , assurément.

Soc. Sera-ce quand ils délibèreront sur les différents accords ?

ALC. Belle délibération !

Soc. Mais les Athéniens n'ont pas plus accoutumé de délibérer sur les différents tours de Palestre.

ALC. J'en conviens.

Soc. Sur quoi attendrez-vous donc qu'ils délibèrent pour les conseiller ? Ce ne sera pas sur la manière de bâtir une maison ; le moindre maçon les conseilleroit mieux que vous.

ALC. Vous avez raison.

Soc. Ce ne sera pas non plus sur quelque point de divination ; un devin en sait plus

que vous sur cette matière ; qu'il soit petit ou grand , beau ou laid , de grande ou de basse naissance.....

ALC. Qu'est-ce que cela fait ?

Soc. Il n'importe pas non plus qu'il soit riche ou pauvre , car le bon conseil vient de la science , et non pas des richesses.

ALC. Sans difficulté.

Soc. Et si les Athéniens délibéroient sur les moyens de conserver ou de recouvrer leur santé , ne chercheroient-ils pas un médecin pour le consulter , sans se mettre en peine du reste ?

ALC. Cela est bien sûr.

Soc. Quand sera-ce donc que vous vous lèverez avec quelque sorte de raison pour leur donner vos bons avis ?

ALC. Ce sera quand ils délibèreront sur leurs affaires.

Soc. Quoi ! quand ils délibèreront sur ce qui regarde la construction des vaisseaux , pour savoir quelle sorte de vaisseaux ils doivent bâtir ?

ALC. Ce n'est pas sur cela.

Soc. Car vous n'avez pas appris à bâtir des vaisseaux ; voilà pourquoi vous ne parlerez

pas sur cette matière : n'est-ce pas ?

ALC. Vous l'avez dit.

Soc. Quand délibèreront-ils donc de leurs affaires , afin que vous puissiez parler ?

ALC. Quand il sera question de la paix , de la guerre , ou de quelque autre point qui regarde le gouvernement.

Soc. C'est-à-dire que ce sera quand ils délibèreront avec quels peuples il faut avoir la guerre ou la paix ; et quand et comment il faut les avoir l'une ou l'autre.

ALC. Vous y êtes.

Soc. Il faut faire la paix ou être en guerre avec les peuples avec lesquels il est mieux d'avoir la guerre ou la paix ; et lorsque c'est le mieux , et de la manière qui est aussi la meilleure , et pendant tout le temps que cela est mieux.

ALC. Rien n'est plus vrai.

Soc. Si les Athéniens consultoient avec quels athlètes il faut lutter , et avec quels autres il faut se prendre aux mains sans se colleter , et quand et comment il faut faire ces différents exercices , donneriez-vous sur cela de meilleurs conseils que le maître de palestra ?

ALC. Le maître de palestre en donneroit de meilleurs , sans difficulté.

SOC. Pouvez-vous me dire à quoi regarderoit principalement ce maître de palestre , pour ordonner avec qui , quand et comment on doit faire ces différents exercices ? Ne regarderoit-il pas uniquement à ce qui est le meilleur ?

ALC. Sans doute.

SOC. Il ordonneroit donc de les faire aussi souvent que cela seroit le meilleur , et dans les occasions où cela seroit le meilleur ?

ALC. Assurément.

SOC. Celui qui chante doit tantôt s'accompagner de la lyre , et tantôt danser en jouant et en chantant ; et en cela il doit se proposer ce qui est le mieux.

ALC. Cela est constant.

SOC. Puisqu'il y a donc un mieux dans le chant et dans l'accompagnement, comme il y en a un dans la lutte, comment l'appellez-vous ce mieux-là ? Car pour celui de la lutte , je l'appelle le plus *gymnastique*.

ALC. Je ne vous entends pas.

SOC. Tâchez de me suivre ; pour moi , je répondrois que ce mieux , c'est ce qui est toujours le meilleur, le plus parfait, et ce qui est

toujours le plus parfait, n'est-ce pas ce qui est le plus selon les règles de l'art même?

ALC. Vous avez raison.

Soc. Quel est l'art de la lutte? n'est-ce pas la gymnastique?

ALC. Oui.

Soc. J'ai donc dit que ce qui est le meilleur dans l'art de la lutte, c'est ce qu'on appelle *plus gymnastique*.

ALC. C'est ce que vous avez dit.

Soc. Et cela est bien?

ALC. Fort bien.

Soc. Courage; piquez-vous aussi de bien répondre à votre tour. Comment appelez-vous l'art qui enseigne à chanter, à jouer de la lyre, et à bien danser? ne sauriez-vous encore me le dire?

ALC. Non, en vérité, Socrate.

Soc. Essayez, je m'en vais vous mettre sur les voies. Comment appelez-vous les déesses qui président à cet art?

ALC. Vous voulez parler des Muses?

Soc. Assurément. Voyez donc quel nom cet art a tiré des Muses.

ALC. Ah! c'est de la musique que vous parlez.

Soc. Vous y voilà; et comme je vous ai dit

que ce qui étoit fait selon les règles de la lutte ou du gymnase s'appeloit *gymnastique*, dites-moi aussi comment vous appelez ce qui est selon les règles de cet autre art.

ALC. Je l'appelle musical, et je dis que cela se fait musicalement.

SOC. Fort bien. Et dans l'art de faire la guerre, et dans celui de faire la paix, qui est-ce qui est le meilleur, et comment l'appellez-vous? Comme dans chacun des deux autres arts vous avez dit que ce qui est le meilleur dans l'un est ce qui est le plus gymnastique, et ce qui est le meilleur dans l'autre c'est ce qui est plus musical, tâchez de même de me dire ici le nom de ce qui est le meilleur.

ALC. Je ne saurois le dire.

SOC. Mais si quelqu'un vous entendoit raisonner et donner conseil sur les aliments, et dire : Celui-là est meilleur que celui-ci ; il faut le prendre en tel temps et en telle quantité, et qu'il vous demandât : Alcibiade, qu'est-ce que vous appelez meilleur? Ne seroit-ce pas une honte que vous ne puissiez lui répondre que le meilleur c'est ce qui est le plus sain? Cependant ce n'est pas votre profession d'être médecin; et dans les choses que



vous faites profession de savoir, et sur lesquelles vous vous mêlez de donner conseil, comme les sachant mieux que les autres, n'est-ce pas une plus grande honte encore que vous ne sachiez que répondre? cela ne vous couvre-t-il pas de confusion?

ALC. Je l'avoue.

Soc. Appliquez-vous donc, et faites un effort pour me dire quel est le but de ce meilleur que nous cherchons dans l'art de faire la paix ou la guerre avec ceux avec qui on doit être en guerre ou en paix.

ALC. Je ne saurois le trouver, quelque effort que je fasse.

Soc. Quoi! vous ne savez pas que quand nous faisons la guerre, nous nous plaignons de quelque chose qui nous a été fait par ceux contre lesquels nous prenons les armes: et ignorez-vous le nom qu'on donne à cette chose dont nous nous plaignons?

ALC. Je sais que nous disons qu'on nous a trompés, qu'on nous a fait insulte, ou qu'on nous a ravi notre bien.

Soc. Courage; quand quelques unes de ces choses nous arrivent; tâchez de m'expliquer la différente manière dont elles peuvent arriver.

ALC. Vous voulez dire , Socrate , qu'elles peuvent arriver justement ou injustement.

Soc. C'est cela même.

ALC. Et cela y met une différence infinie.

Soc. A quels peuples les Athéniens déclareront-ils donc la guerre par vos conseils ? sera-ce à ceux qui suivent la justice ou à ceux qui la violent ?

ALC. La terrible demande , Socrate ! Quand même quelqu'un seroit capable de penser qu'il faut faire la guerre à ceux qui suivent la justice , oseroit-il l'avouer ?

Soc. Car cela n'est pas conforme aux lois.

ALC. Non , sans doute ; cela n'est ni juste , ni honnête.

Soc. Vous aurez donc toujours en vue la justice dans tous vos conseils ?

ALC. Il le faut bien.

Soc. Mais ce *meilleur* que je vous demandois tantôt au sujet de la paix ou de la guerre, pour savoir avec qui, quand et comment il faut faire la guerre et la paix ; n'est-ce pas toujours le plus juste ?

ALC. Je le trouve ainsi.

Soc. Mais , mon cher Alcibiade , il faut de deux choses l'une , ou que , sans le savoir ,

vous ignoriez ce que c'est que le juste , ou qu'à mon insu vous soyez allé chez quelque maître qui vous l'ait appris , et qui vous ait enseigné à bien distinguer ce qui est le plus juste et ce qui est le plus injuste. Qui est ce maître ? dites-le-moi , je vous en prie , afin que vous me mettiez entre ses mains , et que vous me recommandiez bien à lui.

ALC. Voilà de vos ironies ordinaires , Socrate.

Soc. Non , je le jure par le dieu qui préside à notre amitié , et qui est celui que je voudrois le moins offenser par un parjure. Je vous en prie très sérieusement , si vous avez un maître , dites-moi qui il est.

ALC. Et quand je n'en aurois point , croyez-vous que ne susse pas d'ailleurs ce que c'est que le juste et l'injuste ?

Soc. Vous le savez si vous l'avez trouvé de vous-même.

ALC. Et croyez-vous que je ne l'aie pas trouvé ?

Soc. Je suis persuadé que vous l'avez trouvé si vous l'avez cherché.

ALC. Pensez-vous que je ne l'aie pas cherché ?

Soc. Vous l'avez cherché si vous avez cru l'ignorer.

ALC. Vous imaginez-vous donc qu'il n'y ait pas eu un temps auquel je l'ignorois ?

Soc. Vous dites mieux que vous ne pensez ; mais pourriez-vous donc me marquer précisément ce temps où vous avez cru ne pas savoir ce que c'est que le juste et l'injuste : voyons, étoit-ce l'année passée que vous cherchiez à le connoître , sachant bien que vous l'ignoriez ? ou croyiez-vous le savoir ? Dites la vérité , afin que notre conversation ne soit pas vaine.

ALC. L'année passée , je croyois bien le savoir.

Soc. Et il y a trois , quatre et cinq ans , ne croyiez-vous pas tout de même ?

ALC. Tout de même.

Soc. Avant ce temps-là , vous n'étiez qu'un enfant , n'est-ce pas ?

ALC. Vous avez raison.

Soc. Et dans ce temps-là même que vous n'étiez qu'un enfant , je suis bien sûr que vous croyiez le savoir.

ALC. Comment en êtes-vous si sûr ?

Soc. C'est que , pendant votre enfance ,

chez vos maîtres et ailleurs , et lorsque vous jouiez aux osselets ou à quelque autre jeu , je vous ai vu très souvent ne point balancer sur la décision du juste ou de l'injuste , et dire , d'un ton ferme et assuré , au premier de vos camarades qui venoit à vous chagriner, que c'étoit un méchant, un injuste , qu'il vous faisoit une injustice étrange : cela n'est-il pas vrai ?

ALC. Que devois-je donc faire , à votre avis, quand on me faisoit quelque injustice ?

Soc. Si vous ignoriez que ce qu'on vous faisoit fût une injustice, c'étoit alors qu'il falloit demander ce que vous deviez faire.

ALC. Mais je ne l'ignorois point du tout , je connoissois parfaitement l'injustice qu'on me faisoit.

Soc. Vous voyez donc par-là que, lors même que vous n'étiez qu'un enfant , vous croyiez connoître le juste et l'injuste.

ALC. Je croyois le connoître , et je le connoissois.

Soc. En quel temps l'aviez-vous trouvé ? car ce n'étoit pas lorsque vous croyiez le savoir.

ALC. Non , sans doute.

Soc. En quel temps croyiez-vous donc l'ignorer ? voyez, comptez, j'ai grand'peur que vous ne trouviez pas ce temps-là.

ALC. En vérité, Socrate, je ne saurois vous le dire.

Soc. Vous n'avez donc pas trouvé de vous-même cette science du juste et de l'injuste ?

ALC. Il y a bien de l'apparence, Socrate.

Soc. Vous avez avoué tout-à-l'heure que vous ne l'avez pas apprise non plus des autres ; or, si vous ne l'avez ni trouvée de vous-même , ni apprise des autres , comment la savez-vous donc ? d'où vous est-elle venue ?

ALC. Mais peut-être que je me suis trompé, et que j'ai mal répondu , quand je vous ai dit que je l'avois apprise de moi-même.

Soc. Comment l'avez-vous donc apprise ?

ALC. Je l'ai apprise comme les autres.

Soc. Nous voilà à recommencer ; de qui l'avez-vous apprise ? parlez.

ALC. Je l'ai apprise du peuple.

Soc. Vous me citez là un mauvais maître.

ALC. Quoi ! le peuple n'est-il pas capable d'enseigner beaucoup de choses solides ?

Soc. Et quelles donc ?

ALC. Notre langue, par exemple ; je ne l'ai apprise que du peuple, je ne pourrois pas vous nommer un seul maître que j'aie eu pour cela ; j'en ai toute l'obligation au peuple, que vous trouvez pourtant un si mauvais maître.

Soc. Cela est très différent ; le peuple est, en matière de langue, un très excellent maître, et l'on a raison de s'en rapporter à lui.

ALC. Pourquoi ?

Soc. Parcequ'il a tout ce que doivent avoir les meilleurs maîtres.

ALC. Qu'est-ce donc qu'il a ?

Soc. Ceux qui veulent enseigner quelque chose ne doivent-ils pas la bien savoir auparavant ?

ALC. Qui en doute ?

Soc. Ceux qui savent bien quelque chose ne doivent-ils pas être d'accord entre eux sur ce qu'ils savent, et n'en disputer jamais ? car s'ils en disputoient, croiriez-vous qu'ils en fussent bien instruits, et qu'ils pussent l'enseigner aux autres ?

ALC. Nullement.

Soc. Voyez-vous que le peuple ne convienne pas de la signification de ces mots, *une pierre*, *un bâton* ? Interrogez sur cela tous les Grecs,

ils vous répondront la même chose ; et quand on demandera une pierre ou un bâton, ils courront tous à la même chose, et ainsi du reste ; car je comprends que voilà ce que vous voulez dire par savoir la langue. Tous les Grecs sont toujours d'accord sur cela entre eux, et de toutes nos villes grecques, il n'y en a pas une qui hésite sur la signification et sur l'usage des mots, et qui appelle une pierre ce que l'autre appelle un bâton, ou un bâton ce que l'autre appelle une pierre. Ainsi le peuple est très bon pour nous enseigner la langue, et on ne peut mieux faire que de l'apprendre de lui. Mais si au lieu de vouloir apprendre ce que c'est qu'un cheval, nous voulions savoir ce que c'est qu'un bon cheval, le peuple seroit-il capable de nous l'enseigner ?

ALC. Non, assurément.

Soc. Car une marque bien sûre qu'ils ne le savent pas, et qu'ils ne sauroient l'enseigner, c'est qu'ils n'en conviennent pas entre eux. Tout de même si nous voulions savoir, non pas ce que c'est qu'un homme, mais ce que c'est qu'un homme sain ou malsain, le peuple seroit-il en état de nous l'apprendre ?

ALC. Encore moins.



Soc. Et sur ce que vous le verriez si peu d'accord avec lui-même, ne jugeriez-vous pas que ce seroit un très mauvais maître?

ALC. Sans difficulté.

Soc. Et croyez-vous que sur le juste et sur l'injuste le peuple soit plus d'accord et avec lui-même et avec les autres?

ALC. Non, en vérité, Socrate.

Soc. Ne croyez-vous pas, au contraire, que c'est sur cela qu'il s'accorde le moins?

ALC. J'en suis très persuadé.

Soc. Avez-vous jamais vu ou lu que, pour soutenir qu'une chose est saine ou malsaine, les hommes aient pris les armes, et qu'ils se soient tués les uns les autres?

ALC. Quelle folie!

Soc. Mais si vous n'avez pas vu, au moins vous avez lu que cela est arrivé pour soutenir qu'une chose est juste ou injuste; car vous avez lu l'Odyssée et l'Iliade.

ALC. Oui, assurément.

Soc. Le fondement de ces poèmes, n'est-ce pas la diversité des sentiments sur la justice et sur l'injustice? n'est-ce pas cette dissension qui a causé tant de combats et tant de meurtres parmi les Grecs et parmi les Troyens?

n'est-ce pas elle qui a fait essuyer tant de périls et tant de travaux à Ulysse, et qui a perdu les amants de Pénélope?

ALC. Vous dites vrai.

Soc. N'est-ce pas cette même dissension qui fit périr tant d'Athéniens, de Lacédémoniens et de Béotiens à la célèbre journée de Tanagre, et après cela encore à la bataille de Coronée, où votre père fut tué?

ALC. Peut-on le nier?

Soc. Oserons-nous donc dire que le peuple sache bien une chose sur laquelle il dispute avec tant d'animosité, qu'il se porte aux extrémités les plus funestes?

ALC. Non, sans doute.

Soc. Eh! ne voilà-t-il pas pourtant les maîtres que vous nous citez, lors même que vous convenez de leur ignorance?

ALC. Je l'avoue.

Soc. Quelle apparence donc que vous sachiez ce que c'est que le juste et l'injuste, sur lesquels vous êtes si flottant et si incertain, et que vous avouez n'avoir ni appris des autres ni trouvé de vous-même?

ALC. Selon ce que vous dites il n'y a aucune apparence.

Soc. Comment , selon ce que je dis ? vous parlez fort mal, Alcibiade ; dites plutôt que c'est selon ce que vous dites vous-même.

ALC. Quoi ! n'est-ce pas vous qui dites que je ne sais rien de tout ce qui regarde la justice et l'injustice ?

Soc. Non , assurément , ce n'est pas moi.

ALC. Qui donc ? moi ?

Soc. Oui , vous-même.

ALC. Comment ?

Soc. Voici comment , et vous en allez convenir. Si je vous demandois quel est le plus grand nombre d'un ou de deux , vous me répondriez d'abord que c'est deux ; et si je vous demandois ensuite de combien ce nombre est plus grand , vous me répondriez tout de même que c'est d'un.

ALC. Assurément.

Soc. Qui seroit-ce de nous deux qui diroit que deux est plus qu'un ? seroit-ce moi ?

ALC. Non , ce seroit moi.

Soc. Car c'étoit moi qui interrogeois , et c'étoit vous qui répondiez : n'est-ce pas de même dans la question présente ?

ALC. Cela est certain.

Soc. Si je vous demandois quelles lettres

composent le nom de Socrate, et que vous me les dissiez l'une après l'autre, qui est-ce de nous deux qui les diroit?

ALC. Ce seroit moi, sans doute.

Soc. Dites-moi, en un mot, dans une conversation qui se passe en demandes et en réponses, qui est celui qui assure une chose? Est-ce celui qui interroge, ou celui qui répond?

ALC. Il me semble, Socrate, que c'est celui qui répond.

Soc. Jusqu'ici n'est-ce pas moi qui vous ai interrogé?

ALC. Oui.

Soc. Et n'est-ce pas vous qui avez répondu?

ALC. Assurément.

Soc. Qui est-ce donc de vous ou de moi qui a assuré tout ce qui a été dit?

ALC. Il faut bien que je convienne que c'est moi.

Soc. Il a été dit que le bel Alcibiade, fils de Clinias, ne sachant ce que c'est que le juste et l'injuste, et pensant pourtant le bien savoir, s'en va à l'assemblée des Athéniens pour leur donner ses conseils sur des choses qu'il ignore; n'est-ce pas cela?

ALC. Cela même.

Soc. On peut donc, Alcibiade, vous appliquer ce mot d'Euripide : *C'est toi qui l'as nommé* ; car ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est vous, et vous avez tort de vous en prendre à moi.

ALC. Vous avez raison.

Soc. Croyez-moi, Alcibiade, c'est une entreprise insensée que de vouloir aller enseigner aux Athéniens ce que vous ne savez pas, et dont vous avez négligé de vous instruire.

ALC. Je m'imagine, Socrate, que les Athéniens et tous les autres Grecs examinent très rarement dans les conseils ce qui est le plus juste ou le plus injuste ; car ils sont persuadés que cela est très clair. Ainsi, sans s'amuser à cette vaine recherche, ils vont uniquement à ce qui est le plus utile : et l'utile et le juste sont fort différents, puisqu'il y a toujours eu des gens qui se sont bien trouvés d'avoir commis de grandes injustices, et d'autres qui, pour avoir été justes, ont très mal réussi.

Soc. Quoi ! si l'utile et le juste sont fort différents, comme vous le dites, pensez-vous donc connoître ce qui est utile aux hommes, et pourquoi il leur est utile ?

ALC. Qu'est-ce qui en empêche, Socrate, à moins que vous ne demandiez aussi de qui

je l'ai appris, ou comment je l'ai trouvé de moi-même?

Soc. Ce que vous faites là est-il juste, Alcibiade, supposé que vous disiez mal, comme cela peut bien être, et qu'il soit fort aisé de vous réfuter par les mêmes raisons que j'ai déjà employées? Vous voulez de nouvelles preuves et de nouvelles démonstrations, et vous traitez les premières comme de vieux habits que vous ne voulez plus mettre : vous demandez toujours quelque chose de tout neuf ; mais pour moi, sans vous suivre dans vos écarts et dans vos fuites, je vous demanderai, comme j'ai déjà fait, d'où vous avez appris ce que c'est que l'utile, et qui a été votre maître : en un mot, je vous demande tout ce que je vous ai demandé. Il est bien sûr que vous me répondrez aussi la même chose, et que vous ne pourrez me montrer, ni que vous ayez appris des autres ce que c'est que l'utile, ni que vous l'ayez trouvé de vous-même. Mais comme vous êtes fort délicat, et que vous n'aimez pas à entendre deux fois la même chose, je veux bien laisser là cette question, si vous savez ce qui est utile aux Athéniens. Mais si le juste et l'utile sont une même chose, ou s'ils sont fort

différents , comme vous le dites , pourquoi ne me l'avez-vous pas prouvé ? prouvez-le-moi , soit en m'interrogeant comme je vous ai interrogé , soit en me faisant un beau discours qui rende la chose sensible.

ALC. Mais je ne sais pas , Socrate , si je suis capable de parler devant vous.

Soc. Mon cher Alcibiade , prenez que je sois l'assemblée , que je sois le peuple : quand vous serez là ne faudra-t-il pas que vous persuadiez chaque particulier ?

ALC. Il le faudra bien.

Soc. Et quand on sait bien une chose , n'est-il pas tout égal de la démontrer à celui-ci et à celui-là , l'un après l'autre , ou de la prouver à plusieurs tout à-la-fois , comme un maître à lire et un maître d'arithmétique montrent également à un ou à plusieurs écoliers ?

ALC. Cela est certain.

Soc. Et par conséquent ce que vous êtes capable de persuader à plusieurs , vous pourrez aussi très facilement le persuader à un seul. Mais qu'est-on capable de persuader ? n'est-ce pas ce que l'on sait ?

ALC. Sans doute.

Soc. Quelle autre différence y a-t-il entre

un orateur qui parle à tout un peuple, et un homme qui s'entretient avec son ami dans la conversation familière, sinon que le premier a plusieurs hommes à persuader, et que le dernier n'en a qu'un?

ALC. Il pourroit bien n'y avoir que celle-là.

Soc. Voyons donc, puisque celui qui est capable de prouver à plusieurs ce qu'il sait est, à plus forte raison, capable de le prouver à un seul, déployez ici pour moi toute votre éloquence; tâchez de me démontrer que ce qui est juste n'est pas toujours utile.

ALC. Vous êtes bien pressant, Socrate.

Soc. Je suis si pressant que je vais tout-à-l'heure vous prouver le contraire de ce que vous refusez de me prouver.

ALC. Faites; je suis prêt à vous entendre.

Soc. Répondez-moi seulement.

ALC. Ah! point de demandes, je vous en prie, parlez vous seul.

Soc. Quoi! est-ce que vous ne voulez pas être persuadé?

ALC. Je ne demande pas mieux.

Soc. Quand ce sera vous-même qui m'accorderez, et qui m'assurerez que ce que j'avance est véritable, ne serez-vous pas persuadé?



ALC. Il me le semble.

Soc. Répondez-moi donc, et si vous ne dites pas vous-même que le juste est toujours utile, je consens que vous ne le croyiez jamais sur la foi d'un autre.

ALC. Voilà qui est fait, je suis prêt à vous répondre, car il ne m'en arrivera aucun mal.

Soc. Vous êtes prophète, Alcibiade ; mais, dites-moi, croyez-vous qu'il y ait des choses justes qui soient utiles, et d'autres qui ne le soient pas ?

ALC. Assurément, je le crois.

Soc. Croyez-vous aussi que les unes soient belles et honnêtes, et les autres tout le contraire ?

ALC. Comment dites-vous, s'il vous plaît ?

Soc. Je vous demande, par exemple, si un homme qui fait une action honteuse fait une action juste ?

ALC. Je suis bien éloigné de le croire.

Soc. Vous croyez donc que tout ce qui est juste est beau ?

ALC. J'en suis très persuadé.

Soc. Mais tout ce qui est beau et honnête est-il bon ? ou croyez-vous qu'il y ait des choses

belles et honnêtes qui soient bonnes, et d'autres qui soient mauvaises?

ALC. Pour moi, je pense, Socrate, qu'il y a certaines choses honnêtes qui sont mauvaises.

Soc. Et par conséquent qu'il y en a de honteuses qui sont bonnes?

ALC. Oui.

Soc. Voyez si je vous entends bien : il est souvent arrivé dans les combats qu'un homme, voulant secourir son ami ou son parent, a reçu plusieurs blessures, ou a été tué, et qu'un autre, en abandonnant son parent ou son ami, a sauvé sa vie. N'est-ce pas cela que vous dites?

ALC. C'est cela même.

Soc. Le secours qu'un homme donne à son ami est une chose belle et honnête, en ce qu'on tâche de sauver celui qu'on est obligé de secourir; et n'est-ce pas ce qu'on appelle valeur et courage?

ALC. Oui.

Soc. Et ce même secours est une chose mauvaise, en ce qu'elle est cause qu'on reçoit des blessures et qu'on est tué.

ALC. Oui, sans doute.

Soc. Mais la vaillance, n'est-ce pas une chose, et la mort une autre?

ALC. Assurément.

Soc. Ce secours qu'on donne à son ami n'est donc pas en même temps une chose honnête et une chose mauvaise par le même endroit?

ALC. Il me le semble.

Soc. Mais voyez si ce qui rend cette action belle n'est pas aussi ce qui la rend bonne, car vous avez reconnu que du côté de la valeur cette action étoit belle. Examinons donc présentement si la valeur est un bien ou un mal, et voici le moyen de bien faire cet examen. Vous souhaitez-vous à vous-même des biens ou des maux?

ALC. Des biens, sans doute.

Soc. Et des plus grands?

ALC. Tout des plus grands.

Soc. Et vous ne souffririez pas qu'on vous en privât?

ALC. Pourquoi le souffrirois-je?

Soc. Que pensez-vous de la valeur? à quel prix la mettez-vous? y a-t-il au monde quelque bien pour lequel vous voulussiez être privé

d'une qualité qui fait tant d'honneur à l'homme?

ALC. Quelque bien ? pas pour la vie : être un lâche ! j'aimerois mille fois mieux mourir.

Soc. La lâcheté vous paroît donc le plus grand de tous les maux ?

ALC. Oui, le plus grand de tous.

Soc. Et plus à craindre que la mort même ?

ALC. Très assurément.

Soc. La vie et la valeur, ne sont-ce pas les contraires de la mort et de la lâcheté ?

ALC. Qui en doute ?

Soc. Vous souhaitez les unes et ne voulez nullement des autres ; n'est-ce pas que vous trouvez les unes très bonnes et les autres très mauvaises ?

ALC. Sans difficulté.

Soc. Vous avez reconnu vous-même que de secourir son ami dans les combats, c'est une chose belle et honnête à la considérer par rapport au bien, qui est la vaillance.

ALC. Je l'ai reconnu.

Soc. Et que c'est une action mauvaise à la considérer par rapport au mal, c'est-à-dire aux blessures et à la mort.

ALC. Je l'avoue.

Soc. Il s'ensuit donc de là qu'on doit appe-

ler chaque action selon ce qu'elle produit : si vous l'appellez bonne quand il en revient du bien , il faut aussi l'appeler mauvaise quand il en revient du mal.

ALC. Il me le semble.

Soc. Une action n'est-elle pas belle en ce qu'elle est bonne , et honteuse en ce qu'elle est mauvaise ?

ALC. Sans contredit.

Soc. Lorsque vous dites donc que de secourir son ami dans les combats c'est une belle action , et en même temps une action mauvaise , c'est comme si vous disiez qu'elle est mauvaise quoiqu'elle soit bonne.

ALC. Il me paroît que vous dites vrai.

Soc. Il n'y a donc rien de beau et d'honnête qui soit mauvais en tant que beau et honnête , ni rien de honteux qui soit bon en ce qu'il est honteux.

ALC. Cela me paroît ainsi.

Soc. Cherchons une autre preuve de cette vérité ; tous ceux qui font de belles actions ne font-ils pas bien ?

ALC. Très bien.

Soc. En notre langue , *bien faire* ne signifie-t-il pas être heureux ?

ALC. Oui , il le signifie.

SOC. N'est-on pas heureux par l'acquisition des véritables biens?

ACL. Très certainement.

SOC. Et ces véritables biens n'est-ce pas en bien faisant qu'on les acquiert?

ALC. Qui en doute ?

SOC. Il n'y a d'heureux que ceux qui font bien?

ALC. Non , assurément.

SOC. On a donc raison de dire tout et par tout , que *bien faire* c'est être heureux?

ALC. Oui , très grande raison.

SOC. Le bonheur est une belle et bonne chose?

ALC. J'en suis très persuadé.

SOC. Les belles actions sont donc toujours bonnes , puisqu'elles produisent le bonheur?

ALC. Qui pourroit le nier?

SOC. Ce qui est beau est donc bon ?

ALC. Cela est indubitable.

SOC. Et par conséquent tout ce que nous trouverons beau , nous le trouverons bon si nous y prenons bien garde.

ALC. Cela est d'une nécessité absolue.

SOC. Que dites-vous donc ? ce qui est bon est-il utile , ou ne l'est-il pas ?

ALC. Il est très utile.

Soc. Vous souvenez-vous de ce que nous avons dit en parlant de la justice, et dont nous sommes convenus ?

ALC. Je pense que nous sommes convenus que tous ceux qui font des actions justes font nécessairement des actions qui sont belles et honnêtes.

Soc. Et que ce qui est beau est bon ?

ALC. Oui.

Soc. Et que ce qui est bon est donc utile ?

ALC. Oui, j'ai encore avoué cela.

Soc. Et par conséquent tout ce qui est juste est utile ?

ALC. Il me le semble.

Soc. Prenez bien garde que c'est vous qui assurez ces vérités, car pour moi je ne fais qu'interroger.

ALC. Je l'avoue.

Soc. Si quelqu'un donc, pensant bien connoître la nature de la justice, entroit dans l'assemblée des Athéniens ou des Péparéthiens, si vous voulez, *pour éloigner cette image*, et qu'il leur dit qu'il sait très certainement que les actions justes sont quelquefois mauvaises, ne vous moqueriez-vous pas de

lui , vous qui venez de reconnoître et de tomber d'accord que la justice et l'utilité ne sont que la même chose ?

ALC. Je vous jure , Socrate , par tous les dieux , que je ne sais ni ce que je dis , ni où je suis , car ces choses me paroissent tantôt d'une manière et tantôt d'une autre , selon que vous m'interrogez.

Soc. Ignorez-vous la cause de ce désordre ?

ALC. Je l'ignore parfaitement.

Soc. Et si quelqu'un vous demandoit si vous avez trois yeux ou quatre mains , pensez-vous que vous répondissiez tantôt d'une façon et tantôt d'une autre ? ou ne répondriez-vous pas toujours de la même façon ?

ALC. Quoique je commence à me défier de moi-même , je crois pourtant que je répondrais toujours la même chose.

Soc. Pourquoi cela ? parceque vous savez bien que vous n'avez que deux yeux et que deux mains.

ALC. Je le crois.

Soc. Puisque vous répondez si différemment malgré vous sur la même chose , c'est une marque infaillible que vous l'ignorez.

ALC. Il y a de l'apparence.



Soc. Vous avouez donc que vous êtes incertain et flottant sur le juste et sur l'injuste ; sur l'honnête et sur le malhonnête ; sur le bon et sur le mauvais ; sur l'utile et sur son contraire : et n'est-il pas évident par-là que cette incertitude ne vient que de votre ignorance ?

ALC. Cela est évident.

Soc. C'est donc une maxime sûre que l'esprit est toujours flottant et incertain sur tout ce qu'il ignore.

ALC. Cela ne se peut autrement.

Soc. Mais savez-vous comment vous pourriez monter au ciel ?

ALC. Non , je vous jure.

Soc. Etes-vous sur cela en quelque doute, et votre esprit est-il flottant ?

ALC. Point du tout.

Soc. En savez-vous la raison , ou voulez-vous que je vous la dise ?

ALC. Dites.

Soc. C'est que, ne sachant pas le moyen de monter au ciel, vous ne croyez pas non plus le savoir.

ALC. Comment dites-vous ?

Soc. Examinons cela vous et moi. Quand vous ignorez une chose , et que vous savez

que vous l'ignorez , êtes-vous incertain et flottant sur cette chose-là ? Par exemple , sur l'art de préparer les viandes , ne savez-vous pas que vous l'ignorez ? Vous amusez-vous donc à raisonner sur la manière de les préparer , et dites-vous tantôt d'une façon et tantôt d'une autre ? Ne laissez-vous pas plutôt faire votre cuisinier ?

ALC. Vous dites vrai.

Soc. Et si vous étiez sur un vaisseau , vous mêleriez-vous de dire votre avis , s'il faudroit tourner le gouvernail à droite ou à gauche ? Et , comme vous ne savez pas l'art de naviger , diriez-vous tantôt d'une façon et tantôt d'une autre ? Ne laisseriez-vous pas plutôt gouverner le pilote , en vous tenant en repos ?

ALC. Je le laisserois gouverner , sans doute.

Soc. Vous n'êtes donc jamais flottant et incertain sur les choses que vous ne savez pas , pourvu que vous sachiez que vous ne les savez pas ?

ALC. Il me le semble.

Soc. Vous comprenez donc bien par-là que toutes les fautes que l'on commet ne viennent que de cette sorte d'ignorance , qui fait qu'on croit savoir ce qu'on ne sait pas ?

ALC. Comment dites-vous cela ?

SOC. Je dis que ce qui nous porte à entreprendre quelque chose , c'est la pensée où nous sommes que nous le savons faire ; car lorsqu'on est persuadé qu'on ne le sait pas , on le laisse à d'autres.

ALC. Cela est constant.

SOC. Ainsi ceux qui sont dans cette dernière sorte d'ignorance ne font jamais de faute , parcequ'ils laissent à d'autres le soin des choses qu'ils ne savent pas faire.

ALC. J'en demeure d'accord.

SOC. Qui sont donc ceux qui commettent des fautes ? Ce ne sont pas ceux qui savent les choses ?

ALC. Non , assurément.

SOC. Puisque ce ne sont ni ceux qui savent les choses , ni ceux qui les ignorent , ni ceux qui savent qu'ils les ignorent , il s'ensuit de là nécessairement que ce sont ceux qui , ne les sachant pas , croient pourtant les savoir : y en a-t-il d'autres ?

ALC. Non ; il n'y a que ces derniers.

SOC. Et voilà l'ignorance qui est honteuse ; voilà celle qui est cause de tous les maux.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Et quand cette ignorance tombe sur des choses de très grande conséquence , n'est-ce pas alors qu'elle est très pernicieuse et très honteuse ?

ALC. Peut-on le nier ?

Soc. Mais pouvez-vous me nommer quelque chose qui soit de plus grande conséquence que ce qui est juste , ce qui est honnête , ce qui est bon et ce qui est utile ?

ALC. Non , certainement.

Soc. N'est-ce pas sur ces choses-là que vous dites vous-même que vous êtes flottant et incertain ? Et cette incertitude n'est-elle pas une marque sûre , comme nous l'avons déjà dit , non seulement que vous ignorez ces choses si grandes et si importantes , mais que , les ignorant , vous croyez pourtant les savoir ?

ALC. Je crains que cela ne soit que trop vrai.

Soc. O Dieu ! en quel état déplorable vous trouvez-vous , Alcibiade ! je n'ose le nommer. Cependant , puisque nous sommes seuls , il faut vous le dire. Mon cher Alcibiade , vous êtes dans une ignorance très honteuse , comme vos paroles le font voir , et comme vous le témoignez contre vous-même. Voilà pourquoi

vous vous jetez à corps perdu dans le gouvernement avant que d'en être instruit. Mais vous n'êtes pas le seul à qui ce malheur soit arrivé ; il vous est commun avec la plupart de ceux qui se sont mêlés des affaires de la république ; je n'en excepte qu'un petit nombre ; peut-être même que votre tuteur Périclès est le seul qui l'ait évité.

ALC. Aussi dit-on, Socrate, qu'il n'est pas devenu si habile de lui-même ; mais qu'il a eu un très grand commerce avec plusieurs habiles gens, comme avec Pythoclidès, avec Anaxagore, et encore aujourd'hui, à l'âge où il est, il passe les journées entières avec Damon, pour s'instruire toujours davantage.

Soc. Avez-vous vu quelqu'un qui sût parfaitement une chose, et qui ne pût l'enseigner à un autre ? Votre maître à lire vous a enseigné ce qu'il savoit, et il l'a enseigné à tous ceux qu'il a voulu ; et vous, qui l'avez appris de lui, vous pourriez l'enseigner à un autre : il en est de même d'un maître de musique et d'un maître d'exercice.

ALC. Cela est certain.

Soc. Car la meilleure marque qu'on sait

bien une chose, c'est d'être en état de l'enseigner aux autres.

ALC. Il me le semble.

SOC. Mais pouvez-vous me nommer quelqu'un que Périclès ait rendu habile ? Commençons par ses propres enfants.

ALC. Qu'est-ce que cela prouve, Socrate, si les enfants de Périclès ont été des sots ?

SOC. Et Clinias votre frère ?

ALC. Belle preuve encore ! Vous me parlez là d'un fou.

SOC. Si Clinias est fou, et que les enfants de Périclès aient été des sots, d'où vient que Périclès a négligé un aussi heureux naturel que le vôtre, et qu'il ne vous a rien enseigné ?

ALC. C'est moi seul qui en suis cause, en ne m'appliquant point du tout à ce qu'il me dit.

SOC. Mais parmi tous les Athéniens, et parmi les étrangers, soit libres ou esclaves, pouvez-vous me nommer quelqu'un que le commerce de Périclès ait rendu plus habile, comme je vous nommerai un Pythodorus, fils d'Isolochus, et un Callias, fils de Calliade, qui sont devenus très habiles dans l'école de Zénon, pour le prix de cent mines.

ALC. Je ne saurois vous en nommer un seul.

Soc. A la bonne heure ; mais que prétendez-vous faire de vous, Alcibiade ? voulez-vous demeurer comme vous êtes, ou voulez-vous enfin prendre soin de vous ?

ALC. Voilà des préceptes généraux qu'on peut donner à tous les hommes, et cela ne me regarde pas moi seul. J'entends fort bien tout ce que vous dites, et j'en demeure d'accord : oui, tous ceux qui se mêlent des affaires de la république ne sont que des ignorants, si vous en exceptez un très petit nombre.

Soc. Et après cela ?

ALC. S'ils étoient habiles il faudroit que celui qui prétendrait les égaler ou les surpasser travaillât et s'exerçât, et qu'après cela il entrât en lice contre des athlètes de réputation ; mais puisque, avec des qualités fort ordinaires et fort communes, ils ne laissent pas de se mêler du gouvernement, qu'est-il besoin de travailler et de s'exercer en se donnant tant de peine ? Je suis bien assuré qu'avec les seuls secours de la nature je les surpasserai tous.

Soc. Ah ! mon cher Alcibiade, que venez-vous de dire là ? quel sentiment si indigne de

cet air noble , et de tous les autres grands avantages que vous possédez ?

ALC. A quoi pensez-vous , Socrate , quand vous dites cela ?

Soc. Ah ! je suis inconsolable , et pour vous et pour moi , si....

ALC. Quoi , si ?

Soc. Si vous pensez n'avoir à combattre et à surpasser que des gens de cette sorte.

ALC. Qui voudriez-vous que je tâchasse de surpasser ?

Soc. Encore ! est-ce là la demande d'un homme qui a le cœur grand ?

ALC. Que voulez-vous dire ? ces gens-là ne sont-ils pas les seuls que j'aie en tête ?

Soc. Si vous aviez à conduire un vaisseau de guerre qui dût bientôt combattre , vous suffiroit-il d'être plus habile dans la marine que tous les matelots que vous auriez sur votre bord ? ne vous proposeriez-vous pas plutôt d'acquérir toutes les qualités nécessaires , et de surpasser tous les plus grands pilotes des ennemis , sans vous mesurer , comme vous faites présentement , avec ceux de votre parti , au-dessus desquels vous devez si fort vous mettre , qu'ils ne pensent pas seulement à vous



rien disputer, et que, se sentant entièrement inférieurs, ils ne songent qu'à combattre sous vos ordres. Voilà les sentiments dont vous devez être animé, si vous avez en vue de faire quelque chose de grand et qui soit digne de vous et de votre patrie.

ALC. Eh ! je n'ai que cela en vue.

Soc. Voilà assurément pour Alcibiade une ambition digne d'une grande louange, d'être plus brave que nos soldats ! ne devez-vous pas plutôt vous mettre toujours devant les yeux les généraux de nos ennemis, afin de les surpasser en habileté et en grandeur de courage ? et pour cela ne devez-vous pas méditer et travailler, en vous comparant toujours à ce qu'il y a de plus grand ?

ALC. Qui sont donc ces grands généraux, Socrate ?

Soc. Ne savez-vous pas que notre ville est presque toujours en guerre, ou avec les Lacédémoniens, ou avec le grand roi ?

ALC. Je le sais.

Soc. Si vous pensez donc à vous mettre à la tête des Athéniens, il faut que vous vous prépariez aussi à avoir sur les bras les rois de Lacédémone et le roi de Perse.

ALC. Vous pourriez bien dire vrai.

Soc. Oh ! point, point, mon cher Alcibiade ; vous n'avez qu'à penser à surpasser un Midias, si habile à nourrir des cailles , et autres gens de cette espèce, qui cherchent à se fourrer dans le gouvernement, qui, par leur grossièreté et par leur ignorance, marquent, comme diroient nos bonnes femmes, qu'ils ont encore en dedans leurs longs cheveux d'esclave, et qui, avec leur langage barbare, sont plutôt venus corrompre la ville par leurs lâches flatteries que la gouverner. Voilà les gens que vous devez vous proposer sans penser à vous-même, afin qu'ayant à soutenir de si grands combats vous alliez, sans avoir jamais rien appris de ce que vous devriez savoir, sans vous être jamais exercé, sans avoir fait aucun préparatif, en un mot, sans vous être jamais donné la moindre peine, vous alliez en cet état vous mettre à la tête des Athéniens.

ALC. Tout ce que vous dites là, Socrate, je le crois vrai : cependant je m'imagine que les généraux de Lacédémone et le roi de Perse sont comme d'autres.

Soc. Ah ! mon cher Alcibiade, voyez, je vous prie, quelle opinion vous avez là.

ALC. Comment ?

Soc. Premièrement , laquelle de ces deux opinions pensez-vous qui vous sera la plus avantageuse , et qui vous portera à avoir plus de soin de vous , ou de vous former de ces hommes-là une grande idée qui vous les rende redoutables , ou de les prendre , comme vous faites , pour des hommes ordinaires qui n'ont aucun avantage sur vous ?

ALC. C'est de m'en former une grande idée , sans doute.

Soc. Croyez-vous donc que ce soit un mal pour vous que d'avoir soin de vous-même ?

ALC. Au contraire , je suis persuadé que ce sera un très grand bien.

Soc. Ainsi cette opinion que vous avez conçue de vos ennemis est déjà un fort grand mal.

ALC. Je l'avoue.

Soc. Mais elle est encore fausse , et je m'en vais vous le faire voir.

ALC. Comment cela ?

Soc. Quels hommes croyez-vous les meilleurs , ou ceux qui sont de grande naissance , ou ceux qui sont de bas lieu ?

ALC. Ceux qui sont de grande naissance ; qui en doute ?

Soc. Et ceux qui à cette grande naissance ont joint une bonne éducation, ne croyez-vous pas qu'ils ont tout ce qui est nécessaire pour la perfection de la vertu ?

ALC. Cela est indubitable.

Soc. En comparant donc notre condition à la leur, voyons premièrement si les rois de Lacédémone et celui de Perse sont de moindre naissance que nous. Ne savons-nous pas que les premiers descendent d'Hercule, et les derniers d'Achéménès, et qu'Hercule et Achéménès descendent de Jupiter ?

ALC. Et ma maison, Socrate, ne descend-elle pas d'Eurisacès, et Eurisacès ne remonte-t-il pas jusqu'à Jupiter ?

Soc. Et la mienne, mon cher Alcibiade, si vous le prenez par-là, ne descend-elle pas de Dédale, et Dédale ne nous ramène-t-il pas aussi jusqu'à Vulcain, fils de Jupiter ? Mais la différence qu'il y a entre eux et nous, c'est qu'ils remontent jusqu'à Jupiter par une gradation continue de rois sans aucune interruption : les uns ont été rois d'Argos et de

Lacédémone, les autres ont toujours régné en Perse, et ont souvent possédé le trône de l'Asie, comme ils le possèdent aujourd'hui ; au lieu que nos aïeux n'ont été que de simples particuliers comme nous. Que si pour faire honneur à vos ancêtres vous étiez obligé de montrer à Artaxerce la patrie d'Eurisacès, ou celle d'Éacus, qui est encore plus éloignée, quel sujet de risée ne lui donneriez-vous pas en lui faisant voir deux petites îles pas plus grandes que la main ? Comme nous sommes obligés de céder du côté de la naissance, voyons si nous ne sommes pas aussi inférieurs du côté de l'éducation. Ne vous a-t-on jamais dit quels grands avantages ont en cela les rois de Lacédémone, dont les femmes sont gardées par les éphores, afin qu'on soit assuré, autant qu'il est possible, qu'elles ne donneront des princes que de la race d'Hercule ? Et le roi de Perse est encore si fort au-dessus des rois de Lacédémone de ce côté-là, que jamais on n'a seulement soupçonné la reine de pouvoir donner un prince qui ne soit pas le fils du roi ; c'est pourquoi elle n'est point gardée ; ses seuls gardes sont la terreur et la majesté. Quand elle est accouchée de son premier fils, qui

doit succéder à la couronne, tous les peuples qui sont répandus dans ce grand empire célèbrent sa naissance, et dans la suite, tous les ans, ce jour-là est une de leurs plus grandes fêtes ; dans toutes les provinces de l'Asie ce n'est que sacrifices et que festins ; au lieu que quand nous naissons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot d'un poëte comique :

A peine nos voisins s'en aperçoivent-ils.

Après que le petit prince est sevré, on ne le laisse pas entre les mains des femmes, mais on le confie aux plus vertueux eunuques de la cour, qui ont soin de former et de façonner son corps, afin qu'il ait la taille aussi belle qu'elle puisse être, et cet emploi leur attire une haute considération. Quand le prince a sept ans, on le met entre les mains des écuyers, et on commence à le mener à la chasse : à quatorze, il passe entre les mains de ceux qu'on appelle précepteurs du roi. Ce sont les quatre plus grands seigneurs et les plus gens de bien de toute la Perse ; on les prend dans la vigueur de l'âge ; l'un passe pour le plus savant, l'autre pour le plus juste,

le troisième pour le plus sage, et le quatrième pour le plus vaillant. Le premier lui enseigne la magie de Zoroastre, fils d'Oromaze, c'est-à-dire la religion et tout le culte des dieux; il lui enseigne aussi les lois du royaume et tous les devoirs d'un bon roi. Le second lui apprend à dire toujours la vérité, fût-ce contre lui-même. Le troisième l'instruit à ne se laisser jamais vaincre par ses passions, afin qu'il se maintienne toujours libre et toujours roi, en ayant toujours un empire absolu sur lui-même comme sur ses peuples : et le quatrième l'accoutume à être intrépide, et lui apprend à ne craindre ni les dangers, ni la mort; car s'il craignoit, de roi il deviendrait esclave. Au lieu que vous, Alcibiade, quel précepteur avez-vous eu? Périclès vous a abandonné entre les mains de Zopire, vil esclave de Thrace, qui étoit incapable de tout autre emploi, à cause de sa vieillesse. Je vous rapporterois ici toute la suite de l'éducation de vos antagonistes, si cela n'étoit pas trop long, et si l'échantillon que je viens de vous donner ne suffisoit pas pour vous faire aisément juger du reste. Personne n'a pris soin de votre naissance, non plus que de celle d'aucun autre Athénien :

vosre enfance a été entièrement négligée , et personne ne se met en peine de vosre éducation , à moins que vous n'ayez quelqu'un qui s'y intéresse , parcequ'il vous aime véritablement. Que si vous regardez aux richesses des Perses , à la magnificence de leurs habits , à la prodigieuse dépense qu'ils font en parfums et en essences , à la foule d'esclaves dont ils sont environnés , à tout leur luxe et à toute leur délicatesse et leur politesse , vous aurez honte de vous-même, en vous trouvant si petit. Voulez-vous jeter les yeux sur la tempérance des Lacédémoniens , sur leur modestie , sur leur facilité , sur leur douceur , sur leur magnanimité , sur l'égalité de leur esprit dans tous les accidents de la vie , sur leur valeur , sur leur fermeté , sur leur patience dans les travaux , sur leur noble émulation , et sur l'amour qu'ils ont pour la gloire ; dans toutes ces grandes qualités , vous ne vous trouverez qu'un enfant anprès d'eux. Que si vous voulez qu'on prenne garde aux richesses, et que vous pensiez avoir quelque avantage de ce côté-là, je veux bien en parler ici pour vous faire souvenir qui vous êtes , et où vous êtes. Il n'y a aucune comparaison de nous aux Lacédémon-



niens ; ils sont infiniment plus riches. Quelqu'un de nous oseroit-il comparer nos terres avec celles de Sparte et de Messène, qui sont beaucoup plus étendues et meilleures , et qui nourrissent un nombre infini d'esclaves, sans compter les Ilotes ? Qui pourroit nombrer les haras et les autres troupeaux qui paissent dans les pâturages de Messène, au lieu que nous habitons un terroir stérile et sec ? Mais je laisse là toutes ces choses. Ne voulez-vous parler que de l'or et de l'argent ? Je vous dis que toute la Grèce ensemble en a beaucoup moins que Lacédémone seule ; car depuis peu l'argent de toute la Grèce, et souvent même celui des Barbares, entre dans Lacédémone, et n'en sort jamais ; ce qui pourroit fort bien donner lieu de dire, en faisant allusion à ce que le renard dit au lion dans les fables d'Esopé : *Je vois fort bien des traces de l'argent qui entre à Lacédémone, mais je n'en vois point de l'argent qui en sort.* Il est donc certain que les particuliers sont plus riches à Lacédémone que dans tout le reste de la Grèce, et que le roi y est plus riche que tous les particuliers ; car, outre les grands droits qu'il prend dans tous ses états, ses sujets lui payent encore des

tributs considérables , qui grossissent extrêmement ses revenus. Mais si la richesse des Lacédémoniens paroît si grande au prix de celle des autres Grecs , elle n'est rien auprès de celle du roi de Perse. J'ai ouï dire à un homme digne de foi , qui avoit été du nombre des ambassadeurs qu'on envoya à ce prince , je lui ai ouï dire qu'il avoit fait une grande journée de chemin dans un pays très beau et très fertile , que les habitants appeloient la *Ceinture de la reine* ; qu'il en avoit fait encore une dans un autre pays aussi beau , qu'on appeloit le *Voile de la reine* ; et qu'il y avoit plusieurs autres grandes et belles provinces uniquement destinées à fournir les habits de cette princesse , et qui avoient chacune le nom des parures qu'elles doivent fournir. De sorte que si quelqu'un alloit dire à la femme de Xerxès , à Amestris , mère du roi : *Il y a à Athènes un bourgeois , qui , pour tout bien , n'a qu'environ trois cents arpents de terre qu'il possède dans le bourg d'Erquies , et qui est fils de Dinomaché , dont tous les habits ensemble , et tous les bijoux , valent à peine cinquante mines ; ce bourgeois se prépare à faire la guerre à votre fils ; quelle seroit d'abord sa surprise*

d'apprendre l'audace de ce bourgeois , qui veut attaquer le grand roi Artaxerce ! Et quand elle viendrait ensuite à examiner les motifs de cette audace et de cette confiance pour une si haute entreprise , que pensez-vous qu'elle diroit ? Elle diroit sans doute : *Cet homme fonde assurément le succès de ses grands desseins sur son application , sur son expérience , et sur sa grande sagesse ; car voilà les seules choses qui font estimer les Grecs.* Mais quand on lui auroit dit : *Cet Alcibiade est un jeune homme qui n'a pas encore vingt ans , très ignorant , sans nulle sorte d'expérience , et si présomptueux , que lorsqu'un ami qu'il a , et qui l'aime passionnément , lui représente qu'il doit avant toutes choses avoir soin de lui , travailler , méditer , s'exercer ; et , après avoir acquis la capacité nécessaire , aller faire la guerre au grand roi , il n'en veut rien croire , et dit qu'il est assez bon pour cela tel qu'il est ;* je pense que la surprise de cette princesse seroit encore bien plus grande , et qu'elle nous demanderoit : *sur quoi se confie donc ce jeune étourdi ?* et si nous lui répondions : *Il se confie sur sa beauté , sur sa belle taille , sur sa noblesse et sur son heureuse naissance : n'est-il pas vrai qu'elle*

nous prendroit pour des fous, en faisant réflexion aux grands avantages qu'ont en tout cela les rois de Perse? Mais sans monter si haut, croyez-vous que Lampyto, fille de Léotychidas, femme d'Archidamus et mère d'Agis, qui sont tous nés rois de Lacédémone, fût moins étonnée, si on lui disoit qu'ayant été aussi mal élevé que vous l'avez été, vous ne laissez pas de vous mettre en tête de faire la guerre à son fils? Eh! n'est-ce pas une honte horrible que les femmes même de nos ennemis sachent mieux que nous-mêmes ce que nous devrions être pour entreprendre de leur faire la guerre avec quelque apparence de succès? Ainsi, mon cher Alcibiade, suivez mes conseils, et obéissez au précepte qui est écrit sur la porte du temple de Delphes : *Connois-toi toi-même* ; car les ennemis que vous aurez sur les bras sont tels que je vous les représente, et non pas tels que vous vous les êtes figurés. Les seuls moyens de les vaincre, c'est l'application et l'habileté : si vous renoncez à ces qualités nécessaires, renoncez aussi à la gloire dont vous êtes si avide et si passionné.

ALC. Pouvez-vous donc m'expliquer, So-

crate, quel soin je dois prendre de moi-même? car vous me parlez plus véritablement et plus sincèrement que qui que ce soit.

Soc. Je le puis sans doute; mais cela ne vous regarde pas vous seul; cela nous regarde tous tant que nous sommes. Nous devons chercher les moyens de nous rendre meilleurs, et je ne parle pas plus pour vous que pour moi, qui n'ai pas moins besoin de m'instruire, et qui n'ai qu'un seul avantage sur vous.

ALC. Quel est-il cet avantage?

Soc. C'est que mon tuteur est meilleur et plus sage que le vôtre.

ALC. Qui est ce tuteur?

Soc. C'est Dieu, qui, avant ce jour, ne m'a pas donné la permission de vous parler, et c'est en suivant ses inspirations que je vous dis aujourd'hui que ce n'est que par mon moyen que vous pouvez acquérir la gloire dont vous êtes si amoureux.

ALC. Vous raillez, Socrate.

Soc. Peut-être; mais enfin, il est toujours vrai que nous avons grand besoin de nous-mêmes; tous les hommes en ont besoin, et nous encore plus que les autres.

ALC. Vous avez raison , Socrate , au moins pour ce qui me regarde.

Soc. J'en suis au même point que vous.

ALC. Que ferons-nous donc ?

Soc. C'est ici qu'il faut chasser la paresse et la mollesse.

ALC. J'en conviens.

Soc. Voyons donc , examinons ensemble ce que nous voulons devenir. Dites-moi , ne voulons-nous pas nous rendre très bons ?

ALC. Oui.

Soc. Dans quelle sorte de vertu ?

ALC. Dans la vertu qui rend bon et propre...

Soc. A quoi ?

ALC. Aux affaires.

Soc. A quelles affaires ? à celles du ménage ? non , car cela regarde les écuyers ; à celles de la marine ? non plus , car cela regarde les pilotes. A quelles affaires donc ?

ALC. Aux affaires qui occupent nos meilleurs Athéniens.

Soc. Qu'entendez-vous par nos meilleurs Athéniens ? Sont-ce les habiles ou les malhabiles ?

ALC. Les habiles.

Soc. Ainsi , selon vous , quand on est habile en quelque chose , on est bon et propre à cette chose-là , et les malhabiles y sont très mal propres ?

ALC. Sans doute.

Soc. Un cordonnier a toute l'habileté nécessaire pour faire des souliers ; il est donc bon pour cela ?

ALC. Fort bon.

Soc. Mais il est très malhabile pour faire des habits , et par conséquent c'est un mauvais tailleur.

ALC. Sans difficulté.

Soc. Ce même homme est donc bon et mauvais ?

ALC. Il me le semble.

Soc. Il s'ensuit de ce principe que vos Athéniens , que vous appelez bons et gens de bien , sont aussi mauvais.

ALC. Ce n'est pas là ce que je veux dire.

Soc. Qui entendez-vous donc par les bons Athéniens ?

ALC. J'entends ceux qui savent gouverner.

Soc. Gouverner quoi ? les chevaux ?

ALC. Non.

Soc. Les hommes ?

ALC. Oui.

Soc. Les malades, les pilotes, les moissonneurs ?

ALC. Non, aucun de ces gens-là.

Soc. Qui donc ? ceux qui font quelque chose, ou ceux qui ne font rien ?

ALC. Ceux qui font quelque chose.

Soc. Et qui font quoi ? tâchez de vous expliquer et de me le faire comprendre.

ALC. Ceux qui vivent ensemble, et qui se servent les uns des autres, comme nous vivons dans les villes.

Soc. Selon vous, les bons Athéniens sont donc ceux qui savent commander aux hommes qui se servent des autres hommes ?

ALC. Je l'entends ainsi.

Soc. Sont-ce ceux qui savent commander aux joueurs de flûte, qui se servent des musiciens et des danseurs ? non, sans doute, car cela regarde les maîtres des chœurs.

ALC. Cela est certain.

Soc. Qu'entendez-vous donc par savoir commander aux hommes qui se servent des autres hommes ?



ALC. J'entends que c'est commander aux hommes qui vivent ensemble sous les mêmes lois et la même police.

Soc. Quel est cet art qui apprend à leur commander ? Si je vous demandois quel est l'art qui enseigne à commander aux musiciens et aux danseurs ?

ALC. Je vous répondrois que c'est l'art des maîtres des chœurs.

Soc. Comment appelez-vous donc cet art qui enseigne à commander à ceux qui font un même corps d'état, et qui vivent ensemble sous la même police ?

ALC. C'est l'art de bien conseiller.

Soc. Vous dites fort bien. De quels bons conseils voulez-vous donc parler, et à quoi est-ce qu'ils tendent ?

ALC. Ils tendent à conserver et à policer la ville.

Soc. Mais qu'est-ce qui conserve et police les villes ? qu'est-ce qui doit y être ou n'y être point ? Comme si vous me demandiez : qu'est-ce qui doit être et n'être point dans un corps pour faire qu'il soit sain et en bon état ? Je vous répondrois sur-le-champ que ce qui doit y être, c'est la santé, et ce qui doit n'y être

pas , c'est la maladie. Ne le croyez-vous pas comme moi ?

ALC. Tout comme vous.

SOC. Et si vous me demandiez la même chose sur l'œil , je vous répondrais tout de même que l'œil est en très bon état quand il a tout ce qui est nécessaire pour voir, et qu'il n'a rien qui l'en empêche. Sur les oreilles , encore tout de même , qu'elles sont très bien, quand elles ont tout ce qu'il faut pour bien entendre , et qu'il n'y a aucune disposition à la surdité.

ALC. Cela est vrai.

SOC. Et dans une ville , qu'est-ce qui doit y être ou n'y être pas , afin qu'elle soit en meilleur état, mieux policée , et mieux gouvernée ?

ALC. Il me semble , Socrate , qu'il faut que l'amitié règne entre les citoyens , et que la haine et la division en soient bannies.

SOC. Qu'appellez-vous amitié , est-ce la concorde ou la discorde ?

ALC. La concorde , assurément.

SOC. Quel est l'art qui fait que les villes s'accordent , par exemple , sur les nombres ?

ALC. C'est l'arithmétique.

Soc. Est-ce elle aussi qui fait que sur cela les particuliers s'accordent entre eux, et que chacun est d'accord avec soi-même?

ALC. Sans difficulté.

Soc. Et comment appelez-vous l'art qui fait que chacun convient toujours avec soi-même sur la grandeur d'un pied et d'une coudée? n'est-ce pas l'art de mesurer?

ALC. Oui, sans doute.

Soc. Les villes et les particuliers s'accordent par le moyen de cet art: n'est-ce pas la même chose sur le poids?

ALC. La même chose.

Soc. Et la concorde dont vous parlez, quelle est-elle? en quoi consiste-t-elle? et quel est l'art qui la fait naître? celle d'une ville, est-ce la même qui fait qu'un particulier est d'accord avec lui-même et avec les autres?

ALC. Il me semble que c'est la même.

Soc. Quelle est-elle? ne vous lassez point de me répondre, et instruisez-moi par charité.

ALC. Je crois que c'est cette amitié et cette concorde qui font qu'un père et une mère sont bien avec leurs enfants, un frère, une femme avec son mari.

Soc. Mais pensez-vous qu'un mari puisse être bien avec sa femme, être bien d'accord avec elle sur des ouvrages de tapisserie qu'elle fait, et qu'il ne fait point?

ALC. Non, sans doute, je ne le crois pas.

Soc. Il ne le faut pas même, car c'est un ouvrage de femme; il n'est pas possible non plus qu'une femme s'accorde avec son mari sur ce qui regarde les armes, car elle ne sait ce que c'est; aussi est-ce une science qui ne regarde que les hommes.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Vous convenez donc qu'il y a des sciences qui ne sont destinées qu'aux femmes, et d'autres qui sont réservées pour les hommes?

ALC. Pourroit-on le nier?

Soc. Sur toutes ces sciences, il n'est pas possible que les femmes soient d'accord avec leurs maris.

ALC. Cela est certain.

Soc. Et par conséquent il n'y aura point d'amitié, puisque l'amitié n'est que la concorde.

ALC. Je suis de votre avis.

Soc. Ainsi quand une femme fera ce qu'elle

doit faire, elle ne sera pas aimée de son mari, et quand un mari fera ce qu'il doit faire, il ne sera pas aimé de sa femme?

ALC. Cette conséquence est sûre.

Soc. Ce n'est donc pas ce qui rend les villes bien policées, que chacun y fasse son métier?

ALC. Il me semble pourtant, Socrate, que...

Soc. Comment dites-vous? Une ville sera bien policée sans que l'amitié y règne? Ne sommes-nous pas convenus que c'est par l'amitié qu'une ville est bien réglée, et qu'autrement il n'y a que désordre, que confusion?

ALC. Mais il me semble pourtant que c'est cela même qui produit l'amitié, que chacun fasse ce qu'il a à faire.

Soc. Vous disiez le contraire il n'y a qu'un moment; mais il faut vous entendre. Comment dites-vous donc présentement que la concorde bien établie produit l'amitié? Eh! peut-il y avoir de la concorde sur les affaires que les uns savent, et que les autres ne savent pas?

ALC. Cela est impossible.

Soc. Quand chacun fait ce qu'il doit faire, chacun fait-il ce qui est juste ou ce qui est injuste?

ALC. Belle demande , chacun fait ce qui est juste.

Soc. De là il s'ensuit que lors même que tous les citoyens font ce qui est juste , ils ne sauroient pourtant s'aimer.

ALC. La conséquence est nécessaire.

Soc. Quelle est donc cette amitié ou cette concorde qui peut nous rendre habiles et capables de donner de bons conseils , afin que nous soyons du nombre de ceux que vous appelez vos meilleurs citoyens ? Car je ne puis comprendre quelle elle est , ni en qui elle se trouve ; tantôt on la trouve en certaines personnes , tantôt on ne l'y trouve plus , comme cela paroît par vos paroles.

ALC. Je vous jure , Socrate , par tous les dieux , que je ne sais moi-même ce que je dis , et je cours grand risque d'être depuis longtemps en mauvais état sans m'en être aperçu.

Soc. Ne perdez pas courage , Alcibiade ; si vous ne vous aperceviez de cet état qu'à l'âge de cinquante ans , il vous seroit difficile d'y apporter du remède , et d'avoir soin de vous ; mais à l'âge où vous êtes , voilà justement le

temps de sentir votre mal comme vous le sentez.

ALC. Mais quand on sent mal, que faut-il faire ?

Soc. Il ne faut, Alcibiade, que répondre à quelques questions : si vous le faites , j'espère qu'avec le secours de Dieu, et vous et moi, nous deviendrons meilleurs que nous ne sommes , au moins s'il faut ajouter foi à ma prophétie.

ALC. S'il ne tient qu'à répondre, je vous promets que vous aurez été un excellent devin.

Soc. Voyons donc qu'est-ce qu'avoir soin de soi , afin que lorsque nous croirons avoir le plus soin de nous-mêmes , il n'arrive souvent , sans que nous nous en apercevions, d'avoir soin de toute autre chose que de nous ? Que faut-il faire pour avoir soin de soi ? Un homme a-t-il soin de lui quand il a soin des choses qui sont à lui ?

ALC. Il me le semble.

Soc. Comment ? Un homme a soin de ses pieds quand il a soin des choses qui sont pour ses pieds ?

ALC. Je ne vous entends point.

Soc. Ne connoissez-vous rien qui soit uniquement pour la main? Les bagues, pour quelle partie du corps sont-elles faites? n'est-ce pas pour les doigts?

ALC. Sans doute.

Soc. Les souliers sont de même pour les pieds?

ALC. Assurément.

Soc. Avons-nous donc soin de nos pieds quand nous avons soin de nos souliers?

ALC. En vérité, Socrate, je ne vous entends pas encore.

Soc. Qu'appellez-vous avoir bien soin d'une chose? n'est-ce pas rendre cette chose-là meilleure qu'elle n'étoit? Quel est donc l'art qui rend les souliers meilleurs?

ALC. C'est l'art du savetier.

Soc. C'est donc par l'art du savetier que nous avons soin de nos souliers. Est-ce aussi par le même art que nous avons soin de nos pieds, ou n'est-ce pas par un autre art que nous rendons nos pieds meilleurs?

ALC. C'est par un autre art, sans doute.

Soc. Ne rendons-nous pas nos pieds meil-



leurs par un autre art qui rend tout notre corps meilleur? et cet art n'est-ce pas la gymnastique?

ALC. Assurément.

Soc. C'est donc par la gymnastique que nous avons soin de nos pieds, et par l'art du cordonnier que nous avons soin des choses qui sont pour nos pieds : c'est par la gymnastique que nous avons soin de nos mains, et par l'art de l'orfèvrerie que nous avons soin des choses qui sont pour nos mains : c'est par la gymnastique que nous avons soin de notre corps, et par l'art du tisserand, et par plusieurs autres arts, que nous avons soin des choses qui regardent notre corps?

ALC. Cela est hors de doute.

Soc. Et par conséquent l'art par lequel nous avons soin de nous n'est pas le même que celui par lequel nous avons soin des choses qui sont à nous?

ALC. Il me le semble.

Soc. Il s'ensuit de là que quand vous avez soin des choses qui sont à vous, vous n'avez pas soin de vous.

ALC. Cela est certain.

Soc. Car ce n'est pas par le même art qu'un

homme a soin de lui et des choses qui sont à lui.

ALC. Je l'avoue.

Soc. Quel est donc l'art par lequel nous avons soin de nous ?

ALC. Je ne saurois vous le dire.

Soc. Nous sommes déjà convenus que ce n'est pas celui par lequel nous pouvons rendre meilleure quelque une des choses qui sont à nous, mais que c'est celui par lequel nous pouvons nous rendre nous-mêmes meilleurs.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Pouvons-nous connoître l'art qui raccommode les souliers, si nous ne savons auparavant ce que c'est qu'un soulier ; ni l'art qui remonte des bagues, si nous ne savons auparavant ce que c'est qu'une bague ?

ALC. Cela ne se peut.

Soc. Quel moyen donc de connoître l'art qui nous rend meilleurs nous-mêmes, si nous ne savons auparavant ce que c'est que nous-mêmes ?

ALC. Cela est absolument impossible.

Soc. Mais est-ce une chose bien facile que de se connoître soi-même, ou est-ce au contraire une chose d'une si grande difficulté, et

qui ne soit pas donnée à tous les hommes ?

ALC. Pour moi, Socrate, j'ai cru fort souvent que cela étoit donné à tous les hommes, et fort souvent aussi il m'a paru que cela étoit d'une très grande difficulté.

Soc. Mais, Alcibiade, que cela soit facile ou non, il est toujours certain que, si nous le savons une fois, nous saurons bientôt et sans peine quel est le soin que nous devons avoir de nous-mêmes ; au lieu que pendant que nous l'ignorons nous ne parviendrons jamais à connoître la nature de ce soin.

ALC. Cela est indubitable.

Soc. Courage donc, par quel moyen trouverons-nous l'essence des choses, à parler universellement ? Par-là nous trouverons bientôt ce que nous sommes nous-mêmes ; et si nous ignorons cette essence nous nous ignorerons toujours.

ALC. Vous dites vrai.

Soc. Suivez-moi donc bien, je vous en conjure au nom de Dieu. Avec qui vous entretenez-vous présentement ? est-ce avec quelque autre qu'avec moi ?

ALC. Non, c'est avec vous.

Soc. Et moi de même je ne m'entretiens qu'a-

vec vous ; c'est Socrate qui parle, c'est Alcibiade qui écoute.

ALC. Cela est vrai.

SOC. C'est en se servant de la parole que Socrate parle ; car se servir de la parole et parler, ce n'est qu'une même chose.

ALC. Sans difficulté.

SOC. Celui qui se sert d'une chose, et la chose dont il se sert, ne sont-ils pas différents ?

ALC. Comment dites-vous ?

SOC. Un cordonnier, par exemple, qui se sert de tranchets, de formes, d'autres instruments : il coupe avec son tranchet, et il est différent du tranchet dont il coupe. Un homme qui joue de la lyre n'est pas la même chose que la lyre dont il joue.

ALC. Certainement.

SOC. C'est ce que je vous demandois tout-à-l'heure, si celui qui se sert d'une chose vous paroît toujours différent de la chose dont il se sert ?

ALC. Oui, il me paroît très différent.

SOC. Mais le cordonnier ne se sert pas seulement de ses instruments, il se sert aussi de ses mains.

ALC. Sans doute.

SOC. Il se sert aussi de ses yeux.

ALC. Assurément.

SOC. Nous sommes tombés d'accord que celui qui se sert d'une chose est toujours différent de la chose dont il se sert.

ALC. Nous en sommes tombés d'accord.

SOC. Ainsi le cordonnier et le joueur de lyre sont autre chose que les mains et les yeux dont ils se servent tous deux.

ALC. Cela est sensible.

SOC. L'homme se sert de son corps.

ALC. Qui en doute ?

SOC. Ce qui se sert d'une chose est différent de la chose qui sert.

ALC. Oui.

SOC. L'homme est donc autre chose que son corps ?

ALC. Je le crois.

SOC. Qu'est-ce donc que l'homme ?

ALC. Je ne saurois vous le dire, Socrate.

SOC. Vous pourriez au moins me dire que l'homme est ce qui se sert du corps.

ALC. Cela est vrai.

SOC. Y a-t-il quelque autre chose qui se serve du corps que l'ame seule ?

ALC. Non, il n'y a que l'ame seule.

Soc. C'est elle qui commande?

ALC. Très certainement.

Soc. Et il n'y a personne, je crois, qui ne soit forcé de reconnoître....

ALC. Quoi?

Soc. Quel'homme est une de ces trois choses-ci, ou l'ame ou le corps, ou le composé de l'un et de l'autre. Or, nous sommes convenus que l'homme est ce qui commande au corps.

ALC. Nous en sommes convenus.

Soc. Qu'est-ce donc que l'homme? Le corps se commande-t-il à lui-même? Non; car nous avons dit que c'est l'homme qui lui commande; ainsi le corps n'est pas l'homme.

ALC. Il y a de l'apparence.

Soc. Est-ce donc le composé qui commande au corps? et ce composé, seroit-ce l'homme?

ALC. Cela se pourroit.

Soc. Rien moins que cela; car l'un ne commandant point, comme nous l'avons dit, il est impossible que les deux ensemble commandent.

ALC. Cela est très vrai.

Soc. Puisque ni le corps, ni le composé de l'ame et du corps ne sont pas l'homme, il faut

donc de toute nécessité, ou que l'homme ne soit rien absolument, ou que l'ame seule soit l'homme.

ALC. Très assurément.

Soc. Faut-il vous démontrer encore plus clairement que l'ame seule est l'homme ?

ALC. Non, je vous jure, cela est assez prouvé.

Soc. Nous n'avons pas approfondi cette vérité avec toute l'exactitude qu'elle demande ; mais elle est assez prouvée, et cela suffit. Nous l'approfondirons davantage, et nous la pénétrerons mieux quand nous aurons trouvé ce que nous venons de quitter, parcequ'il étoit d'une plus longue recherche.

ALC. Qu'est-ce que c'est ?

Soc. C'est ce que nous avons dit tout-à-l'heure, qu'il falloit premièrement chercher à connoître l'essence même des choses, à parler universellement ; au lieu de cela, nous nous sommes arrêtés à examiner et à connoître l'essence d'une chose particulière, et peut-être que cela suffit ; car nous ne saurions rien trouver qui soit plus précisément nous que notre ame.

ALC. Cela est très certain.

Soc. Ainsi donc c'est un principe fort bien

établi, que , lorsque nous nous entretenons ensemble vous et moi, c'est mon ame qui s'entretient avec la vôtre ; et c'est ce que nous disions il n'y a qu'un moment, que Socrate parle à Alcibiade, en adressant la parole, non pas au corps que je vois, mais à Alcibiade lui-même, que je ne vois point, c'est-à-dire à son ame.

ALC. Cela est évident.

Soc. Celui qui nous ordonne de nous connoître nous-mêmes, nous ordonne donc de connoître notre ame ?

ALC. Je le crois.

Soc. Celui qui ne connoît que son corps connoît ce qui est à lui, et ne connoît pas ce qui est lui.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Les laboureurs et tous les autres artisans sont d'autant plus éloignés de se connoître eux-mêmes, qu'ils ne connoissent pas même ce qui est particulièrement à eux, et que leur art les attache à ce qui est encore plus éloigné que ce qui est à eux ; car l'objet de leurs soins et de leur travail n'est pas tant le corps que les choses qui ont rapport au corps.

ALC. Tout cela est encore très vrai.



Soc. Si c'est donc une sagesse de se connaître soi-même, il n'y a aucun de ces artisans-là qui soit sage par son art.

ALC. Je suis de votre avis.

Soc. Et voilà pourquoi tous ces arts paroissent vils et sordides, et par conséquent indignes d'un honnête homme.

ALC. Cela est certain.

Soc. Ainsi, pour revenir à notre principe, tout homme qui a soin de son corps a soin de ce qui est à lui et non pas de lui.

ALC. J'en tombe d'accord.

Soc. Tout homme qui aime les richesses, ne s'aime, ni lui, ni ce qui est à lui; mais il aime une chose encore plus éloignée, *et qui ne regarde que ce qui est à lui.*

ALC. Il me le semble.

Soc. On peut donc assurer, selon ce principe, que celui qui ne s'occupe que du soin d'amasser des richesses fait mal ses affaires.

ALC. Très certainement.

Soc. S'il y a eu quelqu'un qui ait aimé la beauté extérieure d'Alcibiade, ce n'est pas Alcibiade qu'il a aimé, mais une des choses qui appartiennent à Alcibiade.

ALC. J'en suis convaincu.

Soc. Celui qui aime Alcibiade , c'est celui qui aime son ame.

ALC. C'est une conséquence nécessaire de votre principe.

Soc. Voilà pourquoi celui qui n'aime que votre beauté, se retire dès que cette fleur de beauté commence à se passer.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Mais celui qui aime votre ame ne se retire jamais pendant que vous faites quelque progrès dans la vertu , et que vous vous rendez tous les jours plus honnête homme.

ALC. Il y a bien de l'apparence.

Soc. Et voilà aussi ce qui fait que je suis le seul qui ne vous quitte point.

ALC. Vous me faites plaisir, Socrate, et je vous prie de ne me point quitter.

Soc. Travaillez donc de toutes vos forces à devenir tous les jours plus beau.

ALC. J'y travaillerai.

Soc. A voir ce qui arrive, il est bien aisé de juger qu'Alcibiade, fils de Clinias, n'a jamais eu, et n'a encore qu'un seul et véritable ami, et cet ami fidèle c'est Socrate, fils de Sophroniscus et de Phénarète.

ALC. Il n'y a rien de plus vrai.

Soc. Mais ne m'avez-vous pas dit, lorsque je vous ai abordé, que je ne vous avois prévenu que d'un moment, et que vous aviez dessein de me parler pour savoir pourquoi j'étois le seul qui ne me fusse pas retiré.

ALC. Je vous l'ai dit, et cela est vrai.

Soc. Vous en savez présentement la raison, c'est que je vous ai toujours aimé, et que les autres n'ont aimé que ce qui est à vous. La beauté de ce qui est à vous commence à se passer, au lieu que la vôtre ne commence qu'à fleurir; et si vous ne vous laissez gâter par le peuple, et que vous ne deveniez plus laid, je ne vous quitterai de ma vie. Mais je crains furieusement qu'entêté de la faveur du peuple comme vous êtes, vous ne vous perdiez vous-même par cette malheureuse inclination, comme cela est arrivé à un grand nombre de nos meilleurs citoyens; croyez-moi donc, Alcibiade, prenez les précautions que je vous dis.

ALC. Quelles précautions?

Soc. C'est de vous exercer, et de bien apprendre ce qu'il faut savoir avant que de se mêler des affaires de la république, afin que vous soyez toujours muni d'un bon préserva-

tif, et que vous ne périssiez point dans un commerce si contagieux et si funeste.

ALC. Tout cela est fort bien dit, Socrate, mais tâchez de m'expliquer comment nous pourrons avoir soin de nous-mêmes.

Soc. Cela est déjà fait ; car, avant toutes choses, nous avons établi ce que c'est que l'homme, et avec raison, parceque nous craignons que, cela n'étant pas bien connu, nous n'eussions soin de toute autre chose que de nous-mêmes, sans nous en apercevoir. Nous sommes convenus ensuite qu'il faut avoir soin de son ame ; que c'est l'unique fin qu'on doit se proposer, et qu'il faut laisser à d'autres le soin du corps et de ce qui appartient au corps, comme les richesses.

ALC. Cela peut-il être contesté ?

Soc. Comment pouvons-nous entendre cette vérité d'une manière plus claire et plus évidente ? car dès que nous l'aurons mise dans tout son jour, il est bien certain que nous nous connoîtrons parfaitement nous-mêmes. Tâchons donc, au nom des dieux, de bien entendre le précepte de Delphes dont nous avons déjà parlé, car nous n'en comprenons pas bien encore toute la force.

ALC. Quelle force ? que voulez-vous dire par là ?

SOC. Je m'en vais vous communiquer ce que je soupçonne que veut dire cette inscription et le précepte qu'elle renferme. Il n'est guère possible de vous le faire entendre par d'autre comparaison que par celle-ci, qui est tirée de la vue.

ALC. Comment dites-vous ?

SOC. Prenez bien garde : si cette inscription parloit à l'œil, comme elle parle à l'homme, et qu'elle lui dît : *Connois-toi toi-même* ; que croirions-nous qu'elle lui diroit ? Ne croirions-nous pas qu'elle lui ordonneroit de se regarder dans une chose dans laquelle l'œil peut se voir ?

ALC. Cela est évident.

SOC. Cherchons donc cette chose dans laquelle, en nous y regardant, nous puissions voir et cette chose-là, et nous-mêmes.

ALC. On peut se voir dans les miroirs et dans d'autres corps semblables.

SOC. Vous dites fort bien. N'y a-t-il pas aussi dans l'œil quelque petit endroit qui fait le même effet qu'un miroir ?

ALC. Il y en a un assurément.

Soc. Vous avez donc remarqué que, toutes les fois que vous regardez dans un œil, vous voyez comme dans un miroir votre image dans cette partie qu'on appelle d'un nom qui signifie une poupée, parcequ'elle est l'image de qui s'y voit.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Un œil donc, pour se voir dans un autre œil, doit regarder dans cette partie de l'œil qui est la plus belle, et qui a seule la faculté de voir.

ALC. Qui en doute?

Soc. Car s'il attachoit ses regards sur quelque autre partie du corps de l'homme, ou sur quelque autre objet, à moins qu'il ne fût semblable à cette partie de l'œil qui voit, il ne se verroit nullement lui-même.

ALC. Vous avez raison.

Soc. Un œil donc qui veut se voir lui-même doit se regarder dans un autre œil, et dans cette partie de l'œil où réside toute sa vertu, c'est-à-dire la vue.

ALC. Assurément.

Soc. Mon cher Alcibiade, n'en est-il pas de même de l'ame? pour se voir ne doit-elle pas se regarder dans l'ame et dans cette partie de

l'ame où s'engendre toute sa vertu, qui est la sagesse? ou bien ne doit-elle pas se regarder dans quelque autre chose encore plus noble, à laquelle cette partie de l'ame ressemble en quelque façon.

ALC. Il me le semble, Socrate.

Soc. Mais pouvons-nous trouver quelque partie de l'ame qui soit plus divine que celle où résident la science et la sagesse?

ALC. Non, certainement.

Soc. C'est donc dans cette ame, dont la nôtre n'est que l'image, c'est dans cette ame divine qu'il faut se regarder, et y bien contempler toute la Divinité, c'est-à-dire Dieu et la sagesse, pour se connoître soi-même parfaitement?

ALC. Il y a bien de l'apparence.

Soc. Se connoître soi-même c'est la sagesse, comme nous en sommes convenus.

ALC. Cela est vrai.

Soc. Ne nous connoissant pas nous-mêmes, et n'étant point sages de cette sagesse, pouvons-nous connoître ni nos biens ni nos maux?

ALC. Eh! comment les connoîtrions-nous, Socrate?

Soc. Car il n'est pas possible que celui qui

ne connoît pas Alcibiade connoisse que ce qui est à Alcibiade appartient à Alcibiade.

ALC. Non, cela n'est pas possible.

Soc. Ce n'est donc qu'en nous connoissant nous-mêmes que nous pouvons connoître que ce qui est à nous nous appartient ; et si nous ne connoissons pas ce qui est à nous, nous ne connoîtrons pas non plus ce qui regarde les choses qui sont à nous.

ALC. Je l'avoue.

Soc. Nous avons donc mal fait tantôt quand nous sommes convenus qu'il y a des gens qui ne se connoissent pas eux-mêmes, et qui cependant connoissent ce qui est à eux, sans connoître les choses qui appartiennent à ce qui est à eux ; car ces trois connoissances, se connoître soi-même, connoître ce qui est à soi, et connoître les choses qui appartiennent à ce qui est à soi, sont liées ensemble ; elles sont l'action d'un même homme, et l'effet d'un seul et même art.

ALC. Il y a bien de l'apparence.

Soc. Tout homme qui ne connoît pas les choses qui sont à lui, ne connoîtra pas non plus celles qui sont aux autres.

ALC. Cela est constant.



Soc. Ne connoissant pas celles qui sont aux autres, il ne connoîtra pas celles qui sont à la ville.

ALC. C'est une conséquence sûre.

Soc. Un tel homme ne sauroit donc jamais être un bon homme d'état ; il ne sauroit même être un bon économe pour gouverner une maison : que dis-je ? il ne sauroit se bien gouverner lui-même, car il ne sait ce qu'il fait ; ne sachant ce qu'il fait, il est impossible qu'il ne fasse pas des fautes.

ALC. Cela est impossible, assurément.

Soc. Faisant des fautes, ne fait-il pas mal, et en particulier et en public ? faisant mal, n'est-il pas malheureux ? étant malheureux, n'enveloppe-t-il pas dans ses malheurs tous ceux qui lui obéissent.

ALC. Qui pourroit le nier ?

Soc. Il n'est donc pas possible que celui qui n'est ni bon ni sage soit heureux ?

ALC. Non, sans doute.

Soc. Tous les vicieux sont donc malheureux ?

ALC. Très malheureux.

Soc. Ce n'est donc point par les richesses

que l'homme se délivre de ses malheurs ; c'est par la sagesse ?

ALC. Assurément.

Soc. Ainsi, mon cher Alcibiade, les villes, pour être heureuses, n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni d'arsenaux, ni de troupes, ni de grandeur : la seule chose dont elles ont besoin, c'est de vertu.

ALC. Cela est certain.

Soc. Et si vous voulez bien faire les affaires de la république, il faut que vous donniez de la vertu à vos citoyens.

ALC. J'en suis très persuadé.

Soc. Mais peut-on donner ce qu'on n'a pas ?

ALC. Comment le donneroit-on ?

Soc. Il faut donc, avant toutes choses, que vous pensiez à acquérir de la vertu, vous et tout homme qui ne veut pas seulement avoir soin de lui et des choses qui sont à lui, mais aussi avoir soin de la ville et des choses qui appartiennent à la ville.

ALC. Sans difficulté.

Soc. Vous ne devez donc pas penser à acquérir pour vous ou pour votre ville un grand empire, et le pouvoir absolu de faire tout ce

qu'il vous plaira ; mais vous devez penser uniquement à acquérir de la sagesse et de la justice.

ALC. Cela me paroît très vrai.

Soc. Car si vous et votre ville , vous vous gouvernez sagement et justement , vous plairez à Dieu.

ALC. J'en suis persuadé.

Soc. Et vous vous gouvernerez sagement et justement , si , comme je vous l'ai dit tantôt , vous vous regardez toujours dans la Divinité , dans cette lumière resplendissante , seule capable de faire connoître la vérité.

ALC. Il y a bien de l'apparence.

Soc. Car , vous regardant dans cette lumière , vous vous verrez vous-même , et vous verrez et vous connoîtrez vos véritables biens.

ALC. Sans doute.

Soc. Ainsi vous ferez toujours bien.

ALC. Certainement.

Soc. Si vous faites toujours bien , j'ose vous répondre et me rendre garant que vous serez toujours heureux.

ALC. Vous êtes sur cela un très bon garant , Socrate.

Soc. Mais si vous vous gouvernez injuste-

ment , et qu'au lieu de regarder la Divinité et la véritable lumière , vous regardiez dans ce qui est sans Dieu et plein de ténèbres , vous ne ferez , et cela ne peut être autrement , que des œuvres de ténèbres , que des œuvres pleines d'impiété , parceque vous ne vous connoîtrez pas vous-même.

ALC. Je le trouve ainsi.

Soc. Mon cher Alcibiade , représentez-vous quelqu'un qui ait le pouvoir de tout faire , et qui n'ait point de jugement ; que doit-on en attendre , et que ne lui arrivera-t-il point ? Par exemple , qu'un malade ait le pouvoir de faire tout ce qui lui viendra dans la tête ; qu'il n'ait aucun principe de la médecine , qu'il s'emporte contre tout le monde , et que personne n'ose lui rien dire ni le retenir , qu'en sera le résultat ? Il corrompra sans doute son corps , et se rendra incurable.

ALC. Cela est très certain.

Soc. Que , dans un vaisseau , quelqu'un qui n'aura ni le bon sens , ni l'habileté d'un pilote , ait pourtant la liberté de faire ce que bon lui semblera , vous voyez vous-même ce qui ne peut manquer de lui arriver , à lui et à ceux qui s'abandonnent à sa conduite.

ALC. Ils ne peuvent tous manquer de périr.

Soc. Il en est de même des villes , des républiques et de tous les états ; s'ils sont privés de la vertu , leur perte est sûre.

ALC. Il est impossible que cela soit autrement.

Soc. Par conséquent, mon cher Alcibiade, si vous voulez être heureux , il ne faut point acquérir un grand empire pour vous ni pour votre république ; mais il faut acquérir de la vertu.

ALC. Assurément.

Soc. Et, avant qu'on ait acquis cette vertu, il est meilleur et plus avantageux , je ne dis pas à un enfant, mais à un homme, d'obéir à celui qui est plus vertueux, que de commander lui-même.

ALC. Cela me paroît ainsi.

Soc. Ce qui est meilleur est aussi plus beau.

ALC. Sans doute.

Soc. Ce qui est plus beau est aussi plus séant et plus convenable.

ALC. Sans difficulté.

Soc. Il est donc séant et convenable au vicieux d'être esclave, car cela lui est meilleur.

ALC. Assurément.

Soc. Le vice est donc une chose basse et convenable à un esclave ?

ALC. J'en conviens.

Soc. Et la vertu est une chose noble, et qui ne convient qu'à un homme libre.

ALC. Cela ne peut être contesté.

Soc. Il faut donc éviter cette bassesse, qui ne convient qu'aux esclaves.

ALC. Très assurément, Socrate.

Soc. Eh bien ! mon cher Alcibiade, sentez-vous donc l'état où vous êtes ? Etes-vous dans cette noble disposition, si séante à un homme de votre naissance ? Où....

ALC. Ah ! Socrate, que je le sens cet état dont vous parlez.

Soc. Mais savez-vous comment vous pourrez-vous tirer de cet état, que je n'oserois nommer en parlant d'un homme fait comme vous ?

ALC. Oui, je le sais.

Soc. Comment pourrez-vous donc vous en tirer ?

ALC. Je m'en tirerai, s'il plaît à Socrate.

Soc. Vous dites fort mal, Alcibiade.

ALC. Comment faut-il donc dire ?

Soc. Il faut dire, s'il plaît à Dieu.

ALC. Eh bien , je dis donc s'il plaît à Dieu ; et j'ajoute que nous allons désormais changer de personnage ; vous ferez le mien , et je ferai le vôtre , c'est-à-dire que je m'en vais vous faire la cour comme vous me l'avez faite jusqu'ici.

Soc. Si cela est , mon cher Alcibiade , ce que l'on dit de la cigogne , on pourra le dire de la tendresse que j'ai pour vous.

ALC. Cela sera ; et dès ce jour je vais m'appliquer à la justice.

Soc. Je souhaite que vous persévériez toute votre vie dans ce dessein ; mais je vous avoue que je crains beaucoup. Ce n'est pas que je me défie de votre bon naturel ; c'est que la force des exemples qui règnent dans cette ville m'épouvante ; je tremble qu'ils ne soient plus forts que vous et moi.

## NOTICE SUR EUSTATHIUS.

---

LE roman d'Ismène et d'Isménias est attribué à Eustathius, évêque de Thessalonique. Les savants ne nous ont conservé aucun détail sur cet auteur.

Son roman a été traduit en français par Jean Souveau, en 1559 ; en Toscan, par Lélío-Garani, en 1560 ; de l'italien en français, par Davast-Delaval, en 1582. Colletet, de l'Académie française, en donna une traduction en 1627. Beauchamp, écrivain élégant, publia en 1729 celle que nous offrons aujourd'hui.



LES AMOURS

D'ISMÈNE ET D'ISMÉNIAS.

---

LA ville d'Eurycome est située dans un pays charmant. La mer l'environne d'un côté ; de l'autre, d'agréables prairies, arrosées de rivières, plantées d'arbres, offrent aux regards tout ce que la nature a d'aimable dans sa simplicité. A l'abri des vents, les vaisseaux y trouvent en tout temps un port vaste et commode ; attirées par la fidélité du commerce, les nations y abordent en foule. Les mœurs de ses habitants sont douces ; ils sont l'exemple et le modèle de la Grèce. Plus religieux que les Athéniens même, leur piété les rend célèbres et respectables. Le culte des autels, le soin des sacrifices, le choix des offrandes qu'ils destinent aux dieux, voilà, pour ainsi dire, leur unique occupation. Ce sont eux qui prescrivent les jours sacrés, leurs cérémonies sont éclatantes et majestueuses.

Jupiter les protège , tous les dieux les chérissent. Par une ancienne coutume , ou plutôt par une loi inviolable , ils rassemblent , tous les ans , dans le temple de Jupiter , les jeunes garçons de leur ville qui n'ont point encore aimé ; on en choisit , au sort , parmi eux pour aller annoncer le jour de sa fête aux villes voisines. Il faut que , maîtres de leurs cœurs , ils reviennent indifférents , comme ils sont partis. Si quelqu'un manque à ce devoir essentiel de son emploi , un châtiment sévère attend le prévaricateur à son retour. Je fus du nombre , et destiné pour Aulycome , ville célèbre de la Grèce. Au sortir du temple , couronné de laurier , revêtu des habits de mon ministère , le peuple me reçoit au bruit des trompettes , et mêle à ses acclamations les vœux les plus tendres , les plus empressés. L'un me félicite sur le choix du sort ; ce sont les dieux , dit-il , qui l'ont conduit. L'autre , les larmes aux yeux de ce qu'il n'est pas tombé sur son fils , ne laisse pas de m'embrasser étroitement. Celui-ci , sans intérêt pour lui-même , me souhaite , m'augure un voyage heureux : celui-là , dans la vivacité de son zèle , se livre , pour me faire honneur , à tout ce que ce zèle lui suggère. La

joie est universelle ; un même esprit, un même cœur en exprime les transports. Je passe les évènements de mon voyage. J'arrive à Aulycome. J'y suis reçu, non comme un envoyé des dieux, mais comme un dieu même. Une multitude de peuple m'environne. La curiosité l'emporte sur le respect, j'en suis accablé. Les rues sont parsemées de myrtes ; l'air exhale l'odeur délicieuse des parfums les plus exquis. Les filles et les garçons, couronnés de roses, parés des fleurs les plus brillantes, ne cèdent qu'à peine la place aux citoyens les plus illustres qui s'empressent autour de moi. Tel Socrate étoit au milieu de ses disciples. Qui de nous, disoient-ils aura le bonheur de le recevoir chez lui ? A qui donnera-t-il la préférence ? Je fus l'objet des vœux de tous, pour moi-même, j'ose le dire ; et l'ambassadeur parut dans ce moment ne rien devoir à la majesté de son ambassade. Dangereux honneurs ! que de larmes, que d'amertume vous ont suivis ! Sosthène l'emporta sur ses concurrents. Je monte sur son char. J'entre dans un palais superbe, dont je me trouve le maître ; j'en parcours les appartements. Je passe dans le jardin, vrai séjour de délices et

de prodiges. Les fruits y disputent d'éclat avec les fleurs. La pourpre des violettes cède à celle des raisins : la vigne, surchargée de son poids, confond les unes avec les autres ; l'œil s'y trompe. Ici, les myrtes, s'entrelaçant aux cyprès, forment un asile impénétrable au soleil. Là, je vois des roses qu'un bouton naissant renferme encore ; j'en vois qui s'épanouissent ; le zéphyr folâtre voltige autour d'elles, ses soupirs semblent les embellir. Plus loin, les hyacinthes, les lis et les amarantes imitent le mélange et la vivacité des couleurs dont se pare la messagère des dieux lorsqu'elle vient nous apprendre leurs volontés. Là se trouve en abondance tout ce que peuvent produire l'industrie et le travail assidu d'un jardinier attentif à plaire à son maître. La nature complaisante y concilie toutes les saisons. Flore et Pomone y sont dans tous leurs charmes, dans toute leur gloire.

L'œil, étonné parmi tant de prodiges,  
Craint du sommeil les effets séducteurs.  
Sont-ils réels ces objets si flatteurs ?  
Ne sont-ce point d'agréables prestiges ?

Surpris, enchanté, je crois être dans les jardins d'Alcinoüs, et tout ce que les poètes ont dit de l'Élysée ne me paroît plus un ouvrage de leur imagination. Insensiblement, je me trouve auprès d'une fontaine ; il me fut aisé de l'admirer, il ne me le sera pas de la décrire.

D'une grotte rustique, où l'art n'a osé rien prêter à la nature, sort une eau transparente, dont le cristal liquide se précipite dans un canal revêtu de pierres simples, et fuyant à travers un gazon fleuri dans un autre plus spacieux, va grossir une rivière qui, s'étendant de droite et de gauche à perte de vue, termine ce réduit charmant. Le sommet de la grotte est ombragé d'arbustes toujours verts ; jamais aucun mortel n'y a porté sa main profane. L'un et l'autre canal est bordé d'arbres épais, dont les feuilles réunies entretiennent une fraîcheur éternelle. La douce rêverie, le sommeil plus doux encore, habitent dans cette retraite. Un vieillard vénérable, le Nestor de son siècle, l'air serein, l'œil encore plein de feu, y méditoit sur le néant des choses humaines, sur la grandeur des dieux. Saisi de respect à sa vue, je m'arrête de peur

de l'interrompre. J'adore la divinité de ce paisible séjour. Belle Naïade, lui disois-je, puisse votre eau toujours pure, toujours délicieuse, faire le plaisir de ceux qui viendront la voir, et s'y désaltérer. Puissé - je moi-même apprendre auprès de vous que la plus brillante jeunesse s'écoule comme votre onde!

Sosthène m'avertit qu'il étoit temps de quitter mes habits de cérémonie, et d'aller nous mettre à table; je le suivis à regret. Panthia sa femme, Ismène sa fille, vinrent au-devant de moi. Après nous être rendus les devoirs qu'exige l'hospitalité, nous entrâmes dans la salle du festin; il étoit digne de la magnificence du maître. On me força de prendre la première place; à la seconde étoit Cratisthène qui m'avoit accompagné, Cratisthène, le plus cher de mes amis, ou plutôt un autre Isménias. Ensuite étoient un prêtre de Jupiter, Sosthène, et Panthia. Pour Ismène, elle étoit debout; son père l'avoit chargée de verser le vin. Telle Hébé, dans le ciel, verse le nectar aux dieux. D'abord la conversation fut sérieuse; mes hôtes me louèrent, me flattèrent; je me défendois modestement; mais j'avois l'air contraint. Sosthène s'en aperçut, il eut

pitié de mon embarras ; on changea de discours ; l'innocente gaieté s'empara de nos esprits. Ismène , une coupe d'or à la main , s'approche de moi , me la présente ; je rougis , je baisse les yeux , je n'ose la prendre. Isménias , me dit Sosthène , c'est à vous à commencer. Confus de recevoir à mon âge tant de marques de distinction , j'obéis. Je bus à la santé de Jupiter. Tous la burent à mon exemple.

A peine avois-je encore regardé Ismène ; grave ministre des dieux , je n'étois occupé qu'à soutenir ma dignité. Un regard échappé de mes yeux rencontra les siens ; une douce surprise , mêlée d'admiration , me couvrit d'une rougeur modeste , j'attachois ma vue sur elle , je ne pouvois l'en arracher. Ce n'étoit pourtant qu'un simple hommage , ou plutôt qu'un hommage involontaire que je rendois à sa beauté ; mon cœur n'y avoit point de part , il étoit encore sans mouvement. Aussi troublée que moi , Ismène me présenta du vin une seconde fois. Ma main toucha la sienne ; par un transport dont je ne fus pas maître , je la lui serrai , je reçus lentement la coupe ; mais il me sembla qu'elle fut plus lente encore à me la donner. Dieux ! que devînmes-nous dans

ce moment ? je l'ignore. Comment exprimer ce qu'on ne connoît pas ? Nous fûmes remarqués. Panthia jeta sur elle un regard sévère, elle en trembla. Par un regard plus sévère encore, Sosthène acheva de la déconcerter. J'étois si hors de moi que je ne m'en apercevois pas. Cratisthène me poussa. Tout d'un coup, tel qu'un homme qui s'éveille au bord d'un précipice, je sentis mon imprudence ; mais je n'eus pas la force de m'en repentir. On fut quelque temps sans parler. Cratisthène craignoit pour moi, je craignois pour Ismène, elle craignoit pour elle-même. Enfin Sosthène, revenu de son agitation, s'adresse à moi : Isménias, me dit-il, pourquoi, dans un jour consacré à la joie, nous laissons-nous aller à la tristesse ? Est-ce ainsi que nous honorons Jupiter ? Est-ce ainsi que nous nous disposons à célébrer sa fête ? Montrez-nous que vous êtes sensible au plaisir que vous nous faites. A ces paroles, le trouble se dissipe, je vois la sérénité renaître sur le visage d'Ismène, je reprends la mienne. Elle me donne encore la coupe à diverses reprises ; je parois la recevoir sans empressement, et je la rends avec la circonspection d'un homme qui commence



à réfléchir, d'un homme qui soupçonne qu'on l'examine. Après quelques discours enjoués, je prends une lyre, je chante la gloire du souverain des dieux, la naissance de Minerve, la défaite des Titans, Lycaon puni, Philémon récompensé. Je le représente assis sur son trône au milieu des immortels, faisant trembler d'un clin-d'œil le ciel et la terre, et de ce même clin-d'œil raffermissant l'univers ébranlé.

Les applaudissements m'interrompirent. Il étoit tard : on se lève. Conduit dans l'appartement qui m'étoit destiné, je vois entrer Ismène, trois esclaves la suivent ; leur beauté ne cède qu'à celle de leur maîtresse. L'une porte sur sa tête un vase d'or, plein d'eau de senteur ; l'autre un grand bassin de même métal ciselé par le divin Alcimédon, sur lequel sont étendus des linges pliés avec art ; la troisième porte dans un vase d'albâtre des parfums les plus précieux de l'Arabie. Je fus obligé de permettre qu'on me rendit un honneur dû à mon emploi ; elles me lavèrent les pieds. La religion justifie ce qu'elle ordonne. Ismène elle-même, Ismène les essuya. Que les dieux ne s'en offensent pas, dans ce mo-

ment je crus être Apollon dans le bain au milieu des Heures. Cette cérémonie achevée, Ismène me dit avec un sourire enchanteur : Envoyé de Jupiter, puisse ce dieu bienfaisant vous procurer une nuit tranquille ! Je voulus lui répondre , elle étoit sortie. Je me mets au lit , bientôt Morphée répand ses pavots sur mes paupières appesanties , un sommeil léger et paisible me retrace les aventures du jour. Je les vois toutes par ordre se succéder les unes aux autres , ou plutôt je ne vois qu'Is-  
mène. Son embarras , sa rougeur , ses graces , se peignent à mon imagination plus vivement qu'ils ne s'étoient peints à mes yeux ; ce n'est point un songe , c'est une réalité. Je parle , je l'écoute avec un plaisir , avec un intérêt qui me surprend , mais qui me flatte ; je m'en demande la raison , je ne la trouve point , je cesse de la chercher ; et sans savoir précisément à quoi je me livre , je m'abandonne tout entier à des mouvements qui me séduisent , qui m'occupent , que mon cœur adopte , qui lui deviennent naturels , qui lui deviennent nécessaires.

Cependant la nuit terminoit sa carrière ; l'Aurore , dissipant ses ombres , annonçoit à

la nature le retour du dieu qui la vivifie. Cratisthène entre dans ma chambre. Il m'éveille. Ami, lui dis-je, pourquoi venez-vous troubler les plus doux moments de ma vie? Vous-même, reprit-il, en ouvrant mes fenêtres, et me montrant qu'il étoit grand jour, vous-même Isménias, pouvez-vous dormir encore? La paresse sied-elle à un envoyé des dieux? Ils me la pardonneront, lui répondis-je avec transport; ils ne nous font point un crime de leurs faveurs. Alors je lui conte tout ce qui m'étoit arrivé, je lui parle de ce qu'Ismène a fait pour moi, je lui en parle sans en connoître le prix, sans en marquer à peine de la reconnoissance. Ma froideur lui parut affectée, il m'en fit des reproches; cependant je ne lui cachois rien; mon amitié devoit lui répondre de ma franchise. Surpris de me trouver si simple, il sourit, et m'expliquant ce sourire : Ismène, continua-t-il, Ismène vous aime. Bonheur imparfait ! Je vois que vous ne l'aimez pas. Qu'est-ce qu'aimer, répliquai-je d'un air ingénu? Vous le saurez un jour, peut-être ce jour n'est-il pas loin. Qui me l'apprendra? Celui qui l'apprend aux hommes, aux animaux, à tout ce qui respire, le plus grand

des dieux , l'amour , leur maître et le vôtre. Et ce dieu , qui me le fera connoître ? Votre cœur , Ismène.

Son père vint à propos finir un entretien qui commençoit à me gêner ; j'eus honte qu'il m'eût prévenu ; sa visite fut courte ; il emmena Crasthène , pour me donner le temps de m'habiller.

J'appelai mes esclaves , et bientôt je fus en état de joindre la compagnie ; elle étoit nombreuse ; j'eus à répondre à des compliments ; on trouva que je m'en acquittai avec quelque grace. Ismène n'y étoit pas , j'aurois voulu la voir. Cependant son absence me donnoit une liberté d'esprit que je n'aurois pas eue auprès d'elle.

Ce jour n'eut rien de fort remarquable , les évènemens en furent presque les mêmes que ceux de la veille. Les visites finies , nous allâmes voir la partie supérieure du jardin que nous n'avions point vue. Les beautés en sont différentes. L'art n'y a travaillé que pour le plaisir des yeux. Nous entrâmes sur une vaste terrasse. A droite , élevés sur des piédestaux de marbre blanc , paroissent huit groupes de bronze , ouvrage de Vulcain , ou de ses élèves les plus

chérés ; à gauche règne une balustrade de marbre de Paros. La vue, s'étendant sur des coteaux éloignés, se promène agréablement dans une plaine fertile ; Cérès, surpassant les vœux de l'avidé laboureur, y étale tous ses trésors ; les épis dorés tombent sous la faux, la terre en est couverte. Étonné de sa richesse, le maître de tant de biens en rend graces à la déesse. Un essaim nombreux d'indigents trouve dans ce qu'il leur abandonne de quoi soulager leur misère. Là des esclaves, brûlés par le soleil, composent une montagne de gerbes entassées, ici les bœufs gémissent sous le poids de celles qu'ils emportent.

Pendant que je m'occupe de ce spectacle, Cratisthène considère les statues ; je ne leur avois donné qu'une admiration passagère ; simple alors, je n'étois touché que des objets qui de mes yeux alloient d'eux-mêmes à mon cœur.

Pour lui, qui avoit parcouru toute la Grèce, qui s'étoit formé le goût parmi les merveilles d'Athènes, de Delphes et d'Éphèse, il ne pouvoit se lasser de les louer. Isménias, me dit-il, voyez-vous cet Hercule ? quelle force ! quelle expression ! quelle vérité dans cette attitude !

L'air tranquille, la démarche assurée, son bras seul pourroit soutenir cette énorme masse dont il semble se jouer. Le lion, l'œil ardent, la crinière hérissée, s'est acharné sur lui, sa gueule s'est remplie de sang, ses griffes meurtrières en ont fait couler de tout le corps du héros. Fils d'Alcmène redoublez vos efforts, vous ne serez fils de Jupiter qu'après votre victoire. Un coup terrible a terminé ce combat; le furieux animal, la tête écrasée, est tombé à vos pieds; vous êtes vainqueur. Voici, continua-t-il, un objet plus riant, Vénus reçoit la pomme des mains de Pâris. Croyez-vous, en la regardant, qu'on ait pu lui disputer le prix de la beauté? La joie brille dans ses yeux, elle n'augmente point ses charmes; mais elle les met dans tout leur jour. Ces Amours qui badinent avec sa ceinture applaudissent à son triomphe, et leurs ris malins insultent à la confusion de ses rivales. Pâris, moins flatté du bonheur qui l'attend qu'ébloui de ce qu'il voit, semble remercier la déesse du présent qu'il lui fait. Quelle est celle-ci? Son air majestueux et terrible inspire le respect et la crainte : c'est Minerve qui punit l'orgueil d'Arachné. Ce n'est plus cette audacieuse

mortelle qui avoit osé la défier , c'est une fille timide , l'épouvante peinte sur le visage , qui fait de vains efforts pour s'arracher à la main divine qui la terrasse.

Examinez sa robe qu'elle-même avoit brodée : quelle élégance de dessin ! quelle finesse de travail ! ne diriez-vous pas qu'elle vole au gré des zéphyrus ? Je ne condamne pas la vengeance de la déesse , mais je plains le sort de sa rivale.

Ce dieu s'annonce de lui-même , boiteux , contrefait , les cheveux courts , la barbe épaisse ; il excite les cyclopes qui forgent la foudre : les marteaux inégalement levés sont prêts à tomber en cadence sur l'enclume. Que regardait-il avec une attention mêlée de plaisir ? ce sont ces rêts industriels qui doivent envelopper Mars et Vénus , et les donner en spectacle à l'Olympe assemblé. Ils échappent aux regards ; on peut mieux les sentir que les voir.

La déesse est ici dans une situation plus douloureuse encore. Un horrible sanglier vient de déchirer Adonis , Adonis le plaisir de ses yeux , les délices de son cœur. Sanglant , défiguré , la tête penchée sur ses genoux , elle reçoit ses derniers soupirs ; sa douleur ne peut-

être ni plus vive, ni plus vivement exprimée : ne passe-t-elle point en vous ? Malheureuse déesse ! tu ne peux ni lui rendre la vie , ni mourir avec lui.

Ainsi Cratisthène m'expliquoit ces chefs-d'œuvre de l'art, ainsi il alloit m'expliquer les autres, lorsque, ne pouvant résister à ma curiosité, j'entre précipitamment dans un salon que je trouve devant moi. L'architecture extérieure m'avoit frappé par ce je ne sais quoi que le grand imprime dans ceux qui le regardent. Les ornements les plus rares, les plus recherchés, placés l'un pour l'autre, s'y prêtent mutuellement du relief. Quatre grandes croisées s'ouvrent sur les quatre parties du monde. Le plafond attire les regards par un ciel peint si naturellement, que je crus qu'il étoit à jour. Les oiseaux volent, l'air s'agite. Quelques nuages répandus au hasard s'éclairent des rayons du soleil. Il s'avance à pas de géant ; il est au milieu de sa carrière.

Quatre tableaux remplissent l'espace qui se trouve entre les fenêtres. Sous le premier est écrit dans un cartouche le nom d'Apelles, sous le second celui de Zeuxis, sous le troisième celui de Protogène. Soit que le peintre



n'eût osé mettre le sien , soit qu'il eût voulu laisser aux connoisseurs le mérite de le deviner , le quatrième cartouche étoit vide. Je les parcours des yeux, je les examine avec attention , je cherche à pénétrer le sens mystérieux des emblèmes qui en font le sujet. Immobile, enseveli dans la rêverie la plus profonde, mes idées se développent , et se rebrouillent ; ce que je crois voir , n'est point ce que je vois en effet. Tel un homme , dans les ténèbres épaisses de la nuit aperçoit de loin une foible lumière qui le guide un moment ; elle s'évanouit, l'obscurité redouble , il ne sait plus où il est.

Savez-vous , me dit Cratisthène , en me tirant par le bras , savez-vous que tout ceci n'est point fait pour vous ? Ces peintures pourroient donner atteinte à cette indifférence , qui paroît vous être si chère. Je ne veux donc plus les voir , lui répondis-je en sortant avec précipitation. J'en avois pourtant assez vu pour ne pouvoir douter qu'elles ne fussent faites à la gloire de l'amour. Des feux , des carquois , des flèches , des chaînes , tous ses autres attributs , des esclaves de tout âge , de tout caractère , de toute nation , couronnés de roses , jettent des regards passionnés sur

de jeunes filles négligemment parées : elles fuient devant eux , mais elles se laissent voir avant de se cacher. O Vénus ! que ces dangereux objets sont dignes de ton fils ! Tout respire la mollesse , tout invite au plaisir. Plus pernicieux que les gazons , les arbres rendent son triomphe plus séduisant. Heureux oiseaux ! il ne vous en coûte rien pour vous livrer à ses feux ; le plaisir en est la récompense : il nous en coûte , à nous , le repos , la raison ; et ce plaisir flatteur qui vous enchante , où le trouvons-nous ?

Cratisthène , qui , mieux que moi-même , lisoit alors dans mon cœur , me dit : Ce dieu contre lequel vous vous défendez se rit de votre résistance , ou plutôt vous ne lui en faites plus. Votre défaite est certaine ; mais savez-vous ce qui vous arrivera ? Vous sentirez sa puissance sans éprouver ses plaisirs ; c'est la punition des indociles : il ne travaille à notre bonheur qu'autant que nous travaillons de bonne grace à sa gloire. Eh ! repartis-je , au nom des dieux , au nom de Jupiter , sous les auspices duquel nous sommes venus ici , cessez un discours qui m'afflige. Je le veux , reprit-il , parlons d'autres choses.

Vous ressemblez à ces malades qu'une fièvre intérieure dévore; ils pâlisent, ils frissonnent; tout le monde s'aperçoit de leur état, eux seuls croient affoiblir, dissiper le mal, en se le dissimulant. Je ne voulus pas me reconnoître à ce portrait, cependant il étoit d'après nature.

Nous changeâmes d'entretien; ce que nous venions de voir nous en fournit une ample matière. Est-il possible, lui dis-je, qu'un homme passe ainsi de la plus grande simplicité au luxe le plus excessif? Un lieu seul peut-il renfermer tant de choses opposées? Tels sont les hommes, me répondit-il, les extrémités se touchent dans leur cœur. On s'étonne qu'ils ne s'accordent point entre eux; on ne songe pas qu'ils ne s'accordent presque jamais avec eux-mêmes : émus, entraînés par les objets présents, c'est toujours le dernier qui leur paroît le meilleur, c'est du moins celui qui les détermine. A-t-il du rapport avec celui qui l'a précédé? n'en a-t-il pas? Cette discussion leur coûteroit trop, ils se l'épargnent, ils ne reviennent jamais sur eux-mêmes. Ils ne s'aperçoivent point de la variété de leur conduite; ils se persuadent même que les autres ne la remarquent pas. Sans cette

idée , sans cette ressource de l'amour-propre , il faudroit qu'ils fussent toujours , ou réellement raisonnables , ou qu'ils se trouvassent toujours extravagants : voyez où cela mène. Ne cherchons point à les guérir d'une erreur qui les rend heureux ; la vérité les rendroit ridicules.

Graces aux dieux , repris-je , cela ne nous regarde pas ; vous êtes sage , et j'ai envie de l'être. Votre exemple , vos conseils m'aideront à le devenir. O mon cher Cratisthène , que votre amitié m'est précieuse ! qu'elle m'est nécessaire ! Sans elle je ne ferois que des fautes ; et dans le caractère dont je suis revêtu je ne pourrois en faire que de grandes. Désormais il ne me sera plus permis d'être ignoré , les yeux de mes compatriotes seront ouverts sur ma conduite ; si elle ne répond pas à leur attente , si même elle ne va pas au-delà , plus ils m'ont honoré , plus ils me mépriseront ; tous les chemins de la fortune me seront fermés. Opprobre d'une illustre famille , il faudra que je m'exile , ou que je sois pour elle un objet éternel d'humiliation. Sainte amitié ! vous me préserverez d'un état si funeste , vous augmenterez dans mon cœur l'attrait que vous

y avez mis pour la vertu : elle est votre compagne fidèle, elle aime ceux que vous aimez.

Ah ! Cratisthène, que ne puis-je vous faire sentir ce que je sens moi-même ! Divinité favorable ! éclairez mon esprit, afin que je vous rende un tribut de louanges digne de vous.

Quelle ardeur inconnue me prête des expressions ? C'est elle qui m'inspire. Mortels, écoutez-moi. Fille du ciel, vous êtes le présent le plus doux que les dieux, dans leur amour, aient fait aux hommes. Vous prévenez leurs desirs, vous allez à eux de vous-même. Vous vous donnez gratuitement aux cœurs que vous préparez à vous recevoir..... Les profanes ne la connoissent point ; ce qu'ils appellent amitié n'en est qu'un vain fantôme. Les liens qu'ils attachent n'ont rien de pur, rien d'innocent ; le besoin qu'ils ont les uns des autres fait la base de leur union.

Les offres les plus empressées, les protestations les plus tendres, ne se rapportent qu'à ceux qui les font ; ils donnent par amour-propre, ils reçoivent par cupidité ; la reconnaissance qu'excitent en eux les bienfaits n'est qu'un sentiment intéressé qui ne subsiste qu'autant que l'espoir le soutient ; ce ne sont

point les graces reçues qui les touchent, ce sont celles qu'ils attendent : leur manquent-elles, ils s'échappent, ils disparaissent. On se plaint de l'ingratitude de ses amis; on abuse des termes, les ingrats n'ont jamais aimé. Quelle différence de ce qui se passe entre nous! Mêmes goûts, mêmes desirs, même volonté, la joie et la peine, tout nous est commun; vous ne respirez, vous n'êtes heureux qu'en moi; je ne respire, je ne suis heureux qu'en vous; votre ame est la mienne, la mienne est la vôtre. Douce communication! transports délicieux! vous n'êtes point du ressort de l'esprit! Vous êtes le partage du cœur; seul il vous possède, seul il peut vous faire connoître.

Cratisthène m'interrompt de la sorte, en riant : Vous comptez peut-être que je dois vous remercier des choses flatteuses que vous venez de me dire? non, mon cher Isménias, je ne vous en remercierai pas : Ismène en seroit jalouse; ce soin la regarde seule. Ce que vous vous imaginez sentir pour moi, c'est pour elle que vous le sentez. Vous vous êtes fait illusion; vous avez cru louer l'amitié, la dépeindre; vous n'avez loué, vous n'avez dépeint

que l'amour : on n'en parle pas si bien sans le sentir. Ma prédiction est accomplie , vous aimez ; cessez de vous obstiner à feindre , vous brûlez. Eh quoi ! lui dis-je en soupirant , voulez-vous me désespérer par vos plaisanteries ? Je n'aime point , je ne veux point aimer. Loin de fournir à ce dieu cruel des armes contre moi , vous devriez m'aider à me défendre contre lui. Moi , reprit-il , que je m'oppose aux dieux ! Ils m'en puniroient ; vous-même vous m'en sauriez mauvais gré.

Jupiter ! m'écriai-je , tout m'abandonne , c'est à vous à me protéger. Allons , continuai-je , allons au temple achever les fonctions de mon ministère ; et si la fuite seule peut m'arracher au péril qui me menace , fuyons d'un lieu funeste à mon innocence : oui , Cratisthène , je suis prêt à retourner à Eurycome ; si vous croyez que les charmes d'Ismène soient capables de m'arrêter , empêchez-moi de la revoir ; si malgré moi je refuse de vous suivre , entraînez-moi , faites-moi violence. Je l'embrassois en parlant de la sorte , mes larmes baignoient son visage , je pouissois des soupirs , je gémissois , mon cœur étoit serré , je ne respirois plus. Pour comble de douleur , il fallut me contrain-

dre dans un état si violent. Sosthène nous cherchoit ; nous l'aperçûmes, il nous joignit ; Cratisthène l'entretint, pour me donner le temps de me remettre de mon trouble, ou d'en laisser moins paroître au-dehors. Soit qu'il fût occupé d'autres choses, soit que j'eusse fait un effort sur moi-même, il me sembla qu'il ne remarquoit point mon embarras. On avoit servi. J'entre, fermement résolu de ne point regarder Ismène. Je ne sais quel dieu me fortifioit ; mais je me trouvai dans un calme dont je m'applaudissois ; je ne sais même si, dans ma fausse sécurité, je n'allai point jusqu'à désirer l'amour. Le souper étoit encore plus magnifique que le précédent. Il étoit aisé de voir, par la délicatesse et la rareté des mets, que Sosthène avoit été surpris la veille. J'eus le loisir d'en examiner l'ordonnance : Ismène n'y étoit pas. Je desirois moins vivement de la voir, je m'accoutumois à son absence ; j'étois tranquille, du moins je croyois l'être. Jupiter, disois-je tout bas, je vous rends grâces, c'est vous qui faites en moi un changement si prompt, si heureux. Hélas ! Jupiter lui-même se jouoit de ma foiblesse.

Deux heures s'étoient écoulées sans émotion



sensible, sans inquiétude apparente de ma part. Déjà je me flattois que le danger étoit passé. Le festin finissoit ; on alloit se lever de table : instant fatal ! Ismène, à la tête des plus belles filles d'Aulycome, entre d'un air modeste : à cette vue on se récrie ; les regards de l'assemblée se partagent entre tant d'objets ravissans ; ils ne savent auquel s'arrêter. Les miens furent bientôt déterminés. — Ismène, vous les eates tous. Mon ame passa tout entière dans mes yeux. Au son de sa lyre, ses compagnes se mêlent, se séparent ; tout ce que l'art de la danse, tout ce que les graces naturelles peuvent produire, conduites, animées par Ismène, elles l'exécutent.

Cependant Sosthène ordonne à sa fille de chanter. On fait silence. Dieux ! quel son de voix ! Quelle douceur ! Quelle étendue ! Quel goût ! Quelle ame ! Est-ce Philomèle ! Sont-ce les Sirènes qui chantent ? Non, c'est Ismène. J'étois saisi, hors de moi-même. Cratisthène ne le remarqua que trop. Voulez-vous, me dit-il à l'oreille, voulez-vous encore partir pour Eurycome ? A peine l'entendis-je. Plaisir enchanteur, que vous me coûtâtes cher !

Tout le monde étoit retiré. Le ciel étoit se-

rein , un calme profond régnoit dans toute la nature , seul j'étois agité. J'appelle en vain le repos , il fuit loin de moi. Mon trouble s'augmente par tout ce que je fais pour le dissiper , il est extrême , il ne peut plus croître , j'en suis accablé , et je ne le sens pas moins vivement. Insensé que je suis ! je veux encore m'en déguiser la cause. Je me lève , je marche à grands pas , je m'arrête , je me rejette sur mon lit , j'en sors comme d'un bûcher embrasé. Tel un chevreuil , qu'une nymphe de Diane a blessé dans les forêts du Cynthe , fait de vains efforts pour arracher le trait qui le déchire , il remplit l'air de ses cris , il erre au gré de sa douleur , il la porte par-tout , rien ne la soulage.

J'étois dans cet état funeste lorsqu'au milieu de la nuit une lumière éclatante frappe mes yeux : j'entends un bruit terrible , semblable à celui du tonnerre. Assis sur un char pompeux , l'amour s'offre à moi dans toute sa gloire. Une foule de sujets l'entourne. Isménias , me crient-ils , reconnois le souverain de la nature , prosterne-toi devant lui , et l'adore. Je me jette à ses pieds , sans savoir ce que je fais. L'Amour , un arc à la main , l'œil mena-

çant, le visage enflammé de colère, rebute mon hommage forcé. C'est donc toi, mortel audacieux, qui t'opposes à ma puissance? Seul, tu prétends m'échapper. Ce dieu dont tu te dis le ministre, ce dieu ne me résiste pas. Meurs, téméraire, je ne veux plus d'un cœur que tu m'as refusé, je veux ton sang. Tel qu'une victime qu'un prêtre va égorger, j'attendois le coup mortel. Le bras levé, l'arc tendu, le trait fatal étoit prêt à partir, sa vengeance alloit être remplie. Tout-à-coup s'élève mille voix confuses d'admiration, l'Amour s'arrête, et regarde; un silence respectueux s'empare de tous ceux qui composent sa suite. Je tourne la tête. J'aperçois Ismène, une couronne de roses sur le front, une guirlande de fleurs à la main, elle s'avance d'un air timide, mais dont les graces régloient tous les mouvements. Prosternée aux pieds du dieu, elle embrasse ses genoux, elle les arrose de ses larmes, elle n'ose parler, elle n'en a pas la force. L'Amour entendit ce silence éloquent. Quoi! Ismène, s'écria-t-il en la relevant, vous vous intéressez, vous pleurez pour un ingrat qui brave mon pouvoir et vos charmes! Laissez-moi le punir, votre gloire et la mienne

demandent sa mort. Souverain des dieux, lui dit-elle d'une voix modeste, Isménias ne vous résiste plus, il est votre esclave, il soupire, il aime. O Ismène, vous lisiez dans mon cœur !

Alors elle me tend sa couronne de roses, je la reçois de ses mains, je l'ajuste moi-même sur ma tête. L'Amour s'apaise, on applaudit à sa victoire. Tout disparoît.

Surpris et charmé de mon aventure, je ne sais si je dois me plaindre ou me féliciter. Plus d'incertitude sur mon état, je connois ma passion, j'en connois l'objet ; je me remplis d'idées agréables, mon imagination m'emporte ; je vole sur les ailes de l'espérance. Flatteuses chimères, où fuyez-vous ? Pourquoi me laissez-vous à moi-même ? Les mouvements les plus impétueux m'agitent, je brûle d'un feu dont l'ardeur me pénètre. Où vont mes desirs ? Ismène, venez partager mes transports, cédez à mon impatience ; vous m'aimez donc : oui vous m'aimez, je lis mon bonheur dans vos yeux, les miens vous montrent mon ame tout entière. Qui peut vous arrêter ? Quels monstres se présentent sur mon passage ? Leur froid

poison me glace. Cruelle vicissitude, je ne puis plus vous supporter.

Eveillé par mes cris, par mes sanglots, Cratisthène entre dans ma chambre. Ami, lui dis-je en soupirant, l'Amour s'est vengé, il vient d'épuiser sur mon cœur toutes les flèches de son carquois, tous les feux de son flambeau; j'aime, qu'est-il besoin de vous l'apprendre? Ces roses vous le disent assez, et mon trouble vous le dit encore mieux; j'aime, continuai-je d'une voix entrecoupée. O Jupiter! O Vénus! O Ismène!

Cratisthène répond à mes plaintes par un long éclat de rire. Je craignois, me dit-il, tout autre chose, calmez-vous, et tâchez de dormir. A ces mots il veut me quitter, je le retiens; je lui fais un récit exact de la colère de l'Amour, de ses menaces, de son triomphe. Ismène, poursuivis-je, Ismène m'a sauvé la vie, que ne lui dois-je point? Ismène m'a rendu tendre, sensible, elle sera toujours l'objet de ma tendresse et de ma sensibilité, l'Amour n'a plus de traits, il ne peut me blesser pour une autre. Enfin, reprit Cratisthène, vous voilà au point où je vous desirois, vous aimez, et votre passion vous est chère, vous

en êtes occupé, vous ne parlez que d'elle ; je vous écouterai demain, le sommeil m'accable, adieu. Il sort. Je me retrouve seul, je me replonge dans mes rêveries. Insensiblement le calme succède à mon agitation ; une douce fraîcheur se coule dans mes sens, je m'endors. Amour, le sommeil respecte tes droits, les songes obéissants prennent toutes les formes que tu veux leur donner, ils se réalisent dans l'imagination de ceux à qui tu les envoies. C'est vous, belle Ismène, vous baissez les yeux, vous vous taisez, que vois-je ? Il semble que vous me fuyez. Arrêtez, je ne suis plus ce stupide Isménias qui ne connoît point le prix de vos bontés, qui n'ose vous regarder, qui veut se dérober à vos charmes ; je suis un amant vif, empressé : jouissez de votre ouvrage. Qu'appréhendez-vous ? Ma constance justifiera la vivacité de mes desirs. Je lui prends les mains, je les baise mille fois ; je la serre dans mes bras, tout le feu de mon cœur passe sur mes lèvres, je les imprime sur les siennes, elle résiste, elle veut s'échapper, l'Amour la retient, il dissipe sa crainte, il augmente ma témérité, nos soupirs se confondent, ses yeux se remplissent d'une langueur

séduisante, elle se trouble, elle s'égare. Désordre charmant ! Une troupe officieuse d'Amours écarte à coups de flèches la pudeur, qui fuit les yeux baissés. Amour, pourquoi mettez-vous votre bandeau sur ma bouche ? Ne craignez rien, je suis discret. Ismène, vous pleurez, vos forces se raniment ; votre colère m'alarme ; les transports les plus passionnés doivent-ils offenser une amante qui les a fait naître, qui sembloit les autoriser ? Cher Isménias ; modérez-en la violence, ménagez ma foiblesse, on respecte ce qu'on aime ; si vous m'aimez, mes pleurs doivent vous arrêter ; si vous ne m'aimez pas, vous êtes trop cruel de me presser si vivement. Je craignois de lui déplaire ; mais j'avois honte de céder. Etrange effet de l'amour ! Je n'osois remporter une victoire que je poursuivois avec ardeur. Ismène, vous vous rendez ? Quel obstacle me retient ? Mes yeux s'obscurcissent, je vous cherche, et ne vous trouve plus ; je reste sans voix et sans force ; il s'élève en moi des mouvements inconnus ; mon cœur palpite ; mon corps frémit, je m'éveille. Dieux ! si l'erreur d'un songe a tant de charmes, quelle est donc la douceur des véritables plaisirs ? Revenez,

délicieuses illusions ! Je vous appelle en vain. Morphée est rentré dans son palais. Je ne puis ni me lever, ni me rendormir. Je m'abyme dans une foule de pensées confuses, que je ne cherche point à débrouiller ; je me retrace avec complaisance toutes les particularités de mon rêve.

Se souvenir d'un bonheur imaginaire, c'est passer d'une chimère à une autre ; mais, comme dit un poète,

Souvent, en s'attachant à des fantômes vains,  
Notre raison séduite avec plaisir s'égare ;  
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;  
Et cette illusion pour quelque temps répare  
Le défaut des vrais biens, que la Nature avare  
N'a pas accordés aux humains.

Cependant les ombres de la nuit avoient fait place à l'aurore ; elle-même, fuyant les regards du dieu de la lumière, étoit allée se jeter entre les bras du mortel qu'elle aime.

Je vais chercher Cratisthène, nous entrons dans le jardin, je passe dans le salon. Ces tableaux que j'avois trouvés la veille si dangereux ne répondent plus à l'idée que je me suis faite de l'amour ; l'expression en est foi-



ble, inanimée ; le peintre qui les a faits n'aimoit point , il eût donné plus de graces à l'Amour, plus de feu , plus de charmes ; les esclaves qui l'entourent n'ont point cet air de langueur et de ravissement qui passe du cœur dans les yeux, qui remplit , qui pénètre les vrais amants. Mais quoi ! m'écriai-je , parmi tant de beaux objets je ne trouve point Ismène ! N'a-t-il osé la peindre ? A-t-il senti que la nature va quelquefois au-delà des bornes de l'imagination , et que l'art peut perfectionner ce qu'il invente , mais qu'il reste toujours au-dessous de la réalité ? Non, non , il a eu raison d'oublier Ismène ; comment eût-il représenté l'Amour ! Elle eût embelli le triomphe, elle eût effacé le vainqueur.

Tout-à-coup, changeant de discours , j'adresse aux dieux ces mots , qui surprirent Cratisthène : C'en est fait, Amour, tu l'emportes , plus d'Eurycome pour moi , la patrie d'Ismène devient ma patrie, je me fais citoyen d'Aulycome. Ainsi donc, m'interrompit-il d'un ton sévère, Isménias oublie qu'il est l'envoyé de Jupiter , et , passant d'une extrémité à l'autre , il se livre sans réserve à une passion qui faisoit l'objet de toute sa crainte ! Isménias

citoyen d'Aulycome ! dieux ! l'ai-je bien entendu ? Ne songez-vous plus que vous vous devez aux tendres empressements d'un père qui vous aime ? Ne songez-vous plus qu'une mère en pleurs vous attend ? Objet de leurs délices et de leur affection , voulez-vous leur donner la mort ? qui recevra leurs derniers soupirs ? Qui fermera leurs yeux ? Fils ingrat ! la nature ne se révolte-t-elle pas dans votre cœur ? Cruel ami , m'écriai-je , c'est vous qui m'avez perdu ; je voulois fuir, il en étoit temps encore, vous m'en avez empêché. Quel instant choisissiez-vous pour m'arracher à moi-même ? O Thémisthée ! ô Dianthée ! votre malheureux fils n'a plus la force d'écouter son devoir ; un funeste amour le rend insensible à votre tendresse , à vos larmes , à tout ce qui n'est point Ismène. L'impérieuse voix de l'honneur veut en vain se faire entendre ; cet honneur, dont les droits m'étoient si précieux, ne forme plus que des sons impuissants , qui parviennent à peine à mon oreille. En parlant de la sorte , je regardois l'Amour ; il s'applaudissoit de ma faiblesse ; moi-même je m'applaudissois du sacrifice honteux que je lui faisois de ma raison.

Cratisthène en fut indigné. J'avoue , me dit-il , que je vous ai prédit que vous aimeriez.

J'ai été plus loin , j'ai combattu vos scrupules ; j'ai disposé votre cœur à recevoir les impressions qu'Ismène méritoit d'y faire ; je voyois que , né tendre , vous ne résistiez que par honte et par timidité : est-ce là vous avoir perdu ? Pouvois-je imaginer que l'Amour , qui fait naître ou qui augmente la vertu dans les cœurs bien faits , détruiroit la vôtre ? Non , mon cher Isménias , j'avois meilleure opinion de vous , je l'ai encore. Faites un effort sur vous-même ; le combat est pénible , mais la gloire en est le prix. Aimez Ismène , j'y consens ; mais aimez-la d'une manière digne d'elle. Le mystère doit être inséparable de l'amour ; le moindre éclat vous perdrait l'un et l'autre ; vous êtes amant , mais vous êtes ministre de Jupiter : vous êtes amant , mais vous êtes fils. Ulysse est l'objet de votre admiration , qu'il soit le modèle de votre conduite ; il préféra sa patrie à une déesse , à l'immortalité même. Cet exemple ne vous touche point ; il vous faut un motif plus pressant ; je le trouve dans Ismène. Connoissez le cœur des femmes , elles aiment la gloire. La

maîtresse la plus passionnée seroit au désespoir que son amant manquat l'occasion d'en acquérir ; elle murmure contre cette gloire cruelle qui la sépare de l'objet de son amour, elle soupire , elle gémit , elle fond en larmes, elle veut qu'il soupire , qu'il gémissé , qu'il pleure avec elle ; mais elle veut qu'il parte. Consultez Ismène , vous verrez si je vous trompe.

Cratisthène se tut ; je sentois la force de ses raisons , j'en étois ému , pénétré ; mais j'avois la foiblesse de n'oser en convenir ; mon silence lui faisoit peine ; mais il avoit pitié de mon agitation. Il aperçut Sosthène qui venoit à nous ; il m'en avertit ; je n'eus que le temps de me remettre de mon trouble , ou du moins d'en cacher une partie.

Nous n'apprenons jamais que les derniers les choses qui nous intéressent ; Sosthène , loin de se douter de mon amour pour sa fille , dont il ignoroit le commencement et les progrès , avoit sur elle de tout autres desseins ; les dieux ne permirent pas qu'ils s'accomplissent. Il nous dit , en nous abordant , que tout étoit prêt pour le sacrifice que nous devions offrir le lendemain à Jupiter. Après

avec Cratisthène. Il dit, et me laisse. La foudre, qui tombe avec fracas aux pieds d'un voyageur surpris par les ténèbres, l'étonne moins que ne m'étonnèrent ces furioses paroles. Sans voix, sans mouvement, j'eus que la mort, d'un coup de sa faux cruelle, m'avait précipité au fond du Tartare. A cette même douleur succédèrent des gémissements, des cris douloureux. Non, m'écriois-je, non, je n'abandonnerai point Ismène, ma vie est attachée à sa présence, je veux vivre et mourir avec elle.

Cependant elle se promenoit, et je l'aperçus, et après m'être assuré qu'elle étoit seule : Est-ce vous, lui dis-je, chère Ismène ? Elle fuit sans me répondre ; je la retiens par sa robe, je veux lui voler un baiser. Isménias, me dit-elle en souriant, respectez votre ministère, respectez-en du moins les ornements sacrés.

Rien ne vous arrête. Un baiser vaut-il le danger où vous nous exposez l'un et l'autre ? On nous examine, on nous voit peut-être.

Isménias, vous ne m'écoutez point. Que vous êtes différent de ce que vous étiez hier ! Modeste, timide même, vous n'osiez me regar-

der. Pendant qu'elle parloit ainsi je tenois sa main dans les miennes, je la serrois, je la baisois, je l'arrosais de mes larmes. Hélas ! lui disois-je en soupirant, je paye bien cher un moment de plaisir, je ne vous verrai plus, je pars demain pour Eurycome.

Et moi aussi, reprit-elle en s'échappant. J'entends du bruit, je n'ose la suivre. C'étoit Cratisthène, qui, couché sous un myrte épais, en avoit fait remuer les branches. Il vient à moi ; je ne le reconnois point dans l'obscurité, je l'évite, craignant que ce ne fût un esclave de Sosthène. Eh quoi ! me dit-il avec un sourire malin, un mouvement de feuilles vous fait peur ! c'est quitter trop aisément une maîtresse que vous ne devez peut-être plus revoir. Partagez ma joie, lui répliquai-je en l'embrassant, Ismène vient avec nous, je le sais d'elle-même ; aidez-moi à la retrouver, elle est peut-être encore dans le jardin. Non, reprit-il, je ne vous suivrai point ; vous aimez, votre affaire est de veiller, la mienne est de dormir ; je vous laisse avec un meilleur second, c'est l'Amour. Là dessus il me quitte.

Je parcourus toutes les allées, tous les détours ; je m'arrêtois, je prêtois l'oreille, je n'en-

tendois rien ; j'appelois Ismène, elle ne répondoit pas ; j'étois inquiet, impatient.

Il n'y avoit qu'un moment que je l'avois vue ; mais peut-on trop voir ce qu'on aime ? Je devois partir avec elle le lendemain, mais ce lendemain me paroissoit trop éloigné ; j'accusois les dieux, j'accusois Ismène ; bientôt, pour la justifier, je me disois, elle ignore que tu la cherches. Elle l'ignore, reprenois-je sur-le-champ, ne devoit-elle pas l'imaginer ?

Enfin, après bien des plaintes et des pas inutiles, je crus qu'elle étoit retirée. Je me trompois, elle m'a dit depuis qu'elle m'avoit entendu ; mais que me craignant, que se craignant elle-même, elle avoit eu la force de résister ; que l'amour avoit gémi dans son cœur de se voir sacrifié à la vertu ; qu'elle-même en avoit gémi, et que, sans une de ses esclaves qui la joignit, elle n'auroit peut-être pu se refuser au plaisir de se laisser retrouver. Amour, s'il est vrai que tu n'enflames les cœurs que pour les rendre heureux, pourquoi les laisses-tu en proie à la crainte et au préjugé ?

Je passai la nuit sans dormir. Le sommeil craint ou respecte les amants, il sait qu'ils préfèrent à ses faveurs les rêveries qui les oc-

cupent. L'ame, dans cet état, charmée, ravie, hors d'elle-même, communique au corps une douce léthargie qui lui tient lieu de repos. Cette langueur, cette extase se sent mieux qu'on ne l'exprime.

Un bruit confus de voix m'avertit qu'il étoit temps de me lever. Sosthène, entrant dans ma chambre, fut étonné de me voir encore au lit. Isménias, me dit-il, tout est prêt pour notre départ, habillez-vous pour venir au temple. Nous trouvâmes à sa porte tout Aulycome qui nous attendoit : nous y arrivâmes au milieu des acclamations. La pompe de ce jour égala celle du jour de mon arrivée : je reçus les mêmes honneurs ; je ne pouvois en recevoir de plus grands. Ismène ne put me parler ; mais je lus dans ses yeux qu'elle en étoit flattée, qu'elle se les approprioit ; l'amour rend tout commun entre les amants.

Le sacrifice achevé, nous nous embarquâmes. La navigation fut heureuse. Notre vaisseau avoit été aperçu de loin ; une foule de peuple couvroit le rivage. Ismène fit la surprise et l'admiration de tous ceux qui la virent. Je présentai mes hôtes à mon père, et je lui rendis compte, d'un air pénétré, de la manière



dont j'en avois été reçu. Thémisthée les en remercia en termes si pleins de reconnoissance, qu'ils crurent qu'il faisoit plus pour eux qu'ils n'avoient fait pour moi.

Dianthée combloit Ismène de caresses, elle ne pouvoit se lasser de la louer et de la baiser; j'en étois jaloux; mais, la baisant moi-même, il me sembla qu'elle n'étoit que dépositaire des baisers d'Ismène, et que je les retrouvois tous sur sa bouche.

Pendant que je recevois des compliments sur mon retour, mon père faisoit voir à Sosthène sa maison et son jardin, l'une et l'autre étoient de son dessin. Il n'y avoit point de ces beautés frappantes qu'on admire dans ces palais superbes où les Grecs voluptueux égalent, surpassent aujourd'hui le luxe des rois de l'Asie. Tout y étoit simple sans négligence, propre sans faste, utile sans dépense; le goût et la sagesse du maître avoient suppléé aux ornements. Sosthène, accoutumé chez lui au grand, au merveilleux, en soupira. O Thémisthée, s'écria-t-il, qu'il m'en a coûté de trésors pour faire une maison moins agréable que la vôtre! Heureux les hommes qui n'aiment, qui ne suivent que la nature!

Cette réflexion en fit naître d'autres qui les menèrent jusqu'à l'heure du souper. On se mit à table ; je ne dirai rien du festin.

L'austérité des mœurs de Thémisthée en avoit banni la profusion ; mais elle n'en avoit exclu ni la délicatesse des mets , ni la propreté des services. Le sage n'est ni prodigue , ni avare ; ami de l'ordre , il en fait la règle de toutes ses actions. Enfin , si nous tâchâmes de ne rien omettre de ce qu'exigent l'amitié et l'hospitalité , nous eûmes la satisfaction de trouver des hôtes sensibles et reconnoissants.

La conversation fut douce , enjouée ; ainsi s'entretennent des personnes de mérite qui s'estiment , et qui commencent à s'aimer. Nous voyons avec plaisir , Ismène et moi , se former entre nos parents une union qui flattoit la nôtre. Espérance trompeuse ! la fortune nous conduisoit parmi des fleurs dans un précipice affreux , dont toute la puissance de l'Amour eut peine à nous retirer.

Vers la troisième veille de la nuit , nos parents , et tous ceux qui étoient venus d'Aulycome , se rendirent au temple de Jupiter ; je ne les suivis point , mon ministère m'en dispensoit. Pour Ismène , elle étoit couchée , par-

ce que la bienséance ne permet pas que les jeunes filles paroissent la nuit en public. L'occasion étoit favorable, j'en profitai : je savois que l'Amour, qui la procure, ne veut pas qu'on la laisse échapper. J'entre dans sa chambre ; elle s'éveille et s'écrie. Ne faites point de bruit, lui dis-je d'une voix basse, c'est moi. C'est vous ! reprit-elle avec surprise ; et Sosthène et Panthia, où sont-ils ? Ils sont allés offrir un sacrifice au maître des dieux ; mais nous, belle Ismène, n'en offrirons-nous point à l'Amour ? Oui, continuai-je, sacrifions-nous à lui tout entiers. Un baiser l'empêcha de me répondre. Qu'il fut tendre ! qu'il fut délicieux ! qu'il fut répété de fois ! Amour ! que les prémices de tes faveurs sont séduisantes ! les Graces les assaisonnent, la variété les renouvelle.

Nous étions seuls, j'étois jeune, j'aimois, j'avois des desirs, Ismène en sentit le danger. Elle veut s'arracher de mes bras ; elle s'aperçoit que son cœur et ses forces la trahissent ; elle gémit, elle pousse de profonds soupirs ; elle fond en larmes, elle a recours aux prières. Que ne me dit-elle point pour modérer mon ardeur ! Dieux ! qu'elle avoit de charmes en s'opposant à mon bonheur ! ses refus même

la rendoient plus aimable. Que ne peut point une amante tendre et vertueuse sur un cœur délicat ? Je m'arrête. Esclaves de vos plaisirs, vous me blâmez ; je ne cherche point votre suffrage. Ismène, moins pressée, me dit : Cher Isménias, c'est à présent que je connois que vous m'aimez. Le don de mon cœur sera le prix du pouvoir que vous venez de me donner sur le vôtre ; régnez sur ce cœur, régnez-y seul, et comptez sur une fidélité inébranlable. Les dieux n'ont point fait naître une flamme si vive, si pure, pour la rendre malheureuse ; ils mettront le comble à leurs faveurs, en nous unissant de ces liens éternels qu'eux seuls ont droit de former.

Prions-les d'en hâter le moment. Mon impatience secondera la vôtre. Allez, et recevez dans ce baiser un gage de ma foi. Hélas ! poursuivit-elle, ce sera le dernier que vous recevrez de votre Ismène. On va nous séparer pour jamais. Thémisthée, ignorant ou désapprouvant nos feux, vous choisit, peut-être dans le moment, une épouse plus charmante, plus accomplie. Cruel, vous obéirez ; mais que dis-je ? pourrez-vous ne pas obéir ? Je ne vous en fais point un crime ; vivez heureux, ou-

bliez-moi ; je ne veux point que le souvenir d'une infortunée empoisonne vos plaisirs ; puisse l'Amour en inventer de nouveaux pour vous ! Adieu , cher Isménias ; sortez , le jour paroît , on pourroit nous surprendre. Adieu ; occupée de votre idée , en proie à ma douleur , fidèle à mes serments , je vais passer les déplorables restes d'une vie languissante dans les larmes et dans les regrets. Le cours n'en sera pas long. Si j'ai quelque pouvoir sur vous , ne pleurez point ma mort ; elle n'est un mal que pour les amants heureux.

Non , lui dis-je ; non , belle Ismène , on ne nous séparera pas. Mon père m'aime , mon bonheur lui est cher ; loin de me contraindre , il n'oubliera rien pour engager le vôtre à vous accorder à mes desirs. Thémisthée a de la naissance , il est riche , il a des vertus , son alliance n'est point à mépriser ; mais enfin si Sosthène ne me trouve pas digne de vous , si mon espoir est trompé , j'atteste cet amour que vous m'avez inspiré , j'atteste ces charmes que j'adore , qu'Isménias ne brûlera jamais que pour Ismène. Vous voulez que je compte sur votre cœur ; eh ! pourquoi ne compteriez-vous pas sur le mien ? Votre constance vous répond de

la mienne ; je vous aimerois même infidèle. Oui, si Jupiter me laissoit maître de mon sort, s'il me permettoit de choisir parmi toutes les déesses, je leur préférerois Ismène ; si Vénus elle-même m'offroit l'immortalité, j'aimerois mieux mourir avec Ismène que d'être immortel avec Vénus.

Il étoit temps de nous séparer. A peine étois-je sorti de sa chambre que la compagnie rentra. J'allai me coucher. Jamais sommeil ne fut plus tranquille que le mien. Qu'on ne dise plus qu'on trouve dans les songes des présages heureux ou funestes du bien et du mal qui doivent nous arriver : je n'en eus que d'agréables.

Sûr du cœur d'Ismène, la douce sérénité brilloit sur mon visage. Cratisthène en badina ; je le désabusai. Ma joie dura peu. Sosthène, s'adressant à mon père, en présence de nous tous, lui parla de la sorte : Sage Thémisthée, ce n'est point à nous, c'est à Jupiter que se rapportent les honneurs que vous nous rendez : auteur de vos bienfaits, il en sera la récompense ; hâtons-nous de lui en rendre grâces par un nouveau sacrifice. Des affaires importantes me rappellent à Aulycome ; ma fille ne sait pas que la chose la regarde : persuadé de

son obéissance, je l'ai promise sans lui en parler. Le jeune homme que je lui destine est aimable; il a des mœurs, de la naissance, de l'esprit; il m'est attaché: je me donne un fils plutôt qu'un gendre. Il me presse de lui tenir parole: je cours l'exécuter. Voulez-vous que rien ne manque à leur bonheur, honorez leurs noces de votre présence; et vous, charmant Isménias, venez en embellir la pompe.

Que devins-je à ces mots! Un froid mortel s'empara de tous mes sens: je ne sais si mon trouble fut remarqué; mais je sais qu'il fut extrême. Ismène, accablée par ce coup imprévu, pâlit, et mettant ses mains sur ses yeux, elle feint un violent mal de tête; on l'emporte, on la met au lit; Panthia, inquiète de la santé de sa fille, dont le mal augmente, reste auprès d'elle, et ne la quitte qu'à regret, pour aller au temple. Tandis qu'on se dispose à s'y rendre, je me dérobe; on m'appelle, je ne réponds point; et, sans songer à quel danger je m'expose, je me coule dans la chambre d'Ismène.

Étroitement embrassés, gémissants, fondants en larmes, nos soupirs furent longtemps nos seuls interprètes. Quel serrement de cœur! quel état affreux! Amour! tu vis

l'excès de nos douleurs , elles te touchèrent. Tu pouvois les finir ; mais tu voulois nous éprouver.

Quelque précieux que soit un bien , jamais il n'est plus cher que lorsqu'on est prêt à le perdre. Je le sentis dans ce moment. Les charmes d'Ismène brilloient d'un nouvel éclat ; je ne l'avois point encore trouvée si belle , je ne l'avois point encore aimée si éperduement. Son silence , sa tristesse , ses regards distraits et languissans , tout augmentoit mon amour et mon désespoir.

Hélas ! lui disois-je , vos pressentimens n'ont été que trop justes ; on nous sépare , Ismène ; vous craigniez de me perdre , c'est moi qui vous perds. Un autre va posséder ce cœur qui n'étoit dû qu'à moi ; il va le posséder , et vous allez faire son bonheur ! Ismène , pouvez-vous y consentir ? moi-même , puis-je y songer sans mourir ? Ne le croyez pas. Le jour qui éclairera votre funeste hyménée sera le dernier de ma vie. On va t'enlever ta maîtresse , et tu pleures ! Foible Isménias ! n'as-tu d'autre ressource que tes larmes ? Qu'au moins la mort de ton rival précède la tienne ; que , même au pied des autels , ses myrtes se changent en



cyprès. L'Amour outragé devient le plus cruel des dieux ; ma fureur ne respectera rien ; tremble, Sosthène !... Il est mon père , interrompit Ismène , il doit vous être sacré ; ne l'accusez point de nos maux , il en est innocent , il ignore que vous m'aimez. Il ignore que je vous aime ! repris-je avec transport. Eh ! ne sait-il pas que je vous ai vue , et que j'ai un cœur ?

Après un moment de silence , Ismène me dit : Les maux éloignés troublent la raison , les maux présents l'anéantissent ; loin de vous conjurer de vous servir de la vôtre , je ne puis faire usage de la mienne : je sens comme vous toute l'horreur de notre destinée ; voyez s'il est possible de nous arracher au malheur qui nous menace : je souscris à tout ce que votre amour nous inspirera ; je me donne à vous. Cet effort de passion lui avoit trop coûté , ses couleurs se dissipent , ses yeux se ferment , elle perd le sentiment ; cet état m'accable de douleur et de crainte : je la crois morte , je veux mourir. L'Amour arrêta son ame fugitive , il lui rendit la vie : j'allois faire éclater ma joie et ma reconnaissance. Ismène poursuivit : Ne perdons point un temps précieux ; songez que

les moments nous sont chers, mettons-les à profit. Adieu ; quittons-nous un instant pour ne plus nous séparer.

Plein de mille projets , qui tous me paroissent faciles , mais qui ne l'étoient que dans mon imagination , je me rendis au temple. Le sacrifice étoit commencé. Déjà le sang des victimes égorgées tombe dans les vases destinés à le recevoir. Déjà le sacrificateur, trouvant dans leurs entrailles un augure favorable, presse Sosthène d'accomplir un mariage agréé par les dieux. Tout-à-coup un grand aigle , fondant à plein vol sur ces entrailles, les déchire, les disperse, et les enlève dans ses serres. Le couteau sacré tombe des mains du prêtre ; il fuit loin de l'autel ; une horreur subite s'empare des esprits de tous les assistants ; la consternation paroît sur le visage des moins timides ; on n'entend que gémissements , que lamentations : chacun craint pour soi les malheurs qu'annonce ce prodige. Ils ne regardent que moi , s'écria Panthia ; dieux immortels ! vous condamnez un hymen où j'avois mis toute ma félicité. O ma fille ! ô infortunée Ismène ! quel malheur vous attend ! Ce ne sont point les entrailles de la victime que l'aigle a

déchirées, ce sont les miennes. Protecteur de l'innocence, tu lis dans nos cœurs, quel crime avons-nous commis? Laisse-toi fléchir par nos larmes ; apaise ta colère, ou ne l'exerce que sur moi ; conserve la fille aux dépens de la mère ; que ma mort lui donne la vie une seconde fois. En parlant ainsi, elle s'arrache les cheveux, elle se frappe la poitrine, elle se roule par terre ; on l'entoure, on la relève, on s'efforce de la consoler, elle ne veut rien entendre.

Cependant les esprits se rassurent. Cet événement, si terrible d'abord, n'a plus rien d'effrayant. Ce n'est qu'un simple effet du hasard, qu'un signe indifférent : peut-être même est-ce un présage heureux. Telle est l'inconstance de la multitude ; l'objet de sa terreur devient en un moment l'objet de son espérance. Tout le monde étant sorti du temple, nous reconduisîmes Sosthène et Panthia : il n'étoit pas moins affligé, mais sa douleur ne paroissoit point au-dehors ; il n'est permis de pleurer qu'aux femmes et aux amants. Nous trouvâmes Ismène fondant en larmes ; une esclave l'avoit avertie de ce qui venoit d'arriver. La désolation de sa mère la touchoit plus que le prodige :

déterminée à me suivre , il autorisoit sa fuite. Dans le trouble où nous étions , elle trouva le temps de me demander ce que j'avois fait ; je lui répondis que j'allois tout arranger avec Cratisthène , et que bientôt.... Je ne pus achever , son père l'appela , je lui serrai la main ; et je lus dans ses yeux qu'elle m'accusoit de lenteur. Venez , ma fille , lui dit Sosthène , venez m'aider à calmer votre mère. Elle vole sur ses pas ; elle l'embrasse , elle essuie ses larmes , elle la conjure , par les motifs les plus tendres et les plus touchants , de ne se point laisser accabler. Non , lui disoit-elle , les dieux ne sont point irrités contre nous. Ils sont justes ; s'ils condamnent un mariage que vous aviez projeté , condamnons-le nous-mêmes ; vous pourrez en faire un autre qu'ils approuveront ; consultons-les encore : prête à leur obéir , mon bonheur ne m'est cher qu'autant qu'il peut faire le vôtre. Nous admirons la sagesse de ce discours ; nous nous joignons à elle. Panthia nous écoute , et se laisse persuader. Conduite dans sa chambre pour y prendre un peu de repos , je m'enferme avec Cratisthène. Témoin ou confident de tout ce qui s'étoit passé entre Ismène et moi , je pouvois lui en épargner le

récit ; mais , occupés d'eux-mêmes , les amants veulent toujours parler de ce qui les intéresse. Je lui rappelle la naissance et les progrès de ma passion ; nos premières craintes et nos premiers plaisirs ; notre retour à Eurycome , l'empressement de Thémisthée , les caresses de Dianthée ; les idées flatteuses qui nous séduisirent quelque temps l'un et l'autre ; nos entretiens secrets , nos promesses , nos serments ; l'impétuosité de mes desirs suspendue par sa modestie autant que par sa résistance ; le discours imprévu de Sosthène , le mariage de sa fille ; notre trouble , notre désespoir , nos projets de fuite ; le prodige arrivé dans le temple de Jupiter , notre surprise et notre consternation. Enfin , lui dis-je , vous voyez deux amants infortunés qui se jettent dans vos bras ; aidez-nous de vos conseils et de votre secours. Nous avons plus de courage que d'expérience , plus d'amour que de raison ; nous fuyons un précipice , sans vous nous tomberons dans un autre. Inquiet , alarmé , il s'élève dans mon cœur de noirs pressentiments qui me font frémir ; on me séparera d'Ismène , je la perdrai. O mon cher Cratisthène ! adoucissez l'amertume de l'état où je suis réduit.

Sensible à ma peine, il me console, il me rassure. Ce n'est point vous, me dit-il, que menace le prodige qui vous effraie, c'est votre rival; il ne possédera point votre Ismène, les dieux l'arrachent de ses mains, vous l'épouserez un jour sous de plus heureux auspices; le temps et l'amour justifieront ma prédiction. Le temps et l'amour, m'écriai-je! Eh! songez-vous qu'elle part demain? Faites agir Thémisthée, ajouta-t-il, parlez vous-même à Sosthène. Il a donné sa parole, repris-je, il ne peut y manquer sans se déshonorer. Mais, poursuivit-il, je ne puis approuver votre fuite, elle est imprudente et dangereuse. Eh! repris-je encore, quelque affreuses qu'en puissent être les suites, sont-elles comparables à notre situation? Malheureuse Ismène! Plus malheureux Isménias! Tout nous abandonne, qu'allons-nous devenir? Cratisthène reste immobile, sans me répondre: la raison et la pitié se disputent son cœur, je lis dans ses yeux qu'il est violemment agité. Je l'embrasse, il s'attendrit; je le presse, il soupire; je redouble mes instances, il ne me résiste plus. Vous l'emportez, me dit-il, il faut vous rendre le cruel service que vous exigez de moi, veuillez

la bonté des dieux ne m'en point punir ! Vous partirez ce soir avec Ismène ; il y a dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour la Syrie. Je vais m'assurer du patron ; j'ai un hôte syrien , chez lequel nous trouverons un asile inviolable. Quoi ! lui répondis-je tout hors de moi-même, vous viendrez avec nous ? Cratisthène, vous viendrez avec nous ? Dieux ! vous mettez le comble à vos faveurs. L'amour et l'amitié conspirent à me rendre le plus heureux de tous les hommes.

Il falloit , pour terminer la fête de Jupiter, offrir encore , à l'entrée de la nuit , un sacrifice dans le temple d'Apollon. J'aurois voulu ne m'y pas trouver , et profiter de ce temps pour instruire Ismène de nos arrangements ; mais Dianthée , m'ayant aperçu , me dit de donner la main à Panthia. Dans le trouble où j'étois , à peine osois-je lui parler ; il me sembloit que toutes mes paroles trahissoient mon secret. Pendant la cérémonie , j'étois abymé dans la rêverie la plus profonde ; on la prit pour un recueillement , pour un acte de religion ; on m'admiroit , on me citoit pour modèle. Que les hommes lisent mal dans les cœurs ! ce qui m'attiroit leurs louanges offensoit les dieux.

Le sacrifice achevé, chacun se retira. La nuit me favorisoit, jamais elle ne s'étoit enveloppée de voiles plus sombres. On étoit dans ces premiers instants de sommeil, qui sont l'image la plus parfaite de la mort. J'entre dans la chambre d'Ismène. Enfin, lui dis-je, nos maux vont finir : bientôt, maîtres de nous-mêmes, nous ne craindrons plus la tyrannie de nos parents ; Cratisthène dispose tout pour notre départ, vous l'allez voir paroître. Au lieu de me répondre, elle soupire. Toutes les conséquences de son entreprise se présentent à son imagination, elle frémit. Ira-t-elle, seule avec moi, cherchant une retraite parmi des barbares, se couvrir d'une honte éternelle ? Elle voit la fureur de Sosthène et le désespoir de Panthia ; elle se fait d'avance tous les reproches que mérite une fuite si hardie, si coupable. Vous-même, cher Isménias, vous-même, qui me la conseillez aujourd'hui, vous seriez le premier à me blâmer. Le ciel m'est témoin, et j'atteste tous les dieux qui l'habitent, que si la vertu, sans laquelle l'amour le plus tendre est un crime, ne s'y fût point opposée, il n'y auroit eu de bonheur pour moi que celui de vous aimer



et d'être aimé de vous ; mais cette vertu sévère , toute puissante sur mon cœur, en ordonne autrement ; soumettons-nous ; et puisqu'elle ne nous défend pas de mourir, mourons sans l'offenser.

Je crus que mes caresses dissiperoient ses scrupules, mes caresses furent inutiles. Je lui rappelai ses serments , elle ne s'en souvint que pour s'en repentir, que pour les détester : j'eus recours aux larmes , aux prières , elles ne servirent qu'à la rendre plus inflexible.

Cratisthène arrive , et nous trouve dans cette agitation ; il joint ses efforts aux miens, Ismène est émue, et non persuadée. Le danger ne l'étonne point ; mais le devoir l'arrête.

La nuit s'avance, l'heure se passe , je vais de l'un à l'autre, je prie, je menace , je ne gagne rien. J'en demande pardon à l'Amour : dans le désordre où j'étois , je fus tenté d'user de violence , je songe qu'elle criera peut-être , et qu'on pourra nous entendre ; un motif plus pressant encore me retient , j'ai peur de lui déplaire. Enfin , après une résistance opiniâtre , et lorsque nous n'espérions plus de la réduire , elle apprend que Cratisthène doit nous accompagner. L'Amour attendoit

ce moment pour vaincre. Elle me tend la main , nous sortons sans être aperçus , nous nous rendons au port , nous entrons dans le vaisseau. Jupiter, dîmes-nous d'une voix unanime , protège deux amants infortunés, que la rigueur du sort , ou plutôt que ton oracle chasse de leur patrie. Et toi , Neptune , ordonne aux flots de les respecter.

On fait voile ; le temps étoit calme , la mer tranquille , il sembloit que nous fussions portés sur les ailes des zéphyrs. J'étois si pénétré d'amour, si transporté de plaisir, qu'oubliant tous mes maux passés je croyois mon bonheur hors d'atteinte. Couché aux pieds d'Ismène , la tête appuyée sur ses genoux , je me livrois aux transports les plus délicieux ; mon ravissement me tenoit lieu de sommeil. Que cette nuit eut de charmes ! que son obscurité permit et cacha de faveurs innocentes !

Ainsi se passèrent deux jours. Qu'Ismène fut trouvée belle ! Qu'elle fit naître de desirs , et que j'excitai de jalousie ! Il y avoit parmi nous un peintre fameux, qui passoit à la cour du roi de Perse. Pour y faire honneur aux beautés grecques, il demanda à Ismène la permission de la peindre. La rapidité du tra-

vail ne nuit point à la perfection de l'ouvrage. C'est Ismène , elle respire , elle flatte , elle enchante. Objet des vœux de toute l'Asie, elle en va triompher. Quelle idée flatteuse pour un amant ! Je vois sa gloire , je la partage ; bientôt , par un mouvement contraire , cette gloire m'afflige , je ne puis souffrir que son portrait tombe entre les mains des Barbares : ils n'en sont pas dignes ; tout ce qui ressemble à Ismène ne doit appartenir qu'à Isménias. Le peintre remarqua mon trouble ; il avoit remarqué mon amour ; nos feux ne se contraignoient point. Je connois , me dit-il , toutes les délicatesses des amants , j'ai aimé , voilà le portrait d'Ismène ; possédez-le seul , je vous le donne.

Déjà les matelots , découvrant la terre , remplissoient l'air de cris d'alégresse. Déjà Cratisthène nous montrait le temple de Junon , qui dominoit sur tous les édifices de la ville où nous devions aborder ; c'est là , nous disoit-il , que , dépositaire de vos serments , la déesse va bientôt vous unir pour toujours.

Dieux de l'olympé , dieux de la mer , prolongez encore un instant vos faveurs. Hélas ! vous ne m'écoutez pas.

Le ciel s'obscurcit , les vents se déchaînent , une tempête furieuse se forme , elle éclate , l'air s'embrase , l'onde mugit , les mâts , se brisent , le vaisseau s'entr'ouvre , le trouble l'horreur s'emparent des esprits , nous sommes de concert avec les flots pour nous perdre ; l'art devient inutile , la manœuvre cesse ; les uns poussent des cris perçants ; les autres attendent la mort dans un sombre silence ; ceux-ci , pleins de leur désespoir , maudissent les dieux ; ceux-là se prosternent , et les implorent.

Ismène , inaccessible à la crainte , l'amour remplissoit tout son cœur , se jette dans mes bras. Je vois la mort sans pâlir , me dit-elle , les dieux sont justes , je l'ai méritée. Quelque prompt , quelque rigoureux que soit le châtiement , il n'égale point mon crime ; je meurs sans me plaindre ; mais voyez à quel point je vous aime , je meurs sans me repentir ; ce que j'ai fait , je le ferois encore , j'ai tout quitté pour vous , Isménias , je ne regrette que vous ; imitez mon exemple , mourez avec courage , mourons en nous aimant ; s'il est doux de vivre avec ce qu'on aime , il est doux de mourir ensemble.

Le pilote , ayant perdu tout espoir , assemble

l'équipage. Les dieux, dit-il d'une voix tremblante, les dieux sont irrités, notre perte est certaine, Jupiter arme contre nous tous les éléments, rien ne peut nous arracher de ses mains, cessons de le fatiguer par des vœux qu'il rejette. Neptune est moins implacable; renouvelons une coutume qui a toujours été salutaire, offrons-lui une victime, qui soit le salut de tous; voyons sur qui le sort doit tomber. On applaudit à son discours; on porte avec empressement son nom dans l'urne fatale; chacun vole à la mort pour l'éviter. Le premier billet qui sortit du vase terrible, aurai-je la force de le dire sans expirer! le premier billet fut celui d'Ismène.

Accablé de la plus affreuse douleur, je l'emporte au fond du vaisseau, résolu de me faire déchirer en mille pièces plutôt que de la rendre. La crainte rend cruel. Ceux qui la veille auroient donné leur vie pour lui plaire sont les premiers à solliciter sa mort. On crie hautement que la religion est offensée; on s' imagine que chaque moment qu'on diffère ajoute à la violence de la tempête.

Cratisthène veut parler pour elle; au lieu

de l'écouter on le menace de le précipiter lui-même.

Cependant Ismène se débarrasse de mes bras. Je ne puis la retenir. Elle fend la presse ; et s'adressant au pilote : Nouveau ministre des dieux, lui dit-elle, leurs droits ne seront point violés. Ne crains aucune résistance de ma part, la vie d'Isménias est attachée à ma mort. Fais ta charge. Neptune demande sa victime, elle est prête, qu'attends-tu pour l'immoler ? Ce furent ses dernières paroles. Deux matelots la saisirent. Que faites-vous, cruels ? Déjà la mer a reçu sa proie. Dieux ! approuvez-vous ces horribles sacrifices ? Ou, si vous les détestez, que ne perdez-vous les impies qui vous déshonorent en vous les offrant ! Vous faites cesser l'orage ! Le salut des mortels dépend-il d'un crime ? Et vous, monstres, qui m'arrêtez, vous avez raison de vous opposer à ma fureur, elle rendrait inutile cet affreux bienfait. Le pilote m'impose silence, je veux m'élancer sur lui. Qu'on l'enchaîne, s'écria-t-il. A ce mot, je me fais des armes de tout ce qui me tombe sous les mains ; les Furies m'animent, leurs serpents sifflent autour de moi, l'épou-

vante et l'horreur les accompagnent. Ce nouveau danger paroît plus terrible que le précédent.

Mes forces me trahirent , je fus accablé par le nombre. Il falloit du sang à ma vengeance, on me force de la borner à des cris impuissans.

Pour s'en délivrer, on aborde , on me met à terre. Cratisthène ! on ne vous permet pas de m'y suivre ; si quelque chose avoit pu me consoler, vous auriez été ma consolation.

La douleur portée à l'excès rend insensible , je garde un silence stupide , je reste sans mouvement ; état funeste , et plus cruel que l'agitation la plus violente : bientôt mon désespoir reprend de nouvelles forces , les rochers retentissent de mes rugissemens , les lions et les ours y répondent , les dieux les entendent, et n'en sont point touchés. Les supplices de ces illustres criminels, que leur justice poursuit sans relâche, sont plus doux que les miens ; je porte l'enfer dans mon cœur. Eh ! de quoi suis-je coupable ? J'aimois, j'aime encore , ce sont là tous mes crimes. O Jupiter ! depuis quand les cœurs tendres sont-

ils l'objet de ta vengeance ? T'imiter, est-ce t'offenser ? Et vous, déesse de la mer, souffrez-vous que Neptune vous donne une rivale ? Nos intérêts sont communs, rendez-moi Ismène. Amour, que fais-tu ? Jalouse de la beauté d'Ismène, ta mère te retient dans Paphos. Elle s'étoit donnée à toi, tu me l'avois promise, ignores-tu qu'on nous l'enlève. Vole au fond du palais du dieu des mers, redemande ton bien, il n'osera te refuser. Mais, que fais-je, et pourquoi m'adresser à des dieux cruels et sourds ? Ismène, vous n'êtes plus, j'ai causé votre mort, la mienne seule peut expier mon forfait ; si je la diffère, c'est pour prolonger ma misère ; je vous retrouverois dans l'Olympe ou dans l'Élysée, et je n'en suis pas digne.

Le seul dieu dont je n'implorerois pas le secours eut pitié de moi. Ami des mortels, souvent il prévient leurs desirs pour se donner à eux. Sa puissance est sans bornes, il triomphe de ceux même que l'amour n'a pu soumettre ; il règne parmi le tumulte affreux des armes ; le bruit effroyable des tempêtes mutinées ne peut le troubler. Jupiter même le res-



pecte ; et c'est par sa faveur que les plus infortunés , malgré la fortune et le destin , deviennent des dieux.

Je jouissois d'un repos trop doux pour être durable. Tout-à-coup une lumière éclatante m'environne , l'Amour fend les airs , et me montre Ismène. Cesse de te plaindre , je te la rends. Il dit , et s'envole. Les yeux attachés sur Ismène , je goûtois le plaisir de la voir , sans pouvoir l'exprimer : il me sembloit qu'elle-même faisoit de vains efforts pour me parler. Nous ne perdions rien l'un et l'autre dans ce silence involontaire. Nos regards , nos soupirs , nos transports en étoient plus vifs , plus enflammés , plus ravissants. Isménias , me dit-elle , enfin je vis , et je vous aime. Quoi ! m'écriai-je , c'est vous ?... Tout disaroît , je me trouve à mon réveil dans un vaisseau au milieu d'une foule de corsaires éthiopiens , dont je suis esclave. Ainsi , dieux cruels , vous vous jouez des foibles hommes. Cependant je m'étonne du calme qui règne dans mon cœur ; je suis triste , mais d'une tristesse paisible ; et dans le moment même où je ne dois plus rien espérer , je me livre , malgré moi , tout entier à l'espérance.

Une rame à la main , je regardois douloureusement les compagnons de mon infortune ; trop foible pour partager leurs travaux , je n'en étois que spectateur. Eh quoi ! me dit un barbare en me frappant , penses-tu qu'on t'ait mis là pour rester oisif ? Je trouvai des forces dans mon épuisement , ses coups cessèrent. O Sosthène ! les dieux vous vengent cruellement de l'injure que je vous ai faite ! O mon père ! n'apprenez jamais l'état honteux où votre fils est réduit !

Le vaisseau sur lequel j'étois parti d'Eurycome , après avoir relâché , pour réparer les désordres de la tempête , continuoît sa route ; nous lui donnâmes la chasse , nous l'atteignîmes , nous vîmes à l'abordage ; un combat de deux heures nous en rendit maîtres. Je sais que la vengeance n'appartient qu'aux dieux ; je sais qu'ils se la sont réservée ; mais j'étois si irrité contre le pilote , ce cruel auteur de tous mes maux , que je ne pus le voir esclave sans quelque plaisir. Ce plaisir inhumain fit bientôt place à de nouvelles douleurs. Cratisthène , blessé , mourant , s'offre à mes yeux ; on visite ses plaies , on les juge mortelles , on veut le jeter à la mer. Je m'écrie que c'est un

Grec illustre. L'espoir de la rançon suspendit sa mort, les dieux et mes soins lui rendirent la vie. Le jour suivant, les pirates tinrent conseil ; une petite ville, qui paroissoit sur la côte, fut la victime de leur fureur et de leur avarice ; ils la surprirent de nuit, hommes, femmes, enfants, tout fut réduit en servitude ; on pille, on massacre, on brûle.

Cette ville infortunée n'est plus qu'un monceau de pierres que les flammes dévorent.

Rentrés dans le vaisseau, ils partagent leur butin ; les jeunes gens sont mis à la rame, les filles et les femmes sont séparées ; celles-ci, pour être vendues, celles-là, pour servir aux plaisirs de leurs maîtres. Les vieillards, ou ceux que leurs blessures rendent inutiles, sont égorgés sans miséricorde, et jetés à la mer.

Mes malheurs n'avoient point épuisé mes larmes ; ce spectacle m'en arracha ; elles les offensèrent, et je portai la peine de ma pitié.

Jusqu'où n'alla point l'excès de leurs débauches ? Je frémis encore au souvenir de leurs discours et de leurs actions. Je disois à Cratisthène : les impies se punissent eux-mêmes de leur impiété, l'ivresse et le sommeil livrent nos tyrans entre nos mains ; ayons le

courage de vouloir être libres, nous le sommes. Cratisthène m'approuve, nous en parlons à nos camarades. Les uns, mais en petit nombre, brûlent de se joindre à nous ; les autres, presque tous, âmes viles et découragées, préférèrent l'esclavage à une entreprise facile et glorieuse. Qui le croiroit ? Il y en eut d'assez lâches pour vouloir avertir ces barbares du complot qui se formoit contre eux. Ils ignorèrent pourtant le danger qu'ils avoient couru.

Les vapeurs du vin dissipées, ils songent à se défaire de leur prise. On arbore un pavillon de paix, on entre dans le port d'Artycome, on donne et on reçoit des otages.

Bientôt se forme un marché spacieux, où s'exposent des meubles de prix, des vases d'or et d'argent, et tout ce qui peut servir aux besoins ou au luxe des hommes ; on se les dispute, on se les enlève, la cupidité ne trouve rien de trop cher. Les esclaves étoient restés à bord. Ce peuple voluptueux fit peu de cas de nous. Cratisthène, c'étoit le plus beau des mortels, fut le seul qu'on acheta. Personne ne voulut de moi, j'étois réservé à de nouvelles aventures. Artycome est célèbre par un temple de Diane. A l'entrée de ce temple, est placée

une figure d'or, qui représente la déesse au naturel ; sa tête est couverte d'un casque ; d'une main elle tient un bouclier, une lance de l'autre ; sous ses pieds coule, dans un bassin de porphyre, une fontaine dont les flots sont toujours agités. C'est là que les pirates vinrent éprouver les jeunes filles qu'ils vouloient vendre. Épreuve délicate ! dont toutes néanmoins sortirent à leur honneur. Protectrice de la chasteté, vous ne les déclarâtes vierges que pour les livrer à l'ignominie !

Quelque temps après je fus témoin de cette cérémonie, en voici le détail : Celles qui osent tenter l'aventure, couronnées de laurier, revêtues d'une robe blanche, entrent dans la fontaine ; leur innocence fait leur gloire et leur salut ; Diane leur sourit et leur tend la main, elles sortent au milieu des applaudissements : mais la déesse jette un regard sévère sur les coupables ; intimidées à la vue de la lance terrible qui les menace, elles se plongent dans les flots, qui se dérobent sous leurs pas chancelants, leur couronne tombe, elles sont l'objet de la risée et du mépris ; quelquefois même, faute de secours, elles y périssent malheureusement.

Les otages rendus de part et d'autre, les corsaires se rembarquent avec leurs trésors ; fiers de leurs derniers succès, ils méditent de nouvelles entreprises. Déjà les compagnes infâmes de leurs plaisirs ont dévoré leurs détestables richesses. Tremblez, malheureux Grecs, qui, dans le sein de vos familles, vivez avec confiance. La protection de vos dieux domestiques ne peut vous défendre, les fers ou la mort vous attendent.

L'orage tomba sur toi, déplorable ville de Silène ; tes vins précieux te rendoient fameuse, ils causèrent ta ruine ; tu pouvois te sauver, en les abandonnant au pillage, tes habitants comptèrent trop sur leur valeur ; elle ne leur servit de rien, ils furent tous égorgés. Bientôt tu seras vengée. Nous vîmes ces scélérats, assis sur le rivage, célébrer par dérision leurs trop criminelles orgies.

Bacchus ne put souffrir que ces misérables profanassent impunément son culte et ses mystères. Il trouble leur raison ; pleins de fureur, ils oublient qu'ils sont frères, ils courent aux armes, ils s'attaquent, et tombent acharnés les uns contre les autres. Le combat des centaures fut moins sanglant. Une troupe

de Grecs, les Grecs aussi se mêlent de brigandage, viennent fondre inopinément sur eux, et achèvent de les exterminer.

A cette vue, nous poussons de grands cris de joie, nous brisons nos fers, et, croyant trouver des libérateurs dans les meurtriers de nos tyrans, nous allons nous jeter entre leurs bras. Nous ne fîmes que changer d'esclavage. En vain nous réclamons les droits de notre naissance et de notre commune patrie, ils ne nous écoutent point, ils nous font rentrer dans le vaisseau, dont ils s'emparent, et nous conduisent à Daphnopolis.

Daphnopolis est consacré à Apollon et à Daphné. Son amour pour cette nymphe est trop connu pour que je m'arrête à en retracer l'histoire. C'est dans l'enceinte de son temple que nous fûmes exposés en vente.

Je me jette à genoux, je lui adresse cette prière : Fils de Jupiter, tu vois mon infortune, sois-en touché. Déjà deux fois esclave, je suis menacé d'une troisième servitude ; ne souffre pas qu'un envoyé de ton père gémissé dans les fers ; attendris le cœur de mes nouveaux maîtres ; qu'ils songent qu'ils sont Grecs, et que je le suis comme eux. Dieu puissant, aux re-

gards duquel rien n'échappe, qu'est devenue Ismène? Si la Parque a tranché ses jours, ce n'est point un dieu qui a ordonné sa mort, tu peux réparer le crime des hommes, tu peux me la rendre. Les maux que l'amour t'a fait souffrir te doivent rendre sensible aux miens. L'heure d'être exaucé n'étoit point arrivée. On m'arrache de l'autel pour me livrer à un citoyen qui m'avoit acheté; il s'appeloit Dymas et sa femme Criséis. La curiosité est le partage de son sexe. A peine suis-je entré qu'elle me demande qui je suis, d'où je viens, et par quel hasard je me trouve leur esclave.

Je baisse les yeux, je la prie modestement de m'épargner un récit douloureux qui n'auroit rien d'intéressant pour elle; Dymas, je ne puis l'appeler mon maître, Dymas nous écou-  
toit; mon refus l'offense.

Il me regarde d'un air menaçant. On vient lui dire qu'on a servi; il m'ordonne de le suivre: j'obéis. Ainsi, cet Isménias qui, quelque mois auparavant, ministre de Jupiter, et comblé de gloire, s'étoit vu le premier à la table de Sosthène; cet Isménias servi, aimé par Ismène, confondu parmi de vils esclaves, se trouve, dans sa propre patrie, destiné aux



emplois les plus humiliants. Fortune ! ce sont là de tes jeux.

A la fin du repas il fait sortir ses autres esclaves ; je reste seul. Je veux , me dit-il , que tu me contes tes aventures , elles m'amuseront jusqu'à mon sommeil, sur-tout songe à ne point l'interrompre. Cet ordre impérieux me fait sentir, plus amèrement que je n'avois encore fait, toute la rigueur de mon sort.

Mes yeux se remplissent de pleurs, mon cœur se serre, je n'ai pas même la force de me plaindre. Sache, continua-t-il, que tu es mon esclave, et fait pour m'obéir ; parle , ou crains qu'un châtiment digne de ton insolence ne t'apprenne ton devoir. Un maître irrité est un sévère précepteur. O Dymas ! m'écriai-je, que les dieux jugent entre nous ; je suis Grec, vous n'avez de droit sur moi que ceux que vous donnent mon malheur et votre injustice ; voulez-vous, plus cruel que les barbares qui m'ont vendu, m'ôter une vie qu'ils m'avoient laissée malgré moi ? Frappez ; né libre , je crains moins la mort que l'esclavage. Ma fermeté plut à Criséis ; elle intercéda pour moi. Dymas s'endormit, et j'en fus quitte pour des menaces.

Criséis n'étoit plus jeune ; il étoit aisé de

voir en la regardant qu'elle avoit été belle ; elle croyoit même l'être encore , mais sans vouloir qu'on le crut ; elle étoit douce , compatissante ; j'en reçus des marques de bonté qui me pénétrèrent de reconnoissance , et si je ne lui appris point tout ce qui me regardoit , je lui en dis assez pour qu'elle me sût gré de ma confiance.

Dymas , qui ne m'aimoit point , me chargeoit des travaux les plus pénibles : sans cesse occupé , je n'osois m'échapper un instant pour rêver à mes infortunes. Couvert de mauvais habits , couché sur la terre , réduit à la nourriture la plus grossière et la plus dégoûtante , je devois succomber ; les dieux en ordonnèrent autrement : j'éprouvai même que , si du sein des plaisirs naissent les amertumes , du sein des amertumes naissent les consolations.

Il y avoit cent jours que j'étois dans cet état.

La fête de Jupiter approchoit. Quel souvenir pour moi ! On ne la célèbre point à Daphnopolis , mais on y célèbre celle de Daphné. Les cérémonies en sont presque les mêmes , toute la différence consiste dans le choix des envoyés ; ceux de Daphnopolis peuvent être

mariés, ceux d'Eurycome ne doivent point l'être. Dymas fut nommé pour Artycome. Pendant qu'on prépare toutes choses pour son voyage, Criséis, je ne sais quelles étoient ses vues, lui dit en me regardant : Cet esclave paroît avoir de l'esprit ; il est sage, il parle peu ; mais il est si triste que je vous conseille de le laisser ici. Un esclave mélancolique est toujours d'un mauvais augure pour son maître ; c'est du moins un objet désagréable que vous auriez devant les yeux. Cependant, comme il se vante d'avoir été autrefois envoyé de Jupiter, il pourroit vous être utile, consultez-vous. Dymas lui répondit : C'est l'ordinaire des esclaves d'être vains et menteurs, celui-ci cherche sans doute à se faire valoir. Est-il vrai, continua-t-il en se tournant de mon côté, que tu te sois vu honoré du ministère dont je suis revêtu ? Prends garde d'ajouter le mensonge à tes autres défauts. O Dymas ! lui dis-je, me préservent les dieux de vous en imposer !

La fortune a pu me rendre malheureux, mais elle ne pourra jamais chasser la vérité de mon cœur. Ne jugez point des hommes sur les apparences, la vertu ne dédaigne point les habits d'un esclave. Oui, poursuivis-je, j'ai

été l'envoyé de Jupiter, et j'ai reçu tous les honneurs que vous allez recevoir ; ils ont été la source de ma misère, puissent-ils être la source de votre félicité !

Ces paroles l'adoucirent. Il me fit d'autres questions ; il parut satisfait de mes réponses ; je lui devins cher, parceque je lui devins nécessaire.

Criséis vouloit venir avec nous, Dymas s'y opposa ; nous partîmes sans elle, et je ne la revis plus. Arrivés à Artycome, on eut le même empressement à le recevoir.

Sostrate eut la préférence, Sostrate, le citoyen le plus riche et le plus illustre de sa ville. Il épuisa toute sa magnificence pour son nouvel hôte : ainsi m'avoit reçu, ainsi m'avoit traité Sosthène. O Dymas ! il ne manquoit à votre gloire que d'être servi par Ismène. Que dis-je ? Ismène vous servit, elle vous servit comme esclave, mais vous l'ignorâtes alors.

Rhodope, fille de Sostrate, avoit mille charmes, et depuis que les dieux avoient enlevé Ismène à la terre, elle en faisoit le plus bel ornement. Quelque éclatante que fût sa beauté, les qualités de son ame la faisoient oublier. Je la regardois, je l'écoutois avec admiration ;

mais mon cœur ne partageoit point la surprise de mes sens.

C'étoit Vénus, mais ce n'étoit point Ismène : Amour, tu sais qu'elle n'est jamais sortie un moment de ma pensée, et que je n'ai jamais cessé de la pleurer.

Les plaisirs qu'on procuroit à Dymas me donnoient quelque relâche, j'employois ce repos extérieur à m'abandonner au noir chagrin qui me dévorait. Un jour, croyant être seul dans le jardin de Sostrate, je donnois un libre cours à ma douleur. Je disois : Dieux ! n'êtes-vous point encore satisfaits ? votre vengeance est-elle éternelle comme vous ? Malheureux que je suis ! ma sensibilité s'augmente à mesure que s'augmentent mes peines.

Que j'envie le sort de ceux qui souffrent sans espérer de fin à leurs maux ! L'espérance trompeuse qui me séduit est plus cruelle mille fois que le plus affreux désespoir.

Rhodope se promenoit aux environs ; elle entendit mes plaintes, elle en fut touchée, elle m'appela. J'avois conservé cet air d'ingénuité que donne la naissance, et que la fortune ne peut effacer. Je l'aborde, et lui demande en soupirant ce qu'elle veut du service d'un mal-

heureux que le destin a mis hors d'état de lui en rendre. Atracès, me dit-elle ( c'étoit mon nom d'esclave ), il n'est pas difficile de juger, en vous voyant, que vous êtes dans une situation indigne de vous ; et, si je ne me trompe , l'esclavage n'est pas le plus grand de vos maux ; puis-je les adoucir ? je vous offre tous les secours qui dépendent de moi. Généreuse Rhodope, lui répondis-je, c'est le propre des cœurs bienfaisants de s'attendrir sur le sort des misérables ; votre pitié ne tombe sur moi que parceque j'en suis du nombre. J'en connois tout le prix, mais je n'en suis pas digne, mais je ne puis en profiter. Les dieux, dont vous êtes l'image, les dieux, s'ils peuvent encore faire quelque chose pour vous, récompenseront vos bontés ; je n'ose les en prier, je craindrois que mes vœux ne vous devinssent funestes. Je n'avois plus la force de retenir mes larmes, je voulus me retirer, je me reprochois un entretien dans lequel Ismène n'avoit point de part. Rhodope me retint. Si j'avois, reprit-elle, la puissance de ces dieux dont vous dites que je suis l'image, vous seriez libre, ou du moins heureux ; elle rougit et baissa les yeux. Hélas ! lui dis-je, l'un m'est indifférent,

l'autre est impossible. Vous avez donc , ajouta-t-elle , bien mauvaise opinion de mon pouvoir ? Non , lui répondis-je ; mais , fussiez-vous un dieu , que pourriez-vous seule contre tous les autres ? Atracès , poursuivit-elle , vous croyez vos maux sans remède , c'est l'erreur de tous les malheureux ; apprenez-moi vos infortunes , je ne sais si l'intérêt que j'y prends me fait illusion ; mais je pourrois presque vous répondre qu'elles finiront plus tôt que vous ne pensez , et que je contribuerai à les faire finir. O Rhodope ! m'écriai-je entraîné par un attrait invincible , je ne puis vous rien refuser ; il m'en coûtera des pleurs , peut-être la vie , mais vous serez satisfaite.

Rhodope donnoit une attention merveilleuse au triste récit de mes aventures. Quelle que fût sa beauté , il me sembla qu'elle étoit jalouse de celle d'Ismène ; elle se troubla à la vue de son portrait ; je l'avois encore ; elle le regarde , l'examine , et me dit froidement : Cette personne est trop belle , on l'a flattée. Non , repris-je , on ne l'a point flattée ; mais elle n'est plus. A ces mots , un nuage se répand sur mes yeux , je perds connoissance ; Rhodope appelle du secours ; on m'emporte

sur le lit de Dymas. Atracès, me disoit-elle, aurois-je causé votre mort? Elle m'essuyoit le visage, elle mettoit ses mains sur mon cœur pour le ranimer, ses larmes couloient malgré elle. Je reviens; mais, ne pouvant soutenir la lumière, je retombe dans une seconde foiblesse : une main plus puissante que celle de Rhodope m'en retire encore; j'entends une voix qui me frappe, je crois la reconnoître; je porte mes regards mal assurés de côté et d'autre, je les arrête sur une jeune esclave, nommée Scylla, qui s'empresse à secourir Rhodope évanouie; je lui trouve tous les traits d'Isménè; c'est elle, je n'en puis douter. Idée flatteuse, vous ne durâtes qu'un moment! Bientôt j'accuse mes yeux d'imposture; et ce plaisir, qui vient de me charmer, ne me paroît plus qu'une illusion où m'égare encore la cruauté des dieux.

Les esclaves de Rhodope l'avoient emmenée. Dymas arriva; j'étois pâle, abattu; mais cet homme, dont la fierté naturelle étoit augmentée par les honneurs qu'on lui rendoit, ne s'abaissa point à jeter les yeux sur un esclave: il ne s'aperçut de rien.

Dès qu'il me fut permis de rentrer dans le



jardin, j'allai rêver en liberté à ce qui venoit de m'arriver. Je n'osois ou je ne voulois pas approfondir les sentiments de Rhodope; ce qui n'est point l'objet de nos desirs ne nous donne ni crainte ni espérance; j'étois si malheureux que je ne pouvois ni cesser de l'être, ni l'être plus que je l'étois.

L'esclave que j'avois vue me revenoit sans cesse dans l'imagination; je me voulois du mal d'y songer, et je ne songeois qu'à elle.

Je me demandois ce que Scylla avoit de commun avec Ismène, et par quel caprice un bonheur chimérique me dédommageoit d'un malheur réel? je me le demandois inutilement.

Je ne consultois point ma raison, je craignois qu'elle ne dissipât une erreur qui m'étoit trop chère pour y renoncer; il m'étoit plus doux de consulter mon cœur : cependant je n'étois pas satisfait de ses mouvements, il y avoit du trouble et de l'incertitude; je ne savois plus à quoi me fixer; mais enfin ma raison reprit tous ses droits, et j'eus honte de ma folle crédulité. Non, disois-je, Ismène ne vit plus; trop occupé de son idée, je me suis laissé surprendre par une foible ressemblance : les dieux ne l'auroient pas retirée des gouffres de

la mer pour la livrer à l'esclavage; ils l'auroient transportée à Aulycome, ils l'auroient rendue aux larmes de Panthia. Ismène est morte, continuois-je; le ciel est trop avare de miracles pour en faire un si grand en ma faveur; ne songeons qu'à pleurer sa mort.

Rhodope ne me laissa pas ignorer longtemps que j'avois su lui plaire. Devois-je m'attendre à ce nouveau caprice de l'Amour? Dieu cruel! quelle funeste flamme allumes-tu dans son sein? ne te plais-tu qu'à faire des malheureux? Rhodope, vous aimez un esclave! vous aimez un ingrat! Ah! vous étiez digne d'un meilleur sort. Charmée que ma naissance répondît à un mérite que je ne devois qu'à sa prévention, elle se persuade qu'Ismène morte ne tiendra point contre sa beauté, contre le don de son cœur et de sa main; elle ne voit plus d'obstacle à sa passion; elle me cherche, elle veut me l'apprendre. Je l'évitois, non que je la soupçonnasse de tant de foiblesse; mais elle étoit aimable, et la plus légère diversion à ma douleur me paroissoit un crime.

Elle ne put résister à sa tendre impatience: elle m'écrivit; Scylla fut chargée de m'apporter sa lettre. Isménias, me dit-elle en me la

remettant , Rhodope ma maîtresse vous salue. Quel son de voix ! quelle vue ! O ciel ! m'écriai-je, les morts reviennent-ils à la vie ? Est-ce vous , chère Ismène ? Eh ! quelle autre me connoîtroit ! eh ! quelle autre feroit sur mon cœur l'impression que vous y faites ! Quel dieu vous rend à mon amour ? Rhodope ne lui donne pas le temps de me répondre ; elle nous aperçoit , elle n'a pas la force de se refuser au plaisir de me voir et de me parler : elle se dit avec complaisance que j'ai lu sa lettre , que je sais qu'elle m'aime , que je partage ses transports ; elle vient à nous.

Sa présence nous trouble , nous passons rapidement de la joie à la surprise ; elle remarque notre émotion , elle nous regarde , elle est interdite ; la colère éclate dans ses yeux , nous tremblons. Ismène , par une présence d'esprit admirable , nous tira d'embarras dans une conjoncture si délicate. Notre désordre vous étonne , lui dit-elle ; vous nous plaindrez quand vous en saurez la cause.

Isménias est mon frère ; séparés l'un de l'autre par la cruauté du sort , nous n'espérions plus d'être réunis ; mais , hélas ! pardonnez à

nos larmes ; le plaisir de nous revoir cède à la douleur de nous trouver esclaves.

Rhodope se calme , ses soupçons se dissipent ; elle me félicite d'avoir une sœur si charmante ; et, ne doutant point que l'espoir de la liberté ne l'engage à la servir auprès de moi , elle la comble de caresses. Ismène dissimule , et promet tout. Leur entretien fut long ; je ne l'entendis point, elles s'étoient éloignées de quelques pas. Je les regardois.

Qu'elles étoient belles toutes deux ! Ismène ne s'en offensera pas , tout autre que moi n'auroit pu mettre de différence entre elles.

Qu'une amante se laisse aisément tromper par les apparences ! Rhodope se croit sur le point d'être heureuse, la joie augmente ses charmes, elle cherche dans mes yeux quelques regards passionnés qui l'assurent de sa conquête , elle n'en trouve point ; elle veut s'en plaindre, un reste de pudeur la retient ; elle part, et nous laisse seuls.

Belle Ismène , dis-je alors, satisfaites ma curiosité ; apprenez-moi par quel heureux événement vous avez échappé à la fureur de la mer, et par quelle injustice du sort vous êtes

esclave dans la maison de Sostrate? Non, me répondit-elle, le récit de mes aventures occuperoit des moments que nous ne devons employer qu'à goûter la douceur d'être ensemble, de nous aimer, et de pouvoir nous le dire; nous songerons après aux moyens de nous tirer de l'état où nous sommes : commencez par feindre d'aimer Rhodope; flattez un amour qui peut nous être utile : ne l'aimez point, mais faites-lui croire que vous l'aimez. Les dieux auront soin du reste. En vérité, lui dis-je en riant, vous vous acquittez à merveille de votre charge. Vous pouvez, me répondit-elle du même ton, faire pour Sostrate ce que je fais pour Rhodope. Quoi! repris-je, Sostrate vous aime! Que je crains les suites de cette passion! Un maître a de terribles droits sur une esclave; vous êtes la sienne, je tremble. Isménias, poursuivit-elle plus sérieusement, ne nous laissons point infecter par le noir poison de la jalousie : je ne crains point Rhodope, vous ne devez point craindre Sostrate. On pouvoit nous surprendre, nous nous séparâmes. Les biens sont enchaînés les uns aux autres. Le même jour, je trouvai Cratisthène qui venoit de payer sa rançon. Notre joie fut

égale à notre surprise ; l'amour ne déroba rien aux transports de l'amitié. Nous nous rendîmes compte de nos malheurs communs. Il me demanda si j'avois écrit à Thémisthée. Non , lui dis-je ; j'avois perdu Ismène , je ne songeois qu'à mourir ; ce n'est que d'aujourd'hui que je l'ai retrouvée. Il fut étonné de m'entendre parler de la sorte ; il crut que la perte d'Ismène m'avoit troublé la raison , il voulut me plaindre et me consoler. Je le tirai d'erreur : Non , mon cher Cratisthène , non , lui dis-je , Ismène n'est point morte , mais Ismène est esclave ; si je ne craignois de vous retarder , je vous ménagerois à tous deux le plaisir de vous revoir. Allez apprendre à nos parents que nous vivons et que nous sommes dans les fers. Il me promit de travailler à faire notre paix , et d'engager Thémisthée et Sosthène à venir nous délivrer. Nous nous quittâmes après nous être fait les protestations les plus tendres et les plus sincères , après nous être donné toutes les marques de tendresse que peuvent se donner deux cœurs unis par la sympathie et par la vertu.

Je ne pouvois plus vivre sans Ismène , je la cherchois par-tout ; je n'échappois aucune oc-

casion de lui parler ; la confiance de Rhodope, les différentes occupations de Sostrate, obligé de sortir avec Dymas , tout nous facilitoit les moyens de nous voir. Cependant Ismène me disoit que nous devions nous conduire avec plus de prudence ; je sentoís qu'elle avoit raison : l'amour m'emportoít ; elle-même ne s'apercevoit pas que ses réflexions ne l'empêchoient point de rester avec moi.

La tranquillité du cœur donne de la vivacité à l'esprit , nous avions de ces entretiens délicieux dont les amants seuls connoissent le prix. Je lui avois dit ce qui s'étoit passé entre Cratisthène et moi. L'espérance nous faisoit oublier notre esclavage ; nous nous croyions déjà libres , les dieux apaisés nous faisoient sentir d'avance, et dans toute sa pureté, la douceur qu'ils nous préparoient.

Quelquefois nous parlions de Rhodope, Ismène me redisoit en badinant les choses flatteuses qu'elle lui avoit dites de ma part ; nous nous faisions des reproches de notre tromperie , et nous en imaginions de nouvelles ; si je lui voloís un baiser, et je lui en voloís souvent, elle me demandoit si je voulois qu'elle le portât à Rhodope. Oui, lui disois-je en la serrant

dans mes bras , et si elle veut quelque chose de plus , je ne puis rien refuser à son ambassadrice. Non , me répondit-elle en s'échappant , mes instructions ne vont pas jusque-là.

Je n'avois point lu sa lettre , je ne l'avois pas même ouverte. Ismène voulut la voir , je la lui donnai ; nous la trouvâmes pleine d'esprit et de sentiment. Il y avoit de la passion ; mais elle étoit exprimée avec dignité ; les plus scrupuleux observateurs des bienséances l'eussent admirée en la blâmant. Je disois à Ismène : Rhodope pouvoit choisir parmi les plus illustres des Grecs , et faire le bonheur de celui sur qui son choix auroit tombé ; je suis peut-être le seul qui ne peux l'aimer , et je suis le seul qu'elle aime : ô Rhodope ! que je vous plains !

Elle nous écoutoit. Quelle fut sa douleur ! Quelle fut son indignation ! Perfides , nous dit-elle , les dieux vous rendent justice , vous n'étiez dignes que d'être esclaves , craignez ma juste colère ; mais , pour remplir ma vengeance , il ne faut que vous abandonner à votre sort.

Ingrats ! je vais appesantir vos fers , et vous séparer. Non , vous ne jouirez point ensemble



du cruel plaisir d'insulter à ma foiblesse, je n'écoute plus que ma haine, et je veux, s'il est possible, vous rendre aussi malheureux que vous m'avez rendue méprisable.

Généreuse Rhodope ! lui dis-je en embrassant ses genoux, nous ne cherchons point à nous excuser, nous sommes coupables, l'amour a fait notre crime, il peut seul nous en obtenir le pardon, vous pouvez nous perdre ou nous sauver ; moins nous méritons de grace, plus il vous sera glorieux de nous en faire. Les dieux nous ont réunis ; achevez leur ouvrage ; rendez-nous heureux.

Rhodope gardoit le silence ; elle voyoit couler nos larmes sans s'émouvoir ; nous attendions en tremblant l'arrêt de notre vie ou de notre mort. Elle nous quitta sans le prononcer.

Cratisthène ne revenoit point ; nous n'avions plus qu'un jour à rester à Artycome ; si Rhodope avoit dit un mot à Sostrate, nous étions perdus : elle en usa bien différemment, nous n'eûmes point dans la suite de protectrice plus zélée. O Rhodope ! puissé-je n'être plus aimé par Ismène, si jamais je perds le souvenir de vos bontés !

Nous touchions au terme de notre délivrance ; elle arriva dans le moment où nous croyions en être le plus éloignés. Déjà s'achève le sacrifice solennel qui devoit terminer le ministère et les honneurs de Dymas : il alloit partir, il m'emmenoit ; je perdois Ismène. Sur la fin de la cérémonie, on entend les cris de deux mères affligées, qui redemandent leurs enfants ; c'étoient Dianthée et Panthia. Leur douleur toucha ceux qui les entendirent. On s'émeut, on murmure : alors Sosthène et Thémisthée s'avancent vers l'autel : Peuple assemblé, dit mon père en élevant la voix, Sostrate et Dymas osent retenir esclaves deux citoyens ; ne souffrez pas qu'on viole ainsi les prérogatives de la nation : et vous, ministre d'Apollon, ordonnez qu'ils nous soient rendus.

Sostrate et Dymas réclament le droit de la guerre, qui les a faits nos maîtres. Ils refusent de nous rendre. Assistés de leurs amis, qui se rangent autour d'eux, ils se mettent en état de nous arracher du sanctuaire où nous nous étions réfugiés. Le peuple s'oppose à Dymas, Rhodope elle-même s'oppose à son père ; Dianthée et Panthia secondent ses efforts, le tem-

ple retentit de voix confuses , la discorde échauffe les esprits , l'injustice étoit prête à triompher. Le sacrificateur ne peut apaiser le désordre ; il fait signe de la main qu'il veut parler ; on l'écoute à peine : enfin le respect l'emporte , on fait silence. Telles sont nos lois , dit-il , un Grec ne peut être esclave dans sa patrie : si cependant Dymas et Sostrate ne s'en tiennent pas à ma décision , grand Apollon , apprends-leur ta volonté suprême. Alors il se place sur le redoutable trépied ; sa raison se trouble , ses yeux s'égarerent , son corps s'agite , il tombe par terre , et , plein de la fureur divine qui l'inspire , il prononce cet oracle , ou plutôt cet arrêt : Qu'Ismène et Isménias soient affranchis ; qu'on les remette à Sosthène et à Thémisthée. Notre sort n'est plus douteux ; nous sommes libres. Dymas sort en fureur du temple , et retourne à Artycome. Au nom de Sosthène , Sostrate se ressouvient que leurs pères ont été unis par les liens sacrés de l'hospitalité , il se plaint obligeamment à nous du mystère que nous lui avons fait de notre naissance ; on se reconnoît , on s'embrasse , on se félicite , la paix se rétablit , le peuple

s'écoule , le sacrificateur nous emmène tous chez lui.

Après les premiers transports de joie , on parle de nos aventures. Le sacrificateur me pria de les apprendre à ceux qui étoient à table avec nous. Je ne me fis point presser, et, reprenant les choses depuis ma première sortie d'Eurycome jusqu'à ce jour, je satisfis pleinement leur curiosité.

Ismène seule pouvoit suppléer à ce qui manquoit à mon récit ; notre silence lui faisoit assez voir que nous attendions qu'elle parlât ; elle sentoit qu'elle ne pouvoit s'en dispenser ; mais la crainte la retenoit. Sosthène remarqua sa répugnance ; les pères ne perdent jamais leurs droits ; il lui dit vivement : Il falloit rougir de ce que vous avez fait , pour vous empêcher de le faire , et non pas avoir honte d'en parler. Obéissez. Ce discours augmenta sa timidité ; mais, malgré son trouble, elle commença de la sorte :

Quand on m'eut jetée dans la mer , les horreurs de la mort m'ôtèrent l'usage de mes sens ; je fus long-temps le jouet des vagues , sans m'en apercevoir. Lorsque je revins à moi ,

je me trouvai assise sur un dauphin qui me soulevoit au-dessus des flots ; j'étois si éperdue que je le laissois errer çà et là. Loin de songer que c'étoit peut-être le même qui avoit autrefois sauvé Arion, je le prenois pour un monstre qui m'alloit dévorer, et cependant je l'embrassois étroitement. Un enfant ailé vint se mettre auprès de moi, il conduisit à terre mon libérateur ; je le reconnus, c'étoit l'Amour. Cruel auteur de mes peines, lui disois-je, voulez-vous m'exposer à de nouvelles infortunes ? N'ai-je point assez souffert ? Que ne me laissez-vous mourir ! Ismène, me répondit-il, vos maux sont l'ouvrage du destin, je ne règne que sur les cœurs, je ne puis rien contre les événements, vous reverrez Isménias. Il s'envole, et me laisse sur une rive déserte.

J'y restai quelques jours ; je n'attendois que la mort, lorsqu'un vaisseau se présente à ma vue ; je lève les mains au ciel, on m'aperçoit, on vient à mon secours ; je trouve des malheureux à peine échappés à la tempête que j'avois essayée. Quel spectacle ! n'attendez pas que je vous en retrace l'image. L'excès de leur misère ne les empêcha pas d'être sensibles à

la mienne ; non contents de réparer le désordre de mes habits , ils partagèrent avec moi quelques restes de vivres que la mer avoit épargnés.

Ils n'eurent pas le temps de respirer ; des corsaires , ou plutôt des bêtes féroces , les attaquent. Quelle résistance pouvoient-ils faire ? Leur mort suivit de près l'esclavage. Ces épouvantables Ethiopiens , dont l'idée me fait encore frémir , ne réservèrent que moi seule. Ils me conduisirent à Artycome ; Sostrate me vit couronnée de laurier , en sortant de la fontaine de Diane ; il m'acheta pour sa fille ; j'ai trouvée dans sa maison la fin de mes disgraces. Charmante Rhodope ! je n'oublierai jamais que vous avez été ma maîtresse ; vos bontés vous ont acquis sur moi des droits éternels , vous m'avez rendu la liberté ; mais vous n'avez point affranchi mon cœur.

Ismène n'en dit pas davantage. Sostrate admira sa discrétion : et vous aussi , lui dit-il , vous êtes ma fille. O mon père ! s'écria Rhodope en embrassant Ismène , vous me donnez une dangereuse sœur ; mais je l'aime assez pour ne lui point envier votre tendresse. Sage Sostrate , lui dit Sosthène , que n'ai-je

aussi un fils à vous offrir ! Ce bonheur regarde l'heureux Themisthée ; Callisthène, frère d'Isménias, est seul digne de Rhodope. J'attends de votre amitié, reprit Sostrate, que vous engagerez l'illustre Thémisthée à m'honorer de son alliance ; la votre, lui dit mon père, est si glorieuse, que je n'aurois osé y prétendre. Pendant qu'ils se donnent des marques mutuelles d'union et de tendresse, et que Panthia et Dianthée versent des larmes de joie, Rhodope me dit, sans être entendue que de moi : Du moins, Isménias, du moins vous serez mon frère. Je n'eus pas le temps de lui répondre ; nous remercîames le sacrificateur, comme le méritoit le service important qu'il venoit de nous rendre, et nous partîmes.

Ismène voulut passer par Artycome, et tenter encore l'aventure de la fontaine de Diane ; je m'opposois à une épreuve inutile qui retardoit mon bonheur ; elle me sut bon gré de ma confiance ; mais elle fut bien aise d'avoir de nouveaux témoins de sa vertu.

Nous arrivâmes à Aulycome, j'y trouvai mon cher Cratisthène, qu'une fièvre violente avoit empêché de venir à Daphnopolis. On envoya chercher Callisthène, qui ne s'attendoit pas

que ce fût pour le rendre possesseur d'une des plus belles personnes du monde. Son mariage et le mien s'accomplirent le même jour : ce fut dans les jardins de Sosthène. La Grèce n'avoit point encore vu de spectacle si pompeux ; mais que cette brillante journée me parut longue ! Que les fêtes impatientent un amant qui n'attend que leur fin pour être heureux ! La nuit ne viendra-t-elle point, disois-je à Ismène ? Ne serons-nous jamais seuls ? Nuit délicieuse ! déjà vous êtes passée. Dieux ! si toutes celles qui la doivent suivre lui ressemblent, je n'envie point votre sort.

---



# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

|                                                                 | PAGE |  |
|-----------------------------------------------------------------|------|--|
| NOTICE sur Brumoy.                                              | 1    |  |
| De la Comédie grecque, par le P. Brumoy.                        | 3    |  |
| Observations préliminaires.                                     | 13   |  |
| Notice sur Aristophane.                                         | 15   |  |
| Plutus, comédie d'Aristophane.                                  | 19   |  |
| Notice sur Plutarque.                                           | 49   |  |
| Notice sur Dacier.                                              | 55   |  |
| Vie de Cimon l'Athénien, par Plutarque. Traduction de Dacier.   | 58   |  |
| Euphrosie, Nouvelle grecque.                                    | 106  |  |
| De la Nature humaine, dialogue de Platon. Traduction de Dacier. | 123  |  |
| Notice sur Eustathius.                                          | 217  |  |
| Les Amours d'Ismène et d'Isménias.                              | 218  |  |

FIN DE LA TABLE,  
ET DU TROISIÈME VOLUME  
DE LA 1<sup>re</sup> SÉRIE.

# BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES ,

RÉDIGÉE

PAR MADAME DUFRENOY.

---

PREMIÈRE SÉRIE.

Tome III.

A PARIS,

CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,

Rue Serpente, n° 13.





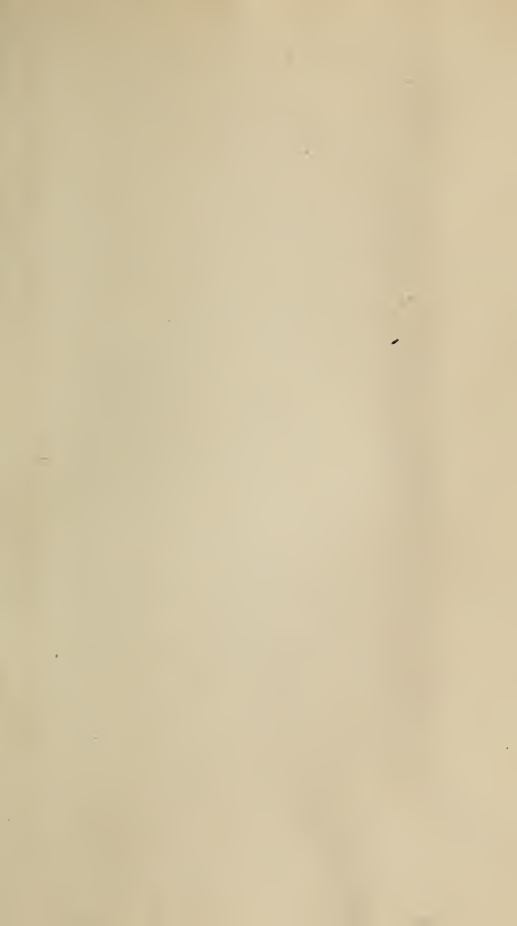
## OUVRAGES

*Qui se vendent chez le même Libraire.*

DICTIONNAIRE ( nouveau ) UNIVERSEL DES  
SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE , contenant  
les Synonymes de Girard, Beauzéc, Roubaud,  
d'Alembert, etc. et généralement tout l'ancien  
Dictionnaire, mis en meilleur ordre , corrigé,  
augmenté d'un grand nombre de nouveaux  
Synonymes , et précédé d'une introduction ;  
par M. F. GUIZOT. Deuxième édition revue ,  
augmentée et corrigée avec soin , 2 vol. in-8°,  
imprimés en caractère petit-romain , grande  
justification. Paris, 1822, prix broché , 12 fr.

*Le même ouvrage relié.* 14 fr. 50 c.

ÉLÉMENTS DE PERSPECTIVE PRATIQUE , à l'usage  
des artistes , suivis de réflexions et conseils à  
un élève sur la peinture, et particulièrement  
sur le genre du paysage; par P. H. VALENCIENNES,  
peintre, professeur de perspective aux écoles  
de peinture et sculpture, chevalier de la Légion  
d'honneur, de la Société philotechnique, etc. etc.  
Deuxième édition , revue , corrigée et aug-  
mentée par l'auteur, 1 vol. in-4°, imprimé  
par Cellot, 1820 , et orné de 36 planches en  
taille-douce , 20 fr.

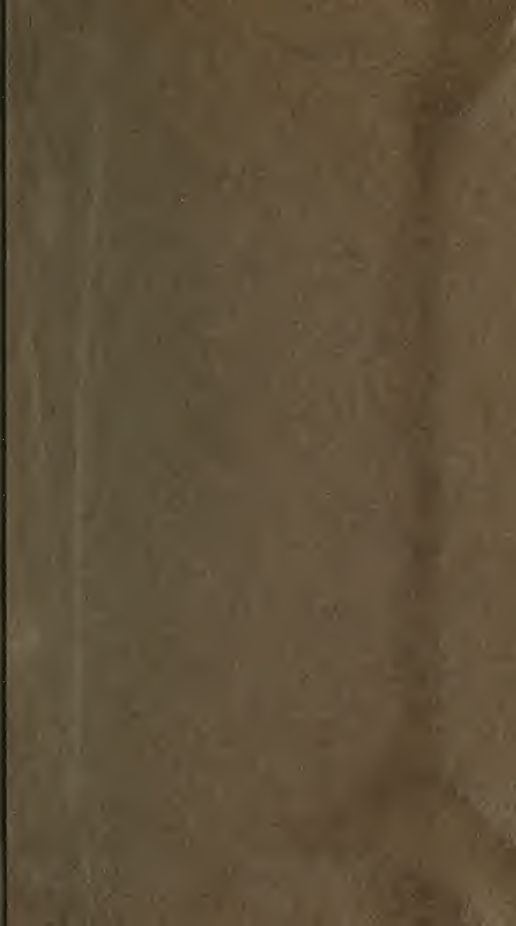












UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 057763689